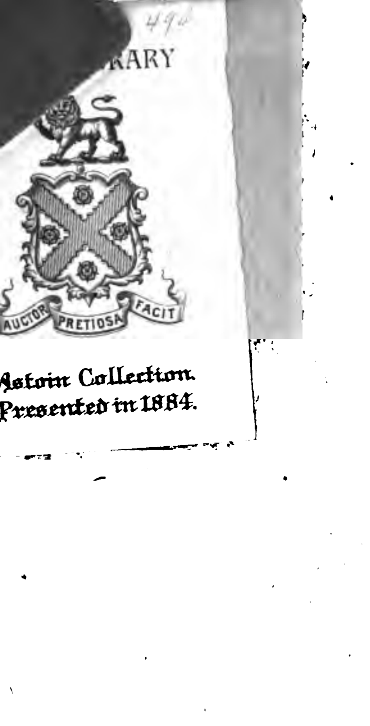

49a
RARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES

RÉVOLTÉS DU PARA

DU MÊME AUTEUR

L'AMAZONE. HUIT JOURS SOUS L'ÉQUATEUR. . . . 1 vol.

— LES MÉTIS DE LA SAVANE. . . . . . 1 vol.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

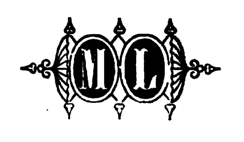
L'AMAZONE

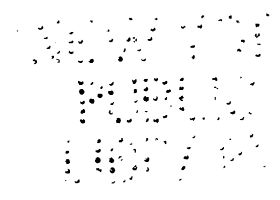
LES

RÉVOLTÉS DU PARA

PAR

ÉMILE CARREY





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES
RÉVOLTÉS DU PARA

I

La Caroline reprend la mer. — Les palétuviers. — Le tigre et le cerf.

Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés?
La biche le regarde, elle pleure et supplie.
Sa bruyère l'attend, ses faons sont nouveau-nés.
Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée,
Sur les chiens en sueur, son cœur encor vivant.

A. de Musset.

La Caroline était sauvée : tout entiers au bonheur de se trouver vivants, avec leurs bagages, à quelques jours du port, passagers et matelots se félicitaient à l'envi. Leur bâtiment, mouillé en grandes eaux, à quelques brasses du banc de sable sur lequel il avait dormi si longtemps, flottait de nouveau sur les flots de l'Atlantique. Aux derniers rayons du soleil qui noyait dans l'Océan son disque enflammé, on voyait le navire osciller lentement sur la mer, penchant d'un bord à l'autre sa coque noire, ses fins agrès, ses mâts élancés, — vivant, enfin! L'équipage courait sur les vergues; les passagers arpentaient ce pont ressuscité, essayant leur marche et leur vie revenues, comme

un convalescent qui se relève essaye par sa chambre ses pas incertains; tous, joyeux de se sentir bercés de nouveau par la vague ondulante; bénissant comme un amour retrouvé ce mouvement monotone, ce roulis qu'ils détestaient naguère, qui naguère encore ne leur inspirait que des nausées et des regrets de la terre.

Les effrois disparus se noyèrent dans le passé : l'avenir se redora de rayons d'espérance, plus brillant, plus empourpré que jamais : tout désormais, amour, richesse, bonheur, tout leur sembla facile; car l'homme marche sur cette terre, ne voyant que le pas qu'il fait, oubliant ses malheurs, incertain de l'avenir, et toute lueur de joie qui passe dans sa nuit profonde, éblouit ses yeux débiles.

Déjà la nuit montait rapide, et le capitaine, n'osant point naviguer par l'obscurité, à travers ces bancs qui lui avaient été si redoutables, résolut d'attendre le jour pour doubler la pointe de Magoari et entrer dans la rivière. En attendant, il fit demander à Antonio, le chef indien qui avait sauvé son navire du pillage et de la destruction, s'il pourrait piloter *la Caroline* jusqu'à Bélem.

M. Sharp était déjà venu au Para, mais il ne connaissait pas assez le fleuve pour s'y aventurer sans pilote. Le chef, au contraire, était pêcheur de la côte, et avait navigué dans tous ces parages.

Antonio savait, en effet, la rivière mieux que personne au monde, et depuis longues années il allait sans cesse de Marajo au Para vendre du caoutchouc ou de la colle de poisson. Nul pilote de Salinas n'était en état de guider aussi sûrement le navire; mais, fidèle à ses habitudes de circonspection indienne, ne connaissant pas le mécanisme du navire français et de son gouvernail, le chef écouta si-

lencieusement la demande que le capitaine lui fit adresser par le jeune Brésilien, qui servait d'interprète entre ses compatriotes et les Français. Puis, profitant du reste de crépuscule qui l'éclairait encore, il regarda longuement la voilure, la roue du gouvernail, le gouvernail lui-même; fit jouer la roue, s'informa du tirant d'eau : et, pénétré enfin de ce qu'il avait à faire pour conduire le vaisseau qu'on voulait lui confier, il alla vers le capitaine et lui dit :

— Le Mundurucu mènera le canot des blancs. Comme salaire, les blancs donneront à Antonio les armes prêtées pour le combat, et du tafia.

Le Brésilien répéta au capitaine les paroles du chef.

— Je te donnerai tout ce que tu voudras, mon vieux sauveur, dit M. Sharp ; et il fit un signe d'acquiescement à l'Indien.

Ce dernier redescendit à bord de sa vigilinga, et reparut bientôt sur le pont de *la Caroline*, avec son sabre d'abatis et son sac en filet. Puis il s'étendit au pied de la roue du gouvernail. Le capitaine lui fit expliquer qu'il pouvait passer sa nuit, soit dans un lit, soit à bord de son canot s'il le désirait, parce qu'il ne lèverait l'ancre qu'au matin, et que d'ailleurs un matelot prendrait la barre sous ses ordres, à lui, Antonio.

Mais l'Indien répondit simplement :

— Antonio est pilote, Antonio veillera jusqu'à Bélem.

Et il se recoucha à son poste. Le Brésilien voulut de nouveau lui expliquer les paroles du capitaine, mais ce dernier lui dit :

— Laissons-le faire, j'ai remarqué que cela était toujours ce qu'il y avait de mieux avec les Indiens ; je lui en-

verrai à souper à son poste, et on dort mieux sur le pont que dans une cabine.

Aux premières lueurs du jour, les ancres furent levées, et le navire, s'éloignant rapidement des bancs de Magoari, ne tarda pas à prendre le large et à entrer en rivière. La vigilinga du chef, montée par Pedro et les femmes, leva l'ancre également, et suivit la côte de Marajo à travers les bancs de Magoari.

Bientôt les passagers perdirent de vue les rivages de la grande île, et se trouvèrent comme en plein Océan. On ne voyait de terre nulle part, la mer était haute et forte. Quelques-uns se crurent de nouveau perdus sur l'Atlantique; ils s'informèrent avec inquiétude des côtes disparues. M. Sharp les rassura en leur expliquant la largeur immense de la rivière dans laquelle ils entraient, et surtout en leur montrant les mouettes blanches, les mauves grisâtres, les frégates aux ailes noires qui passaient fréquentes dans l'horizon du navire, indices certains d'une terre voisine.

Après quelques heures de route, le capitaine donna l'ordre de pomper, afin de s'assurer de l'état de *la Caroline*. Cette opération avait déjà été faite à plusieurs reprises pendant la nuit : le navire prenait beaucoup d'eau; mais en naviguant, et sous l'effort incessant des lames, ce pouvait être pire encore.

Plusieurs matelots se relayèrent pendant plus de trois heures, et la pompe ne réussit pas à étancher l'eau de la cale. Selon toute apparence, quelques bordages, ébranlés par le choc qu'avait reçu *la Caroline*, s'étaient disjoints et laissaient entrer l'eau par des fissures multiples, qu'on ne pouvait découvrir : le capitaine donna l'ordre de pomper constamment.

Antonio le pilote comprit ces craintes, et, dérogeant à son mutisme indien en faveur des cheveux blancs de M. Sharp, il lui fit expliquer par le Brésilien interprète, qu'à la marée suivante il entrerait dans le canal naturel de Vigia. Une fois dans ce chenal, le navire, protégé de la haute mer et dérivant doucement à la marée dans des eaux calmes, aurait moins à souffrir sous l'effort des lames. De là, suivant la côte, et désormais abrité par les nombreuses îles qui parsèment la rivière aux approches du Para, *la Caroline* gagnerait facilement le port. Il fallait connaître le fleuve comme un fermier connaît son champ, pour se hasarder à travers ces passages ; mais Antonio avait l'œil sûr, et le capitaine, confiant dans une sagacité naturelle dont le chef lui avait donné tant de preuves, le laissa faire selon sa prudente volonté.

La côte du Brésil apparut bientôt, baignée dans le soleil et la mer. On aperçut au milieu des flots, comme détachée et nageant dans les airs, une ligne verdâtre qui grandit peu à peu, qui, peu à peu, sembla prendre pied ; puis on put reconnaître et distinguer des arbres, et les passagers découvrirent une forêt épaisse, étagée, formant une masse verdoyante, à base inondée, qui s'élevait par un plan incliné jusqu'à quarante pieds de hauteur environ. On ne voyait de terre nulle part, rien que de l'eau et des cimes d'arbres : ni troncs, ni branches, ni lianes, ni fleurs, ni variétés de végétation : partout c'était même verdure régulière, inclinée, pâle, aux feuilles pressées comme dans une oseraie. De loin en loin, à rares intervalles, quelques taches blanches qui se détachaient, lis isolés, sur le fond vert de la forêt, diapraient seules la monotonie de cette vaste étendue.

Le navire, cependant, courait assez près de la terre

pour distinguer des arbres, et les passagers regardaient, étonnés, cette végétation luxuriante, mais uniforme ainsi qu'une étoffe unie, qui ne ressemblait ni à la végétation de l'Europe, ni à celle de Marajo et des îles qu'ils avaient tout d'abord aperçues en arrivant sur la côte d'Amérique. Les exclamations et la voix du capitaine leur apprirent bientôt la nature d'arbres qu'ils avaient sous les yeux.

— Je les reconnais, disait-il; regardez, voici les mangliers, ou palétuviers, ce triste et monotone rideau qui borde tout le nord de l'Amérique du Sud; ces taches blanches que vous apercevez, ce sont des aigrettes perchées sur leurs cimes. Si le navire passait plus près de terre, vous les verriez s'envoler une à une.

Ces arbres qui apparaissent inondés, ce sont de jeunes palétuviers; comme nous sommes à marée haute, vous ne découvrez que ceux qui ont plus de dix pieds de hauteur; le premier plan est sous les eaux, on ne les voit tous qu'à mer basse : ceux qui sont en avant sortent de terre, ils naissent; il y en a ainsi de tout âge, de toute grandeur, depuis des allumettes verdoyantes jusqu'à des arbres élevés comme des chênes. Ils marchent sur la mer comme un bataillon, allant par rangs de taille. Les petits, c'est-à-dire les jeunes, naissent dans l'eau, à l'extrémité du rivage, en mer basse : ils vont en avant, envahissant incessamment le domaine des flots, amassant entre leurs tiges serrées, la vase délitée que charrie le fleuve, et avançant ainsi toujours par rejetons, tant qu'ils trouvent terre et soleil. Ils ont à peine deux heures sur vingt-quatre à respirer au-dessus des flots, mais cela leur suffit pour croître : et ils croissent et ils avancent si vite, que si, de loin en loin, un caprice de la mer ou du fleuve ne venait brusquement leur reprendre ce sol qu'ils ont conquis heure par heure,

en quelques siècles ils auraient gagné des centaines de lieues sur l'Océan et bouché toutes les rivières.

Mais il semble que la Providence leur ait dit comme aux flots de la mer :

Tu n'iras pas plus loin.

Ils vont formant, conquérant lentement une terre nouvelle : hollandais-végétaux de la côte amazonienne ! puis tout à coup une forte marée, une crue violente forme un courant furieux qui emporte avec lui, par parcelles, ce sol boueux, liquéfié à nouveau. Le fleuve et l'Océan reprennent à peu près leur rivage, et les palétuviers sont emportés, ou, s'abaissant sous les flots, meurent étouffés sans air et sans lumière. Si vivace que soit une chose ici-bas, créature ou végétal, il lui faut part quelconque au soleil, à peine de mourir !

Malgré tout, la côte d'Amérique va gagnant toujours sur l'Océan, à raison des alluvions incessantes et de la quantité prodigieuse de débris végétaux que charrient ses fleuves. Dans le nord surtout, et à la bouche de l'Amazone, la terre envahit la mer dans des proportions immenses.

— Cela n'est pas nouveau, dit M. de Cinnamon. En Europe, un fait semblable se passe sur la Méditerranée. Le continent a envahi la mer, et l'histoire nous apprend que saint Louis s'est embarqué pour la Terre sainte à Aigues-Mortes, qui, aujourd'hui, se trouve à plus d'une lieue dans l'intérieur des terres. L'envahissement de vos palétuviers n'a donc rien d'extraordinaire. Votre Amérique du Sud fait comme la Méditerranée, en avançant siècle à siècle sur l'Océan. Vous abusez de notre ignorance européenne, mon cher capitaine. Mais nous savons notre histoire et notre géographie.

Quelques passagers regardèrent avec admiration l'éblouissant savant; mais M. Sharp reprit :

— Si vous saviez l'histoire de votre continent, vous sauriez que cela se passe également sur certains points de notre côte atlantique et ailleurs, et vous sauriez aussi que sur d'autres côtes, c'est l'Océan qui envahit. Ces révolutions progressives de rivages se passent sur tous les points du globe où l'eau et la terre sont en présence; car rien n'est immuable dans la nature; rien, monsieur, si ce n'est la fatuité humaine. Mais les révolutions terrestres et les changements qui s'opèrent dans le bassin de l'Amazone et sur les côtes des Guyanes ne ressemblent en rien à ceux de l'Europe. Là, on voit des lieues entières de plage se former ou disparaître en un jour, apportées ou emportées par une marée, par une crue du fleuve. Un seul ras de marée, en une seule demi-nuit, apporte parfois huit ou dix pieds de vase dans une rade ou un golfe de plusieurs lieues d'étendue, et le comble [1]; en un an, une forêt de palétuviers recouvre de bout en bout ce nouveau terrain, et un nouveau rivage est formé. Mais c'est le contraire qui se passe le plus souvent. Une prororoca, une crue du fleuve enlève en un seul jour, en quelques heures, des lieues entières de rivage, et l'eau roule tout à coup, là où s'élevait la veille une forêt aux arbres pressés. Avez-vous cela aussi en Europe, où vous n'avez ni palétuviers, ni ras de marée boueux et invincibles?

[1] Dans le courant de l'année 1855, toute la rade de Cayenne a été ainsi comblée de vase par un ras de marée, à ce point que les navires mouillés dans la rade ne pouvaient pas sortir. Mais, en deux jours, par suite du mouvement régulier des courants de l'Océan et de la rivière de Cayenne, la rade avait repris sa profondeur primitive; Cayenne, cependant, est encore à cent lieues de la bouche de l'Amazone.

Le fat, à fin de science, ne savait que répondre au capitaine; aussi se contenta-t-il de dire d'un air doctoral :

— Il faut que cette terre soit mauvaise et que ces arbres n'aient pas grandes racines pour être ainsi enlevés au premier choc de la mer ou du fleuve; les terres d'Europe tiennent mieux que cela, et les arbres sont autre chose que de mauvais bois blanc sans force.

Mais son observation ignorante ne lui réussit pas plus que son étalage scientifique.

M. Sharp connaissait à fond son Amérique du Sud, et les palétuviers, avec leur végétation prodigieuse, le pénétraient d'admiration; aussi répondit-il de suite :

— C'est en quoi vous vous trompez de tout point, mon cher monsieur; vous n'êtes pas heureux, ce matin. La terre d'alluvion de l'Amazone est la meilleure du monde, et le bois de palétuvier est un bois propre à tout; l'une de ses deux variétés, le palétuvier rouge, est lourd et résistant comme du fer. Quand je vais de Cayenne aux Antilles, je porte toujours à la Martinique un chargement de palétuvier, et chaque fois je réalise un beau bénéfice. C'est le meilleur bois de chauffage du monde.

Quant aux racines, peu d'arbres en ont autant que lui; et si vous pouviez descendre à terre à marée basse, vous verriez, avec plus d'étonnement encore que vous ne voyez leur verdure, les racines inextricables qu'ils étendent sur le sol boueux du rivage. C'est comme un filet à mailles pressées, à brins inégaux, couvrant partout la terre; un enlacement superposé de serpents de toutes grosseurs qui se croisent en tous sens, tantôt luisants, lisses, noirs, et tantôt recouverts d'une vase jaune.

Là, sur ces racines, sous cette verdure épaisse, au-

dessus de cette vase, règne, à basse mer, une chaleur pesante, humide, inouïe : on dirait une serre chaude, quoique sous le climat en feu de l'équateur.

— Oh ! oh ! dit M. Bleeder, sous ces arbres on doit très-bien guérir des rhumatismes. J'essayerai de ce remède.

— Cela est possible, dit M. Sharp, mais vous y prendrez les fièvres. Et puis il vous faudra vous établir sur la côte de l'Atlantique, car vous ne trouverez pas de mangliers dans l'intérieur. Ils ne croissent que sur la mer. Mais là, vous aurez de l'espace à héberger autant de maladies que vous en rêvez pour la santé de votre bourse ; car il y a de ces arbres sur une étendue considérable. Partout où va le flot de la mer, ils vont. Partout où il y a sol arrosé par la marée, ils cramponnent leur végétation envahissante, et il est des contrées, comme celle qu'on désigne sous le nom de territoire contesté, par exemple, entre l'Oyapoc et l'Amazone, où on trouve jusqu'à quatre lieues de palétuviers en profondeur dans les terres. Mais ils cessent invariablement là où cesse la marée salée. Il faut l'eau de la mer à leur végétation, comme il faut à votre zèle, monsieur Bleeder, l'or du malade. Ils meurent en eau douce. Et c'est pour cela qu'on n'en trouve pas sur la grande bouche de l'Amazone, ni même jusqu'au cap Nord. Au-dessus de Vigia, que nous allons découvrir bientôt, il n'y en a plus un seul.

M. Sharp parlait encore et continuait à expliquer à ses passagers quelques-unes des étrangetés équatoriales qui passaient sous leurs yeux, lorsqu'un spectacle tout nouveau et plus vivant s'offrit aux regards étonnés des hôtes de *la Caroline.*

Ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce

chapitre, le navire, engagé dans la seconde bouche de l'Amazone, courait vers le Para, en prolongeant de très-près la rive droite du fleuve. Emportée par le courant de la marée montante, et par une brise légère qui gonflait ses voiles déployées, *la Caroline* glissait silencieusement sur les vagues. Tout à coup, un peu à l'avant du vaisseau, les passagers de la dunette, en regardant les palétuviers que leur expliquait le capitaine, virent partir de leur rideau monotone un cerf rouge dont la tête et le dos sortaient des flots à mouvements rapides. L'animal cherchait à couper le fleuve en droite ligne comme pour s'avancer au large et gagner la pleine rivière; mais le courant l'emportait dans la même direction que le navire, dont il se rapprochait cependant par une ligne diagonale; peu à peu sa tête aux bois grisâtres et chargés d'andouillers, qui tout d'abord s'était présentée de face aux yeux des passagers, n'apparut plus que de profil, entraînée par les flots de la marée montante. Dans cette situation nouvelle, il devait apercevoir le navire, dont il se rapprochait de plus en plus, et chacun s'attendait à le voir rétrograder vers la forêt, puis disparaître à nouveau dans les palétuviers. Mais sa crainte des hommes, cette terreur innée qui vit au sein de toutes les créatures animées, était étouffée en lui par une cause inconnue, qui l'entraînait loin du rivage: car il avançait toujours, et on eût dit qu'il faisait effort pour venir à la rencontre du navire, tant il nageait directement dans ses eaux.

Le motif de sa terreur se révéla bientôt. Les palétuviers s'entr'ouvrirent à nouveau, comme de grands blés verts s'entr'ouvrent pour un lièvre qui sort, et on vit apparaître à fleur des eaux une tête large et rougeâtre, qui sortait ainsi qu'une boule sombre des flots jaunes et miroitants

du fleuve. Chacun regardait en silence, s'attendant aux aboiements d'une meute hurlante, espérant les bruits d'une fanfare de chasse éclatante et sonore; car, si perdu qu'il se trouve par des terres lointaines, l'homme pense toujours aux spectacles de la patrie : cherchant dans tout ce qu'il voit des souvenirs de son enfance, se rappelant son passé ineffaçable, évoquant partout le fantôme adoré de la terre natale ! Mais le son du cor ne retentit pas dans la forêt solitaire, et la voix légèrement effrayée de l'un des Brésiliens cria :

— Un tigre ! un tigre !

Le tyran des forêts américaines parut hésiter une seconde à la vue du navire qui passait en face de lui, à deux cents mètres à peine.

Mais tout à coup la vue du cerf réveilla son appétit féroce : il bondit sur les vagues comme s'il avait touché terre ; son corps sortit de l'eau, passé le ventre, et, sans plus s'inquiéter du bâtiment, il s'élança dans la direction de sa proie. Le cerf nageait toujours vers la pleine mer, se rapprochant de plus en plus du navire par une ligne diagonale de nage, que le courant lui faisait suivre malgré lui. Quelques minutes encore, et, s'il ne changeait pas de direction, il devait se rencontrer fatalement avec *la Caroline*, à s'y heurter en plein travers.

Quant au tigre, se pressant vers sa proie de toute la force élastique de ses membres, il bondissait sur les flots plutôt qu'il ne nageait : car c'est le propre de la race féline de posséder une telle force nerveuse, qu'elle peut aller sur l'eau par demi-bonds, comme une pierre qui ricoche. Quand on parcourt les solitudes américaines, on voit bien souvent le tigre ou le jaguar, l'*onça*, comme le nomment les Indiens, traversant le fleuve silencieux, fen-

dant le courant en droite ligne, sortant des eaux presque entier ; puis montant au rivage, et fuyant à grands bonds sur la boue liquide des plages amazoniennes, comme un cheval au galop sur la terre gazonnée d'un hippodrome d'Europe.

Les mouvements rapides de l'*onça* la rapprochaient à vue d'œil de sa proie, qui faisait effort et nageait de toute sa vitesse ; le monstre avançait comme avec des ailes ; le cerf semblait à l'ancre, tant son féroce ennemi le gagnait de course : cependant il glissait sur les flots, emporté par le courant et la terreur, arrivant droit au navire. Il n'en était plus qu'à quelques mètres à peine : déjà du haut de la dunette, on pouvait entendre l'essoufflement régulier de l'animal : à fleur d'eau on distinguait ses bois noirâtres et lisses, sa tête, son œil effaré, sa bouche, qui baignaient par intervalles aux lames agitées du fleuve.

Ce spectacle nouveau avait mis la confusion à bord. Le capitaine avait donné l'ordre à deux matelots de lancer à la mer une embarcation pour essayer de prendre le cerf ; parmi les passagers, un ou deux étaient descendus précipitamment pour charger des fusils ; les autres se pressaient sur la dunette, reculant d'effroi à chaque bond du jaguar, dont on pouvait déjà distinguer jusqu'au zébrage de la tête. Vainement le capitaine les rassurait en leur expliquant que l'animal ne pouvait pas sauter à bord, et que le cerf occupait seul sa férocité affamée. A mesure qu'il se rapprochait du navire, on voyait se retirer pour descendre au carré quelque figure craintive; et à un bond plus fort qui fit sortir de l'eau le corps tout entier du monstre, ce fut une déroute générale, qui ne laissa sur la dunette que deux ou trois passagers, le capitaine et le pilote.

Les matelots ne finissaient pas de détacher les amarres du canot ; les tireurs, — se pressant lentement peut-être, — ne revenaient pas. Quant à Antonio, calme à son gouvernail, il regardait la mâture pour ne pas voir le cerf qui se rapprochait toujours et, par un effort suprême de fuite, allait réussir à passer devant le navire sans se heurter à ses parois. Mais par instants la tête du pilote s'abaissait sur le fleuve comme malgré lui, fascinée par sa passion de chasse, la plus forte, et on pourrait dire la seule passion de l'Indien ; et alors on voyait son œil noir, ardent, aigu, darder du cerf au tigre un regard rapide, comme s'il enviait le sort du monstre chasseur.

Enfin l'animal arriva bord à bord du navire ; il faillit passer sous le beaupré : un coup de barre donné à propos par le pilote fit dévier légèrement la ligne du vaisseau, et les pieds, puis les bois du fugitif heurtèrent les flancs de *la Caroline*. Le tigre n'était plus qu'à vingt mètres de sa proie ; encore deux ou trois bonds, et il atteignait sa victime, qui, impuissante à se retenir aux parois glissantes du vaisseau, dérivait déjà vers l'arrière.

C'en était trop pour l'Indien ! Deux tentations coup sur coup ! Lâchant la roue du gouvernail, il se rua, rapide comme la pensée, sur un des matelots qui préparaient le canot de chasse, arracha le poignard pendant à sa ceinture ; puis, mettant un pied sur la rampe de fer qui bordait la dunette, il bondit à la mer en face du tigre.

Le monstre s'arrêta court, comme un *pointer* au galop qui rencontre une bête inattendue ; puis, faisant brusquement volte-face, il recommença de nager et de bondir en droite ligne vers les palétuviers. Presque aussitôt la tête de l'Indien sortit des flots à quelques pieds du tigre : mais l'animal fuyait à toute nage. Antonio comprit l'inutilité

d'une poursuite, et plongeant de nouveau, il ne reparut à la surface des eaux qu'à côté du cerf, qui, délivré du navire, continuait à nager vers le large.

Le capitaine cependant, en voyant son pilote disparaître par-dessus le bord, s'était tout d'abord élancé à la barre du gouvernail, puis, appelant un matelot pour le remplacer, il était retourné à son poste de curieux. Il vit l'Indien arriver près du cerf le poignard à la main et nager, appuyé d'une main sur le dos de l'animal : il crut qu'il allait le frapper.

— Ne le tue pas, ne le tue pas, cria M. Sharp.

Et gourmandant les matelots qui avaient enfin détaché le canot, il les fit se presser pour rejoindre Antonio, et amener le cerf, désormais trop éloigné du rivage pour échapper à leur poursuite.

Le canot descendit enfin à la mer avec un des matelots, embarqua une lame, puis reprit aussitôt son équilibre sur les vagues mouvantes ; du haut du pont le second matelot se jeta à l'eau, à côté de l'embarcation, pour ne point perdre de temps à descendre à la corde, et le canot s'éloignant de toute la vitesse des deux rameurs, rejoignit le cerf. Antonio nageait doucement à côté de l'animal, attendant l'arrivée des hommes, sans dire une parole aux matelots. Il saisit l'amarre qui avait servi à attacher le canot, et traînait au courant, à l'arrière de l'embarcation, avança vers la tête du cerf, le prit par un de ses bois, et l'attacha solidement au canot. L'animal effaré, soufflant, épuisé de frayeur, nageait toujours sans se défendre. Antonio remonta dans l'embarcation, se mit au gouvernail, et dirigea le canot vers le navire. Les deux matelots avaient repris les rames et nageaient de leur mieux : *la Caroline*, portée par le courant plus que par ses voiles,

avançait lentement : en quelques minutes l'embarcation rejoignit le navire.

Les passagers, revenus de leur terreur, avaient de nouveau fait apparition sur la dunette pour jouir du spectacle de cette chasse. Antonio et les matelots attachèrent les jambes du cerf, d'autres hommes le hissèrent jusque sur le pont, et chacun put contempler à loisir le timide animal, qui regardait d'un œil effaré cette foule de visiteurs étranges.

Le pilote cependant était remonté sur la dunette et, comme s'il revenait d'une promenade à l'autre bout du navire, avait repris la roue du gouvernail et continuait à conduire *la Caroline*.

Mais bientôt la marée cessa de monter, les eaux du fleuve coulèrent vers l'Océan, un courant rapide s'établit, et le vent n'étant pas assez fort pour permettre au bâtiment de refouler le courant de la rivière, ni même de louvoyer utilement, le capitaine fit jeter l'ancre.

Vers le milieu du jour, la brise s'éleva, et le navire reprit sa marche en courant des bordées. Bientôt, à mesure que *la Caroline* entrait de plus en plus en rivière, l'eau saumâtre remplaçant l'eau de la mer, la végétation des palétuviers s'éclaircit progressivement; d'autres arbres, des palmiers, des mangubeiras, et surtout de grands roseaux mucus-mucus s'élevèrent par intervalles, rompant la monotonie régulière du dôme de verdure des mangliers.

Enfin vers le soir Vigia apparut enserrée par la forêt, et comme ensevelie dans la végétation luxuriante du rivage.

On voyait à peine quelques maisons se dessiner blanches et rouges, sous les rayons du soleil couchant. Mais si petite que cette ville parût tout d'abord aux yeux, c'était

une ville, un port, le Brésil enfin; la bonne nouvelle se répandit à bord, comme une lumière, allant de l'un à l'autre par toutes les bouches : connue de tous à la fois, chacun s'empressa sur le pont pour mieux voir. Les blessés eux-mêmes, ceux qui pouvaient marcher se traînèrent en dehors; ceux qui ne pouvaient que se soulever sur leur lit de souffrance, regardant à tous yeux comme les autres, tendirent leurs têtes vers les hublots ouverts.

La joie vint éclairer tous les fronts. Les blessés se crurent guéris; les valides se crurent arrivés. Tous ces hommes, habitués à des villes, semblaient se retrouver en retrouvant des maisons : des maisons, c'est-à-dire des hommes vivant de leur vie, une civilisation quelconque, un monde enfin ayant un peu de leur monde européen. C'étaient les premières qu'ils voyaient depuis l'Europe; elles prirent à leurs yeux des semblants de la terre natale, et la ville brésilienne apparut à tous comme un paradis retrouvé.

II

Vigia. — La contrebande. — Mme Cerny.

Je t'aime et de la vie ensemble si tu veux
Nous passerons l'orage :
On a plus de courage
Et moins dure est la rame à qui rament à deux.

E. C.

Le navire jeta l'ancre devant Vigia, la ville, comme on la nomme. Presque aussitôt trois barques se détachant du

rivage arrivèrent autour de *la Caroline* et s'informèrent de la nationalité et du nom du vaisseau.

L'un des Brésiliens répondit à ces demandes, et les visiteurs des barques parurent très-étonnés de trouver un bâtiment français.

— Depuis plusieurs jours, dit l'un d'eux, nous attendons un américain, et nous vous avions pris pour lui. Avez-vous donc à bord des marchandises pour la contrebande, que vous venez mouiller dans le canal de Vigia?

M. Sharp, auquel on traduisit ces paroles, désabusa le nouveau venu de ses espoirs mal fondés, et lui fit expliquer pourquoi il avait pris cette route, à la suite de son naufrage sur Magoari.

— Il n'y a rien à faire ici, dit l'un des visiteurs : le navire ne fait pas de contrebande, rentrons en ville.

Les trois bateaux virèrent de bord pour retourner vers la terre. Mais un des Brésiliens, passager de *la Caroline*, avait un parent qui habitait Vigia au moment où le jeune homme était parti pour l'Europe. Il s'informa de lui.

— Le senhor Hospedage est toujours à Vigia, dit le contrebandier, et sa famille comme son commerce sont en prospérité.

— Dites-lui que son parent, M. Cabellerario de Maranhao, est à bord de ce bâtiment et ne tardera pas à l'aller visiter.

Les canots retournèrent au rivage. Le capitaine pria le Brésilien d'acheter des vivres frais pour le navire, qui en était privé depuis si longtemps, et chargea M. Useless d'accompagner le jeune homme jusqu'à terre. Mais une demi-heure s'écoula en préparatifs avant le départ du canot. La plupart des passagers voulaient visiter Vigia, et

il fallut attendre les toilettes de chacun. Enfin, presque tous étaient prêts, et déjà les moins attardés descendaient dans le canot, lorsqu'une montarie peinte dans le goût de celle que le docteur brésilien montait sur la côte de Marajo, quitta le rivage et s'avança vers *la Caroline*.

Le navire était mouillé devant la ville, à deux portées de feu de ses premières maisons; la montarie fut au long du bord en quelques minutes, et un homme entre deux âges, vêtu comme un notaire parisien qui part pour un acte matrimonial ou mortuaire, mais au teint bruni, à la figure ouverte et respirant une cordialité bienveillante, demanda en portugais la permission de monter à bord.

Le Brésilien reconnut son parent à la voix plutôt qu'à la figure, et, se levant du canot où il était assis, il aida M. Hospedage à monter sur le pont de *la Caroline*, et le présenta au capitaine. Après toutes les inutilités d'usage que les hommes civilisés ont coutume de se débiter entre eux à toute rencontre, et sans penser un mot de ce qu'ils se disent, le capitaine s'informa auprès de son visiteur s'il ne serait pas possible d'acheter des vivres frais pour le navire :

— Cela est difficile, reprit le Brésilien; Vigia n'est pas grand, et c'est à peine si vous trouverez quelques poules maigres; mais la marée est presque pleine; attendez : tout à l'heure vous aurez du poisson frais.

— Je ne refuse pas le poisson, dit le capitaine, et encore moins celui de l'Amazone que tout autre, car c'est le meilleur poisson du monde; mais ne trouverais-je pas à acheter un bœuf, une vache ou même un taureau, peu m'importe! Il y a trois mois bientôt que nous n'avons vu de viande fraîche : quelle qu'elle soit, les passagers comme l'équipage la trouveront toujours bonne.

— Impossible, capitaine, il n'y a pas de campine[1] autour de Vigia, et, par suite, nous n'avons pas de bestiaux. J'ai une vache, et c'est la seule qu'il y ait de ce côté de la rivière à plus de vingt lieues autour de la ville.

— Et des moutons?

Le Brésilien secoua la tête.

— Au moins, vous avez bien quelques cochons? Indiquez-moi où je puis m'adresser pour en trouver deux ou trois.

M. Hospedage se prit à sourire :

— J'aime mieux vous dire la vérité, capitaine, dit-il. Vous la sauriez aussi bien que moi après deux heures de recherches, et je vous aurai évité de chercher. Vous ne trouverez rien. Tout ce que vous pouvez espérer ici, c'est une douzaine de poules et trois ou quatre douzaines d'œufs.

— Que voulez-vous que je fasse de douze poules et de cinquante œufs pour cent bouches affamées? De quoi vivez-vous donc ici? Vigia contient, dit-on, six mille habitants?

— Je vous l'ai dit, capitaine, vous aurez du poisson, pourvu que la marée ne le tourne pas.

— Comment? que la marée ne le tourne pas?

— Oui, si le poisson a été pris à la fin de la marée dernière, et s'il n'arrive pas ici avant la fin de celle-ci, il sera probablement gâté. La viande se conserve tout un jour, mais le poisson tourne en quelques heures, corrompu par la chaleur orageuse du pays.

[1] On nomme campine un espace défriché de main d'homme ou par nature, mais où il y a de l'herbe, c'est-à-dire un pâturage pour les bestiaux.

— Eh bien, et quand le poisson est gâté, que mangez-vous?

— Nous avons du poisson salé, du pirarucu du haut Amazone, ou du gurijuba, de la pescada fumée.

M. Sharp fit une grimace significative, et dit à son visiteur : — Eh bien, mon cher monsieur, quels que soient les charmes de votre patrie, il n'est pas probable que j'aille m'y retirer jamais, sur mes vieux jours.

Mais le jeune Brésilien se hâta de dire :

— Le Brésil n'est pas partout ainsi, capitaine, et si vous alliez ailleurs, vous verriez au contraire une abondance prodigieuse et qui dépasse de beaucoup celle d'Europe. Au Para, vous jugerez ; je suis même certain que mon parent est trop modeste sur les ressources de sa ville, et que s'il voulait chercher un peu, il trouverait pour vous.

Mais M. Hospedage reprit :

— Mon jeune parent, vous êtes comme tous mes compatriotes ; la vanité patriotique avant tout : mais comme je suis de ceux qui croient qu'on ne se corrige qu'en se regardant, et que, d'ailleurs, nous avons assez d'autres qualités et une terre assez riche pour avouer franchement nos insuffisances, j'ai pris coutume de dire à tous et partout la vérité. Or, la vérité au Para, comme dans presque tout le Brésil, est qu'on y vit mal et par notre faute. Ainsi, à Vigia, ici, c'est-à-dire à six lieues de Marajo, qui nourrit deux cent mille bestiaux, nous mangeons de la viande sept ou huit fois par an, aux fêtes publiques ou au mariage de l'un de nous : lorsque, avec une campine d'un kilomètre carré, que la ville pourrait faire établir à moins de cinq cents pataques [1] une fois payées, nous aurions du

[1] La pataque brésilienne vaut 1 franc de notre monnaie.

bétail à n'en savoir que faire. Mais c'est notre richesse même qui fait notre incurie, et à tous navires qui passent, nous courons acheter des conserves d'Europe, à prix excessifs, quand il nous suffirait de nous baisser à terre pour avoir dix fois ce que produit l'Europe. Il en est de même au Para, et vous ne le verrez que trop par vous-même. Au surplus, si vous voulez envoyer deux de vos hommes en ville, je vais vous donner un esclave pour les conduire, mais ils ne trouveront que du poisson salé.

— Je vous remercie, monsieur, dit le capitaine. J'accepte votre offre, et si vous permettez, mes hommes iront même dans la campagne; ils y seront peut-être plus heureux que dans la ville même; nous ne repartons qu'à la marée montante, ce qui nous donne sept heures à rester devant Vigia.

— A vos souhaits, capitaine, mais il n'y a d'habitation que dans la ville. Ici, tout le monde est pêcheur ou contrebandier. Autour de Vigia, on ne trouve que la forêt déserte et le fleuve; c'est-à-dire, quand nous le voulons, du gibier et du poisson. Et puisque vous restez ici pendant toute la marée, permettez-moi de vous convier à souper, ainsi que ces messieurs, j'ai quelques heures devant moi, cela suffit pour préparer tout de mon mieux, et je vous ai dit tant de mal de notre pauvre pays, que je veux du moins vous prouver qu'avec un peu d'efforts, on y pourrait bien vivre.

M. Sharp refusa, prétextant de la quantité de ses passagers, de ses blessés à soigner, et de toutes ces raisons banales que chacun sait trouver pour colorer un refus; mais M. Hospedage était le fils d'un de ces vieux planteurs portugais, riches et magnifiques, qui jadis se vantaient à bon droit de n'avoir point d'hôtels dans la colonie, parce

que leur hospitalité remplaçait les hôtels, et qui, en effet, se faisaient un devoir de garder jour et nuit porte ouverte et table servie. Pour tout héritage, son père ne lui avait guère laissé que ses idées généreuses, et le fils se sentant à l'étroit dans les débris d'une fortune qui ne suffisait pas à ses larges instincts, avait quitté Pernambuco, sa ville natale, et s'en était venu vivre à Vigia. Des étrangers qui passaient par sa résidence solitaire, des Français surtout, car les Brésiliens aiment la France, étaient une bonne fortune pour son hospitalité rajeunie. Il insista vivement, pria ses compatriotes de joindre leurs prières aux siennes, et fit si bien, que le capitaine lui promit d'aller souper chez lui avec ceux de ses passagers qui voudraient le suivre. M. Hospedage demanda la permission de retourner à terre pour donner quelques ordres; puis, prenant à bord de sa montarie une partie des passagers, il revint vers la ville, suivi de près par le canot du navire.

A peine débarqué, il ordonna à un esclave de conduire M. Useless par les quelques rues de Vigia, et de faire tous efforts afin de leur procurer des vivres. Puis, laissant pour un instant ses visiteurs à la garde de ses compatriotes, il alla jusqu'à sa maison, afin d'envoyer rapidement des chasseurs dans le bois et des pêcheurs au fleuve; mais il revint presque aussitôt, et conduisit lui-même ses hôtes par la ville.

— Il nous reste à peine deux heures de soleil, dit-il aux Européens, mais cela suffit, hélas! pour voir les débris de Vigia. A part les ruines de nos deux églises, vous ne trouverez que des maisons nues et misérables, envahies par la forêt.

Et, en effet, les passagers surpris entrèrent bientôt dans les ruines d'une église qui avait dû être magnifique.

Des restes d'ogives, de trèfles, de sculptures, de constructions gothiques, révélaient la richesse et le goût des constructeurs; mais cela était misère que voir, dans quelle dégradation le temps et l'incurie avaient laissé tomber le pieux édifice. Un pan de toiture respecté par les vents couvrait encore la place où s'élevait l'autel; partout ailleurs, la végétation équatoriale avait envahi la demeure du Seigneur; de hauts arbres, pressés comme dans la forêt, croissaient librement au milieu de la nef; des lianes pendantes s'enroulaient comme des lierres autour des arceaux demi-écroulés; à travers leurs feuilles vertes on distinguait vaguement des rosaces entrevues, vestiges d'un passé disparu. Les murs tombaient de toutes parts; des débris d'autels, de statues, jonchaient en dedans les côtés du temple, presque ensevelis sous les feuilles ou les décombres; et sur le sol, à travers ces débris, des dalles funèbres, encore couvertes d'inscriptions effacées, enseignaient les sépultures des jésuites, fondateurs ou lévites du temple.

Aucune révolution, aucun désastre, aucun tremblement de terre, n'avaient bouleversé cependant l'église en ruine. Non; l'oubli des hommes puis quelques années seulement avaient passé sur elle : et la pluie, les vents, la végétation, minant tous ensemble le travail des religieux d'un autre âge, le pieux édifice, déserté par les fils des conquérants, s'effaçait sous l'œuvre incessante et destructive de la nature.

Quelques passagers pénétrèrent à grand'peine sous les débris du toit qui abritaient le sanctuaire; aussitôt on vit s'envoler, par vols effarés et circulaires, des centaines d'oiseaux nocturnes et de grandes chauves-souris rouges, seuls hôtes désormais du temple abandonné.

Attristés à la vue de ces ruines, les passagers allèrent visiter la seconde église. C'était même chose : presque partout elle tombait en ruine, ainsi que la première ; seule, une pauvre chapelle reconstruite, ou plutôt conservée à la hâte, à peine crépie comme une hôtellerie passagère, restait debout et servait d'église à la ville. Quelques ornements fanés, isolés, misérables, paraient un autel plus misérable encore ; et puis, partout, on ne voyait que des murs blancs ou la terre nue, sous un toit grêle, qui, de toute part, laissait filtrer tour à tour le soleil, les vents, la pluie. A côté de la chapelle, sous des restes d'arceaux réparés, on avait construit pour le prêtre une obscure demeure, avec un triste enclos plein de décombres, où quelques poules chétives picoraient dans les herbes. Des chemises et des vêtements incertains, étalés sur un mur en ruine, séchaient dans un coin, aux obliques rayons du soleil couchant. Cela était tout, tout ce qui restait des deux temples de Vigia : de ces deux églises que les Portugais de l'ancien temps vantaient à bon droit comme des monuments de la foi, de la puissance, de la civilisation, apportées par eux dans l'Amérique du Sud.

— Nous n'avons rien autre chose à vous montrer dans la ville, dit M. Hospedage à ses hôtes ; partout ailleurs vous ne verrez que des maisons en ruine, encombrées de poissons salés ou de marchandises de contrebande. Venez à ma demeure ; elle est, comme toutes les autres, misérable et nue, mais vous y trouverez, en attendant le souper, un verre de porto, quelques fruits demi-sauvages, et toute l'hospitalité que peut donner un pauvre pêcheur.

Les passagers suivirent leur hôte, en regardant sur leur route tout ce qu'on pouvait voir de cette pauvre bour-

gade. M. Hospedage demeurait à l'extrémité de Vigia. Ils traversèrent la ville tout entière par sa grande rue, c'est-à-dire par un chemin inégal, non pavé, couvert d'herbes, avec un sentier, étroit et boueux, frayé dans le milieu : unique artère coupée par une douzaine de rues transversales plus pauvres encore que la rue principale; puis trois ou quatre places donnant sur le fleuve, spacieuses, mais couvertes de hautes herbes. Tout cela, des deux côtés, était bordé par des maisons sans étage, pressées comme celles d'une vieille ville, aux murs blancs, aux toits en paille ou en tuiles rondes et rouges, aux portes mal closes ou masquées par des nattes en paille tressée, aux fenêtres basses fermées par des grillages en bois serrés plus que des guichets de couvents, et s'entr'ouvrant en tabatières.

Personne dans les rues, personne sur les places. Çà et là devant une porte, quelques enfants grouillaient tout nus, rouges par naissance, rouges par soleil, jouant lentement et sans bruit sur la terre humide; puis de tous côtés des chiens maigres, chétifs, grisâtres et galeux, rôdaient tristement de case en case, cherchant pâture d'un œil inquiet, ou disputant aux vautours noirs des lambeaux de poissons pourris.

De loin en loin, aux maisons, sur le passage des Européens, une porte s'ouvrait, une natte s'écartait, une fenêtre à tabatière se soulevait, et alors apparaissaient au soleil les têtes en désordre d'un essaim de femmes à demi vêtues. Les unes, — les blanches, étaient pâles, étiolées, jaunâtres, avec de grands yeux éteints, et des cheveux noirs, éclatants, dénoués, qui ruisselaient sur leurs épaules maigres; les autres, — négresses, mulâtresses, capresses, mamalucas, curibocas, étaient rouges, jaunes ou noires, fortes, massives, aux lèvres épaisses, aux petits yeux, aux cheveux

courts mal peignés, aux épaules charnues. Toutes, confondues ensemble, contemplaient une seconde ces blancs qui passaient en les regardant, puis confuses, refermaient en hâte leurs trappes entr'ouvertes; et par les guichets, par les nattes obscures, on entendait des cris et des rires sonores qui s'échappaient, comme des bruits d'oiseaux enfermés dont on secoue la volière.

Les passagers arrivèrent enfin à la demeure de leur hôte.

— Messieurs, dit M. Hospedage avant de faire entrer ses visiteurs, la case n'est ni grande ni riche, mais telle qu'elle est, avec ses pauvres habitants, elle est à la disposition de vos seigneuries.

Au milieu d'une salle vaste, propre et maintenue très-fraîche, grâce aux fenêtres et aux portes hermétiquement fermées, une grande table d'acajou, ovale, faite d'un seul morceau, et pouvant servir à quinze personnes à la fois, portait quelques frasques[1] de vin de Porto, des verres de toute dimension, et un panier plein de mangues dorées.

Les passagers, encouragés par les façons hospitalières de leur hôte, et séduits par la vue des mangues, goûtèrent tous au fruit tropical. Les uns mordaient à même comme des singes sur des noix, les autres essayaient d'enlever la peau avec les couteaux ou leurs doigts, et les Brésiliens riaient de bon cœur à regarder les grimaces des premiers, qui ne trouvaient qu'amertume, et l'ébahissement des seconds en voyant couler le jus du fruit. Car, chez lui, l'Européen raille sans mesure les mœurs, les allures et les ignorances de quiconque ne vit pas à sa mode; mais nul, plus que lui, ne prête aux rires quand il s'en vient sur un autre hémisphère; et il n'y a pas spectacle plus bouffon

[1] Le frasque portugais vaut deux litres.

que celui d'un Européen qui débarque sans guide en pays transatlantique, se heurtant à toute chose, trébuchant à chaque pas, et dénigrant à chaque chute tout ce que ne comprennent pas ses sens ébahis.

M. Hospedage coupa quelques mangues pour ses hôtes, qui goûtèrent enfin à la chair parfumée de la pêche tropicale; mais bien peu recommencèrent l'épreuve. L'odeur et le goût de térébenthine qui s'exhalaient du fruit les dégoûtèrent presque tous, et il n'y eut que deux ou trois audacieux qui tentèrent un second, mais désolant essai. Ils ne savaient pas qu'au bout de trois mois d'habitation sous les tropiques, tous, peut-être, aimeraient ce fruit dédaigné, autant et plus que leurs fruits européens, car il en est toujours ainsi, malgré la répugnance invincible que la mangue cause tout d'abord.

Cependant la plupart des passagers, sur les invitations de leur hôte, oubliaient le goût des mangues avec du vin de Porto, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et un monsieur à tête bien peignée, à face bien rasée, à faux-col bien ajusté, à vêtements strictement compassés, — un parfumeur anglais en voyage, s'efforçant à se donner des airs de quelque chose, empesé de morgue et de mutisme, — entra dans la salle, le chapeau sur la tête.

— Le seigneur chef de police ! murmura M. Hospedage, et aussitôt à toutes révérences, il s'avança vers le nouveau venu : puis à paroles et à voix humbles, il le pria de s'asseoir et de prendre avec ses hôtes un verre de Porto.

Mais le rigide magistrat était irrité apparemment; car, sans daigner répondre aux prévenances de son compatriote, il lui dit sévèrement :

—Vous avez donc oublié votre devoir et mes fonctions, que vous ne m'avez pas tout d'abord averti de l'arrivée

du navire? De quel droit faites-vous débarquer des étrangers sans que j'aie visité leurs passe-ports, leur vaisseau, leur patente? Suis-je ou non le chef général de la police? Reconduisez de suite ces étrangers à leur bord.

M. Hospedage murmura quelques mots d'excuse, et se tourna d'un air désappointé vers ses hôtes. Le jeune Brésilien chercha vainement à venir au secours de son fautif parent : le superbe fonctionnaire ne daigna même pas lui répondre. Tout ce que les prières de M. Hospedage purent obtenir de l'incorruptible magistrat, fut une promesse de se rendre de suite au navire pour vérifier les papiers de bord, et s'informer officiellement des motifs de l'arrivée du navire à Vigia.

Le jeune Brésilien traduisit aux passagers les injonctions du difficultueux personnage, et leur expliqua les peines encourues par leur hôte, pour avoir reçu des étrangers sans la visite préalable du chef de police, qui, à Vigia, représentait à la fois la commission sanitaire, la douane et l'autorité administrative et militaire.

Chacun se leva pour retourner à bord : les uns se consolèrent en remplissant un dernier verre; les autres murmurèrent à demi-voix contre le rigorisme inhospitalier de cette autorité à plusieurs branches. M. de Cinnamon le comparant, assez peu révérencieusement, au valet d'Harpagon, tour à tour cocher et cuisinier, demanda si ce monsieur avait un uniforme spécial pour chacune de ses fonctions; mais, les Brésiliens donnant l'exemple, tout le monde sortit et suivit l'autorité dans la direction du navire.

Une barque ramée par six Indiens vêtus d'une espèce d'uniforme gros-bleu à lisérés verts, sale, rapiécé, troué et tombant de vétusté, conduisit monseigneur le chef de

police de Vigia à bord de *la Caroline*. M. Hospedage ainsi que ses passagers allèrent chercher plus loin la montarie et le canot pour retourner au navire.

La barque policiale arriva le long du bord. Le Brésilien monta et s'informa du capitaine auprès du premier matelot qu'il rencontra sur le pont.

M. Sharp apparut presque aussitôt, et demanda, en français, au nouveau venu quel était l'objet de sa visite.

— Je suis le chef de police de la ville, et voici mes soldats, dit le visiteur en montrant ses six rameurs; je viens examiner vos papiers de bord et savoir quel motif vous a fait entrer à Vigia.

Mais tout cela était trop de portugais pour le capitaine; il fit signe au chef de police qu'il ne le comprenait pas, et l'emmena dans la chambre de Montfort. Les Brésiliens qui, d'ordinaire, lui servaient d'interprètes, étaient les uns à terre, et le troisième trop blessé pour supporter les fatigues d'une conversation.

Là, le magistrat répéta sa phrase sur un ton plus impérieux encore que la première fois; mais il était tombé sur un mauvais jour; le capitaine avait son humeur *vent debout*, et, comme il le disait lui-même, il n'était pas abordable par ce vent-là. M. Sharp connaissait d'ailleurs le Para et la valeur des rodomontades exigeantes de ses fonctionnaires. Aussi, dès que Montfort eut répété scrupuleusement les paroles de son interlocuteur, le capitaine toisa l'arrogant visiteur avec un regard si malveillant, que ce dernier, visiblement troublé, regarda vers la porte, de l'air effaré d'un écolier fanfaronnant qui voit entrer le magister.

L'examen terminé, M. Sharp se tourna vers Montfort, et lui dit en épelant chaque parole :

— Dites à ce moricaud que je ne montrerai mes papiers qu'à mon consul; que je suis entré à Vigia, parce que j'avais une voie d'eau, et que cela m'a fait plaisir; et que s'il n'est pas content, je le débarquerai sans palans par-dessus le bord, lui, ses soldats et toute sa ville.

Montfort se prit à sourire et ne répéta que la première partie des paroles de M. Sharp; mais ce dernier devinant la restriction de son traducteur, insista sur la portion énergique de sa réponse.

— C'est la meilleure manière de me débarrasser de ses exigences, dit-il. Si vous lui parlez doucement, il voudra visiter le navire depuis la grande hune jusqu'à la cale, et me créera des difficultés sans nombre au Para.

Montfort obéit en partie, et, mitigeant la réponse de M. Sharp, il se borna à dire que le capitaine ne reconnaissait pas les pouvoirs du chef de police, et se refusait positivement à lui rendre des comptes.

Mais, sans entendre le français, le magistrat avait compris, aux regards et à la voix du capitaine, le respect médiocre qu'on avait pour son autorité; aussi reprit-il d'un ton complétement radouci :

— Je ne demande pas à voir tous les papiers du navire, Je veux seulement savoir l'état de santé des passagers et de l'équipage, avant de les laisser se promener à terre. Puis, ajouta-t-il en clignant des yeux d'une manière expressive, comme je suis chargé de la police, si le capitaine a quelques marchandises sujettes à droits élevés, nous pourrons nous entendre à cet égard; M. Hospedage s'occupe de pêche et de colle de poisson, je sais bien mieux que lui la vente des marchandises qui passent en contrebande.

Montfort traduisit fidèlement les paroles du Brésilien,

tout en ajoutant : — Je ne sais pas ce qu'il veut dire, et je ne comprends pas quelle corrélation il peut y avoir entre la police et les marchandises de contrebande, si ce n'est que l'une doit arrêter les autres ; mais voilà ce qu'il dit.

— Je comprends bien, moi, dit le capitaine : c'est qu'à ses fonctions médicales et policiales, il joint celle de contrebandier, et tout simplement il vient à bord pour voir si je ne veux pas faire avec lui un peu de commerce. Répétez-lui ce que je vais dire, et vous allez voir :

— Je compte aller souper à terre dans quelques heures, et là, si le chef de police veut, nous causerons affaires. Je reste la moitié de la nuit devant Vigia ; nous avons du temps à nous pour le débarquement, et la nuit vaut mieux que le jour. J'ai beaucoup de marchandises ; — et il ajouta à voix basse : — mais je ne peux pas parler librement à bord de ce navire, on entend tout.

Montfort répéta.

Le chef de police sourit d'un air d'intelligence amicale, puis il ajouta :

— C'est bon. Vous me promettez la préférence. Je vais faire dire à vos passagers qu'ils ont libre pratique, puis nous irons chez M. Hospedage, qui parle très-bien français, et là nous ferons notre marché.

— Voyez-vous? dit M. Sharp aussitôt que Montfort lui eut traduit les paroles de l'autorité : ce doit être le premier contrebandier de la ville, et s'il a de l'argent, je vais profiter de mon passage à Vigia pour faire avec lui une petite affaire nocturne. Ces gueux-là ont voulu nous piller à Marajo : quand je les volerais un peu à Vigia, il n'y aurait pas grand mal.

Sans attendre la réponse du capitaine, le contrebandier-magistrat se dirigea vers le pont pour envoyer son canot à

terre prévenir les passagers; mais, à ce moment même, M. Hospedage arrivait au long du bord avec tous ses hôtes : le chef de police se pencha en dehors du bastingage et dit à voix haute :

— Les papiers du navire sont en règle. Je les ai tous visités : la santé est parfaite à bord; les passagers peuvent se promener à terre en pleine liberté, et moi-même et le capitaine nous irons vous rejoindre tout à l'heure. Nous aurons besoin de vos services, mon cher monsieur Hospedage.

Les deux barques, virant de bord, retournèrent à terre, tandis que le magistrat revenait auprès de M. Sharp. Quant à ce dernier, pendant ce temps, il disait à Montfort :

— Je ne veux pas, mon cher passager, vous ennuyer de mon commerce. Je vais garder sur le pont ma pratique de contrebande, et quand M. Useless sera revenu j'irai à terre. Restez en paix et guérissez-vous.

Et aussitôt faisant signe à son futur client de le suivre, il le conduisit à sa chambre, et se fit apporter des liqueurs, afin de patienter jusqu'à l'arrivée de son second. Toutes les nations se comprennent quand il s'agit de boire l'eau-de-vie française; et l'entente cordiale la plus sincère régna bientôt entre les deux amis, malgré leurs intentions tout d'abord hostiles, leurs projets de vols réciproques et les luttes mercantiles qui ne pouvaient manquer de surgir au moment du traité. Mais les amitiés commerciales sont d'autant plus vives qu'elles sont plus soudaines et plus exposées : il faut se hâter d'en jouir; puis c'est un moyen si vieux, mais si séduisant, pour se tromper l'un l'autre, que se faire tout d'abord politesse amicale !

Quant à Montfort, il ne fit rien pour empêcher le départ du capitaine et de son client. Depuis plusieurs heures

déjà, le blessé s'agitait sur son lit de souffrance, hésitant à se lever, retenu seulement par la crainte de retarder sa guérison. La journée allait finir, et madame Cerny, qui avait passé presque tout le jour précédent à son chevet, n'avait pas reparu près de lui : le malade souffrait bien plus de cette absence que de ses blessures oubliées, et le capitaine pouvait empêcher Clémence de revenir ; aussi le vit-il s'éloigner avec cette satisfaction muette que ressent un amant, quand il voit partir enfin un visiteur qui lui trouble un rendez-vous d'amour.

Mais le départ de M. Sharp ne fit pas entrer madame Cerny. Vainement, pour lui révéler sa solitude anxieuse, Montfort agitait bruyamment dans sa chambre tous les meubles placés à portée de ses mains débiles ; vainement il appelait à voix haute quiconque passait dans le carré, demandant sans cesse quelque chose ; tous les appelés s'empressaient pour lui donner les objets de ses demandes, tous entraient dans sa cabine, tous y restaient tour à tour des minutes entières longues comme des heures : tous, excepté celle que son cœur appelait.

C'était à dessein que Clémence n'avait pas reparu dans la chambre du malade. Non moins que Montfort, — plus que lui peut-être, — car, plus que lui, elle avait besoin d'affection, elle eût désiré rester et vivre dans cette chambre ; là, seule, au chevet de son blessé, elle s'enivrait à loisir des projets insensés de bonheur qu'il murmurait à son oreille. Mais le baume d'Antonio avait, comme par miracle, fermé toutes les blessures ; le danger était passé. Décidée qu'elle était à lutter contre l'affection même qui la dominait, madame Cerny ne voulait plus désormais ni encourager la passion du jeune homme, ni laisser grandir la sienne.

Clémence était une noble nature, fière et résolue jusqu'au sacrifice. Elle avait une ou deux années de plus qu'Henri; elle ne pouvait lui apporter en dot que sa pauvreté, sa fille déjà femme, et les désillusions d'une âme frappée par le malheur. Sentant ses années trop lourdes pour ce jeune homme aux passions encore exaltées, elle ne voulait pas lui imposer une chaîne qui, tôt ou tard, lui pouvait devenir pesante. Elle se disait qu'un jour peut-être, ce cœur vagabond regretterait une union contractée dans une heure de folie passagère : et, ne voulant pas profiter de la fièvre passionnée qui les emportait tous deux, pour lui surtout, pour son bonheur, pour son avenir, elle se refusait à son amour!

En outre, poussant jusqu'à l'égarement le culte du passé, elle regardait comme une désertion d'oublier les morts par les vivants, se reprochait l'épuisement de ses tristesses de veuve, et frémissait de laisser revivre son cœur une seconde fois.

Enfin, s'enivrant outre raison d'amour maternel, elle se répétait sans trêve qu'elle devait à sa fille de garder son veuvage, et s'accusait comme d'un crime de toute affection étrangère.

Tour à tour aveuglée par des délicatesses chimériques, ou des devoirs exagérés, elle se roidissait contre son amour, luttait contre tous les vœux de son âme, et repoussait, insensée, le légitime bonheur qu'elle pouvait donner et prendre. Étrange nature que la nature humaine! On dirait que tous ceux qui ont du cœur ici-bas sont condamnés à souffrir par leur cœur même, comme on souffre d'un vice, d'un malheur ou d'une blessure; et que plus on en a, plus on en souffre! N'y aurait-il donc que ceux qui ont oublié d'en avoir en naissant, ou qui l'ont

arraché d'eux comme on arrache une épine, qui puissent vivre sans douleurs morales?

Saintement élevée par sa mère, sainte femme, morte avant l'âge, madame Cerny avait été mariée, toute jeune, à un officier des gardes du corps; et, jusqu'à sa mort, elle n'avait jamais quitté son mari. Au moment de la guerre d'Espagne, elle l'avait suivi et attendu dans une petite ville des Pyrénées; toute sa vie heureuse s'était écoulée entre ses affections d'épouse et de mère. Quand sa fille lui était venue, elle l'avait élevée puis enseignée comme sa mère avait fait pour elle, sans aides. Henriette était fille unique, son père et sa mère l'adoraient et ne vivaient que pour cette enfant. Lorsque la mort de M. Cerny avait brisé le cœur de la femme et de la mère, triste jusqu'à mourir, mais soutenue par son amour maternel, elle avait fait face à sa douleur. Pendant près de trois années, elle avait existé, en quelque sorte, à force d'amour pour sa fille : vivant de privations incessantes, afin de ménager plus longtemps ses faibles ressources : habitant un entre-sol obscur : passant des mois entiers chez des parents égoïstes qui froissaient ses orgueils d'épouse. Mais, malgré tout, son pauvre pécule allait s'épuisant jour à jour; l'aumône de centimes que l'État lui servait comme veuve d'officier ne suffisait même plus à son pain quotidien. Elle avait appris à peindre dans sa jeunesse. Elle fit des portraits et des fleurs, qui en valaient bien d'autres; beaucoup d'anciens amis lui promirent secours; quelques-uns la firent travailler : bien peu la payèrent. Elle ne gagnait même pas ses porcelaines et ses pinceaux. Alors elle avait voulu renvoyer sa servante pour vivre plus restreinte encore; mais la vieille servante avait élevé la jeune fille, et Marguerite n'avait pas voulu quitter sa maîtresse adorée :

— Je n'ai pas besoin de gages, madame Clémence, comme elle continuait d'appeler madame Cerny : je resterai près de vous. Si vous me renvoyez, je reviendrai tous les jours m'asseoir sur la porte ; il faudra faire mettre en prison la vieille Marguerite.

Clémence l'avait gardée. Mais la situation de ces deux êtres qui vivaient de rien, pour cacher à la jeune fille leurs angoisses maternelles, devenait plus précaire chaque jour. Trop fière et trop pauvre pour se faire payer les portraits qui lui étaient dus, ne pouvant plus vivre à Paris, même de sa vie solitaire, elle s'était résolue enfin à se retirer dans un obscur village de Bretagne. Il lui en coûtait d'abandonner par ce départ les espoirs brillants qu'elle nourrissait toujours pour sa fille. Mais la nécessité parlait, et déjà elle préparait tout pour sa vie nouvelle, lorsqu'elle reçut une lettre d'un frère de son mari qui avait fait fortune au Brésil, y était resté, avait appris, par hasard, les misères de sa belle-sœur, et l'appelait près de lui avec sa nièce.

La France n'avait plus d'attraits pour elle ; longtemps elle s'était bercée des espoirs d'une restauration réparatrice. Ses espoirs s'envolaient avec les années. La fortune bruyante des nouveaux venus froissait sa douleur de veuve et ses croyances politiques. Elle frémissait impuissante, en entendant encenser, honorer, décorer du nom de héros les révoltés de la rue, les meurtriers de son époux. Le Brésil, récemment prôné en Europe, était représenté comme un pays splendide ; autant valait l'exil au Brésil que l'exil en Bretagne ; son mari lui avait parlé bien des fois de son frère lointain, marié, mais sans enfants. La lettre était amicale et pressante. Elle partit.

Solitaire toujours, depuis ses années de veuvage et de

malheurs, elle avait rencontré Montfort, sur ce navire qui les emportait tous deux vers la terre étrangère. Le jeune homme partageait sa foi politique, ses instincts de race et d'éducation première. Il avait, par instants, dans le regard et l'attitude, des similitudes étranges avec un de ses frères mort en Allemagne depuis 1830. Elle s'était prise pour lui d'une sympathie fraternelle, dont il lui avait paru digne, surtout lorsqu'il s'était fait oublier par sa fille. Depuis la mort de son mari, c'était le premier être avec lequel elle se trouvait sur tous points en communauté de sentiments. La solitude et l'oisiveté du bord lui firent l'étudier en quelque sorte jour à jour. Ses actions répondaient aux pensées qu'il exprimait. C'était à ses yeux une noble nature, qui ne se démentait pas.

Veuve, triste, mais jeune encore, tourmentée d'un besoin inné d'affection, et voyant l'affection de sa fille pâlir à son naissant amour, elle s'était complue dans cette amitié ; puis, du jour où Montfort avait sauvé Henriette, elle avait dérivé plus vite à une amitié plus vive, mais sans s'inquiéter encore, sans soupçonner son cœur. Les paroles railleuses du jeune homme, à propos de mariage avec madame Milliner, et son propre trouble lui avaient tout à coup révélé son amour.

L'absence de Montfort, son retour, ses défaillances secourues avaient avivé leur affection mutuelle. Tant que les faiblesses du blessé avaient mis sa vie en danger, elle était restée ; mais ses blessures se fermaient, et la vie lui revenait heure à heure, en quelque sorte ; à l'étreinte de ses mains, qui pressaient les siennes sans cesse, elle pouvait juger de ses forces renaissantes : et en même temps, sentant chanceler son propre courage, sentant tomber une à une toutes les résistances de son âme, elle ne voulait

plus passer ainsi près de lui des heures solitaires, qui enfiévraient jusqu'à folie leur passion croissante.

Prenant une résolution décisive, — elle le croyait du moins, — elle avait prié le missionnaire de la remplacer auprès du malade, puis elle était montée sur la dunette, où Paul et sa fille oubliaient tout dans les heures oublieuses de leur bonheur. Elle avait passé près d'eux quelques heures, causant avec une volubilité fébrile, pour tromper ses enfants et se tromper elle-même sur le désordre de son cœur. Mais bientôt, lasse de dissimuler ses émotions intérieures, et voulant se trouver seule avec elle-même, elle était descendue dans sa chambre, afin de reposer un peu, dit-elle.

Là, à genoux devant son lit de bord, elle cacha sa tête dans ses mains, et commença de prier avec ferveur, demandant à Dieu la force nécessaire pour oublier et vaincre. Dieu ne lui fit pas cette grâce : la prière, ce baume immortel, qui seul, dit-on, peut apaiser les âmes troublées, fut impuissante à calmer son cœur. Elle resta à genoux, rêveuse, courbée sous le poids de son amour combattu : mais la prière effacée mourut peu à peu sur ses lèvres comme dans son âme. Longtemps elle demeura ainsi.

Au moment où le navire arrivait devant Vigia et où chacun des passagers s'apprêtait pour aller visiter la ville brésilienne, sa fille, inquiète de ne point voir paraître sa mère, descendit dans leur chambre commune, au risque de troubler son repos. La jeune fille la trouva demi-pleurante, tellement perdue dans les pensées qui l'obsédaient, qu'elle ne l'entendit même pas venir. Effrayée d'une tristesse qui lui parut d'autant plus étrange qu'elle contrastait avec ses propres joies d'amour, Henriette se jeta au

cou de sa mère, en lui demandant la cause de ses larmes.

S'efforçant de sourire pour cacher à sa fille l'état de son cœur, madame Cerny embrassa longuement son enfant et finit par lui dire :

— Ne te trouble point. Ce n'est rien. Je pensais à ton père.

Mais soudain, ce demi-mensonge et ce souvenir lui remontèrent au cœur comme un blasphème : elle se prit à pleurer plus fort. Les caresses de sa fille, qui la consola doucement et à douces paroles, comme savent faire les femmes, la rappelèrent peu à peu à elle-même, et, réparant à la hâte le désordre de ses cheveux et de son visage, elle s'apprêtait à monter sur le pont, afin de voir la ville, lorsqu'avec l'étourderie égoïste de son jeune bonheur, Henriette lui dit tout à coup.

— Tu ne sais pas, mère : maintenant que je te vois calmée, je suis presque heureuse de te voir pleurer au souvenir de mon père.

— Pourquoi ? dit-elle.

— Oh ! parce que tout à l'heure, comme nous causions en t'attendant, M. Desdichado et moi, il m'a dit que M. de Montfort avait pour toi une amitié bien grande, car, pendant son délire, il ne faisait que parler de toi. Et il a ajouté en riant : « Il ne faut pas dire cela à votre mère, mais il compte vous servir de père. » Je n'ai rien dit, mais j'étais bien sûre, moi, que tu ne pensais pas à lui.

Madame Cerny, sentant monter la rougeur jusqu'à son front, détourna la tête, afin de cacher à sa fille le trouble que lui causaient ces paroles, et feignit de chercher quelque chose sur son lit, comme si elle n'avait pas entendu. Mais au même moment la porte de sa cabine, qu'Henriette avait déjà entr'ouverte pour sortir, s'ouvrit tout entière,

et Montfort apparut, pâle comme un linceul, chancelant, s'appuyant aux parois de la chambre pour ne pas tomber.

Aussitôt après le départ de Clémence, qui avait prié le missionnaire de la remplacer près de lui, le jeune homme avait renvoyé son nouveau garde-malade, sous prétexte qu'il ne pouvait dormir que dans la solitude, mais en réalité pour se recueillir dans son amour.

Quand on aime, il y a des heures, et ce sont les plus douces de cette vie, des heures où on sent son âme si remplie, qu'on désire être seul pour penser mieux, pour mieux voir avec les yeux du cœur ; et alors on s'enferme, comme on s'enferme afin de relire un poëte aimé. Il avait ainsi attendu calmement pendant quelque temps, puis il avait essayé d'indiquer à Clémence la solitude où il se trouvait, « Quand elle me saura seul, pensait-il, elle reviendra plus vite. » Mais Clémence ne revenait pas. Toute la journée il avait espéré son retour avec la triple impatience de son caractère, de sa souffrance et de son amour. Enfin, vers le soir, il avait vu partir les passagers ; mais il avait su par Paul que madame Cerny n'était pas allée à terre : au moment où le capitaine quittait sa chambre avec son client de contrebande, il avait entendu la jeune fille entrer dans la cabine de sa mère ; et démêlant un bruit de pleurs étouffés, exalté par sa passion fébrile, inspiré par un vague pressentiment, il s'était levé pour aller lui-même chercher celle qu'il aimait. Le sang qu'il avait perdu le laissait dans une faiblesse extrême, les tempes lui battaient douloureusement, et, par intervalles, il n'y voyait plus. Mais la fièvre qui l'avait pris, comme elle prend tout le monde, à toute souffrance, sous ces climats en feu, la fièvre lui servait de forces. Il s'était soulevé de son lit de douleur, s'était habillé comme il avait pu, à dix reprises ;

puis, sans réfléchir, d'un seul effort, ainsi qu'un mourant qui se relève, il était arrivé jusqu'à la porte de madame Cerny, située à quelques cabines de la sienne. Là, il avait entendu son nom prononcé par Henriette, il avait entendu ses dernières paroles, et, sans calculer autre chose que son amour en péril, il avait poussé la porte entr'ouverte et il entrait.

Pâle, la tête égarée, il resta une seconde sans rien dire ; puis, domptant sa faiblesse et regardant la jeune fille, qui recula étonnée, presque effrayée de cette apparition subite, il lui dit d'une voix grave :

— Paul a dit vrai, mademoiselle : j'aime madame votre mère ; je serais le plus malheureux des hommes si elle ne me permettait pas de l'aimer.

Et il resta debout, quoique sentant ses genoux se dérober sous lui, mais attendant une réponse de madame Cerny.

Quant à elle, troublée jusqu'au fond de l'âme, et, en le revoyant ainsi, oubliant tout, et son passé, ses résolutions, ses pleurs, sa fille même, elle s'élança vers lui en disant :

— Henri, Henri, vous allez tomber ; reposez-vous et taisez-vous !

Puis, soutenant le jeune homme qui allait tomber en effet, aidée d'Henriette silencieuse, elle le fit asseoir sur le banc qui entourait la table du carré.

Le bruit de cette scène fit arriver Paul, le missionnaire et l'un des passagers, qui seuls étaient restés sur le navire, et n'avaient pas voulu aller à Vigia. Montfort, à bout de forces, s'était évanoui ; le missionnaire le porta sur son lit : la blessure de son bras était ouverte de nouveau, et, à l'incohérence des paroles qu'il murmura lorsqu'il eut repris ses sens, il était évident que le délire s'était emparé de lui.

Cependant, au bout de quelques minutes, revenu à lui-même, il se rappela vaguement ce qui s'était passé, et l'idée d'avoir offensé madame Cerny s'empara de son esprit en idée fixe : bientôt il pria Paul d'aller porter des excuses de sa part; mais le missionnaire, laissant le blessé aux bras de son ami, et lui remettant le baume d'ucuuba donné par Antonio, se chargea de ce soin en disant :

— Calmez-vous, monsieur de Montfort, moi je vais parler à madame Cerny.

Et rentrant dans le carré où la veuve et sa fille se tenaient silencieuses, il les pria de venir causer avec lui quelques instants sur le pont.

Là, désormais certain que ses paroles ne pouvaient pas parvenir jusqu'à l'oreille inquiète du blessé, il dit à la veuve :

— Il ne m'appartient pas, madame, de sonder vos résolutions; mais j'ai soigné beaucoup de malades en ma vie, et mon devoir est de vous dire que l'état de M. de Montfort est plus grave qu'il ne le paraît être, non par ses blessures mêmes, mais par la fièvre violente qu'elles déterminent chez lui. Je crois que vous seule, madame, le pouvez guérir par votre présence et vos paroles. Comme prêtre d'un Dieu de charité, je vous conseille de lui donner encore vos soins.

Madame Cerny se tourna vers sa fille, qui écoutait silencieuse les paroles du missionnaire.

— Henriette, lui dit-elle, je n'oublie rien; mais il t'a sauvée deux fois.

— Mère, je n'ai pas le droit de t'empêcher de guérir M. de Montfort, puisque son salut l'exige et que monsieur lui-même te le conseille!...

Et il y avait dans sa voix, en disant ces paroles, tout un flot de reproches et d'amertume dissimulés. Le missionnaire le comprit; aussi, sans laisser à Clémence le temps de répondre, il se tourna vers la jeune fille et lui dit :

— Vous êtes bien jeune, mademoiselle, pour connaître les devoirs de cette vie. Quand vous aurez passé par la douleur; quand vous saurez, vous aussi, ce qu'on souffre aux blessures du cœur, vous comprendrez que, pour tous et toujours, le premier de tous les devoirs, c'est la charité.

Puis s'adressant à madame Cerny :

— Faut-il annoncer votre visite à notre malade, madame, ou faut-il le faire espérer?

— Je rentre avec vous, monsieur; vous avez raison : c'est un devoir, je le remplirai tout entier; pour le reste, que la volonté de Dieu s'accomplisse!

Et en achevant ces mots, elle entra dans la chambre de Montfort. Paul, inquiet de la faiblesse fébrile de son ami, lui prodiguait vainement des paroles et des secours impuissants; le blessé n'écoutait rien : il répétait machinalement et à demi-voix les paroles qu'il avait entendues dans la bouche d'Henriette, sans se rendre compte d'autre chose que des dangers de son amour. La voix de Clémence, qui entrait dans sa cabine et remplaçait Paul, le rendit à lui-même comme par miracle.

Quant à elle, comprenant la vérité des paroles du missionnaire à l'éclair de joie qui parut dans les yeux du jeune homme, elle s'approcha de lui sans hésiter, et prenant la main qu'il n'osait lui tendre, elle se baissa jusqu'à son chevet et lui dit à voix basse :

— Calmez-vous, Henri, car je vous aime.

Puis se retournant vers Paul, qui restait dans la chambre, incertain de ce qu'il devait faire :

— Vous êtes presque mon fils, lui dit-elle : Henriette en ce moment doute de sa mère ; vous qui savez, comme moi, ce que nous devons à votre ami, faites-lui comprendre qu'avant tout je dois le sauver.

Paul alla retrouver sa fiancée sur le pont, le missionnaire s'en fut visiter les autres blessés. Elle resta seule près de Montfort.

III

Le souper de M. Hospedage. — Le concert du chef de police. — La couleuvre électrique. — Arrivée au Para.

. . . . Entrez, on vous attend :
A ces mots, mais trop tard reconnaissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute...
. . . .
Sentant encore le chou dont ils furent nourris.

BOILEAU.

La nuit était déjà tombée depuis quelque temps, et, en compagnie de son client contrebandier, le capitaine avait enfin, à force de grogs, trouvé le dernier mot de la bouteille d'eau-de-vie qu'il s'était fait servir, lorsque M. Useless rentra. Selon les prédictions de M. Hospedage, le lieutenant n'avait rien trouvé par la ville. Maison par maison, il avait visité toutes les rues. Vainement il avait offert des prix doubles et triples de ceux d'Europe; la plus belle ville du monde, elle non plus, ne peut donner que ce qu'elle a, et les habitants de Vigia ne pouvaient offrir que du poisson salé. La morue et le lard de *la Caroline* valaient

mieux que la *pescada* fumée ou le *piraruou* fétide qu'on lui présentait comme unique ressource; tout ce que le lieutenant avait pu récolter de vivres frais consistait en une douzaine d'œufs et quatre poules maigres, achetées à prix d'argent et de prières exagérés. Le capitaine fit d'autant plus volontiers contre disette bon cœur, qu'il espérait en l'hospitalité de M. Hospedage; cependant il recommanda au lieutenant de faire guetter par un homme de vigie la rentrée des bateaux pêcheurs qui ne pouvaient tarder; puis il partit à terre pour traiter de contrebande avec le chef de police.

En attendant l'heure du banquet annoncé, les passagers s'étaient répandus par la ville, en quête de distractions, leur hôte les ayant laissés pour faire en sorte de les mieux recevoir.

Le plus grand nombre, les esprits encore empreints des dangers de Marajo, n'osaient pas séparer leurs frayeurs réunies, et erraient par les rues, s'arrêtant partout : regardant sans voir par les fenêtres ou les portes ouvertes à la brise du soir : contemplant le fleuve, qui baissait d'instant en instant, et laissait à découvert une grève boueuse : suivant curieusement autour des arbres le vol ondulant des mouches à feu, dont les lueurs pâles et scintillantes commençaient d'éclairer les feuilles. Quelques chiens errants les suivaient inquiets et silencieux, fuyant par moments aux pierres que les enfants leur lançaient en dépit des frayeurs maternelles; et tous allaient devant eux, tournant sur eux-mêmes, sans but, marchant ensemble à l'aventure, mais sans se quitter, défiants, la tête en l'air, ainsi que des moutons qui vaguent effarés, sans pâturage et sans berger.

Quelques-uns cependant, plus hardis, se séparèrent du

groupe, et chacun d'eux, suivant la pente de son âme, de son instinct ou de son métier, s'efforça de tuer les heures d'attente.

Sous la conduite du jeune Brésilien, le seul missionnaire descendu à terre alla visiter le curé de la ville; mais le curé n'était pas au presbytère; sa gouvernante indienne, qui gardait la maison en compagnie de trois ou quatre enfants demi-blancs et demi-Indiens, les conduisit à travers la ville, jusque dans le fond d'une loja portugaise, où ils trouvèrent enfin le senhor *padre* de Vigia, jouant aux cartes, en compagnie de deux Brésiliens et d'un frasque de tafia. Après quelques paroles échangées de part et d'autre, le padre offrit à ses visiteurs de partager les joies de la soirée; mais le missionnaire s'y étant refusé absolument, tous ensemble retournèrent à la maison de M. Hospedage.

Quant à M. Bleeder et à ses acolytes ordinaires, un peintre et un musicien, ils étaient partis pour la maison d'école; mais le maître était absent : la mulâtresse qui gardait l'école réussit à faire comprendre aux visiteurs que le *docteur*, comme elle l'appelait, joignant à ses fonctions de maître d'école la profession de pêcheur, était parti depuis deux mois, pour faire du poisson salé, dans la haute rivière : qu'il ne reviendrait qu'au moment des crues, c'est-à-dire en janvier, son habitude constante étant de ne faire classe lui-même que durant deux mois de l'année. — Et pendant son absence, ajouta-t-elle en se rengorgeant comme un hôtelier d'auberge qui s'annonce à ses voyageurs, — c'est moi qui tiens l'école.

Trois ou quatre aventureux, affamés d'aventures amoureuses, se risquèrent à pénétrer dans une case où ils aperçurent un essaim de femmes, qui riaient en se berçant

dans des hamacs à la lueur douteuse d'une lampe placée par terre. Toutes fumaient dans de longues pipes au fourneau étroit, à demi vêtues d'une chemise blanche avec un jupon noirâtre, la tête, les bras et les pieds nus, les cheveux en désordre, mal retenus par un grand peigne en écaille haut de six à dix pouces. Ils entrèrent, et l'une des Indiennes tapuyas, la maîtresse de la case, à la face large, aux petits yeux et aux cheveux noirs, aux épaules charnues, mais comme dorées, sans taille, à la voix douce et argentine, leur fit signe de se reposer dans les hamacs, en murmurant l'éternel bonjour portugais : *Viva senhores*, etc.

L'un d'eux, ne sachant pas s'asseoir dans ce filet mouvant, tomba par terre aux éclats de rire de ses hôtesses ; un autre, pour se donner assurance et maintien, se prit à caresser les enfants, qui jouaient tout nus sur la terre nue ; un troisième risqua quelques mots de portugais ou d'espagnol, qui retombèrent incompris, puis alluma un cigare en faisant de doux yeux à défaut de douces paroles.

Mais les enfants s'échappaient d'un air effrayé et boudeur ; les femmes riaient entre elles à gorge pleine pour chaque parole estropiée que risquaient leurs visiteurs. Au bout de quelques minutes d'efforts inutiles pour se faire comprendre, ils partirent chercher ailleurs meilleure hospitalité. Toujours bien accueillis, mais sans entente cordiale, ils firent ainsi deux ou trois essais de conversation ; puis, fatigués d'insuccès, finirent par rejoindre le gros des passagers, sans tenter davantage des visites infructueuses.

Las de promenade et d'oisiveté, tous les promeneurs étaient revenus à la maison de M. Hospedage, après une heure ou deux de course par la ville. Ils y trouvèrent le capitaine, qui, grâce à leur hôte brésilien, servant d'inter-

prête au chef de police, avait déjà terminé toutes ses affaires, et se prélassait dans un hamac en attendant leur retour.

M. Hospedage annonça à ses hôtes que le chef de police commandant supérieur civil et militaire de Vigia, le senhor Joao-José-Miguel-Raimundo Vaidoso de Tolice, voulant faire honneur aux passagers du navire français, donnerait chez lui le souper que lui-même comptait offrir à ses hôtes, et qu'à cet effet sa seigneurie avait fait prendre le gibier et le poisson, que ses esclaves à lui avaient été chercher.

— Je le regrette, ajouta le Brésilien d'un air soumis; j'avais fait de mon mieux pour traiter mes hôtes à l'européenne, et madame Hospedage avait joint ses efforts aux miens. Mais j'ai dû obéir à l'injonction de l'autorité supérieure.

Les passagers quittèrent la maison de l'hospitalier habitant, avec un triste pressentiment de leur sort nouveau. Sa case soignée, garnie de nattes, aux murs nus, mais propres; sa varanda donnant sur une cour plantée d'orangers et de citronniers en fleur; son salon confortablement rempli de meubles d'acajou du pays, à fonds de cannes tressées, éclairé par des lampes et des bougies de France; l'air accueillant de leur hôte, de sa femme et de ses enfants, douce famille, doucement élevée, aux allures dignes, dont l'attitude révélait encore l'opulence antique, sans rougeur de leur présent plus modeste : tout leur faisait regret, car tout respirait chez lui cette hospitalité simple et vraie, complète, offerte à pleines mains, à plein cœur, qu'on trouve dans les deux Amériques, surtout dans les républiques espagnoles, et que beaucoup d'Américains exercent comme un sacerdoce.

Ils arrivèrent à la boutique du chef de police. L'orgueilleux magistrat leur montra d'abord en détail toute sa maison. Il leur fallut tout parcourir, depuis le magasin, où des amas de colle de poisson et de poisson salé répandaient leur odeur nauséabonde, jusqu'à la loja où l'un des fils de sa seigneurie vendait à fausse mesure du tafia et des étoffes frelatés, aux administrés de son père; jusqu'au salon, grande pièce carrelée de carreaux plats, peinte en bleu jusqu'à hauteur de poitrine, puis en blanc jusqu'au toit, avec une large bande jaune pour séparer les deux peintures.

L'un des passagers, attardé en suivant, ouvrit par mégarde la porte de l'espèce de dortoir commun de la senhora Vaidoso et de ses filles : il aperçut ces dames déjà habillées pour la fête, et achevant de se contempler devant quelques débris de miroir collés aux murailles. Cinq ou six hamacs serrés les uns contre les autres encombraient la pièce, ainsi que des nippes de toute blancheur et de toute qualité, qui séchaient sur des cordes en travers. Pour plancher, la terre nue; pour plafond, les tuiles; pour tous meubles, les éternelles caisses en bois vert, ouvertes çà et là, et laissant apercevoir un paquet de vêtements en désordre. Un escabeau boiteux supportait pêle-mêle quelques objets de toilette graisseux, ébréchés par le temps et l'usage; puis toute une apothicairerie de pommades françaises. Le visiteur effaré referma la porte en hâte et rejoignit les autres passagers.

Une grande table carrée, couverte d'une nappe blanche et entourée de bancs de bois fixés dans le sol, était préparée dans la varanda. Des couis en terre, remplis d'une huile rance, armés de longues mèches en coton tourné, servaient de lampes, jetant au-dessus de la salle leurs clartés douteuses.

A la place de chaque convive on voyait deux assiettes, un couteau et une cuiller (de fourchettes rarement, le couteau les remplace; de serviettes jamais, la nappe commune y supplée toujours).

— Si j'avais été prévenu de la visite de vos seigneuries, dit le senhor Vaidoso en montrant la table à ses convives, j'eusse envoyé au Para et vous aurais fait servir toutes conserves d'Europe; mais le temps m'a manqué.

Enfin le souper commença.

Le chef de police fit les honneurs des dons forcés de M. Hospedage, avec l'aplomb imperturbable d'une autorité brésilienne villageoise, sans même adresser à ce dernier une parole de remercîment ni de souvenir. La femme et la famille féminine n'étaient pas du banquet; les femmes ne mangent pas avec les hommes : quelques esclaves à peine vêtus et les soldats rameurs servaient les convives.

Pour pain, auprès de chaque assiette, à même la table, sur la nappe, chacun avait son petit tas de farine de manioc; de la *farina d'agua*, c'est-à-dire de petits grains jaunes, gros comme des graines de chènevis, durs à casser les dents et d'un goût insipide. Aux deux bouts de la table, quatre plats-gamelles étalaient quatre tas de riz cuit à l'eau, et de mingao, c'est-à-dire de farine détrempée dans une eau graisseuse.

Comme boisson, le porto régnait solitaire; non pas ce porto que rêve tout Anglais en voyage, limpide et doré plus qu'un flacon de l'Olympe, mais du porto fort, épais, chargé de marc et d'alcool : du vin bleu de Portugal.

Une soupe au poisson, c'est-à-dire quelques morceaux de poisson demi-cuits, nageant dans une eau pimentée, fit tout d'abord tressaillir le palais bronzé de M. Sharp

lui-même. Vinrent ensuite et simultanément de grandes huîtres cuites, ou plutôt enfumées sur leurs écailles, de l'*anta* ou du *tapir* rôti, à la chair rouge, dure et sèche, d'une viande de trentième catégorie, puis cinq ou six squelettes de poulets baignés dans une sauce au tucupi, qui ferait tousser le plus intrépide buveur d'une barrière parisienne. Le festin se termina par de la mélasse calcinée, dite confiture d'orange ou de citron.

Vainement les passagers se ruaient, avec un courage et un appétit dignes d'un meilleur sort, du poisson à l'anta, et de l'anta aux poulets. A chaque bouchée, on pouvait voir les têtes des plus intrépides se redresser frissonnantes et apaiser à gorgées d'eau leurs bouches emportées. L'un d'eux, un homéopathe, sans doute, voulut goûter à des piments qui étalaient devant lui, sur une assiette, leurs peaux rouges et lisses : il en prit un et mordit à même, comme un enfant dans un fruit. Il crut avoir mordu sur un charbon ardent ; et en effet, au bout de quelques minutes, ses lèvres étaient gonflées, ainsi qu'après une brûlure.

Les Brésiliens cependant savouraient avec orgueil et plaisir le souper de sa seigneurie, et sa seigneurie semblait manger pour plusieurs jours. En compagnie du curé, qu'il avait pris à sa droite, il plongeait indifféremment ses mains ou son couteau dans les plats de riz et de mingao, puis dans son assiette et dans sa bouche qu'il gardait toujours pleines à la fois, de poisson, de viande et de poulet. Par intervalles, il essuyait ses doigts aux rebords de la nappe, saisissait une pincée de farine, et la lançait à sa bouche avec une dextérité de jongleur. Il engloutit ainsi tout ce qu'il put contenir, se pressant plus qu'un sanglier domestique ; après quoi, il essuya longuement sa bouche

au même rebord de la nappe, et se leva pour porter les santés.

Il but d'abord à la longue vie de Sa Majesté le roi des Français; ce à quoi le capitaine riposta par un toast à l'empereur du Brésil. Puis, s'adressant à chacun des passagers, il but avec chacun d'eux un petit verre de porto à la santé de chacun d'eux; et il fit sa ronde si complète, qu'à la fin du repas, le capitaine ayant gravement proposé un toast aux droits de douane, parce qu'ils font vivre les contrebandiers, le digne magistrat, confondant ses devoirs et sa profession, s'écria d'une voix de Stentor: *Vive la contrebande!* et raconta des histoires à mettre en course tous les douaniers du Brésil, de l'Amazone à la Plata.

Mais si grande que fût la loquacité que lui inspiraient le porto et l'eau-de-vie de M. Hospedage, le contrebandier-magistrat n'avait nullement perdu la mémoire. Aussi, lorsqu'un des désappointés passagers se leva de table pour demander au capitaine de retourner à bord, sa seigneurie commanda le silence avec un geste imposant d'autorité, et annonça aux Européens qu'ayant improvisé un concert à la façon de ceux de l'Europe, il allait conduire ses hôtes au salon.

Bon gré mal gré, mélomanes ou non, repus ou non repus, il fallut suivre sa seigneurie. Tout était préparé pour la réception, et la vaniteuse autorité avait fait réunir le ban et l'arrière-ban des musiciens de Vigia. Dans le salon, brûlait sur l'appui de la fenêtre une lampe en cuivre, jetant par trois becs trois lumières fumeuses, et, à travers un nuage plus épais que celui d'une tabagie moderne, les passagers de *la Caroline* aperçurent tout d'abord une blanche douteuse, madame la chef de police, qui attendait les invités en compagnie de ses quatre filles. Elle était

splendidement couverte d'une robe de soie couleur gorge de pigeon, en cheveux, avec tant de bijoux et de chaînes au col, aux bras, aux mains, qu'elle avait l'air d'avoir emprunté l'échoppe ambulante d'un marchand de chaînes de sûreté. Elle n'ouvrit pas la bouche, oscilla seulement le buste à l'entrée de chaque visiteur, puis alla s'asseoir à l'extrémité de la pièce, derrière les musiciens, et ne quitta plus sa place de toute la soirée.

Ses quatre filles, vêtues de blanc, mais sans bijoux, se tenaient debout à côté de l'orchestre, et ne levaient ni les yeux ni la tête des partitions musicales qu'elles tenaient à la main. Cinq guitares, quatre flûtes et trois violons étaient perchés sur des musiciens, perchés eux-mêmes sur des tabourets empruntés à l'église : attendant en silence et dans une attitude respectueuse l'ordre de l'autorité.

Tout d'abord, sa seigneurie alla s'asseoir sur un haut fauteuil situé contre un des murs de son salon, au-dessous de son portrait, où elle était représentée en grand costume : encadrée d'une large bande de bois peinte en bleu, regardant de face d'un air théâtral, une main sur la garde de son sabre, et l'autre étendue comme un orateur qui va parler. Quand tout le monde fut entré et placé, les uns assis, presque tous debout, le senhor Vaidoso fit signe de fermer portes et fenêtres pour ne laisser fuir aucun son ; puis, se tournant vers le plus âgé des violons, qui paraissait cumuler les fonctions de chef d'orchestre et de premier virtuose, il ordonna de commencer.

Le concert commença :

Quamquam meminisse horret

incipiam. C'était du français : *la Marseillaise*. Les quatre

filles chantaient : les violons, flûtes et guitares allaient à l'unisson, chacun de son côté, chacun son essai de *Marseillaise;* sans s'interrompre, si ce n'est les flûtes et les voix pour reprendre haleine. Les chanteuses ne passèrent ni un vers, ni une note. C'était atroce, inouï, infernal : et le musicien incompris, passager de *la Caroline*, avoua plus tard que, même aux heures les plus désordonnées de son imagination musicale, il n'avait jamais rêvé bruit aussi complet.

M. le chef de police marquait la mesure de la tête et du pied ; M. le curé témoignait de sa satisfaction en faisant à ses deux oreilles des parabruits avec ses mains : *la Marseillaise* finie, le magistrat donna l'exemple des applaudissements, et adressa tant à ses filles qu'aux musiciens quelques éloges, qui provoquèrent presque immédiatement l'exécution d'un nouveau morceau.

Ce fut une romance portugaise interminable. M. de Cinnamon compta les couplets jusqu'au onzième, après quoi la précipitation des exécutants l'empêcha de compter ; mais il estima le tout à environ deux douzaines. Les jeunes musiciennes la chantèrent à voix aiguës et variées, qui, jointes au bruit des instruments, ne laissèrent deviner ni l'air, ni même les paroles. Mais, en fait de musique, la bonne comme la mauvaise, ne suffit-il pas d'entendre ? Comprendre est du luxe.

La romance, sans nul doute, était mélancolique, car la senhora Vaidoso pleurait à plein mouchoir, et sa seigneurie elle-même, l'impassible commandant, était visiblement émue. Toutefois le morceau fini, l'admiration paternelle dessécha la sensibilité de l'auditeur, et le glorieux père des quatre Malibran de Vigia joignit ses bravos aux bravos frénétiques de ses administrés. M. le padre

était violet à force de crier en trépignant, des pieds comme des mains. L'une des guitares, dans son enthousiasme — politique, — applaudit vivement en regardant l'autorité. Enfin quelques passagers, emportés par l'exemple, ou pour régler la note du souper, offrirent impudemment des éloges, des bravos et bon nombre de gestes satisfaits.

Les jeunes cantatrices s'épanouirent comme des pivoines, et fredonnèrent à demi-voix un nouveau supplice. Les instruments tressaillirent sur leurs tabourets, et, sous le coup d'un triomphe aussi complet, le concert allait recommencer plus fort. Mais le capitaine était à bout de patience. Il regarda ses passagers. Trois ou quatre à peine faisaient encore bonne contenance; la plupart étaient dans un état digne de pitié. Baignés de sueur et d'ennui, sous les souffrances croissantes d'un festin pimenté, d'un concert impitoyable et du manque d'air par quarante degrés de chaleur, dans la fumée d'une lampe nauséabonde, ils restaient là comme des attachés pour la torture.

Interrompant les préludes de la mélodie nouvelle qui se préparait, M. Sharp, à voix haute, chargea M. Hospedage de dire au chef de police, que l'heure de la marée étant arrivée, il était forcé de retourner à bord et d'emmener ses passagers.

Le magistrat connaissait parfaitement les heures de la marée, qui ne montait pas encore; il se récria sur les exigences du capitaine; mais ce dernier, sans même attendre une réponse, ouvrit brusquement la porte du salon, et ne s'arrêta que dans la rue.

Vainement sa seigneurie fronça des sourcils olympiens, et se plaignit amèrement d'un procédé tout à fait impoli, disait-elle, inouï jusqu'alors, envers le commandant supé-

rieur de Vigia, d'une ville brésilienne comptant plus de six mille habitants! Dame Vaidoso s'éventa avec son mouchoir pour cacher la rougeur qui montait à ses joues; les guitares s'agitèrent ébahies sur leurs tabourets, et les jeunes musiciennes jetèrent sur les passagers auditeurs des regards chargés de muettes prières.

Mais le départ de M. Sharp fut contagieux comme un mauvais exemple. Parmi tous ceux que leur heureuse étoile avait placés près de la porte de sortie, ce fut un sauve qui peut successif, mais général : bientôt il ne resta de patients que les infortunés qui, traqués de l'autre côté du salon, n'osèrent pas traverser à découvert le champ de souffrance déserté par les heureux fuyards.

Une fois hors d'atteinte, M. Sharp se tourna vers ceux qui l'avaient suivi :

— Messieurs, dit-il, quoi que j'aie fait pour nous délivrer, la marée m'oblige à séjourner encore deux heures devant Vigia. Que ceux qui veulent rester, restent ; moi, j'en ai trop, du souper, de la musique et de sa seigneurie. Je retourne à bord.

Mais nul de ceux qui avaient eu le courage de fuir n'était tenté de rentrer.

Quant aux captifs, par place ou par patriotisme exagéré, le dépit de l'amphitryon les délivra bientôt. Sa seigneurie, froissée dans tous ses orgueils, se leva : puis, sans vouloir écouter, ni les consolations du padre, ni les excuses des Brésiliens, qui s'offraient à ramener le capitaine, elle se retira dans ses appartements. Alors chacun composa sa révérence, son sourire, son petit mensonge de gratitude, et prit congé de la senhora, qui s'éventait toujours, toujours assise et silencieuse. Dix minutes après, tout le monde était à bord, et ceux qui, à terre, avaient

applaudi, louangé, remercié avec le plus d'effusion, ceux-là surtout se prirent à railler sans pardon et le souper, et le concert, et les toilettes, et la ville entière.

Les rires retentissaient encore sur la dunette de *la Caroline*, et chacun faisait de son mieux de l'esprit aux dépens de ses hôtes, lorsque le canot de M. Hospedage, resté à terre avec les Brésiliens, arriva contre le bord. Le négociant, appelant quelques matelots, commença de faire charger sur *la Caroline* une vache et plusieurs cages pleines de poules, de canards, etc. Vainement le capitaine hésitait à accepter des offrandes d'autant plus magnifiques qu'elles composaient toute la basse-cour de l'hospitalier habitant. Les Brésiliens firent comprendre à M. Sharp, que ce serait faire injure à leur compatriote de ne pas agréer ses présents, et M. Hospedage lui dit :

— C'est une vieille coutume brésilienne de fournir à ses hôtes le repas qui suit le départ ; mon père n'y manquait jamais, et il appelait cela nourrir le souvenir. Je n'ai pas pu vous recevoir à terre, laissez-moi du moins faire comme mon père faisait, aux jours d'autrefois.

M. Sharp accepta. Sur les instances du capitaine et des passagers, le négociant consentit à venir jusqu'au Para reconduire son parent. Il retourna à terre avertir de son voyage impromptu, et revint presque aussitôt à bord. Ses esclaves attachèrent son bateau à l'arrière du navire, et bientôt, *la Caroline* léva ses ancres et fut emportée lentement par les flots de la mer montante. La ville disparut dans l'ombre ; les pâles lumières qui çà et là brillaient à ses maisons effacées rayonnèrent quelques instants ; mais un brusque détour du canal les cacha bientôt ; et pour chacun désormais, ces maisons, ces hommes, cette ville qu'ils avaient désirée, comme on désire l'aurore par une

nuit de tempête : tout cela ne fut plus rien pour eux ! rien qu'un songe effacé ! qu'un souvenir ! cette ombre des réalités passées, qui seule survit quelquefois aux choses de ce monde !

Le vaisseau, cependant, glissait sur les eaux, emporté par le courant et par une brise légère qui, dans ces parages, se lève toujours avec la mer montante. Le canal de Vigia sinuait comme un sentier de chamois ; et, dans l'obscurité de la nuit, on découvrait à peine par l'arrière un étroit espace de flots qui reflétaient les étoiles du ciel ; partout ailleurs, à bâbord, à tribord, à l'avant, on ne voyait que les arbres des rives qui passaient rapides aux deux côtés du navire, et semblaient devoir à tous instants se prendre dans les cordages. Mais Antonio veillait : le capitaine, comme les passagers, confiants dans l'œil exercé du pilote, voyaient sans crainte leur vaisseau courir à travers la forêt, et, sous la joie générale d'une prochaine arrivée, des bruits de voix et de rires sonores troublaient le morne silence de la nature équatoriale.

Le calme du désert ne dura pas longtemps ; on entendit tout à coup au lointain quelques bruits, comme des clameurs étouffées, qui traversèrent l'espace et cessèrent presque aussitôt. Mais le bruit recommença, et on put distinguer des hurlements continuels, formidables, comme si le concert de Vigia se répétait au loin. M. Hospedage apprit aux Européens que ces cris rauques, le bruit le plus fréquent des forêts américaines, provenaient des guaribes ou singes hurleurs, dont une bande errait probablement sur les bords du canal de Vigia. En effet, à un détour du fleuve, les cris devinrent subitement si rapprochés qu'ils semblaient partir du navire même ; lès passagers entendirent un bruit de feuilles secouées. C'étaient

les guaribes qui fuyaient, courant sur les branches des arbres, aussi vite que le comportent leurs paresseuses allures, et sans cesser leurs cris discordants. *La Caroline* s'éloignant rapide, les hurlements s'effacèrent bientôt dans le silence de la nuit.

Le navire marcha pendant toute la marée; mais il fut forcé de s'arrêter lorsque le perdant commença; et, au matin, quand l'aube fit lever les passagers, *la Caroline*, mouillée à l'entrée du canal, avait devant elle le fleuve étendant son horizon infini, et sur le côté, la forêt bordée, tant que la vue pouvait s'étendre, d'un banc de sable uni.

Près d'eux, sur la plage, une montarie était échouée, et cinq Indiens fumaient, accroupis auprès d'un feu, tandis que des femmes indiennes assises autour d'un filet de pêche, en réparaient les mailles brisées.

Leurs corps rouges se dessinaient éclairés à la fois par les premières clartés du jour et par les lueurs des flammes du foyer. Les femmes avaient un jupon; les hommes étaient nus, sauf une corde légère qui ceignait leurs reins. Aucun des pêcheurs ne semblait s'inquiéter du bâtiment qui était venu troubler leur solitude.

Quand le long filet, garni par en haut de morceaux de bois de balsa légers comme des lièges, et par en bas de balles de plomb attachées ensemble, fut réparé à leur gré, les hommes se levèrent. Deux d'entre eux allèrent prendre chacun une longue perche de bois attachée aux deux extrémités du filet; puis l'un des pêcheurs, entrant dans l'eau, avança ainsi cent pas environ : quand le flot lui vint à hauteur des épaules, il se tourna et commença de marcher en se maintenant toujours à même distance du rivage, tandis que son compagnon côtoyait la plage par un pied d'eau seulement.

Pendant ce temps, les autres Indiens étaient montés dans la montarie : d'un coup de pagaye, ils se dirigèrent en dehors du filet ; et, pendant que l'un d'eux conduisait le bateau lentement, sur une ligne parallèle aux pêcheurs, les autres battaient l'eau à l'aide de longues gaules, pour empêcher les poissons de fuir de leur côté, c'est-à-dire vers le large.

Cependant les Indiens qui promenaient le filet avançaient lentement, en droite ligne. Quand ils eurent ainsi marché pendant dix minutes environ, celui qui était le plus avancé dans l'eau revint vers le rivage, toujours escorté de la montarie, et se rapprocha peu à peu de son compagnon. Les deux pêcheurs, et, avec eux, les deux extrémités du filet se réunirent. Les trois hommes du canot se joignirent aux deux autres, et tous les cinq commencèrent à tirer le filet à la plage. Les femmes de la troupe, entrant dans l'eau à leur tour, prirent les gaules, battirent les flots pour empêcher les poissons de s'échapper en se rasant dans la vase, et bientôt, dans toute la partie du fleuve enserrée par le filet, on vit s'élancer ou nager à fleur d'eau, des poissons qui luisaient comme des éclairs aux rayons du soleil levant.

Le cercle se rétrécit peu à peu ; les poissons parurent plus nombreux, plus agités, à mesure qu'ils manquaient d'espace dans la prison mouvante qui se resserrait sur eux. Les cinq hommes ne suffisaient plus à tirer cette masse pesante de corps pressés. Les femmes vinrent à leur aide, et tous ensemble faisant un dernier effort, les passagers purent contempler sur la plage une masse de poissons de toute espèce et de toute grosseur, que M. Hospedage estima à deux cents livres au moins.

Aussitôt les femmes prirent un à un les plus gros et les

jetèrent au loin vers le milieu du banc de sable, tandis que les hommes maintenaient le filet. Quand il ne resta plus que des poissons de petite taille, qu'on apercevait sautillants à travers les mailles, les Indiens retournèrent à leur feu, tandis que les femmes, s'asseyant à terre à moitié dans l'eau, secouaient sur le sol un flot de menu poisson à faire la joie d'un pêcheur européen. Elles nettoyèrent activement le filet, arrachant les branches et les débris de végétation qui y étaient accrochés, renouant les cordes brisées, rajustant les plombs, réparant tout. Les hommes cependant fumaient, silencieusement accroupis sur le sable autour du feu.

Quand tout fut prêt de nouveau, les femmes se portèrent un peu plus loin, sur une autre partie du rivage, à quelques brasses seulement du navire. Les Indiens alors se levèrent lentement, et la pêche recommença de la même manière. Mais tout à coup celui des pêcheurs qui était le plus avancé dans l'eau, et dont on n'apercevait que la tête au-dessus des flots, poussa un cri de détresse. Sa tête disparut un instant pour reparaître un peu plus au large, à quelques pas de la perche du filet, qu'on voyait surnager en dérive à la surface des eaux.

Les femmes, l'autre pêcheur et les Indiens de la montarie regardaient silencieux, mais sans avancer, leur camarade qui paraissait se débattre à grand'peine contre un ennemi sous-marin. Il s'engloutit de nouveau pendant une minute environ ; minute de terreur pour les passagers qui contemplaient cette scène du haut du navire ; minute d'attente impassible et muette pour les Indiens. Il reparut enfin à la surface, nageant à mouvements débiles : et se rapprochant du rivage, il réussit à se lever dans les flots, qui montaient encore jusqu'à ses genoux : son corps rou-

geâtre se dressa un moment au-dessus des eaux jaunes de la rivière. Mais il retomba presque aussitôt, vaincu par la douleur ou par une force supérieure, qui l'attirait au fond du fleuve. Il se roula dans l'eau, sans direction, comme un cadavre qu'un flot puissant roule sur une grève, et, à ce moment, les passagers aperçurent avec horreur un serpent noir passant lentement à fleur d'eau, tantôt sur son corps, tantôt sur ses jambes, qui frémissaient par mouvements convulsifs.

— C'est un *puraqué*, une couleuvre électrique! cria M. Hospedage.

Aussitôt le maître, Malcontent, qui regardait cette scène sans comprendre le danger que courait l'Indien, tant l'apathie de ses compagnons était absolue, se jeta du haut du navire dans l'eau profonde où *la Caroline* était mouillée. En une seule brasse il fut au rivage, et en trois bonds près du naufragé, sur lequel le serpent continuait à promener lentement son corps noir.

Là, il se baissa et voulut saisir le reptile par le milieu du corps pour l'arracher de sa proie; mais, en le touchant, il sentit aux coudes et aux genoux une commotion instantanée, douloureuse, comme celle d'une décharge de machine électrique, qui le fit reculer malgré lui.

A la vue de ce nouvel ennemi, le reptile, abandonnant sa première proie, se roula jusqu'au maître d'un mouvement rapide, et, arrivant sur lui, enroula autour de ses jambes son corps visqueux et noir.

La secousse électrique fut terrible, car Malcontent poussa un cri de douleur, sauta en l'air comme s'il eût marché sur du feu et tomba dans l'eau. Aussitôt l'animal, quittant les pieds de sa victime, monta sur son corps, qui, par le

peu de profondeur des flots, était à demi découvert, et commença de passer sur lui lentement. Le maître se releva à moitié, et de ses deux mains s'efforça d'écarter le reptile; mais l'oppression qu'il éprouvait était si forte, les secousses si répétées, que ses bras retombèrent inertes le long de son corps, et que, se sentant étouffé sous des étreintes incessantes, il n'eut plus assez de force pour chasser son ennemi.

Du haut de *la Caroline*, les matelots avaient vu la chute du maître; trois ou quatre s'ébranlèrent pour le secourir. Le mousse, plus agile que les autres, arriva près de lui au moment où, brisé par les commotions électriques, Malcontent ne se débattait plus qu'à peine sous le serpent. Sans hésiter, sans calculer sa force ni le danger, l'enfant saisit à deux mains la couleuvre et la lança vers la haute plage du côté du feu. Il ressentit une commotion violente, sans se rendre compte de la cause de sa douleur momentanée; mais, soit que ses muscles fussent moins fortement atteints par le fluide électrique, soit que le serpent fatigué fût à bout d'électricité, l'enfant ne parut pas s'inquiéter de cette secousse. Avec la vivacité de son âge et de son affection, il souleva la tête du maître, qui commençait à revenir à lui, et déjà il le traînait hors de l'eau, lorsque deux matelots arrivèrent à son aide. Tous trois ensemble enlevèrent le malade, qui avait la tête perdue et pouvait à peine proférer des sons inarticulés, tant il avait d'oppression.

De la dunette du navire, M. Hospedage leur cria de l'étendre dans l'eau, de lui en faire avaler quelques gouttes, puis de laver à grand flot le derrière de sa tête et ses tempes; ils obéirent, et, en effet, au bout de quelques minutes, Malcontent respira plus librement; bientôt

il fut en état de se lever et de faire quelques pas sur le rivage avec l'aide des matelots.

Quant à l'Indien délivré par l'arrivée du maître, après être resté quelques secondes immobile, étendu comme un mort, il se souleva, et parvint à s'asseoir sur le rivage, toujours dans l'eau. Enfin il se mit sur les genoux d'abord, puis se dressant péniblement, il marcha du côté du feu. Mais sa faiblesse était si grande, que, bien que séparé du foyer par une distance de quelques pas à peine, il trébucha et fut obligé de s'asseoir de nouveau.

L'un des matelots descendus s'avança vers lui ; mais l'Indien fit un geste de refus, et, après un repos de deux ou trois minutes, il se releva et arriva jusqu'au feu, auprès duquel il s'étendit comme pour dormir.

Aucun de ses compagnons ne s'inquiéta de lui, ni pour lui offrir assistance, ni pour s'informer de son état.

Ils regardèrent sans se déranger et d'un œil indifférent les blancs s'empresser autour de leur blessé, puis l'Indien gagner le feu à grand'peine ; et avant que Malcontent et ses hommes fussent remontés à bord, toute la troupe avait de nouveau repris le filet, et la pêche recommençait comme si un des leurs, fils, père, frère peut-être, n'avait pas failli périr !

Tandis que le maître, soutenu par les matelots, essayait sur le rivage ses pas encore débiles, le mousse, rassuré désormais sur le sort de son protecteur, chercha des yeux le reptile qui avait failli causer sa mort. Il l'aperçut se roulant lentement sur le sable sec du rivage et cherchant l'eau qu'il semblait ne pas voir ; l'enfant prit une des branches enflammées qui brûlaient au feu des Indiens, et, s'approchant du serpent, il lui asséna sur la tête un coup de toute sa force. Mais il ressentit au bras, en frappant le

reptile, une secousse telle, qu'elle lui fit tomber le bâton des mains. Quant au puraqué, il reploya son corps noir, long comme celui d'une grosse anguille de nos climats, se tordit sur lui-même à mouvements pressés, et resta sur le sol immobile, sans vie apparente. L'enfant laissa le reptile et rejoignit le navire.

Après que Malcontent eut largement satisfait à la curiosité des passagers, en leur expliquant les sensations douloureuses qu'il venait de subir, M. Hospedage, à son tour, initia les Européens aux étrangetés de l'anguille ou couleuvre électrique.

— Dans le bas Amazone, dit-il, le puraqué est un danger véritable pour les baigneurs imprudents qui n'ont pas une longue pratique de ces contrées : au Para même, devant la ville, tous les ans deux ou trois baigneurs périssent suffoqués sous les atteintes de ces couleuvres.

— Mais alors comment ose-t-on se baigner en pleine eau? dirent quelques passagers d'une seule voix.

— Ah! reprit M. Sharp, comment se baigne-t-on à la mer par les requins, au Rhône par les courants, à la Loire par les sables mouvants? comment ose-t-on chasser, naviguer, monter à cheval, voyager par les accidents qui surviennent? S'il fallait toujours et partout tout craindre, l'homme resterait au fond de sa demeure, torpille végétale.

D'ailleurs, sous l'équateur, le bain est une seconde vie; puis toutes les plages ne sont pas infestées de couleuvres électriques; toutes les couleuvres ne viennent pas attaquer les baigneurs : c'est seulement quand elles ont des petits et qu'on approche de leurs nichées, qu'elles se défendent à leur manière en paralysant l'agresseur à coups d'électricité.

— C'est vrai, dit le Brésilien : les Indiens prétendent même qu'un moyen certain de se préserver d'elles est de porter un anneau d'or, parce qu'alors on peut les prendre impunément sans ressentir de secousse électrique. Quoi qu'il en soit, il est d'ordinaire facile de se délivrer de leurs étreintes, car elles sont rarement aussi grosses que celle que vous venez de voir. En général elles ont la taille de vos petites couleuvres de France. On assure cependant que dans les grands lacs et les savanes noyées qui règnent derrière les Guyanes, sur les affluents orientaux du Rio Branco, on en rencontre de monstrueuses, ayant quinze à vingt pieds de long sur huit à dix pouces de diamètre. Celles-là ne se meuvent qu'à peine, et restent à la même place des semaines entières. Le courant d'électricité qu'elles dégagent est si fort, dit-on, qu'elles paralysent au passage, les oiseaux et les quadrupèdes que le hasard fait arriver près d'elles, de telle sorte qu'elles n'ont qu'à se rouler d'un pas, pour saisir leur proie frappée d'inertie.

— J'ai entendu parler de ces énormes couleuvres, reprit M. Sharp ; mais je crois que l'imagination fantastique des Indiens leur a donné des proportions et une force exagérées ; cependant cette propriété de paralyser les animaux de petite taille qui passent dans leur atmosphère électrique, expliquerait d'une façon plausible les serpents fascinateurs, cette assertion si ridiculisée des voyageurs antiques. De toute manière, il faut que ces animaux inspirent aux Indiens une horreur mortelle, car vous avez vu que pas un n'a porté secours à son camarade au moment où la couleuvre l'entraînait en pleine eau.

— Oh ! dit M. Hospedage en souriant, ce n'était pas la terreur des couleuvres électriques qui enchaînait les Indiens tout à l'heure ; c'était leur insouciance supersti-

ticuse. Beaucoup d'entre eux pensent qu'on ne doit pas sauver un homme qui se noie. En outre, ceux qui sont là sur ce banc sont des Muras, si je ne me trompe, et les Muras sont de tous les Indiens de l'Amérique du Sud les plus paresseux, les plus lâches et les plus voleurs. Comme vous le pouvez voir, ils ont les cheveux légèrement frisés, le teint brun, les lèvres épaisses; on dirait, et je le crois, qu'ils ont eu originairement du sang de nègre, qui s'est perpétué dans leurs veines. Toutes les autres nations indiennes les traitent comme des parias, comme les Sioux de la prairie dans l'Amérique du Nord. Il est même des tribus qui font gloire et métier de les chasser. Demandez à votre pilote, qui, aux peintures effacées de son corps, me paraît être un Mundurucu ou un Parintintintin?

Et se tournant vers Antonio qui, couché près de la barre de son gouvernail, fumait gravement une immense pipe en porcelaine que M. Sharp lui avait donnée :

— Ne sont-ce pas des Muras, ces hommes? — Si, dit le chef sans se déranger. Et crachant à terre avec mépris, il étendit le bras en disant :

— Muras! nation de femmes! un seul Mundurucu fait fuir une tribu de Muras.

M. Hospedage traduisit les paroles du chef, et les passagers se prirent à rire de sa forfanterie belliqueuse. Le capitaine, en ce moment, donna l'ordre à l'un des matelots d'aller à terre et d'acheter aux Indiens du poisson frais pour tout l'équipage.

— Emportez un couteau ou une vingtaine d'aiguilles, dit le Brésilien, car ils ne connaissent pas l'argent, et pour ce prix, prenez autant de poisson que vous en pourrez emporter.

Les matelots descendirent sur la plage avec M. Bleeder,

qui voulait voir de près la couleuvre électrique. Le marché fut conclu. M. Bleeder et les hommes revinrent bientôt, les uns avec un sac plein de poisson, l'autre rapportant triomphalement la couleuvre. Il l'avait trouvée vivante encore, et pour l'achever sans la mutiler, il lui avait arrosé la tête avec de l'acide nitrique. Elle mesurait quatre pieds de long sur deux pouces de diamètre.

Chacun, occupé à contempler le reptile mort, paraphrasait de son mieux et embellissait déjà les explications de M. Hospedage sur les propriétés électriques des puraqués, lorsqu'une vigilinga parut au large, louvoyant vers la terre pour avancer contre le courant. Au moment où elle se trouva à l'extrémité d'une bordée qui la rapprochait du navire à portée de voix, Antonio se leva tout à coup et poussa un cri guttural aigu et prolongé. Un cri semblable partit de la vigilinga et arriva jusqu'à *la Caroline*, porté par la brise du large. C'était le canot du chef, qui, monté par Pedro, continuait sa route vers le Para.

Mais le cri qui avait détourné l'attention des passagers produisit sur les Indiens de la plage un tout autre effet. C'était un cri de Mundurucu. Sans examiner si l'ennemi juré de leur race venait ou non vers eux, s'il était seul ou suivi, les Muras qui mangeaient, autour du feu, des poissons qu'ils faisaient brûler un à un sur les charbons ardents, se levèrent tous ensemble, la tête dressée, prêts à fuir : inquiets, effarés comme des daims qui, par la clairière, entendent tout à coup les abois lointains d'une meute de chasse. Puis, quand Pedro, pour répondre au chef, poussa de son côté le cri de sa tribu, les cinq hommes, abandonnant tout, poisson, filet, femmes, canot, s'enfuirent précipitamment vers la forêt.

— Vois! dit Antonio en regardant le capitaine et lui

montrant du geste les Indiens qui fuyaient, Antonio ne ment jamais.

Le Mundurucu avait compris les rires douteurs des passagers, et, selon toute apparence, il n'avait poussé ce cri de ralliement que pour montrer à ses alliés blancs la terreur que sa tribu inspirait aux autres nations.

Quant aux femmes des Muras, elles n'avaient pas interrompu leur travail et continuaient à faire fumer le produit de leur pêche. Au bout de quelques minutes, l'une d'elles fit entendre un cri doux et léger comme celui d'une hirondelle qui s'envole, et bientôt les passagers virent sortir de la forêt les cinq fugitifs, qui revinrent tour à tour s'asseoir autour du foyer et reprendre leur repas interrompu.

Les terreurs des Muras défrayèrent longtemps les conversations des passagers ; mais le capitaine, que l'exemple de la vigilinga enhardissait à faire route, fit demander à Antonio s'il ne voulait pas essayer de lutter aussi contre le courant du fleuve.

Sans répondre, le chef lui montra sa vigilinga qui perdait plutôt qu'elle ne gagnait de route.

— Il a toujours raison, dit M. Sharp, et dans mon impatience européenne, je fatiguerais mon navire qui fait de l'eau comme une éponge, sans avancer d'une encablure.

En effet, pour remonter le grand fleuve près de sa bouche, il faut patiemment attendre le moment où la marée commence à monter : alors seulement l'Océan et la rivière luttant l'un contre l'autre à forces égales, le courant diminue et permet aux navires de profiter du vent. Dans le cas contraire, il faut rester à l'ancre jusqu'à l'instant où la marée montante forme victorieusement son contre-courant qui, jusque bien au-dessus du Para, chasse avec une

violence excessive. Une fois en pleine rivière, à quatre-vingts lieues de la mer, les marées s'arrêtent, mais les vents généraux qui remontent le fleuve, permettent aux navires de refouler le courant.

Le chef ne perdit pas une seconde. Dès que l'instant lui parut favorable, il alla au capitaine et, le touchant à l'épaule, lui montra silencieusement la rivière.

Désormais habitué aux habitudes de son pilote, M. Sharp comprit et donna l'ordre d'appareiller. Le navire reprit sa marche, et de nouveau perdit de vue la côte : le reste du jour et toute la nuit s'écoulèrent dans les alternatives d'une navigation monotone, et d'ancrages plus monotones encore, assez éloignés du rivage pour ne laisser distinguer d'un côté qu'une masse verte, et de l'autre l'uniforme étendue des flots. Le lendemain, les passagers découvrirent par l'avant des îles de verdure qui apparurent à leurs yeux comme un autre rivage. Peu à peu, *la Caroline*, suivant sa route, se rapprocha des îles à les distinguer les unes des autres. Enfin, elle entra dans le dédale qui encombre la rivière aux approches du Para.

Dès lors, quand le soleil de trois heures déclina sur l'horizon et que la nature, délivrée de ses rayons en feu, sembla s'éveiller pour respirer les brises du soir, des myriades d'oiseaux commencèrent à traverser la rivière au-dessus des îles : la vallée de l'Amazone est comme un immense jardin-volière tout plein de fleurs et d'oiseaux.

D'instant en instant, on vit passer tantôt ensemble, tantôt tour à tour, des bandes de canards noirs qui allaient perdus dans les hauteurs des airs ; des troupes de jaburus noirs ou blancs aux grandes ailes, aux longues pattes étendues, au vol de cigognes ; des araras rouges ou bleus, luisants sous le soleil, allant deux à deux, en jetant par

intervalles leur cri grave et discordant ; des perroquets jaunes ou verts, aux reflets de feuilles, passant par couples pressés et criards ; des aigrettes blanches aux ailes allongées d'un cygne lointain, allant solitaires, de plage en plage, rasant les flots ; puis, sans cesse, des vols sautillants de perruches vertes frangées de jaune, de blanc, de bleu, traversant l'espace avec des gazouillements aigus, tourbillonnant sans route fixe par bandes vagabondes, comme des passereaux de nos plaines attroupés pour l'hiver.

Par moments, au lointain, une barque d'Indien silencieuse se détachait, alcyon voyageur, sur les flots de la rivière. Sa voile rougeâtre et basse, ou la branche verte qui lui servait de voile, passait éclairée sous les rayons empourprés du soleil et disparaissait derrière une île. Le fleuve charriait lentement ses eaux jaunes par lames miroitantes, morceaux de glace agités au soleil : un essaim d'îles de verdure diaprait les flots sous ses touffes isolées : de grands poissons aux écailles argentées, aux reflets d'or ou de nacre passaient en se jouant à la surface des flots.

Quand le navire rasait une île, les passagers étonnés découvraient un amas confus d'arbres de toutes espèces, de toutes tailles, de toutes feuilles : des palmiers aux gerbes retombantes, qui pendent comme des chevelures : des caoutchouquiers au clair feuillage, des andirobas, des castanheiros, etc., tout chargés de branches, de fruits, de lianes torses, d'excroissances parasites aux larges feuilles, aux larges fleurs : entrelacés comme des serpents : verts, de ce vert éternel que vivifie l'équateur, de ce vert sans poussière, tantôt sombre avec des reflets de velours, tantôt scintillant sous le soleil, comme une coupe de cristal.

Le soleil, éblouissant et splendide, dorait de ses rayons inclinés ce fleuve, ces oiseaux, ces îles : la chaleur était tombée : le vent du soir montait, les voiles gonflées de *la Caroline* rabattaient sur le pont du navire son souffle rafraîchissant : à tout instant des brises imprégnées des senteurs de la terre enveloppaient le navire d'une effluve embaumée ; et chacun se sentant vivre, s'enivrant de parfums, d'air et de lumière, regardait, silencieux, cette nature luxuriante, qui germait l'espérance comme un amour naissant.

Tout à coup, au détour d'une île, dans le lointain, une ville apparut, baignée de verdure, à demi masquée par des mâts de navire, inondée de clartés. Ses hauts clochers, ses cocotiers, ses bananiers verts, ses maisons rouges et blanches resplendissaient au soleil comme un foyer de lumière. C'était Bélem, le Para, le port! Jamais ville féerique des contes orientaux n'apparut au voyageur ébloui, plus brillante d'espoirs, de lumière et de splendeur équatoriale.

IV

Départ d'Antonio. — M. Merry, le correspondant de *la Caroline*. — La commission sanitaire.

> Aimer, boire et chasser, voilà la vie humaine...
> . . L'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom :
> La liberté. . . . .
> Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes.
> Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
> Vous la semez en vain même sur vos tombeaux.
>
> A. de Musset.

La Caroline quitta bientôt les îles et entra dans un large canal où, n'étant plus abritée du vent qui soufflait

favorable à son entrée, elle poursuivit sa marche à pleines voiles. A voir sa coque inclinée, toute à la bande, et l'écume jaune qui déferlait à ses flancs, on eût dit qu'elle devinait les justes impatiences de ceux qu'elle portait.

Bientôt elle rangea par bâbord le fort du Para qui s'écroule sur un îlet en avant de la ville : — l'imprenable forteresse, comme disent les Paraenses, qui, à elle seule, arrêterait l'Europe entière, — et que l'avant bien poussé d'un chaland de charbonnier ferait effondrer; dont les murs lézardés, tombent, comme si le fer d'une escadre alliée avait labouré ses murailles, et qui toujours garde des blessés dans ses murs : elle qui cependant n'a jamais servi qu'au coup de canon du matin et du soir ou à fêter des fêtes.

Mais le feu de ses propres canons et l'impéritie de ses artilleurs valent pour elle comme pour eux le feu des combats; et on raconte par la ville, qu'il ne se canonne jamais une fête d'empereur, une arrivée de président, une cérémonie poudrifère quelconque, sans des bras emportés et un canon qui éclate!

La forteresse s'effaça bientôt dans la brume du soir, et *la Caroline* jeta l'ancre avant le Para à l'autre bout de la baie, qui règne devant la ville. C'est là que tout bâtiment de commerce doit attendre tour à tour la médecine, la police, la douane, exposé à tous les vents, sans lazaret, sans communication même de vivres avec la terre, espérant le bon plaisir des autorités brésiliennes! La nuit était tombée presque entièrement, et les lumières de Bélem révélaient seules son voisinage.

Le navire n'avait pas encore achevé d'éviter au flot, quand le chef quitta son gouvernail, alla jusque dans le carré chercher l'un des jeunes Brésiliens, et le conduisant

au capitaine, réclama les armes et le tafia stipulés pour son pilotage.

— N'es-tu donc pas bien à bord, dit M. Sharp, que tu veux partir? — Je te donnerai tout demain matin. Il faut attendre les visites d'usage.

— Antonio a promis de te conduire à Bélem, dit le pilote, tu es à Bélem. — Antonio veut débarquer.

— Attends jusqu'à demain, reprit M. Sharp, j'ai besoin de toi à bord pour justifier d'un pilote.

— C'est bon, dit l'Indien.

Mais au lieu de rejoindre le gouvernail au pied duquel il dormait d'ordinaire, il s'en fut à l'avant; là il poussa à deux reprises un cri prolongé, et attendit. Un cri semblable lui répondit : aux lueurs douteuses du crépuscule et des étoiles naissantes, une voile parut entre la ville et le navire; aussitôt on entendit le bruit d'un corps qui tombe à l'eau, et le matelot de quart jeta par la nuit ce cri terrible, ce cri que tout homme qui l'a entendu, entend toute sa vie.

— Un homme à la mer!

Passagers et matelots s'empressèrent sur les bastingages, et le capitaine donna l'ordre d'armer un canot; mais la voix railleuse du mousse cria :

— Ce n'est pas la peine, capitaine; c'est le pilote qui s'est jeté à l'eau et va vers son bateau. Voici sa tête qui sort des flots du côté de sa vigilinga.

C'était l'Indien, en effet, qui n'avait pas voulu attendre jusqu'au lendemain, et rejoignait tranquillement son canot à la nage.

Les passagers étaient dans l'ébahissement à la vue de cet homme, qui se jetait à l'eau plutôt que de rester une nuit de plus à bord d'un navire où il avait vécu d'une vie

heureuse : — la plus heureuse de toute son existence indienne, — selon eux, les passagers.

L'Indien n'a qu'un amour au monde, sa liberté : mais une liberté complète, absolue, sans limites : non point notre liberté à nous, mesquine, bornée, égalitaire, despotique et sanglante : impatiente d'un seul maître, patiente de plusieurs : enchaînée à tous muscles par des préjugés, des lois, des contrats, des besoins, des vanités stupides ; mailles noueuses qui tiennent l'homme civilisé comme dans un filet : linceul immense dont les plis l'étouffent. L'Indien, c'est la

. . . . . Cavale, indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or.

Vierge de liberté, qui ne reconnaît rien, qui n'accepte rien, qui ne se soumet à rien, qu'à son caprice. Nous avons vu des Indiens abandonner le salaire d'une année entière, et tout ce qu'ils possédaient en ce monde, pour partir quelques heures plus vite.

Plusieurs passagers, déjà vêtus de la tête aux pieds et la face rayonnante, vinrent demander au capitaine s'il ne pouvait pas les faire conduire à terre immédiatement.

Les uns désiraient dormir en ville, disaient-ils, les autres avaient affaire.

M. Sharp se prit à rire, et sans égards pour ces velléités de débarquement, leur dit :

— A moins que vous ne fassiez toilette pour moi, Sharp, âgé de soixante-cinq ans dont quarante-cinq passés à la mer, et possesseur du teint que vous voyez, je vous engage, mes chers messieurs, à quitter vos cravates séductrices, car vous n'irez pas à terre aujourd'hui. Ah ! ah ! vous n'avez donc jamais mis le pied au Brésil ! Et la santé, et

la douane, et les permis de débarquement! Si vous êtes en ville, demain soir à cette heure, vous serez heureux.

Le désappointement fut grand à bord. Excepté quelques habitués des voyages, la plupart des passagers ignoraient toutes les barrières administratives, qui arrêtent un homme, à son arrivée sur une terre dite *civilisée* : ces mors rouillés, que les Américains du Nord ont su ne pas prendre, qu'il faut mâcher pendant des vingt-quatre heures! à trois pas du rivage! quand on arrive ayant soif de la terre, fatigué, malade, pleurant parfois depuis des années après la patrie et sa mère absentes! et qu'on les devine, qu'on les sent là près de soi, sans pouvoir les étreindre! Tout cela : parce qu'un jour un médecin sans malades inventa les quarantaines, ou parce que c'est l'heure qui plaît au douanier chef pour fermer boutique!

Mais on eût dit que le hasard, qui semble se réjouir à déjouer nos vains calculs, voulait railler la vieille expérience du capitaine et donner raison aux impatiences ignorantes des novices voyageurs. M. Sharp avait à peine achevé sa phrase et ses sourires narquois, qu'on entendit une barque à rames arriver dans les eaux de *la Caroline*.

Autant qu'on pouvait voir à la clarté nocturne du ciel équatorial, le canot portait trois ou quatre visiteurs. Il avançait lentement : ses six rameurs laissaient, après chaque effort, flotter leurs avirons à fleur d'eau, comme pour retarder leur marche et faire des ricochets sur les vagues. Mais cela est de suprême élégance, et les embarcations de guerre brésiliennes n'y manquent jamais! Un drapeau jaune à l'avant, et un autre jaunâtre, jadis vert, à l'arrière, annonçaient la *médecine*, la *santé* officielle du Para.

— Ho! ho! du navire! cria une voix éminemment française et marseillaise.

— Arré ! vous filez comme si la Canebière tout entière vous contemplait. Nous avons quitté Bélem comme vous passiez devant le fortin, et vous êtes déjà mouillés. Quoi de nouveau dans notre France?

Sans attendre une réponse, l'un des visiteurs nocturnes se hissa de deux mains vigoureuses aux cordes de l'échelle et sauta sur le pont du navire.

— Eh mais! c'est le bon vivant Sharp, dit la même voix; et aussitôt, à la lueur du fanal de bord, on vit sauter au cou du capitaine un homme de moyenne taille, la tête nue sous des cheveux d'un blanc d'argent, la barbe entière, non moins blanche et court taillée.

De petits yeux verts, qui brillaient comme des escarboucles au-dessous d'un front découvert, et un nez bien arqué, donnaient à sa physionomie un air François Ier, à la fois railleur et sympathique : tandis que le teint quelque peu rouge de son visage annonçait l'habitant d'un chaud climat et l'homme qui sait se faire bien vivre; décoré d'ailleurs, ayant un peu l'allure et la toilette brève, propre sans luxe, d'un officier en demi-solde.

— Arré ! ne reconnaissez-vous plus l'ami Merry, le correspondant de ce vieux pingre Gavilan ? A propos, est-il mort, à la fin? Je voudrais hériter de lui, rien que pour gaspiller l'argent qu'il entasse depuis un siècle.

Et sans laisser à M. Sharp le temps de respirer ni de répondre, le sémillant Marseillais lui adressa, coup sur coup, cinq ou six questions analogues; puis, l'entraînant rapidement à l'extrémité du navire, il lui dit à voix basse :

— Vite, faites sortir du champagne; si vous n'en avez pas, faites mettre du sirop dans de l'eau de Seltz; leurs palais n'y sentiront rien. J'avais à vous parler avant tout le monde : j'ai promis un souper à votre bord aux doc-

teurs de la santé, afin de vous les amener ce soir même; pendant qu'ils seront à table, nous causerons.

— C'est d'autant plus facile, dit M. Sharp, que nous n'avons pas encore dîné, parce que les cuisiniers sont en rumeur pour composer un festin extra, le festin d'arrivée.

Le capitaine et M. Merry revinrent aux docteurs qui, après grands pourparlers à la vue de l'échelle glissante qu'il leur fallait franchir, arrivaient seulement sur le pont de *la Caroline*.

— Messieurs, dit M. Merry en portugais, je vous présente M. Sharp, un vieil ami, qui a le navire le mieux approvisionné de toute la France.

Et se retournant vers les passagers, il reprit en français :

— Sa seigneurie le docteur Exequias, chirurgien en chef des troupes de la province, médecin de l'hôpital civil, directeur du service de santé, la lumière médicale du Para, et auquel nombre infini de mortels doivent d'avoir été délivrés de leurs maux. — Le docteur Salvador, mon ami, second chef du service de santé.

Les deux docteurs tendirent la main à M. Sharp, et sa seigneurie Exequias lui demanda comment on se portait en France.

Le capitaine saisit cette occasion pour lui parler des blessés qu'il avait à bord. Mais ces messieurs restèrent très-indifférents à cette annonce, et M. Merry faisant vivement signe à M. Sharp de ne pas insister, on commença des deux côtés à commenter la chaleur, la beauté de la nuit, etc... Malgré tout, la conversation languissait, aussi froide que décousue de part et d'autre, lorsque le maître d'hôtel vint tirer tout le monde d'embarras en annonçant que le dîner était servi.

Les docteurs s'excusèrent d'y prendre part; mais quelques instances triomphèrent aisément de leurs faibles résistances. On passa sur la dunette, où, depuis l'entrée en rivière, les habitants de *la Caroline* avaient coutume de prendre leurs repas, afin de ménager le repos des blessés; et, tout en montant, M. Merry dit rapidement au capitaine :

— Empêchez vos passagers de parler des malades que vous avez à bord, et faites signer la patente avant la fin du repas : sans cela, vous n'aurez pas la libre pratique.

M. Sharp prit à part deux ou trois passagers et les chargea de recommander aux autres, dans l'intérêt général, un silence absolu quant aux blessés. Le dîner commença, froid tout d'abord, puis s'anima peu à peu à la joyeuse humeur du Marseillais, et surtout aux fumées du banquet. Pour fondre les glaces d'une première rencontre, rien n'est tel que cette chaleur amicale qui monte de l'estomac au cœur des convives : le premier traité d'alliance fait entre des nations dut être ébauché dans un commun repas.

Au milieu de la bonne humeur générale qui commençait à poindre, M. Sharp ne perdait pas de vue les recommandations de son correspondant. Aussi, dès le commencement, à un instant où M. Merry, s'adressant au capitaine, lui disait de sa plus belle voix marseillaise :

— Votre cuisine d'Europe ne sent que l'eau, cher ami; passez-moi le piment.

M. Sharp se tourna vers le maître d'hôtel et lui dit :

— Je suis certain que vous n'avez pas de piment frais. Leste, prenez la patente de santé qui est dans ma cabine ; apportez-la-moi, et faites descendre trois hommes dans le petit canot pour aller à terre chercher du *malagueta*.

— Et, vrai Dieu! dit M. Merry, vous avez une heureuse idée. Un dîner sans piment frais, c'est comme de l'ayoli sans ail. Cela n'est pas possible. Je vous en aurais voulu toute ma vie.

Les deux docteurs ne s'opposèrent pas aux projets du capitaine. Dans tous les pays du monde, la médecine, dit-on, professe le culte des bons repas. Ils offrirent seulement leur canot pour cette course. Mais M. Sharp avait de bonnes raisons pour ne pas l'accepter. La patente de santé fut apportée; les docteurs la visèrent sans même la regarder, et vingt minutes après, le canot de *la Caroline* rapportait une collection de piments rouges, qui achevèrent d'épanouir les gourmands Esculapes.

Cependant le festin croissait en bruit et en gaieté, le cuisinier semblait avoir réveillé pour ce dernier repas ses talents endormis pendant toute la traversée. Le vin de *la Caroline* était abondant : M. Exequias lui-même daigna descendre des hauteurs de sa morgue scientifique, et causer comme un mortel ordinaire. M. Merry profita de la conversation générale pour faire signe au capitaine, et s'excusant sur les exigences des affaires, il quitta la table, suivi de M. Sharp, qui le conduisit à sa cabine.

— Ils ont un bon repas, du champagne et des cigares de la Havane, toutes choses qu'ils ne sont pas habitués à consommer outre mesure. Cela nous donne une grande heure, dit le Marseillais en s'asseyant, causons.

— Mais d'abord, exclama le capitaine, pourquoi m'avoir défendu de parler des blessés et fait signer ma patente au milieu du repas?

— Parce que sa seigneurie Exequias, comme tous ses collègues, a tellement peur du choléra d'Europe, que, lorsqu'il trouve un malade à bord d'un navire, quelle que soit

sa souffrance, enrouement ou jambe cassée, si le malade est alité, il ordonne une quarantaine de trois jours. C'est son système invariable, et je vous ai fait presser dans la crainte d'une indiscrétion possible. En outre, ladite seigneurie n'a pas la gratitude de l'estomac. En vue d'un repas, elle est disposée à tout faire; le dîner pris, elle y regarde davantage. L'espèce humaine est très-variée dans ses humeurs. Il est des gens qu'il ne faut jamais invoquer à jeun; il en est d'autres, au contraire, qui après un banquet sont de toute insensibilité. M. Exequias a la digestion comme la gratitude, également mauvaises.

Mais notre patente est signée, laissons nos docteurs pour nous occuper de choses sérieuses. Et d'abord, procédons par ordre. Quelles nouvelles de France?

— Oh! dit le capitaine, rien de neuf. La révolution que vous savez. Puis des émeutes, révolutions avortées; des compressions, révolutions semées; beaucoup d'oublieux du passé et de vainqueurs du lendemain; quelques regretteurs taquins, quelques valets vexatoires; un peu plus de désordre; beaucoup plus de misère; ni plus ni moins de liberté. Somme toute, si je n'avais aidé à nos glorieuses de 1830, je ne verrais pas grand changement dans la boutique gouvernementale; et il y a des jours où je me demande ce que nous avons gagné, à chasser ce vieux et noble roi. Mais, vous savez, je suis juilletin!

— Bien. Nous, c'est autre chose. Nous avons eu une révolution, et nous avons depuis huit jours une restauration. Je vous conterai cela quand nous aurons le temps : ce qui vous importe aujourd'hui, c'est que ladite restauration vient de nommer pour chef de police un jeune docteur mulâtre, qui est le plus rusé misérable de toute la province. Ce docteur, à ce qu'il paraît, arrive de Marajo.

Il a été insulté à votre bord, et ne veut rien moins que confisquer votre navire et faire emprisonner, puis juger, vous et vos passagers, pour avoir fait de la contrebande, incendié une habitation et massacré des Brésiliens sur la côte de Marajo. Qu'y a-t-il de fondé dans tout cela? je l'ignore. Vous allez me le dire. Les bruits les plus contradictoires circulent en ville à propos de vous. Les uns vous disent perdus; les autres, repartis pour France. Les uns vous font meurtriers, les autres victimes. J'ai appris ce matin, par une de vos passagères, qui se donne ici des airs de princesse égarée, votre naufrage et son enlèvement : et ce soir une mulâtresse que j'ai libérée jadis, et qui est protégée par le docteur, est venue tout effarée me conter la fureur du nouveau chef de police. Dites-moi la vérité, afin que nous avisions; car, malgré vos sourires, la situation est grave, très-grave.

Le capitaine raconta longuement à son correspondant ses aventures sur la côte de Marajo; puis il ajouta : — Vous comprenez maintenant que les projets furibonds de votre docteur ne m'effrayent pas; j'ai quatre-vingts témoins de tout ce que je viens de vous raconter; et à moins de violer de la façon la plus inouïe le droit des nations, loin d'être accusé, on nous donnera la juste indemnité à laquelle je prétends. A cette fin, j'ai déjà rédigé une plainte pour la remettre au consul.

Mais M. Merry secoua la tête. C'était un homme qui, au Para, vivait en bonne intelligence avec tout le monde, grâce à la gaieté polie de son caractère; mais, positif en affaires, sérieux à l'occasion, il connaissait les Brésiliens. Aussi reprit-il :

— D'abord, il n'y a point de consul. L'agent consulaire que nous avions est en voyage à Cayenne; n'espérez

donc pas sa protection. Quant à votre ennemi dédaigné, le président a une confiance aveugle en lui et le laissera faire tout ce qu'il voudra, surtout contre des étrangers. Je connais le docteur Juan d'a Cobra, c'est son nom; il est capable de tout. Vos témoins seront récusés tous en masse, comme intéressés, et on produira contre vous cinq ou six des misérables que vous avez mis en déroute. Ah! si vous étiez Anglais, ou s'il y avait un navire de guerre sur rade, tout s'arrangerait, et vous auriez votre indemnité. Mais il n'y a dans le port que des navires de commerce, et le gouvernement français, par je ne sais quelle bonté chevaleresque, a pris des habitudes de longanimité dont nous, ses nationaux, nous souffrons. Les Anglais, au contraire, ont, pour se faire respecter, des manières agissantes, qui, seules, imposent le respect sur notre hémisphère. Malgré votre bon droit, je vous le répète, vous êtes en danger ici.

M. Sharp connaissait trop bien Bélem pour ne pas comprendre, lui aussi, les objections de son correspondant. Aussi reprit-il moins rassuré :

— Danger ou non, que puis-je faire, et que conseillez-vous?

— Vous voulez un avis? eh bien, coûte que coûte, à votre place, cette nuit même, je débarquerais ce que j'ai de passagers pour le Para, et, sans bruit, je repartirais comme je suis venu. Dans huit jours, vous serez à Maranhao. C'est votre première destination. Là, vous ferez votre plainte, vous vendrez votre cargaison, et vous laisserez crier ici nos Paraenses, qui jetteront, ainsi que moi-même, feu et flamme contre vous.

— Quant à cela, dit M. Sharp, impossible. Mon navire est hors d'état de tenir la mer; il fait de l'eau à ne pas même rester au mouillage.

— Eh bien, alors, dit M. Merry, puisqu'il faut vivre ici, gagnons du temps et voyons venir nos ennemis. Il peut arriver un navire de guerre, et alors tout ira bien.

Mais le capitaine voulait remettre au président la plainte qu'il avait libellée. C'est le faible de toutes les paternités en ce monde de tenir à leurs produits quels qu'ils soient, bons ou mauvais, enfants ou prose, et de les défendre à outrance.

Les deux amis discutèrent longtemps les avantages et les inconvénients d'une plainte ou d'une attente indéfinie; comme dans toutes les discussions passées, présentes et futures, ils ne réussirent qu'à se confirmer l'un et l'autre dans leur opinion réciproque. Un des passagers, qui vint les avertir que les docteurs murmuraient de leur absence prolongée, put seul les mettre d'accord. Ils se levèrent, et il fut convenu seulement que, crainte de surprise, personne ne débarquerait avant le retour de M. Merry, qui, le soir même, devait prendre des informations nouvelles.

Les deux docteurs murmuraient en effet, et il ne fallut rien moins qu'une dernière bouteille entamée pour les rasséréner un peu. M. Sharp, libre de sa patente, voulut obtenir de ses conviés au moins une visite à ses blessés. Il insista, parlant de la grave situation de quelques-uns d'entre eux. Mais l'idée seule d'un malade sérieux à bord, fit lever M. Exequias; il sortit de la tente en disant assez vivement :

— Cela est suffisant, capitaine; votre insistance me ferait croire à une épidémie, et je serais forcé de revenir sur la libre pratique que nous vous avons donnée. Envoyez-moi vos malades demain séparément, je me ferai un devoir de les soigner. Quant à ce soir, je suis réclamé par les

exigences impérieuses de mon service, je n'ai le temps de visiter personne.

Puis, précipitamment et prenant à peine congé de ses hôtes, il descendit dans le canot, suivi du docteur Salvador, qui se confondait en remercîments. Le correspondant du navire resta avec ses compatriotes.

Le canot s'éloigna et disparut presque aussitôt dans l'ombre; mais on entendit, apportée par la brise et glissant sur les flots, la voix de M. Salvador qui demandait à son collègue :

— S'il ne voulait pas profiter de l'occasion pour visiter le trois-mâts anglais qui attendait depuis la veille au soir.

Le timbre sec de M. Exequias s'éleva, disant :

— Non, non; qu'il attende à demain. J'ai rendez-vous à la maison de jeu à huit heures précises. Ces rameurs n'avancent pas. Ramez donc plus fort, brutos!

Et des bruits, comme de coups appliqués de droite et de gauche, puis de rames qui battirent l'eau plus pressées, traversèrent la nuit. Les mouvements cadencés des avirons troublèrent encore quelques instants le silence du fleuve, mais tout s'effaça bientôt dans le lointain silencieux.

— Voilà de charitables docteurs, dit M. Sharp en se tournant vers ses passagers. M. Merry reprit :

— Ne vous plaignez pas. Si vous connaissiez comme moi le docteur Exequias, vous l'auriez regardé avec effroi. Vous ne savez donc pas qu'on cite comme immortels les malades échappés à ses soins; qu'il y a tout un carré du cimetière si plein de ses morts, que les habitants du Para lui ont donné son nom, et que littéralement il ne trouve plus à soigner ici que ses victimes de la troupe et de l'hô-

pital, — ou des esclaves hors d'âge et des étrangers? C'est-à-dire, ne vous en déplaise, deux choses dont les habitants de ce pays sont toujours heureux d'être délivrés, les uns parce qu'ils ne servent plus, les autres parce qu'on les déteste.

— Comment conserve-t-il, malgré cela, tous les postes qu'il occupe?

— Ah! c'est qu'il est enfant de la province, et que c'est la première condition pour occuper ces postes. Tous les autres docteurs, et il y en a de très-capables ici, ne sont pas comme lui des fils de la ville; ce sont des étrangers! M. Exequias, dit-on, n'est même pas docteur. Il a étudié à Hambourg aux frais de la province, et de là il est revenu directement au Para; puis il a fait de la médecine aux dépens de ses clients. Mais cela suffit : il est Paraense.

— Et M. Salvador?

— Oh! celui-là, c'est autre chose. C'est le meilleur médecin de la ville; charitable et désintéressé, comme le sont ici tous ses confrères. Mais il n'est pas de Bélem. Il est du Céara, la province voisine, il ne peut pas devenir docteur en chef. C'est la loi; et, ce qui est plus que la loi, c'est dans les mœurs du pays. M. Salvador aurait de grand cœur visité vos blessés, mais il a eu peur de son chef, qui le ferait destituer sans pitié, s'il osait lui désobéir.

M. Sharp haussa les épaules et garda le silence. Bientôt on entendit un nouveau bruit d'avirons, et la barque de la santé revint à bord ramenant le docteur Salvador, qui monta sur le pont en disant au capitaine :

— J'ai réfléchi que cela consolerait vos malades pour la nuit, de voir un médecin ce soir. Je vais les visiter si vous permettez; seulement je vous prierai de n'en rien dire à M. Exequias. Cela pourrait lui déplaire.

Et, précédé du capitaine, il se fit conduire successivement aux chevets des blessés. Il les trouva presque tous en voie de guérison. Il n'y avait de sérieuses que les blessures de l'un des matelots qui, selon toute apparence, n'y survivrait pas. La situation de M. Vulgar était grave, mais non désespérée. M. Salvador fit discontinuer toutes les prescriptions ridicules que M. Bleeder avait ordonnées pour chacun, et que, malgré tout, quelques malades suivaient par ignorance crédule. Il refusa une somme assez élevée que M. Sharp voulut lui donner, et s'empressa de retourner à terre, craintif, en se hâtant, comme s'il venait de commettre une mauvaise action. C'est une triste fatalité de certaines situations, que, pour vivre, il faille parfois éteindre ou cacher ses larges instincts, ses pensées généreuses, ses élans du cœur, parce que le monde en raille, ou parce qu'un méchant les empêche.

M. Merry avait quitté le bord avec le docteur. Aussitôt qu'ils furent éloignés, le capitaine résolut de faire part à ses passagers des nouvelles apportées par son correspondant et de prendre l'avis général.

En conséquence, il remonta sur la dunette, où, sous l'influence du repas, les passagers se livraient à tous les projets de l'arrivée, et les priant à voix haute de s'approcher de lui :

— J'ai à vous entretenir de choses graves, dit-il, sur lesquelles je dois prendre votre avis. Non-seulement le navire, mais notre liberté à tous est en danger. Descendez avec moi dans le carré, car nos blessés ne sont pas assez malades pour ne pas nous entendre, et j'ai besoin des conseils de tout le monde.

Chacun suivit le capitaine, qui passa successivement

dans les cabines de M. Vulgar, de Montfort et du Brésilien, pour les inviter à écouter ce qu'il allait dire. Mais Montfort seul put se lever. Les soins de Clémence, en lui rendant la vie morale, avaient calmé sa fièvre. C'est que la main d'une femme aimée, c'est la main de Dieu même : c'est que, blessures du cœur ou blessures du corps, toutes, quelles qu'elles soient, douleurs d'ici-bas, l'espérance est plus puissante à les guérir que tous les médecins et les médecines réunis du vieux monde et du nouveau. Quant à M. Vulgar et au Brésilien, trop faibles encore pour se lever, ils prièrent le capitaine de laisser ouvertes les portes de leurs cabines, afin de pouvoir entendre.

M. Sharp s'assit, et, sans préambule, raconta à ses auditeurs la conversation qu'il venait d'avoir avec son correspondant.

Il y eut un *tolle* général, et chacun se récria sur l'impossibilité d'une semblable infamie. Mais M. Sharp insista :

— Tout est possible ici, dit-il, et il faut tout prévoir. Moi, je suis d'avis de devancer nos ennemis, et de confondre d'avance leurs calomnies en racontant toute la vérité. J'ai libellé une plainte qui retrace les faits tels qu'ils se sont passés ; nous la signerons tous, et demain je la porterai moi-même au président de la province.

Ce fut l'avis général. Le capitaine lut à voix haute l'espèce de procès-verbal qu'il avait rédigé. C'était un résumé historique depuis la rencontre de la jangada jusqu'au déséchouage du navire. Les aveux de John, qui, se croyant près de mourir à la suite de sa chute, avait raconté les ordres qu'il avait reçus du docteur, y étaient soigneusement consignés.

L'œuvre du capitaine obtint l'approbation générale ;

mais, au moment de signer, M. de Cinnamon fit quelques objections sur les inconvénients qu'il pouvait y avoir à cette plainte, l'impossibilité où il se trouvait d'affirmer des faits qu'il soupçonnait sans en avoir été témoin complet, les dangers dans lesquels on pouvait se jeter par une lutte ouverte avec la seconde autorité de la province, etc. Enfin il poussa l'impudence jusqu'à se féliciter, lui et tous ceux qui ne s'étaient pas battus, de leur modération prophétique, disait-il; et, réhabilitant la majorité, il lui rendit le courage d'une lâcheté nouvelle, à ce point que tous ceux qui n'avaient été que spectateurs à Marajo, se joignirent à lui pour refuser de signer. La plainte du capitaine resta sur la table, couverte seulement des signatures des blessés, et chacun, las de discussion, regagna son lit de bord en remettant le soin de sa défense au hasard du lendemain.

V

L'arrestation à bord. — Le président. — Le promoteur public. — Le navire de guerre.

Chaque jour voit éclore un scandale, une fraude,
L'hôtel du ministère est une serre chaude,
Où, quoique notre acier les extirpe souvent,
Les visqueux aconits poussent comme en plein vent.

BARTHÉLEMY.

Aux premières lueurs du jour, tout dormait encore à bord de *la Caroline;* les matelots de quart eux-mêmes reposaient sur le pont, ensevelis dans la quiétude physique et morale qui suit le mouillage au port, lorsqu'une

voix sonore héla le navire. Les matelots furent sur pied aussitôt, réveillèrent le capitaine, qui dormait étendu sur un des bancs de la dunette, et l'avertirent que deux embarcations de bâtiment de guerre, portant les drapeaux verts du Brésil et chargées de soldats, se trouvaient bord à bord avec *la Caroline.*

M. Sharp était brave comme on l'est dans son métier, brave comme sont tous les matelots, depuis le mousse jusqu'à l'amiral; cependant il sentit monter à son cœur un froid passager en voyant son navire entouré de soldats. Mais comprenant que de ce qui allait suivre dépendraient probablement son propre sort et celui de tous, il se remit de suite, répara à la hâte le désordre de sa toilette nocturne, et se pencha en dehors de la rampe. Un officier brésilien était debout dans un des canots; par ses insignes et par son âge, il paraissait être le commandant des deux embarcations; M. Sharp, s'adressant à lui du regard, lui demanda ce qu'il désirait.

— Je veux parler au commandant du navire, répondit l'officier, et prendre sa permission pour monter à bord.

M. Sharp ordonna à l'un des matelots d'ouvrir la coupée au haut de l'échelle, afin de laisser passage à son visiteur.

Le Brésilien, dont l'épaulette annonçait un lieutenant de l'armée, monta sur le pont, se découvrit, et avec une parfaite politesse salua le capitaine en lui disant :

— C'est au commandant du navire que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, lieutenant, dit M. Sharp.

— Je viens, reprit le Brésilien, remplir une mission pénible pour de vieux soldats comme je le suis ; je viens, monsieur, pour vous arrêter, vous et tous vos passagers.

— Puis-je savoir d'abord, dit M. Sharp, en vertu de quel droit vous montez à mon bord en armes et sans mon consul ?

— Je l'ignore, monsieur ; j'exécute les ordres qui me sont donnés. Veuillez dire à vos passagers de se lever et de me suivre.

Les soldats cependant montaient un à un et lentement sur le pont, tandis que les passagers, réveillés par le bruit de cette scène, arrivaient peu à peu autour du capitaine.

Mais brusquement, sans répondre au commandant brésilien, M. Sharp se tourna vers le maître, qui se tenait près de lui, les dents serrées, peignant à deux mains sa barbe rougeâtre :

— Maître, dit-il, le jour est levé, faites hisser le pavillon et fermez la coupée. Nul, sans le représentant de la France, n'a droit de monter en armes à bord d'un bâtiment français.

Et, se tournant vers l'officier brésilien, qui écoutait sans mot dire :

— Vous remplissez votre devoir, monsieur, lui dit-il ; je remplis le mien.

Le drapeau tricolore, enlevé dans les airs, se déroula sous la brise. L'officier brésilien porta la main à son shako, et M. Sharp se sentit fort comme s'il avait une armée. C'est que ce drapeau de la France, que chaque jour par nos rues nous regardons sans émotion : à l'étranger, ce drapeau, c'est la France tout entière, c'est la patrie, l'asile, le salut. C'est qu'on sait par le monde qu'à ce drapeau nul ne touche impunément, ni à lui, ni à ceux de ses enfants qui dorment à son ombre. Que ceux qui ont voyagé par les pays lointains, que ceux qui sont restés des mois et des années sans voir la flamme tricolore, que

ceux-là surtout se souviennent de ce qu'on éprouve en revoyant flotter au vent nos couleurs bénies !

Le maître cependant écarta brusquement les quelques soldats qui étaient déjà sur le pont et ferma la coupée; ceux qui montaient à la suite de leurs camarades redescendirent en silence à bord du canot.

— Capitaine, dit l'officier, je vous prie d'observer que je n'ai pas violé le drapeau de la France, et que je suis monté avec votre consentement.

— Je le crois bien, dit M. Sharp; sans cela, monsieur, vous seriez déjà par-dessus le bord. Mais il ne me plaît pas de laisser monter plus de monde, et je fais fermer. Maintenant, avant de vous répondre, je vous demanderai communication de vos ordres écrits.

— Je n'en ai pas, capitaine, j'obéis à un ordre verbal; mais mes insignes et les canots que je commande vous indiquent assez que je suis envoyé par les autorités régulières de Bélem.

— C'est-à-dire qu'on n'a pas osé vous donner cet ordre écrit. Je pourrais, monsieur, vous répondre que l'habit ne fait pas l'homme, et que je ne sais pas qui vous êtes. Mais je vais droit au but. Nul n'a le droit de m'arrêter ici sans l'intervention du consul de France. Je refuse de vous suivre; et tout en vous remerciant de la politesse avec laquelle vous m'avez abordé, je vous prie, et au besoin je vous somme de quitter ce navire.

— Capitaine, dit le Brésilien, je regretterais toute ma vie d'être contraint à des voies de fait, mais je dois exécuter mes ordres.

— Faites, dit le capitaine. Mais avant cela, croyez-moi, lieutenant, regardez le pavillon français et réfléchissez.

Puis s'adressant aux matelots qui s'étaient réunis et se

pressaient autour de lui dans une attitude peu douteuse :

— Garçons, ouvrez la coupée et faites descendre les soldats. Si quelqu'un veut monter, jetez-le en bas.

— Capitaine, je vous prie, dit le commandant, n'amenez pas un conflit pénible pour tous deux, pénible pour les deux nations.

— Il n'y aura pas de conflit, lieutenant ; regardez vos hommes, ils comprennent déjà.

Déjà en effet les soldats brésiliens regagnaient leur canot par l'échelle devenue libre. Pauvres Indiens habillés par force, enrôlés par force, soldats par force, ils pressentaient la lutte, et ne voulant pas se battre pour une cause qui ne leur importait pas, ils s'en allaient comme ils étaient montés, sans crainte, mais indifférents.

Le Brésilien se tourna vers ses soldats disparus. C'était un brave que ce vieux lieutenant : enfant de ses œuvres, et non point parvenu par stations d'antichambre, il avait la fierté de son noble métier. Il obéissait à ses ordres, tout en sachant sa faiblesse et certain d'avance de la désertion de ses soldats, s'il survenait une lutte. Il mordit sa moustache, et se penchant à l'échelle, il donna l'ordre à ses hommes de remonter sur le pont.

Mais les têtes belliqueuses des matelots de *la Caroline* couronnaient le bastingage du navire. Le dernier des soldats qui descendaient par l'échelle s'assit tranquillement dans le canot, et nul ne parut entendre la voix du chef! Le commandant réitéra ses ordres. Même silence, même impassibilité dans l'embarcation.

Mais à ce moment, de l'autre côté du navire, à bâbord, on vit paraître au-dessus du bordage une figure, puis un corps d'enfant imberbe, habillé en soldat, c'est-à-dire en veste et pantalon bleuâtres à lisérés rouges, avec des

épaulettes monstrueuses à or plein : le jeune militaire sauta sur le pont, et d'une voix insolente cria en portugais :

— Eh bien, lieutenant, finirez-vous? Les étrangers résisteraient-ils ?

M. Sharp comprit :

— Comme vous voyez, mon jeune ami, dit-il en regardant d'un air railleur le grêle adolescent, dont les petites jambes s'agitaient embarrassées dans un long sabre traînant.

Les passagers, cependant, étaient presque tous arrivés, et, par un instinct naturel de défense, ils s'étaient groupés derrière le capitaine, qui, tête nue, l'attitude à la fois calme et digne, se tenait en face des deux Brésiliens.

Quant aux matelots, ils attendaient ; mais, à leurs visages irrités, il était facile de voir qu'au moindre geste du capitaine ils étaient prêts à jeter par-dessus le bord les deux visiteurs ennemis.

Le silence dura ainsi près d'une minute. L'apprenti militaire le rompit le premier :

— Et de quel droit, dit-il, des étrangers se permettent-ils de résister aux soldats du Brésil ?

Mais à ce moment, apercevant parmi les passagers un des Brésiliens du navire qui était monté comme les autres, le jeune homme alla vers lui la main tendue, et dit en portugais :

— Quoi ! José, vous êtes parmi ces étrangers ?

— Vous le voyez ; et c'est vous qui venez m'arrêter. C'est un singulier retour dans ma patrie.

— Mais alors il y a méprise, dit le jeune soldat en se tournant vers le lieutenant : nous n'avons ordre d'arrêter

que des étrangers. Au surplus, j'ai quelques noms de ces messieurs sur moi.

— Faites, dit le lieutenant à demi-voix : votre père est commandant des armes. Vous devez savoir.

Le jeune homme tira du fond de sa casquette d'uniforme, largement galonnée d'or, un papier plié qu'il ouvrit :

— Il y a bien sur l'ordre tous les passagers, mais il y a aussi des noms. Et il lut en épelant chaque mot :

« Henri Montfort, Paul ; Sharp, capitaine. — Qui est-ce? ajouta-t-il en français.

— Ah çà ! messieurs, dit M. Sharp, il faudrait vous entendre, à la fin ! Je ne suis pas là pour répondre à tous les soldats du Brésil ! Qui de vous est le chef ici ?

Mais aussitôt le jeune homme s'avança vers le capitaine, et lui mettant brusquement la main sur l'épaule, il lui dit :

— Ah ! c'est vous ! Eh bien, je vous arrête, au nom...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. En voyant toucher son capitaine, l'un des matelots, espèce de colosse trempé à toutes les mers du globe, saisit par le bas de sa veste l'infortuné cadet, l'enleva de terre d'une main, fit une enjambée, une seule, vers la coupée toujours ouverte, et se baissant au-dessus des soldats brésiliens qui étaient en bas dans l'embarcation, il cria d'une voix enrouée :

— Eh ! du canot, mouille !

Et il laissa tomber dans la barque son fardeau vivant.

Tout cela fut si rapide, si électrique, en quelque sorte, que ni M. Sharp ni l'officier brésilien n'eurent le temps matériel d'empêcher l'action imprévue du matelot. Quant à l'enlevé, les mains en avant pour se garer, il tomba sur

ses pieds au plein milieu de la barque, trébucha à travers les soldats entassés, et finit par rouler presque assis sur un des bancs, où il resta silencieux, endolori, le corps et l'esprit froissés de sa chute.

Le capitaine, qui s'était penché précipitamment à la coupée pour voir où était tombé le jeune homme, ne put s'empêcher de sourire en l'apercevant ainsi sain et sauf, mais honteux comme un renard pris au piége.

Cependant, réprimant aussitôt ce sentiment involontaire, il se tourna vers l'officier brésilien en disant :

— Croyez, lieutenant, que je regrette vivement l'action de mon matelot; mais votre soldat imberbe aurait dû savoir qu'on ne touche pas impunément à un capitaine français à son bord.

L'officier, frappé dans son légitime orgueil, comprenait trop bien le ridicule de cette scène burlesque, pour répondre aux paroles du capitaine ; il ne put que murmurer à demi-voix :

— Adieu, messieurs, et croyez au chagrin d'un vieux soldat.

Puis prenant les cordes de l'échelle, il descendit dans sa barque et ordonna de pousser au large. Les canots s'éloignèrent à toutes rames et se perdirent bientôt derrière les bâtiments de toute nature qui encombrent la rivière devant le Para.

Tout le monde à bord resta pendant une minute interdit, silencieux, regardant les canots qui disparaissaient. M. Sharp revint le premier à lui-même. Se tournant vers ses passagers :

— Messieurs, dit-il, vous le voyez, la guerre nous est déclarée. Il n'y a plus à reculer. Je vais envoyer chercher M. Merry, et aussitôt qu'il sera venu, j'irai à terre

avec lui, pour adresser une plainte directe au président. Ceux qui se joindront à moi seront les bienvenus. C'est votre cause à tous aussi bien que la mienne; et plus nous serons pour porter témoignage, plus nous aurons chances de succès.

Le correspondant de *la Caroline* arriva bientôt. M. Sharp lui raconta l'arrestation avortée dont le jeune Brésilien avait été la seule victime. Au lieu d'en être effrayé, comme on pouvait le supposer, M. Merry en fut ravi.

— Cela nous servira beaucoup, dit-il. Il n'y a rien de tel dans ce pays comme de montrer sa force, et déjà la ville entière doit répéter, les uns parlant pour nous, les autres contre : *Francezes! todos sao demonios!* Ensuite, la police se déclarant ouvertement contre nous, la justice nous défendra. Cela va exaspérer le petit docteur et son excellence le commandant des armes; mais ils l'étaient déjà. Peu nous importe! ils viennent de se mettre dans leur tort : profitons-en. Il n'y a plus de mesure à garder maintenant : nous allons nous plaindre hautement au président.

Et M. Merry conseilla au capitaine et à quelques-uns des passagers, ceux-là surtout qui étaient de professions libérales, de descendre à terre immédiatement pour porter plainte.

C'était trop l'avis du capitaine pour qu'il ne s'empressât pas d'exécuter ce projet. En conséquence, il pria Paul, M. de Cinnamon et l'un des Brésiliens de l'accompagner. Tandis que ces messieurs faisaient leurs toilettes de départ, M. Merry se fit conter tous les détails de la scène d'arrestation; l'enlèvement de son jeune ami, le fils du commandant des armes, le fit rire aux larmes : il voulut même voir et féliciter le matelot qui avait ainsi interrompu le fougueux

essor du petit cadet, comme il l'appelait. Et en effet, c'est ainsi qu'on désigne au Brésil une certaine catégorie de soldats amateurs, tous fils de famille, qui n'appartiennent guère à l'armée brésilienne que par leur uniforme.

Le gai Marseillais apportait, d'ailleurs, de bonnes nouvelles de terre. Il s'était soigneusement informé de tout ce qui importait à ses nationaux. L'affaire du navire divisait la ville en deux camps. Le premier, composé des étrangers, — c'est-à-dire, dans le langage de Bélem, les Européens ou Américains du Nord, et tous les Brésiliens des provinces, autres que le Para, — protestait hautement : le consul d'Angleterre déclarait que si les Français, en l'absence de leur consul, réclamaient son appui, il le leur donnerait tout entier. Le major Abutre s'était constitué le chef de ce parti.

L'autre camp, celui des Paraenses fonctionnaires, criait à l'assassinat, et demandait l'arrestation de tous les étrangers. A sa tête était le docteur mulâtre qui, dans la fougue de ses fonctions de fraîche date, faisait du zèle avec une âpreté toute policiale, poursuivait les partisans de la dernière révolution, recherchait tous les désordres accomplis pendant la période écoulée, et, tout en accusant les Français d'avoir massacré des Brésiliens à Marajo, reprochait au major d'avoir fait piller des navires portugais sur ces mêmes bancs de Magoari.

Enfin, madame Milliner, par habitude de modiste inoccupée, et par intérêt personnel, plus encore que par dévouement, servait à merveille la cause commune. On ne rencontrait qu'elle par la ville. Dans les rues, les boutiques, les promenades, elle était partout, tantôt en chaise à porteurs, tantôt suivie de deux mulâtresses portant son parasol et les achats qu'elle faisait sur sa route. Peinte et

chevelue plus que jamais, elle avait acheté le châle le plus éclatant du Para, et faisait bruit à elle seule comme plusieurs Turcarets en voyage. Les nègres et les enfants la suivaient par les rues. Les blancs se découvraient sur son passage; quelques personnages marquants de la cité avaient été lui rendre visite, ainsi qu'au major, et on disait même que le président était du nombre. Affublée d'un titre et d'un nom sonores, elle recevait tout le monde gracieusement, mais du haut de sa grandesse, et tout le monde s'inclinait devant la grande dame.

Tout en se posant sur haut pied dans la ville brésilienne, la rusée marchande n'oubliait pas l'avenir. Elle répandait le bruit de son prochain mariage avec le major, et défendait son futur, son lion soumis, de toute l'énergie de ses espoirs matrimoniaux ; par suite, elle jetait feux et flammes contre le jeune docteur, qu'elle accusait d'avoir fait attaquer le navire et de l'avoir fait enlever : elle !

Et le railleur Marseillais imitait les gestes de la dame, ses airs de tête dédaigneux, ses yeux inquiets d'adorateurs, sa main toujours étalée : si bien que chacun la croyait voir, et que ses auditeurs, partageant les rires et les confiances du gai conteur, oubliaient peu à peu leurs craintes. Au moment où le capitaine, paré de l'habit des grands jours, revint sur le pont avec les passagers qui devaient l'accompagner à terre, tous les autres étaient déjà si rassurés, qu'ils enviaient le sort de ceux qui partaient, et que si M. Sharp avait voulu, tous l'auraient suivi. C'étaient cependant ces mêmes hommes qui, la veille au soir, n'avaient pas osé signer, et qui, deux minutes avant, tremblaient de frayeur aux éclats de voix d'un soldat imberbe. Mais on assure que c'est le propre des enfants de la Gaule, surtout de ceux qui sont nés au midi de la Loire, de savoir

passer tour à tour et avec une promptitude admirable, des abattements les plus mornes à des confiances sans limites.

Quoi qu'il en soit, les trois passagers qui devaient partir avec le capitaine étaient montés sur le pont, et M. Merry se préparait à les conduire à terre, lorsque Montfort arriva pour s'adjoindre à eux. Faible encore et pâle de sang perdu, il ne pouvait marcher qu'avec peine. Vainement M. Sharp, lui représentant sa faiblesse physique, voulut le faire rester à bord. Il s'y refusa, et pour montrer qu'il pouvait partir, il voulut descendre dans le canot sans aide, et y descendit en effet. Quand l'âme veut, le corps obéit presque toujours, et les hommes trempés aux passions fortes marchent jusqu'à mourir.

Le canot partit. Aussitôt à bord, M. Merry ordonna à ses nègres de rester dans le milieu du fleuve au lieu de se diriger vers la ville; puis il dit à ses compatriotes :

— Messieurs, la démarche que nous faisons est devenue nécessaire, je crois, et c'est pour cela que je l'ai conseillée. Mais elle a ses dangers. Je pense que nous triompherons; cependant, je ne vous le dissimule pas, vous pouvez être arrêtés à terre, et une fois arrêtés, rester sous les verrous jusqu'à l'arrivée d'un navire de guerre. Je n'ai pas voulu dire cela tout haut à bord, mais il en est ainsi. Si vous voulez vous cacher pendant quelques jours et attendre, il est encore temps; le canot va aborder à l'île d'Onças, où j'ai un sitio, et vous vous enfuirez sur le premier vaisseau qui partira pour l'Europe.

— Et mon navire? dit M. Sharp.

— M. Useless et moi sommes là. Vous, et surtout M. de Montfort, étant en fuite, tout s'arrangera avec un peu d'argent, l'argent arrange beaucoup de choses, à Bélem surtout.

— Qu'en pensent ces messieurs? dit M. de Cinnamon.

— Allons donc! monsieur, reprit Montfort; depuis quand recule-t-on devant des voleurs et des assassins? Nous avons triomphé à Marajo, nous triompherons au Para!

— En route! cria M. Sharp.

Les nègres comprirent, et le canot se dirigea vers la ville ; mais M. Merry ordonna de ne ramer que lentement.

— J'ai encore quelques mots à vous dire, ajouta-t-il : et mieux vaut parler en plein fleuve ; là, comme on n'a pas de murs, on n'a que les oreilles qu'on désire. Puisque vous êtes décidés, et je crois que vous avez raison, avant d'arriver chez le président, il est bon de connaître le terrain sur lequel vous allez marcher.

Le pays sort d'une révolution, et en ce moment nous sommes dans toute la violence des idées contre-révolutionnaires. Comme vous entendrez par la ville des clameurs, des assertions exagérées pour ou contre les événements et les hommes, je vais vous dire en deux mots ce qui s'est passé :

« Vers la fin de l'année dernière, en août, soixante hommes de cette province, fatigués des tyrannies de nos petits despotes villageois, se réunirent en armes, mais sans savoir pourquoi, sur les rives du fleuve Acara. On envoya contre eux trente soldats qui les dispersèrent.

» En novembre, deux mois après, ces soixante hommes étaient devenus trois cents. La ville s'émut, et comme beaucoup d'individus, fatigués de vexations au moins inutiles, protégeaient ces révoltés, le président de la province fit un grand effort. On arma huit cents hommes, des embarcations de guerre, et on marcha contre eux. La révolution fut une seconde fois vaincue.

» Les victorieux triomphaient avec des éclats tyranni-

ques, lorsque le 7 janvier, à trois heures du matin, soixante-cinq hommes, seul débris de la révolte, entrèrent au Para. La ville avait dans ses murs cent gardes policiaux, treize cents soldats, douze cents gardes nationaux et sur rade deux navires de guerre. A huit heures du matin, tout cela était soumis ou en déroute, et les soixante-cinq révoltés, grossis des mécontents du jour, étaient les maîtres absolus de la ville.

»Pendant huit mois, ils sont restés paisibles souverains de la province, laissant toutes choses dans l'état où elles étaient avant eux, avec un peu plus de liberté et beaucoup plus de désordre. Enfin il paraît qu'ils se sont fatigués de leur propre gouvernement, et il y a huit jours, sur leur demande, il est venu de Rio-Janeiro un président qu'ils ont mis en possession de la ville, sous condition d'une amnistie pleine et entière.

»Mais le premier acte du président a été de les jeter tous en prison pour y être jugés. Puis il a établi une espèce de loi martiale, qui fonctionne à l'aide des hommes les plus violents et les plus tarés de la ville; si bien qu'il n'y a vexation qu'ils ne se permettent contre tout le monde. On murmure, et il est probable qu'avant peu de jours il y aura quelque soulèvement.

» Quant au président lui-même, chez lequel je vous conduis, ce n'est pas un méchant homme; mais c'est un homme faible, qui était professeur de musique à Rio-Janeiro. Comme, aux yeux des Brésiliens, la connaissance de la musique est la plus belle chose du monde, que quiconque la sait plus ou moins est un homme distingué, ceux qui la savent assez pour la professer sont des grands hommes propres à tout. On a donc envoyé le docteur pour présider la province.

» Mais la chambre provinciale lui a fait de l'opposition le lendemain de son arrivée, par cela seul qu'il venait de Rio-Janeiro. C'est la règle ici. Tout cela ennuie le président ; il ne s'occupe de rien, fait de la musique du matin au soir, et laisse le soin de tout au chef de police. Cependant, comme le cas est grave, qu'il s'agit des Français, qu'il aime, et chez lesquels il a voyagé, il est probable que nous le déciderons à une intervention, ou tout au moins à nous renvoyer devant le juge de droit, qui est un homme loyal que je connais. Et maintenant vous en savez autant que moi. *Audaces fortuna juvat.* Allons chez le président. »

M. Merry se tourna vers les nègres, et leur fit signe de se hâter. En quelques minutes le canot toucha terre en face la douane. La marée était basse, et comme les quais n'étaient pas encore importés au Para, les passagers eurent environ cinquante pas à faire sur les pierres boueuses de la grève avant de toucher le rivage ; mais les nègres de M. Merry les portèrent jusque-là, comme cela est d'usage sur les ports[1] du bas Amazone.

Les Européens se dirigèrent vers la place du palais. Leur passage parut à peine remarqué. Quelques blancs à la démarche affairée firent de loin des signes de connaissance à M. Merry, mais sans s'arrêter ; les mulâtresses qu'ils rencontrèrent se prirent à leur sourire amicalement : les nègres regardèrent, curieux, ces vrais brancos, comme ils disaient, qui avaient l'air fatigué du voyage.

[1] Cela existe encore à Bélem. Il y a des quais, mais ils ne servent qu'à marée haute. A mer basse, il n'y a, sur tout le rivage du fleuve devant la ville, c'est-à-dire sur une étendue d'une demi-lieue, qu'un seul endroit, qui a six pieds de large, où on puisse embarquer à pied sec.

Arrivés au *largo* du palais, ils s'assirent un instant sur un des bancs de cette place pour laisser reposer les blessés; car Paul, quoique rétabli, n'était pas de force à marcher longtemps, et Montfort était pâle comme un drap funèbre.

Après une halte de quelques minutes, pendant laquelle les Européens critiquèrent à loisir l'immense place couverte partout de marais verdoyants, traversés par des sentiers boueux et mal frayés qui conduisent d'une rue à l'autre, ils se remirent en route, et arrivèrent enfin devant le palais du président. C'est un vaste édifice, bien bâti, dans un style demi-italien, demi-français moderne, mais sans ornements ni sculptures, avec une large terrasse par derrière, des fenêtres et des portes élevées, des toitures en tuiles rouges : un palais véritable d'ailleurs et digne d'une grande ville.

Une espèce d'homme, portant les traces évidentes des trois sangs, blanc, indien et nègre, qui se partageaient ses veines, se promenait devant la grande porte du palais, habillé en soldat, avec un fusil qu'il portait couché droit sur son épaule, comme fait un chasseur insouciant. C'est l'habitude invariable de tout Paraense en faction : de telle sorte que dans les rues étroites où il y a une sentinelle, il faut, pour passer sans danger, calculer soigneusement les mouvements du factionnaire.

M. Merry fit entrer ses amis. A ce moment, le soldat, qui achevait un des tours réguliers de sa promenade, se détourna et cria d'une voix forte : *A o largo!* ce qui veut dire : Au large !

C'est le cri obligé de toute sentinelle brésilienne à tout passant; mais, comme les Indiens-soldats, qui composent l'armée du Para, ne comprennent en aucune façon l'utilité

de ce cri, et ne le poussent que par obéissance, peu leur importe le moment, avant, pendant ou après le passage du promeneur.

La sentinelle continua sa marche régulière : M. Merry entra à son tour. Il n'y avait encore personne dans le vestibule présidentiel. Selon l'habitude brésilienne, le Marseillais frappa vivement dans ses mains. Nul ne vint. Il alla à une porte qu'on découvrait sur un des côtés intérieurs du palais, et l'ouvrit. Alors on put voir dans une vaste pièce quinze à vingt soldats mangeant assis à terre, autour d'une marmite pleine de poisson salé, qui répandait une odeur putride. Un panier rempli de farine avariée, et une cruche pleine d'eau avec un gobelet d'étain emmanché d'un long manche, servaient à tous les convives. Pas un ne se dérangea.

Mais M. Merry connaissait l'un d'eux; il l'appela par son nom, en lui demandant le président. C'était un métis indien; il se leva, et fit monter aux Européens un escalier de pierre spacieux, puis traverser quatre ou cinq grandes salles nues, sans un meuble. Il ouvrit enfin une dernière porte, et un homme de taille ordinaire, vêtu à l'européenne, mais le teint jaune et brûlé, apparut aux yeux des Français assis à une table et mangeant.

C'était le président.

Son Excellence déjeunait comme tout Brésilien déjeune au Para : avec du poisson salé, du riz à l'eau, et une tasse de thé. Un esclave noir, à demi vêtu, se tenait debout dans un coin de la salle.

M. Merry présenta ses compatriotes; l'Excellence parut mécontente d'être surprise en tête à tête avec son maigre repas. Aussi son premier mot fut-il :

— Je regrette, messieurs, de ne pouvoir vous inviter à

ma table ; mais, vous le voyez, elle n'est pas digne d'Européens.

Après quelques phrases banales, M. Merry expliqua l'objet de sa visite, et laissa la parole à M. Sharp.

Le président écouta les plaintes du capitaine avec bienveillance et dit :

— Je comprends toutes les difficultés de votre position, et j'y prends part. Mais tout cela, cher monsieur, ne me regarde en rien : allez trouver le juge de droit.

— Mais, monsieur le président, hasarda M. Sharp, vous êtes la première autorité de la province, le président enfin; c'est à vous que nous devons nous adresser tout d'abord.

— Oh! j'ai bien assez de mes querelles régulières avec l'assemblée provinciale, sans chercher celles des étrangers! Je vous le répète, voyez le juge de droit. Je lui parlerai pour vous, car j'ai voyagé en Europe, et j'aime les Français. Mais votre affaire n'est pas de mon ressort, je ne m'en mêle pas.

M. Sharp voulut hasarder une observation nouvelle. Mais le président l'interrompit, et se tournant vers M. Merry, lui demanda où il avait logé ses amis, afin d'aller leur rendre visite.

— Ils sont à bord jusqu'à présent, dit M. Merry.

— Eh bien, si vous ne trouvez pas de maison en ville, comme cela se voit souvent dans ce triste pays, je mets le palais que j'habite à votre disposition. La place ne manque pas, ajouta-t-il en riant. Ces messieurs apporteront leur hamac, et ils seront installés. Nous ne sommes ici ni à Rio-Janeiro ni à Paris.

M. Merry déclina les offres présidentielles avec de très-belles phrases de gratitude. Ces messieurs causèrent quel-

ques instants de choses diverses, tout comme dans une consultation médicale : à savoir du prix de la farine, de la santé du roi de France, des ennuis de Bélem, et enfin de la chaleur, le prélude et la clôture obligés de toute conversation brésilienne ; Son Excellence pria le capitaine de ne pas manquer de lui réserver quelques conserves, reconduisit ses hôtes jusqu'à la pièce qui précédait l'escalier et rentra chez elle.

Dans cette pièce, à l'embrasure d'une fenêtre, se tenaient debout, causant ensemble, le chef de police, les aides de camp du président, affublés de sabres interminables et d'épaulettes énormes ; plus deux ou trois cadets, entre autres celui qui était venu à bord de *la Caroline.* A la vue des Européens, ces messieurs se prirent à rire d'une façon bruyante et avec des gestes si parfaitement insolents, que la colère monta au visage du capitaine.

M. Merry réussit à l'entraîner ; mais pas assez vite cependant pour empêcher le vindicatif marin de dire à voix haute, en regardant le jeune cadet :

— Si vous voulez un bain, jeune homme, vous pouvez revenir à bord. Vous connaissez le poignet de mes hommes.

Le cadet se tut, mais le chef de police reprit d'une voix sarcastique :

— En tout cas, monsieur Sharp, c'est votre nom je crois, vous n'y assisterez pas, ni vous ni ces messieurs, car je viens de pourvoir à vos logements.

Et se penchant brusquement, par la fenêtre qui donnait sur la grande place que les Européens avaient traversée, il donna quelques ordres à voix haute. Des hommes attendaient en bas probablement, car une voix répondit du dehors :

— C'est bon, Excellence. Tout est prêt.

Cependant les Européens s'étaient arrêtés : vainement M. Merry allait de l'un à l'autre, pour les entraîner vers l'escalier. Montfort fixait silencieusement le chef de police : Paul et le capitaine étaient rouges pourpre.

Les aides de camp et le cadet lui-même se taisaient désormais : et nul ne riait. Tous ces porteurs d'uniforme comprenaient qu'il serait imprudent de pousser à bout leurs ennemis, même avec l'aide de la garde placée au-dessous d'eux. Enfin, moitié raison, moitié par les efforts du Marseillais, les Européens descendirent l'escalier et traversèrent le vestibule. A la porte, en dehors, il y avait une compagnie entière de soldats de police, presque tous nègres et mulâtres, et derrière eux, sur la place, une masse compacte de curieux. Les passagers de *la Caroline* firent quelques pas à travers les rangs mal fermés des soldats. Presque aussitôt leur chef s'avança vers Paul, qui marchait le premier, donnant le bras au Brésilien, et lui mettant brusquement la main sur l'épaule :

— Vous êtes prisonnier, lui dit-il.

— Soit, dit le jeune homme, qui comprit de suite l'inutilité d'une résistance. Mais quand tu touches un Français, nègre, tu dois saluer.

Et d'un revers de main il jeta par terre le shako de l'officier.

Ce dernier se baissa tranquillement, ramassa son shako et se plaça à côté de son prisonnier, sans rien dire.

Pendant ce temps, les soldats du détachement avaient entouré les Européens, qui se trouvèrent tous arrêtés sans avoir pu songer à une résistance quelconque.

A ce moment, le chef de police, placé à la fenêtre du

haut de laquelle il avait donné ses derniers ordres, appela Montfort à voix haute.

Le jeune homme releva la tête en entendant son nom :

— Nous verrons maintenant, monsieur, dit le docteur, si vous serez aussi insolent qu'à Marajo, et aussi riche qu'à bord.

— A Bélem comme à Marajo, comme à bord, le comte Henri de Montfort n'a que du mépris pour un bâtard d'esclave, reprit Montfort en espagnol et d'une voix sonore, accentuée, qui retentit sur la place.

Une voix de la foule cria : *Viva o Franceze!* et il y eut des rires et des applaudissements.

L'œil du jeune docteur s'injecta de sang, son visage pâlit, le bistre noir qui cernait ses yeux devint blafard ; il étendit par la fenêtre ses poings serrés, et, d'une voix saccadée de fureur, il vomit des injures contre son ennemi.

Mais sa fureur même fit tourner tout à coup la face des choses en faveur des prisonniers.

Après avoir reconduit ses hôtes jusqu'à l'avant-dernière des salles qui composaient ses appartements, le président était rentré. Mais, en revenant à travers ces grandes pièces vides et sonores, un bruit de voix monta jusqu'à lui. Curieux comme un oisif qu'il était, il revint sur ses pas, prêtant l'oreille.

Les voix venaient du dehors par les fenêtres, qui étaient ouvertes, comme elles le sont toujours sous le ciel équatorial ; il s'approcha de l'une d'elles, et entendit la réponse de Montfort, les cris de fureur de son chef de police.

Il écouta d'abord, sans se montrer. Mais la curiosité l'emporta sur son penchant à ne se mêler de rien : il avança la tête en dehors pour mieux voir. M. Merry, qui

était, comme ses compatriotes, entouré de soldats, leva par hasard les yeux sur les fenêtres du palais, et découvrit la tête curieuse du président, qui passait en dehors des murs.

Il leva le bras vers lui, et dit en français, avec l'à-propos de son esprit marseillais :

— Si tel est le logement que Son Excellence réserve aux compatriotes que je lui amène, je lui demanderai la permission de ne plus lui en présenter.

La tête disparut ; mais le coup était porté.

— J'ai l'air d'un traître ou d'un mannequin aux yeux de ces hommes, dit le président à demi-voix. Je leur offre mon palais pour demeure, et on les emprisonne sous mes yeux ! — Arré ! cela ne sera pas ! Ce maudit docteur me fera assassiner, avec ses violences policiales !

Et passant rapidement dans la pièce où se tenaient ses aides de camp, il interpella l'un d'eux :

— Monsieur d'Antecamara, descendez ; faites mettre en liberté les étrangers qu'on vient d'arrêter, et conduisez-les vous-même chez le juge de droit.

L'aide de camp s'inclina et descendit.

— Qui se permet ici de faire arrêter du monde jusque dans mon palais ? demanda le président à voix haute et en se tournant vers le chef de police.

Mais ce dernier était en proie à une fureur trop vive pour mesurer ses réponses avec sa servilité ordinaire, aussi s'écria-t-il en regardant le président en face :

— Moi ! dans l'intérêt de la province du Para, dont je suis le chef de police et le représentant.

— Eh bien, monsieur, dit le président d'une voix beaucoup moins forte qu'à sa première question, à l'avenir

vous n'arrêterez personne sans mon consentement, et surtout personne dans mon palais.

— Votre Excellence est souveraine maîtresse, reprit le docteur qui se calmait à son tour. J'ai cru bien faire.

— Je n'en doute pas, mon cher d'a Cobra, je n'en doute pas; mais il ne faut pas opérer ces arrestations en plein jour. Votre zèle vous emporte. Allons, oublions ces étrangers; venez avec moi; je veux vous faire entendre une chanson française que je viens de mettre en musique.

Et s'appuyant amicalement sur le bras de son auditeur calmé, il partit reprendre le cours de ses occupations présidentielles.

Ainsi que l'avait très-bien dit M. Merry, le président était faible plutôt que méchant; de plus, on disait tout bas que, tenant beaucoup à un traitement qui lui était plus lucratif que ses leçons de musique, il voulait à tout prix garder sa place. Pour cela il lui fallait conquérir les bonnes grâces de l'assemblée provinciale qui, en dépit de Rio-Janeiro, faisait et défaisait les présidents, comme autrefois Warwick les rois d'Angleterre. Le chef de police était un des membres tout-puissants de la turbulente assemblée. Le président ménageait le chef de police, et malgré son amour pour les Français, il en eût laissé emprisonner des millions plutôt que de se fâcher avec son subordonné-protecteur.

Cependant l'aide de camp de Son Excellence était arrivé parmi les soldats, qui s'étaient déjà placés en rang pour conduire les prisonniers. Il ordonna au commandant du détachement de les remettre tous en liberté, et, de l'air gracieux d'un chien, que son maître aurait donné comme escorte à des loups, il invita les Européens à le suivre chez le juge de droit.

M. d'Antecamara était Paraense de père en fils, ami du docteur et officier dans la garde nationale de la ville. A tous ces titres, il portait aux étrangers une patriotique horreur. Cependant il obéit aux ordres de son maître, et conduisit M. Merry et ses compatriotes jusque devant le cabinet du juge de droit.

Mais ce magistrat n'était pas encore arrivé à la maison de justice. L'aide de camp laissa les Français pour aller le chercher. En sortant, sur la porte même du palais, il rencontra le promoteur public ou procureur impérial de la ville, autre docteur indigène, créature du chef de police et, comme lui, membre de l'assemblée provinciale. Il lui raconta les événements qui venaient de se passer et les ordres formels du président.

A quoi tiennent ici-bas les destins des hommes! Le sommeil ou le repas attardé de l'un d'eux devait avoir sur l'avenir d'une province entière et sur la vie de milliers d'individus des conséquences incalculables!

— Cela ne regarde pas le juge de droit, dit le jeune magistrat. La poursuite des délits m'appartient exclusivement, et je ne me laisserai pas dépouiller de mes prérogatives par un étranger de Rio-Janeiro. D'ailleurs, la faiblesse du juge de droit est connue; jusqu'à plus ample informé il laissera les Français en liberté, sous caution de son ami Merry.

— Oui, reprit avec amertume M. d'Antecamara, ces *malvados* étrangers viennent nous assassiner, et nous les mettons en liberté nous-mêmes! Mieux vaut être étranger que Paraense! Mais ils s'entendent tous, ceux de Rio-Janeiro et ceux d'Europe. Il n'y a dans la ville que le juge de droit qui soit entiché de l'amour des codes, et qui préfère un bout de loi à l'intérêt de sa ville! Un âne qui

sait peut-être son métier, mais pas un mot de musique! qui n'est pas même docteur! c'est à lui que l'affaire est confiée!

— Eh bien, dit le promoteur, il ne tient qu'à vous d'empêcher cela. Amenez les étrangers à mon cabinet, et je me charge de les faire arrêter, moi.

— Et mes ordres?

— Bah! je prends tout sur moi. Je suis de l'assemblée provinciale; si le président vous fait un reproche, vous lui direz que je l'ai voulu.

M. d'Antecamara hésitait. Mais faire incarcérer des étrangers, des ennemis! La tentation était trop forte pour sa haine jalouse. Il consentit.

— Pendant ce temps, dit le promoteur, je vais chercher le détachement de police : ce sont les hommes les plus solides du Para; leur chef reviendra avec moi et fera cerner la salle. J'entrerai, et après un interrogatoire pour la forme, je lui ordonnerai de conduire les accusés à la prison publique.

Tout fut fait comme l'avaient combiné les deux patriotiques amis. Sous prétexte que le juge de droit avait changé de cabinet et pris celui du promoteur, l'aide de camp y conduisit les étrangers sans défiance. Ils attendaient depuis quelques minutes à peine, quand le jeune magistrat entra le sourire sur les lèvres.

Il salua M. Merry, lui tendit la main d'un air protecteur, et parut ne pas même apercevoir les étrangers installés dans son cabinet; puis il alla s'asseoir sur un fauteuil en canne devant une table noire chargée de papiers, qui, avec un hamac en coton, composaient tous les meubles du sombre prétoire.

M. Merry lui dit assez brusquement :

— Nous sommes fâchés d'avoir dérangé Votre Seigneurie; mais ce n'est pas à elle que nous avons affaire, c'est au juge de droit.

Et il se tourna vers l'aide de camp pour le sommer de les conduire chez ce magistrat.

Il n'y avait plus d'aide de camp ; M. d'Antecamara avait jugé prudent d'abandonner le promoteur public aussi bien que les étrangers.

Ne le voyant pas, M. Merry se hâta pour sortir; mais à la porte en dehors de la salle, sur le corridor, jusque dans la cour d'entrée, il aperçut des soldats; ceux-là même qui l'avaient arrêté devant le palais.

Habitué aux perfidies provinciales du pays, M. Merry comprit tout et referma la porte en disant à voix basse à ses compatriotes :

— Du calme ! c'est un piége, vous êtes prisonniers de nouveau. Ne répondez à rien. Je vais chez le président; gagnez du temps : s'il le faut, laissez-vous mettre en prison, et comptez sur moi.

Puis se tournant avec sang-froid vers le promoteur public qui feuilletait quelques papiers d'un air indifférent :

— J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Seigneurie que nous avions affaire au juge de droit et non à elle.

— Je le remplace aujourd'hui, dit le promoteur, et j'en suis charmé, mon cher Merry, s'il s'agit aujourd'hui d'un service à vous rendre. Vous savez toutes mes sympathies pour vos compatriotes.

— Je le désirerais, mais le président a désigné le juge de droit.

— Eh bien, je vous le répète, je le remplace. De quoi s'agit-il?

— Oh! ce n'est pas mon affaire, dit M. Merry. Mes compatriotes vous le diront, s'ils le veulent. Ils sont en bonnes mains, puisqu'ils sont dans les vôtres. Je les accompagnais, parce que le juge de droit ne sait pas le français; mais Votre Seigneurie le sait. Je les quitte.

— Partez, partez, mon cher Merry, je me charge de leur affaire.

Le promoteur se leva et conduisit le négociant jusqu'à la porte, en disant tout haut :

— Adieu, monsieur Merry, vous pouvez passer.

Les rangs des soldats s'ouvrirent, et l'intelligent négociant se dirigea en toute hâte vers le palais.

A peine fut-il éloigné, que l'interrogatoire commença. Le promoteur, jetant hardiment le masque, leur demanda si par hasard ils ne connaissaient pas ces Français qui arrivaient de Marajo?

— Si, monsieur, car nous sommes ces Français eux-mêmes, dit M. Sharp.

Aussitôt le jeune magistrat se leva, et feignant une irritation profonde, il s'écria :

— Vous êtes les coupables de Marajo, messieurs! Vous êtes bien hardis d'oser vous présenter devant moi!

Puis, sans laisser aux accusés le temps de répondre un seul mot, il commença tout un réquisitoire, comme s'il avait été en pleine cour d'assises : entassant, avec déductions et commentaires, les imputations les plus ridicules; parlant tour à tour de contrebande, de vols, d'assassinats gratuits, accomplis, disait-il, en pleine paix et sur des hommes inoffensifs. Après plus d'un quart d'heure d'accusations échafaudées, il fit une pause comme pour attendre la réponse des accusés.

Les Européens restèrent silencieux; alors il reprit de nouveau la parole et dit avec des intonations de bienveillance émue :

— Je comprends que M. Merry vous ait laissés seuls, messieurs. Mais malgré mon amitié pour lui et votre nation, je me dois à mon devoir. La justice avant tout.

Puis, sous prétexte de justice, il se prit à fulminer de nouveau, des phrases à grands roulements sur la morale publique, les devoirs des sociétés, et tous ces lieux communs sanglants, qui, depuis Caïphe jusqu'à Fouquier-Tainville, traînent par les réquisitoires.

Mais il fut brusquement interrompu. Dès le commencement de ce discours, Montfort, brisé de fatigue, avait été s'asseoir dans le hamac et depuis lors s'y berçait d'un air nonchalamment ennuyé; c'était dans sa nature et plus fort que sa volonté ; quand le mépris lui soulevait le cœur, il le laissait lire sur son visage et déborder, coûte que coûte. Au milieu de l'une des plus ronflantes périodes du jeune orateur, il se leva et dit :

— Voici longtemps, monsieur, que mes amis et moi nous vous écoutons en silence; et vous devriez voir que nous avons la ferme résolution de ne pas répondre. Faites-nous donc grâce, je vous prie, de votre éloquence, et concluez.

— Oui, dit M. Sharp, car, à vrai dire, j'aime encore mieux la prison que l'ennui de vous entendre.

— Eh bien, messieurs, dit le promoteur à voix brève, comme je suis promoteur public, chargé de poursuivre les crimes, j'ordonne votre arrestation préventive.

— Quant à vous, senhór José, ajouta-t-il en se tournant vers le jeune Brésilien, quant à vous, le hasard seul

vous a réuni à ces meurtriers; mais la loi brésilienne ne poursuit que les vrais coupables. Vous pouvez vous retirer.

Le jeune homme voulut répliquer et défendre ses amis; il insista même pour partager leur sort, mais le magistrat reprit :

— Votre amour pour la France vous égare : les renseignements que je possède ne parlent pas de vous, et nous devons prendre votre défense contre vous-même.

M. Sharp se tourna vers son passager et lui dit :

— N'insistez donc pas, cher monsieur. Restez libre, ne serait-ce que pour aller dire à mon second de ne pas quitter le bord, ni lui ni les passagers.

— J'obéis, dit le Brésilien, mais je vous donne ma parole que, dussé-je aller jusqu'à l'empereur, justice vous sera rendue.

Le promoteur ne répondit pas, il agita seulement une sonnette qui fit entrer le chef du détachement.

Mais, au même instant, le bruit éloigné d'un coup de canon retentit au dehors et résonna dans la salle. Promoteur et capitaine, tous deux parurent subitement frappés de mutisme, et une minute après le bruit, ils écoutaient encore avec une inquiétude évidente; enfin le capitaine dit en portugais :

— C'est un coup de canon du fortin. Il n'y a pas de fête annoncée. Un navire de guerre entre au Para.

— Oui, dit le magistrat; faites sortir un de vos hommes, et qu'il revienne nous dire le pavillon signalé par le fort de la ville.

Le soldat revint presque aussitôt.

— Anglais, dit-il en entrant dans la salle.

— Esta bom, reprit le magistrat, parlant toujours en

portugais, vous pouvez conduire les prisonniers; les Anglais n'aiment pas les Français, il n'y a rien à craindre.

Sans ajouter un mot, il s'assit de nouveau à son bureau, et parut ne plus s'occuper des prisonniers.

Mais Montfort avait tout compris, et l'arrivée du navire anglais lui rendant confiance, il s'avança devant le jeune magistrat et lui dit d'une voix calme :

— Monsieur, souvenez-vous bien de ce que vous faites; car, je vous le jure, foi de gentilhomme! je me vengerai. Je proteste, et nous protestons tous, contre une arrestation illicite.

Le Brésilien ne leva même pas les yeux du papier qu'il paraissait lire.

Montfort se retourna vers ses compatriotes :

— Nous sommes arrêtés, dit-il; mais un navire de guerre anglais vient d'entrer. Nous verrons. En ce moment la résistance est inutile. La maison est pleine de troupes. Mais pour que la protestation soit plus éclatante, laissons-nous emporter en prison.

— Vous avez raison, dit M. Sharp.

Le promoteur brésilien semblait toujours ne rien entendre. Cependant il fit un signe au chef du détachement, et aussitôt la salle se remplit de soldats. Chacun des quatre prisonniers se laissa tranquillement enlever par deux ou trois hommes, qui les emportèrent successivement en dehors.

Quand le dernier d'entre eux fut entraîné, le promoteur dit au capitaine :

— Conduisez-les par l'intérieur du palais, on ne les verra pas emmener.

Puis il referma la porte, et si les prisonniers avaient pu

écouter à travers les murailles, ils auraient entendu avec effroi le jeune docteur dire à demi-voix, en se renversant dans son hamac :

— S'ils sortent maintenant avant d'avoir abandonné la valeur de leur navire... D'a Cobra n'est qu'un fou. Quant à ce monsieur insolent, qui doit être le payeur de fusil que le chef de police déteste si fort, avec de l'*assacu* pendant deux jours on peut faire la joie de ses héritiers. Je veux au moins trois *contos de reis*, neuf mille francs, comme diraient nos prisonniers, pour ma part dans cette affaire. Voilà une bonne journée. Maintenant, faisons un peu de procédure contre les matelots anglais embauchés sur notre frégate, car avant ce soir ce navire de guerre va exiger de nous des explications sans fin.

VI

Madame Cerny et le brick de guerre anglais. L'assemblée provinciale.

> Quoique pâle et lassée, oh Dieu! qu'elle était belle !
> Comme le monde avait, sous son précoce été,
> Mûri, sans la flétrir, l'angélique beauté !
>
> LAMARTINE.

Tandis que les dangers se multipliaient ainsi sous les pas du capitaine de *la Caroline* et de ses défenseurs, les autres passagers restaient à bord dans une inquiétude qui croissait d'instant en instant. Ils avaient attendu avec assez de calme pendant la première heure; mais le temps marchait, et personne ne revenait de terre. L'arrivée du

navire de guerre anglais, qui vint mouiller entre *la Caroline* et le rivage, produisit une diversion chez quelques-uns, mais réussit à peine à distraire un instant les regards de madame Cerny et de sa fille.

Tristement accoudées à la rampe de la dunette, les deux femmes restaient là silencieuses, échangeant, à rares intervalles, une parole d'espoir ou d'inquiétude, puis retombaient dans leurs muettes anxiétés.

La jeune fille, avec ses yeux de seize ans, cherchait à découvrir son fiancé parmi les rares passants qui apparaissaient sur le rivage, à travers les éclaircies des navires. Tour à tour ses espoirs naissants ou déçus se reflétaient dans ses yeux et dans son attitude. Une fois, elle crut reconnaître madame Milliner dans une Brésilienne qui traversait la rade en canot, abritée du soleil par une négresse armée d'un parasol aux voyantes couleurs; et à ce moment un nuage de jalousie féminine, au souvenir des triomphes de la dame, passa comme un éclair sur le visage de la jeune fille. Les admirations du vulgaire ont tant de charmes pour la jeunesse, que les fumées de ce grossier encens troublent parfois jusqu'à ses chastes pensées. Mais Henriette était trop profondément inquiète de son fiancé pour s'arrêter longtemps à ces idées, et la dame en falbalas s'effaça bientôt de sa mémoire, pour faire place à des inquiétudes croissantes.

Quant à sa mère, elle était plongée dans un abattement profond. Depuis le brusque départ de Montfort, madame Cerny ne vivait plus, en quelque sorte. Elle venait de passer près de lui deux jours entiers, deux jours de fièvre. Toujours seule à son chevet, avec une tapisserie aux mains pour garder un maintien, elle avait vécu, pendant ces deux jours, d'amour et d'oubli, sans avoir le temps de

songer au passé, sans avoir la force de refuser l'espérance.

Vainement, pressentant un malheur au moment où Montfort avait voulu partir, elle avait tout fait pour le retenir. Elle lui avait représenté l'inutilité de sa présence, les dangers d'une marche quelconque avec ses blessures récentes; il était demeuré inébranlable.

— S'il y a enquête immédiate, avait-il répondu, j'expliquerai mieux que personne la conduite du docteur. Je me dois au capitaine et à tout le monde; puis je hais ce mulâtre, je ne sais quel pressentiment me dit qu'il est fatal. Je veux lutter.

Clémence avait gardé le silence, et Montfort était parti; alors elle était montée sur la dunette avec sa fille, pour suivre le canot des yeux. Depuis ce moment, et il y avait plusieurs heures, elle n'avait pas changé de place; tantôt cachant son front dans ses mains, tantôt laissant errer sur le fleuve ses yeux sans regard, perdue tour à tour dans des frayeurs et des angoisses contraires.

— Insensée! se disait-elle, où me conduira cet amour? Qui sait si demain, quand il se sentira guéri, plein de jeunesse et de force, il m'aimera toujours? Aujourd'hui déjà, voici qu'il m'a quittée malgré tout, pour un vain point d'honneur, une vengeance à poursuivre. Puis, regardant sa fille isolée, elle aussi, dans son attente, elle pensait à sa solitude prochaine, et voyait tout lui manquer à la fois, son enfant comme son amour. Si, au contraire, les souvenirs de ces deux jours écoulés venaient redorer son avenir, elle s'effrayait alors de cette absence prolongée, et sans cesse consultait les heures, qui passaient inflexibles et solitaires.

Enfin, vers midi, peu de temps après l'arrivée du brick anglais, la première à bord, elle aperçut un canot qui

venait au navire, conduit par deux hommes, mais avec un seul passager.

Bientôt sa fille reconnut comme elle le Brésilien qui avait accompagné leurs amis. Henriette prit silencieusement la main de sa mère, et toutes deux comprirent un malheur, d'abord à la solitude du jeune homme, puis à sa figure bouleversée.

— Allons, mon enfant, du courage, dit-elle en embrassant le front de la jeune fille.

— J'en ai, reprit celle-ci. Cependant les larmes s'échappaient de ses yeux malgré elle.

Clémence était pâle, mais ne pleurait pas. Son courage grandissait avec sa douleur, et elle s'armait pour la lutte qu'elle prévoyait.

Le jeune homme monta à bord, réunit les passagers sur la dunette, et leur conta brièvement ce qui venait d'arriver. Chacun garda le silence, plutôt effrayé du sort qui le pouvait attendre, que des dangers des prisonniers.

Clémence seule éleva la voix :

— Que fait M. Merry?

— Il est chez le président, dit le Brésilien; mais je ne l'ai pas revu.

Elle réfléchit une minute; puis, avec ce calme nerveux et lucide que les femmes savent trouver si souvent à l'heure du péril, elle prit une brusque résolution, et s'adressant à M. Useless :

— Monsieur, lui dit-elle, veuillez me donner un canot et un homme pour nous conduire, ma fille et moi : je veux aller à bord du navire anglais.

— Impossible, madame, dit le formaliste lieutenant; le

brick de guerre n'a pas encore la libre pratique : on ne peut y aller.

— Alors faites-moi conduire à terre; là je trouverai un canot.

— Plus tard, madame, plus tard. Je suis responsable maintenant, plus que jamais, de vous et du navire, je ne puis vous laisser débarquer ainsi seule.

Une discussion s'engagea; mais madame Cerny ne gagnait rien sur le lieutenant, qui se renfermait dans ses devoirs avec l'obstination de sa nullité. Le maître était à quelques pas des deux interlocuteurs.

— Je ne sais pas ce qu'elle veut, dit-il tout à coup à son mousse qui achevait avec lui un chapeau de pailles d'urucuri prises à Vigia; mais je suis sûr, comme il n'y a qu'un Dieu, que c'est pour lui qu'elle se débrouille; quand je devrais aller tout seul crocher leur empereur, je la conduirai. Et toi, faï-chien, tu viendras avec moi.

S'approchant du lieutenant de son air le plus respectueux :

— Commandant, dit-il, si cela est un effet de votre bonté, je vais prendre le youyou pour la poste au choux [1]. Un des blessés a le scorbut, et il faut des vivres frais. En passant je peux mettre la passagère.

— Alors, comme cela, soit, dit M. Useless, qui, fatigué de discuter, saisit ce prétexte pour revenir sur son refus.

— Merci, monsieur, dit la veuve; mais en disant ces mots au lieutenant, elle jeta au maître un de ces longs regards de gratitude dont les femmes de cœur ont seules

[1] La poste aux choux, terme sacramentel de bord, est le canot qui va chaque matin chercher à terre des vivres frais.

le secret : un de ces regards qui avaient fasciné Montfort, et qui faisaient dire à Malcontent dans son pittoresque langage : — que cette passagère-là enjôlerait le bon Dieu.

Puis aussitôt, frappée d'une idée soudaine qui lui arriva comme une inspiration de son amour en péril, elle descendit dans la cabine de Montfort.

Elle avait entendu le jeune homme raconter un jour, qu'il avait dans ses papiers une lettre de recommandation à laquelle il attachait une grande importance. Elle lui venait du Foreign-Office d'Angleterre. Au moment de partir pour l'Amérique, il avait cru devoir écrire une lettre d'adieu à l'un de ses parents, membre de la chambre des lords. Voyageur lui-même, le noble lord, qui connaissait par expérience l'utilité de la protection anglaise, avait envoyé à son jeune cousin une lettre du ministre d'Angleterre, portant recommandation générale pour les consuls anglais dans les deux Amériques.

Le souvenir de ce récit et tous ses détails arrivèrent à l'esprit de Clémence comme un éclair. Elle trouva promptement les papiers du jeune homme.

Le premier qui tomba sous sa main fut un testament. Elle eut un frisson de crainte, et un pressentiment sinistre suspendit un instant sa recherche. Mais, se remettant aussitôt, elle parcourut les autres papiers et trouva bientôt celui qu'elle cherchait. C'était une grande lettre in-folio contenue dans une enveloppe à cachet volant, et ainsi conçue :

« Messieurs, M. le comte Henri de Montfort, gentilhomme français, auquel je donne cette lettre, se rend dans les Amériques pour y faire des études scientifiques.

Vous lui accorderez votre protection pleine et entière, comme s'il était sujet d'Angleterre, et j'apprendrai avec plaisir tout ce que vous aurez fait pour lui.

» *Signé :* Lord ***,

» Secrétaire d'État, etc. »

Et au bas de la lettre :

« A Messieurs les ministres, consuls et chefs d'escadre de Sa Majesté Britannique, dans les deux Amériques. »

— Je connais bien peu les Anglais, dit la veuve, ou avec cette lettre j'obtiendrai la protection du commandant de ce brick.

Elle replaça soigneusement les papiers; mais celui qu'elle avait trouvé le premier, le testament, tomba sur le plancher; elle le ramassa. Il était plié, mais ouvert, et il suffisait de regarder pour y lire. Une tentation lui vint au cœur; elle le prit : puis tourna la tête sans le déployer; puis enfin, fille d'Ève, regarda, — à peine, à peine, — assez cependant pour lire son nom.

Il n'y avait qu'une seule phrase. Montfort lui léguait tout ce qu'il possédait. Clémence sentit des pleurs à ses yeux.

— Oh! dit-elle en prenant le testament et le portant à ses lèvres, moi qui ai douté de son amour ! Henri ! je t'aime !

Il y a, dans les pensées écrites en vue de la mort, une vérité d'affection suprême, qui porte avec elle des larmes et de la joie.

Se sentant renaître à force d'amour, elle rentra dans sa cabine, ajusta ses cheveux et se drapa à la hâte dans un châle noir; puis, se regardant un instant au miroir, elle sourit en se retrouvant belle, belle de cette beauté voilée qui parle à l'âme, et reparut sur la dunette, confiante, presque joyeuse.

Sa fille l'attendait. La figure de sa mère était si changée, qu'Henriette s'en aperçut et le lui dit :

— J'ai l'espérance, répondit-elle; partons.

Et, suivie de sa fille, elle descendit sur le canot avec l'aide d'un des missionnaires, qui, instruit de sa résolution, voulait l'accompagner.

Mais elle refusa son offre.

— Les Anglais sont protestants, dit-elle; je vous remercie, mon père ! j'irai seule avec ma fille.

A peine fut-elle dans l'embarcation, que le maître, qui était assis près d'elle au gouvernail, se pencha à son oreille et lui dit, en retirant à la fois son chapeau de paille et sa chique éternelle :

— Madame, je vous conduirai au bout de la mer si vous voulez. Mais j'aimerais mieux vous conduire ailleurs qu'à bord de l'anglais. Nous voilà quatre bons mathurins, sans compter le mousse, tous bien armés.

Et il entr'ouvrit sa vareuse, sous laquelle étaient une paire de pistolets et un poignard.

— S'il ne s'agit que de chavirer leur ville pour reprendre le passager, je m'en charge, et que le vin du bord me serve de poison si je ne le ramène pas avant une heure. Cela vaudra mieux que l'anglais.

Et si Clémence avait dit oui, le maître l'aurait tenté comme il le disait, et il aurait réussi comme il le promettait !

Mais Clémence ne partageait ni sa fière et belliqueuse confiance, ni son aveugle haine.

Elle mit doucement sa main blanche sur l'épaule du matelot.

— Je vous remercie, Malcontent. Mais il a coulé assez de sang français sur cette terre inhospitalière. C'est le tour des Anglais.

— Comme vous voudrez, madame.

Et se tournant vers les matelots :

— Souquez dur, dit-il.

Les hommes, qui n'avaient entendu qu'à moitié la conversation du maître, crurent qu'ils nageaient pour débarquer et reprendre les passagers par la force; cependant ils redoublaient d'efforts.

— Cela sera dur, dit le chef de nage, en se courbant sur l'aviron; mais c'est égal, marche!

— Du calme, dit Malcontent. Nous sommes des ambassadeurs pour le moment.

Le canot aborda contre le brick, au bas de l'échelle. En voyant des femmes, le midshipman de garde arriva à la coupée, descendit et offrit silencieusement la main à madame Cerny.

— Je voudrais parler au commandant, dit-elle en anglais.

Elle monta : sa fille la suivit en silence.

Un homme jeune, mince, blond, pâle, l'àspect hautain, mais la figure douce, se promenait sur le pont en petite tenue de bord. Clémence devina le capitaine du navire, et devança le midshipman.

En voyant venir deux femmes conduites par l'un de ses officiers, le commandant, car c'était lui, jeta son cigare à la mer et s'avança à leur rencontre.

De tous les passe-ports humains, le plus puissant de ce monde est la beauté d'une femme. Clémence était dans tout l'éclat de sa beauté. Henriette, sa fille, jolie, mais moins belle, lui faisait cortége en quelque sorte. C'était comme un reflet d'elle-même, une fleur encore enfermée dans sa jeunesse virginale, non éclose, indécise, et rehaussant la splendeur épanouie de sa mère. Il y a des femmes, dit-on, qui ont peur de leurs filles trop belles, et qui les laissent à l'ombre. C'est que déjà leur beauté s'en va, que leur automne s'effeuille, et que, femmes plus encore que mères, elles ont peur du printemps qui monte. Mais celles qui se sentent en plein été et qui, vraiment mères, se parent de leur fille comme d'un souvenir et d'une espérance, celles-là rayonnent davantage à se trouver près de leur enfant.

— Commandant, dit madame Cerny, après un léger salut et parlant toujours en anglais, je suis Européenne et Française; comme compatriote, je viens vous demander, pour ma fille et pour moi, protection contre les autorités de ce pays.

A la démarche, à la figure, à la toilette élégante mais simple des deux Françaises, l'officier anglais reconnut des femmes distinguées de race et d'existence. Il s'inclina et reprit en français :

— Parlez, madame, je suis à vos ordres.

Puis approchant deux des siéges de bord qui étaient épars sur le pont, de la main il fit signe aux deux femmes de s'asseoir. Trois officiers du navire, qui fumaient appuyés au bastingage en regardant la ville, se reculèrent discrètement à quelques pas.

Clémence et sa fille s'assirent.

— Avant de vous expliquer, monsieur, l'objet de ma

démarche, veuillez prendre connaissance de cette lettre.

Et en disant ces mots, elle remit au commandant la recommandation qu'elle avait trouvée dans les papiers de Montfort.

L'Anglais lut la lettre, regarda soigneusement l'adresse et la signature; puis la rendit à la veuve, en disant :

— Je n'avais pas besoin de cette lettre, madame. Votre qualité de Française me suffisait. Mais en présence de l'ordre formel du ministre de Sa Majesté, vous protéger est mon premier devoir. C'est à madame la comtesse de Montfort que j'ai l'honneur de parler ?

Surprise à cette demande naturelle d'ailleurs, quoique imprévue pour elle, Clémence se sentit rougir et devint presque tremblante.

— Je vous écoute, madame, dit le commandant.

Rappelée à elle-même, madame Cerny raconta brièvement les combats de Marajo, l'emprisonnement de Montfort et du capitaine. Puis, avec cette habileté féminine qui ne veut ni mentir ni cependant produire une vérité nuisible à sa cause, elle ajouta :

— Le second du navire est un pauvre officier, au-dessous de sa tâche; les autres passagers sont sans énergie. Je me trouvais seule, monsieur, au milieu de nos faiblesses; M. de Montfort est en danger plus que tout autre, par l'animosité du chef de police de cette ville. Je suis venue vers vous, vous demander conseil, asile et secours.

— Et, foi de gentilhomme, je vous donnerai dès aujourd'hui, madame, toute la protection que vous réclamez de moi. Veuillez rester assise et m'attendre seulement une seconde.

Il appela le jeune midshipman qui avait amené les deux femmes :

— Monsieur Dullhatred, dit-il, faites armer la baleinière; prenez dix hommes, allez chez le consul de Sa Majesté, et dites-lui que je le prie de venir de suite à mon bord.

— Vous savez, commandant, que nous ne sommes pas encore visités par la santé?

— Je le sais. Mais vos hommes seront armés, et si quelqu'un à terre voulait vous empêcher de débarquer, vous feriez usage de vos armes. Allez!

Puis se tournant vers un des officiers qui s'étaient écartés à l'arrivée des deux Françaises :

— Lieutenant, vous ferez préparer mon appartement pour recevoir ces dames, et transporter mes vêtements dans une chambre d'officier. Vous enverrez à bord du navire français chercher tout ce qui appartient à M. le comte de Montfort.

Le lieutenant s'inclina et descendit dans le carré.

Le commandant prit alors sous le bras, et familièrement, un officier un peu plus âgé que les autres et qui paraissait être le second du navire :

— Mon cher John, lui dit-il à voix basse, nous allons encore donner une leçon à ces Brésiliens : ils ont fait des leurs contre un pauvre navire de commerce français et emprisonné le capitaine. L'un des passagers est un ami de lord ***, qui le recommande. Que tout soit prêt pour l'appareillage; ayez l'œil sur la batterie, et faites monter deux hommes dans les hunes, afin de regarder à terre tout ce qui se passera.

Tous ces ordres furent exécutés à l'instant même. Le commandant revint aux deux Françaises.

— Je ne puis rien faire, dit-il, avant l'arrivée du consul; je viens de l'envoyer chercher. S'il arrive avant la

nuit, je vous promets, madame, que monsieur votre mari dormira ce soir à mon bord.

Puis il leur expliqua les ordres qu'il venait de donner relativement à sa chambre et à leurs effets de bord.

Madame Cerny lui tendit la main en disant simplement :

— Merci, commandant. Au nom de M. de Montfort, j'accepte tout. Permettez-moi seulement de renvoyer les matelots qui m'ont amenée.

Elle se dirigea vers la coupée. Malcontent et ses hommes étaient restés dans leur canot et attendaient en silence, sans qu'un geste, un regard, une parole, eussent été échangés entre eux et les matelots anglais du brick.

— Maître, lui dit-elle, je reste à bord ; vous le direz à M. Useless. Mais je vous remercie, Malcontent, et ni M. de Montfort ni moi n'oublierons jamais leur ami, le maître de *la Caroline*.

— Vous restez, dit le matelot. Eh bien, tant mieux ; ils vous défendront. Ce sont de bons enfants, après tout, ces Anglais ! Si ce n'étaient pas des Anglais ! Adieu, madame. Après les mariages, si M. de Montfort retournait en France et qu'il eût besoin d'un pas grand'chose pour mener son monde, — je me fais vieux et fatigué du métier, — moi, je vivrais bien avec vous deux.

Pour cacher l'émotion qu'il ressentait, le maître se tourna vers ses hommes en criant d'une voix forte :

— Pousse !... Au navire !... Le scorbut attendra à demain.

Mais, au même moment, il aperçut la barque de la santé qui se dirigeait à toutes rames vers le bâtiment de commerce anglais mouillé derrière *la Caroline*. Le docteur Exequias, étant resté toute la nuit à la maison de

jeu, avait oublié d'aller visiter ce navire, qui depuis deux jours attendait son bon plaisir. L'arrivée du croiseur britannique lui rappelant ses devoirs, il s'empressait d'y aller.

En l'apercevant, le maître dit à ses rameurs :

— Nagez dur, et coulons la santé. Cela me fera du bien, de faire baigner un de ces Chinois-là.

Quand il s'agit, dans un port étranger, de se distraire aux dépens de l'autorité locale, le matelot ne calcule jamais ni le danger, ni le temps, ni la peine.

Un éclair de joie passa dans les yeux des Français, et en quelques coups d'avirons prolongés, ils eurent rejoint la barque sanitaire.

En voyant ainsi arriver une embarcation partant du navire de guerre anglais, le pilote du canot brésilien voulut éviter et cria l'éternel

— *A o largo!*

M. Exequias, croyant qu'on venait le prendre et le conduire à bord du croiseur, eut un tremblement et se leva pour parler.

Mais au même instant, l'avant du canot français arriva comme un boulet par le plein travers du brésilien; de la force du coup, le bateau faillit chavirer, et embarqua une forte lame; deux ou trois rames mollement tenues par leurs rameurs tombèrent à l'eau, et M. Exequias fut renversé à la mer par-dessus le bord. Le flot était calme; après un plongeon complet, il réussit à s'accrocher au bordage de son canot. Pas un de ses hommes ne s'émut pour se jeter à son secours. Ils le laissèrent remonter par ses propres efforts, sans même lui tendre la main.

Pendant ce temps, le bateau de *la Caroline* marchait

bord à bord avec le canot brésilien, et les matelots, regardant le naufragé qui remontait péniblement, riaient aux éclats à chacune des injures que sa seigneurie grommelait contre eux à demi-voix. La colère du malheureux docteur devint bientôt si violente, qu'emporté par ses habitudes, il saisit un aviron afin de frapper le maître, qui maintenait son canot à une brasse du sien et le regardait de ses deux petits yeux insolents et railleurs; mais Malcontent lui dit en levant son bras formidable :

— Prends garde, père la Mort! prends garde!

Le docteur s'abstint et ordonna à ses hommes de regagner la terre au plus vite.

— Et nous, dit Malcontent, retournons à l'anglais. Les Brésiliens croiront que nous sommes de leur bord. Nous ferons le tour du brick, et nous regagnerons *la Caroline* par le large.

Tandis que le maître égayait ainsi ses regrets aux dépens de l'un de ses ennemis, le consul d'Angleterre arrivait à bord du croiseur; le midshipman envoyé à sa recherche l'avait rencontré sur le rivage, cherchant une embarcation pour se rendre au navire. Il prit connaissance de la lettre apportée par madame Cerny, puis descendit au carré avec le commandant et le lieutenant pour s'entendre sur les moyens à employer en faveur du prisonnier.

Le consul avait lui-même une affaire à régler avec les autorités du Para. Depuis un mois environ il était au plus mal avec elles, par suite de l'emprisonnement des matelots d'un navire de commerce anglais. Voici les faits tels qu'ils étaient racontés par la ville :

Sept matelots anglais ivres, en passant dans une rue de Para, avaient cru s'entendre appeler par des femmes du haut d'une fenêtre; ils avaient voulu monter, mais, à leur ap-

proche, porte et fenêtres s'étaient fermées. Alors ils avaient jeté la porte en dedans. Tous les hommes de la maison et quelques-unes des femmes s'étaient sauvés par la cour d'une habitation voisine en poussant des cris effarés. Mais les négresses de la case, n'ayant pas réussi à fuir, — apparemment, — étaient restées avec les matelots, qui s'étaient bruyamment installés dans la maison, en compagnie du vin de Porto et des négresses de l'habitation.

Cependant on avait requis le bataillon policial, cent hommes environ. Cette troupe s'était installée dans la rue en face de la maison occupée par les matelots, et son commandant avait essayé de parlementer avec les nouveaux possesseurs de la case. Mais si, en Europe, le matelot à jeun obéit à ses chefs comme un Arabe au Prophète, à l'étranger, le matelot ivre et sans officiers, c'est l'enfer déchaîné. Les Anglais avaient dégaîné leurs poignards et déclaré qu'ils resteraient dans la maison tant que cela leur conviendrait. Personne n'avait osé pénétrer dans leur repaire. On avait été chercher deux cents hommes de renfort qui vinrent bivouaquer dans la rue comme les autres.

Enfin, au bout de deux heures de blocus inutile, un des officiers brésiliens s'était fait conduire sur rade et avait ramené le capitaine des sept matelots. Après beaucoup de discours de la part du capitaine, de jurements de la part des révoltés, ces derniers avaient enfin consenti à quitter leur conquête. Le capitaine avait stipulé pour eux auprès des autorités militaires la liberté de retourner à son bord, à la charge par lui de payer la porte et le vin consommés.

Les paroles avaient été données, et les matelots retournaient bruyamment vers la rade, conduits par leur capitaine, lorsqu'au détour d'une rue, ils avaient été

brusquement pris au dépourvu, arrêtés et conduits en prison. Le capitaine et le consul réclamèrent. Le président feignit d'ignorer l'affaire. Quelques jours s'écoulèrent ainsi. Pendant ce temps, à l'aide de menaces et de promesses illusoires, on décida les sept matelots à prendre du service sur un navire de guerre brésilien mouillé dans la rade. Cependant ils étaient encore en prison, et, dans la crainte de les voir déserter, on attendait, pour les embarquer, le moment du départ de leur nouveau navire.

Le bâtiment anglais, las d'attendre ses hommes, était parti. Le consul, irrité, avait à peu près cessé toutes relations officielles avec le président, en attendant une réponse de Rio-Janeiro, ou l'arrivée d'un croiseur anglais pour se faire rendre ses nationaux.

Il y avait donc peu de ménagements à garder avec les autorités paraenses, et après une conférence qui dura à peine vingt minutes, le capitaine remonta sur le pont, tenant à la main une lettre ainsi conçue, qu'il lut aux deux Françaises :

« Le soussigné commandant du brick *the Law*, navire de Sa Majesté la reine de Grande-Bretagne et d'Irlande, de l'avis du consul de Sa Majesté, prévient le président du Para (Brésil) :

» 1° Que si les sept matelots anglais indûment embauchés par les autorités brésiliennes ne sont pas ramenés à son bord avant deux heures, c'est-à-dire à quatre heures, au chronomètre du brick ;

» 2° Que si à la même heure les Français qui appartiennent au navire *la Caroline*, et notamment le comte Henri de Montfort, ne sont pas rendus à la liberté,

» Le soussigné, légitime protecteur des sujets de Sa Majesté Britannique, et défenseur du droit international entre les nations civilisées, poursuivra leur délivrance par tous moyens, même par la force.

» Cela sans préjudice des légitimes indemnités ou réparations auxquelles les parties lésées pourront avoir droit.

» . . . .

» Fait à bord du brick anglais *the Law*, le... 18...

» Le commandant du brick,

» SIR JOHN FREDERICK NOBLENESS. »

Il confia cette lettre à l'un de ses officiers, en le chargeant de la porter sur l'heure au président, et de la lui remettre en main propre.

Le rivage était à cinq minutes du brick, et le palais présidentiel à trois minutes du rivage; l'Anglais revint annonçant l'arrivée du président, qu'il précédait seulement de quelques minutes.

Le commandant donna rapidement quelques ordres au lieutenant, qui appela le maître de quart; puis il pria les deux Françaises de descendre avec lui dans son appartement.

En effet, l'arrivée prochaine de Son Excellence fut annoncée par un coup de canon partant de l'un des navires de guerre; puis, au moment précis où elle sortit du palais, le fortin commença de tirer le canon. Treize coups retentirent à détonations et à intervalles inégaux. L'avant-der-

nier produisit même un bruit plus violent que les autres, ce qui fit présumer en ville que l'un des canons, doublement chargé, avait éclaté. Mais, peu importe : plus les canons produisent de bruit, plus la splendeur de la province en est rehaussée ; on ne saurait charger trop fort!

Le président, pendant ce temps, avançait vers le rivage. Là, douze ou quinze nègres apostés firent partir, à grands renforts de cris, une centaine de fusées, sans s'occuper du feu qu'ils pouvaient mettre aux toits de paille des maisons, ni du grand jour qui empêchait de voir les fusées. Mais peu importe encore, cela est d'habitude traditionnelle à tout arrivage ou embarquement de président.

Pendant que le canon du fortin et les foguettes de la terre inondaient l'air de bruit et de fumée, Son Excellence voguait vers le navire anglais de toute la solennelle lenteur de ses rameurs et de son lourd canot.

Elle arriva enfin magnifiquement vêtue d'un tricorne, d'une écharpe, et d'un uniforme galonné d'or sur toutes les coutures, escortée de trois aides de camp portant des épaulettes, des sabres, des éperons, des écharpes, des shakos, inouïs de poids, de dimensions et de dorures.

Une seconde barque, montée par un officier et douze soldats, suivait à distance respectueuse.

Mais, à bord du *Law*, personne ne parut s'apercevoir de l'arrivée présidentielle. L'échelle de bord était déserte. Cependant le président y monta. Au haut de l'échelle, à la coupée, pour le recevoir, au lieu de l'officier de quart, il n'y avait qu'un matelot : ce fut à peine s'il porta rapidement sa main à son chapeau de bord, en demandant en anglais au Brésilien ce qu'il voulait.

Le président ne comprit pas ; mais l'un des aides de

camp, qui montait derrière son chef, répondit pour lui en anglais :

— Va dire au commandant du brick que c'est Son Excellence le président du Para qui daigne lui rendre visite.

L'Anglais se prit à rire d'un gros rire insolent et dédaigneux, puis il dit :

— L'officier de quart est là, parlez-lui.

Et il retourna sur l'avant.

Le plus jeune midshipman du bord, en petite tenue, se promenait en fumant. Il était seul à l'arrière. A l'avant, on voyait les cent vingt matelots du brick jouant entre eux sans se déranger.

Tout à bord était propre, luisant, en ordre. Les huit canons du navire, à leur poste de combat, étalaient au soleil de l'équateur leurs tubes cuivrés, leurs affûts noirs.

S'étant fait traduire les paroles du matelot, Son Excellence, suivie de ses trois aides de camp, s'avança vers le midshipman, qui continuait à se promener à pas rapides, sans regarder ses visiteurs. Au moment où le président arrivait près de lui, l'Anglais aperçut l'officier de la seconde barque, quittant son canot pour monter à l'échelle du brick. Tout en rendant négligemment au président le salut qu'il lui faisait, le jeune homme se tourna vers l'avant, et, interpellant un de ses maîtres, lui dit en anglais :

— John, voyez à la coupée ; on ne monte pas en armes sur un navire de Sa Majesté.

Le matelot interpellé descendit rapidement l'échelle, et se plaça devant l'officier. Le Brésilien rentra dans son canot et attendit.

Cependant, l'aide de camp du président répétait hardiment sa phrase insolente au midshipman de quart.

Sans quitter le cigare qu'il avait aux lèvres, ce dernier répondit d'une voix hautaine et mesurée :

— Le commandant est occupé ; si le président vient pour l'affaire des matelots ou des Français, je suis là pour recevoir les prisonniers.

L'aide de camp reprit :

— Son Excellence vient seulement rendre visite au commandant du navire anglais.

— Je n'ai pas d'ordres à ce sujet, dit le midshipman. Revenez.

Et, se dirigeant vers la coupée, il fit signe à ses interlocuteurs que, la visite étant impossible, ils pouvaient retourner à leur bord.

Cependant le président et ses aides de camp parurent se consulter ; mais, après une minute environ de délibération, ils descendirent dans leur canot et s'en retournèrent comme ils étaient venus. Le midshipman ne resta pas même à la coupée tandis qu'ils descendaient.

Jusqu'à terre, le silence le plus complet régna parmi les Brésiliens ; on eût dit qu'un vent de glace avait passé sur leur arrogance ordinaire. Le président renvoya ses aides de camp et se dirigea en toute hâte vers le palais de l'assemblée provinciale.

On était en pleine session, et ce jour-là les députés provinciaux du Para étaient réunis depuis plusieurs heures ; ils discutaient à grand renfort d'éloquence le traitement du professeur de français du lycée de la ville. Les uns voulaient n'accorder que trois cent mille reis (neuf cents francs) pour cette chaire, parce qu'elle était provisoirement occupée par un Français. D'autres proposaient un conto de reis (trois mille francs) et par suite présentaient tour à tour différents candidats brésiliens, leurs amis ou

leurs parents ; mais à l'un on reprochait de ne pas savoir le français ; à l'autre, d'avoir déjà quatre classes à faire ; à un troisième, de ne pas savoir sa propre langue. La discussion s'échauffait d'instant en instant, et les injures se croisaient rapides, mordantes de part et d'autre.

Le porteiro de l'assemblée vint annoncer à voix basse au président que le président de la province désirait lui parler sur-le-champ pour affaires urgentes.

La nouvelle circula dans la salle, grande pièce nue, à tables noires chargées de papiers, autour desquelles les députés étaient assis en face du président. Il y eut rumeur ; le président lui-même sembla s'agiter. Les députés se prirent à causer à demi-voix. D'aspect, de bruit et de monde, l'assemblée, sauf les âges et l'humeur joyeuse, ressemblait alors à une salle d'étude de collège tenue par un remplaçant débonnaire.

Un des députés se leva et demanda de quel droit le président de la province venait au palais de l'assemblée troubler la délibération de ses membres.

Un murmure approbateur circula dans la salle, et la discussion continua. Enfin, le candidat qui ne savait pas sa propre langue fut élu, par assis et levé, à la pluralité des suffrages, et on passa à la discussion d'un autre chapitre du budget provincial.

Mais le président, qui attendait toujours dans la salle d'entrée, réussit à faire répandre le bruit du mauvais accueil qu'il avait reçu, et de l'injonction du croiseur britannique. Alors le désert se fit peu à peu dans l'assemblée. Chacun quitta sa place pour aller en quête de nouvelles, et le président des députés, se voyant seul à son banc, prit le parti d'imiter ses collègues et de sortir à son tour.

Une vive discussion s'engagea au dehors entre le président de la province, soutenu par le juge de droit, et la grande masse des députés. Son Excellence voulait rendre sur l'heure tous les prisonniers anglais et français; les membres de l'assemblée accusaient le président de faiblesse, parlaient des canons du fort de la ville et du fortin, des navires de guerre brésiliens mouillés dans la rade, et ne voulaient rien moins que couler le brick anglais.

— Il est temps, disait l'un d'eux, que le Brésil montre enfin sa force à l'audacieuse Angleterre, et c'est à la province du Para, la plus grande de l'empire, à donner l'exemple de la résistance.

Le président parlait du navire, des canons, des hommes qu'il venait de voir, et, l'imagination encore empreinte de sa réception à bord, décuplait les forces de l'ennemi.

La discussion durait ainsi depuis plus d'une heure, et des deux côtés on se renvoyait des arguments multiples, acérés, personnels peu à peu, lorsqu'un coup de canon parti de la rade produisit un silence général.

— Il est déjà quatre heures ! exclama le président, c'est l'anglais qui commence à canonner la ville.

Il y eut un mouvement général dans la salle. Chacun se pressa pour sortir et gagner prudemment sa case ou la campagne, selon la position géographique de son logis, sur le fleuve ou dans l'intérieur de la ville. Le président prit à part le chef de police, et l'effroi lui faisant du courage, il ordonna au jeune docteur de reconduire immédiatement les prisonniers à bord du croiseur anglais.

— Je l'ordonne, lui dit-il, et je vous rends responsable désormais de tout ce qui peut arriver.

Puis il regagna son palais en toute hâte. L'alarme était

dans la ville, et déjà la grande place du palais, située sous le feu du croiseur anglais, était déserte et silencieuse.

Le chef de police regagna sa demeure, et, se disant qu'il fallait tout d'abord apaiser l'ennemi, il commença de préparer un ordre motivé pour relâcher les matelots anglais. — Quand ils auront leurs compatriotes, se disait le jeune docteur, ils oublieront les Français. Le navire de guerre ne peut pas rester longtemps sur rade. Nous entasserons note sur note. On amusera les Anglais avec un bal et des dîners. Le croiseur repartira, et je garderai mes Français, c'est-à-dire une fortune tout entière. Quant à l'insolent monsieur du fusil et du cheval, on lui donnera ce soir même, à souper, une portion d'assacu qui me délivrera de lui. Je ne veux pas qu'on dise par la ville que d'a Cobra s'est laissé insulter sans en tirer vengeance.

Et, tout en écrivant son ordre avec des considérations en faveur des prisonniers anglais, il supputait les contos de reis qu'il pourrait retirer du navire français.

Cependant l'alarme causée par le coup de canon du croiseur était prématurée. Ce n'était encore qu'un avertissement.

A l'instant précis où quatre heures avaient sonné à bord du brick anglais, le commandant avait levé l'ancre, puis était venu mouiller audacieusement en face la grande place du Para, devant le palais du président, sous les canons du fort, à portée de pistolet des navires de guerre brésiliens et du rivage.

Aussitôt mouillé, il avait fait tirer un coup de canon à poudre, afin de rappeler aux autorités l'injonction qu'il avait faite. C'était ce coup de canon qui avait mis en fuite l'assemblée provinciale et en rumeur la ville entière.

Le commandant attendit ainsi un quart d'heure sans

démonstration nouvelle; mais au bout de ce temps il appela le jeune midshipman qui avait reçu le président:

— Monsieur, lui dit-il, prenez le grand canot avec vingt-cinq hommes armés, et descendez à terre. L'un des maîtres connaît la ville, il vous indiquera la prison. C'est là que sont les matelots anglais, et probablement les Français. Faites-vous ouvrir les portes. Si on vous résiste, entrez de force et ramenez les prisonniers.

A bord des navires de guerre, tous les mouvements s'opèrent comme par une baguette magique. Deux minutes après, le grand canot était à la mer, et au bout d'un quart d'heure, le midshipman, suivi de ses vingt-cinq hommes, frappait à la porte de la prison avec cette rudesse britannique d'un homme de *high life*, qui ne veut pas attendre.

Il n'avait rencontré sur son passage, à travers la ville, que deux ou trois nègres oisifs, qui l'avaient curieusement regardé passer, puis suivi de loin en silence.

Une sentinelle se promenait dans la rue devant la prison, en face d'un poste de soldats composé de quarante hommes. En voyant arriver les Anglais, elle poussa son éternel cri : *A o largo!* puis recommença pacifiquement sa promenade impassible.

Deux ou trois soldats du poste sortirent à demi endormis, puis rentrèrent en voyant une troupe d'Européens armés.

La porte de la prison s'ouvrit bientôt, et un homme sans habit, en caleçon, comme tout Paraense chez lui, parut aux yeux de l'officier et de ses hommes. On pouvait le prendre aussi bien pour un guichetier que pour un prisonnier réveillé en sursaut et sortant du lit. C'était sa seigneurie le directeur lui-même, Les Anglais entrèrent

pas à pas et se mirent en rang dans la cour intérieure. On ne voyait que des murs blancs et nus avec des fenêtres étroites garnies de barreaux en fer. Le directeur commença par s'excuser de son costume négligé, et demanda poliment à l'officier ce qu'il désirait.

Mais les deux interlocuteurs parlaient chacun une langue différente. Ils ne se comprirent pas. L'officier anglais le premier essaya du français. Le Brésilien le parlait, et la conversation suivante s'engagea dans cette langue, qui partout, d'un bout du monde à l'autre, au fond de l'Amérique comme en Europe, sert entre les nations, de langue universelle, de trait d'union social.

— Que désire votre seigneurie? demanda le Brésilien.

— Je viens prendre les prisonniers anglais.

— Mais, seigneur, je n'ai pas d'ordres.

— Peu m'importe! dit le midshipman. Ils sont sous la protection du pavillon britannique, et, de gré ou de force, je viens les prendre. Vous ferez bien, monsieur, d'éviter un conflit, pour lequel, vous le pouvez voir, je suis prêt.

— Et le seigneur me répond que je ne perdrai pas ma place pour lui avoir obéi?

— Je ne réponds de rien, monsieur. Je veux les prisonniers, et ne m'occupe pas d'autre chose.

— C'est que, seigneur, je n'ai pour vivre que le poste que j'occupe, et crains de le perdre.

— Je n'ai pas le loisir de m'occuper de vos affaires personnelles. Je vous le répète, monsieur, les prisonniers, de gré ou de force!

— Du moins votre seigneurie daignera dire à Son Excellence le président de la province que j'ai fait mon devoir jusqu'au bout.

Et se tournant vers deux soldats indiens qui, aux grosses clefs qu'ils portaient à la ceinture, pouvaient passer pour des guichetiers :

— Ouvrez toutes les cabanes des prisonniers, et dites-leur qu'ils sont en liberté sous condition.

Presque aussitôt on vit arriver, par deux issues donnant sur la cour où se tenaient les Anglais, vingt-cinq ou trente individus, la plupart Indiens, et parmi eux les sept matelots. Ces derniers comprirent vite leur situation, et furent se ranger en silence derrière leurs camarades. Quant aux autres prisonniers, ils hésitaient, incertains de leur liberté nouvelle; mais la porte était là béante; en une minute, il ne resta plus dans la cour que deux vieux nègres, qui paraissaient avoir l'intention bien arrêtée de demeurer en prison.

— Pourquoi ne sortez-vous pas ? dit le directeur.

— Nous sommes vieux, reprit l'un d'eux ; nos maîtres nous ont affranchis, parce que nous n'avons plus la force de travailler. Nous sommes réduits à mendier pour vivre. Nous préférons rester ici. Nous y avons de la farine et du poisson salé !

Les Anglais, cependant, assistaient impassibles à cette scène. Mais en ne voyant pas arriver les prisonniers français, le midshipman se tourna vers le directeur :

— Je ne vois pas les Français, dit-il.

— J'ai libéré tous les prisonniers, reprit le Brésilien. Je n'en ai pas d'autres ici.

— Où sont les Français ?

— Je ne sais. Dans la prison de police peut-être. Votre seigneurie peut le demander à ses compatriotes, il n'y a plus ici que ces nègres.

— C'est bien, monsieur. Je ne vous demandais que les Anglais et les Français. Les autres vous regardent.

— Oh! reprit le directeur en souriant, je préfère les avoir tous mis en liberté : de cette manière, Son Excellence le président verra bien que je n'ai cédé qu'à la force.

Malgré son flegme britannique, le jeune midshipman ne put s'empêcher de sourire. Il fit signe à ses hommes de partir, et lui-même sortit le dernier, reconduit par le directeur toujours à demi couvert de son léger costume.

La sentinelle du dehors continuait sa promenade silencieuse. Elle poussa le cri d'usage, et les matelots anglais, ramenant leurs compatriotes, regagnèrent paisiblement, et au milieu du même désert silencieux, le canot qui les attendait à la plage. Trois quarts d'heure à peine après avoir quitté le pont du *Law*, ils revenaient avec leurs prisonniers libérés.

Tout fier de sa mission accomplie, — il le croyait, du moins, — le midshipman arriva près du commandant du navire anglais et lui rendit compte de sa mission.

Il raconta en détail son arrivée à la prison, les frayeurs du directeur, la délivrance des prisonniers. Les matelots de l'expédition et leurs camarades du bord faisaient cercle derrière lui, écoutant le récit animé du jeune homme, et dans tous les regards brillait l'orgueil satisfait.

Mais par les fenêtres ouvertes de l'appartement du commandant, madame Cerny avait vu le retour du canot. Montfort n'y était pas. Elle monta sur le pont. Pâle sous ses vêtements de deuil, le regard brillant, elle arriva jusqu'auprès du commandant, marchant silencieuse, comme l'ombre vengeresse d'Elseneur glissant sur la plate-forme. Sa muette apparition fit balbutier le jeune homme, qui

malgré lui courba la tête sous son regard. Le capitaine la vit, et comprenant ses angoisses, il jeta les yeux sur les matelots qui l'entouraient à demi, puis sur le canot amarré au pied de l'échelle du bord, et, interrompant l'officier :

— Où sont les Français, monsieur? dit-il d'une voix sévère.

— Commandant, reprit le midshipman en rougissant, les Français n'étaient pas à cette prison. On les suppose enfermés dans la prison de police. Je n'ai pas cru devoir exposer la vie de mes hommes pour aller jusque-là.

— Et depuis quand, monsieur, les ordres que je donne sont-ils subordonnés à vos appréciations?

— Commandant, la prison de police est, dit-on, à l'autre extrémité de la ville. J'avais hâte de ramener les matelots.

— Mes ordres étaient positifs. Il fallait les suivre jusqu'au bout, et, au lieu de railler les Brésiliens comme vous le faites, mieux vaudrait dire que vous avez eu peur de traverser leur ville.

Le jeune homme rougit jusqu'au front, et laissant échapper ses secrètes pensées :

— Je n'ai pas eu peur, commandant! dit-il; mais les autres prisonniers étaient des Français, je me suis moins inquiété de leur délivrance que du salut des Anglais.

M. Dullhatred exprimait trop bien les idées des matelots entassés derrière lui pour ne pas être compris par eux. Un mouvement approbateur se fit dans les rangs de l'équipage et jusque parmi les officiers, qui étaient à côté du commandant. Une bouche murmura même à voix incertaine : — Faut-il donc se faire tuer pour des Français?

Le capitaine du brick redressa sa haute taille, qui d'or-

dinaire était comme inclinée de faiblesse nonchalante. Son œil bleu lança l'éclair : toute sa figure prit une expression indéfinissable de commandement et de fierté superbes, qui est le propre des descendants légitimes des races du Nord. Le sang de ses aïeux, Normands-Français, conquérants de l'Angleterre, parlait en lui.

Il mit la main sur le poignard d'abordage qu'il portait à sa ceinture, et fit un pas vers l'équipage. Le midshipman et tous les matelots reculèrent.

— Qui parle à bord quand je commande? — dit-il.

Le silence se fit, absolu, profond, solennel. On eût entendu un nuage traverser l'air.

Il reprit d'une voix inflexible et haute :

— Monsieur Dullhatred, descendez à votre chambre; vous y garderez les arrêts pendant huit jours, pour avoir transgressé mes ordres!

Et, se tournant vers ses officiers :

— Si le navire que je commande eût été français, et les prisonniers de ces Brésiliens, Anglais comme vous, messieurs, vous eussiez été délivrés les premiers. Vos haines aveugles ne sont plus de nos temps. Nos pères ont oublié pendant des siècles le sang normand de leurs pères. Je m'en souviens; que chacun à ce bord s'en souvienne aussi!

Madame Cerny, silencieuse, était toujours debout près de lui. Il alla vers elle, lui prit la main; puis étendant un bras vers la ville brésilienne, il dit :

— Je vous l'ai promis, madame, mais je vous le jure maintenant sur les cendres de nos communs aïeux, les prisonniers français seront ramenés vivants à mon bord, ou cette nuit même j'ensevelirai cette ville sous ses décombres.

En achevant ces mots, il monta lentement sur son banc de quart, et donnant ses ordres d'une voix vibrante, métallique :

— Lieutenant, faites hisser les signaux de guerre! Ordonnez le branle-bas de combat! Les canonniers aux pièces! Des fusées dans les hunes!

Le lieutenant prit le porte-voix et répéta ces ordres. De la poupe à la proue le navire sembla se mouvoir, animé d'une pensée soudaine et commune. Un branle-bas de combat sur un navire de guerre répand comme un fluide électrique, qui anime le vaisseau entier. En quelques minutes tout était prêt.

Le brick attendit ainsi sous les armes un quart d'heure, pour laisser à la terre et aux navires de guerre brésiliens le temps de reconnaître ses signaux et d'y répondre. Mais la terre comme les bâtiments semblaient inhabités.

Aucun signal ne parut.

Enfin, cinq heures sonnèrent sur le pont du navire. Le commandant et le consul parurent se consulter, et on entendit ce dernier qui disait à demi-voix :

— Il est inutile de prévenir nos nationaux et les étrangers; ils s'y attendent; et, d'ailleurs, en tirant sur le palais du président, les boulets feront plus de bruit que de mal.

Le capitaine appela son lieutenant.

— Dites aux canonniers de pointer le palais du président, dans les combles.

Ses ordres furent transmis aux batteries.

Aussitôt, sur un signe du commandant, le lieutenant prit le porte-voix et cria :

— Canonniers, à vos pièces! — Attention! — Puis, presque aussitôt : — Tribord, feu!

Le brick trembla jusqu'aux cimes de sa mâture, son pont se couvrit de fumée. Quatre explosions confondues en une seule retentirent à la fois : on vit sur le toit du palais présidentiel les tuiles voler en éclats et une poussière blanche tomber d'un pan de muraille. Puis la brise emporta la fumée ; le silence recommença, interrompu seulement par le bruit des canonniers qui rechargeaient leurs pièces.

Mais, presque aussitôt, un pavillon apparut à la fenêtre du palais ; il fut répété par le fort de la ville, puis par les navires de guerre brésiliens et jusque par le fortin de la rade.

Dix minutes après, un canot se détacha du rivage, et un aide de camp du président, celui-là même qui était venu à bord avec Son Excellence, arriva dans les eaux du brick anglais. De sa main droite il agitait rapidement un pavillon de parlementaire.

— Les prisonniers français arrivent, cria-t-il aussitôt qu'il fut à portée de voix. Son Excellence et tous les habitants vous supplient d'épargner la ville.

— Répondez que j'attendrai une demi-heure, dit le commandant au lieutenant.

Mais, en même temps, les quatre prisonniers du navire français, Montfort en tête, arrivèrent sur le rivage, conduits par le chef de police lui-même et les deux autres aides de camp du président. M. Merry était avec eux.

Clémence les reconnut. La force qui l'avait soutenue jusqu'alors l'abandonna tout à coup. Elle s'évanouit entièrement, et serait tombée sur le pont sans un des officiers anglais, qui la reçut dans ses bras et la fit asseoir. L'énergie nerveuse que le danger donne aux âmes aimantes

s'éteint toujours avec le danger même, et tombe comme une corde tendue qui se dénoue.

Madame Cerny revint à elle-même presque aussitôt; mais elle était d'une faiblesse extrême et brisée sous les émotions successives de la journée. Le commandant la fit transporter dans son appartement, et la confia aux soins du chirurgien-major du brick, jeune homme intelligent et doux, qui, comprenant les angoisses de Clémence, laissa la nature agir sur elle, sans la fatiguer par des cordiaux d'empiriques usités trop souvent. Quelques gouttes d'eau et le retour de Montfort suffirent pour la remettre.

Le capitaine anglais, afin de faire honneur aux Français, envoya à terre sa baleinière, commandée par le second du navire; les prisonniers montèrent sur l'embarcation. Les aides de camp du président demandèrent la permission de se retirer, tandis que le chef de police, avec son impudence servile, offrit de conduire jusqu'à bord ses ex-prisonniers. Le lieutenant anglais lui dit avec dédain qu'il le dispensait de cette course.

Cependant les officiers et l'équipage du brick se pressaient amicalement pour voir les Français. Les paroles du commandant avaient ramené tous les esprits aux nobles sentiments qu'un patriotisme exagéré avait fait taire un instant. Quelques paroles avaient suffi pour rappeler à eux des hommes de cœur égarés par une haine inféconde et vieillie : quand les captifs délivrés arrivèrent contre le bordage du navire anglais, ils ne trouvèrent de tous côtés que des visages amis.

Le commandant du navire, descendu lui-même à la coupée pour les recevoir, devina Montfort à sa tournure et à son visage. Il lui tendit la main et le fit monter sur le pont.

Henri était faible encore, mais résolu. Son premier regard chercha Clémence, qu'il croyait avoir aperçue sur le navire anglais en arrivant au rivage. Cependant il domina sa pensée, et pressant la main de son libérateur, il le remercia vivement.

— Je n'ai fait que mon devoir, reprit l'Anglais : le ministre m'ordonnait de vous protéger ; à ma place, vous eussiez agi comme moi. Ne parlons plus de reconnaissance. Mais il y a dans ma chambre, ajouta-t-il en souriant, de bien beaux yeux qui vous désirent voir ; venez les consoler, et vous me reviendrez ensuite.

Montfort descendit derrière le capitaine. Ce dernier entr'ouvrit la porte, se retira discrètement, et revint vers les autres Français. Après les remercîments que M. Sharp lui fit avec sa brusquerie amicale, Paul, avec toute l'effusion de son cœur, et M. de Cinnamon, à travers des phrases et des gestes prétentieux comme sa personne, on écouta M. Merry, qui se fit un plaisir de raconter ce qui s'était passé parmi les Brésiliens. Le gai Marseillais était radieux et intarissable ; c'était par son conseil que le président était venu tenter à bord du navire anglais sa visite infructueuse. Comme il l'avait trouvé tiède à faire relâcher les prisonniers, il avait voulu l'envoyer en otage à bord du brick, et tout en se frottant vivement les mains, M. Merry ajoutait :

— Ce n'était pas très-loyal de ma part. Mais ils m'ont façonné à leurs petites perfidies ; et le Dante a dit qu'envers les grands traîtres, c'était une loyauté d'être déloyal.

Il racontait encore les terreurs de la ville, et comment, après les coups de canon, le président lui-même avait couru à la prison, et de sa propre main ouvert la porte aux prisonniers.

— Il n'était que temps, mordienne! disait-il de son plus pur accent marseillais; car, en arrivant avec lui, j'ai vu sortir de la prison un nègre qui fait ici profession avouée d'empoisonneur, et, selon toute apparence, mon ami Montfort aurait trouvé ce soir un petit souper de Locuste parfaitement préparé. Que voulez-vous! chaque pays a sa méthode de vengeance. En France, on se bat; en Italie, on poignarde son ennemi; à Pernambuco, on le fait poignarder. Ici, en général, on ne fait rien; mais le petit docteur est fils d'un mulâtre de Pernambuco et d'une blanche du Para; il est plus féroce que sa mère, moins féroce que son père; il prenait le poison. C'est rare ici; mais cela se voit de temps en temps.

Tandis que M. Merry initiait ainsi ses hôtes aux dangers de ses amis, Montfort, bientôt suivi par Paul, racontait à madame Cerny les émotions de la journée, et s'informait des motifs qui avaient déterminé l'efficace protection du navire anglais.

Clémence lui raconta la lettre qu'elle avait trouvée dans sa chambre, puis son arrivée à bord du brick.

— Vous êtes mon ange sauveur, lui dit Montfort.

— Si vous saviez, reprit-elle en souriant, ce qu'il peut vous en coûter pour ce salut, vous frémiriez peut-être, et au lieu de m'appeler votre ange, vous maudiriez le jour où vous m'avez connue.

Il la contempla d'un air inquiet, mais se rassurant à son regard chargé de bonheur et d'amour :

— Et que peut-il m'en coûter?

— *Quien sabe?* disent les Espagnols. Votre liberté peut-être! Si je vous disais que pour avoir le droit de vous défendre, je me suis laissé donner votre nom! Vous verrez,

monsieur, qu'il me faudra le garder... à moins que, devenu libre, vous ne m'ayez oubliée, Henri.

En achevant ces mots, elle tendit la main au jeune homme, qui, muet de joie, ne put qu'embrasser cette main qu'elle lui offrait et balbutier quelques mots sans suite. Le bonheur grise, et quand le cœur est si rempli qu'il déborde, les pensées se pressent sans paroles pour se traduire, comme des idées sous une plume trop lente.

Quant à Paul et Henriette, tout entiers à leurs espoirs retrouvés, ils ne s'inquiétaient de rien en dehors de leur amour; si bien que lorsque madame Cerny et Montfort, comprenant ce qu'ils devaient à la reconnaissance, les firent remonter avec eux sur le pont du navire, ils n'avaient pas encore trouvé le temps de se raconter un mot de leur journée d'inquiétude.

En arrivant au milieu des Anglais, Montfort, afin d'éviter à Clémence des questions qui la pourraient troubler, prit son bras, et s'approchant du capitaine, lui dit :

— Tout à l'heure, je ne vous devais que la liberté, commandant; maintenant, je vous dois le bonheur. Vous avez donné mon nom à madame; elle consent à le garder. C'est à vous que je dois de vous présenter la comtesse de Montfort.

Le commandant et les officiers s'inclinèrent. Bientôt M. Sharp, désireux de retourner à *la Caroline*, pria le capitaine de le faire reconduire. Il partit en compagnie de M. de Cinnamon. Montfort voulait les suivre, mais les Anglais firent de si vives instances auprès de Clémence, qu'elle le décida à rester à bord. Paul se résolut sans peine à n'abandonner ni Henriette ni son ami, et M. Merry, chargé de pourvoir au débarquement du lendemain, retourna seul à terre.

VII

Sainte-Marie de Bethléem ou Bélem. — Le directeur de la douane. — Les employés brésiliens. — Le padre de la ville de .....

> ... Depuis, au courant du monde et de ses fêtes,
> Emporté, j'ai suivi les pas des faux prophètes...
> . . . .
> . . . .
> Mon âme fatiguée est comme la colombe
> Sur les flots du déluge égarant son essor,
> Et l'olivier sauveur ne fleurit pas encor.
>
> H. MOREAU.

Montfort et ses amis passèrent la nuit à bord du navire anglais : madame Cerny et sa fille profitèrent de l'appartement du commandant ; les hommes dormirent sur le pont, sous la voûte du ciel. Il n'en est pas sous l'équateur comme dans la plupart des pays voisins des tropiques ; les nuits ne sont pas assez fraîches pour être dangereuses.

Dans la matinée, Montfort fit prévenir Clémence qu'avant de descendre à terre il désirait avoir avec elle un entretien duquel dépendraient ses résolutions ultérieures.

Madame Cerny avait consenti à une union qui faisait toute sa joie. Mais consentirait-elle à l'épouser au Para même, ou voudrait-elle attendre jusqu'à Maranhao, résidence du beau-frère qui l'avait appelée vers lui? Dans la situation nouvelle que sa fortune devait donner à madame de Montfort, ne préférerait-elle pas retourner en France par l'occasion la plus prochaine, et même profiter de l'offre

du commandant du brick? Car, avec l'obligeance hospitalière des Anglais envers quiconque leur est recommandé, le capitaine avait mis son navire à la disposition de Montfort pour le conduire à Démérary, où il devait relâcher en quittant le Para. Là, il trouverait facilement un navire en partance pour l'Europe. Montfort n'avait ni refusé ni accepté; il attendait la résolution de Clémence. Tout entier à son amour, oublieux désormais de ses projets nomades, peu lui importait de retourner en France ou de voyager dans l'Amérique du Sud, pourvu qu'il restât avec elle. Mais il fallait prendre une résolution dans la journée même, afin de rendre réponse au commandant, qui devait partir au bout de trois jours, ou de louer une maison à terre pour s'y installer provisoirement. De toute manière, et il savait à cet égard que la pensée de madame Cerny était conforme à la sienne, il ne voulait séjourner dans le Para que le temps nécessaire à l'attente d'un bâtiment.

Il posa ces questions à Clémence. Elle réfléchit quelques secondes. Mais, tout à coup, comme incertaine entre des résolutions contraires, elle lui dit :

— Écoutez-moi, Henri, je n'ai au monde que ma fille et vous. Tant que j'ai lutté contre l'affection qui m'entraînait vers vous, et, je puis vous le dire maintenant, il y a longtemps que je lutte, j'ai gardé devant vous le secret de ma détresse ; j'aurais craint de faire appel à vos généreux penchants. Aujourd'hui, je puis tout vous dire ; ne pouvant plus vivre en France, j'allais vivre au Brésil. Vous l'avez désiré, Dieu l'a voulu sans doute, dans quelques jours, quand vous voudrez, ma vie va s'associer à la vôtre. Partout où vous irez, j'irai, heureuse avec vous. Je préfère la France ; mais je suis au Brésil : dans l'intérêt de ma

fille, je devrais voir à Maranhao l'oncle de mon enfant. Malgré cela, décidez toute chose comme vous l'entendrez, mon ami; je vous aime assez pour aimer vos désirs plus que les miens.

— Eh bien, lui dit-il, je vais d'abord voir M. Sharp et savoir quelles sont ses résolutions. Si *la Caroline* ne reste ici que quelques jours et repart pour Maranhao, nous repartirons avec elle; sinon, nous aviserons. Quoi qu'il arrive, puisque vous me laissez le maître, Clémence, j'irai dès aujourd'hui trouver un prêtre brésilien. La vie est courte et la France est bien loin.

Le midshipman de quart le fit conduire à bord de *la Caroline*. M. Merry y était déjà, et s'occupait avec le capitaine des moyens d'alléger le bâtiment en vendant la majeure partie de sa cargaison au Para. Montfort s'informa des projets de M. Sharp.

— Le navire fait trop d'eau pour reprendre la mer, dit ce dernier. Je serai forcé de l'abattre en carène, et avant cela de me décharger; à cause des lenteurs de la douane, des difficultés à trouver des ouvriers, il me faudra deux mois pour tout cela. Je suis donc forcé de vous rendre votre liberté; et si vous l'exigez, je payerai votre passage jusqu'à Maranhao sur le premier navire en partance.

— Écoutez, dit M. Merry, laissez-moi faire quant à la douane. Avec deux cent mille reis (600 fr.), je me charge d'arranger tout. Pour les réparations, allez trouver le brick anglais; le commandant vous prêtera ses hommes. Demain vous pouvez être échoué, déchargé et en pleine réparation; avant quinze jours vous serez reparti.

— S'il en est ainsi, reprit Montfort, madame Cerny et moi nous redeviendrons vos passagers.

C'est entendu, dit M. Merry; je vous installerai à terre

aujourd'hui même. Nous visiterons la ville, et surtout les *Engenhes* des environs. C'est là qu'on trouve la véritable vie du Brésil. Dans deux jours, M. Sharp saura ce qu'il peut vous promettre, et alors il sera temps d'aviser.

Montfort consentit, et profitant des offres de M. Merry, pria le négociant de louer deux maisons : une pour Clémence et sa fille, l'autre pour Paul et lui ; puis d'engager deux ou trois nègres et négresses pour les servir pendant ce temps.

— Venez avec moi par la ville, reprit le négociant. Il est sept heures à peine : à huit heures, nous aurons vu tout ce qu'on peut louer, et, tant bien que mal, vous pouvez être installés avant midi. Pour quelques piastres, un Paraense louerait sa chambre et dormirait dans la rue. En route, je réglerai l'affaire de la douane, et nous saurons de suite si le navire pourra repartir d'ici à quelques jours.

Montfort et son obligeant cicerone débarquèrent en face de la douane.

Un Brésilien de tournure assez distinguée se promenait sur le rivage en fumant. C'était un homme de quarante à cinquante ans, bien tenu, gracieux de visage et à l'apparence européenne.

— Voici précisément mon homme, dit le Marseillais en désignant le promeneur à son compatriote. Faites comme si vous n'entendiez pas un mot de portugais et écoutez ; cela vous donnera une idée des mœurs du pays.

— Comment va votre seigneurie ce matin ? dit le Marseillais au Brésilien. Qu'avons-nous fait cette nuit à la maison de jeu ?

— J'ai perdu deux contos (6,000 fr.). Depuis que le trésorier provincial a pris des leçons d'écarté de cet Européen

qui jouait si bien, il gagne toujours. Quels sont ces étrangers?

— Deux compatriotes qui n'entendent pas le portugais et auxquels je sers de cicerone.

— Ah! ah! les prisonniers d'hier, peut-être. Je suis bien aise de les voir en liberté. A propos, le chef de police a fait ces jours derniers une affaire d'or; il a confisqué pour vingt contos de billets faux apportés ici par le dernier navire qui vient de Portugal; ils sont déjà tous écoulés par la ville. On disait au club cette nuit qu'il venait de faire passer le dernier à la caisse provinciale. Ce docteur a un bonheur insolent depuis le retour du président. Qu'y a-t-il à bord de votre navire?

— Beaucoup de bijouteries, des étoffes, des articles de Paris, et puis des vins, des armes. Mais le commerce ne va pas, et le capitaine a presque envie de repartir pour Maranhao sans rien laisser ici. Je l'en dissuade : aidez-le donc à vendre sa cargaison. Il a de jolies choses et donnerait bien deux cent mille reis (600 fr.) si le navire de la douane et les douaniers voulaient dormir seulement pendant la nuit suivante.

— Cela peut se faire. Venez me voir avec l'argent, ce soir avant la nuit. Je donnerai des ordres. Mais dites-lui qu'il me réserve deux ou trois bracelets en or à la dernière mode. J'enverrai cela à Michaëla. Elle me fait tourner la tête, avec sa passion pour les bracelets de France.

— Vous aimez donc toujours la belle mamaluca?

— Peuh!... je l'ai vue si jeune! Aussi quelle idée ma mère a-t-elle eue de l'affranchir avant de mourir! parce qu'elle ressemblait à mon père? comme si cela était un motif.

— Pourquoi ne la reprenez-vous pas? Sa mère est en-

core votre esclave. Avec un conto ou deux une fois donnés, il serait facile d'anéantir l'affranchissement.

— Ah ! je le voudrais bien. Je gagnerais par an cinq à six contos au moins qu'elle me coûte. Mais elle a fait par la ville tant d'étalage de sa liberté que je ne trouverais personne pour l'arrêter. Michaëla est rusée. Ah ! envoyez donc aussi un beau bracelet à la senhora Alfandega. Je donne un grand bal après-demain, et je veux que ma femme ait plus de diamants que toutes ses invitées. Si vos compatriotes dansent, amenez-les ; ils n'ont pas besoin de savoir le portugais pour nous montrer les dernières danses françaises. Ne m'oubliez pas, mon cher Merry.

Et saluant assez légèrement les deux Européens, le Brésilien dirigea ses pas vers la porte principale de la douane.

— Quel est ce monsieur? dit Montfort.

— Sa seigneurie le senhor Alfandega, le directeur suprême de la douane. Vous le voyez, l'affaire est arrangée; le hasard nous a servis. Cette nuit même, et avec le propre chaland de la douane, je débarquerai en contrebande la moitié de la cargaison de *la Caroline*. Le père Sharp en sera pour cinq ou six bracelets en demi-fin et six cents francs, ce qui est plus cher. Mais allons visiter des maisons. Dans une heure, il fera du soleil à ne voir dehors que de nouveaux débarqués.

M. Merry prit une rue assez étroite, bordée d'un côté par la douane et l'église qui lui est adossée, et de l'autre par des lojas de marchands portugais, remplies de poisson salé, d'instruments de pêche, de perroquets et de singes vivants; puis, entrant dans la principale rue de la ville, vaste route pavée par places inégales de grosses pierres plus inégales encore, mais bordée de belles maisons blan-

ches, en pierres, il s'arrêta à la porte de l'une d'elles. Des deux côtés de la rùe, de grands magasins ouverts, encombrés de marchandises européennes, s'étalaient aux rez-de-chaussée des maisons.

Des capresses, des mulâtresses, des mamalucas au teint jaune comme de l'or, la tête et les pieds nus, les unes en jupe de soie, les autres en robe d'indienne, selon leur beauté, passaient lentement par la rue, s'arrêtant aux magasins, marchandant des étoffes, des dentelles, des bijoux. Des nègres allaient portant ou rapportant pour le port des ballots de marchandises ou de cacao ou de café.

Un blanc, étranger le plus souvent, passait rapide en rasant les murs, afin d'éviter le soleil. Quelques négresses, tenant à hauteur de tête et à mains renversées comme des cariatides, des morceaux de viande et de poisson salé, ou des tasses pleines de tafia, d'assaï, de café, etc., revenaient de faire pour leurs maîtres la provision du jour, marchant à pas lents, stationnant partout, comme des cuisinières revenant du marché. Des troupes d'enfants de toute couleur et de tout âge rôdaient sans but; quelques chiens maigres erraient de case en case cherchant pâture. Ni voitures, ni charrettes, ni chevaux. Par intervalles, une chaise à porteurs ou un hamac portés par des nègres conduisaient une blanche d'un magasin à l'autre.

Telle, la rue principale de Bélem s'offrit aux yeux des Européens, animée d'ailleurs, étrange, et déjà ruisselante de soleil et de chaleur équatoriale.

La porte fut enfin ouverte par une négresse nue jusqu'à la ceinture, et les Français pénétrèrent successivement dans un vestibule, puis dans deux salles teintes en bleu ou en jaune dans le bas, en blanc dans le haut, avec des carreaux pour plancher. Toutes les fenêtres étaient fer-

mées par des guichets à tabatière ou des persiennes : à la clarté douteuse qu'elles laissaient pénétrer dans la maison, on distinguait vaguement quelques pauvres meubles en canne et des tables avec des flambeaux ensevelis dans leurs hautes vitrines : puis partout des hamacs accrochés à des anneaux fichés dans la muraille, traversaient la salle d'un mur à l'autre; car toutes les maisons de Bélem sont ainsi faites et meublées, depuis le palais présidentiel jusqu'à la demeure du simple commis.

Un homme à peine vêtu fumait dans l'un de ces hamacs. C'était le maître de la case, un des employés, *amanuense*, des bureaux du président. M. Merry lui annonça que ses amis désiraient louer une maison toute meublée pour quinze jours.

Le Brésilien s'inclina, montra aux étrangers trois pièces nouvelles, pleines de femmes blanches aux cheveux en désordre, d'enfants, de négresses oisives et de vêtements divers étendus sur des cordes.

M. Merry traita du prix, qui fut fixé à cent francs pour quinze jours.

— Le seigneur peut-il louer aussi des esclaves à mon compatriote? ajouta-t-il.

— Combien en faut-il? on peut voir.

— Deux négresses et un nègre, reprit M. Merry en interrogeant Montfort du regard.

— J'enverrai les miens, dit le Brésilien. Mais les esclaves sont chers; je veux par jour mille reis (3 fr.) pour le nègre, et cinq cents reis pour chaque négresse.

Montfort fit un signe d'assentiment.

— Les Français désirent habiter de suite, d'ici à quelques heures. Est-ce possible? dit M. Merry.

— C'est bon, reprit le Brésilien. A midi, il n'y aura plus dans la case que les esclaves de louage.

Les Européens partirent reconduits par le propriétaire de la maison, qui en route s'informa auprès d'eux du prix des pianos et du nom de la romance en vogue à Paris.

— Je possède un piano, et ma fille sait jouer la contredanse, dit-il en se redressant avec orgueil.

— Mais où va vivre toute cette famille pendant ces quinze jours? dit Montfort à M. Merry, aussitôt que leur hôte les eut quittés.

— Cela est bien simple : ils possèdent à une marée ou deux de la ville un sitio, c'est-à-dire une espèce de carbet ouvert à tous les vents. Le mari va demander un congé de quelques jours à son chef, et toute la famille ira vivre au carbet. Avec vos cent francs on achètera des bottes vernies et une jupe de soie; puis, quand vous serez parti, ils retourneront à leur case avec leurs esclaves et leur pauvre vie, tout en déblatérant contre les étrangers qui viennent prendre jusqu'à leurs maisons.

Vous venez de voir dans la personne de cet homme le spécimen de la plupart des Brésiliens du Para. Dans l'intérieur du pays, c'est autre chose; nous verrons cela quelque jour. Mais ici tous sont, d'une façon ou de l'autre, employés du gouvernement. Ils gagnent, à ne rien faire ou à peu près, douze ou quinze cents francs. Fils de Portugais qui ont amassé une petite fortune en vendant à fausse mesure du tafia et du poisson salé dans les lojas de la province, ils ont hérité de leurs pères d'une maison, d'un sitio et de deux ou trois esclaves. Plus ils sont riches par eux-mêmes, plus le gouvernement leur accorde un emploi élevé, qui varie de neuf cents à six mille francs : la femme fabrique des pâtisseries de maïs, ou des bonbons, des

dolces, que les esclaves vendent par la ville. A l'aide de ces petits profits et de la place du mari, ils vont menant une vie matérielle misérable : mangeant de la farine et du poisson salé comme leurs nègres, buvant de l'eau; chez eux à peine couverts de vêtements incertains, mais dehors vêtus à la dernière mode de Paris; dormant le jour, le soir faisant de la musique. Chaque année ils s'endettent quelque peu, vendent un meuble ou un esclave, et végètent ainsi, laissant couler jour à jour, de leurs mains endormies, la fortune de leurs pères. Il n'y a qu'un seul Brésilien ici, *un seul*, qui daigne faire des affaires, et à peine en pourrait-on compter trois ou quatre exerçant une autre profession que celle d'employé. Il y en a quelques-uns qui vivent exclusivement de leur revenu, mais fort peu. Tout le commerce, et il est très-considérable, est aux mains des étrangers et des Portugais de naissance.

En écoutant les observations de M. Merry, Montfort se dirigeait vers le port, afin de retourner au navire anglais chercher Clémence et sa fille. M. Merry n'avait pas voulu chercher une autre maison pour le jeune homme. — Ma case est très-grande, avait-il dit; je vous donnerai un appartement où vous serez aussi bien que cela est possible avec votre ami Paul. — Le jeune homme avait accepté. Clémence et sa fille seraient installées convenablement; le reste lui importait peu. Mais, tout en avançant sur le rivage, il était agité par une pensée qu'il n'osait exprimer. Cependant il prit courage en vue du navire anglais, qui dessinait ses fins agrès au milieu des bâtiments de commerce de la rade, et, se tournant brusquement vers le Marseillais :

— Avez-vous été amoureux en votre vie, mon cher hôte?

— Oui, dit M. Merry.

— Eh bien, vous avez passé par les impatiences des amoureux ; vous comprendrez les miennes, et en même temps mes ignorances européennes. Je suis fiancé d'hier, et ne veux pas attendre jusqu'en France pour contracter une union qui est toute ma vie. Comme il n'y a pas de consul ici, nous devons nous marier selon la loi brésilienne. Quelles sont les formalités à remplir ? tout peut-il être terminé en quinze jours ? La demande est bizarre ; mais, puisque vous avez aimé, vous m'excuserez.

— Très-bien, dit M. Merry. Mes cheveux n'ont pas toujours été blancs. Ce sont les prêtres brésiliens qui seuls marient. Sans argent, c'est long et plein de formalités ; avec de l'argent on peut être marié en vingt-quatre heures, et, le pire, marié pour toujours. Vous riez ; mais en ma qualité de célibataire endurci, je ne peux pas faire l'éloge du mariage.

— Eh bien, je suis libre et j'ai de l'argent. Voulez-vous me conduire auprès d'un prêtre ?

— Volontiers, quoique je n'aime pas à conduire un homme à sa perte, mais vous savez ce que vous faites ; seulement, je vous préviens qu'une fois en France, cela est aussi sérieux que si le maire de votre arrondissement et votre curé réunis avaient accompli toutes nos formalités européennes.

— J'y compte, et c'est ce que je veux, mon cher hôte.

— Vous le voulez absolument ? Le curé de l'église principale du Para est malade, mais il est remplacé par un de mes amis, vicaire de la ville d'a B...., le padre o Paï, comme je le nomme. Ce padre est mon ami. Vous voyez d'ici sa demeure. Entrons.

Les deux Européens se dirigèrent vers une maison

de pauvre apparence, située sur la place de la Mercès, en face de l'église. A la porte, M. Merry frappa les trois battements d'usage, qui sont le « Sésame, ouvre-toi » des portes brésiliennes. Une mulâtresse jeune et jolie vint ouvrir elle-même.

— O Paï d'a senhora est-il à la case? dit le Marseillais.

— Si, senhor; il fume dans son hamac.

Et sans plus de paroles, elle introduisit les étrangers dans une pièce sombre, au milieu de laquelle un gros homme à figure ouverte et joyeuse se berçait, en chassant par bouffées les fumées de sa cigarette.

— Viva o padre! dit le Brésilien. J'amène à votre seigneurie un riche Français qui veut se marier.

— Le padre vit de l'autel, dit le curé en saluant l'étranger et tendant la main à M. Merry.

Puis il fit asseoir les visiteurs et adressa à Montfort quelques questions amicales sur sa santé, son âge, et l'époque à laquelle il voulait fixer la cérémonie.

— Le plus tôt qu'il sera possible à votre seigneurie, dit Montfort.

Mais le padre se leva, disant qu'il était épuisé de travail et d'affaires, occupé des soins de son ministère, puis de son commerce et d'une livraison considérable de poisson salé qu'il devait faire à la garnison du Para. — Les formalités sont longues, ajouta-t-il, et je ne puis fixer le mariage avant un mois.

— Allons, allons! padre Paï! dit le Marseillais, mon ami le comte de Montfort (et il appuya sur le titre) est un tourtereau frémissant d'amour; il veut se marier de suite. Il ne dira rien à l'évêque, qu'il ne connaît pas. Pour l'a-

mour de moi, il faut terminer cela en huit jours, autrement il ira trouver le curé da Trinidade, et son argent sera le bienvenu chez lui.

Mais, caprice ou marchandage, le curé se récria, parlant des publications, des formalités nécessaires, des papiers à consulter.

M. Merry lui coupa la parole en disant :

— Écoutez-moi, padre Paï ! votre fille est grande; il faut la vendre comme l'autre. Mon ami est riche ; il a besoin d'une belle mulâtresse pour servir la comtesse sa femme, il l'achètera, et tout sera dit.

Le padre parut hésiter. Il regarda Montfort, et finit par lui dire :

— O senhor conde achètera véritablement la filha?

— Certainement, reprit M. Merry. Je vous le promets.

— Eh bien, dit le padre, je transgresse un peu mes devoirs de curé. Mais vous êtes Français ; j'aime les Français. Vous êtes l'ami de l'ami Merry. Apportez-moi vos papiers. Nous ferons les publications nécessaires dans la huitaine, et de dimanche en huit, je vous marierai.

La filha est une bonne mulâtresse, qui sait repasser et coiffer. Elle sera l'amie de la comtesse et la vôtre. Vous lui donnerez sa liberté sous la condition de vous servir toute votre vie; elle vous suivra en France : comme elle est jolie, tôt ou tard je serai bien quelque peu votre *father in law*, comme disent les Anglais : pour l'amour d'elle, vous m'enverrez de temps en temps un panier de champagne. Vous avez ma parole. Revenez ce soir avec votre fiancée et vos papiers.

Après quelques phrases amicales, échangées en portugais semé de français, les Européens se levèrent et prirent

congé du padre, qui les conduisit jusqu'à la porte et s'empressa de retourner dans son hamac.

A peine dans la rue, Montfort dit à son guide :

— Veuillez m'expliquer ce que vous avez dit à ce padre, car je n'ai pas compris la moitié de votre conversation.

— Je le pense bien, dit M. Merry. Il y a des abîmes entre notre clergé d'Europe et le clergé de ce pays. L'un est aussi vertueux, aussi détaché des choses de ce monde, que l'autre est occupé des joies et des biens de la terre. De son propre aveu, au vu et au su de toute la ville, le padre que vous venez de voir a, d'une mulâtresse qui habite avec lui, deux filles. Par leur mère esclave, ces deux filles sont esclaves aussi. L'année dernière, il a vendu l'une à un Portugais pour sept cent mille reis (2,100 fr.). Il veut vendre l'autre, mais il ne trouve pas d'acheteur; vous voulez être marié de suite; soyez cet acheteur. Vous débourserez deux mille cent francs, comme le Portugais. Si vous êtes assez riche pour affranchir votre esclave, vous le ferez, et ce sera une bonne action, qui portera bonheur à votre mariage, comme disaient de mon temps les pauvresses de France. Sinon, vous en trouverez quinze à seize cents francs à Maranhao. Votre mariage vous coûtera trente louis; mais tout sera terminé en huit jours, et pendant votre passage au Brésil, vous aurez une esclave qui servira très-bien la comtesse.

— C'est une histoire de l'autre monde, dit Montfort. Tout cela est impossible.

— Si possible, que le *fait est connu de toute la ville du padre*, et que, si vous persistez dans vos résolutions, vous en aurez les preuves écrites. Ce curé, d'ailleurs, n'est pas plus méchant qu'un autre. Tous les curés ont des esclaves

ici. Mon padre Paï est bon homme : de plus, il est brave, et c'est le seul homme de ce pays qui se soit battu en duel. Vous allez dire encore que je fais à plaisir une histoire marseillaise. Mais je vous dirai *les noms*, *les dates*, *la ville;* et si jamais quelqu'un refuse de vous croire, je vous autorise à les citer.

En... une haine mortelle existait entre le curé que vous venez de voir et le chef de police de sa ville. On m'a dit, je ne l'affirme pas, que le feu de haine qui les divisait, provenait d'une étincelle d'amour. Le padre avait un jour quitté sa cure, comme Pâris quitta la Grèce, et le chef de police n'avait retrouvé qu'à Troie son Hélène perdue. Quoi qu'il en soit, égaux en richesse, en influence locale, en clients, les deux autorités, religieuse et laïque, se faisaient à coups de procès une guerre acharnée. C'est la coutume du pays.

Un jour, les deux adversaires se rencontrent chez le juge de paix, où les conduisait tous deux un incident de leurs querelles incessantes ; ils s'abordent la colère dans les yeux, l'injure à la bouche. La dispute s'échauffe, les menaces se croisent, les deux plaideurs se montrent les poings. Enfin, à bout de fureur, le curé s'écrie :

— Il faut en finir, et aujourd'hui même. Vous abusez de la robe que je porte, pour m'injurier sans cesse. Peu m'importe ma robe ! battons-nous.

— Volontiers, dit le chef de police, et tout de suite.

Alors, dans le prétoire même du juge de paix, et en dépit de ses prières, chacun des deux combattants retire habit ou soutane, brise une des chaises de la salle d'audience, et s'emparant à la hâte du plus gros des pieds du meuble brisé, fond sur son ennemi le bâton à la main. On a écrit bien des pages sur des combats moins acharnés. La

bataille, dit-on, dura plus de dix minutes, et, comme un assaut de boxe anglaise, elle eut cinq ou six reprises. A chacune d'elles, le curé disait :

— En avez-vous assez, M...?

— Non. Et vous, curé?

— Non. Alors continuons. Et le combat recommençait, et des deux côtés les horions pleuvaient comme grêle.

On n'a jamais pu savoir lequel des deux ennemis aurait remporté la victoire, et si le combat n'aurait pas fini par la mort de l'un d'eux. Mais le juge de paix, à bout de prières et d'horreur, en voyant ainsi violer le sanctuaire des lois, sortit dans la rue et appela au secours.

Toutefois, comme le chef de police et le curé étaient les deux personnages les plus importants de la ville, l'honorable magistrat n'osait pas appeler à voix haute, et se bornait à dire à demi-voix : « Au secours! au secours! on se bat! » La rue était déserte; la voix faible du plaignant n'allait même pas jusqu'à la maison voisine. Personne ne venait. Mais par malheur vint à passer un cadet brésilien. Il entendit et entra. Avec l'aide du juge de paix, forcé désormais d'intervenir, il réussit à grand'peine à séparer les combattants. Le chef de police, qui est un grand homme chauve, avait le crâne martelé de coups; le curé avait un côté de la face déchiré, et ses épaules étaient meurtries.

Les deux ennemis regagnèrent isolément leurs domiciles, et le chef de police garda le lit pendant quinze jours. Je l'ai vu portant encore les traces de son duel homérique. Le curé disait sa messe huit jours après.

Cette boxe en justice, loin d'assouvir la haine des deux adversaires, l'aviva de nouveau, et les procès continuèrent. Enfin, las d'employer en vain des armes temporelles, le curé songea aux foudres spirituelles que l'Église

avait coutume de lancer contre ses ennemis pendant le moyen âge. Il *excommunia* le chef de police. Ce dernier expédient lui réussit complétement; et un jour, au moment où ce magistrat arrivait dans une bourgade isolée, sur les bords du fleuve, il fut accueilli par une grêle de pierres. Les enfants tout d'abord, puis les femmes, et enfin toute la bourgade le poursuivirent jusqu'à son canot en criant :

— A l'excommunié! à l'excommunié!

Meurtri, à demi mort de frayeur et de blessures, il réussit à grand'peine à échapper aux fidèles. Il revint à la ville de la B... de toute la vitesse de ses rameurs, et avant même de regagner son domicile, il entra chez le curé; là, lui montrant ses habits qui portaient encore les traces des pierres reçues :

— Padre, lui dit-il, cela n'est pas de loyale guerre. Battons-nous de nouveau, si vous voulez; mais je vais à la messe, vous ne deviez pas m'excommunier.

Je vous l'ai dit en commençant, mon ami le padre n'est pas méchant. Le raisonnement de son catholique ennemi le toucha.

— Vous avez raison, lui dit-il. Eh bien, j'en ai assez de mes querelles avec vous. Je vous ai fait lapider, et vous êtes venu vous plaindre à moi contre moi; voulez-vous être amis?

— Volontiers, dit le chef de police; je n'ai pas de rancune contre vous. Mais vous ne deviez pas lancer cette excommunication.

— Je la lèverai aujourd'hui, dit le curé.

Et pour prouver sa nouvelle résolution aux yeux de ses paroissiens, il sortit le jour même par les rues en donnant le bras à son excommunié. Depuis ce moment, presque

tous les soirs, à l'attendrissement des fidèles, on a pu contempler le curé et le chef de police, assis ensemble dans la seconde pièce d'une loja de la ville, cimentant leur amitié nouvelle avec des cartes et de l'acachas.

Et maintenant que vous connaissez comme moi le curé Paï, votre futur marieur, attendez-moi cinq minutes, je vais chercher ma montarie, et nous irons à bord.

Montfort, en attendant le Marseillais, se prit à réfléchir sur ces mœurs, sur ce padre, qui allait l'unir pour toujours à celle qu'il aimait! Le dégoût lui vint.

Fils du siècle, élevé dans un collége, Parisien, Montfort n'était pas un saint homme. Il n'était pas même ce que le monde appelle un homme religieux. Il avait beaucoup lu et voyagé, — pas assez encore peut-être, — et en voyageant il avait vu des Orientaux prier au nom du conquérant prophète; des protestants dériver par Luther ou Calvin à toutes les variétés des croyances humaines; des Espagnols défigurer le catholicisme à force de révérer les images; des Indiens invoquer le grand esprit des lacs, des forêts ou des plaines; puis tous, protester de la suprématie divine de leur croyance. Si bien qu'à force de voir tant d'hommes convaincus, tant de religions opposées, il avait un peu perdu sa croyance propre, celle de ses pères, et oublié sa foi dans le fond de son cœur, comme un diamant de famille, qu'on garde sans le porter. Il s'était fait peu à peu ses devoirs d'ici-bas et sa religion à lui; c'est-à-dire que, croyant à un Dieu et à une vie meilleure réparatrice, il faisait le plus de bien, le moins de mal, que le lui permettait sa nature humaine. A part cela, n'ayant ni exemple à donner, ni carrière à poursuivre, méprisant l'hypocrisie, — il ne pratiquait rien; — mais il ne blasphémait jamais, et tout en respectant la religion d'autrui,

il se fût laissé couper par morceaux avant de renier la foi catholique. A ses heures de détresse, il entrait dans une église, aux soirs où il n'y avait personne, et priait du fond du cœur, à sa manière. Un jour, dans un danger, il avait fait un vœu — coûteux, — et il l'avait tenu religieusement. Quant à sa vie, il marchait ici-bas, respectant partout la bonté d'abord,

. . . . Car c'est le fond des natures augustes,

puis l'âge, le malheur et l'intelligence; fidèle à ses amis comme à ses ennemis; fidèle à sa parole jusqu'à mourir; aimant sa liberté jusqu'à la misère, la vérité jusqu'au danger, l'équité jusqu'à la passion, et, pour le reste, dédaignant l'opinion des hommes.

Frappé au cœur dès le début de sa jeunesse, pour oublier, il avait pris la vie commune des jeunes hommes de notre siècle, se prêtant sans se donner : c'est-à-dire que pendant les dix années de son printemps envolé, il avait largement promené sa vie de jeune homme à travers des amours de passage : sans se cacher, du moins quant à lui, parce qu'il était libre de lui-même : sans remords, parce qu'en somme, il n'avait jamais trompé personne, séduit de jeune fille, faussé sa parole.

Mais en même temps il était de ceux qui regardent le mariage comme un lien sacré, qu'il faut ne prendre pas, ou prendre par amour, non par calcul ou par ennui, et puis respecter, comme on respecte son honneur. Or ce padre chargé de vices lui parut indigne de bénir son mariage.

— Non, se disait-il, non. Ce serait un blasphème, blasphème de religion, blasphème d'amour, que faire sacrer notre union par les mains de ce prêtre. J'attendrai plu-

tôt jusqu'à Maranhao, et, s'il le faut, jusqu'en France. Clémence comprendra cela.

Et, absorbé dans ses pensées, il marchait sur la grève à pas oublieux, lorsque M. Merry lui frappa sur l'épaule en disant :

— Eh bien, monsieur l'amoureux, nous rêvons donc à l'épousée, que nous n'avons pas vu arriver mon canot et votre serviteur?

— Non, dit Montfort rappelé brusquement à lui-même; au contraire. Je ne me marie plus, ici du moins.

— Ah! ah! dit le Marseillais d'un regard et d'un accent railleurs, nous avons donc vu passer quelque rouge Indienne avec ses belles épaules? l'envie de cueillir un coquelicot du chemin, nous a fait renoncer à l'amour légitime.

— Oh! fit le jeune homme en souriant avec une moue dédaigneuse, les coquelicots sont sans durée comme sans parfum; et puis, fleurs de route, elles sont à tous, je ne les aime plus. Non, j'ai peur de votre padre : il est trop de ce monde. En nous unissant, il nous excommunierait peut-être, et ses mains de trafiquant ne sont pas assez pures pour bénir. N'en connaissez-vous pas un autre?

— Mon cher comte, si l'évêque était ici, je vous conduirais chez lui; car monseigneur du Para est un saint homme, le vrai pasteur de ses ouailles. A le connaître, on dirait un évêque de France égaré dans l'Amérique du Sud. Il est en voyage parmi les Indiens de l'intérieur qu'il va visiter chaque année, à travers des dangers et des privations sans nombre. Mais sur cet hémisphère je ne connais que ce juste. Quant aux autres, *peccatum eorum aggravatum est nimis*, dirait la Genèse, et, pour les sauver du feu du ciel, je suis devant vous plus pauvre qu'Abraham devant le Seigneur. Si vous ne voulez pas de mon

padre à cause de ses mœurs, vous ne vous marierez pas dans ce pays.

— Alors, j'attendrai, reprit Montfort.

Cependant le canot du Marseillais était arrivé contre le brick; le jeune homme y monta, tandis que M. Merry poursuivait sa route jusqu'à *la Caroline*, afin d'avertir M. Sharp de tout préparer pour la contrebande de la nuit suivante.

Paul et Henriette étaient sur le pont du navire avec les officiers anglais. Madame Cerny était en bas, dans l'appartement que le commandant avait mis à sa disposition.

Montfort descendit; les tapis du salon du commandant anglais étouffaient le bruit de ses pas. Il entra sans être entendu. Elle était seule et brodait. Il vint lentement s'agenouiller à ses pieds en lui prenant les mains :

— Voulez-vous me pardonner ce que je vais vous dire?

— Vous allez donc être bien coupable, mon ami, que vous vous mettez à genoux d'avance?

— Oui et non, répondit-il. Oui, car je viens vous demander de différer notre union. Non, car je vais vous dire pourquoi.

Et il raconta à madame Cerny tout ce que le Marseillais avait dit du padre.

— Vous êtes bien vraiment l'élu de mon cœur, Henri, lui dit-elle. Je ne vous pardonne pas, je vous remercie; vous m'aimez comme je vous aime, — saintement.

Mais, à ce mot, une tristesse passa dans les yeux du jeune homme, et voila son regard un instant.

Elle s'en aperçut; car une femme qui aime voit tout.

— Henri, âme inquiète, qu'avez-vous encore? dit-elle. A quoi pensez-vous? à l'avenir ou au passé?

— Je pense que je ne veux pas de ce prêtre, parce que

ses mains ne sont pas assez pures, comme si les miennes l'étaient pour approcher de vous, qui toujours avez vécu chaste jeune fille ou sainte femme. Je pense à mon passé de jeune homme.

— On dirait que vous aimez le malheur, Henri, et que votre âme ici-bas est en quête de tristesses. Puisque je vous aime comme vous êtes, oubliez-le, votre passé! Le cœur ne se fane pas, il ne vieillit pas, il ne s'éteint pas. Il est comme la nature; quand il sommeille, c'est pour renaître, et ceux qui ont du cœur le gardent jusqu'à la mort. Mais, comme la nature aussi, il se prête sans se donner, et après moi, vous en aimerez une autre, Henri!

Ainsi, au moment même de leur plus vif amour, au sein du plus grand bonheur de ce monde, l'affection partagée, l'un et l'autre ternissaient leur présent par des souvenirs ou des craintes, oubliaient leurs joies pour se pencher sur deux abîmes, le passé et l'avenir! Ah! l'âme humaine, c'est l'*insatiabilis unda!*

VIII

La revue. — Le mucambo et la vengeance d'un nègre.

> Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,
> Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
> Qui frappe le méchant sur son trône endormi.
>
> A. CHÉNIER.

Cependant tout était confusion et mouvement à bord de *la Caroline*. M. Sharp avait annoncé à ses passagers qu'ils pouvaient débarquer, et tous voulaient descendre en même

temps. Les bateaux du bord et quelques montaries arrivant de terre les emmenèrent bientôt. Ils partirent comme des oiseaux dont on ouvre la volière, ceux qui devaient revenir à bord, comme les autres. Les uns se dirent au revoir; les autres, adieu pour toujours. Chacun, en quittant ses compagnons, fit ses phrases et ses offres de services, qu'il oublia avant même de toucher le rivage; et bientôt il ne resta plus sur le navire que le capitaine, M. Merry et l'équipage. Comme il n'y a pas d'hôtels au Para, les uns furent demander asile à des correspondants; les autres, à des logeurs portugais, et avant la fin du jour tous ces hommes, qui depuis des mois entiers vivaient d'une vie commune, se trouvèrent dispersés, indifférents les uns aux autres, et la plupart séparés pour jamais.

M. Sharp se fit bientôt transporter à bord du brick anglais, afin de demander au commandant des matelots pour le lendemain. Les navires de guerre, même de nation à nation, refusent rarement ce service aux bâtiments de commerce : le commandant lui promit vingt hommes; le jour même *la Caroline* déposa pour la forme quelques ballots à la douane : pendant la nuit elle débarqua en contrebande la presque totalité de ses marchandises. Le lendemain, avec l'aide des Anglais et de son équipage, elle s'échouait sur une espèce de bassin de carénage creusé par la nature sur le côté de la ville, où les navires vont se réparer comme ils peuvent.

Ainsi que l'avait prévu M. Merry, M. Sharp avait l'espoir d'être prêt à partir avant quinze jours; son fret de retour l'attendait à Maranhao, il devait séjourner quelques semaines au moins devant cette ville, et, de là, partir pour France. Madame Cerny aimait M. Sharp, et même

sa brusquerie obligeante ; à part le mal de mer, elle s'était trouvée à bord de *la Caroline* aussi commodément qu'on peut l'être sur un navire. Les projets du capitaine cadraient avec son désir de voir son beau-frère à Maranhao. Là Paul pourrait épouser sa fille et attendre des jours meilleurs pour rentrer en Europe. Dès lors, libre d'elle-même, elle resterait auprès de l'oncle d'Henriette ou retournerait en France, au gré de Montfort, et l'avenir s'offrait riant à ses espoirs de mère et d'épouse.

Vers le milieu du jour, elle descendit à terre avec Henri, Paul, sa fille et le commandant du brick. Le consul anglais leur montra les églises du Para, qui sont spacieuses, bien bâties, et, pour la plupart, somptueusement ornées. L'une d'elles avait même été remplie jadis d'ornements et de candélabres en or et argent massifs, d'une valeur considérable. Mais les chanoines chargés d'administrer l'église ayant trouvé, — selon les idées modernes, — que ces richesses enfouies ne produisaient rien, avaient acheté des ornements de cuivre, puis fondu, vendu, gaspillé l'or et l'argent apportés par la piété des premiers Portugais.

Montfort, cependant, avait été visiter la maison qu'il avait louée pour Clémence et sa fille. Elle était déjà désertée par ses propriétaires, et les esclaves la préparaient pour ses nouveaux hôtes. M. Merry avait envoyé deux lits français, luxe inconnu au Para. Cependant le jeune homme, habitué au confort parisien, trouva cette grande maison si nue, qu'il prit un de ses nouveaux serviteurs et partit pour acheter ou louer des meubles. Cela est si doux d'orner la demeure d'une femme aimée ! Montfort eût acheté volontiers tous les meubles des marchands ; mais il s'adressa vainement de porte en porte. A Bélem, on ne

vend de meubles que sur commande. En dépit de ses recherches, il ne trouva que trois chaises américaines à bascules, des rebuts de New-York, valant un dollar, qu'il paya trente francs, et que le marchand ne lui céda qu'en se faisant prier, et seulement pour servir un Français ! car là-bas les rôles sont renversés ; ce n'est pas, comme en Europe, l'acheteur qui oblige le marchand en choisissant son magasin : non ; il faut supplier pour qu'on vous vende ; tous les objets coûtent trois fois les prix d'Europe ; la plupart sont avariés ou vieillis, et cependant le vendeur se meut à peine ; à peine il daigne répondre, et s'il consent à vendre, c'est toujours pour obliger son client ! Le Para, c'est le paradis des boutiquiers.

Longtemps avant la tombée de la nuit, madame Cerny était installée dans sa nouvelle et passagère demeure. Le soir même, grâce à cette merveilleuse aptitude qu'ont les femmes pour s'assimiler toute chose, le luxe comme les privations, elle offrait le thé aux officiers du brick, et recevait quelques Brésiliens amenés par M. Merry.

Tandis que les Européens s'occupaient ainsi de leur installation provisoire, toute la ville était en rumeur. Le ban et l'arrière-ban des troupes et de la garde nationale étaient convoqués pour le lendemain. L'aréopage provincial avait décidé que, pour montrer aux Anglais la résistance qu'on aurait pu faire, il y aurait grande revue des trois mille hommes de la garnison ; car, à la suite de la révolution récemment apaisée, on avait fait venir deux mille hommes des provinces du sud, pour renforcer le contingent provincial du Para.

En effet, dès le lendemain matin, le Champ de Mars de la ville, la place de la *Poudre*, se remplit de troupes. Après s'être fait attendre environ deux heures, Son Excel-

lence le commandant des armes, chef militaire de toute la province, quoique subordonné au président, arriva enfin.

C'était un petit homme, chauve, à favoris réglés, à lunettes, à traits d'aigrefin, n'ayant de militaire que le nom, courbé dans son uniforme et embarrassé sur son cheval, qui, non moins que son cavalier, semblait n'avancer qu'à contre-cœur. A son arrivée sur la place, le canon du fort tira; d'inévitables foguetes sillonnèrent les airs; les tambours battirent — comme aux champs — une sorte de marche ressemblant à un rappel frappé par un débutant qui s'essaye.

Les manœuvres commencèrent aussitôt. Quatre ou cinq aides de camp, enfourchés sur des haridelles et habillés en officiers d'état-major, coururent à grand renfort d'éperons, d'un bout à l'autre de la place; le bruit de leurs ordres, de leurs cris se contrariant l'un l'autre, dominait celui des hommes en mouvement. Les officiers anglais, pas plus que Montfort et les Français conviés à cette fête, n'étaient assez guerriers pour bien juger de la science militaire qui fut déployée. Ils virent seulement que les troupes ne paraissaient avoir ni des habits ni des armes de fabrique récente; que le programme de la revue, pompeuse affiche, qui se distribuait sur la place, portait deux régiments d'artillerie et un de cavalerie, qui figurèrent sans chevaux et sans canons; que ledit programme annonçait dix mille hommes, et qu'il n'en parut que trois mille environ; que la garde nationale se composait uniquement de deux à trois cents officiers, couverts d'or et d'uniformes somptueux, qui vociféraient en désordre devant une centaine d'Indiens recrutés comme gardes nationaux; que les officiers des troupes régulières paraissaient s'occuper fort peu des or-

dres du commandant des armes, et les soldats, moins encore des ordres des officiers, ce qui amena confusion dans les manœuvres et confusion dans les rangs; que trois compagnies se heurtèrent comme dans un assaut, entraînées par des ordres contraires; qu'au moment où les coups de feu commencèrent, Son Excellence fut emportée par son cheval en dehors de la place et ne reparut plus; que les fusils ne partaient qu'au deuxième ou troisième tiré; que les feux de peloton ressemblaient aux feu de file; enfin, qu'après la revue on vit passer environ trente soldats blessés par leurs camarades, et surtout par les fusils qui avaient éclaté dans leurs mains. Mais toutes ces choses étaient peut-être dans les nécessités de la revue, et fatalement incomprises par des hommes d'Europe? comme le dit un des aides de camp de l'Excellence au commandant anglais et à ses amis.

— Si vous étiez militaires, messieurs, vous seriez dans un enthousiasme véritable, au point de prendre part aux manœuvres; car les Européens n'entendent rien aux mouvements de troupe. J'ai lu les guerres de l'empire, et si, à Waterloo, Napoléon avait su faire manœuvrer sa garde, il serait encore empereur! J'espère, messieurs, que vous raconterez en Europe la revue que vous venez de voir.

Deux jours après, le lendemain même du départ des Anglais, on lisait dans le journal *O Diario d'o Gram-Para:*

« Les savantes manœuvres ordonnées par Son Excellence le commandant des armes, *o illustrissimo senhor*, etc., non moins que la belliqueuse tenue des troupes et de la garde nationale, ont porté la terreur chez les officiers du brick anglais, qui ont mis à la voile dès le lendemain. Si cette revue avait été faite dès le premier jour, nous n'aurions

pas à déplorer l'agression sauvage dont la ville de Bélem a failli devenir la victime. Nous saisissons cette occasion pour féliciter Son Excellence le président de cette province, *o illustrissimo*, etc., ainsi que toutes les autorités de cette ville, pour leur attitude à la fois pleine de modération et d'énergie. D'un seul mot et sans effusion de sang, ils ont fait taire le feu de l'ennemi; honneur à eux! Si Rio-Janeiro suivait l'exemple de ses provinces, le Brésil montrerait enfin au monde entier la puissance de ses armes. »

Pendant plusieurs semaines le journal répéta des articles dans le goût du précédent, et nos imaginations européennes ne peuvent rêver qu'à peine tout ce qui fut débité de phrases pompeuses et d'anathèmes contre Rio-Janeiro, à l'occasion de cette revue; car le Para, qui est la province la plus arriérée du jeune empire, prétend régir le Brésil entier, et, selon lui, la capitale n'est qu'un gouffre qui absorbe toutes les richesses des provinces.

Toutefois, les officiers anglais furent, pendant et après la revue, l'objet des attentions soutenues des principaux habitants, et le chef de la douane les pria même, ainsi que les Français, d'honorer de leur présence un grand bal qu'il devait donner le lendemain.

Le commandant s'excusa sur les nécessités du service, les embarras d'un prochain départ, etc. Mais le senhor Alfandega insistant avec toute l'obstination d'un maître de maison qui veut faire ses frais de vanité, sir Nobleness se tourna vers Montfort et lui dit en anglais :

— Si je pensais qu'un bal, ici, pût amuser madame Cerny et sa fille, j'accepterais, et entre deux robbs de whist, nous irions y passer quelques minutes.

— Je ne pense pas, reprit Montfort. Madame Cerny

aime peu le monde. Je sais qu'elle y allait rarement à Paris.

— Alors, dit le commandant, je refuse pour vous et pour moi.

Il se tourna vers le chef de la douane :

— Je suis désolé, monsieur, lui dit-il en français. Mais d'autres soins nous retiennent. M. le comte de Montfort et moi, nous vous remercions.

Et sans s'occuper davantage de Sa Seigneurie désappointée, il donna le bras à Henri et s'éloigna. Mais les paroles dites à Montfort n'avaient pas été perdues pour tous. L'un des aides de camp du président les entendit, et une heure après madame Cerny recevait une mulâtresse qui venait, de la part de la senhora Alfandega, savoir si la dame Franceza daignerait recevoir sa maîtresse avant la fin du jour.

Clémence, étonnée, y consentit, et vers cinq heures elle vit arriver à sa porte un hamac garni de plumes, porté par quatre nègres, et oscillant au fil d'un long bâton orné d'oiseaux peints de couleurs éclatantes.

Une petite jeune femme, blanche, mignonne, gracieuse, avec de grands beaux yeux sans pensée, coiffée de ses cheveux noirs, chargée de bracelets, descendit du hamac et entra chez Clémence. Elle était vêtue comme une Française en hiver : châle, robe de soie, dentelles, mais en cheveux, sans chapeau. Une négresse portait son parasol, et une mulâtresse son mouchoir. Elle entra timide, les yeux baissés, presque tremblante, salua chacun de la tête et en silence, demanda à madame Cerny si elle parlait portugais, et la pria d'écouter une prière qu'elle venait lui adresser.

L'air triste et candide de la jeune Brésilienne toucha madame Cerny, qui la fit asseoir, et lui dit :

— Je parle mal votre langue, senhora ; mais je ferai de mon mieux pour vous entendre et vous rendre le service que vous réclamez de moi.

Montfort, Paul et le commandant se retirèrent dans la pièce voisine, afin de laisser le champ libre à la jeune femme, dont ils ignoraient les désirs.

— Minha senhora, dit la Brésilienne, il dépend de vous de rendre un grand service à mon mari et surtout à moi. Le senhor Alfandega donne demain un grand bal où toute la ville est conviée. Il désire beaucoup avoir à cette fête les officiers anglais et les Français. Le senhor sait qu'ils viendront si vous voulez venir. Je viens vous inviter, ne me refusez pas.

Madame Cerny déclina sa puissance sur ses compatriotes européens, et ajouta que, quant à elle, vêtue de deuil, elle ne pouvait accepter.

Mais la Brésilienne insista vivement, et lui raconta les paroles du commandant à Montfort; puis, comme Clémence persistait dans son refus.

— Minha senhora, lui dit-elle, je vous supplie. Si je ne réussis pas, je serai malheureuse. Le senhor m'a dit : « Faites en sorte de décider cette dame, ou, après le bal, vous irez passer quinze jours, seule, au sitio. » Si vous saviez, senhora, nous ne sommes pas heureuses. J'ai lu dans un livre de France que, vous Françaises, vous sortiez seules, et vous receviez vos amis, comme il vous plaisait. Nous, jamais. Une ou deux esclaves nous accompagnent toujours. Jamais nous ne pouvons recevoir que devant nos maris. Ils sont si jaloux qu'ils nous défendent même de regarder par les fenêtres. Nous mangeons seules, à part, avec nos esclaves. Et cependant je sais bien, moi, par mes femmes, qu'ils font de longues visites et

qu'ils donnent des bracelets à des mulâtresses. Ils nous parlent rarement, et nous laissent chaque nuit pour aller à la maison de jeu. A leur humeur, sans motif, ils nous envoient vivre tristement au sitio pendant des semaines entières. Toujours nous vivons enfermées, recluses, craintives. Notre seule joie est de faire causer nos femmes; elles nous racontent tout ce qui se passe dans la ville. Je vous supplie, bonne senhorita, faites venir les étrangers : sans cela, je serai grondée, et le seigneur m'accusera de votre absence.

Clémence demeurait silencieuse.

La Brésilienne reprit : — Vous, Françaises, qui êtes heureuses, vous ne savez pas comme les jours et les nuits sont longs pour nous. Oh! si je pouvais jamais aller vivre en France, voir votre Paris, vos spectacles, vos fêtes, où les femmes peuvent causer et rire. Tenez, minha senhora, venez demain, vous verrez comme tout est triste pour nous. Venez! je vous aimerai tant. Venez! demain à l'église je dirai en votre nom mon chapelet tout entier; puis quand vous serez repartie, toujours je me souviendrai de vous.

Et la jeune femme pressait la main de Clémence, et sa voix se faisait douce comme la plainte d'une enfant à sa sœur aînée.

Il y a, dans les yeux et la voix d'une femme qui prie, plus d'éloquence que dans tous les gestes prônés par Cicéron lui-même : madame Cerny murmura à demi-voix :

— Pauvre petite! cela est si peu de chose qu'une heure, et je la rendrai si heureuse!

Puis, se levant, elle ouvrit une porte et appela Montfort.

— Henri, lui dit-elle, la femme du directeur de la douane me supplie si vivement d'aller à son bal, que je n'ai pas la

force de refuser. Si vous ne voulez pas y aller, venez refuser pour moi. Si vous consentez, faites, mon ami, que M. Nobleness y vienne avec nous; il me semble que nous ferons une bonne action.

— Vous savez bien, madame, reprit Montfort, que vos désirs sont des ordres. J'ignore vos motifs, mais je vais raconter votre décision au commandant.

Et rentrant dans la pièce voisine, il redit à l'Anglais les paroles de la veuve.

— Du moment où madame Cerny le désire, dit ce dernier, j'irai, et pour que ces dames aient des danseurs européens, ajouta-t-il en souriant, je donnerai permission à mes officiers.

Clémence entendit ces paroles, et un sourire d'orgueil féminin parut un instant sur ses lèvres. Puis s'adressant à la Brésilienne qui l'attendait en silence :

— Nous irons tous, chère dame, lui dit-elle, et vous pouvez de ma part dire à votre mari que nous irons pour l'amour de vous.

— Vous êtes bonne comme nossa senhora, reprit la jeune femme; et dans l'expansion méridionale de sa joie, elle se leva et embrassa madame Cerny.

Puis, sans oser regarder qu'à peine Montfort, qui était revenu avec l'Anglais, elle sortit précipitamment.

Madame Cerny répéta aux deux jeunes hommes les paroles de la Brésilienne :

— Et les Européennes se plaignent! dit le commandant en riant. Avouez, madame, que la vie d'Europe est le paradis des femmes.

— Oui, monsieur, reprit Clémence, si vous n'aviez pas inventé les clubs et si Lima n'existait pas : c'est là, dit-on, que les femmes sont vraiment souveraines!

Une conversation demi-railleuse de part et d'autre, s'engagea entre les Européens, jusqu'à l'heure où M. Merry vint chercher ses compatriotes et le capitaine, pour aller dîner chez le consul anglais.

Le commandant présenta Montfort à la femme du consul. C'était une nièce du grand Irlandais : de cet homme dont le nom, symbole de patriotisme religieux et pacifique, traversera les âges, à l'éternel honneur de la justice anglaise.

— Madame, dit-il, permettez-moi de présenter à la nièce d'O'Connell un gentleman catholique et français.

Montfort s'inclina très-bas : il était de ceux que l'envie ne trouble point et qui aiment à saluer la gloire des pères sur le front des enfants.

Le dîner fut français par les mets et la gaieté amicale, anglais par les vins. Les Brésiliens du Para mènent une vie misérable par leur faute; car, là comme partout, avec un peu d'argent et d'habitudes de gentleman, on peut vivre.

Après le repas, dans le fumoir, le consul dit à ses hôtes : — Si je n'avais pas eu l'honneur de vous avoir à dîner, j'aurais été, par curiosité, passer une nuit étrange. Vous avez ouï parler des mucambos de nègres. C'est ce qu'on nomme, dans nos colonies, des asiles de nègres marrons. Ils sont très-nombreux dans les solitudes amazoniennes. La révolution qui vient d'être apaisée les a fait augmenter encore, et un mucambo de nègres s'est formé à une marée de la ville, dans le Capim, affluent du Guama, qui se jette dans l'Amazone à un quart de lieue d'ici. Il n'est pas nombreux, par suite, peu aguerri, et composé d'esclaves récemment échappés. J'ai été informé ce matin, par un major brésilien que je connais pour venir m'em-

prunter de fois à autres cinq piastres qu'il ne me rend jamais, que cette nuit même une expédition devait partir pour aller détruire ce mucambo. Le plus grand secret a été gardé, parce que, si le bruit avait transpiré, les nègres marrons auraient été prévenus par les esclaves de la ville et surtout par les Portugais.

— Comment, par les Portugais? dit le commandant.

— Oui, les logistes d'ici sont tous Portugais, et comme ces hommes ne connaissent qu'un dieu, le lucre, la plupart d'entre eux font du commerce avec les mucambos. Les nègres marrons qui composent ces asiles cultivent beaucoup; à époques incertaines, toujours de nuit, quelques-uns d'entre eux descendent la rivière sur les bords de laquelle ils ont leurs habitations, viennent secrètement en ville et vendent leurs denrées aux logistes, contre de la poudre, du plomb, des étoffes, du tafia, etc. Les Portugais les rançonnent et sur les denrées et sur les marchandises. Les nègres, hâtés de repartir, acceptent tout et retournent en hâte à leur asile. Aujourd'hui, le président et mon Brésilien, qui est le chef de l'expédition, savent seuls la razzia projetée : un bataillon de troupe et une cinquantaine d'Indiens Mundurucus sont réunis à une lieue d'ici et doivent partir cette nuit même, à neuf heures, pour saccager le mucambo et saisir les esclaves. Cela sera chose curieuse à voir.

— Parbleu! dit le commandant, si vous savez la route et voulez y venir, la nuit est belle. Nous prendrons ma baleinière. Elle peut tenir vingt personnes. Nous sommes six, j'embarquerai douze matelots. Nous serons partis dans une heure, et quand les Brésiliens iraient comme le vent, nous les rejoindrons avant le sac du mucambo. Est-ce loin?

— A cinq heures à peine, dit le consul. Mais ces dames?

— Ah! voilà bien les hommes mariés! reprit le commandant; toujours enchaînés. Eh bien, vous leur direz que nous partons faire une partie de chasse et que demain matin nous serons de retour. Elles passeront ici la nuit ensemble.

Le consul, marié depuis une année à peine, avait pour sa femme un culte véritable. Mais, ennuyé de la vie monotone du Para, il était avide d'émotions et de spectacles. Paul et Montfort, l'esprit encore empreint des émotions de Marajo, eussent préféré peut-être rester près de leurs fiancées; mais les Anglais insistèrent; la course nocturne fut décidée.

Le commandant envoya le midshipman qui l'accompagnait faire armer la baleinière, et prévenir le lieutenant du brick.

En sa qualité de célibataire, M. Merry se chargea du mensonge, et, entrant dans le salon des dames :

— Vous savez senhoras, dit-il, que les vieux garçons ont de tout temps été des trouble-ménages; — j'emmène ces messieurs à la chasse à la passée. C'est le moment des bécasses. La nuit est superbe, le commandant nous prête sa baleinière, et demain matin nous vous rapporterons autant de gibier qu'il y en a dans toute la Provence.

— C'est-à-dire rien! dit Montfort en riant. On n'est pas plus Marseillais que vous, mon cher Merry.

Le spirituel Gascon de la Canebière défendit son aride patrie et la véracité de ses compatriotes avec une verve parfaite. Il décrivit si bien les plaisirs de sa chasse imaginaire, que lorsqu'on vint prévenir le commandant que la baleinière était prête, les dames, sans défiance, en-

viaient le plaisir des voyageurs. La chasse fut de tous les temps le meilleur des prétextes, pour les maris qui s'absentent.

Le fleuve coulait à quelques pas de la maison du consul. Les Européens trouvèrent dans l'embarcation les armes nécessaires. Ils partirent. La marée les portait; les hommes courbés sur les avirons faisaient filer comme une flèche le léger canot. Au bout de cinq minutes, ils entrèrent dans le Guama, et une heure à peine après avoir quitté la demeure consulaire, le matelot du gouvernail signala par l'avant six embarcations qui, comme eux, remontaient le fleuve à la rame.

C'étaient les Brésiliens. La baleinière anglaise passa rapidement contre les premiers canots, qui étaient remplis de soldats : une ou deux voix les hélèrent en passant; mais le commandant ne daigna pas répondre et rejoignit la montarie de tête, où devait se trouver le chef de l'expédition. Il y était en effet, et le consul, reconnaissant son emprunteur, l'interpella d'un nom de baptême.

— Mais c'est le major Algoz, dit M. Merry en regardant avec attention le Brésilien, qui, à la voix du consul, faisait ralentir les pagaies de ses hommes.

— Lui-même, reprit une voix enrouée, mais forte. Et par quel hasard M. Merry vient-il à la chasse aux nègres? car je présume que le senhor consul vous a prévenus de ce que nous allons faire.

— Par curiosité, comme moi, major, répondit l'Anglais; et j'ai pris la liberté de vous amener quelques amis.

— Tant mieux! après votre refus, je ne vous espérais pas, mais vous êtes les bienvenus. J'ai de bons renseignements. Le mucambo est au complet. Quelques-uns

des fugitifs sont venus hier en ville; comme ils ont emporté beaucoup de tafia, nous les trouverons tous. En attendant, messieurs, leurs canots peuvent rôder dans le fleuve. La nuit et sur l'eau, les voix s'entendent de loin. Suivez ma montarie, et parlez le moins possible. Pour ma part d'éternité, je ne voudrais pas manquer ces nègres.

Le silence recommença. On entra enfin dans la rivière sur les bords de laquelle était situé le mucambo. Les Indiens, épars sur les canots, descendirent à terre pour tourner à pied, par le bois, le repaire des fugitifs. Paul et Montfort distinguèrent les tatouages des Mundurucus, et crurent même reconnaître le vieil Antonio. Mais l'ombre des arbres couvrait le fleuve, et à peine débarqués, les Indiens disparurent dans la forêt.

Les barques poursuivirent leur course. Seulement le major donna l'ordre à ses hommes d'observer un silence profond et de pagayer lentement pour ne faire aucun bruit sur les flots. Le commandant anglais fit les mêmes recommandations à ses matelots, et les sept canots, se suivant à se toucher et rasant la rive pour ne pas être en vue sous les rayons de la lune, continuèrent à remonter la rivière.

Après deux ou trois heures d'une marche lente, on entendit au lointain un cri ressemblant, à s'y méprendre, à celui d'une aigrette qui s'envole. Le Brésilien se pencha vers la baleinière anglaise et dit à voix basse :

— Les Indiens sont postés. C'est le cri de leur chef. Le mucambo est à cinq minutes à peine. Les nègres ne se défendront probablement pas; cependant préparez vos armes. Vous savez qu'on les tue le moins possible. Un esclave vaut un conto de reis (3,000 fr.).

Bientôt la barque du major heurta la rive. Il sauta à terre ainsi que ses hommes.

— C'est là, dit-il à voix basse.

Mais à ce moment, hasard ou connivence, un coup de feu retentit sur l'un des bateaux où se trouvaient les soldats.

— Canalha! s'écria le Brésilien, et se tournant vers sa suite :

— A terre, à terre, messieurs, tout le mucambo est debout maintenant.

La plage cependant semblait dormir. On n'entendait que le bruit des soldats, qui débarquaient sur un sol boueux, à travers les hautes herbes. Les Européens les imitèrent.

Le commandant donna l'ordre à deux matelots de rester sur la baleinière, et faisant signe aux autres de le suivre, il rejoignit le major et les Français.

Trois des canots de suite continuèrent à remonter le fleuve pour débarquer plus haut les soldats qui les montaient.

Une partie des Brésiliens s'échelonna en silence sur la rive, tandis que l'autre se groupait derrière son chef. Mais, à ce moment, on entendit une clameur d'effroi qui partait des profondeurs de la forêt, puis des cris de toute nature, et deux ou trois coups de feu.

— Ils ont trouvé les Indiens, cria le major. En avant!

Se tournant vers les Anglais :

— Suivez-moi, leur dit-il rapidement, et surtout ne tirez pas.

— En avez-vous envie? dit le commandant à Montfort.

— Certes, non, reprit le jeune homme. J'aime trop ma

liberté pour troubler celle d'autrui. Je n'ai que de la pitié pour les malheureux que nous chassons.

Ils firent ainsi une centaine de pas sous bois, à travers un sol détrempé, couvert de branches et de troncs d'arbres pourris. Montfort, encore faible de ses blessures, suivait difficilement à l'aide d'une canne que le consul lui avait prêtée. Il allait cependant. Tout à coup un large espace de terre sans forêt se découvrit aux regards. A la clarté de la lune, on distinguait des troncs d'arbres encore debout, brûlés à trois pieds de terre environ, puis des maïs, du riz, des ananas, des maniocs, et dans le milieu, sur une sorte de monticule, dix ou douze toits de feuilles : les restes d'un feu mal éteint jetaient dans le champ une lueur rougeâtre et indécise.

Les cris s'étaient rapprochés, et bientôt on vit déboucher sur la clairière des formes noires qui hurlaient en courant. Elles parurent hésiter un instant dans leur fuite ; mais presque aussitôt, reprenant leur course précipitée, elles s'enfoncèrent dans la forêt, du côté où se trouvaient les Européens, mais à une autre extrémité du champ découvert. Les cris augmentaient, et de nouveaux nègres, parmi lesquels on distinguait des enfants et des femmes, arrivaient, suivant les premiers, à pas inégaux.

Les blancs restaient à leur poste, ensevelis dans l'ombre de la forêt, sur le bord de la prairie. Le major, sur toutes choses, leur avait recommandé le silence et l'immobilité.

De nouveaux cris, plus violents encore que les premiers, retentirent du côté par lequel avaient disparu les fugitifs ; puis la clairière, un instant déserte, se remplit de nouveau.

Les esclaves arrivaient en droite ligne aux Anglais et à

Montfort. A dix pas d'eux environ, un grand nègre aux formes athlétiques, qui courait comme par des ailes, aperçut le premier ces nouveaux ennemis. Il changea encore une fois de route, et repartit dans la direction des cabanes. Tous ceux qui le suivaient firent volte-face comme lui.

Mais alors du fond de la clairière partirent des cris sauvages et gutturaux qu'il était facile de reconnaître. C'étaient les Indiens qui avançaient. Aussitôt le major, donnant l'exemple à ses soldats, se précipita à la poursuite des fuyards, en criant aux Européens :

— Sus! sus! Il y a cent mille reis par nègre pris.

— Que personne ne bouge! dit le commandant anglais à ses hommes.

Et se tournant vers ses amis :

— Nous regardons, n'est-ce pas, messieurs? Nous ne sommes pas des négriers.

— Parbleu! dit Montfort, et au besoin, moi j'aide à fuir.

Au cri de leur chef, les soldats échelonnés le long de la rivière, traversèrent la forêt et arrivèrent de tous côtés sur la campine, resserrant le cercle fatal dans lequel les fugitifs étaient enveloppés.

Le silence se fit alors parmi les esclaves; sans quelques cris échappés aux enfants, on eût dit que tous ces pauvres effrayés avaient été subitement paralysés. Réunis en groupe au milieu du champ en avant de leurs cabanes, ils n'essayaient plus de fuir. En une minute les Indiens et les soldats furent sur eux. On entendit des imprécations et des coups qui tombaient de tous côtés sur les nègres impassibles. Mais le silence se rétablit peu à peu; les vainqueurs garrottaient leurs prisonniers.

— Puisque nous sommes venus, dit le commandant, voulez-vous voir de plus près?

— Allons! dit M. Merry.

Et les Européens arrivèrent près des nègres qu'on achevait de lier. Il y en avait trente environ, hommes, femmes, enfants. Chaque esclave avait autour de lui cinq ou six soldats qui lui attachaient les mains.

Le major, cependant, avait allumé une torche de résine au feu qui brûlait dans la clairière, et, prenant tour à tour chaque nègre par sa tête laineuse, il lui portait la torche au visage à lui brûler la face, et le regardait d'un œil scrutateur.

— Voilà le major qui fait son inspection, dit M. Merry. Mais silence! c'est une horrible histoire qu'il n'est pas prudent de conter tout haut.

Tout à coup on vit le Brésilien promener vivement sa torche le long du corps de l'un des captifs, puis la ramener précipitamment à son visage, tout en regardant sa victime d'un œil inquisiteur, et qui, peu à peu, semblait se dilater de colère. Enfin, le blanc poussa comme un rugissement de bête fauve, et plaçant la torche sous le menton du nègre pour lui faire lever la tête :

— Tu es le frère de José, lui dit-il. Où est ton frère?

L'esclave pousssa un cri de douleur et fit deux pas en arrière; mais d'une main le Brésilien saisit ses cheveux crépus et replaça de nouveau sa torche à toucher son visage. On voyait rougir et brûler la peau de la victime.

— Bourreau! cria le commandant, qui était placé contre le Brésilien à le toucher; c'est trop fort!

Et saisissant la torche aux mains du major, il la jeta à dix pas de là.

— Qui touche à ma vengeance? hurla le blanc en portugais.

— Parbleu! je crois que vous me voyez bien! dit l'Anglais en sa langue.

— Je n'entends pas ta langue damnée, sans quoi je te corrigerais comme tu le mérites.

Puis se tournant vers un de ses soldats :

— Tapuyo, lui dit-il, va chercher la torche. Je vais recommencer; et s'il recommence, malheur à eux!

— Que dit-il? murmura l'Anglais.

— Il dit, reprit M. Merry, que si vous ne vous calmez pas, cela va se gâter. Laissons ces sauvages entre eux; esclaves et maîtres, ils se valent; et regagnons la baleinière. Nous sommes quinze, ils sont trois cents.

— Non, par Dieu! jamais il ne sera dit qu'un homme en aura torturé un autre sous mes yeux sans que j'aie fait effort pour l'empêcher. N'est-ce pas votre avis, messieurs? dit-il en se tournant vers les autres Européens.

— Certainement, reprirent Paul et Montfort d'une seule voix.

— Laissez-moi lui parler alors, dit M. Merry, et il s'avança vers le Brésilien.

Mais, sans s'occuper de lui, ce dernier avait repris la torche des mains des soldats et l'approchait déjà du supplicié, lorsque Montfort, qui pendant ce colloque s'était rapproché du nègre, donna un coup sur la torche, qui de nouveau tomba par terre.

— Ah! cette fois, tu payeras pour tous, toi, dit le major; et, saisissant un poignard à longue lame qui pendait à sa ceinture, il essaya de le lever; mais il n'en eut pas le temps; la canne du jeune homme tomba sur son poignet,

comme une balle, et le poignard échappa de la main meurtrie.

Le blessé porta son corps en arrière pour se ruer sur son ennemi, mais aussitôt la canne rapide lui arriva en plein visage; il rugit de douleur et porta sa main valide à sa figure.

Toute cette scène s'était passée si soudaine, que ni les autres Européens ni les officiers brésiliens sous les ordres du major, n'avaient eu le temps d'intervenir.

Une minute presque entière s'écoula ainsi, silencieuse de part et d'autre. Le major tenait son visage qui saignait. Les soldats avançaient pas à pas, regardant tout d'un air indifférent; les Indiens et les nègres étaient impassibles.

— Le Français connaît la canne, murmura à demi-voix l'un des matelots anglais.

— Silence! dit le commandant. Rangez-vous derrière moi et soyez parés.

Cependant le Brésilien, revenu de sa première douleur, roulait sur toute la clairière des yeux égarés de fureur. Enfin il aperçut un de ses officiers qui le regardait en montrant les Européens.

— Faites entourer les étrangers, cria-t-il : qu'on les attache comme les nègres.

Et il se prit à rire par saccades en disant à M. Merry :

— Vous savez que le major se venge.

— Que dit-il? reprit le commandant.

— Il donne l'ordre de nous garrotter comme les nègres.

L'Anglais se tourna vers ses matelots :

— Soyez prêts, dit-il. Le premier soldat qui vous touchera ou l'un de nous, jetez-le à terre.

Le major, cependant, répéta son ordre. Peu à peu, sur

les instances des officiers, les soldats se formèrent en rangs.

Le commandant arma froidement un de ses pistolets, et le dirigeant sur le major :

— Monsieur Merry, dites lui que si les soldats touchent à l'un de nous, je le tue comme un chien.

M. Merry répéta les paroles.

— C'est bon, c'est bon, dit le major, nous allons voir.

Mais, tout en parlant, il fut se ranger au milieu de ses hommes, hors de vue du pistolet. Les soldats avaient peu à peu formé leurs rangs, et leurs officiers, prenant courage dans leur nombre, les exhortaient à saisir les Européens.

Une lutte semblait imminente : les Brésiliens se sentaient trois cents contre quinze, avec des fusils et une forêt pour les protéger; leur audace croissait d'instant en instant, et on les entendait s'exciter l'un l'autre.

— Il faut en finir, dit l'Anglais, le plus tôt sera le meilleur. Marchons au canot. Et se tournant vers ses hommes, il leur commanda d'ouvrir la route à travers les soldats.

Les matelots se retournèrent, les piques en avant, tandis que le commandant et les Européens suivaient, le pistolet au poing. Les rangs des soldats s'ouvrirent. Mais, par derrière, un coup de feu, parti des rangs brésiliens, atteignit un matelot à l'épaule.

— A la forêt, vite, sans courir! cria le commandant.

En une minute les Européens eurent gagné le bord du bois. Là, ils s'arrêtèrent. Ce n'était point par cette partie de forêt qu'ils avaient pénétré dans la clairière, et ils ne se reconnaissaient plus.

Le danger croissait d'instant en instant.

Déjà les Brésiliens avaient tiré quatre ou cinq coups de

feu sans atteindre personne. Déjà ils s'engageaient dans le bois à la poursuite des blancs, et les ténèbres doublaient leur audace.

Le commandant, ne sachant quelle route prendre, hésitait à détacher un homme en éclaireur. Quelques secondes se passèrent, silencieuses, menaçantes de part et d'autre; l'aube d'une lutte sans merci.

Tout à coup un cri bien connu de Paul et de Montfort retentit au milieu de la campine; c'était celui du vieux chef, d'Antonio; puis en quelques bonds une cinquantaine d'Indiens arrivèrent près des Européens. Le commandant, croyant avoir affaire à de nouveaux ennemis, avait déjà donné l'ordre à ses hommes de serrer leurs rangs et de recevoir les agresseurs sur les piques. Mais Montfort lui cria :

— Laissez, laissez, commandant; ce sont des amis. J'en suis sûr.

Et, sortant de la clairière, il alla au-devant des Indiens.

— Pourquoi le blanc défend-il cet Urubu? Pourquoi n'a-t-il pas appelé Antonio? Antonio est un chef, ici comme sur la grande île.

— Je ne t'ai pas vu, mon vieil ami, dit Montfort.

— C'est bien, ta nation et toi vous êtes amis des Mundurucus. Antonio te donnera l'esclave. Attends, le chef parlera.

Il revint vers le milieu de la clairière afin d'être mieux entendu. Le mouvement des Indiens avait effrayé les soldats, qui, pour la plupart métis ou mulâtres, tremblaient devant leurs belliqueux alliés les Mundurucus. Ils étaient retournés autour des nègres pour veiller sur leur butin vivant : ne sachant pas si les Indiens marchaient pour ou

contre les Européens, et de toute manière, sentant qu'il n'y avait à gagner que des blessures au milieu de cette lutte. Les officiers avaient imité leurs soldats. Seul, le major gardait sa colère sanglante, et on l'entendait gourmander ses hommes.

La voix d'Antonio s'éleva, dominant le tumulte :

— Les blancs sont amis des Mundurucus. Pour un blanc tué, Antonio tuera trois soldats.

Le major hurla un juron portugais, et se jeta à la rencontre du chef, qui se dirigeait vers les prisonniers. Il accabla l'Indien de menaces et d'invectives. Antonio resta calme comme une statue; sans répondre, il s'avança vers le nègre brûlé par le major, et, mettant un doigt sur l'épaule du captif :

— Antonio et ses hommes ont pris cet esclave; Antonio l'emmène. Et poussant le nègre par les épaules, il le fit marcher devant lui du côté des Européens.

Mais le major, ivre de colère, se rua sur l'esclave, et, le saisissant aux cheveux, le jeta à terre en disant :

— Je suis chef ici. Je prends ce nègre; et si tu désobéis encore, je te ferai esclave toi et les tiens.

— Antonio n'est pas noir, — il rit de ta colère, — il veut l'Urubu pour le donner aux blancs. Le nègre est à lui.

— Tu le veux. Eh bien, prends-le; et, se baissant sur l'esclave, le major lui tira un coup de son pistolet, à bout portant. Le nègre se renversa. La balle lui avait traversé la poitrine. Aux convulsions perdues de son corps, on pouvait juger la mort imminente.

L'Indien le regarda une seconde, puis relevant la tête :

— Le major est un voleur, dit-il froidement.

— Ah! je suis un voleur, sauvage, chien sans baptême. Quand tous les Mundurucus seraient ici, toi aussi tu mourras.

Et se jetant sur le fusil de l'un des soldats qui l'entouraient, il se recula d'un pas afin d'ajuster le chef; mais la hache d'Antonio vint tomber, par le dos, sur le canon du fusil qui s'inclina jusqu'au sol. Puis, l'arme, sillonnant l'air, s'enfonça dans la tête du major, d'un coup de bûcheron.

Le Brésilien leva vers son front deux mains mortes déjà, puis s'affaissa sans un cri. Lorsque le corps de son ennemi fut tout à fait gisant sur le sol, le chef retira sa hache, et, sans s'occuper plus des nègres ni des soldats, retourna vers les Européens qui l'attendaient toujours sur la lisière de la forêt. Ses Indiens restèrent confondus avec les Brésiliens autour des prisonniers.

En arrivant près des blancs, le chef leur dit :

— Antonio conduira ses amis au canot : l'esclave est mort.

Les Européens cependant, n'avaient assisté qu'imparfaitement à la scène précédente. Ils avaient bien entendu la fureur du major, et à la clarté de la lune, démêlé vaguement sa lutte avec le Mundurucu. Mais il n'y avait pas temps pour des questions.

Montfort dit aux Anglais de suivre leur nouveau guide, et quelques minutes après tous arrivèrent sur les bords du fleuve, à quelques pas de l'endroit où se trouvait la baleinière.

— Voilà un sauvage qui vient de nous tirer d'un bourbier fatal. J'aimerais mieux être aux griffes d'un tigre qu'aux mains du major, dit M. Merry en montant dans le canot.

Au mot de major, le chef releva la tête avec orgueil en disant :

— Il est mort ! La hache d'Antonio est forte. Avant la lune prochaine, bien des cadavres portugais dormiront sur la terre. Le major est le premier. Son sang a rajeuni le fer d'Antonio.

Et levant en l'air sa hache encore sanglante, il s'enfonça dans la forêt, sans écouter les remercîments de Montfort et des Européens.

— Embarquons, embarquons, messieurs ! dit le commandant. Nous ne sommes pas à bord du *Iaw*, et, sans avoir peur, il est inutile de s'exposer aux balles de ces mécréants.

— Oh ! si le major est tué, il n'y a plus de danger, reprit le Marseillais.

La baleinière fut mise à flot, et les matelots, comprenant la nécessité d'un prompt départ, eurent bientôt gagné le large du fleuve et repris le chemin du Para.

Le silence dura quelques minutes. Chacun des Européens revoyait par la pensée le danger auquel il venait d'échapper. Mais la nature de M. Merry ne pouvait se plier à une aussi longue paralysie de sa langue, et, comme il avait coutume de le dire, en se raillant lui-même :

— Merry, mon bon garçon, tu deviendras peut-être aveugle, sourd, cacochyme, je ne sais ; muet, jamais ! car avant cela, tu seras mort !

Et le Marseillais, mourant d'une histoire rentrée qu'il voulait conter depuis le moment où il avait rencontré le major Algoz, s'adressa à ses compagnons en disant :

— Maintenant que nous sommes seuls, messieurs, nous pouvons nous féliciter d'avoir échappé à un grand péril.

Vous ne connaissiez donc pas le major, consul, que vous nous avez emmenés à sa suite sans prévenir ces messieurs?

— Non, dit le consul, il ne se faisait appeler que par son nom de baptême, — vous savez bien que c'est leur usage à tous, — et je ne le connaissais que par sa ponctualité à m'emprunter de l'argent sans me le rendre. Mais il est mort, paix à ses dettes.

— Oui, et surtout, morte la bête, mort le venin, car c'était l'homme le plus féroce que j'aie vu de ma vie. Pendant une des relâches du cabanage, savez-vous ce qu'il a fait un jour?

— Non, reprit le consul. Mais vous avez envie de nous le dire, dites : les heures sont longues d'ici au Para.

— Je ne me ferai pas prier, reprit le Marseillais. Chacun ici-bas porte marotte en tête; les fous sont ceux qui n'en ont pas. Ma marotte, à moi, c'est de conter. Vous le savez; tout le monde me le dit : sur ce défaut ma pudeur est morte. Écoutez :

Le dernier président avait confié au major cinq Indiens cabanos saisis sur le fleuve Acara. Les captifs s'enfuirent, mais le Brésilien réussit à les reprendre le jour même. La nature avait doué ce misérable d'une force prodigieuse. Il se fit amener successivement les prisonniers; puis, les saisissant l'un après l'autre à bras tendu, avec un sabre d'abatis, il leur trancha à chacun un coté de la joue et une oreille, et les jeta sur le sol en leur disant tour à tour :

— Tu peux fuir maintenant, le major t'a marqué.

Mais on dirait que parfois la Providence, comme pour faire un salutaire exemple, devance l'heure des châtiments, et frappe le coupable sur cette terre même.

Peu de temps après ces actes de froide férocité, le major fut cruellement atteint dans la seule affection qu'il

avait en ce monde. Cet homme avait sept esclaves, qu'il accablait de mauvais traitements : cachots, supplices, coups de corde, tout ce qu'il pouvait faire afin de les martyriser, sans jamais aller assez loin pour se priver de leur travail, il le tentait sur eux. Mais, par une anomalie bizarre de cette bestiale nature, ce tigre avait un amour au cœur : il adorait sa fille, enfant de six ans, rose et blanche, qu'il avait eue d'une de ses mulâtresses. Battant la mère à tout propos et souvent jusqu'au sang, il avait pour l'enfant un culte paternel poussé jusqu'au délire; on le voyait sans cesse tenant sa fille sur ses genoux et berçant son sommeil comme une mère inquiète; l'habillant lui-même chaque matin, la faisant manger lui-même; cédant toujours à tous ses caprices enfantins, quels qu'ils fussent : un père-mère enfin.

Un jour, le major avait frappé ses nègres plus vivement encore que de coutume. A bout de souffrances, les esclaves se réunissent pendant la nuit et jurent de se venger. Un nègre qui veut se venger ne connaît rien, ni le danger, ni la justice, ni l'enfance. C'est un taureau qui voit du rouge; mais un taureau humain, cherchant le cœur pour tuer à coup sûr. D'un commun accord, ils décident de sacrifier l'enfant. L'un d'eux va dans le bois, cherche un serpent à blessure mortelle, trouve bientôt un serpent à sonnettes, le tue, lui arrache les crochets et revient à la case. Là, sur le devant de la porte du maître, à un endroit où chaque matin l'enfant venait se placer, puis s'arrêter, les assassins plantent en terre les deux dents du reptile, côte à côte, les pointes en l'air.

Le major habitait alors la ville de P.....l. Dans cette bourgade, comme dans toutes les petites villes du bas Amazone, pendant la semaine, chacun va pieds nus. Ce n'est

que le dimanche qu'on porte ses vêtements somptueux. Au matin, l'enfant accomplit sa station accoutumée, pieds nus et à la place ordinaire. Cinq minutes après, elle se tordait sur elle-même dans des douleurs et des cris affreux.

Le major était comme fou. Il prenait sa fille mourante, la soulevait, l'embrassait, lui parlait. La mère pleurait. Ni l'un ni l'autre ne pouvait s'expliquer cette souffrance terrible et soudaine. Enfin la mulâtresse pensa au poison. Quand il s'agit de son enfant, une mère devinerait l'énigme du sphinx; l'amour maternel est un diamant : il n'y a ténèbres qu'il n'éclaire. Elle appela un esclave. Personne. Tous avaient fui.

Cependant les jambes de la petite fille bleuissaient à vue d'œil. Sa figure violacée se tordait en convulsions suprêmes. La mère cherchait, cherchait; enfin, sous un pied, au talon, deux piqûres, comme des piqûres d'aiguille, apparurent à son regard maternel. Elle comprit tout. Mais il était trop tard. L'enfant mourut.

Le major embauma sa fille lui-même, à la mode indienne, avec des simples, et couvrit le petit cadavre de bijoux, de parfums et d'habits somptueux. Puis il fit faire une grande cage en verre, et plaça l'enfant-momie sur une table, au milieu de son salon. Je l'ai vu cette année à P.....l; sauf une pâleur profonde, l'enfant, ainsi parée, a l'air de dormir.

Les soins funèbres terminés à son gré, le Brésilien pensa à la vengeance. Il jura de ne jamais reposer plus de huit jours de suite dans le même lieu, sans repartir en quête des meurtriers. Et, en effet, depuis ce temps, il ne vivait que pour sa vengeance, passant sa vie à guetter les mucambos, espérant toujours retrouver ses esclaves. Votre

humanité européenne l'a interrompu au moment où il apercevait sa première lueur peut-être.

Vous comprenez sa férocité envers le nègre, sa fureur, et jusqu'aux paroles de l'Indien, qui en le tuant a vengé les cabanos, ses anciens compagnons du fleuve Acara. Et maintenant, ajouta le Marseillais, dites que je ne sais pas de curieuses histoires sur ce pays !

— Personne ne dira cela, reprit le commandant en souriant, mais on pensera peut-être qu'elles sont plus ou moins ondoyées dans les eaux de la Garonne, comme vous dites en France, je crois.

— Eh bien, on se trompera. Cette histoire, comme beaucoup d'autres, *comme celles du curé*, que je racontais hier à M. de Montfort, *est exacte de point en point.*

Le récit du Marseillais, sa verve inépuisable, ramenèrent peu à peu la gaieté parmi les Européens : chacun se prit à admirer la nature splendide à travers laquelle glissait la baleinière. Des deux côtés, les rives se montraient bordées de forêts vierges ; à la clarté nocturne on distinguait vaguement des fleurs qui pendaient en festons du haut des arbres ; des parfums imprégnaient l'air, arrivant par bouffées, et sur les eaux du fleuve la lune reflétait ses mouvants rayons. On voyait se jouer à fleur des ondes de grands poissons qui luisaient par intervalles dans le sillage argenté ; des milliers de mouches à feu, scintillantes comme des étoiles, volaient autour des arbres ; la brise soufflait douce et constante ; et dans le silence embaumé de la nuit équatoriale,

On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Les flots harmonieux.

Enfin, Bélem apparut. Les matelots avaient nagé comme des tigres. A quatre heures du matin, les voyageurs frappaient à la maison consulaire, et retrouvaient les dames, encore réunies dans le salon, se berçant au hamac, à la brésilienne, en parlant de modes, de romans, d'amour, de tout et de rien : épuisant les heures dans ces causeries intimes, qui vivent de souvenirs, de sympathies et de cœurs entr'ouverts.

M. Merry, par droit de conquête et par droit de naissance, se fit l'orateur des émotions de la nuit. On soupa, on écouta le Marseillais ; et

> Les premières clartés du jour avaient rougi
> L'orient. . . . .

quand, de part et d'autre, Anglais et Français se quittèrent pour dormir.

IX

Le bal Brésilien.

> Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie,
> La cendre y vole autour des tuniques de soie;
> L'ennui sombre autour des plaisirs.
>
> V. Hugo.

Le soir, vint l'heure du bal promis à la senhora Alfandega. Rien n'est facile aux paresseux comme de promettre d'aller au bal ; quand le moment arrive, rien n'est plus dur ; alors on retarde son départ, et, les pieds sur les che-

nets, on invente maints prétextes pour excuse; puis, maugréant contre soi, mais satisfait, on gagne son cercle ou son lit en se promettant de réparer le lendemain l'irréparable paresse. Qui n'a passé par là?

Le soir venu, Montfort et Paul conjuraient donc les deux dames d'oublier le bal. Mais Clémence avait promis, Henriette avait à montrer ses parures françaises! Il fallut partir. Certes, le bal fut de tout temps, pour quiconque ne l'aime pas, l'antipode du plaisir; mais un bal là-bas! Dieu vous en garde. Soyez juge.

Toutefois, souffrez que le narrateur, avant qu'il ne raconte, et pour n'être pas mal vu, ouvre une parenthèse.

Quelques lecteurs pensent que lorsqu'on a eu l'honneur d'être invité à un bal on n'en doit pas médire; que c'est abuser de l'hospitalité et faire œuvre de méchant, que ne pas parler bien des pays à travers lesquels on a voyagé, etc., etc.

Ces idées, quoique profanant le culte de la vérité, sont justes à certains égards. Mais il y a par le monde, des invités au bal, des voyageurs revenus, qui en certains pays n'ayant circulé qu'à grand'peine, à travers des haines pour tout étranger; au bruit de souhaits incessants pour les ennemis de nos armes; sans cesse en butte à des défiances jalouses; n'avançant qu'à pas retenus et de par le droit des traités; qui à ces bals ayant été par hasard, entraînés malgré eux, comme Français, c'est-à-dire professeurs ès contredanse : ceux-là, ces voyageurs, peuvent raconter et racontent la vérité sans remords. Mais, malgré tout, malgré les souvenirs et la vérité qui les emportent, ils savent garder au cœur des pensers d'affection et de dévouement pour ceux qui les ont bien reçus, des gra-

titudes pour leurs hôtes, des amitiés pour ceux qui les aiment.

Conduits par leur cicerone ordinaire, M. Merry, Anglais et Français arrivèrent devant le rez-de-chaussée d'une maison de belle apparence. Il était neuf heures. La casa lumineuse résonnait à grande musique. A la porte et aux fenêtres ouvertes donnant sur la rue, deux cents tapuyas, nègres ou mulâtres de tout sexe et de tout âge, plongeaient leurs regards dans la salle. Ainsi, aux bals de noces des barrières, on voit une foule béante stationner sur la rue, suivant de l'œil les ombres des mariés et des danseurs.

Ils entrèrent. Trente esclaves de la maison obstruaient la porte de la salle. La senteur était si forte, qu'en dépit de leurs intentions polies, les Européens étouffèrent un premier regret dans leurs mouchoirs. Un aveugle eût reconnu des nègres. Ardents à regarder et à entendre, les esclaves se dérangèrent à peine. Les officiers anglais passèrent les premiers pour faire une trouée, comme des municipaux dans une foule, un soir de feu d'artifice.

Les blancs pénétrèrent. La contredanse était dans toute sa splendeur. Les musiciens façonnaient des bruits à rendre jaloux l'orchestre d'un cirque. Flûte, violon, hautbois, cor sans harmonie, etc., rien ne manquait.

Deux quidams, vêtus à la dernière mode de France, criaient les figures avec des éclats de voix et des battements de mains qui dominaient le bruit des orchestrants. C'étaient les deux lions de la salle; deux juifs portugais, récemment débarqués de Lisbonne, imposant la danse à leur façon, réglant l'ordre et la marche du plaisir général : comme dans un cotillon d'Europe, l'élégant de l'année, le jeune homme ciré, verni et lionceau, guide les ignorants du haut de ses prétentions dansantes.

Personne ne se parlait : hommes et femmes, tous avaient cet air gêné d'un étudiant récemment collégien, qui craint de fatiguer ses premiers vêtements bourgeois. Aux portes, dans les embrasures, les maris jetaient sur leurs moitiés dansantes des regards fixes et jaloux ; les danseuses regardaient les pointes de leurs pieds, les danseurs regardaient leurs bottes ou le plafond.

Ces messieurs étaient vêtus comme en Europe les enrichis du hasard, — à toutes parures : — faux-cols en carcan, cravates cartonnantes, gilets à transparents rouges, chemises brodées et surbrodées, diamants, chaînes, breloques, bottes vernies à tiges rouges, habits et pantalons noirs, mais peu de gants; les dames, — en robes de velours ou de soie, dentelles, volants, et toujours diamants, chaînes, bracelets, bagues, — à ne voir que de l'or.

En général, les femmes étaient jolies. Les hommes, non. La chaleur variait entre trente-cinq et quarante degrés; comme rafraîchissements, de la bière, du porto et de l'acachas, c'est-à-dire du mauvais rhum, circulaient, portés par des messieurs complaisants.

Cependant le maître de la maison, le seigneur Alfandega, vint au-devant de ses conviés, et les promena dans la salle comme un entrepreneur de baraques de fêtes promène sous ses toiles le phénomène vivant qu'il va montrer en exercice.

La vérité étant de droit suprême, il faut dire qu'il accueillit et fit asseoir les Françaises avec beaucoup de politesse et d'égards, et remplit d'ailleurs vis-à-vis de ses hôtes tous les devoirs d'une hospitalité attentive. Quelques Brésiliens s'empressèrent d'inviter les Européennes, et vinrent amicalement causer avec leurs visiteurs. Les plus jeunes surtout paraissaient jaloux de connaître les

choses d'Europe. Moins gourmés que leurs pères, ils semblaient comprendre que la civilisation venant du vieux monde, c'était là qu'il la fallait prendre, et que les vanités provinciales étaient choses passées de mode. Mais les docteurs, les patriotes du pays, regardaient les étrangers par-dessus l'épaule; s'ils daignaient parler, c'était pour dénigrer la corruption européenne, ses mœurs vicieuses, disaient-ils, sa pauvreté territoriale; pour encenser leur patrie, sa richesse, son courage, sa force, son avenir, et confesser le juste espoir qu'ils nourrissaient de donner bientôt des lois à la vieille Europe!

Bon gré, mal gré, les étrangers furent contraints de prendre des billets de danse; c'est une invention particulière de la province, espèce de bouclier du hasard, à l'usage des maris jaloux, contre les galants.

Sur de petits papiers pliés en billets doux, sont inscrits les noms des danseuses : un monsieur quelconque promène lesdits billets au fond d'un chapeau, et en fait prendre à chaque danseur; aussitôt, il faut, de par le nom, trouver sa danseuse dans le bal, jusqu'à ce que contredanse s'ensuive. On comprend bien que l'amour corrige souvent ces enchaînements d'un sort aveugle, et que partout les Bartholo trouvent des Almaviva.

Cependant le commandant et Montfort réussirent à s'excuser et restèrent auprès de madame Cerny, qui s'obstina à ne pas danser. Les officiers anglais ne manquaient ni une contredanse ni une figure.

Il semble que ce soit le propre de la nature humaine d'aimer surtout ce qu'elle ne peut pas faire. Les marins, par grâce d'état sans doute, ont trois passions dominantes: monter à cheval, danser et se marier. Les jeunes officiers dansaient donc sans repos. Déjà ils avaient épuisé trois

contredanses entières, lorsque, contre toute règle, un esclave annonça d'une voix vibrante :

— Leurs Seigneuries la baronne de Milliner et le major Abutre.

La marchande avait une toilette à faire ressusciter de dépit les *incoyables* de tous les temps. Elle portait un faux crêpe de Chine jaune, sur une robe ponceau plus éclatante qu'un coucher de soleil; faux cheveux sur faux cheveux, avec un océan de perles très-fausses; une chaîne sans fin et des bagues par-dessus ses gants à tous les doigts. Sa figure était peinte comme pour la rampe d'un théâtre.

Le major la suivait, ainsi que suivent ces maris, aides de camp de leurs femmes : radieux, souriant à tout venant; érigés en points perpétuels d'admirations matrimoniales.

L'entrée fut triomphale. L'orchestre fit silence. Le bal fut interrompu, et la foule se précipita vers l'astre du jour, la belle Parisienne.

La dame accueillit tous ces hommages comme une reine ceux de son peuple, daigna venir s'asseoir près de Clémence et même causer quelques instants avec elle.

— Vous ne m'avez pas reconnue, chère dame, dit-elle en grasseyant. C'est que j'ai repris les titres de ma famille; je ne portais à bord que le nom de mon dernier mari.

Bientôt la contredanse la réclama. On fit cercle autour de l'élégante, et il était facile de voir aux visages de son cavalier et de ceux qui dansaient à son quadrille, la satisfaction qu'ils éprouvaient. Soit éducation chorégraphique de son enfance, soit tardif apprentissage dans les bals parisiens, la marchande dansait une danse — facile — à mouvements — faciles, — comme on en peut voir en certains bals très-publics.

Il est impossible de concevoir tout le succès qu'elle obtint à la seconde contredanse. Le *hasard* de son billet fit danser avec elle le président lui-même. Dès lors tout le monde, hommes et femmes, prirent leçon, et dès la fin de la même contredanse, de nombreux élèves l'imitaient à gestes incertains; cette soirée mémorable resta même si profondément gravée dans l'esprit de la population dansante, que plusieurs années après, on trouvait encore dans la danse des Paraenses les vestiges évidents de cet enseignement par l'exemple.

Cependant Montfort, assis près de Clémence, suivait des yeux les essors chorégraphigues de la baronne, et sa figure exprimait l'étonnement railleur que lui causait son triomphe. Le président, qui, de par les billets de *hasard*, avait cru devoir danser avec Henriette, et n'avait pas trouvé dans la danse de mademoiselle Cerny le charme mouvementé de la marchande, se méprit à l'admiration du jeune homme et lui dit :

— Pourquoi ne dansez-vous pas, seigneur conde? Vous devez danser très-bien. Regardez! la distinction de naissance se retrouve dans tout. Quelle différence entre la senhora baroneza et la jeune fille qui vient de danser avec moi! Dansez une contredanse avec la baronne. Je vous ferai vis-à-vis.

— Merci, senhor, dit Montfort d'une voix légèrement sarcastique. J'admire comme vous. Mais s'il est dans nos mœurs parisiennes de regarder parfois les baronezas danser, il est rare que nous leur servions de cavaliers!

— Eh bien! dansez avec madame, et je vous ferai vis-à-vis avec la baronne.

Madame Cerny se leva en disant :

— Je remercie monsieur le président, mais je souffre trop de la chaleur pour danser.

Et prenant le bras de M. Merry, qui était à côté d'elle, elle le pria de lui faire voir le bal tout entier, tandis que sa fille dansait avec Paul, qui avait fini par se passer de billet. Montfort et le commandant anglais suivirent Clémence.

Ils quittèrent le salon de danse et traversèrent ainsi une pièce encombrée de femmes et de jeunes filles, qui étaient assises côte à côte. On pouvait voir, à leur maintien roide, que le *nec plus ultrà* de leurs toilettes avait été recruté pour la fête. Toutes observaient entre elles un morne silence; les cavaliers venaient prendre les danseuses sans leur adresser la parole, mais le billet à la main. La mère ou le mari vérifiaient l'exactitude du nom, et le couple se rendait dans les salles de danse.

— Pauvres femmes! dit M. Merry à Clémence; pauvres femmes! Elles ont pour toute distraction cinq ou six bals par an, et tous dans le goût de celui-ci. Elles vivent ainsi résignées, car l'habitude est tout. Une Française en mourrait.

De toutes parts, cependant, on faisait dans le salon de danse des observations sur ces étrangers qui osaient pénétrer dans les salles des dames.

— Ces Européens se croient tout permis. Voyez! ils entrent dans le milieu de la pièce, regardant effrontément nos femmes, quand nous restons aux portes, nous, les pères ou les maris.

Enfin la rumeur devint si générale, que le maître de la maison, s'adressant à M. Merry, le pria à voix basse de dire à ses amis le Français et l'Anglais que leur présence dans le salon, sans femmes à leur bras, était contraire aux mœurs locales.

— Nous allons au jeu, répondit M. Merry. — Et il pénétra dans les pièces voisines.

— Suivez-moi, dit le Marseillais à ses deux protégés; mais surtout ne jouez pas.

— Une femme seule au bras d'un homme, sans danser! il n'y a que les Françaises pour se permettre ces inconvenances! — dit un des joueurs.

Les Européens qui suivaient entendirent le mot et regardèrent le mécontent. A sa toilette, on reconnaissait un des lions de la province : toute sa barbe était soigneusement rasée, ses cheveux très-courts, et il portait ses dents limées en crocs aigus comme des aiguilles, ce qui, avec les ongles longs, constituait le suprême de l'élégance du Para!

Il y a des insolences patriotiques qu'il ne faut pas entendre. Montfort passa. Dans le milieu de la salle, une table surtout était entourée de joueurs et de curieux. Les Européens s'approchèrent. — Le cercle s'ouvrit un peu devant une femme, et les deux hommes reconnurent le chef de police. On jouait à une sorte de trente et un mêlé de baccarat. Le mulâtre tenait la banque; il y avait sur la table des sommes considérables, de l'or, et surtout beaucoup de billets de banque brésiliens.

Le regard de Montfort et celui du docteur se croisèrent un instant. Sans avoir l'air de voir les Français, le jeune mulâtre continua de jouer. Il était assisté par deux messieurs d'un certain âge, bien vêtus, qui faisaient pour lui comme font les croupiers de maison de jeu, annonçant les coups et ramassant les gains ou payant. Des contestations incessantes avaient lieu entre les joueurs, d'une part, et le banquier aidé de ses deux amis ou associés. Le docteur répétait sans cesse :

— Ne mettez pas vos mains sur l'argent de vos enjeux, messieurs, ou je ne payerai pas.

— Que veut-il dire? demanda l'Anglais à M. Merry.

— Attendez-moi ici pendant cinq minutes, reprit ce dernier, et vous verrez que le docteur a raison d'exiger cela. Moi, je reconduis madame Cerny, parce que tout le monde fume ici; à cette chaleur enfumée, une femme mourrait. Dans la salle de bal, c'est supportable.

Les deux étrangers regardèrent au hasard parmi les joueurs. Ils continuaient à ne rien comprendre aux paroles du banquier; mais tout à coup ils virent l'un des croupiers saisir la main d'un joueur placé près de lui et dire à voix haute :

— Ah! senhor Raimundo, je viens de vous voir retirer vingt mille reis de votre enjeu, au moment où le banquier a annoncé trente et un!

— Non!

— Si!

— Vous vous trompez.

— Je vous ai vu. Remettez l'argent!

— Je ne remettrai rien, cela ne vous regarde pas.

— Vous faites toujours cela; vous êtes un ladrao.

— C'est vous qui êtes un ladrao : tous vos billets sont faux.

— Refusez-les.

— Vous n'en avez pas d'autres.

— Ne jouez pas.

— C'est ce que je vais faire, dit le joueur.

— Bien, mais rendez les vingt mille reis.

— Non!

— Si!

La querelle s'échauffait, et les Européens s'attendaient à voir les deux adversaires en arriver aux coups dans la salle même. Le jeu cependant n'était pas interrompu; seulement on entendait quelques chuchotements parmi les joueurs. Enfin un d'entre eux, qui se trouvait en face du délinquant pris en flagrant délit, intervint dans la querelle en disant :

— Je vous ai vu, Raimundo, ne criez pas ainsi; les étrangers nous regardent; rendez les vingt mille reis.

— Et moi je l'ai vu aussi, reprit un autre.

— C'est bon. Voilà le billet, dit le joueur en jetant sur la table un papier froissé, qui était encore dans sa main; mais aussi pourquoi leurs billets sont-ils faux?

— Eh bien, que vous importe à vous comme à moi? reprit le dernier témoin en parlant à demi-voix; vous êtes collecteur d'impôts, moi caissier; l'État nous les reprend: nous ne les gardons pas, ces billets!

Les deux hommes se remirent à jouer comme avant l'accident.

— Ah! je comprends maintenant, dit l'officier anglais en se tournant vers M. Merry, qui était revenu dans la salle après avoir reconduit madame Cerny à sa place. Mais retournons dans le bal.

— Attendez, attendez! dit le Marseillais, je connais mes salons de jeu. Je vais vous montrer quelques illustrations de notre temps.

Nul dans la ville n'était capable de se faire cicerone comme M. Merry. Ne s'occupant plus d'affaires que pour tuer le temps en quelque sorte, le négociant passait une partie de sa vie dans la maison de jeu du Para, dont il connaissait tous les habitués, c'est-à-dire presque toute la société de Bélem. Ses habitudes excentriques se prêtaient

d'ailleurs à ce genre d'existence. Il ne se levait jamais qu'à deux heures de l'après-midi, courait par la ville, cherchant des nouvelles pour sa consommation du soir, puis avant dîner, allait méthodiquement causer une heure dans la *loja* d'une marchande, qui, disait-on, lui avait jadis été chère, et lui vendait encore quelques menues bagatelles de fantaisie. De là il partait enfin pour la maison de jeu, où, sans jouer jamais, il contait, à la joie de tous et avec de l'esprit pour tous, un monde d'histoires de tous les temps et de tous les pays. A l'entendre, il avait toujours été témoin des événements qu'il racontait : si bien que, pour le croire, il eût fallu le regarder comme un sorcier doué d'ubiquité universelle et d'une vie plus longue que celle de nos premiers parents. Mais, à part cela, ses histoires étaient réelles, presque toujours exactes de point en point; et comme le gai Marseillais se savait bien informé, il croyait devoir ajouter à tous ses récits la phrase sacramentelle : — Je l'ai vu! — Quelques mauvais plaisants assuraient même qu'un jour, en contant un épisode de la naissance de son père, il avait ajouté : — J'y étais! — En espérance, lui avait dit son interlocuteur, — et le méridional, sans se déconcerter, avait répondu : — Sans doute, — puis continué son récit.

On jouait dans trois salles qui étaient remplies de monde. Les Européens et M. Merry rencontrèrent beaucoup de connaissances.

M. Sharp, d'abord, qui causait avec un capitaine anglais, et paraissait ne s'entendre que médiocrement avec son interlocuteur.

M. de Cinnamon, regardant sa boutonnière à laquelle pendaient, sans savoir pourquoi, cinq ou six croix enfilées dans une chaînette d'or.

M. Bleeder, qui d'un œil envieusement avide contemplait l'or et les joueurs.

M. Useless buvant de la bière, dans un coin, tout seul et fumant.

Le Marseillais salua encore quelques personnes qu'il nomma successivement à ses amis :

— Voici le senhor Alfaiate, mon tailleur, un Allemand; le juge de droit; — M. Ladrao, le vendeur de tafia de suif et d'oignons, qui fait le coin de notre rue, un Portugais. — Son Excellence le commandant des armes; — M. Sapateiro, le plus habile cordonnier de la ville, etc.

Cinq ou six hommes vêtus avec une demi-négligence campagnarde causaient ensemble dans un coin retiré du salon. M. Merry alla vers eux, et faisant les présentations :

— Des fazenders et des senhors d'Engenhes, du Moju et d'Igarape-Mirim, mes amis, et de bons amis, dit le Marseillais.

Les Brésiliens s'inclinèrent, et le plus âgé d'entre eux s'avançant vers les étrangers leur tendit une main largement ouverte, en disant en portugais :

— Tout étranger est un hôte. Les senhors sont les bienvenus au Brésil.

— Voici de bonnes et loyales figures, dit Montfort.

— Oh! oui, reprit M. Merry; ceux-là sont aussi loyaux, aussi hospitaliers que les autres le sont peu. Mais il fut interrompu au milieu de son éloge par un monsieur presque mulâtre, qui s'avança en disant :

— Le juge des orphelins salue leurs seigneuries.

— Viva! dit le négociant français. — Et il ajouta d'une voix légèrement ironique : — Votre seigneurie a trouvé le temps de venir ici? Mercure, cependant, n'était jadis ni

mieux ni plus occupé, que le seigneur juge ne l'est aujourd'hui.

Les Européens regardèrent étonnés le magistrat auquel s'adressait cet étrange compliment, mais ignorant de Mercure et de sa profession favorite, le magistrat reprit en se redressant :

— *Eu creyo isso*, je le crois. Ma besogne est rude, messieurs ; il est mort beaucoup de monde ici depuis quelques années. Je me dois à leurs enfants. Un seul juge des orphelins pour une ville qui compte vingt-cinq mille âmes, c'est trop de travail !

— Oui, dit M. Merry aussitôt que son interlocuteur fut reparti ; et, la preuve, c'est qu'il gagne un argent fou à ce métier, et passe toutes ses nuits à la maison de jeu.

— Comment cela ? dit l'Anglais.

— Voici. De par la loi brésilienne, il y a un juge des orphelins, qui est le tuteur légal de tous les enfants dont le père est mort. C'est une belle institution ; mais, comme tant d'autres, elle dérive ici. Généralement, tout juge des orphelins s'enrichit en peu d'années aux dépens de ses pupilles. Quelques consuls des puissances étrangères ne veulent pas reconnaître leur juridiction sur les enfants de leurs nationaux. Le Brésil résiste, prétendant que tout individu né sur son sol est Brésilien avant tout. Il est à souhaiter, dans l'intérêt des enfants, que la France et l'Angleterre maintiennent leur droit. Mais passons.

Voici le major de Marajo jouant au voltarète, c'est-à-dire à l'hombre. Regardez l'un des hommes avec lesquels il joue : c'est le colonel Algoz, un parent du Brésilien de la dernière nuit. Il a commis tant de cruautés à S......m, dont il était gouverneur, que les habitants de cette ville ne prononcent pas son nom sans frémir. Sa femme,

encore plus féroce que lui, exerçait surtout ses fureurs de toute nature sur les jeunes Indiennes.

Examinez celui qui joue à côté du colonel : c'est un médecin membre de l'assemblée provinciale, très-aimable homme et très hospitalier; mais il a la manie du mariage: il est trigame. Une de ses épouses habite le Para avec lui; les deux autres sont, l'une à la ville de la B....., l'autre à Pernambuco.

L'un de ceux qui le regardent est un collecteur d'impôts. L'année dernière, afin de régulariser une union, qui date de plusieurs années, il a eu l'idée de demander une dispense pour épouser sa propre sœur. A ces fins, il s'est adressé à l'évêque. Monseigneur a refusé : le collecteur a pris le parti de se passer publiquement de la dispense.

À votre droite, ce gros petit homme à moitié mulâtre est un ancien lieutenant de navire négrier. Il s'est fait avocat, afin de continuer son commerce sur terre. C'est lui qui cherche les esclaves volés ou fugitifs et les ramène à leurs propriétaires. On dit, et je le crois, qu'il fait très-souvent comme ces bohémiens de grandes villes, qui volent les chiens pour les ramener et recevoir la récompense.

Celui qui est assis là-bas, nous regardant avec un air rogue, sollicite en ce moment un haut emploi dans les finances et va l'obtenir. Il a passé quelque temps en prison pour fabrication de billets de banque, mais, comme sous les verrous, il a su écouler ses produits, il a racheté sa liberté. La fabrication des billets est une industrie très-suivie sur notre hémisphère, et de plus le Portugal nous en exporte chaque année de fabriqués à l'avance.

— Mais, dit Montfort, où sont donc les honnêtes gens, ici?

— Ah! reprit M. Merry, ceux-là, je ne vous les désigne

pas : le vice seul est curieux à voir. La vertu ! cela se pratique, mais ne se montre point. Les honnêtes gens, ici, ce sont les négociants de la ville, d'abord : la plupart étrangers ; et puis les fazenders, les seigneurs d'Engenhes, les planteurs de cacao, qui vivent le plus souvent dans l'intérieur, faisant travailler leurs esclaves et leurs Indiens. Ceux-là, c'est le vrai Brésil, le Brésil de l'avenir. Nous sommes en 18... Tôt ou tard ils prendront enfin l'influence qu'ils doivent avoir dans ce pays ; tôt ou tard les populations se lasseront enfin de travailler, de souffrir, de payer des impôts pour nourrir une armée d'employés oisifs et vexatoires.

— Eh bien, reprit Montfort, j'en ai assez vu, commandant ; et vous ? Je vais me mettre aux ordres de ces dames.

— Oh ! moi, dit l'Anglais, j'en ai trop vu. Je retourne à mon brick ; demain matin je mets à la voile. Et si vous m'en croyez, vous partirez avec moi.

— Je le voudrais. Je ne puis, dit Montfort, madame Cerny veut aller à Maranhao. J'y ai de l'argent en dépôt. Le navire français qui nous a amenés repart dans quinze jours au plus tard. Nous l'attendrons.

— Enfin ! je vous laisserai du moins sous la protection du consul d'Angleterre.

Les Européens retournèrent auprès des dames. En arrivant dans la salle, ils aperçurent le chef de police qui avait quitté le jeu et se promenait, allant et venant avec affectation de madame Cerny à sa fille. Il donnait le bras au demi-mulâtre que M. Merry avait désigné comme un ancien lieutenant de négrier. Tous deux regardaient les deux Françaises avec une telle fixité, que Montfort et le commandant s'en aperçurent.

— Ce drôle est par trop insolent! dit Montfort, qui était assis à quelques pas des dames.

— Oui, reprit l'Anglais ; mais que voulez-vous faire? ils sont chez eux. Et puis, laissez donc cet homme, il est venimeux. On s'empoisonne à toucher certains reptiles.

— C'est vrai. Cependant s'il repasse et regarde encore madame Cerny avec ses airs insolents, je le corrige.

— Que ferez-vous? Voulez-vous le frapper? Une scène ne mènerait à rien; et si des coups de poing sont dans nos mœurs de Londres, ils ne sont pas dans les vôtres.

— Non! Mais avez-vous quelquefois vu des enfants prendre un chat par la peau du dos et le jeter en l'air pour voir s'il retombera sur les pattes? Eh bien! vrai Dieu! la fenêtre est proche; il ne pèse pas cent livres, j'ai des gants; je verrai si ce docteur est un chat.

Et les yeux brillants du jeune homme, sa bouche contractée, sa figure pâlissante annonçaient sa colère contenue.

L'Anglais dit flegmatiquement : — Comme cela, c'est autre chose; et puis, si vous le voulez, mon ami, faites. Je vous aiderai au besoin ; mais prévenez-le d'abord.

Le docteur repassa encore, et cette fois il s'arrêta devant les deux femmes en jetant sur elles des regards plus insolents que jamais. Il semblait désigner Clémence à son interlocuteur, qui riait en l'examinant.

Montfort se leva, et lentement s'approcha du chef de police. Le commandant le suivit. Sans saluer, le jeune homme appuya le bout de ses doigts sur le bras du docteur.

— Senhor, lui dit-il à voix basse, dans mon pays, je vous aurais déjà mis mon gant à la figure pour la façon dont

vous regardez ces dames; ici, je vous préviens que si vous continuez, je vous jetterai par la fenêtre.

— Senhor... reprit le docteur en cherchant une réponse qu'il ne trouvait pas... je...

Mais, au même moment, Clémence arriva. Elle avait deviné, et prenant le bras de Montfort :

— Je suis fatiguée d'être assise, Henri, lui dit-elle, promenez-moi.

— Permettez, madame, je suis à vous; j'attends une réponse de monsieur.

— Et moi j'ai besoin de votre bras tout de suite; je vous emmène.

Elle saisit le bras de Montfort et se plaça entre lui et le docteur en disant :

— Est-ce vous, commandant, qui me le faites si peu gracieux? On nous croirait mariés depuis des années.

Le commandant s'excusa. Montfort ne répondit pas. Le docteur profita de ce colloque pour se perdre au milieu des danseurs.

— Vous ne vous corrigerez donc jamais, Henri? dit madame Cerny.

— Non, reprit le jeune homme. Jamais. Quand un homme, quel qu'il soit, regarde insolemment une femme que j'aime, je corrige cet homme.

— Alors, je vous emmène, dit-elle; et appelant sa fille qui se reposait assise auprès de Paul, elle quitta le bal.

Quant au docteur, il rentra dans la salle de jeu, toujours suivi du chasseur d'esclaves. En se remettant à jouer, il se pencha à l'oreille de son acolyte :

— Je compte sur vous, lui dit-il. Cette dernière insolence me décide. Deux contos de reis pour les deux blanches.

— C'est entendu, reprit le négrier. Je commence dès demain. Le brick anglais sera parti.

Le surlendemain, en effet, à la quatrième page du journal *O Diario do gram Para*, parmi les annonces et sous la rubrique : *Esclaves fugitifs :* on lisait :

« Deux esclaves blanches, filles d'un mulâtre blanc, Domingo, et d'une mulâtresse également blanche, Maximiana, esclaves du couvent de San-Antonio, ont disparu de la fazenda de Capim. — *Désignation :* l'une est blanche, avec des cheveux noirs ; l'autre, blanche aussi, mais les cheveux blonds : mère et fille se disant Européennes. Cent mille reis de récompense à qui les ramènera aux moines de San-Antonio, leurs légitimes propriétaires. »

X

Les engenhes du Moju et d'Igarapé-Mirim. — La chasse aux pigeons. — Les cabanos et l'incendie.

Lorsqu'après peu de jours si vite révolus,
Du nombre des vivants Dieu m'aura retranchée,
. . . .
Quelque vierge viendra qui, de tes maux touchée,
T'offrira les bonheurs que je t'aurais voulus ;
. . . .
Tu lui prodigueras des trésors d'amour tendre,
Ton accent sera doux pour qu'elle aime à l'entendre.

CARLIER.

Dans la matinée du lendemain, madame Cerny et ses compatriotes se rendirent à bord du brick anglais, qui devait mettre à la voile vers neuf heures du matin, dès le commencement de la marée. Un départ est toujours triste ; l'homme est, avant tout, un être d'habitude ; ce qu'il a

fait hier, il souhaite le faire encore, et presque toujours, à l'instant de la séparation, un regret quelconque prend à ceux qui se quittent : sentiment passager d'ailleurs, et qui ne détruit ni les dégoûts de la veille, ni les satisfactions réciproques du lendemain ! car il faut n'avoir jamais perdu de vue la lueur de son foyer pour ne pas savoir qu'en voyage, comme dans la vie, si on plaît à quelques-uns, fatalement on déplaît à beaucoup.

Mais Montfort et ses amis gardaient aux Anglais une reconnaissance trop réelle pour ne pas voir leur départ avec regret. Ils avaient trouvé chez eux secours efficace et loyal, communauté de mœurs, de civilisation, d'idées généreuses ; ils ne partageaient pas ces vaines rancunes de souvenirs historiques, qui n'ont raison d'être que par leur existence même : subsistant encore comme ces troncs pourris, oubliés par le temps, qui persistent à rester debout. Le commandant aimait ses amis de fraîche date. S'il avait libéré Montfort et les siens, le Français, à son tour, l'avait sauvé, lui et ses matelots, des mains du major Algoz. Ils n'oubliaient rien, ni les uns ni les autres.

La séparation fut donc réellement triste des deux côtés. Au moment du départ, on échangea des cartes, des adresses, des promesses de se retrouver à Paris ou à Londres : vains projets ébauchés en voyage, qui s'ensevelissent sous les soucis quotidiens de la vie, et ne ressuscitent qu'au choc d'un hasard ou d'une rencontre bénie.

A l'heure dite, le brick déploya ses voiles et prit le large du fleuve, tandis que Montfort et ses amis retournaient au rivage en compagnie du consul anglais et de M. Sharp, qui avait voulu s'associer à leur reconnaissance.

Les Européens, seuls désormais, songèrent à passer les

dix jours qui les séparaient de l'époque probable du départ de *la Caroline*.

Le meilleur médecin de Bélem, le docteur Salvador, avait conseillé à madame Cerny de sortir le moins possible par les rues du Para, à cause d'une épidémie de petite vérole qui ravageait la basse ville. Montfort, à peine remis de ses blessures, avait besoin de repos. M. Merry les engagea à passer quelques jours dans l'engenhe d'un de ses amis retiré dans le Moju.

— C'est un des fazenders que vous avez vus au bal, dit le Marseillais, l'un des hommes les plus honorables de ce pays. Des étrangers, des Français surtout, seront une bonne fortune pour lui. L'existence sur les habitations est si large, que vous ne sauriez le gêner, et que la dépense que vous lui causerez ne vaut même pas la peine d'être comptée. Vous verrez ainsi la vie des fazenders brésiliens. Elle diffère autant de la vie des villes, que les planteurs qui la mènent diffèrent de leurs compatriotes citadins.

Mais vainement M. Merry insistait pour décider Clémence; elle se refusait à un séjour dans l'intérieur et chez des étrangers. Un incident vint la décider tout à coup.

L'une des mulâtresses de la femme du directeur de la douane était l'amie du négrier, que le chef de police avait pris pour agent de ses projets contre les Européennes. Cette femme apprit, pendant la nuit même du bal, les intentions du Brésilien, et dès le matin, elle racontait toute chose à sa maîtresse.

Selon l'expression pittoresque des femmes de couleur dans nos colonies : une blanche, quelle qu'elle soit, a toujours une bonté dans le cœur. La jeune Brésilienne résolut de sauver cette Française, qui était venue au bal pour

l'amour d'elle ; mais, n'osant pas prévenir les Européens, elle prit un moyen détourné.

Son père et sa mère, fazenders du Moju, étaient venus en ville pour assister à son bal. La jeune femme alla trouver sa mère et lui conta ses craintes. Les deux Brésiliennes se prirent à former différents projets qu'elles rejetèrent successivement : façonnées envers leurs maris à une soumission passive qui touche à l'esclavage, craintives et cependant bienfaisantes, elles voulaient sauver les Françaises sans se compromettre, et surtout sans confier à personne un secret qui pouvait les perdre.

Enfin elles résolurent d'emmener les deux Européennes hors ville, à l'engenhe de la famille. Une fois sous le toit de l'hospitalier fazender, elles savaient que ce dernier ne souffrirait aucune tentative contre ses hôtes, et que d'ailleurs le chef de police n'oserait rien tenter. Par tous moyens et au besoin par un aveu, elles décideraient les Françaises à rester à l'engenhe jusqu'au départ de leur navire. Au dernier moment, les nègres de l'habitation les conduiraient à bord, et de cette manière les projets des deux docteurs seraient réduits à l'impuissance.

Sous prétexte d'aller voir les toilettes des Européennes pour en commander de semblables, la senhora Alfandega et sa mère sortirent ensemble et arrivèrent chez les Françaises. La jeune Brésilienne remercia vivement madame Cerny de sa présence au bal, et ajouta qu'elle était venue pour inviter les Européens à visiter leur engenhe, située à deux marées de la ville.

Madame Cerny hésitait incertaine, lorsque Paul et Montfort rentrèrent en compagnie du Marseillais. Le fazender, dont M. Merry avait parlé à ses compatriotes, était précisément le père de la jeune Brésilienne. Le né-

gociant joignit ses prières à celles des deux femmes, et, pour décider les Européens, il alla chercher le fazender lui-même. Ce dernier revint presque aussitôt, insista avec ardeur auprès des Français, et les décida enfin à venir à son habitation.

— Vous n'avez plus rien à voir au Para, dit-il. Nous partons ce soir à six heures. J'emmène déjà un de vos compatriotes qui m'a fait remettre une lettre de recommandation et qui a été blessé à Marajo. Vous ferez une petite colonie française, comme à bord. Ma montarie est trop petite pour vous prendre tous, mais j'ai ici une *coberta* qui pourrait contenir deux cents personnes. Nous y dormirons à l'aise cette nuit, et demain dans la journée nous arriverons encore à temps pour la chasse aux pigeons. Mariquinha, ma fille, viendra avec nous, et nous ferons en sorte que vous regrettiez la *cidade* le moins possible.

Le soir, en effet, le petit navire du fazender, avec ses grandes chambres élevées sur l'eau, ses hauts mâts, ses longues rames et son équipage nègre, quittait Bélem, emmenant les quatre hôtes de M. Merry et M. Vulgar, qui, descendu à terre le matin seulement, était à demi mort sous les soins de M. Bleeder. Depuis l'accès de courage du commis, à Marajo, Montfort et ses amis avaient modifié leurs sentiments à son égard, et ils retrouvèrent avec joie leur ancien compagnon de traversée.

La soirée passa rapidement. Le bateau marchait poussé par le vent et la marée. Pendant la nuit, les femmes reposèrent, dans les chambres de la coberta, sur des matelas de *suma uma*, qui est une soie végétale douce au toucher, plus fine que la soie, blanche et luisante comme elle. Les hommes dormirent sur le pont, dans des hamacs suspendus aux mâts du petit navire.

Le lendemain, dans la matinée, ils arrivèrent à l'habitation du Brésilien.

M. Vulgar, qui ne pouvait encore se lever qu'à peine, fut installé dans une chambre spacieuse donnant sur le fleuve, et confié aux soins d'une mulâtresse, un peu docteur, un peu bonne femme, qui se chargea de sa guérison.

Le fazender accomplit le devoir obligé de tout propriétaire, en faisant visiter son engenhe aux Européens.

Ils virent d'abord la maison du maître, avec ses grandes salles nues, ses varandas spacieuses, ses hamacs suspendus, son jardin étroit où quelques pauvres fleurs d'Europe à grands frais apportées, à grands frais cultivées, se meurent de soleil, de fourmis et de regrets de la froidure natale; puis l'engenhe même et le moulin à sucre; les cannes écrasées comme un marc de pressoir; les cuves de cuivre apportées d'Europe et fabriquant pour l'Europe de la mélasse, du tafia, du rhum; l'olaria où se façonnent des tuiles, des faïences, des poteries; le four enfumé où les coquilles de mer deviennent de la chaux à grand'peine et à force de feu, de soins et de bras; les cases à nègres avec leurs toits, leurs murs de paille, leurs sols couverts de nattes, pauvres demeures de ce pauvre être qui ne possède ici-bas — rien — pas même lui! Ah! quoi qu'on dise, que l'esclavage soit ou ne soit pas la nécessité fatale des sols tropicaux, au-dessus des nécessités humaines, au-dessus de tous les calculs vils, il y a des droits imprescriptibles et sacrés. Une créature qui pense et qui parle, n'est pas une bête de somme! La pensée avant la matière! l'éternelle justice avant l'intérêt sordide! la loi divine avant la loi humaine!

Des cases à nègres, les Européens passèrent dans les champs cultivés autour de l'engenhe. Ils découvrirent une

vaste plaine enserrée de tous côtés par la forêt lointaine, parsemée d'arbres et de cultures. On voyait s'élever pêle-mêle des cocotiers grêles avec leurs cocos entassés sous les feuilles comme une couronne sous une chevelure verte; des citronniers, des manguiers, des cacaoyers, des orangers aux fruits d'or; des caféiers aux grains rouges, des maniocs verdoyants et pressés; et puis, à fleur de terre, des ananas presque ensevelis dans leurs feuilles sombres, des rizières, des maïs à la pâle verdure, des champs de cannes qui ressemblaient de loin à nos blés verts.

Les Brésiliennes, cependant, s'étaient emparées des Françaises pour leur montrer les *penetralia* de l'habitation : les chambres des femmes avec les caisses vertes pleines de bijoux, de toilettes, d'étoffes ; les hamacs tissés par les négresses, les broderies des mulâtresses, les couis peints du Tocantins, les images coloriées venues de France, les saints de cire arrivés de Quito, les fleurs en ailes d'insectes qui brillent à reflets de cuivre, les guirlandes de plumes aux vives couleurs : riens charmants de l'existence féminine qui font sourire les frères, les maris, et nous tous tristes occupés d'affaires, que nous proclamons sérieuses! comme si la mort, cette moissonneuse brutale, ne devait pas tôt ou tard casser aussi bien les poupées des unes que les hochets des autres !

Vers quatre heures environ, le fazender dit à ses hôtes :

— Si vous désirez tuer des pigeons, l'heure de la passée approche. Choisissez chacun deux ou trois fusils, messieurs, et partons.

Paul, Montfort et les Brésiliens sortirent en compagnie des dames, traversèrent les cours et jardins intérieurs de l'engenhe et arrivèrent sur les cultures qui entouraient

de tous côtés l'habitation, entourées elles-mêmes par une épaisse forêt. Vers le sud, la rivière coulait roulant ses eaux limoneuses : au milieu de son lit, on voyait une île couverte d'arbustes dont les troncs baignaient dans les flots. La plaine, ainsi que nous l'avons dit, était parsemée d'arbres à fruits, isolés ou en bouquets, plantés au hasard par la main hâtée des premiers colons.

— Voilà votre terrain et vos abris de chasse, dit le Brésilien. Il suffit de se placer sous un de ces arbres. De là, on a en vue, à portée de fusil, trois ou quatre arbres. Les tourterelles arrivent de tous les côtés de l'horizon, et se perchent au hasard. Placez-vous à votre choix, messieurs. Emmenez vos chargeurs et ne vous occupez pas de ramasser les morts. Les nègres iront les chercher.

— Eh bien, dit Paul, en désignant du geste un bosquet d'arbres plus épais que les autres, voulez-vous venir là ? nous y tiendrons tous.

— Allez, dit Montfort; moi, j'aime la chasse pour la chasse. Je vais seul, à moins que vous ne vouliez m'assister, madame? dit-il en se tournant vers Clémence.

— Non! non! monsieur. Vous voulez être seul, allez. Vous étiez né pour faire un pionnier du Nord-Amérique.

Les chasseurs se placèrent.

On attendit ainsi pendant dix minutes environ, sans rien voir. Des colibris passaient en bourdonnant, rapides comme des flèches. Des jacus jaunes, des pics nuancés de rouge, des cotingas aux ailes bleues, voletaient d'un arbre à l'autre. A plus rares intervalles, des araras, des perroquets traversaient lentement le lointain des airs, tandis que des bandes vagabondes de perruches criardes passaient en tourbillonnant, comme des neiges emportées dans une rafale.

Enfin quelques pigeons arrivèrent, planant dans le ciel. Ils étaient gros comme nos perdrix en septembre. Les premiers se perchèrent sur les arbres les plus élevés de la prairie, et Paul voulut quitter son abri pour aller vers un grand palmier, qui paraissait attirer surtout les oiseaux voyageurs. Mais le Brésilien le retint.

— Attendez, dit-il, ce sont les éclaireurs. Avant une minute la troupe va venir. Vous n'avez pas besoin de vous déranger.

En effet, presque aussitôt, de tous les points de l'horizon, les pigeons arrivèrent isolément. Ils planaient un instant dans les airs au-dessus de la forêt, puis chacun d'eux se reposait sur un arbre, à son caprice, restait là quelques minutes comme pour choisir son asile nocturne, et enfin, traversant le fleuve à tire-d'aile, allait se perdre dans les arbres de la petite île.

Paul et les fazenders ne cessaient de tirer. Les nègres ne suffisaient pas à charger les six fusils que les chasseurs avaient pour eux trois, et au bout d'une demi-heure, quarante ou cinquante pigeons étaient entassés auprès des dames. Les oiseaux cependant arrivaient toujours et de tous côtés; les explosions des armes à feu ne paraissaient pas les déranger. Ils recherchaient surtout les hautes cimes. Le pigeon frappé à l'une de ces places n'arrivait pas jusqu'à terre, tombant de branche en branche, sans être déjà remplacé par un autre. Par instant, les chasseurs en avaient dix, quinze, perchés à portée de fusil.

Quant à Montfort, il abattit d'abord quelques pigeons. Mais, las de ce tir de braconnier, il quitta son poste et se plaça sur les bords du fleuve, de façon à tirer les oiseaux au vol, au moment où ils traversaient la rivière.

Les nègres le suivirent en silence, mais étonnés. Ils ne

comprenaient pas ce blanc aux allures étranges, qui en dix coups avait tué dix pigeons, et qui, las de son bonheur, allait tirer au vol, quand il pouvait tirer au repos.

Les races primitives, et que nous appelons sauvages, sont ainsi organisées : elles jouissent du présent et ne cherchent point au delà. L'Européen, blasé de jouissances, ne jouit plus : il cherche ; et sur sa route inquiète, s'il trouvait l'Éden des premiers pères, il n'y resterait que le temps de s'en lasser pour chercher ailleurs. Qui d'eux ou de nous sont les plus heureux d'ici-bas ?

Fatiguées de voir cette boucherie, les dames quittèrent leur abri pour errer par le préau. — Allons voir ce que fait M. de Montfort, dit l'une des Brésiliennes.

Elles découvrirent bientôt le Français, qui ne tirait que les oiseaux passant au vol et à toutes ailes ; il tuait presque à tout coup, et les pigeons, tombant à l'eau, dérivaient perdus au courant du fleuve.

— Ah ! c'est bien lui, se dit Clémence : nature insatiable, cherchant toujours l'obstacle ! triomphant et se lassant de son triomphe ! Mais je l'aime, et l'aime ainsi !

Les Brésiliennes gourmandèrent le jeune homme sur l'inutilité de ses coups de fusil. Il ne se défendit même pas et répondit simplement :

— Je ne sais pas tirer au repos, senhoras.

— Triste plaisir, dit Clémence. Les autres, du moins, chassent pour manger ; mais vous, cruel par goût, vous tuez pour tuer, — comme le tigre.

— Voulez-vous rentrer ? lui dit-il. Vous savez bien que j'aime mieux une heure près de vous, que toutes les chasses du monde.

Elle ne répondit pas.

Cependant les pigeons passaient moins nombreux; l'île était comble d'oiseaux, et on entendait sortir des arbres un bruit d'ailes et de roucoulements confus, comme ces bruits lointains de foule, qui montent des grandes villes. Fourmilières d'hommes, de fourmis ou d'oiseaux! plus ou moins de bruits, plus ou moins d'années!

Montfort, fatigué de tirer, aperçut deux petites tourterelles qui volaient dans les airs par cercles rapides, au-dessus de sa tête : il ajusta, le coup partit, et l'un des oiseaux tomba aux pieds de madame Cerny.

Elle le ramassa. C'était une tourterelle à collier, différente des autres, grise et blanche comme une cendre fine.

— Vous êtes féroce, Henri, dit-elle. N'avez-vous pas assez de tuer ceux qui vont seuls? Que deviendra l'autre?

— Oh! dit le jeune homme en riant, regardez, voici déjà qu'il oublie.

Le pigeon, en effet, continua pendant quelques secondes à promener dans l'air ses cercles rapides, puis tout à coup, s'abattant vers l'île, il disparut au milieu des arbres.

Clémence prit le bras de Montfort et rentra pensive.

— Qu'avez-vous? lui dit-il; il y a autour de vous, ce soir, comme une atmosphère de tristesse qui désenivre.

— Je pense à ce pauvre isolé que vous venez de faire, et comme il a vite oublié. Oublierez-vous ainsi quand je serai morte?

— Toujours ces idées, toujours des effrois d'avenir. Si vous saviez, Clémence, comme vous me brisez le cœur en parlant ainsi!

— Eh bien! lui dit-elle d'une voix émue et en s'appuyant plus fort à son bras, à compter de ce jour, Henri,

je ne vous en parlerai plus. Mais laissez-moi vous adresser une prière. Voulez-vous?

— Je veux tout ce que vous voulez!

— Vous m'aimez profondément, Henri, je le crois : et, quant à moi, vous le savez bien, l'affection que je vous porte est devenue toute ma vie. Cependant j'ai peur, et je ne sais pourquoi des pressentiments sinistres m'agitent. L'idée qu'un jour vous en aimerez une autre, comme vous m'aimez, —plus encore peut-être, si la réalité vient sacrer vos amours! L'idée de reposer sur cette terre étrangère, seule... seule, car il me semble que seule je mourrai, cette idée m'obsède. Je vous afflige, mon ami; mais c'est la dernière fois. Promettez-moi, si je meurs, que pendant un an, un deuil d'épouse, vous ne quitterez pas cette terre. Je serai consolée vous sachant près de moi pour toute une année.

Montfort ne pleurait jamais; mais il y eut dans la voix de madame Cerny, au moment où elle prononça ces paroles, une tristesse si convaincue, que le jeune homme sentit des larmes troubler ses yeux. Il saisit la main de Clémence et lui dit :

— Au nom de notre amour, je vous le jure!

— Et maintenant, reprit-elle d'une voix rassurée, parlons d'autre chose.

Le fazender, qui arriva vers eux et leur expliqua les mœurs des oiseaux qu'on venait de chasser, changea bientôt le cours de leurs pensées.

Les pigeons passent ainsi tous les jours, à la même heure et toute l'année, disait-il, plus ou moins nombreux, selon la saison. Presque tous les oiseaux de cette contrée ont coutume d'aller ainsi dormir chaque soir, sur les îles du fleuve. Chaque espèce se réunit séparément, et il y a des

îles qui, soir et matin, sont littéralement rouges d'araras, ou vertes de perroquets et de perruches. Mais pourquoi choisissent-ils une île, et jamais la terre ferme? pourquoi toujours vont-ils dormir loin des forêts où pendant le jour, ils vont chercher leur pâture? pourquoi ici viennent-ils d'abord reposer sur les arbres de mon préau? je ne sais.

— Ils ont leurs motifs comme nous, dit Montfort, dont l'âme, encore empreinte des effrois de Clémence, errait sur de sombres pensées. Pourquoi, par intervalles, lui aussi, émigrant par milliers, l'homme est-il précipité vers une terre nouvelle, guerroyant jadis, pacifique aujourd'hui? Pourquoi va-t-il s'agglomérant dans des villes et sur tel point plutôt qu'ailleurs? Générations d'êtres qui tombent dans l'éternité, s'effaçant l'une l'autre, sans laisser plus de trace au sable des âges qu'un navire aux flots de l'Océan. Mais d'où viennent ces êtres? où vont-ils? Qui les fait? qui les pousse? où tombent-ils? Pourquoi la vie? pourquoi la mort? Ah! savoir! savoir pour en finir! ou pour se courber, enfant calmé sous la main de son père.

Le lendemain le fazender conduisit ses hôtes à une pêcherie située de l'autre côté de la rivière. Pendant la nuit les nègres avaient, à marée pleine, fermé l'entrée d'un petit lac qui, à mer basse, ne gardait que quelques pieds d'eau; les poissons amenés par le flot, et retenus dans un étroit espace, se trouvèrent si nombreux qu'en moins d'une heure les esclaves eurent apporté sur la grève un flot de poissons de toutes espèces.

Les Européens ne pouvaient se lasser d'admirer ce monde presque inconnu, où l'homme, avec un travail d'une heure, récolte, par culture, chasse ou pêche, de quoi vivre une semaine entière; ce sol où tout pousse: où le colon, au lieu d'être réduit à forcer la nature, n'a

besoin que de combattre sa fécondité ; où vanille, cacao, noix tonkas, fèves tonkin, caoutchouc et mille produits divers couvrent la terre, sans semailles, sans culture et sans récoltes ; ces plaines coupées de canaux naturels qui se croisent en tous sens comme les rues d'une ville ! Nature inouïe, qui ne se rêve même pas, et qui, tôt ou tard, verra les races humaines couvrir son sol béni par le soleil !

Les Brésiliens faisaient tous leurs efforts pour distraire leurs hôtes, inventant chaque jour une distraction nouvelle, entourant les Européens de soins affectueux et divers : promenades nocturnes sur l'eau, musique, danses, pêches, chasses de toute sorte. Tantôt les nègres, avec quelques petits chiens, suivant à voix, forçaient un daim à quitter ces îles étroites pour traverser les canaux sous le plomb du chasseur ; tantôt les esclaves foulaient une île comme des rabatteurs, poussant devant eux des hoccos, des cujubis aux plumes noires, des toucans au long bec jaune et au corps bariolé, des inambus au vol de bécasse, qui s'élevaient dans les airs en criant ; ou des veados de toute taille qui ressemblent, les uns à nos daims, les autres à nos chevreuils ; des pacas grosses comme des loutres, des agoutis aux bonds de lapins, etc., qui traversaient l'eau à la nage, effarés et fuyant sur l'île voisine.

Les Français passèrent ainsi huit jours qui s'enfuirent comme un songe. La beauté monotone, mais grandiose de la nature qui les entourait ; le calme de cette vie des champs, qui est la véritable existence humaine ; l'hospitalité attentive du fazender, tout les réconciliait avec le Brésil et leur faisait oublier les dangers de Marajo et de Bélem. Mais, inquiétude ou fatalité terrestre, l'homme ne peut pas tenir dans le bonheur : les uns en sortent par

ennui, chassés par eux-mêmes; les autres sont saisis par les malheurs de cette vie, et chacun traîne ici-bas sa plaie humaine, secrète ou visible à tous.

Madame Cerny et ses amis ne pouvaient ni ne devaient, selon les lois sociales, abuser trop longtemps de l'hospitalité du fazender. Ils parlèrent de retourner au Para. Mais la jeune Brésilienne et sa mère, qui, d'ailleurs, se prenaient, chaque jour davantage, d'une affection sympathique pour Clémence, la supplièrent de rester quelques jours encore. Les deux Français étaient, pour le fazender, des compagnons de chasse infatigables, et, comme M. Merry l'avait dit, leur présence était une bonne fortune pour leur hôte. Sans se faire prier bien longtemps, ils promirent de rester à l'engenhe de *Ventura*, jusqu'à la veille du départ de *la Caroline*. Le fazender envoya un canot et deux nègres à la ville, afin de savoir l'époque précise à laquelle le navire français devait mettre à la voile. La jeune femme chargea secrètement l'un des esclaves de s'informer des bruits de Bélem, et surtout de voir de sa part la mulâtresse qui l'avait renseignée.

Le canot revint le lendemain matin, rapportant une lettre de M. Merry pour les Français. *La Caroline* ne devait pas être prête avant une semaine entière, et, d'après certains bruits qui couraient en ville et sur lesquels le Marseillais ne s'expliquait pas d'ailleurs, il conseillait à ses compatriotes de rester le plus longtemps possible à l'engenhe de son ami le brigadeiro, comme il l'appelait.

Mariquinha apprit par son esclave que, loin d'abandonner ses projets contre les blanches, le négrier avait tout préparé pour les faire saisir aussitôt leur retour. L'un des moines de San-Antonio, gagné à prix d'argent, prêtait les mains à tout. Le directeur de la douane lui-

même, circonvenu par le chef de police, devait aller prendre sa femme le lendemain et tâcher de faire revenir les Européennes à la ville.

Habituée à dissimuler par nécessité de sa vie de demi-servitude, la jeune Brésilienne garda le silence même vis-à-vis de sa mère; seulement, afin de déjouer les projets criminels de son mari, elle résolut de quitter l'habitation pendant la journée du lendemain. Avec cette habileté, qui, comme un apanage de leur faiblesse apparente, semble innée chez toutes les femmes, elle décida le fazender à conduire les Européens à l'engenhe d'une sœur de sa mère. Une marée presque entière séparait cette habitation de la leur, et la jeune femme, connaissant la paresse nonchalante de son mari, savait bien qu'il ne se donnerait pas la peine de venir jusque-là : même pour accomplir une perfidie.

Tout le voyage fut décidé, préparé, réglé par elle, sans que personne, hormis l'esclave peut-être, pût soupçonner la part qu'elle y prenait. Mais les esclaves de Ventura adoraient Mariquinha; jamais elle ne revenait de la ville sans rapporter un mouchoir, un collier de grains d'or de Portugal pour les négresses et du tabac de *Borba* pour les nègres. L'esclave messager ne trahirait jamais la jeune femme !

Il n'y a que la tombe qui sache garder le secret mieux qu'un nègre, et la reconnaissance est la vertu essentielle de sa race. Fidèle à son amour comme à sa haine, il est toujours muet lorsqu'il le faut. Généralement ces qualités, grandes et sérieuses, manquent à l'Indien, et c'est le côté faible de cette race intelligente, souvent dévouée jusqu'à la mort. La nature inquiète, mobile, capricieuse de ce sauvage enfant des forêts américaines, oublie vite

le bien comme le mal. Il est trop vagabond pour garder rien. Le nègre, être sédentaire, se reploie sur lui même, vivant avec ses pensées et les remâchant, en quelque sorte, comme un bœuf qui rumine.

La jeune Brésilienne était donc certaine que l'esclave garderait son secret; cependant, par surcroît de prudence, elle le fit désigner pour ramer sur le bateau qui devait les conduire.

Le lendemain, deux heures avant le jour, afin d'éviter la chaleur, la plus grande montarie de l'engenhe, montée par douze rameurs, emmenait les Européens, le fazender et sa fille. La mère de la jeune femme resta sur l'habitation avec son fils.

La barque descendit lentement le Moju. Elle avait à lutter contre la marée montante, qui refoulait les flots de la rivière. Mais le Moju est large et tortueux; les marées n'y ont pas autant de force que dans les autres petits canaux qui sillonnent l'immense delta des bouches de l'Amazone. La montarie arriva avant le jour à l'entrée de ce *fameux* canal qui, joignant le Tucumanduba au Moju, permet ainsi d'aller de Bélem jusque dans le Tocantins, à plus de vingt lieues dans l'intérieur, toujours par canaux, et en évitant les dangereux coups de vent du bas Amazone.

La marée portait, refoulant les eaux du fleuve, et ce fossé d'un quart de lieue de long sur vingt-cinq pieds de large, fut vite parcouru. Les voyageurs étaient étendus sur des nattes, sur le toit de la montarie, jouissant de la fraîcheur parfumée de leur route, lorsque le nègre pilote fit observer au fazender une lueur rougeâtre, qui apparaissait dans le ciel au-dessus des arbres de la forêt et dans la direction de la petite ville d'Igarapé-Mirim.

— C'est le feu, dit le fazender. Ne vous effrayez pas, messieurs, ajouta-t-il en riant. A cette heure, un incendie se voit de loin. C'est quelque campine des bords de l'Amazone, à laquelle on met le feu pour rafraîchir le pâturage. C'est notre coutume américaine.

L'esclave secoua la tête sans rien dire.

La barque cependant avait quitté le canal creusé de main d'homme, et courait de toute la vitesse de ses rameurs et de la marée montante, dans des eaux plus larges et plus profondes. L'engenhe était encore éloignée de deux lieues à peine, et les Européens ne se lassaient pas d'admirer aux deux côtés du fleuve cette végétation dense comme un mur de verdure, lorsque Henriette, qui avait la tête tournée vers l'avant de la montarie, appela l'attention générale, en disant :

— Voyez donc ce tronc d'arbre, qui flotte là-bas au milieu de cette place éclairée par le soleil naissant. Il y a deux corbeaux qui volent autour comme pour s'y reposer.

Les voyageurs se levèrent afin de mieux voir. Le tronc d'arbre était le cadavre d'un nègre. Les esclaves cessèrent de ramer pour ne pas être emportés à passer sur le corps. La montarie arriva dans ses eaux; les corbeaux urubus volèrent un peu plus haut dans l'air, mais sans cesser d'escorter leur proie future. Le cadavre, emporté par la marée montante, glissait rapidement, tantôt paraissant presque entier à fleur des eaux jaunes de la rivière, tantôt ne laissant voir que le haut du corps. Dans un des mouvements inertes que lui imprimait le flot, les Européens découvrirent à la poitrine un trou de balle, qui avait dû occasionner la mort. Le fazender donna l'ordre de continuer la route.

— Senhor, dit Montfort, les corbeaux vont manger ce

cadavre. Si on l'enterrait? la terre du rivage paraît facile à remuer. Vos nègres avec leurs pagaies auraient fini en quelques minutes.

— Peuh! reprit le fazender, ce n'est qu'un nègre. Et puis il serait déterré cette nuit. Que les urubus ou les mucurras le mangent, peu importe!

Mais madame Cerny se pencha vers la jeune Brésilienne.

— Ma bonne Mariquinha, lui dit-elle à voix basse, priez votre père pour moi. Que ce cadavre ne reste pas ainsi sans sépulture.

La jeune femme sourit d'un air étonné. Mais elle dit au fazender :

— Paï! la senhora désire que vous le fassiez enterrer.

— Je suis aux ordres de madame, fit le Brésilien en s'inclinant, et d'un geste il arrêta ses nègres, qui avaient déjà repris leurs pagaies pour s'éloigner :

— Americo, dit-il, prends ce corps; regarde où il est frappé, afin de prévenir le promoteur public; descends à terre avec deux nègres et enterre-le : ou plutôt, attends.

Et se tournant vers madame Cerny :

— Votre seigneurie désire seulement que le cadavre ne soit pas mangé par les vautours, dit-il; je vais lui faire mettre un morceau de fer au col, et il ira ainsi au fond de l'eau. C'est la manière d'enterrer à la mer.

Clémence fit un signe d'assentiment.

Deux des nègres prirent la tête du cadavre. Ses épaules apparurent. Elles étaient comme hachées de coups de couteau. Ils attachèrent à son corps en travers un morceau de fer de quelques livres; le cadavre disparut aussitôt sous les eaux.

La barque repartit.

— Il est aux poissons maintenant, dit le fazender. Minha senhora, sur notre sol, le nègre passe tôt ou tard par les vautours, les poissons ou les fourmis.

— Parbleu ! reprit Montfort, croyez-vous, cher hôte, que, pour avoir une gaîne de bois, le blanc d'Europe s'envole dans les airs, comme Notre-Seigneur?

Mais il vit une contraction douloureuse sur la figure de madame Cerny, et, changeant aussitôt de conversation, il montra au fazender une petite plaine naturelle qui s'étendait sur la droite de la rivière.

Cinq ou six bœufs y paissaient, ayant de l'eau jusqu'aux jarrets.

Le fazender jeta sur la savane un regard rapide; puis se tournant vers son pilote;

— Le Portugais de Jararaca est-il devènu fou, dit-il, pour laisser ainsi son bétail sur la campine? Quand la marée va remplir tout à fait, ses bêtes vont être emportées dans le canal et se noyer. Il faudra l'avertir en passant.

Le pilote secoua la tête comme au moment où il avait montré la lueur d'incendie à son maître.

— Eh bien, dit le fazender, pourquoi prends-tu ta figure de trépassé?

— Les vaches du Portugais sont seules par la prairie ! les cadavres courent le canal ! le feu est dans le ciel !

— Vous savez qu'Americo est le sorcier de l'engenhe, dit le fazender en riant; mais ce n'est pas un gai sorcier. Ce maudit noir est toujours ainsi, — le contraire de tout le monde. Parce que ce matin je me sens joyeux...

Il n'acheva même pas sa phrase commencée. Le fleuve en cet endroit s'élargissait brusquement, formant comme

un petit lac qui ouvrit tout à coup une perspective nouvelle aux regards des voyageurs.

Sur la rive droite, à cent pas, on voyait quatre ou cinq pans de murs à demi couverts de poutres noircies, dont quelques-unes brûlaient encore. Des fumées s'élevaient, montant vers le ciel, par lentes spirales. Sur la grève quatre ou cinq chiens gris et des porcs blanchâtres étaient ameutés côte à côte, au milieu de lambeaux sanglants qu'ils dévoraient. Une bande d'urubus grouillait à terre comme une fourmilière noire, où à chaque instant de nouveaux corbeaux, venant du haut du ciel, arrivaient prendre place.

On n'apercevait sur la grève déserte aucune créature humaine. Rien que des débris d'incendie, des chiens, des pourceaux et une nuée de vautours. La forêt, solitaire et muette, fermait l'horizon. A côté de la maison fumante, des citronniers, des orangers, chargés de fleurs et de fruits, protégeaient de leur ombre quelques plantes d'Europe à demi ensevelies dans la verdure. Des colibris, des oiseaux-mouches, de grands papillons bleus volaient d'une fleur à l'autre : les rayons du soleil levant inondaient de lumière et ces débris et cette nature souriante.

Le fazender laissa tomber ses bras au long de son corps et murmura :

— Jararaca a brûlé !

Mais presque aussitôt, se tournant vers les nègres qui regardaient, sans remuer, ce spectacle de désolation :

— Vite, vite à la grève! On ne voit personne, et les urubus sont là.

Les pagaies plongèrent à l'eau, et bientôt le montarie heurta le rivage.

La troupe de vautours s'enleva dans l'air, et le bruit de

leurs ailes retentit comme un coup de canon lointain. Les chiens levèrent la tête et se prirent à fuir en hurlant. Les pourceaux continuèrent leur festin.

Plus de trente cadavres, nègres ou mulâtres, étaient étendus sur le rivage, demi-nus : la plupart déjà étaient en partie mangés, et sur le sol on voyait de tous côtés des lambeaux de chairs sanglantes.

Les blancs, d'instinct, prirent leurs fusils : Montfort, moitié de gré, moitié de force, fit rentrer les femmes dans l'intérieur de la montarie, et resta en dehors, prêt à tout.

Paul et le *fazender* sautèrent sur le rivage, suivis des esclaves. Avançant à pas cherchés pour ne pas fouler ces débris humains, les deux blancs allèrent jusqu'aux murs fumants de l'habitation, tandis que les nègres restaient au milieu des cadavres. Dans les pays habités par des races diverses, chaque famille humaine, à l'heure de la mort, recherche sa race : comme des soldats, au lendemain d'une bataille, cherchent parmi les morts les uniformes du régiment.

Des débris fumants encombraient le sol, mais le feu s'éteignait ; les poutres, les solives, les portes semblaient ne pas vouloir brûler. Les feuilles des toits et leurs menus supports seuls étaient consumés, car presque tous les bois de l'Amérique du Sud sont si denses, qu'ils ne brûlent ni ne surnagent.

Les blancs traversèrent une cour sur laquelle étaient situés des hangars déserts, dont il ne restait plus que les poutres et les murs, et arrivèrent à la demeure du maître ; ils voulurent pénétrer par les portes ouvertes et noircies ; mais la chaleur enfumée qui sortait de l'intérieur ne leur permit pas d'entrer. Ils firent le tour : de vivants, personne ! mais sur le derrière de l'habitation cinq corps de

femmes et d'enfants blancs gisaient à terre, à moitié brûlés sous une solive encore enflammée. A quelques pas de là, deux cadavres d'hommes étaient cloués à des manguiers à côté l'un de l'autre. Les meurtriers avaient dû crucifier leurs victimes, vivantes encore, car les figures des deux blancs étaient contractées affreusement. Leurs corps et les arbres voisins portaient des traces de balles, comme si on avait fait de ce lieu funèbre un polygone à exercice; à côté des cadavres, aux arbres, les traces des résines qui avaient coulé au long des troncs, accusaient les places où les torches avaient éclairé les cibles vivantes des assassins.

Le crime datait de la nuit même. Le fazender reconnut les cadavres du seigneur de l'engenhe et de son fils. Les corps à demi consumés étaient ceux de sa femme et de ses jeunes enfants.

— Pauvres gens! dit le Brésilien en regardant les cadavres. Ils ont payé pour tous. Les cabanos ont passé par ici. Le Portugais de Jararaca avait commis bien des vols, et par lui bien des Indiens ont couché dans la geôle. Mais leur vengeance est affreuse. Fasse le ciel qu'ils se bornent à ces meurtres...

Puis, saisi d'une terreur soudaine :

— S'ils allaient à Ventura! dit-il. Je ne leur ai jamais fait de mal; mais les cabanos, une fois déchaînés, ne connaissent personne.

Et, blême d'épouvante, il saisit le bras de Paul en l'entraînant vers le rivage :

— Partons, partons, dit-il; il n'y a plus rien à faire ici; la mort n'attend pas et Ventura est loin.

Les deux hommes regagnèrent précipitamment le canot. Les esclaves s'embarquèrent derrière eux.

— Tous sont morts, dit le fazender en rentrant dans l'intérieur de la montarie, où les femmes attendaient impatiemment son retour, en regardant par les fenêtres de la chambre.

— Et ma tante? dit la jeune Brésilienne, allons vers elle.

— Ta tante! après ta mère! après ton frère! dit le fazender... Qui sait?

Le silence se fit sur l'embarcation. On n'entendait que les pagaies des esclaves, qui frappaient l'eau à coups pressés. Mais la marée monte formidable à travers les petits canaux du bas Amazone. La barque n'avançait qu'à peine, tandis que les débris d'arbres et de végétations charriés par le fleuve passaient au long du bord emportés à toute vitesse.

Les esclaves ramaient depuis plusieurs minutes, et l'habitation était toujours en vue. Les blancs de la montarie ne pouvaient détacher leurs yeux de ce hideux spectacle. Henriette et Mariquinha pleuraient : le fazender excitait ses nègres, qui pagayaient sans relâche.

Enfin, un détour du fleuve cacha aux voyageurs ce qui restait de Jararaca. L'embarcation s'enfonça dans le canal bordé de forêts par lequel elle était venue, faisant route à peine : mais au bout d'une heure environ la marée contraire arriva par derrière, remontant le Tucumanduba : les flots du Moju reculèrent à leur tour, et la montarie, emportée par ses douze pagaies, avança rapidement. Elle arriva bientôt en vue d'une espèce de petit lac, qu'elle avait à franchir avant d'arriver au canal creusé de main d'homme, qui conduit au Moju.

Là, comme à un carrefour de forêt, aboutissaient sept ou huit routes ou canaux divers, entre autres un chenal qui mène à la ville d'Igarapé-Mirim. Par ce chenal, presque

en face d'eux, venait une grande barque chargée d'hommes armés de longs fusils et de sabres d'abatis.

La montarie du fazender, lancée à toute vitesse, traversa le carrefour comme un éclair, et poursuivant sa route, entra bientôt dans l'étroit canal qui mène au Moju. A cent pas devant elle, une barque pleine d'hommes armés comme l'autre, descendait au flot. Forcer le passage était impossible; il y a juste place pour deux bateaux sur le canal. Le fazender donna l'ordre de rétrograder pour fuir par l'une des routes du carrefour; mais une barque lancée ne s'arrête pas comme un cheval : emportée par le courant et par son propre essor, la montarie perdit trois ou quatre minutes à rompre sa marche pour revenir en sens contraire; les bandits, arrivant par le bras d'Igarapé-Mirim, débouchèrent à leur tour à l'entrée du canal. Les Européens étaient pris entre deux ennemis, sans fuite possible. Le fazender donna l'ordre de laisser courir au flot.

Il y eut un mouvement marqué parmi les hommes des deux embarcations, et les blancs virent avec effroi des corps demi-nus, de couleurs diverses, les uns rougeâtres, les autres presque noirs ou tatoués, s'agiter sur les canots en les désignant du geste.

Cinq ou six coups de feu partirent successivement du bateau le plus éloigné : les balles sifflèrent autour des Européens assis sur le toit de la montarie, et l'une d'elles frappa la cabine avec ce bruit sec d'une balle qui rencontre une planche. Monfort entendit : d'un bond il sauta sur le pont du canot, et de là dans la chambre où se trouvaient les dames. Mais la cabine était en bois d'itauba : la balle n'avait pas pénétré.

Les deux barques arrivèrent rapidement à la montarie

du fazender. Les Européens purent distinguer tous les traits de ces hommes à faces sinistres, farouches, variés comme une mêlée de bêtes fauves. Quelques-uns vomissaient des imprécations et faisaient des gestes menaçants : tous fixaient sur les blancs des regards de vautours qui tiennent une proie.

Mais alors, sur le toit de la première barque, se dressa tout à coup un homme vêtu d'un pantalon et d'une chemise, avec des pistolets à sa ceinture. C'était le chef de l'expédition, sans doute, car il cria d'une voix enrouée par la fatigue, mais forte encore :

— Que nul ne tire! Le blanc protégeait la vieille.

Quelques voix murmurèrent des paroles grossières. Cependant il y eut comme un temps d'arrêt; le chef voulut en profiter :

— Celui-ci n'est pas un Portugais, dit-il; il est Brésilien comme nous. Laissons-le et entrons dans le Moju. Les engenhes n'y manquent pas.

Mais un bandit cria :

— Non, non! c'est un fazender. A mort! à mort comme les autres!

Vingt voix répétèrent le cri sanglant; sans s'irriter, le chef se tourna vers les plus bruyants de sa bande et dit :

— Le premier qui touchera au vieux, je le tue. Le vieux a protégé la vieille. Quant aux autres blancs, tirez si vous voulez. Je ne les connais pas.

Mais le fazender, qui jusqu'alors était resté silencieux, leva son chapeau en l'air, pour faire signe qu'il voulait parler, et se tourna vers le chef en disant :

— Les blancs sont mes hôtes; tue-moi d'abord si tu les veux tuer.

— Eh bien, qu'on ne tue personne : le blanc est l'ami de la vieille, nul n'y touchera.

La voix du chef se perdit dans une explosion de murmures sinistres. Il y avait trop de fureurs amoncelées parmi ces hommes, trop de sang dans l'air. La lutte suprême, c'est-à-dire la mort, était imminente pour les captifs, lorsqu'une voix partie de l'un des canots fit dériver tout à coup la colère de cette foule impressionnable et mobile.

— Il y a des senhoras dans la cabine !

Aussitôt les cris recommencèrent sur les deux barques.

— As femeas ! as femeas ! Fais sortir les femmes, vieux, on ne te tuera pas.

— Je vais voir pour tous, dit le chef, et faisant signe aux nègres d'approcher sa montarie de celle des blancs, il sauta dans leur barque. Cinq de ses compagnons le suivirent, et tous voulurent monter ; mais il repoussa du pied son propre canot, et se tourna vers le fazender en disant :

— Viva o brigadeiro !

Seulement alors, le Brésilien reconnut le bandit qui venait de le protéger. C'était un Indien métis dont il avait longtemps secouru la marraine, veuve d'un Péruvien réfugié.

Cet homme, cependant, étendit la main sur la porte de la cabine où étaient les femmes : Montfort l'arrêta.

— Tue, dit-il en espagnol, mais ne touche pas aux femmes.

— Le blanc est Espagnol, reprit le bandit, en regardant le jeune homme. Moi aussi, je suis Espagnol du Pérou.

— Vaya pues. Les Espagnols sont tous caballeros, qui savent respecter les senhoritas.

— Et moi aussi je suis caballero. Nul ne touchera une femme que choisi par elle. Combien sont-elles?

— Trois, dit Montfort.

— C'est bon.

Aussitôt, s'élançant sur le toit de la montarie, il commanda le silence à ses soldats :

— Amigos, dit-il, il n'y a pas de senhoras pour tous. Nous sommes Tapuyos, mais caballeros. La chaleur est forte; il y a encore de l'eau de feu à la ville : retournons à Igarapé-Mirim. Les femmes choisiront. Cette nuit seulement nous irons brûler dans le Moju.

— Bien dit, bien dit! crièrent d'une seule voix les bandits. Esclaves, tournez vers Igarapé-Mirim.

Les nègres rameurs des cabanos firent faire volte-face aux deux barques, qui reprirent le chemin de la petite ville. Le canot du fazender, sur lequel le chef était resté, suivait bord à bord. Les bandits l'attachèrent à l'une de leurs embarcations.

— Branco, dit le métis, tu ne reconnais pas l'afilhado de la vieille Carlota?

— Non, reprit le fazender d'une voix presque sévère. Carlota était une bonne vieille; toi, tu veux voler ma fille.

— C'est ta fille qui est là, la belle Mariquinha?

— Si, — ma fille et deux senhoras de France.

— Dis à ta fille de me choisir, et nul autre n'osera même la regarder. Tu viens de l'engenhe de ta sœur? As-tu vu Jararaca? Les Tapuyos savent se venger!

— Malheureux! reprit le fazender, dont les souvenirs se reportaient peu à peu sur l'adolescence du bandit, qui t'a rendu ainsi, toi l'afilhado de la vieille?

— J'ai fait un mort, dit le jeune homme d'une voix

sombre; alors je me suis sauvé dans les bois. J'ai réuni des cabanos, et je suis un chef. Les Portugais ont vu si je savais tuer.

Quand tu venais à Ventura conduisant la vieille, tu ne parlais pas de tuer, alors!

— Tu ne sais donc rien, toi? reprit le métis avec une fureur contenue. Carlota prospérait. Un jour, un Portugais maudit est venu au cacoal. Il a montré à la vieille un grand peigne d'écaille. La vieille l'a acheté trente mille reis sans payer, — à intérêts. Au bout de six mois, il a demandé deux cent mille reis. La vieille ni moi ne les avions. Alors je l'ai prié; mais il a ri en disant : « Je ferai vendre. » Il y a deux mois, il a fait vendre et est venu chasser la vieille, lui-même. Je l'ai prié encore; il a ri encore. Alors je l'ai tué, et me voilà.

L'Indien, en proie à ses souvenirs, garda le silence; puis, tirant de son sac en filet, une carotte de tabac, il en coupa quelques parcelles, fit une cigarette, battit le briquet et se prit à fumer par bouffées épaisses.

Cependant les canots continuaient leur route vers Igarapé-Mirim; ils passèrent successivement devant deux engenhes qui brûlaient encore et paraissaient désertes. Enfin les premières maisons de la petite ville apparurent. Leur vue sembla porter la joie parmi les cabanos, car un grand bruit s'éleva sur les canots, tandis que le chef, qui était dans la montarie du fazender, disait à ce dernier :

— Fais rester les femmes dans la cabine. Je vais à terre. Mes hommes te garderont. Ils sont du Tocantins comme moi, et empêcheront que tu ne sois tué.

Il sauta sur un des bancs de son canot. Ses compagnons restèrent à bord, nonchalamment assis sur le toit de la montarie.

Montfort profita de cet instant de répit pour entrer rapidement dans la chambre où étaient les trois femmes.

Madame Cerny et Mariquinha avaient tout entendu; mais elles ne disaient rien, et cherchaient à calmer les frayeurs d'Henriette, qui ne comprenait que le danger de mort.

Au moment où Montfort entra, Clémence se précipita vers lui en disant à voix basse :

— Henri, vous me tuerez d'abord, n'est-ce pas?

— Oui, dit-il. Mais calmez-vous, et surtout ne paraissez pas en dehors.

La barque cependant était arrivée devant la ville. Sa petite église à demi gothique, ses maisons blanches, séparées par des bananiers aux reflets de soie, ses toits rouges, brillaient au soleil. Près de la plage, sous des manguiers, une vingtaine de bandits fumaient en se berçant dans des hamacs; ils se levèrent en voyant arriver les embarcations.

Les cabanos des deux canots sautèrent sur la grève; quand les gardiens des blancs eurent vu débarquer le dernier de leurs camarades, l'un d'eux, se tournant vers le fazender, dit :

— Le blanc a du tafia : qu'il en donne, et nous le protégerons. Les autres vont boire à terre.

Le fazender leur fit donner une bouteille de tafia.

— Plus! dit le Tapuyo, et, portant la bouteille à ses lèvres, il en but environ la moitié d'un seul trait. Puis, tout en reprenant haleine :

— Donne un frasque pour chaque homme.

— Je n'ai que trois frasques à bord, répondit le fazender.

— Donne-les.

dames, et surtout devant les mulâtresses de l'engenho, avec des moustaches relevées et des airs de blessé, à séduire tous les cœurs.

Ces allures martiales avaient fait la conquête du jeune fazender. Il s'en remit de tout au belliqueux Français. M. Vulgar se montra digne de cette confiance. En vrai Parisien, il s'occupa tout d'abord de faire barricader les portes et les fenêtres de la maison d'habitation, fit partir le jeune homme au secours de son père, arma les esclaves tant bien que mal, revêtit l'uniforme du fazender, et prépara tout pour une lutte probable. En attendant, il donnait à ses troupes les premières notions militaires.

Ventura comptait trois cents nègres; le fazender laissa au commis l'uniforme et les fonctions qu'il remplissait d'ailleurs à merveille, et envoya un nègre au Para pour avertir les autorités.

Mais vers le milieu du jour, on vit arriver la goëlette de la douane avec le directeur et une quarantaine de douaniers parfaitement armés. Une vague rumeur de désordres accomplis dans le Tocantins et le Limoeiro, au-dessus d'Igarapé-Mirim, avait circulé en ville; les révolutions sont comme les orages, on entend leur foudre avant de les voir, et de si loin, que nul ne comprend comment le bruit a pu venir. Le chef de la douane, sans abandonner ses projets, mais afin d'éviter une surprise, avait pris la goëlette avec tous ses douaniers pour venir chercher Mariquinha et les Européennes.

Le fazender raconta à son gendre les événements dont il avait été témoin; puis il engagea vivement les Français et même sa femme à profiter de la goëlette pour retourner en ville. Les trois mille hommes de la garnison répondaient de leur salut. Quant à lui, sûr de ses nègres,

décidé à se battre pour sauver Ventura, c'est-à-dire toute sa fortune, il pria seulement le directeur de décider le président à envoyer immédiatement des troupes contre les cabanos.

Mariquinha n'essaya même pas de combattre ce projet; elle se promit seulement de veiller sur ses protégées. La femme du fazender resta sur l'habitation.

— Ma sœur m'écrit que les révoltés sont à peine cinq ou six cents; les petits planteurs de toutes les engenhes du Moju vont venir se réfugier ici. Vous restez, je reste, dit-elle à son mari.

Les Européens essayèrent de décider le fazender à venir avec eux en ville; mais le Brésilien résista avec opiniâtreté. — Je connais les révoltés, dit-il; ils sauront que je suis décidé à me défendre, ils ne viendront même pas m'attaquer. Les cabanos n'opèrent que par surprise. Si vous étiez seuls, messieurs, je vous prierais de rester; vous avez charge de dames, il faut partir.

M. Vulgar eut un instant d'hésitation; mais la vanité et l'amour du lucre l'emportèrent sur ses craintes. Tout le monde l'appelait commandant, tout se faisait par ses ordres. Il voyait jour à conclure avec le fazender une forte affaire de sucres et à lui vendre en même temps, pour ses nègres, des cotonnades qu'il apportait de France. Il resta.

La goëlette de la douane, emmenant Montfort et ses amis avec Mariquinha, repartit immédiatement pour Bélem.

XI

Le couvent de San-Antonio et la Léproserie.

Eh quoi! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage?

. . . .

RACINE.

La goëlette, contrariée par les vents et les marées contraires, n'arriva que le lendemain en vue de la capitale du Para. Les cloches des églises et couvents de la ville sonnaient à toute volée : la population entière était dans les rues.

Les voyageurs débarquèrent. Une procession passait sur la place du Palais, se dirigeant vers la cathédrale. Afin de rassurer les habitants, le président de la province et le vicaire général, qui remplissait les fonctions de l'évêque absent, avaient ordonné cette cérémonie, d'ailleurs très-fréquente au Para.

Les Européens, pour regagner leur domicile au centre de la ville, durent attendre le passage de la procession. Ils virent défiler successivement : les petits enfants, habillés en anges avec des vêtements boursouflés comme des nuages, et conduits par des bedeaux; les moines avec leurs bannières; les images des saints portées à dos d'Indiens; la sainte croix; le clergé des diverses églises escortant le curé, placé sous un dais magnifique, et suivi d'un bataillon de troupe; puis toutes les autorités de la ville, en habit noir; et enfin, fermant la marche, un flot de femmes

tapuyas et mulâtresses, pieds nus, sans linge, en robes de soie, avec les cheveux hérissés de fleurs et le col chargé de colliers d'or.

Le directeur de la douane demanda aux Européens la permission de se joindre à la procession, et entra dévotement, avec elle, dans la cathédrale du Para. Sa femme et les Français partirent vers la maison, que Montfort avait louée pour madame Cerny. La jeune Brésilienne était résolue à rester constamment avec les Européens, jusqu'au départ de leur navire.

Nous suivrons momentanément sa seigneurie le senhor Alfandega.

Après avoir fait, dans les diverses églises et par les rues, les stations d'usage, la procession rentra au couvent de San-Antonio, d'où elle était partie. A la porte, l'un des moines, celui qui portait l'image du saint de son ordre, donna sa bannière à un bedeau de suite, et, s'avançant vers le chef de la douane :

— Arré, dit-il, amigo Alfandega; je vous ai vu avec deux jolies senhoras; sont-ce mes deux esclaves?

— Si, frère Simao, dit le Brésilien; vous voyez que je suis de parole.

— Esta bom. Entrez au couvent, je vous amène d'a Cobra. Nous allons causer affaires et liqueurs françaises. Le navire de ces étrangers a apporté du nectar que je veux vous faire goûter. Entrez.

En achevant ces mots, le moine partit à la recherche du chef de police, et revint bientôt avec lui et le docteur Exequias, qui, ayant entendu le *frei* parler liqueurs, s'était invité et suivait son futur amphitryon.

Mais, avant de raconter les actes de ces divers person-

nages, il est nécessaire d'expliquer en quelques mots et le couvent de San-Antonio et le moine Simao, l'un de ses habitants.

A l'extrémité de la ville, sur une petite place, s'élève un cloître sombre, solitaire, toujours fermé, dont l'église seule est ouverte à tous. Les murs sont noircis par la main du temps ; il n'y a de fenêtres qu'à peine, et grillées; la porte est basse, guichetée. Parfois, quand un moine sort, on aperçoit sous le porche entr'ouvert de longs corridors voûtés, des dalles humides et vertes, des murs qui suintent de vétusté.

Par derrière, attenant au cloître, est un jardin, le plus vaste de la ville. On voit s'élever par-dessus ses murs des têtes de manguiers, d'orangers, de cocotiers; des lianes parasites courent d'un arbre à l'autre, et retombent jusqu'en dehors.

C'est le couvent de San-Antonio. Les missionnaires qui arrivent d'Europe pour catéchiser les Indiens vont, de droit, loger dans ce couvent. Ils disent que le jardin est si encombré de plantes sauvages, qu'on n'y pénètre plus; que dans l'intérieur, de tous côtés, les murs s'écroulent; que la pluie tombe dans les salles ; qu'il n'y a d'habitables, que les chambres des moines et les caveaux souterrains du cloître. Dans ces caveaux, disent-ils, sont encore debout, scellés aux murailles, tous les instruments des supplices inquisitoriaux, et quelques ossements de suppliciés que les sépulcres n'ont pas su garder.

Que de cris ont retenti jadis sous ces voûtes funèbres! que de victimes indiennes ont passé vivantes par ce porche béant et ne sont pas revenues ! Les massacres des Cortez et des Pizarre ont soulevé dans l'histoire une juste réprobation; quelques-uns cependant ont eu pour excuse,

sinon pour pardon, la fatalité de la conquête et l'enivrement d'un triomphe sanglant, Mais on ignore les froides cruautés exercées par les Portugais, sur les Indiens du bas Amazone et des Guyanes; sur cette race d'hommes hospitalière et douce, au visage et à la voix de femme, qui semble vivre pour dormir; son dépeuplement par masses afin d'isoler la Guyane française; l'enlèvement systématique des enfants; l'enlèvement brutal des femmes; toutes ces iniquités silencieuses accomplies dans le secret de la colonisation portugaise, et recouvertes du manteau religieux ou politique.

A l'éternel honneur du jeune Brésil, les supplices infligés aux Indiens de son empire ont presque partout cessé de nos jours. Longtemps avant l'époque à laquelle se passait cette histoire, l'édifice inquisitorial, miné par la charité chrétienne, avait croulé sous les idées françaises. La liberté religieuse montait rayonnante : n'ayant plus désormais raison d'être, les enrôlés de l'Église militante, les moines, se dispersaient. Les couvents-casernes d'un autre âge voyaient fuir leurs soldats.

Les Indiens de l'Amazone, profitant du choc européen, commençaient à vivre moins opprimés; ils étaient bien encore traqués dans les bois comme des bêtes fauves, et forcés de travailler pour un maître au nom de la civilisation; mais tous ces attentats à la liberté humaine diminuaient de jour en jour, réprimés par la métropole, et déjà, du moins, le crime ne s'exerçait plus au nom de la religion, et pour faire confesser aux torturés le Dieu des miséricordes.

Le progrès n'est l'œuvre ni d'une génération ni d'un jour.

Les vieux Tapuyos, effarés des supplices de leurs pères,

se signaient encore, en passant devant le sombre édifice; mais déjà les jeunes souriaient en le montrant au doigt, comme les enfants d'aujourd'hui sourient de l'échafaud politique et du croque-mitaine des grands-pères.

Hôtes solitaires du vieux couvent, six moines cependant étaient restés : débris vivants, blottis dans des débris, accolés à leurs vieilles murailles, comme ces oiseaux nocturnes que le jour naissant trouve voletant dans les ruines; vivant là sous prétexte d'aller convertir les Indiens infidèles, refusant de reconnaître l'autorité ecclésiastique, dormant ou mendiant durant le jour, la nuit vaguant par la ville de débauche en débauche.

Leur maître, de fait, car, pour la forme, ils avaient un supérieur, était le frei Simao, le plus tartufe et le plus capable de tous; c'était lui qui savait le mieux exploiter les cendres de la terreur religieuse, cendres éteintes, mais chaudes encore; c'était lui qu'on rencontrait le plus souvent dans les rues, pieds nus, la besace au dos, allant de porte en porte prendre les aumônes demi-forcées des fidèles; c'était lui qui chaque année, le vendredi saint, donnait, au nom du Dieu martyr et pardonnant, le signal souvent homicide de la *chasse* aux juifs; c'était lui qui rappelait ses frères à l'ordre, lorsque le récit d'une nuit de scandale se colportait trop bruyamment par la ville; c'était lui qui vendait les denrées et les esclaves de la fazenda, car son ordre mendiant, en dépit de la règle, possédait une métairie et des nègres; c'était lui, en un mot, qui pour le couvent, se *débrouillait*, comme disent les matelots.

Gros, trapu, le col court, la figure pourpre, la barbe forte, les lèvres épaisses, de gros yeux saillants et ronds, la voix lourde; tout, dans sa tête et son allure, annonçait

les passions cupides et bestiales. Moyennant récompense honnête, on lui faisait tout faire : pour se procurer l'argent nécessaire à ses passions, il eût vendu son cloître, son âme et son Dieu. Il avait prêté le nom du couvent, pour faire saisir et poursuivre les deux Françaises, comme ses esclaves.

Le moine Simao introduisit ses trois invités dans l'intérieur du couvent et les fit monter jusqu'à son appartement. En entrant, il jeta tout d'abord son lourd costume de procession sur une table et resta vêtu simplement d'un caleçon et d'une chemise.

— Quelle chose insipide que ces processions! dit-il; aussi, je fais toujours préparer dans ma chambre des liqueurs pour le retour. Servez-vous, messieurs; il y en a pour tous.

En effet, une grande table noire, qui peut-être avait servi jadis aux scribes inquisitoriaux, était chargée de bouteilles à étiquettes impossibles. On retrouvait là tous les noms du vieux temps : le cent sept ans, le parfait amour, la crème de vanille brûlée au vin de Champagne, etc., c'est-à-dire, à l'étranger, un peu d'eau-de-vie française avariée avec plus ou moins de sucre et de poivre; car les exportateurs ont peu de scrupules quant à la qualité des objets exportés. Mais les étiquettes des bouteilles étaient si belles, que les liqueurs avaient dû coûter au frère, au moins toutes les aumônes d'une journée pleine.

Les palais pimentés des invités furent satisfaits et s'humectèrent à plusieurs reprises; mais, tout en buvant, le moine dit au directeur :

— Parlons un peu de nos petites esclaves, senhor Alfandega. Elles sont jolies, et l'une d'elles est très-jeune!

— Écoutez-moi, reprit le chef de la douane. Comme j'ai de mauvaises nouvelles, je ne les disais que le plus tard possible; il faut les dire, cependant. Nous avons à nous occuper d'autre chose que de ces Européens. Et M. Alfandega raconta les meurtres d'Igarapé-Mirim et les dangers courus par son beau-père.

Mais ce fut à peine s'il réussit à obtenir l'attention de ses auditeurs jusqu'à la fin de son récit.

— Vous exagérez les choses, dit le premier le chef de police : parce que trois ou quatre engenhes sont brûlées, à vous entendre, on croirait la cidade prise. Les cabanos ne tuent que des Portugais. Laissons-les faire pendant quelques jours. Nous avons ici soixante soldats allemands, quand il en sera temps, on les enverra dans le Tucumanduba, et tout rentrera dans l'ordre. N'est-ce pas votre avis, messieurs?

— Sans doute, reprit le docteur Exequias, bonne politique! Nous aurons de cette façon saignée d'étrangers et de révoltés.

Et le moine dit à son tour : — Ce que vous nous racontez là, mon cher Alfandega, est de l'histoire ancienne. Nous connaissons cela d'hier : c'est très-triste pour ceux qui sont morts; mais nous sommes bien portants. Votre beau-père n'a pas même été touché, et, entre nous, quand on vous priverait un peu de votre beau-père, où serait le mal? Revenons donc à nos esclaves.

Le directeur de la douane était, comme Basile renvoyé pour fièvre, ébahi, ne sachant plus qui avait raison de lui-même ou de ses auditeurs; cependant il reprit :

— Je vous ai amené les Européens; mais, croyez-moi, le moment est mal choisi, pour nous mettre encore ces querelles sur les bras. Laissons ces étrangers.

— Le soleil de la route vous a troublé le cerveau, dit le moine. Parce qu'il y a des cabanos à Igarapé-Mirim, vous voulez que d'a Cobra renonce à sa vengeance, et moi à deux hérétiques françaises que je veux ramener à la vraie foi. Vous rêvez, mon pauvre Alfandega.

— Non, mais dona Mariquinha et mon beau-père se sont pris d'une telle affection pour ces Européens, qu'ils m'intéressent un peu, et je croyais...

— Ah! voilà ce qu'il fallait dire tout d'abord, reprit le chef de police. C'est fort bien. Mais vous ne pouvez pas espérer que, pour votre beau-père, j'oublierai les insultes que j'ai reçues; non, non, cela ne sera pas. Je me vengerai d'abord sur les femmes; elles subiront, jusqu'à réclamation des consuls, toutes les ignominies de l'esclavage; le moine en fera ce qu'il voudra et les enverra travailler à la fazenda. Quant aux hommes, si je pouvais les faire soigner par mon ami Exequias, ajouta-t-il en souriant, je donnerais cent mille reis par corps.

— Pourquoi non! reprit ce dernier; des étrangers! envoyez-les-moi, et je vous promets de faire quelque chose pour vous, d'a Cobra.

— Parbleu, reprit le chef de police, une idée! Vous êtes médecin en chef de la Léproserie; vous pouvez faire un certificat de lèpre et les garder là pour l'éternité, comme dirait le moine.

— Je vous ferai tous les certificats que vous voudrez; mais je ne me charge pas de faire prendre les Français.

— Les Anglais sont partis; je suis chef de police, je m'en charge, moi, et dès demain! et en plein jour!

— Doucement, doucement, messieurs, dit le moine, pas de scandale. Il est inutile de faire du bruit; laissons ces messieurs, et revenons à mes deux blanches.

— Oh! vos deux blanches! reprit le chef de police; si le docteur me promet de garder les hommes enfermés comme lépreux, ma vengeance est complète, et peu m'importe le reste. Prenez-les; mais je ne paye plus rien.

— Il m'importe, à moi! reprit le moine. Mon cher d'a Cobra, vous avez promis et vous m'avez dérangé. Le docteur des nègres et moi nous avons déja fait faire des actes.

— Voyons, reprit le senhor Alfandega, ma femme tient à ses blanches. Combien avez vous déboursé, frei Simao?

— Je n'en sais rien encore; mais là n'est pas la question.

— Si; dites vos dépenses, et je vous les rembourse : ou je vous les joue, tenez!

— D'a Cobra les abandonne-t-il? dit le moine.

— Cela dépend de M. Exequias; s'il me fait un certificat et me promet de garder malgré tout les hommes à la Léproserie, je suis vengé. Faites ce que vous voudrez des femmes!

— Je vous le promets; seulement l'arrestation ne me regarde pas, dit le médecin.

— Et le docteur des nègres! et vos promesses! reprit le frei.

Le docteur fit un geste d'indifférence.

— Bah! dit M. Alfandega, le docteur des nègres n'est pas là; les absents ont tort. Vous le rembourserez sur ce que vous allez me gagner.

— Moi! dit le moine, je ne lui donnerai pas seulement une pataca. Mais j'ai été dérangé, je veux cinquante mille reis. Je vous les joue en partie liée, et je me réserve de parler à la plus jeune des Européennes : comme dona Mari-

quinha est son amie, vous m'aiderez, Alfandega; sinon, j'agis contre vos blanches. Voilà mes conditions.

— C'est entendu. Je veux bien vous aider; mais Mariquinha est rusée, sous son apparence indolente.

— Bah! vous ne savez rien faire, vous autres maris. A-t-elle toujours pour confesseur, le padre de Nazareth?

— Oui! le padre vient chez moi. Je ne veux pas que ma femme reste seule à l'église.

— C'est bon, c'est demain dimanche. Jouons, je n'ai plus besoin de vous.

Et le moine alla chercher des cartes, tandis que le chef de police et le docteur Exequias réglaient leurs conditions contre les Européens.

En revenant, le frei Simao entendit le docteur d'a Cobra parler encore d'arrestation en plein jour:

— C'est mauvais, tout cela, mon cher ami, dit-il. Vous voulez les prendre, n'est-ce pas? eh bien, point de violence: cela fait du scandale: le consul arrive. Inventez un piége, une surprise. Connaissez-vous quelque Français? faites-lui écrire une lettre. Qu'il prie ses compatriotes de venir le visiter! Que sais-je?

— Il n'y a pas de Français à la Léproserie, dit M. Exequias; mais, j'y pense, vous, frei, qui écrivez le français à merveille, fabriquez-nous une lettre.

— Ah! toujours moi! reprit le moine: j'arrange tout dans cette ville. Cependant, écoutez, je veux bien encore. Ce sera pour le couvent! Je vous fais une lettre, et je vous la joue au voltarete, à vous d'a Cobra et au directeur, contre cent mille reis, argent sur table. Est-ce convenu?

— Faites d'abord la lettre.

— Ah! c'est mal, docteur, vous n'avez pas confiance. Mais vous payerez; cela m'est égal.

Le moine s'assit, et de sa plus belle main écrivit la lettre suivante, qu'il recommença à deux reprises. Elle était ainsi conçue :

« Messieurs,

« On vient de m'apprendre que deux de mes compatriotes étaient récemment arrivés au Para. Retenu depuis des années dans la maison de santé de cette ville par une longue et cruelle maladie : près de mourir, j'éprouverais un bonheur suprême à entendre de vive voix des nouvelles de notre commune patrie. La route est bien courte d'ici à Bélem ! J'espère que vous ne refuserez pas la dernière prière d'un mourant. »

Le frei lut la lettre à voix haute en ajoutant ;

— Signez cela du premier nom de Français que vous trouverez dans vos archives de police; envoyez la porter, avec réponse, par un des esclaves de la Léproserie, et vos hommes viendront. Avec deux mots du cœur, on prend les Français comme on veut. Et maintenant jouons.

— Eh bien, et vos blanches? dit le chef de police.

— Le directeur me les paye; sa femme ne veut pas que nous en fassions des esclaves. Cela ne vous regarde plus. Moi, j'ai mon projet. Vous, vous avez votre lettre, jouons!

Le senhor Alfandega, pendant ce temps, avait préparé la table et les cartes. On joua; le moine gagna partie et revanche. Le chef de police, tout entier à ses projets de vengeance, sortit avec M. Exequias, tandis que le directeur et le frei Simao continuaient une partie acharnée. Le moine finit par gagner un conto de reis : son adversaire voulait continuer, mais le frei leva la séance en objectant

ses affaires, et reconduisit son joueur maugréant, jusqu'à la porte du couvent.

Une heure après, il était chez le directeur spirituel de la senhora Alfandega, et le soir même, Mariquinha, mandée chez elle en toute hâte, confessait son intimité avec des catholiques hérétiques de France, et comme pénitence recevait l'ordre de conduire elle-même, dès le lendemain matin, ses amies les Françaises, à la messe du couvent de San-Antonio.

Mariquinha était bonne et dévouée, habile aux choses de cette vie; mais, avant tout, elle était timorée de religion, jusqu'à l'aberration. Pour elle, son confesseur était un juge sans appel, ayant pouvoir absolu pour effacer ou non ses péchés, pour lui octroyer ou non ses joies ou ses supplices futurs; quand il parlait des hérétiques, des flammes de l'enfer, Mariquinha perdait la tête, et, pour l'apaiser, elle se fût elle-même attachée sur un bûcher.

Elle promit tout ce que voulait son confesseur.

D'ailleurs, elle allait dans une église; là on ne pouvait pas saisir ses amies qu'elle ne quitterait pas, et une messe entendue au couvent, en la sauvant elle-même, pouvait convertir les deux hérétiques; car, aux yeux des ardents catholiques du Portugal, nous sommes des hérétiques, non moins que les Turcs ou les protestants!

Le lendemain, dès l'aube, Mariquinha était chez les Françaises et leur proposait de les conduire à la messe au couvent de San-Antonio, où se trouvaient toutes les images et les bannières des processions. Madame Cerny et sa fille acceptèrent la proposition de la jeune femme. C'était un dimanche, et ce jour-là elles ne manquaient jamais la messe en France; heureuses de pouvoir y aller au Para, peu leur importait, la cathédrale ou le couvent.

Sur le conseil de la jeune Brésilienne, madame Cerny envoya chercher Paul et Montfort, parce qu'il n'est pas d'usage à Bélem qu'une femme sorte seule, même pour aller à l'église. Les deux jeunes gens étaient dans la maison de M. Merry : ils s'y étaient installés sur son invitation première, malgré l'absence momentanée du Marseillais, qui avait été passer deux jours chez un ami, à trois lieues de la ville. Ils arrivèrent aussitôt et se firent les cavaliers des trois femmes, jusqu'au couvent, situé à l'autre extrémité de Bélem.

Sur la route, en vue de l'église, ils furent accostés par un nègre, qui leur demanda s'ils n'étaient pas les deux senhores francezes qui habitaient chez M. Merry. Montfort répondit affirmativement : l'esclave lui dit alors que, ne les ayant pas trouvés à leur casa, il les cherchait pour leur donner une lettre d'un Français ; et il leur remit en effet un grand pli avec une adresse à la Brésilienne.

« Ao illustrissimo senhor, etc. »

C'était la lettre du moine. Seulement il y avait au bas une signature illisible, puis ces mots ajoutés par une autre écriture et en portugais : « La présente lettre servira de billet d'introduction. — Signé : O DOUTOR EXEQUIAS, *médecin en chef.* »

Montfort lut la lettre et la tendit à Paul, en lui demandant s'il voulait aller voir ce malade avec lui.

— Sans doute, reprit le jeune homme. Les désirs des mourants sont sacrés, et nous pouvons satisfaire ceux de celui-ci à si peu de frais !

— C'est mon avis, dit Montfort, et il demanda au nègre si la maison de santé dans laquelle était leur compatriote

se trouvait loin de la ville et s'il pourrait les y conduire le jour même.

— Si, senhor, répondit l'esclave; il y a pour deux heures de route à pied, une heure à peine à cheval.

— Et tu pourrais nous procurer deux chevaux?

— Pourquoi non, senhor? Avec de l'argent, on trouve tout dans la cidade.

Montfort demanda à Paul s'il voulait y aller à cheval. Le jeune homme consentit.

Suivis de l'esclave, tous deux rejoignirent les trois femmes, qui marchaient lentement devant eux, en attendant la fin de leur colloque avec le nègre. Montfort leur raconta brièvement la lettre du Français, et l'envie qu'ils avaient d'y aller dans la journée même.

— Alors allez-y de suite, dit Mariquinha ignorante de la lettre et du projet du docteur; dans le jour il fait trop chaud pour sortir. Conduisez-nous jusqu'à la porte de l'église; mes mulâtresses y sont, elles nous reconduiront. Vous serez de retour dans trois heures, et vous reviendrez déjeuner à la douane avec ces dames, que je garderai.

— Vous avez raison, senhora, dit Montfort.

Et se tournant vers madame Cerny :

— Vous n'avez pas besoin de nous pour prier, lui dit-il; nous n'allions à l'église que pour vous : une bonne action vaut bien une messe. Nous permettez-vous, mesdames?

— Allez, dit madame Cerny, vous êtes un pécheur endurci; pour ce que vous feriez à l'église, mieux vaut cent fois aller consoler ce pauvre malade.

Montfort appela l'esclave et lui demanda s'il pouvait

lui procurer les deux chevaux de suite et les lui amener sur la place même du couvent, où il l'attendrait.

— Si, senhor, dit le nègre, avec de l'argent.

— Tiens, prends ce louis, cela vaut vingt patacas; pars et reviens vite. Tu garderas le reste.

— Merci, senhor, reprit le nègre; et il partit.

— C'est singulier, dit Montfort, il me semble que j'ai déjà vu quelque part cette figure de moricaud; mais ils se ressemblent tous, et je crois reconnaître tous ceux que je vois.

Les blancs arrivèrent à l'église du couvent. La messe allait commencer; l'église était déjà pleine. Dans le milieu, en face l'autel, les Brésiliennes blanches, en cheveux, mais en grande toilette, étaient accroupies à terre, sur les dalles nues, plongées en apparence dans une dévotion profonde. Derrière elles, les femmes tapuyas et mulâtresses, accroupies à terre comme leurs maîtresses, couvraient le sol : on voyait s'agiter par instants, à l'arrivée de l'une d'elles, leurs têtes noirâtres surmontées de hauts peignes d'écaille. Les hommes étaient debout des deux côtés, regardant parmi les mulâtresses, et s'occupant fort peu de la messe qui commençait.

Au moment où les Européennes entrèrent dans l'église, un suisse-bedeau, tout de rouge vêtu, vint vers elles et leur dit d'un air irrité :

— Quittez vos chapeaux. On n'entre pas ainsi dans une église.

Puis il ajouta entre ses dents :

— Ces Françaises hérétiques se croient tout permis.

— Que dit-il? demanda madame Cerny à Mariquinha.

— Il vous dit de quitter vos chapeaux. C'est la cou-

tume ici, chère dame ; les femmes vont toujours tête nue, et ce bedeau croit que vous gardez votre coiffure par manque de respect ; mais je vais lui parler.

Mariquinha prit un billet de mille reis (trois francs) dans une bourse qu'elle portait pendante à sa ceinture, et le mit en silence dans la main du suisse.

— C'est bien, reprit d'un air bourru le fonctionnaire calmé ; qu'elles passent, mais ne se mettent pas dans le milieu de l'église. Ce sont des étrangères, elles peuvent rester avec les esclaves.

Sans s'inquiéter des paroles du suisse, la jeune Brésilienne, suivie des deux Françaises, traversa les rangs pressés des femmes de couleur, qui toutes se dérangèrent sur son passage, et fut se placer à terre au milieu des blanches comme elle.

Paul et Montfort retournèrent sur la place, afin d'y attendre le nègre. Nous les laisserons suivre leur destinée, pour revenir aux deux Européennes et à Mariquinha.

La messe dura près d'une heure. Le frei Simao était sur les marches de l'autel, assistant le prêtre. Avant la fin du saint sacrifice, il quitta l'autel pour reparaître bientôt à la porte extérieure de l'église.

La messe finie, Mariquinha se dirigea vers la chapelle du saint du couvent, située sur l'un des côtés intérieurs du temple. Là elle pria pendant quelques minutes. Clémence et sa fille l'attendaient debout.

L'église, cependant, était devenue déserte. Presque tous les fidèles étaient sortis peu à peu. Le moine, ennuyé d'attendre vainement les blanches en dehors, rentra et aperçut la Brésilienne et ses compagnes devant la chapelle du saint.

— Elles se font prendre d'elles-mêmes, murmura-t-il, en s'avançant vers les trois femmes.

Puis, touchant Mariquinha à l'épaule, sans attendre la fin de sa prière :

— Viva, minha senhora! c'est félicité pour le couvent de voir ici votre seigneurie; mais les portes vont fermer.

— Je pars, senhor frei, dit la jeune Brésilienne d'une voix troublée.

— C'est plus court par ici, reprit le moine; et, tout en appuyant la main sur un ressort caché dans les rainures en pierre de la chapelle, il feignit de pousser du pied une porte donnant sur une grande salle.

Le moine fit signe aux deux Françaises de passer. Mariquinha, pressentant une perfidie, voulut sauver ses amies et dit au moine :

— Merci, padre, nous sortons par la grande porte.

Mais déjà, sur l'invitation du frei, les deux Européennes avaient franchi le seuil et s'avançaient dans la salle. Derrière elles, la porte de l'église se referma en tombant lourdement. Aussitôt, sans laisser à la Brésilienne le temps de revenir de son effroi, le moine, resté dans l'église seul avec elle, lui dit avec un geste menaçant :

— Vous fréquentiez des hérétiques, ma fille! La colère du Seigneur allait s'appesantir sur vous et les vôtres; mais l'Église veille sur ses enfants.

— Oh! frei, je vous supplie, murmura Mariquinha en courbant la tête.

Il y eut tant de prière, de douleur résignée, dans la voix de la jeune femme, que le moine en eut comme pitié et reprit moins durement :

— Allez, ma fille; si vos amies écoutent les conseils

du supérieur, demain elles vous seront rendues. Gardez le silence et partez en paix.

En achevant ces mots, il conduisit la jeune femme jusqu'au seuil de l'église, et sortant lui-même, rentra dans le couvent par la porte extérieure.

Mariquinha, courbée d'angoisses, chercha des yeux Paul et Montfort; ils n'étaient plus là. Quant à ses femmes, elles l'attendaient nonchalamment appuyées au portail de l'église. Elle s'achemina vers sa demeure. De grosses larmes coulaient silencieuses au long de ses joues; mais elle marchait cependant au milieu de la place, droite et fière, à quelques pas en avant de ses mulâtresses.

A l'angle de la première rue, deux Indiennes se tenaient debout : l'une d'elles portait à son dos un enfant de trois ou quatre ans tout nu, pâle et maladif; l'autre, jeune et belle de cette beauté limpide qui est l'auréole des vierges, quitta sa compagne et s'avança vers la Brésilienne :

— Les blanches de l'autre terre ne sont-elles plus avec toi, senhora?

— Non, dit Mariquinha.

— Les blanches savent guérir, et l'enfant de ma sœur souffre. — Où sont-elles?

— Dieu le sait.

— Prisonnières de ces moines! Parle sans crainte, minha branca. Les filles mundurucus ne savent pas trahir.

La douleur oppressait Mariquinha; elle poussa un sanglot demi-étouffé; mais la fierté de sa race reprenant le dessus, elle dit à demi-voix à l'Indienne :

— Les affaires des blancs ne sont pas affaires des Tapuyas.

La jeune fille sourit dédaigneusement et rejoignit sa compagne. Quelques minutes après, les deux femmes descendaient dans une petite montarie attachée au rivage, déposaient soigneusement l'enfant malingre au fond du canot sur des feuilles de bananier, et, saisissant chacune une pagaie, prenaient audacieusement le large du fleuve, pour descendre la rivière dans la direction de la mer.

La jeune Brésilienne regagna sa demeure.

Le moine, pendant ce temps, était rentré dans l'intérieur du couvent. Il se dirigea rapidement vers la salle qui lui gardait les deux Européennes, et s'avança vers elles, en disant en français :

— Veuillez m'excuser, mesdames. La porte de l'église est à ressort de votre côté; elle s'est refermée malgré moi; la senhora Alfandega et moi-même n'avons pu vous suivre.

L'excuse était trop grossière pour tromper Clémence; mais, ne comprenant pas les projets du frei, elle attendait; aussi reprit-elle simplement :

— Je vous remercie, senhor; veuillez nous indiquer la porte de sortie : Mariquinha doit nous attendre.

— Oui, madame, dit le moine, qui fléchit la tête malgré lui, devant le calme hautain de madame Cerny.

Il passa devant elle en lui faisant signe de le suivre. Après avoir traversé trois grandes salles désertes pareilles à la première, les deux femmes et leur guide arrivèrent enfin dans une chambre en désordre : deux hamacs dans l'un desquels un autre moine était assis, trois ou quatre chaises en canne, une table noire et quelques vêtements misérables étendus sur une corde en travers, composaient tout le mobilier de la pièce.

A peine les Européennes eurent-elles pénétré dans

cette chambre mal éclairée par une fenêtre à barreaux et à moitié murée, que le frei, levant enfin le masque, ferma la porte derrière elles et leur dit :

— Asseyez-vous, senhoras, j'ai à vous parler.

Clémence resta debout en disant : — J'écoute, monsieur; mais, tant que Mariquinha ne sera pas ici, je ne répondrai même point à vos questions.

— Quel est votre confesseur en cette ville? dit le moine.

Clémence ne répondit pas.

— Vous n'en avez même point! Eh bien! passe encore pour vous, madame! mais cette enfant ne peut ainsi rester privée des conseils de notre sacerdoce.

Et, se tournant vers Henriette, qui regardait le frei sans comprendre ses paroles, il lui dit :

— Suivez-moi, mon enfant.

Clémence saisit le bras de sa fille et reprit :

— Ma fille ne me quitte jamais, et, comme toutes deux nous avons un directeur, je vous remercie, monsieur.

Mais le moine, prenant une des mains d'Henriette, chercha à l'entraîner vers une porte entr'ouverte et placée en face de l'issue par laquelle ils étaient entrés.

— Vous me brisez la main, monsieur, dit la jeune fille, qui se rapprocha de sa mère.

— Ah! vous aussi vous résistez, hérétique et fille d'hérétique! La religion sait punir les rebelles.

Et, se tournant vers l'autre frei, qui, jusqu'alors impassible dans le hamac, semblait étranger à tout ce qui se passait :

— Mon frère, lui dit-il, vous enfermerez la senhora dans cette chambre, tandis que je conduirai la jeune fille dans une cellule. La sainteté du lieu, tôt ou tard, les fera toucher par la grâce.

Le moine se leva.

D'un bras, Clémence étreignit étroitement Henriette en disant :

— Ma fille, monsieur, ne me quittera que par la violence, et si l'un de vous fait un pas pour approcher de nous, j'appelle au secours.

— Ces murs sont épais, dit le moine en riant. Il n'importe. Obéissez, madame! croyez-moi. Vous êtes catholique, et vous savez les devoirs des prêtres de notre foi. Nous avons charge d'âmes. Obéissez!

Mais à ce moment le visage de madame Cerny s'éclaira d'une joie soudaine, et sans quitter sa fille, elle se précipita du côté de la porte, par laquelle le frei avait voulu entraîner Henriette.

Sur le seuil se tenait un des missionnaires français qui, arrivé par *la Caroline*, avait été logé dans le couvent de San-Antonio avant de partir pour les missions.

Le frei poussa une sorte de rugissement étouffé et s'avança vers le missionnaire en criant :

— Que venez-vous faire ici? Nous espionner encore jusque dans nos cellules?

— Je suis le directeur spirituel de ces dames, dit le missionnaire, et je viens vous dire qu'elles n'ont besoin de personne.

— Ah! vous êtes leur confesseur! Eh bien! vous pouvez les confesser à votre aise, et surtout les engager à se soumettre : car, cette nuit, je reviendrai. Frei Euzebio, sortons.

Et aussitôt, avant que le missionnaire et les femmes aient eu le temps de songer à fuir, les deux freis se dirigèrent vers la porte, qu'ils refermèrent.

Aussitôt après le départ des moines, les captifs essayèrent d'ouvrir l'une ou l'autre des deux portes de la chambre; mais ils reconnurent de suite l'inutilité de leurs efforts. Quant à la fenêtre, située à quinze pieds de terre et grillée, ils n'y pouvaient penser. Le prêtre européen engagea madame Cerny à la patience en lui disant que, dans la journée, son frère en Dieu, l'autre missionnaire de *la Caroline*, devait rentrer dans leur commune cellule, située au-dessus de celle où ils se trouvaient; que de là il entendrait sûrement l'appel qu'il lui adresserait alors, car il n'était lui-même descendu qu'en reconnaissant la voix de Clémence.

Peu à peu rassurées par les paroles du missionnaire et leur espoir dans leurs amis, les deux femmes attendirent leur délivrance avec moins d'anxiété.

Mais tandis que Clémence et sa fille subissaient ainsi les odieuses atteintes du frei Simao, Paul et Montfort couraient, sans le savoir, à des dangers plus terribles sinon plus réels.

Ainsi que nous l'avons vu, tous deux étaient restés sur la petite place du couvent, attendant le nègre. Montfort ne s'était pas trompé, il connaissait l'esclave; c'était un des nègres du chef de police.

Aussitôt après avoir reçu l'argent des Français, il courut redire leur décision à son maître.

— C'est bien, fit le docteur, fais seller mon cheval, et ne mène de chevaux aux deux Français que dans un quart d'heure au plus tôt. Tu les conduiras toi-même.

L'esclave s'inclina et sortit. Vingt minutes après, il revenait sur la place du couvent avec deux chevaux de main.

— Tu vas nous enseigner la route, dit Montfort.

— Je conduirai les senhores, reprit l'esclave.

— Comment! tu n'as pas de cheval?

— Un esclave sait courir; j'irai aussi vite que les chevaux.

En achevant ces mots, il prit, en courant, par la rue qui mène vers Nazareth. Les deux cavaliers suivirent au trot de leurs montures.

Ils traversèrent ainsi les estrades ou boulevards extérieurs qui environnent la ville, grandes avenues spacieuses plantées d'arbres et bordées par les maisons de campagne des habitants de Para. Bientôt ils entrèrent sous bois, par une route étroite et boueuse. Le nègre courait toujours devant eux. Enfin, au bout d'une heure de route, sans avoir eu le loisir d'échanger une parole avec leur guide silencieux, les Européens arrivèrent devant une espèce de hameau de cases en bois mal bâties, au milieu duquel s'élevait une maison ressemblant à une prison. Un cheval fumant de sueur était attaché à la porte.

— C'est là, dit le nègre. Que les blancs regardent où je vais attacher leurs chevaux, afin de les trouver pour revenir. Je ne serai plus là.

En ajoutant ces mots, il regarda fixement Montfort; puis, prenant les deux chevaux, il les conduisit derrière un petit bosquet d'arbres placé sur le bord de la route qu'ils venaient de suivre; de là, revenant vers les Européens, il frappa à l'entrée de la maison principale.

La porte s'ouvrit : le nègre se rangea pour laisser passer les blancs.

— Je suis sûr d'avoir déjà vu cet homme-là, dit Montfort.

— Parbleu, reprit Paul, je reconnais la cicatrice de son front : c'est le nègre que le docteur a frappé si brutalement sur la côte de Marajo, à bord de *la Caroline*.

Mais ils n'eurent pas le temps d'échanger d'autres paroles. Une sorte d'homme à moitié habillé en soldat, à la figure boursouflée, léonine, rougeâtre, aux mains et aux pieds gonflés, un lépreux enfin, se tenait debout contre la porte en les priant d'entrer.

Sa voix basse, voilée, sans timbre, sortait comme d'une gorge sans palais, qui ne donne plus les sons.

Dans une cour vaste, plantée de manguiers, étaient quarante ou cinquante hommes demi-nus, presque tous nègres, curibocas ou mulâtres, à la face léonine comme celui qui était près d'eux, l'œil terne, sans regard; les uns, le front gonflé, rougeâtres et pâles par plaques; les autres, avec des boursouflures et des plaies hideuses, les jambes rouges, le front, le nez et les lèvres tuméfiés. Les premiers allaient et venaient sans paraître souffrir; l'attitude des seconds, sans indiquer la douleur, révélait une décrépitude fatale et prochainement mortelle. Quelques-uns même, assis par terre, semblaient ne pouvoir se soulever qu'à peine. Tous jetèrent sur les blancs des regards atones, et se prirent à parler entre eux à voix basse.

Paul et Montfort n'avaient jamais vu de lépreux, ils ignoraient même que l'Amérique du Sud fût infestée de cette incurable maladie[1].

— Voilà de vilains malades, dit Montfort à Paul; puis,

[1] Le cadre de ces récits ne comporte pas de détails sur différents essais de médication tentés contre la lèpre dans l'Amérique du Sud et réussis jusqu'à certain degré; sans quoi, nous avons par devers nous toute une série de notes circonstanciées sur divers moyens curatifs, fructueusement employés dans le bassin de l'Amazone contre cette horrible maladie.

se tournant vers l'homme qui avait ouvert la porte, il lui présenta sa lettre en disant :

— Quelle est la maladie de ces malheureux ?

— Ce sont des *gafos* comme moi, dit l'homme.

— Eh bien, reprit Montfort en français et en regardant son compagnon, j'aimerais mieux mourir autrement que gafo. Plus je regarde ces hommes, plus ils me semblent horribles.

Le lépreux, cependant, ferma la porte sans faire entrer le nègre, qui avait disparu ; puis, faisant signe aux Européens de le suivre, il traversa lentement la cour et arriva devant une petite porte basse, qu'il ouvrit ; dix ou douze marches humides, descendant en terre, apparurent aux Européens. Leur guide descendit.

Au bas de ces marches était une seconde porte, épaisse et cintrée ; le lépreux l'ouvrit comme la première et avec la même clef. Les Français entrèrent et découvrirent une grande cave murée de toutes parts, demi-obscure, éclairée seulement par un soupirail fermé de barreaux en fer ; dans le milieu était une table noirâtre, et au fond, dans chaque encoignure, on distinguait vaguement un hamac suspendu. Le guide fit passer devant lui les deux blancs ; puis, au lieu de continuer sa route avec eux, il resta sur le seuil de la salle :

— Le docteur va parler aux étrangers, murmura-t-il à demi-voix. Et, sans attendre une réponse, il referma la porte.

— Que veut dire cela ? dit Montfort ; où sommes-nous, et où est le malade ? Pourquoi nous enferme-t-on ?

— C'est peut-être la règle de la maison, reprit Paul. En disant ces mots, il alla vers la porte ; elle était bien

fermée. Mais à ce moment, sur un des côtés de la cave, à dix pieds de terre environ, une trappe en fer glissa sur des rainures, et une voix bien connue des Français, la voix du docteur d'a Cobra, dit ironiquement :

— Viva, messieurs! Que pensez-vous de ce nouveau séjour? Il n'y a plus d'Anglais aujourd'hui.

Les prisonniers restèrent silencieux. Le docteur reprit :

— Vous ne savez peut-être pas encore très-bien où vous êtes, messieurs? Je veux vous le dire : vous êtes dans le cachot mortuaire de la Léproserie.

Montfort fit un geste d'horreur.

— Ah! vous n'êtes plus insolents, messieurs. Mais abrégeons : je respire un mauvais air au-dessus de votre cachot. C'est ici qu'on met tour à tour, ou ensemble, les lépreux récalcitrants et les lépreux morts. On vous dit riches, messieurs, et on ajoute que vous avez à Maranhao une somme considérable; je veux cette somme d'abord : réfléchissez. Je vous avertis seulement que si vous restez ici quelques jours, vous deviendrez lépreux. Cela se gagne. En outre, vos belles fiancées pourront être compromises : le frei Simao leur veut du bien et le couvent de San-Antonio n'a pas bonne réputation. Le gardien qui vous jettera vos vivres par cette trappe écoutera vos propositions et m'en fera part.

L'ouverture se referma, et les deux jeunes gens retombèrent de nouveau dans la solitude silencieuse de leur cachot. Paul tremblait. Montfort était si pâle qu'on eût pu le croire mort, et il sentait battre son cœur à l'entendre.

Il se tourna vers Paul :

— Il y a un Dieu! n'est-ce pas? dit-il. Et en prononçant ces mots, il se prit le front à deux mains et resta ainsi

pendant une minute, accablé, la tête perdue, s'appuyant à la table pour ne pas tomber.

Paul retrouva le premier la parole.

— Mieux valait mourir à Marajo, dit-il.

Sa voix rappela Montfort à lui-même :

— Mourir, la mort n'est rien. Mais, la vie d'un lépreux avant de mourir !

Et au jour douteux du soupirail, regardant la table qui était couverte de taches noirâtres, comme de sang répandu jadis :

— Ne touche pas à cette table, dit-il en prenant Paul par le bras : elle donne la lèpre ! mais, ajouta-t-il à demi-voix, ces murs la donnent aussi : ce sol, cet air, tout est lèpre ici !

Et dans un accès de colère impuissante, le jeune homme enleva de terre la table à laquelle il venait de s'appuyer et la lança contre les parois du cachot. La table rebondit et retomba par terre, brisée de deux de ses pieds.

Paul pleurait silencieusement. Le souvenir d'Henriette, le cachot et les paroles de Montfort, dont il connaissait le courage, avaient brisé cette nature fougueuse, mais qui se laissait facilement abattre par les revers.

Cette douleur rendit à Montfort son énergie lucide. Il fit le tour du cachot. Il ne vit que des murs, qui laissaient suinter de tous côtés une humidité verdâtre. Le sol était boueux par places. Il mesura la hauteur du soupirail et de la trappe. Plus il regardait, plus il lui semblait difficile de s'échapper.

Cependant il revint vers Paul, et l'embrassant étroitement :

— Ne désespère pas, va, lui dit-il. Je vais essayer quant à l'argent, et lui en faire abandon. Ensuite nous verrons.

Paul, lui aussi, avait enfin réussi à dompter sa douleur.

— L'argent ne servira de rien, reprit-il. Il le prendra et nous manquera de parole. Mais qu'a-t-il voulu dire en parlant du couvent et de nos fiancées?

— Je ne sais, dit Montfort. Ne cherchons pas. Rêvons à fuir d'abord.

Et les deux jeunes hommes errant dans leur cachot se prirent à examiner tout, en agitant des projets de fuite, qu'ils repoussaient tour à tour comme impraticables. Mais subitement le jour de la cave s'obscurcit presque entièrement, et en jetant les yeux vers la fenêtre, ils entrevirent un homme qui leur faisait signe de venir près de lui.

Ils reconnurent leur guide, et vinrent au bas du soupirail :

— Voici la clef, dit le nègre; — les chevaux sont là.

Et les Européens entendirent tomber quelque chose sur la terre humide. L'esclave disparut.

Paul trouva le premier la clef libératrice, et se précipita sur la porte pour l'essayer.

C'était bien la clef du cachot.

Mais Montfort l'arrêta.

— Réfléchissons d'abord, dit-il, et en silence.

Paul retira la clef et revint vers son ami; le hasard était pour eux, car au même moment la trappe se rouvrit, et le docteur parut de nouveau :

— Je pars, messieurs, dit-il; je ne reviendrai que demain. Demain peut-être il sera trop tard pour vous et surtout pour les dames. Avez-vous réfléchi?

— Oui, dit Montfort; écoutez bien : Sur mon Dieu, sur mon honneur, je vous jure de ne pas quitter cette terre sans vengeance.

— Bien, bien, messieurs. Propos de prisonniers à la première heure. Moi je vous souhaite bonne nuit. Il y a un lépreux de mort, tout à l'heure vous aurez sa compagnie.

La trappe glissa de nouveau, et le silence recommença.

— Attends encore, dit Henri à voix basse.

Le galop d'un cheval résonna bientôt.

— Maintenant, dit Montfort, essayons; mais d'abord as-tu une arme?

— Non.

— Arrachons tout à fait deux des pieds de cette table.

Ils se mirent à l'œuvre et ouvrirent successivement les deux portes.

La cour apparut resplendissante de soleil. Cette lumière subite éblouit les captifs, et pendant quelques secondes ils restèrent sans rien distinguer.

Mais, à force de volonté, la vue leur revint promptement, et ils aperçurent les lépreux qui les regardaient en s'agitant. Les plus ingambes se dirigeaient déjà vers eux. Leurs figures hideuses étaient menaçantes en général.

— Vite à la porte, dit Monfort à Paul. Mais ne courons pas.

Ils traversèrent la cour côte à côte : sur leur passage, les lépreux se levaient de toutes parts et les suivaient en proférant des menaces et des injures. Sans leur répondre, les fugitifs arrivèrent devant la porte d'entrée de la Léproserie. Cette porte était fermée. Ils essayèrent leur clef, mais elle n'entrait même pas dans la serrure.

Les lépreux cependant se rapprochaient toujours, formant le cercle autour des étrangers, et criant de leurs voix à demi mangées par la lèpre :

— Estrangeiros! estrangeiros! au cachot! on ne doit pas sortir d'ici. A mort les étrangers qui fuient!

D'instant en instant la cour de la Léproserie semblait vomir de nouveaux lépreux : comme d'une cour des Miracles, de tous les cabanons, par toutes les issues, des malingreux accouraient à pas inégaux : ils étaient déjà plus de quarante, et leur foule s'accroissait toujours derrière les deux fugitifs. Ainsi que des chiens autour d'un sanglier à la bauge, ils se pressaient hurlant la mort, sans oser avancer, mais comprenant leur force multiple, prêts à suivre celui d'entre eux qui donnerait le premier coup de dent.

Paul et Montfort, après avoir vainement essayé la clef, mesuraient des yeux la hauteur des murs et cherchaient une autre sortie, dans cette cour peuplée d'ennemis. Lisse comme un mur de prison, la muraille avait quinze pieds de haut, et de tous côtés on ne voyait que des portes basses, qui n'annonçaient pas d'issue extérieure : cependant le cercle des lépreux se resserrait, et les plus hardis étaient à quatre pas des Européens.

— Il faut en finir, dit Montfort à Paul. Regarde la porte. On voit du jour à travers les planches. Brise un battant. Je vais faire face à ces maudits.

En achevant ces mots, il se retourna vers les lépreux et fit un pas à leur rencontre, tenant d'une main son poignard, et de l'autre le pied de la table pris dans le cachot.

Presque toujours un homme de courage, qui se retourne contre une foule menaçante, fait reculer cette foule : en outre, et quoi qu'on dise, il y a dans le blanc une royauté de race, qui agit toute-puissante sur les autres races humaines.

Le croissant vivant des lépreux s'ouvrit devant l'Euro-

péen, et les plus avancés se retournèrent pour fuir, entraînant les autres.

Montfort revint vers Paul. Le jeune homme s'épuisait d'efforts inutiles pour enfoncer la porte.

— Je ne puis, dit-il, cherchons une autre issue.

Sans répondre, Henri passa le pied de table qu'il avait à la main entre le bas de la porte et le seuil, afin de faire levier.

— Essayons maintenant et ensemble, dit-il.

Paul appuya l'épaule contre l'un des battants, tandis que Montfort s'efforçait de le soulever. La porte céda, et, du choc, s'ouvrit toute grande devant les fugitifs.

— Et maintenant, aux chevaux! dit Henri.

Tous deux s'élancèrent du côté du bouquet d'arbres qui abritait leurs montures, cachées par le nègre. Les chevaux étaient là toujours attachés, gardant cette immobilité passive du cheval de louage, résigné à tout.

Les lépreux cependant étaient amassés devant la porte de leur demeure; mais la crainte enchaînait désormais tous ces marqués de la mort, métis ou nègres de toutes races. Les plus hardis osaient à peine franchir le seuil et cherchaient des pierres : aucun d'eux n'avançait en dehors; seulement, lorsque les fugitifs, courant vers Bélem, passèrent à toute bride devant la Léproserie, ils entendirent une explosion de menaces furieuses, et quelques cailloux, lancés par des mains débiles, roulèrent jusqu'aux pieds des chevaux sans les atteindre. C'était l'impuissant adieu de leurs ennemis.

— Que leur avions-nous fait? dit Paul à Montfort aussitôt qu'ils eurent perdu de vue la Léproserie, et que la route encombrée de racines les obligea de suspendre le galop de leurs montures.

— Rien, reprit ce dernier; l'envie seule, je crois, les a fait nous poursuivre. L'espèce humaine est méchante. Ces hommes ne peuvent ou n'osent s'échapper; notre fuite excite leur fureur.

C'était vrai. Les lépreux n'avaient d'autre motif de haine contre les Européens que leur qualité d'étranger, et surtout leur fuite réussie. N'était-ce pas assez pour soulever leurs colères haineuses? Tant d'hommes sont ainsi faits, qu'ils souffrent moins de leur fortune contraire que du bonheur d'autrui : ce n'est ni la mansarde nue, ni le pain de leur détresse, qui leur sont amers; c'est le bonheur des autres, et surtout de ceux qui, la veille encore, souffraient à côté d'eux. Que de misérables sur leurs grabats, de condamnés dans leurs cachots, de malades d'hôpital ont déploré jusqu'à la fureur la fortune favorable de leurs voisins. L'envie! c'est le grand vice de l'homme!

XII

Antonio. — La roçinha. — Le châtiment.

> . . . . . Oh! si j'étais l'archange
> . . . .
> Je balaîrais du sol au vent de ma colère
> Les nouveaux Balthazars que le monde tolère.
>
> HÉGÉSIPPE MOREAU.

Tandis que Montfort et Paul fuyaient de la Léproserie, aussi vite que le permettaient la route et la lente allure de leurs chevaux, madame Cerny et sa fille, prisonnières des moines de San-Antonio, attendaient leur délivrance avec une anxiété croissante. Elles avaient espéré tour à

tour en Mariquinha d'abord, puis en leurs amis, et enfin dans le missionnaire qui, tôt ou tard, devait revenir au couvent. Mais les heures sonnaient lentement aux horloges de la ville, et nul ne venait, ni ami ni ennemi. Déjà le crépuscule envahissant la cour du couvent, Clémence se rappelait les menaces du moine.

La lettre que Montfort avait reçue, ce départ à cheval, la haine du chef de police, tout lui revenait à la mémoire, et lui faisait trouver plus menaçant encore le silence prolongé de sa prison. Le missionnaire ne réussissait plus à calmer les frayeurs des deux femmes.

De deux côtés cependant, suscités par des motifs divers, des défenseurs marchaient pour les secourir, et la captivité des deux Françaises devait précipiter une révolution qui, de jour en jour, devenait plus imminente. Mais, avant de raconter les incidents qui font l'objet de ce chapitre, il est nécessaire d'expliquer la situation des différents personnages qui vont figurer dans ce récit.

On se souvient qu'au moment où Mariquinha, désolée, quittait la place du couvent, une Indienne vint aborder la jeune femme pour savoir où se trouvaient les deux blanches. Cette Indienne était la fille d'Antonio, qui venait d'arriver en ville avec sa sœur, la jeune mère de l'enfant sauvé par Montfort sur la côte de Marajo.

Depuis la piqûre du serpent à sonnettes, le petit Indien était languissant et se plaignait sans cesse. Sa mère, persuadée que ce blanc, qui avait sauvé son enfant d'une mort certaine, saurait aussi guérir sa souffrance, était venue à Bélem pour lui montrer son fils. Mais elle avait compris l'affection réciproque de Clémence et de Montfort, et, femme qu'elle était, elle préférait s'adresser d'abord à une femme comme elle.

Les pleurs de Mariquinha et le souvenir des antiques supplices subis jadis dans le couvent effrayèrent les Indiennes, sur le sort possible de leurs amies les vraies blanches, comme elles appelaient les deux Européennes. Elles retournèrent en toute hâte auprès du vieil Antonio leur père, afin de lui raconter la captivité de leurs amies du grand canot.

Le chef avait, à deux lieues de Bélem, une sorte de camp où il habitait provisoirement, avec une cinquantaine d'Indiens de sa tribu, associés à son sort. Ainsi que nous l'avons vu dans l'un des chapitres précédents, les autorités du Para avaient réuni une expédition, dans le but de détruire un mucambo situé près de la ville. Les Munduracus, depuis nombre d'années, ont en quelque sorte le monopole de la chasse au nègre marron : tous ceux des environs de Bélem avaient été convoqués à cet effet. Le vieil Antonio était allé à cette chasse comme les autres. Son âge et son titre d'ancien chef l'avaient appelé naturellement au commandement de tous les hommes de sa tribu : une fois à leur tête, et après la destruction du mucambo, il avait facilement décidé ses nouveaux soldats à quitter avec lui le Para, où ils avaient à souffrir l'insolente oppression des blancs, pour retourner tous ensemble vers la terre des ancêtres, située à cinquante lieues de Bélem.

Cependant, avant son départ, il voulait se venger de quelques Portugais, dont lui-même et plusieurs des siens avaient subi les exactions. La haine contre le Portugais est un des sentiments les plus vivaces, et l'une des idées fixes de tous les Indiens de l'Amazone. Haine motivée, réfléchie, qui se transmet de génération en génération ; si les pères ont été jadis suppliciés de toutes manières par

les premiers émissaires du Portugal, aujourd'hui les fils sont spoliés toujours, incarcérés souvent par les vendeurs portugais, qui sur toute la partie brésilienne du fleuve, font métier d'exploiter les Indiens et les passants.

Les cabanos, débris sans cesse renaissant des premiers révoltés de la province : composé d'hommes de toutes races, mais surtout de métis jetés par leurs passions en dehors de la vie du désert, comme de la vie des villes; assemblage éminemment révolutionnaire; ramassis de mécontents, de bandits, de mulâtres fugitifs, d'Indiens persécutés, les cabanos, disons-nous, s'étaient de nouveau réunis dans les fleuves Açara, Moju et Tucumanduba. Ils avaient, nous l'avons vu, pris Igarapé-Mirim et brûlé toutes les engenhes qu'ils avaient pu surprendre. Puis, leur audace grandissant avec leur nombre et leur succès, ils voulaient, comme autrefois, s'emparer de Bélem par force ou par surprise.

Antonio le savait, car les chefs des révoltés, informés de la présence des Mundurucus près du Para, essayaient d'entraîner avec eux cette nation belliqueuse, la plus respectée de l'Amazone. Dans ce but, ils avaient fait appel à la haine commune que tous les Indiens nourrissent contre les Portugais, et envoyé deux émissaires au camp des Mundurucus, pour les décider à marcher sur Bélem et s'entendre avec eux pour l'heure de l'attaque.

Mais la qualité distinctive de cette tribu, et surtout d'Antonio, était l'esprit d'équité. Sa nation avait toujours été l'amie fidèle des blancs, même contre les autres tribus indiennes; il lui répugnait de faire alliance avec un ramassis de métis contre les anciens alliés de sa tribu, quelque parjures qu'ils aient été d'ailleurs envers elle. Enfin, il ne confondait pas dans une haine commune les Portu-

gais et les Brésiliens. S'il voulait se venger des premiers, ainsi que presque tous les Indiens, il n'avait pour les autres ni haine ni affection. Équité ou nonchalance, le Brésilien moderne laisse en partie à l'Indien sa liberté chérie; né comme lui sur le même sol, c'est un planteur qui le plus souvent se contente de faire travailler ses nègres, ou qui, prenant lui aussi la vie indienne, végète misérablement dans les bourgades du fleuve. L'Indien ne s'inquiète pas de lui.

Antonio hésitait donc à s'unir à l'un ou l'autre parti. N'ayant qu'un désir, retourner au pays natal après s'être vengé des Portugais, il attendait l'heure du combat pour prendre ses victimes à travers les combattants : les messagers des cabanos, las du silence obstiné du rusé sauvage, devaient repartir dans la nuit même pour Igarapé-Mirim, principale résidence de leurs chefs.

L'arrivée de ses filles, qui lui racontèrent de nouvelles exactions commises par les logistes de la ville, et l'annonce de l'emprisonnement des blanches dans le couvent de San-Antonio, le décidèrent brusquement à prendre parti dans la querelle.

Les cabanos messagers avaient une petite montarie à voile et à rames avec six rameurs; ils pouvaient facilement arriver à Igarapé-Mirim à l'entrée de la nuit, et ramener les bandes des révoltés dès le lendemain matin. Quand l'Indien veut une chose, il la veut de suite, et ne s'inquiète de rien sinon de satisfaire son caprice. Antonio fit partir les messagers sur l'heure, en plein jour, bien qu'ils eussent à passer devant Bélem, et les chargea de dire au chef des cabanos que dans la matinée du lendemain il entrerait en ville par Nazareth, avant l'aube, afin de surprendre la caserne de police, dont il détestait surtout les soldats, presque tous nègres ou mulâtres.

Les messagers partirent.

Fidèle à ses habitudes de stratégie indienne, le chef chargea Pedro de conduire pendant la nuit le gros des Mundurucus aux approches de la ville, à un endroit qu'il désigna, et lui-même se dirigea sur Bélem avec dix de ses hommes, afin de préparer tout pour la surprise du lendemain. La caserne de police touche presque au couvent de San-Antonio, et il avait le projet de délivrer en même temps les deux blanches, qui pouvaient rendre la santé à l'enfant de sa fille.

Il prit par terre afin d'avancer plus vite, et vers cinq heures environ il arrivait à l'entrée de Bélem, dans le faubourg de Nazareth, où les cabanos avaient des ramifications, et où lui-même connaissait quelques Indiens de tribus alliées à la sienne, quoique fixés au Para.

A l'entrée de la ville, hors du bois, il dispersa ses hommes et leur donna l'ordre de se rendre aux environs de la caserne par des chemins divers, d'y compter les soldats, et d'examiner enfin tout ce qui se passerait dans l'intérieur du couvent.

Tandis que le hasard déterminait ainsi le mouvement définitif des révoltés, le moine Simao poursuivait froidement les préparatifs de son crime.

En sortant du couvent il avait été trouver le chef de police, pour lui demander des soldats, afin de faire enfermer le missionnaire, qui gênait ses projets.

Le jeune docteur était trop heureux de sa vengeance satisfaite, pour refuser quelque chose à son ami le frei. Il offrit de lui donner des hommes sur l'heure. Mais, fidèle à ses habitudes ténébreuses, le moine ne voulait pas introduire en plein jour des soldats dans le couvent.

— J'attendrai la nuit, dit-il.

— Comme il vous plaira, frei Simao, reprit le docteur; alors faites une chose. J'ai plusieurs amis et des mulâtresses à ma roçinha, où je pars dans quelques minutes. Donnez vos ordres, pour ce soir, aux soldats qui sont en bas, et venez avec moi, nous jouerons : cette nuit vous irez convertir vos blanches.

— C'est dit, reprit le moine. Et, faisant venir l'officier qui commandait le poste de la maison de police, il lui ordonna d'entrer au couvent à la nuit tombante, d'y demander de sa part le frei Eusebio; puis, par un moyen quelconque, même par la force, de séparer le missionnaire hérétique des deux étrangères, qu'il s'obstinait à soustraire à la vraie foi.

— Emmenez-le où vous voudrez, dit le moine en finissant; mais vous laisserez les deux femmes captives dans la cellule du frei Eusebio, où elles sont en ce moment; et quand tout sera fini, vous me ferez prévenir à la roçá du docteur.

L'officier s'inclina et promit d'obéir.

Le chef de police et le moine partirent de compagnie pour la roçinha, sorte de petite maison de campagne située hors ville et que tout Brésilien aisé possède à Bélem.

Cependant Paul et Montfort, échappés de la Léproserie, s'acheminaient vers la ville. Après avoir marché pendant un quart d'heure environ, ils arrivèrent à une sorte de carrefour auquel aboutissaient quatre routes diverses. Tous les chemins qui environnent Bélem sont d'anciens sentiers d'Indiens ou de bêtes fauves, mal tracés sous la forêt, tortueux, déviant sans cesse pour éviter un pli du sol, se ressemblant entre eux. Les Européens, qui, le matin, avaient suivi le nègre sans penser au retour, hésitèrent sur la route à prendre.

— Les chevaux sont du Para, laissons-les nous guider, dit Montfort à Paul; leur instinct vaut mieux que nos suppositions ou des souvenirs incertains.

Mais vainement les cavaliers présentèrent successivement les chevaux aux deux routes, qui seules pouvaient se diriger vers Bélem; il leur fallut pousser leurs paresseuses montures dans l'une comme dans l'autre pour les faire avancer. Enfin, les chevaux parurent regarder plus volontiers un chemin que l'autre. Les deux jeunes gens dirigèrent leur course par cette route aussi vite que possible. Ils marchèrent ainsi longtemps, tantôt croyant reconnaître les racines du chemin ou les arbres de la forêt, tantôt, au contraire, ne retrouvant rien. A la fin, en passant devant une cabane abandonnée, que certainement ils n'avaient pas rencontrée sur leur route du matin, ils découvrirent leur erreur. Ne sachant pas le chemin qu'ils suivaient, ayant dépassé de beaucoup le temps qu'ils savaient être nécessaire pour retrouver Bélem, ils prirent le parti de retourner sur leurs pas, afin de prendre la route qu'ils avaient laissée pour l'autre.

Mais le mauvais état de ces sentiers, mal frayés et sans entretien, la fatigue croissante de leurs maigres montures, et surtout la chaleur accablante qui régnait sous la forêt, les contraignirent à s'arrêter cinq ou six fois, et à mettre ainsi plus de cinq heures pour accomplir un trajet qui d'ordinaire exige une heure à peine.

Ils n'arrivèrent à Bélem que deux heures environ avant la chute du jour. Les paroles menaçantes du chef de police ne laissaient aucune trêve à leurs inquiétudes. Craignant d'être reconnus, moins pour eux que pour les deux femmes qu'ils avaient à secourir, ils mirent pied à terre avant d'entrer en ville, laissant les chevaux à la garde de leur

instinct, et gagnèrent en toute hâte la demeure de madame Cerny. La maison était fermée, et les esclaves, interpellés, répondirent que depuis le matin ils attendaient leur maîtresse et la supposaient chez la senhora Alfandega. Les deux jeunes gens se séparèrent; Paul alla chez M. Merry prendre des armes; Montfort courut chez Mariquinha.

Un mulâtre esclave vint ouvrir au blanc la demeure de la jeune Brésilienne, et, tout en lui déclarant que sa maîtresse était chez elle, il ajouta qu'il avait défense de laisser pénétrer un senhor, quel qu'il fût, auprès de la senhora. Mais, sans même daigner répondre, Montfort écarta l'esclave, qui s'inclina, et pénétra dans l'appartement de Mariquinha.

La Brésilienne, entourée de ses femmes qui travaillaient assises à terre, se berçait au hamac et paraissait ensevelie dans une atonie profonde. En voyant entrer le jeune homme elle renvoya ses femmes, et raconta fidèlement ce qui s'était passé, tout en suppliant Montfort, pour l'amour de Dieu, de ses deux amies et d'elle-même, de respecter la volonté du moine de San-Antonio, et d'attendre au lendemain avant d'agir.

Montfort lui dit simplement :

— Minha senhora, dans une heure, madame Cerny et sa fille seront sorties du couvent, ou Paul et moi nous serons morts.

Puis, sans attendre une réponse, il partit au-devant de Paul. Ce dernier arrivait suivi de M. Merry, revenu en ville depuis une heure. Le Marseillais lui-même, quoique ennemi systématique des mesures violentes, avait compris les dangers des deux femmes, et venait loyalement aider les efforts de ses compatriotes.

Tous ensemble se dirigèrent rapidement vers le couvent

de San-Antonio. M. Merry laissa les Européens à l'angle de la place, et s'en vint seul frapper à la porte du cloître, afin de ne pas éveiller les craintes du moine, qui lui viendrait ouvrir.

Il frappa à trois reprises sans obtenir de réponse. Enfin le guichet grillé de la porte s'ouvrit, et le frère Eusebio lui-même demanda doucement au visiteur ce qu'il désirait, pour troubler ainsi la solitude des moines de San-Antonio.

— Je veux parler au supérieur pour affaire urgente, dit le Marseillais.

— Le supérieur est à la fazenda; je le supplée; que mon frère dise ce qu'il désire.

Le Marseillais, avant tout, voulait entrer dans la place, afin d'en faciliter l'entrée à ses compatriotes. Aussi reprit-il amicalement :

— C'est très-long, frei, et je ne puis parler que secrètement; faites-moi la faveur d'ouvrir.

— Je n'ai même pas la clef, dit le frei; que le senhor parle par le guichet, nul ne peut entendre.

M. Merry insista, mais le moine finit par lui déclarer, toujours à voix doucereuse, qu'il ne pouvait ouvrir, et que, le Français s'obstinant à ne pas dire l'objet de sa visite, il était inutile de prolonger l'entretien; puis, en dépit des prières et des menaces du Marseillais, dont le sang s'était échauffé peu à peu, il referma le guichet.

Vainement le négociant frappa de nouveau et à coups pressés contre la porte; rien ne s'ouvrit; le couvent semblait dormir. Seulement, le bruit appela aux fenêtres toute la population des maisons qui donnaient sur la place, et M. Merry, comprenant le danger de sa bruyante station, prit le parti de rejoindre ses amis.

— La porte ne s'ouvrira plus, dit-il en arrivant près d'eux; la forcer est imprudent et impossible. Cependant l'évêque n'est pas là, et il n'y a pas d'autre moyen pour délivrer ces dames que celui de pénétrer dans le couvent. Faisons le tour du jardin; les rues de ce côté sont désertes, et nous trouverons peut-être un moyen d'entrer par escalade ou autrement.

Les trois blancs traversèrent la place de San-Antonio, suivirent une sorte de quai étroit, qui règne entre la rivière et le mur du jardin du couvent. La nuit était tombée, et, aux lueurs douteuses du crépuscule, ils allaient mesurant des yeux la hauteur de ces murs unis, qui ne leur semblaient franchissables qu'à l'aide d'échelle.

Ils arrivèrent ainsi à une extrémité de la muraille, sur une petite place bornée d'un côté par le jardin du couvent, et de l'autre par la caserne de police. Là, à l'angle du mur, ils se trouvèrent en face d'un homme demi-nu, qui leur dit à voix basse en portugais :

— Ne viens pas sur la place. Silence !

Montfort, qui marchait le premier, porta la main à son couteau de chasse, mais il reconnut Antonio, et, faisant signe à ses compagnons de reculer, il rétrograda lui-même, suivi de l'Indien silencieux.

Le chef jeta sur le quai désert un regard rapide et dit :

— Mon fils fait du bruit comme l'anta. Les moines enlèveront leur proie.

— Sais-tu donc où sont les blanches ? dit Henri.

— Oui ; quand tu as frappé, la robe noire de ta nation, t'a appelé, en même temps qu'elles. Les oreilles des blancs sont fermées.

— Peux-tu nous faire entrer dans le couvent ?

— Attends. Deux jeunes hommes regardent pour le chef.

Montfort avait trop souvent éprouvé la sagacité de l'Indien pour douter de lui : il se tourna vers ses compagnons :

— Antonio est notre providence sur cette terre de malheur, dit-il, attendons.

Paul et M. Merry firent un geste d'assentiment. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi : bientôt les blancs crurent entendre dans le jardin du couvent un frôlement léger, comme le bruit du vent dans les feuilles, puis ils virent glisser le long du mur, à quelques pas, une forme rougeâtre qui arriva jusqu'à terre sans bruit et s'avança vers eux.

— Les blanches sont enfermées sur la grande cour avec la robe noire, dit le nouveau venu à voix basse.

Montfort reconnut le jeune Indien qui à Marajo avait incendié la fazenda du major.

Antonio sembla réfléchir; puis, se tournant vers les Européens.

— Les blancs veulent-ils entrer dans le couvent ?

— Oui, reprit Montfort. Mais comment?

— A quoi servent les lianes? Si le blanc ne sait pas monter, mes hommes ouvriront la porte du jardin.

— C'est vrai, dit M. Merry, il y a sur la rue de l'autre côté de la place, une petite porte vermoulue qui ne résistera point : partons !

— La caserne a une sentinelle, reprit le chef. Passons sans bruit.

En achevant ces paroles, il dit à voix basse à l'Indien de rentrer dans le jardin du couvent pour ouvrir la porte aux Européens.

Quelques lianes flexibles comme des cordes, si ténues qu'elles paraissaient incapables de porter un homme, tombaient du haut du mur du jardin et traînaient jusqu'à terre; le jeune Mundurucu en prit trois, qu'il réunit dans ses mains; puis, en quelques efforts, il atteignit le haut du mur et disparut presque aussitôt.

Les blancs, précédés d'Antonio, traversèrent la place de la caserne en se glissant un à un le long du mur du cloître; ils arrivèrent ainsi en vue de la petite porte dont M. Merry avait parlé.

Mais un cri plaintif comme celui d'un enfant qui souffre, traversa l'espace, s'élevant du jardin. Le chef s'arrêta. Le cri retentit de nouveau, plus prolongé que le premier.

— Il y a un ennemi, dit Antonio. Préparez vos armes, le chef va voir seul.

En achevant ces mots, il alla jusqu'à la porte en rasant la muraille; mais il revint presque aussitôt :

— Des soldats de police sont dans le jardin, veux-tu les tuer?

— Oui, s'il le faut, dit Montfort; entrons.

Le jeune homme sentait sa colère déborder, et, désormais dominé par la fureur, il eût brûlé le monde entier plutôt que d'attendre ou de reculer encore.

Il avança, précédant l'Indien et ses compagnons qui suivirent. La porte était ouverte; de grands arbres couvraient le sol d'une ombre profonde. Il entra. Un bruit de voix guida ses pas à travers des buissons de citronniers enlacés de plantes parasites, et il arriva ainsi jusque devant le cloître même; la lune éclairait en plein de sa pâle lumière quatre soldats de police adossés à la maison, et un officier causant avec un moine.

Les Européens, cachés par les broussailles et ensevelis dans l'ombre projetée par les arbres du jardin, arrivèrent à quelques pas des soldats sans être aperçus, et Montfort reconnut le mulâtre qui l'avait arrêté chez le promoteur public.

— M. Merry, toujours temporisateur et par système ami des mesures pacifiques, prit la main d'Henri et lui dit à voix basse :

— Du calme; laissez-moi parler d'abord.

— Faites ; mais pas plus d'une minute.

Le Marseillais, entrant dans l'espace éclairé par la lune, en dehors des broussailles, s'avança vers les Brésiliens. Les deux Européens le suivirent. Le Munduracu resta dans l'ombre, mais les blancs entendirent un cri aigu qui traversa l'air comme un appel de mort.

Le moine aperçut le premier les Européens; il vint au-devant d'eux, et d'une voix doucereuse :

— Que désirent les senhores? dit-il; le supérieur est absent, et je suis en affaires avec des soldats de sa seigneurie le chef de police.

— J'ai cependant à vous parler, frei, afin d'éviter des choses fatales à la sainteté du cloître.

— Je suis à vous, mon frère, dit le moine d'une voix hypocrite. Mais, se tournant vers l'officier brésilien :

— Entrez dans le couvent, lui dit-il à voix basse, et faites vite.

Puis il ajouta tout haut : — Les senhores me réclament : je suis tout à eux; attendez-moi, mon frère.

L'officier donna l'ordre à ses hommes de le suivre et se dirigea vers une porte entr'ouverte, qui donnait dans l'intérieur du couvent.

Mais Montfort, devinant les paroles du moine, vint se

placer sur le seuil même de cette porte; là, tirant son couteau de chasse caché sous ses habits, il se tourna vers l'officier en disant en espagnol :

— Malheur au premier qui passe!

L'officier mulâtre et les soldats reculèrent, Henri fit un pas vers eux, puis à voix haute :

— Trêve de perfidies, messieurs, et trêve de paroles! Vous retenez ici prisonnières deux femmes nos fiancées. Où sont ces femmes?

— La colère égare mon frère, dit le frei. Le couvent de San-Antonio n'est pas une prison; de saints moines ne sont pas des geôliers.

— Moine, reprit durement Montfort, oui ou non, voulez-vous nous conduire? Je vous préviens d'abord, que peu m'importe votre habit, et que, si vous refusez, vous sentirez mon poignard.

Le moine joignit les mains en levant les yeux vers le ciel, et, se tournant vers l'officier qui restait impassible :

— Les soldats du Brésil sauront défendre la sainte foi, dit-il.

Mais, sans hésiter, les dents serrées par la fureur, Montfort fit un pas sur le frei :

— Pour la dernière fois, moine, veux-tu nous conduire?

L'officier et les soldats étaient toujours muets. Le frei Eusebio, car c'était lui, jeta sur eux, puis sur l'Européen, un regard rapide.

— Je vais, dit-il; mon frère est dur pour un religieux sans défense.

— Je t'ai dit trêve de paroles! Marche devant!

Mais à ce moment, l'officier brésilien intervint enfin.

— J'ai l'ordre de laisser deux femmes prisonnières dans ce couvent, dit-il d'une voix hésitante.

Montfort, qui déjà suivait le frère, se retourna vers lui.

— Eh bien, essaye, toi aussi, et suis-moi. Mais, sur mon honneur, le premier de vous qui seulement s'approchera d'elles, moine ou soldat, je le tue. Moine, passe devant!

Le frei, suivi de Montfort, puis de Paul, entra dans le couvent. L'officier voulut les suivre; M. Merry l'arrêta.

Le Marseillais aimait la paix par habitude, mais il était brave à l'occasion.

— Vous resterez ici avec moi, lui dit-il, et vous attendrez le retour de ces messieurs.

— Et de quel droit le senhor Merry donne-t-il des ordres à un officier du Brésil?

— Du droit de la raison, carissimo amigo, reprit le Français en montrant au mulâtre un canon de pistolet, qu'il dirigeait contre lui, tout en souriant d'un air amical.

L'officier policial recula d'un pas, et les soldats qui étaient derrière lui firent un mouvement en arrière.

A ce moment, un cri aigu retentit dans le jardin à quelques pas des Brésiliens, et huit ou dix hommes nus, le couteau à la main, bondirent sur l'officier et les soldats. M. Merry reconnut Antonio et ses Mundurucus.

Les sauvages avaient tout calculé d'avance : leurs mouvements, le partage des victimes, les coups qu'ils devaient porter. Chaque homme avait sur lui deux Indiens qui, froidement, sans crier, le terrassèrent en l'étranglant. Vainement M. Merry voulut s'élancer pour sauver l'officier, le couteau d'Antonio entra dans la gorge de son ennemi, et la voix du vaincu s'éteignit dans un flot de sang.

Le Marseillais se retourna vers les soldats, mais la féro-

cité des agresseurs avait déjà rendu sa pitié inutile : les quatre policiaux n'étaient plus que des cadavres.

Sans s'inquiéter du Français, qui allait de l'un à l'autre avec un air consterné, les sauvages déshabillèrent froidement leurs victimes, qui s'agitaient encore dans les convulsions de l'agonie; puis, le chef donnant l'exemple, quatre d'entre eux se revêtirent des pantalons, des vestes et shakos des soldats, sans daigner prendre aux morts le reste de leurs vêtements.

Aussitôt après, sur l'ordre d'Antonio, les Indiens cachèrent les cadavres dans les broussailles du jardin.

Cependant Montfort et Paul, précédés du moine qu'ils suivaient pas sur pas, arrivèrent à la salle dans laquelle le missionnaire et les femmes étaient enfermés : ils reconnurent la voix du prêtre qui exhortait madame Cerny à la patience. Le moine ouvrit la porte lentement; mais, avant de la tirer à lui, il fit signe aux Européens de passer les premiers :

— Va devant, lui dit Montfort, et souviens-toi de mes paroles.

La porte s'ouvrit : le frei entra, et, en même temps que lui, les deux Européens.

La joie des captives délivrées n'a pas besoin d'être racontée; mais, sans perdre un temps précieux, Montfort se tourna vers le moine, qui, muet de frayeur, restait debout dans la chambre :

— Maintenant, lui dit-il, conduisez-nous de suite, par la porte du couvent, sur la grande place.

Le frei Eusebio, suivi des Européens, arriva bientôt à la porte extérieure du cloître et l'ouvrit en disant :

— Que les bénédictions du ciel vous accompagnent, mes frères !

— Vous allez sortir avec nous, dit Montfort.

— Mais, mon frère... reprit le moine.

— Point de paroles! Sortez, fermez la porte et donnez-moi la clef.

Le moine obéit en silence.

— Attendez là, dit le jeune homme.

Puis, entraînant ses amis à quelques pas sur la place :

— Le mieux, leur dit-il à voix basse, est de conduire ces dames dans la maison du consul anglais. Elles y seront aussi en sûreté, qu'on peut l'être en ce pays. Paul, vous savez le chemin; le consulat est à deux pas, allez-y de suite. Je rentre dans le couvent pour prendre M. Merry.

— Henri! Henri! lui dit Clémence; il y a de la fureur dans votre voix. Venez, ou promettez-moi de ne pas frapper ce moine.

— Je vous le promets, dit Montfort. Et, en disant ces mots, il embrassa la main que Clémence lui tendait.

— Henri, dit Paul, veux-tu que je revienne vers toi?

— Non; reste auprès d'elles. Puis il se pencha à son oreille et lui dit à voix basse : — Ne les quitte pas, quoi qu'il arrive, et ne t'inquiète point si je reviens tard.

Les Européens traversèrent rapidement la place, qui était déserte, et se dirigèrent vers la maison du consul d'Angleterre.

Montfort revint au frei, qui l'attendait toujours devant la porte du couvent :

— Rentrons, lui dit-il, et menez-moi vers M. Merry.

Le moine obéit, tout en disant à l'Européen :

— Je vous supplie, senhor; c'est le frei Simao qui a

tout fait. Je ne suis pour rien dans l'offense faite à vos dames.

— Est-ce que vous valez une vengeance? lui dit Montfort avec mépris. Conduis-moi vers le jardin de ton couvent.

Le frère guida silencieusement le jeune homme à travers les corridors du cloître, jusqu'au jardin.

Antonio et quatre de ses Indiens l'attendaient, couverts des dépouilles de leurs victimes : à la clarté incertaine de la lune, Montfort les prit pour les soldats, et, s'adressant à M. Merry :

— Où est Antonio? lui dit-il.

Le Marseillais montra les Indiens en silence. Cette scène d'horreur semblait l'avoir paralysé.

Mais les sauvages se prirent à rire tous ensemble, de ce rire enfantin qui les saisit parfois; seul, le chef, gardant sa gravité, dit à Montfort avec emphase.

— Les blancs sont sans yeux. Les Mundurucus sont une grande nation!

Henri comprit tout.

Le moine, effaré, jetait des yeux perdus tantôt sur les Indiens, tantôt sur les Européens.

Antonio alla vers lui, et, sans dire un mot, lui jeta brusquement les deux mains autour du col, comme pour l'étrangler :

— Ne le tue pas, cria Montfort en se dirigeant vers le frei, qui se débattait sous l'Indien.

— Les morts sont silencieux, reprit le chef.

— Bâillonne-le et attache-le.

— Tu le veux, dit Antonio. C'est ton ennemi, je te le donne.

Et, en achevant ces mots, il lâcha le moine, qui à demi

suffoqué sous cette pression terrible, ne pouvait articuler une parole.

— Je n'ai que faire de lui, reprit Montfort; mais il criera si tu le laisses libre.

— C'est vrai, reprit le chef. Et, dénouant la corde qui ceignait les reins du frei, il lui attacha les deux mains, puis, le traînant à demi, se dirigea vers un des arbres du jardin.

Le frei, cependant, suppliait Montfort :

— Au nom de Dieu, senhor, disait-il, au nom de notre commune religion, ne me laissez pas aux mains de ces hommes sans baptême. Ils me tueront.

Henri demeura impassible. Le Mundurucu attacha le moine à un arbre, puis se tournant vers ses Indiens :

— Coco, prends une des banderoles des fusils et bâillonne-le.

L'homme obéit, et les plaintes de frei Eusebio ne sortirent plus qu'à demi étouffées.

Montfort, cependant, racontait à M. Merry la délivrance des prisonnières. Mais le chef l'interrompit brusquement en lui mettant une main sur l'épaule :

— Antonio veut parler à son fils seul.

Henri s'enfonça de quelques pas avec lui dans le jardin.

— Écoute, dit l'Indien : demain la ville brûlera, bien des hommes seront préparés pour les vautours. Va dans une maison sûre avec tes femmes. Pedro et les filles iront avec toi. Si tu veux le sang d'un ennemi, parle, Antonio le prendra pour toi.

La voix du chef fit remonter subitement au cœur du jeune homme toutes ses pensées de vengeance.

— Les blancs se vengent aussi, dit-il. Veux-tu me conduire à la case du chef de police? Je l'ai juré.

Antonio regarda l'Européen, et sa figure prit une expression indicible d'affection satisfaite.

— Mon fils est un homme, dit-il. Demain Antonio le guidera lui-même dans le sentier de la vengeance.

— Non, reprit Montfort, — ce soir, — de suite.

— Partons, dit le Munducuru. Mes jeunes hommes suivront leur chef.

Henri revint vers M. Merry et lui dit :

— Je vous quitte, faites-moi l'amitié de ne pas aller chez le consul anglais avant une heure ou deux. Si ces dames ne me voyaient pas revenir avec vous, mon absence les effrayerait, et elles ont eu part suffisante d'émotions pour aujourd'hui.

— Où donc voulez-vous aller? dit le Marseillais.

— Excusez-moi, mon cher hôte, vous le saurez demain; ce soir, c'est mon secret et celui d'Antonio.

M. Merry partit; mais, comme lui-même l'a raconté bien des fois depuis ce jour, il partit à contre-cœur, et sa curiosité fut excitée à tel point, qu'il se fût engagé, — chose horrible! — à garder le silence un jour tout entier pour savoir le secret de son compatriote.

Antonio, précédé de ses hommes, qui marchaient isolément, sortit du couvent avec Montfort. Le moine, solidement attaché à son arbre, resta seul vivant dans le jardin désert.

Le chef, cependant, envoya un Indien à la découverte, en le chargeant de s'informer, dans la maison même du chef de police, de l'endroit où le docteur d'a Cobra devait passer la soirée. Puis, afin d'attendre le retour de son émissaire, il offrit au blanc de le conduire du côté de Nazareth, dans la partie de la ville habitée surtout par des Indiens.

Décidé à la vengeance, résolu d'en finir avec son ennemi la nuit même, Montfort accepta tout. Le chef lui fit traverser presque entièrement Bélem. Plus ils approchaient du faubourg de Nazareth, plus la ville prenait comme un aspect sinistre. Des Indiens isolés ou allant par groupes de trois ou quatre hommes, passaient silencieusement par les rues, en jetant sur les lojas portugaises des regards menaçants; des Indiennes demi-nues, assises sur le devant des maisons, causaient entre elles à voix basse, et suivaient des yeux avec des rires moqueurs les blancs qui passaient. La tempête du lendemain était déjà dans l'air. Ainsi aux veilles fiévreuses de nos discordes civiles, on voit ruisseler par nos rues des hommes à faces sinistres; des figures fauves, qui ne paraissent qu'aux heures fatales! effraies de malheur, mouettes d'orage vomies pour le mal et présageant la tempête.

Antonio conduisit le jeune homme dans une grande case située près de l'église de Nazareth, où se trouvaient réunis quelques Indiens de sa nation, et entre autres la famille du chef.

Le messager envoyé aux nouvelles revint bientôt, annonçant que le docteur d'a Cobra était à sa roçinha, en compagnie de quelques amis et du moine Simao.

Montfort partit avec les Mundurucus : le chef et quatre d'entre eux étaient toujours à demi vêtus des uniformes des soldats de police. Tous ensemble arrivèrent bientôt devant la roçinha du docteur.

La maison, à demi cachée derrière des manguiers épais, resplendissait de lumière. Un grand jardin, mal planté, entouré de pieux irrégulièrement fichés en terre, environnait la maison.

— Attends, dit Antonio au jeune homme. Et, sans se

donner la peine de chercher la porte, le chef arracha du sol un des pieux qui formaient la palissade et pénétra dans le jardin. Les Indiens restèrent à côté de l'Européen.

Le Munduruc revint quelques minutes après :

— Ils sont six, dit-il, mangeant et sans armes. Viens, j'entrerai avec toi.

— Non, je veux entrer seul. Je ne veux que le docteur. Si les autres interviennent, tu viendras.

— Ton ennemi est à toi. Fais selon la coutume de ta tribu.

Montfort traversa le jardin et arriva sans être vu devant une maison bien éclairée, dont toutes les portes ouvertes laissaient voir l'intérieur. Dans une grande salle nue, trois femmes mamalucas et mulâtresses se berçaient aux hamacs en riant avec des éclats de voix. Dans une pièce voisine et communiquant à la première, six hommes à peine vêtus étaient assis à une table servie et buvaient. Le repas touchait à sa fin, car les convives ne mangeaient plus. On voyait çà et là sur une nappe grossière, des plats en faïence bleuâtre, qui gardaient encore des restes de poissons et de viandes mal préparés. Quatre ou cinq grands frasques[1] portugais vides attestaient les libations des convives, et les taches bleuâtres de la nappe indiquaient la qualité du vin.

Deux nègres silencieux se tenaient immobiles au fond de la pièce.

Un homme à la face violacée avait la parole; l'histoire qu'il contait devait être plaisante, car ses auditeurs riaient,

[1] Le frasque portugais est généralement de forme carrée, de verre noir, et contient deux litres.

et, selon toute apparence, la joie des mulâtresses voisines provenait de son récit. Montfort reconnut trois des convives : le docteur d'abord, qui paraissait moins aviné que les autres, puis le promoteur public, l'aide de camp du président, et deux cadets brésiliens.

Henri s'approcha davantage, et les paroles arrivèrent distinctes à son oreille. Le frei Simao, car c'était lui, contait à ses auditeurs les charmes des deux Françaises et ses espoirs nocturnes.

Montfort s'assura de son couteau de chasse bouclé à sa ceinture, sous sa veste, et sortant de sa poche un pistolet à deux coups, il entra dans la salle par la porte, qui était ouverte et de plain-pied sur le jardin.

Le moine se tut en voyant venir un inconnu, et les autres convives regardèrent le jeune homme avec des yeux étonnés. Mais le chef de police devint livide.

Henri s'avança lentement : il était pâle, les cheveux en désordre; son regard rayonnait d'un éclat sinistre ; ses lèvres étaient serrées : tout son visage respirait une fureur froide et implacable. L'ange des ténèbres était en lui. Il étendit un bras menaçant vers les convives :

— Écoute, lui dit-il, et vous qui êtes avec lui, écoutez aussi. Ce matin, dans le cachot des lépreux, je t'ai juré sur mon honneur de ne pas quitter ta terre sans vengeance. En France, nos paroles sont sacrées. Tu vas mourir. Si tu as un Dieu, prie.

Et le jeune homme arma lentement son pistolet, puis attendit.

Les mulâtresses de la salle voisine arrivèrent curieusement et se prirent à regarder sans entrer.

Le frei se leva de table le premier et courut vers la porte.

Les autres conviés du chef de police, hébétés de vin bleu, regardèrent Montfort avec de gros yeux fixes, qui comprenaient peu à peu, et, peu à peu, s'effaraient de crainte. Deux prirent bientôt le parti de suivre le moine, les deux autres restèrent assis.

Mais le docteur glissa de sa chaise jusqu'à terre, et tomba sur les genoux en levant les mains vers son ennemi : ses lèvres balbutiaient d'effroi, et il murmura en portugais :

— Grâce, grâce, Franceze ! grâce au nom de votre nation, au nom de votre roi ! Je suis catholique comme vous ; grâce, au nom de notre Sauveur ; grâce ! je te servirai ; je serai ton esclave. Tu prendras tous mes reis, ma maison, tout ; grâce !

Demi-renversé en arrière, le dos accoté à son siége, parlant à paroles coupées, le mulâtre supplia ainsi Montfort pendant une minute presque entière.

Ce dernier l'interrompit enfin :

— Ne vois-tu point que le temps passe ? Prie donc avant de mourir.

Mais, si loin que la colère emporte, si juste que soit le châtiment, nul à qui reste une âme, ne tue froidement son ennemi, s'il supplie sans se défendre.

Henri chercha des yeux une arme, pour la jeter au mulâtre.

A ce moment le moine rentra, la figure renversée, en criant :

— Deos ! Deos ! ai de mim ! — Dieu ! Dieu ! ah ! malheureux que je suis !

Puis il se jeta sur une chaise et continua de crier en pleurant. Ceux qui avaient essayé de fuir rentrèrent derrière lui.

Quelques Mundurucus, éclairés par la lune, apparurent en dehors près de la maison; le docteur aperçut des uniformes de soldats; l'espoir reparut dans ses yeux, et il se redressa à demi en criant : — Au secours! à l'assassin! à l'assassin!

Sans entrer, les sauvages arrivèrent jusqu'à la porte de la salle, et restèrent là impassibles. Leurs corps rouges et nus, çà et là vêtus d'un lambeau d'uniforme, parurent éclairés par les lampes du festin. Le misérable perdit de nouveau l'espoir, et recommença ses prières.

Montfort s'était retourné aux cris du moine; il aperçut les Indiens qui portaient leurs longs sabres d'abatis attachés autour de leurs reins :

— Antonio, dit-il, donne-moi deux sabres.

Le chef prit deux sabres à ses hommes et les tendit silencieusement au Français.

Le jeune homme les prit et lui remit son pistolet; puis, revenant au docteur qui était toujours à terre, mais silencieux, il lui jeta l'un des sabres en disant :

— Tiens, misérable, lève-toi et défends-toi!

— Piedade! senhor, piedade! je ne sais pas me battre.

— Défends-toi, te dis-je, ou je te livre aux Indiens.

— Non, non; grâce! grâce!

Tout en disant ces mots, le misérable s'était à demi relevé, comme pour se rapprocher du blanc et l'implorer mieux; tout à coup, ainsi qu'un reptile qui se dresse, il fut debout et se rua sur Montfort le sabre en avant.

Mais si perfide que fût le bond du mulâtre, Henri eut le temps de se jeter de côté, tout en présentant la pointe de son arme à son ennemi. L'élan du docteur était désespéré, furieux; sa poitrine à demi nue rencontra le sabre, et la lame tranchante y entra profondément. Il recula en pous-

sant un cri de douleur. Montfort retira vivement son arme pour se remettre en défense ; mais le docteur, roulant des yeux égarés, laissa tomber son sabre et s'affaissa sur lui-même.

Aussitôt, comme s'ils n'attendaient que ce signal, les Indiens entrèrent par bonds dans la salle, et se précipitèrent sur les autres convives, qui suivaient silencieux la lutte du docteur et de l'étranger.

Le moine fut frappé le premier ; l'un des Indiens, armé d'une demi-pique d'abordage qu'il avait gardée de Marajo, le cloua contre la muraille. Les autres furent tués à coups de sabre par les Indiens.

Montfort cependant regardait son ennemi, qui se tordait en gémissant ; mais les cris des autres victimes détournèrent son attention, et il aperçut, à une extrémité de la salle, le nègre du chef de police, celui-là même qui l'avait tiré de la Léproserie. L'esclave, assailli par Antonio, avait déjà reçu plusieurs coups de sabre, et, tombé sur les genoux, levait ses bras au-dessus de sa tête pour retarder la mort. Le jeune homme fut près de lui d'un seul pas, et, saisissant le bras du chef, qui se baissait cherchant des yeux l'endroit mortel :

— Ne le tue pas, cria-t-il, c'est mon esclave !

— C'est bon, reprit l'Indien ; et il laissa le nègre à terre ; puis, altéré de sang, il chercha des yeux dans la salle de nouvelles victimes.

Montfort aida l'esclave à se relever. Le malheureux avait le dos et les épaules couverts de blessures. Henri le fit entrer dans la pièce voisine, où les mulâtresses, gardées à vue par deux Indiens, se tenaient éperdues de terreur ; il les appela, en leur disant de soigner le nègre, qu'il fit asseoir dans un hamac.

— Ce n'est qu'un noir, dit l'une des femmes; cela ne vaut pas.

L'Européen haussa les épaules et lui dit sévèrement :

— Obéis! viens soigner cet homme.

Les trois femmes entourèrent le blessé, et se mirent à laver, puis à panser ses blessures.

Henri rentra dans la salle. Le docteur respirait encore et le reconnut; les Indiens n'avaient pas voulu toucher à la proie du blanc. Mais la main de la mort était sur le misérable; ses yeux étaient éteints à demi, et une écume sanglante sortait de sa bouche entr'ouverte.

Quant aux autres, tous étaient morts. Les cadavres gisaient sur le plancher de la salle et le sang sortait encore de leurs blessures béantes : le sol, les murs, la nappe du festin, tout était taché de sang. Les Indiens, cependant, assis autour de la table sur les chaises de leurs victimes, buvaient froidement les restes du vin contenu dans les frasques.

Montfort sortit; le chef vint le retrouver.

— Que mon fils dorme en paix, dit-il, ses ennemis sont morts. Deux de mes hommes vont te conduire en ville. Cette nuit, Pedro le fils, et les filles iront rejoindre tes femmes.

Le jeune homme revint à pas lents à la demeure du consul anglais. Il entra dans la salle.

La curiosité de M. Merry n'avait pas su résister, et il était venu au consulat en compagnie de M. Sharp, afin de savoir si Montfort était de retour. Les Européens étaient dans une inquiétude croissante sur le jeune homme : ils connaissaient sa nature froidement fougueuse, passionnée avec réflexion, capable d'affronter la ville entière pour accomplir une résolution prise.

En le voyant arriver, pâle, la figure défaite, avec du sang sur ses vêtements, ils le crurent blessé, et se précipitèrent à sa rencontre. Mais Montfort les rassura.

— Henri, lui dit Clémence, presque sévèrement, vous m'aviez promis de laisser en paix ces moines. Qu'avez-vous fait?

— J'ai tenu ma parole, dit-il; Paul a dû vous dire que j'avais promis au docteur de le retrouver. Je l'ai retrouvé. Mais je vous supplie, Clémence, ne parlons plus de cet homme, et ne me regardez pas ainsi de vos grands yeux sévères, vous savez bien que je ne suis pas un assassin.

Madame Cerny se tut et lui tendit la main. Mais M. Merry et le consul insistèrent pour tout savoir, dans l'intérêt général.

— Des bruits sinistres courent par la ville, dit le consul. On prétend que, cette nuit même, les cabanos vont attaquer Bélem. L'assemblée provinciale est réunie. Les troupes sont consignées dans les casernes. Toute la ville est en rumeur. Déjà quelques Brésiliens ont été chercher asile sur les bâtiments de la rade. Alfandega et sa femme m'ont fait demander de les recevoir cette nuit. Que font vos amis les Indiens? D'où venez-vous avec eux?

Montfort raconta brièvement ce qui s'était passé, depuis son départ du couvent. M. Merry sortit avec le consul, afin d'engager les Anglais et les Français de la ville à se réfugier au consulat. M. Sharp partit à bord pour veiller sur son navire, qui déjà renfloué, mais mouillé près de terre, était exposé à tous les dangers d'une surprise.

XIII

Le sac de la ville. — Le départ. — La mort.

Laissez-moi seul, allez ! je veux sentir aussi
Ce qu'il tient de douleur dans une heure infinie ;
Homme de désespoir, mon culte est l'agonie,
Mon autel à moi, c'est ici.

LAMARTINE.

Les Européens passèrent la nuit sur pied, dans la maison du consul anglais.

Pedro, le gendre du chef, et les deux Indiennes arrivèrent avant le jour. Les blancs les accablèrent de questions diverses pour connaître les résolutions d'Antonio et de ses Mundurucus ; mais l'Indien et les deux femmes se bornèrent à répondre :

— Le chef nous a dit : « Allez avec les blancs de l'autre terre, et empêchez qu'il leur soit rien fait. » Nous sommes venus.

M. Merry était au supplice, moins par la crainte d'une révolution que par l'idée de pouvoir savoir et de ne savoir pas : à force de prières, il décida Clémence à interroger les Indiennes. Mais elle ne fut pas plus heureuse que les autres, et tout ce que les Européens tentèrent pour apprendre, échoua devant la muette gravité des sauvages.

Le matin avant le jour, on entendit quelques coups de feu isolés, et on aperçut une lueur immense, qui paraissait provenir de la caserne des soldats de police. Mais le feu dura peu de temps, et les Européens ignorèrent la cause

de l'incendie, quoique supposant avec raison que les Indiens n'y étaient pas étrangers. Le consul, dans l'intérêt de ses protégés, leur avait défendu de quitter sa demeure, quoi qu'il arrivât, et malgré les appels, qui ne pouvaient manquer de lui être adressés de la part des autorités de la ville.

Tous les étrangers, qui n'avaient pas été chercher un refuge à bord des navires sur rade étaient venus pendant la nuit, ou arrivèrent dans la matinée, à la demeure du consul anglais; quelques Brésiliens vinrent également se réfugier à l'abri de son pavillon. Dès six heures du matin, au jour, la maison consulaire renfermait plus de deux cents personnes de tout âge et de tout sexe. Le consul distribua aux hommes valides les armes qu'il possédait, et on attendit ainsi les événements.

Vers huit heures, des coups de feu répétés retentirent dans la direction de la place de la Poudre, et bientôt un aide de camp du président arriva à pied, tout essoufflé, prévenir le consul d'Angleterre que les Indiens s'étaient révoltés à Nazareth, et que les cabanos, montés sur une vingtaine de barques, arrivaient par le Guama. Son Excellence demandait par lettre au consul, s'il ne voulait pas autoriser ses nationaux à s'armer, et le priait d'engager ses amis les Français à défendre l'ordre contre les insurgés.

Tandis que le consul d'Angleterre écrivait une réponse au président, l'aide de camp racontait aux Européens les premiers incidents de la lutte engagée. La terreur avait éteint sa vanité provinciale, et il exposa avec sincérité la situation terrible de sa ville, attaquée par trois ennemis différents, les cabanos, les Indiens de Nazareth, et les Mundurucus leurs alliés.

Les Mundurucus avaient commencé seuls, sans s'inquiéter si les Indiens de Nazareth et les cabanos les suivaient ou non.

Le hasard avait appris à l'aide de camp leur féroce attaque. Aux premières lueurs du jour, un soldat de police était venu, tout sanglant, dire au président le meurtre de ses camarades et l'incendie de sa caserne. Cet homme, échappé par miracle à la fureur impitoyable des sauvages, avait assisté à toutes les péripéties de la lutte et les avait ainsi racontées :

« Vers quatre heures du matin, il était de garde à la porte de sa caserne, lorsque deux Indiens, à demi couverts d'uniformes, l'avaient assailli brusquement, renversé et laissé pour mort d'un coup de sabre à la tête. Mais la fraîcheur de la nuit et le sang même qu'il perdait l'avaient rappelé à lui, et il avait vu les Indiens entrer un à un dans la caserne, par la porte qu'il était chargé de garder.

» Le pauvre Tapuya n'était pas du régiment d'Auvergne : — comprenant une mort certaine s'il parlait, il avait simulé la mort.

» Les Indiens, au nombre de cinquante environ, diversement armés, presque tous nus, avaient disparu dans les profondeurs du bâtiment. Dix ou douze au plus étaient restés à la porte extérieure, en sentinelles.

» Bientôt il avait entendu des cris dans la caserne, cris de mort et de détresse; et puis quelques soldats échappés aux sauvages étaient venus pour fuir; mais la porte était étroite et les fugitifs ne se présentaient qu'un à un. Les Indiens en attente les avaient égorgés sans pitié.

» Enfin les cris de l'intérieur avaient cessé, et il avait vu ressortir les meurtriers, tous vêtus d'uniformes de po-

ice, armés des armes de leurs victimes. Quelques-uns l'entre eux étaient montés sur le toit du bâtiment et y ivaient mis le feu de différents côtés. Puis tous ensemble ivaient entouré à distance la caserne incendiée, et, à la leur des flammes, il avait reconnu quelques-uns de ses amarades blessés, fuyant par les portes ou les fenêtres, uis tombant sous les coups des incendiaires.

» Le toit ayant brûlé tout entier, le feu avait cessé. Les ent vingt hommes qui habitaient la caserne avec lui aient tous tués sans doute, car aucun soldat ne sortait ésormais. Les meurtriers prirent le chemin du faubourg e Nazareth. Alors seulement, libre de fuir, mais chancent de sang perdu, de brûlures et de frayeur, il était venu, ant bien que mal, jusqu'au palais raconter la mort de ses amarades. »

Les nouvelles des cabanos étaient moins affreuses, mais lus sinistres encore. Un transfuge de leur camp d'Igarapé-Mirim était venu dans la nuit, annoncer leur arrivée prochaine. Douze à quinze cents hommes de toutes races, ltérés de pillage, vivant depuis plusieurs jours dans le eurtre et dans l'ivresse, devaient partir par la marée de a nuit pour entrer dans la ville avant huit heures du man. Et, en effet, leurs premières barques arrivaient devant e Guama. Au moment où il parlait, les cabanos peut-être mettaient pied à terre devant l'arsenal, dans la ville même!

Enfin, le faubourg de Nazareth, contenant environ trois cents Indiens, était en pleine révolte, et tous les cabaretiers portugais de cette partie de la ville avaient été tués. Mais les Indiens, trouvant les lojas abondamment garnies de tafia, s'étaient mis à boire, selon leur coutume, et laissaient de ce côté quelque répit à la cité.

Pour résister à tous ces ennemis, le président avait, est vrai, trois mille hommes de garnison; mais dans c nombre la garde nationale était comprise pour cinq cent hommes; et comme les Indiens la composaient presqu seuls, on ne pouvait compter sur elle. Quant aux troi cents officiers blancs qui la commandaient, ils étaient dis persés par la ville : et, d'ailleurs, ajoutait l'aide de camp ce n'est pas leur métier de se battre contre des sauvages ils ne quitteront pas leurs maisons.

Restaient les deux mille cinq cents soldats; mais ceu de la police, les plus belliqueux de tous, étaient morts Les autres, réunis sur les places de la Poudre et du Palais, ne restaient en armes que par crainte, et, selon toute apparence, au premier choc des révoltés, ils se débande raient pour se ranger parmi eux. Déjà leurs chefs même perdaient la tête, et le commandant des armes, saisi d'effroi, était venu se réfugier dans le palais présidentiel. L'unique espoir était dans les soldats allemands engagés au service du Brésil.

Et la peur prenant le malheureux officier, il disait aux Français :

— Revenez avec moi au palais, senhores. Le seul nom de votre nation suffira pour donner du courage aux soldats et effrayer les révoltés. Venez, nous vous payerons bien, et, pour ma part, je regretterai toute ma vie de vous avoir fait arrêter.

Paul et Montfort écoutèrent, sans répondre, les terreurs et les tardifs regrets de leur ennemi repentant.

Mais, sur ces entrefaites, le consul rentra avec sa lettre : en substance, l'Anglais y déclarait à Son Excellence, comme consul d'Angleterre, et au nom de tous les étrangers résidant au Para, dont il se constituait le représentant :

Qu'étrangers à la ville et au Brésil, ni lui ni aucun des siens ne pouvaient se mêler aux querelles intérieures de ses habitants;

Qu'en conséquence, il refusait, pour lui comme pour eux, toute participation directe ou indirecte à la lutte engagée, son devoir étant de rester neutre;

Qu'au nom de Sa Majesté Britannique et comme conséquence de la neutralité gardée par ses nationaux, il protestait, dès aujourd'hui, déclarant le Brésil tout entier responsable des dommages, qui pourraient résulter de la lutte;

Qu'au nom de l'humanité il déplorait, d'ailleurs, le combat engagé et faisait les vœux les plus sincères pour la pacification de la province.

L'aide de camp partit avec cette lettre. Vingt minutes après, le président lui-même arriva.

Il venait, au nom de l'assemblée provinciale, et en son nom, proposer aux étrangers de prendre du service à dix mille reis de paye par homme et par jour, et aux deux Français en particulier de se mettre à la tête de toutes ses troupes, et notamment des soixante Allemands, qui occupaient la caserne de la Mercê, près la douane.

Le consul fut inflexible. Les deux Français, pressentant les demandes du président, s'étaient retirés dans le jardin aussitôt après son arrivée, afin de n'avoir pas à refuser.

Mais Son Excellence vint les y chercher et réitéra ses prières en y joignant des offres positives d'argent, que son aide de camp n'avait fait qu'indiquer.

Ils refusèrent : vainement le président insista, pria, leur prit la main avec des paroles amies, parla de leur donner un conto de reis, puis augmenta la somme, et finit par la doubler, comme un maquignon qui marchande un cheval.

Montfort lui dit :

— Le senhor président s'abuse ; ce n'est pas la coutume des Français de se battre pour de l'argent ; Votre Excellence perd ici un temps précieux. Sa querelle n'est pas la nôtre.

Et, en effet, qu'importait cette lutte aux deux Européens? que leur importait la chute ou le triomphe des uns comme des autres? Ils aimaient les Mundurucus, qui, par deux fois, les avaient sauvés ; mais leur froide férocité les faisait frémir, et leurs alliés, les cabanos, leur inspiraient une horreur profonde. Quant aux autres, — les autorités de la ville et les logistes portugais, — que leur importait cette société, vermoulue avant de naître, qui avait tous les vices de l'Europe sans ses vertus?

Étrangers à ces hommes, à leurs mœurs, à leurs passions féroces ou viles, leur préférence ne savait, de dégoût, où se poser : sur ces macaques de civilisation qui allaient mourir, ou sur ces fléaux vivants, qui venaient les écraser? Et, s'il leur eût fallu, de par force, prendre parti dans la bataille, condottieri dédaigneux, ils eussent joué tout d'abord à croix ou pile, le choix de leurs alliés.

Les heures cependant tombaient lentement : comme elles tombent, quand on entend les clameurs du combat sans se battre. Des coups de fusil, tantôt solitaires, tantôt par masses confuses, retentissaient à bruits sinistres. Les cloches des églises sonnaient des glas lugubres. De loin en loin, des cris isolés traversaient l'air, cris de mort ou de triomphe, cris sanglants qui donnaient la fièvre aux uns, le tremblement aux autres.

Montfort et Paul avaient la fièvre. Chauds encore des luttes sanglantes de la patrie, ils ne savaient pas, comme le disait Henri, entendre ainsi la poudre sans en respirer.

Ils erraient par la maison consulaire, du jardin aux salles, inquiets, tournant sur eux-mêmes, comme des fauves en cage. M. Merry aussi voulait voir et savoir. Enfin, impatience et curiosité, tous trois, d'un commun accord, résolurent d'aller voir, et, après avoir prévenu le consul, ils s'en allèrent par la ville.

Des coups de feu retentissaient sans trêve du côté de la place de la Mercê et du palais du président. En certains endroits, et surtout au-dessus du faubourg de Nazareth, surgissaient dans l'air des flammes ou des fumées subites. Les Européens pénétrèrent au centre de la ville. Les maisons étaient fermées et les rues désertes.

Ils allèrent vers Nazareth, et bientôt ils virent subitement, à l'angle d'une rue, des cadavres de blancs étendus sur la terre; une maison de loja portugaise brûlait lentement; et près de là, sur une place, des Indiens demi-nus, ivres à tomber, dansaient au son des guitares et des tambours de basque.

L'aide de camp avait raison; de ce côté la lutte était finie. Antonio et ses amis de Nazareth avaient tiré des policiaux, puis des Portugais la sanglante vengeance qu'ils voulaient prendre : désormais tout entiers à l'eau de feu, ils oubliaient dans l'ivresse et leurs alliés les cabanos et leurs colères éteintes.

Au palais du président, les coups de feu isolés qui retentissaient révélaient une lutte faible, mais persistante. Les Européens se dirigèrent de ce côté. Deux ou trois Brésiliens qui fuyaient les engagèrent à ne pas avancer davantage, et leur donnèrent quelques nouvelles.

Les cabanos avaient débarqué sur la place même du palais, et de là ils s'étaient répandus dans les maisons, où ils faisaient main basse sur les habitants, comme dans

une ville prise d'assaut. Le président et ses aides de camp venaient d'être tués; le malheureux chef de la province avait vainement voulu empêcher les troupes de se disperser à l'arrivée des révoltés. Au premier coup de feu, quelques soldats belliqueux avaient déchargé leurs fusils en l'air; mais la plupart s'étaient sauvés dans toutes les directions, jetant par les rues uniformes et fusils, puis se joignant aux cabanos, qui grossissaient ainsi d'instant en instant. Alors le président avait voulu haranguer les révoltés; mais saisi, ballotté au milieu de la foule, il avait été tué presque aussitôt. L'assemblée provinciale ne siégeait plus, et on racontait les morts isolées d'une partie de ses représentants.

Les Européens renoncèrent à s'engager davantage de ce côté, et tournèrent vers la place de la Mercê. Les coups de feu avaient à peu près cessé, et ils traversèrent cette partie de la ville sans rencontrer de révoltés. Mais subitement, de la grande rue de la Cadeia, déboucha sur la place une colonne de cabanos, nombreuse et pressée comme des mouches amoncelées. Les révoltés se dirigèrent en désordre vers une caserne placée près de la douane.

— C'est là que sont les Allemands, dit M. Merry à ses compatriotes. La lutte sera sérieuse.

En effet, à peine arrivés au milieu de la place, les cabanos tirèrent trente ou quarante coups de fusil dont les balles frappèrent contre les murs du bâtiment. Aussitôt, de toutes les issues de la caserne attaquée, des coups de feu bien dirigés partirent, et quinze ou vingt révoltés tombèrent. Leur foule hurlante se rua, comme des moutons effarés, dans les rues adjacentes, et cinq ou six fuyards passèrent en courant devant les Européens.

— Voyez, dit M. Merry, il y a soixante Allemands dans

le quartel : s'ils le veulent, ils tiendront tête à la ville entière.

Quelques coups isolés, tirés tantôt des angles de la place, tantôt de la caserne, annonçaient la continuation de la lutte. Quelques balles vinrent siffler aux oreilles des Européens.

— La mort est une vieille aveugle, dit M. Merry à ses compatriotes. Partons.

Tous trois en avaient assez, d'ailleurs, de ce triste spectacle d'hommes s'égorgeant, comme des bêtes fauves dans un cirque, pour un peu d'or, de vin ou de liberté : pour un prétexte ou pour un autre.

Ils rentrèrent. Le consul anglais avait coloré leur départ d'un prétexte plausible, et leur absence avait à peine été remarquée. M. Merry se donna la joie de raconter comme *de visu* tout ce qu'il avait entendu ou supposé ; mais l'arrivée subite de M. Sharp retira la parole au Marseillais. Le brave capitaine venait annoncer à ses passagers que s'ils voulaient partir le soir même, il avait pris ses dispositions pour mettre à la voile pendant la marée prochaine.

Les Français ne pouvaient croire à cette heureuse nouvelle. La veille au soir encore, le capitaine parlait de deux jours d'attente au moins ; mais M. Sharp déclara de nouveau qu'il était prêt à partir.

— Les bruits d'hier et les meurtres d'aujourd'hui sont venus changer mes projets, dit-il. Avant tout, il me paraît prudent de ne pas rester ici. J'ai trouvé quarante passagers pour Maranhao. Les voies d'eau de *la Caroline* sont aveuglées. J'ai pris du lest et fait mon eau cette nuit même. D'ici à deux heures, j'aurai prévenu tout mon monde, réglé toute chose avec M. Merry. Si, à la nuit tom-

bante, vous voulez embarquer, à sept heures je serai sous voile.

La Caroline devant repartir bientôt, les Français n'avaient porté à terre que quelques effets à leur usage. Ils jugèrent prudent de les abandonner, la maison de M. Merry et la leur étant de l'autre côté de la place de la Mercê, c'est-à-dire dans le quartier occupé par les révoltés.

Le reste de la journée se passa en adieux et en lettres d'adieux. Montfort écrivit au fazender, Clémence à Mariquinha, qui n'était pas venue à la maison consulaire. M. Sharp retourna à son bord. M. Merry fit quelques épîtres pour France, où il avait toujours et plus que jamais l'intention de retourner. L'Anglais chargea le capitaine d'une lettre pour un bâtiment de guerre anglais qui devait se trouver à Maranhao. Le consul était d'ailleurs assez calme sur les suites de la révolution, quant à ses nationaux. Lors de la première invasion de la ville par les cabanos, sa maison avait été respectée par tous les partis, et il se sentait en état d'imposer encore aux révoltés.

Enfin, vers le soir, le maître Malcontent, avec six matelots, vint prévenir les Français que le grand canot de *la Caroline* était à quai, pour conduire les passagers à bord. Les marins avaient l'air aussi calme que si le Para n'eût pas été en révolution; on les vit arriver, marchant comme ils marchent à l'étranger, tenant toute la rue, le chapeau sur l'arrière, toisant les hommes, reluquant les cabarets et les femmes.

Le maître en tête, ils venaient de se promener à travers toute la ville.

Les coups de feu avaient presque entièrement cessé; les révoltés s'étaient installés souvent de force, parfois de gré, dans les maisons de la basse ville; leurs postes avancés

donnaient la main aux Indiens de Nazareth : sans les cadavres des Portugais qui jonchaient la cité, quelques maisons qui fumaient encore, et la solitude morne des rues qu'ils n'occupaient pas, on eût pu croire, au bruit de leurs guitares et de leurs chants d'ivresse, que la moitié de la ville se préparait pour une nuit de fête.

Le consul, fidèle à ses devoirs, resta au consulat. M. Merry voulut accompagner ses compatriotes jusqu'au navire. Montfort pria Pedro de venir à bord. Avant de quitter l'Indien à jamais, pensait-il, le jeune homme voulait lui donner, pour Antonio et pour lui, quelques armes à leur fantaisie. Clémence et sa fille chargèrent M. Merry de distribuer aux deux Indiennes une partie des vêtements restés à leur demeure.

Tous ensemble partirent enfin et s'embarquèrent pour aller retrouver *la Caroline* mouillée au large du fleuve, à plus d'un kilomètre de la ville. La nuit était venue, pleine. Des nuages noirâtres, lentement chassés par le vent, voilaient par instants la clarté de la lune équatoriale. M. Merry félicitait ses amis des dangers multiples auxquels la Providence les avait soustraits, et, plaisantant les deux couples futurs, leur présageait dans l'avenir toutes les joies de la famille et des amours permis. Le canot, ballotté par les flots, tanguait aux lames, montant et s'abaissant.

Tout à coup, du côté de la Mercê, des coups de feu résonnèrent, tirés sans ordre. La caserne était attaquée de nouveau, sans doute, car, bientôt après, on entendit une décharge régulière, puis deux ou trois coups solitaires, les derniers de la lutte.

Montfort, assis près de madame Cerny, derrière elle, entendit quelques bruits, comme de balles qui sifflent. Il détourna la tête pour regarder derrière lui, vers la ville.

En se retournant, il ne vit plus Clémence; d'un regard il fouilla le fleuve; sous la lune voilée, les flots déferlaient sombres : une forme confuse s'engloutissait contre le canot, dans le fond d'une vague.

Il se jeta à l'eau en poussant un cri, qui s'éteignit dans les flots. Le fleuve avait à peine huit pieds de profondeur : il rencontra le fond presque aussitôt, et ses mains tendues labourèrent le sol. D'un effort il remonta à la surface et regarda : il vit le canot, emporté par le courant, à vingt mètres de lui, puis rien que des flots. A travers l'eau, dans ses oreilles, il entendit vaguement les cris des matelots qui s'efforçaient d'arrêter. Il plongea de nouveau : de nouveau ses mains ne heurtèrent que le sol. Cette fois il resta sous l'eau deux minutes, changeant de direction, les yeux vainement ouverts, les mains tendues, crispées, cherchant...

Comme il remontait pour respirer et voir, il sentit au-dessus de sa tête une étoffe flottante qu'il saisit; c'était la robe de Clémence et Clémence elle-même.

D'un bras il l'étreignit à la taille; puis, plaçant sa tête sous cette tête penchée, qui retombait au flot, il nagea vers le rivage.

Un de ses pieds rencontra le fond, et ses mouvements étaient si violents, qu'il s'aperçut plus tard que deux de ses doigts s'y étaient dénudés. Il ne le sentit même pas. Enfin, ce flot mouvant qu'il refoulait ne lui monta plus qu'aux épaules. Il marcha, traînant son aimée, soutenant sa tête au-dessus des eaux.

Le désespoir décuple les forces. En trois minutes il fut sur le quai. En face de lui, un rayon de lumière sortait d'une loja mal fermée. Il courut et frappa. La porte ne s'ouvrit pas au gré de sa frayeur impatiente; il l'enfonça

de l'épaule, entra sans regarder, sans parler, et posa le corps sur le comptoir.

Là, se courbant avidement, il la regarda, se disant qu'elle ne pouvait être noyée si vite; mais au sommet du front, un trou sanglant révélait le passage d'une balle.

Montfort prit à deux mains cette tête adorée qui ne respirait plus et l'embrassa sur les lèvres. C'était le premier, c'était le dernier baiser; puis il s'assit près de sa morte, les yeux fixes. Il a dit depuis que tout un jour, — vingt-quatre heures, — il était resté sans parler, sans manger, sans comprendre rien, sinon qu'elle était morte.

ÉPILOGUE

Quelques amis bienveillants, auxquels nous avons communiqué les manuscrits de don Henrique avant de les publier, ont bien voulu s'informer, — pour nous qui n'avons pas eu le temps de le faire, — du sort des différents personnages de cette histoire. Nous transcrivons ici les renseignements qui nous sont parvenus, grâce à leurs recherches.

Le capitaine consentit à retarder d'un jour le départ de *la Caroline*, et le lendemain, dans la soirée, madame Cerny fut inhumée dans le cimetière du Para. Il y a vingt ans de ce jour; sa tombe s'y trouve encore, sarclée, dit-on, par la main pieuse de son amant.

La nuit suivante, Paul (qui a repris son nom) partit avec Henriette pour Maranhao, où il épousa la jeune fille.

Le bonheur est oublieux par essence. Les deux jeunes gens s'aimaient trop, pour ne pas vivre d'amour plutôt que de douleur. Ils ont oublié vite : aujourd'hui ils vivent en France, heureux — peut-être, — quoique — ou parce que — sans enfants. Madame, très-élégante, quête souvent à la Madeleine. Monsieur est coupon d'agent de change : nous ignorons ses associés.

Les soixante Allemands de la Mercê, sans chef, presque sans munitions, défendus par des murailles trouées, sur lesquelles on voit encore les traces des balles, ont résisté pendant trente heures à tous les cabanos conjurés.

Après ce temps, les révoltés leur ont proposé des conditions honorables, pour quitter la ville avec armes et bagages ; les Allemands n'ayant nulle raison de combattre encore, n'étant même pas commandés, ont accepté et sont partis, respectés de tous, même de leurs sauvages ennemis. L'Allemagne est une grande nation, pensante et brave ; ceux de ses enfants que la détresse a poussés sous un ciel étranger, savent y garder les vertus de leur race.

Les cabanos sont restés maîtres absolus de la ville ; pendant quelques jours ils ont commis tout ce qu'ils ont pu commettre d'excès, et Bélem a subi toutes les phases des villes prises d'assaut. Cependant, le consulat d'Angleterre, les navires de la rade et les propriétés des étrangers ont été respectés. Puis, toutes ces bandes désœuvrées de bandits ou d'hommes égarés, ont disparu peu à peu, fanées par le temps et la lassitude. Au bout de cinq mois, des autorités régulières, envoyées par le gouvernement de Rio-Janeiro, ont très-pacifiquement pris possession de la ville abandonnée par ses sauvages conquérants. Des bulletins pompeux de victoire, des journaux, des célébrations anniversaires de triomphe, constatent cette date célèbre.

Quant aux renseignements avec lesquels nous avons pu compléter les manuscrits de don Henrique, ils nous ont tous été fournis par l'un des principaux chefs du cabanage.

MM. Gavilan, Goudron, Sharp, le mousse, le fazender et sa femme, sont partis pour la terre d'où nul n'est jamais revenu.

Malcontent a pris ses invalides, et s'est retiré sur l'île de Bréa, sa patrie. Chaque matin on peut le voir assis philosophiquement sur un banc de bois, devant sa porte, fumant ou chiquant selon l'heure, toujours raillant les passants.

Madame Milliner a épousé son major, qui la nuit même de la révolution, était reparti avec elle pour Marajo. Devenue veuve au bout de deux ans, elle s'est remariée en secondes noces à M. Vulgar. Ledit commis est revenu en France emplumé de la fortune de sa femme : par suite il est devenu électeur, éligible, gros et gras, député, votant bien, décoré, parlant peu, pensant moins.

M. le vicomte de Cinnamon ayant perdu monsieur son père, ex-marchand de denrées coloniales à Paris, a pris le titre de comte, avec des armes de sa façon, dans lesquelles les méchants prétendent reconnaître un bâton de cannelle : l'antique illustration de sa race l'ayant rendu boudeur contre tout gouvernement, qui n'est pas celui de messieurs ses aïeux, il regarde passer les événements politiques du haut des écus de monsieur son père.

M. Bleeder, après avoir saigné, soigné, tué autant de monde, que s'il avait pris diplôme à cet effet, est devenu docteur par prescription, décoré de plusieurs ordres, membre de maintes académies étrangères et sociétés savantes.

On nous a assuré, nous ne le croyons pas, que le consul d'Angleterre et sa femme étaient toujours à Bélem. Puisse le gouvernement de Sa Majesté Britannique leur donner meilleure et plus agréable résidence!

Sur les trois jeunes Brésiliens du navire, l'un est ingénieur à Bélem, et s'occupe spécialement de conserver des oranges dans du sable. Nous ignorons le sort des deux autres.

M. Alfandega, étant resté douanier en chef du Para pendant quelques années, a tant gagné d'argent, qu'il est devenu sénateur et ministre. La senhora Mariquinha partage ses honneurs, et les deux époux vivent dans une indifférence réciproque et parfaite.

Le curé de la ville de la B... vit toujours, et deux voyageurs que nous connaissons l'ont rencontré, il y a juste deux ans, sur le fleuve des Amazones. C'est là aussi que ces mêmes voyageurs ont retrouvé Son Excellence le commandant des armes échappé à la révolution : un monsieur qui, sans droit, sans motif plausible, s'est permis, vrai Dieu! d'ordonner un jour l'arrestation de l'un de ces voyageurs (lequel, pour toute réponse, a prié Son Excellence d'aller promener ailleurs ses vaines menaces).

L'un des deux missionnaires a récemment été rencontré à Bélem, où il est revenu après avoir catéchisé des tribus entières. Le Français qui nous a dit l'avoir trouvé dans cette ville, garde de sa rencontre le plus précieux souvenir.

M. Merry est revenu en France. Il est membre d'un cercle, et chacun peut le voir, à Paris, passer de quatre à cinq heures sur le boulevard des Italiens. Il se porte comme à vingt ans. Il a toujours son esprit et sa verve marseillaise : conte toujours des histoires d'un autre monde

et d'un autre siècle, et fait ainsi la joie de ses amis, qui l'écoutent et désirent l'écouter toujours.

Nous n'avons aucune nouvelle du brick anglais, mais nous espérons que ses officiers gardent à Montfort le souvenir amical, qu'il n'a pas cessé de leur garder.

Antonio et sa famille ont quitté Bélem : nous les retrouverons au désert.

Quant à Montfort : fidèle à sa parole, il est resté dans l'Amérique du Sud. Ce qu'il a souffert, Dieu et lui le savent seuls. Après des mois d'atonie désespérée, il s'est enfoncé dans le désert en emportant sa douleur sauvage. Les âmes fortes et fières, qui souffrent, veulent souffrir sans témoins. Les récits qui précèdent viennent de le montrer aux prises avec la civilisation brésilienne du bas Amazone; les récits ultérieurs le suivront : dans le Centre-Amérique, dans ce monde inconnu, poétique et solitaire, peuplé d'Indiens et de monstres farouches : puis enfin dans le Pérou, sur cette terre d'amour où les femmes sont bonnes et belles comme des anges, où tout est hospitalier et doux, le climat, la langue et la race humaine.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

LES MÉTIS DE LA SAVANE

DU MÊME AUTEUR

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

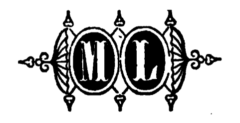
L'AMAZONE

LES

MÉTIS DE LA SAVANE

PAR

ÉMILE CARREY

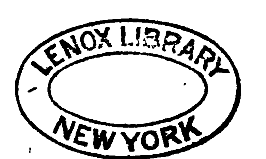


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857



LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES
MÉTIS DE LA SAVANE

I

L'armateur, le navire, le départ.

> Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?
>
> MOLIÈRE.

Dans les premiers jours du printemps de l'année 18.., on pouvait lire l'affiche suivante sur les murs des principales rues de Bordeaux :

« Le 1er mai, sans retard, le superbe navire *la Caroline*, capitaine Sharp, partira pour Maranhao et le Para (Brésil). La solidité et la marche supérieure de ce navire, l'habileté bien connue de son capitaine, les chambres spacieuses destinées aux passagers, et les approvisionnements considérables de vivres auxquels MM. Jean Gavilan et Compagnie, armateurs, ont donné tous leurs soins, promettent une traversée sûre, rapide et agréable. »

Et depuis deux mois les journaux de la capitale et ceux de Bordeaux reproduisaient sans relâche la menteuse affiche, si bien que dans la dernière quinzaine d'avril, les passagers affluaient au bureau des armateurs de *la Caroline*.

Les armateurs de ce temps étaient les arbitres souverains des voyages transatlantiques : la vapeur et la concurrence n'avaient pas encore plié leurs instincts mercantiles, et si quelques-uns exerçaient leur monopole à prix modérés, d'autres, au contraire, profitaient à outrance des beaux jours commerciaux qui leur restaient. L'armateur de *la Caroline* était le plus âpre de tous.

Sur le quai, au premier étage d'une maison de triste apparence, dans une chambre mal éclairée, à une table chargée de papiers et de livres de commerce, se tient un petit homme propret et tout de noir habillé. Son crâne nu aux tempes clairsemées de cheveux blonds grisonnants, sa face pâle, son nez crochu, sa bouche sans lèvres, son menton frais rasé sortent de sa cravate blanche, comme une tête de vautour, reployée sur son col chauve, sort de son corps emplumé : c'est l'armateur Jean Gavilan.

Certes, on ferait vainement Bordeaux et tous les ports de France avant de trouver trafiquant plus habile et plus rapace. Nul mieux que lui ne sait prendre le passager dans la glu de ses promesses et rançonner à prix inégaux tous ceux que ses réclames pompeuses et leur mauvaise étoile conduisent à son échoppe. Les plis de sa face, arrangés en sourires, se creusent plus ou moins, selon le chaland qui arrive, et s'il le croit riche, décidé à partir, son prix et sa politesse sont à la hausse. C'est mille francs pour le passager recommandé ou connu, à l'aspect duquel il se lève le bonnet à la main, la plume à l'oreille, et qu'il honore de sa tabatière en le faisant asseoir. Son na-

vire est si bon, les chambres si belles, le vin si généreux ! Mais il baissera son tarif jusqu'à six cents francs pour l'inconnu qui ne vaut ni une chaise, ni une prise, et qui menace d'attendre un autre navire. Quant aux passagers d'entre-pont, Basques et Galiciens émigrants, M. Gavilan les renvoie dans la pièce voisine, aux commis chargés d'écorcher le menu gibier. Là, à côté de lui, sous son œil, dans une chambre étroite et basse, à vitres dépolies, huit ou dix scribes, pressés autour d'une longue table noire, se consument pour le patron à griffonner des connaissements de navire et à prendre l'argent, les nippes et les noms des pauvres émigrants.

Or, le 30 avril, dans la matinée, deux femmes en deuil, faciles à reconnaître pour une mère et sa fille, entrèrent au bureau. L'une d'elles portait à la main une lettre à cachet volant qu'elle remit à l'armateur. Il la prit d'un air rogue, demi-poli, jeta aux deux étrangères, par-dessus ses lunettes, un regard avide et inquisiteur, puis lut à demi-voix ce qui suit :

« Monsieur,

» Madame Cerny, qui vous remettra cette lettre, est la veuve d'un officier supérieur tombé dans la dernière révolution. L'intention de cette dame, que la mort de son mari laisse dans une situation difficile, est de se rendre au Brésil avec sa fille ; je connais madame Cerny depuis longues années, et les débris de sa fortune sont déposés dans ma maison ; c'est à ces titres que je prends la liberté de vous demander pour elle des conditions avantageuses de passage à bord de votre navire *la Caroline*.

» Croyez, monsieur, etc.,

» MICHEL, banquier. »

Jean Gavilan devint d'une politesse d'ancienne cour, tout en disant à ses visiteuses :

— Je suis désolé, madame, de ne pouvoir changer pour vous mes prix de passage ; mais j'ai des associés, et je ne puis prendre moins de mille francs par personne.

— On nous avait dit cependant, monsieur, que souvent vous faisiez une diminution, surtout lorsque plusieurs passagers se présentaient ensemble, et nous sommes trois en comptant une vieille servante que j'emmène.

— Vous avez été trompée, madame : mille francs pour les passagers de chambre, et quatre cents francs pour chaque domestique, cela ne change jamais. Désolé, madame...

— Cela suffit, monsieur. Quand part votre navire?

— Après-demain sans faute : et si vous voulez en croire un homme bien désintéressé, car nous avons plus de passagers qne nous n'en pouvons prendre, vous arrêterez votre place aujourd'hui même; demain je n'aurais plus de chambre à vous offrir.

Après quelques paroles échangées à voix basse avec sa fille, la passagère compta l'argent, se fit inscrire, et partit pour choisir une cabine sous la conduite d'un commis de l'armateur.

A peine avait-elle quitté le bureau, que la porte s'ouvrit de nouveau, et un monsieur, ressemblant traits pour traits à un commis voyageur en exportation, alla droit à M. Gavilan. C'était un homme de trente-cinq ans environ, assez grand, assez gros, haut en couleur, cheveux longs, favoris en côtelettes, moustaches noires : la tête des images pour remplacements militaires, ou des mannequins pour habits tout faits. Ses grosses mains sortaient comme des battoirs des manches d'un habit bleu à boutons de métal;

sa taille s'étalait sous un gilet brodé à fleurs voyantes, et ses grands pieds épais, mal chaussés dans des bottes neuves, sortaient d'un pantalon à raies écossaises, tendu comme un dessin de modes; en deux mots, un beau, bien commun, bien satisfait de lui-même.

— Je viens pour retenir un passage à bord de *la Caroline*. Combien est-ce? et quand part le navire?

— Monsieur, je finis de louer l'avant-dernière cabine mille francs la place, et le navire part après-demain sans retard.

— Ce qui veut dire pour moi, qui suis exportateur, que cela vaut six cents francs et que le navire part dans dix jours, du 8 au 15 mai.

Jean Gavilan se récria, levant, baissant, essuyant, puis replaçant ses lunettes, à travers une avalanche de paroles d'honneur et de plaintes concernant la cherté des vivres; mais il ne gagna rien sur la tenacité de son client, qui rétorquait chaque argument par des paroles d'honneur en sens contraire, et finit par déclarer que si le prix de six cents francs ne convenait pas à l'armateur, il allait partir pour Nantes, où il trouverait des commerçants plus raisonnables.

Le marché fut conclu, l'argent versé, les noms pris, et M. Gavilan achevait son reçu lorsque la porte s'ouvrit encore.

— L'armateur du navire *la Caroline?* demanda le nouveau venu en retirant un chapeau de Panama que le commis estima à quarante piastres.

— C'est moi, monsieur, répondit l'armateur en examinant l'étranger.

C'était un homme de trente ans environ, de haute taille; sa parole brève, son allure assurée et quelque peu

dédaigneuse, annonçaient l'homme habitué à commander à d'autres, tandis que ses mains, ses pieds de haute race, son linge blanc et fin, sa mise sévère révélaient le gentleman de naissance et d'habitudes. Il portait entière une barbe noire, sur laquelle se dessinaient de longues moustaches; son front découvert, uni, blanc, et de grands yeux d'un bleu sombre, abrités par des sourcils noirs bien arqués, donnaient à sa physionomie un cachet de mélancolie pensante.

— Je voudrais, dit l'étranger, une place à bord du navire.

— Monsieur, fit Jean Gavilan en prenant son plus cher sourire, vous êtes venu à temps, il n'y en a plus qu'une. Je viens de louer l'avant-dernière à monsieur.

L'inconnu sourit, et dit en regardant fixement l'armateur :

— Je viens du bord; j'y ai marqué une cabine qui n'est pas encore retenue, qui me convient et où je désire être seul. Je la prends à ce prix.

Le commis passager toucha l'armateur du coude.

Mais ce dernier, sans se troubler et toujours le bonnet à la main, s'inclina en disant :

— Désolé, monsieur, désolé! mais pour une cabine entière, c'est douze cents francs. Nous sommes encombrés de passagers, et...

— Je n'ai, monsieur, ni le loisir ni la volonté de discuter avec vous le prix d'une place qui partout est de six cents francs. Voici mille francs pour votre cabine entière: c'est oui ou non.

— Véritablement, monsieur, désolé de ne pouvoir faire cela pour vous, mais...

L'inconnu remit son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Allons, allons! ces jeunes gens sont comme la poudre. Causons un peu, jeune homme.

Le passager ouvrit la porte sans répondre.

— C'est entendu! exclama l'armateur; je tiens à vous obliger, jeune homme, à vous obliger avant tout.

L'étranger revint au bureau, tira de son portefeuille les mille francs qu'il y avait déjà replacés, déclara se nommer Henri de Montfort, sans profession, et attendit un reçu.

Le commis, pendant ce temps, s'était rapproché de l'étranger.

— Le papa Gavilan ne donne pas ses coquilles, murmura-t-il en s'adressant à lui d'un air d'intelligence amicale.

Le gentleman ne répondit rien.

— Vous avez, monsieur, un beau panama!

— Vous trouvez?

— Oui; je vous en donne cent francs si vous voulez. Cela diminuera d'autant le prix de votre passage, qui est un peu cher.

— Je ne vends pas ce que je porte... Monsieur achète des habits?

Mais Jean Gavilan, qui tout en écrivant toussait de son mieux pour faire taire le commis dont il redoutait l'indiscrétion, intervint en présentant à M. de Montfort le reçu qu'il attendait.

Ce dernier le lut et le rendit à l'armateur, en disant:

— Veuillez y relater la condition de la cabine entière, monsieur.

— Vous avez ma parole, jeune homme, la parole de Jean Gavilan; cela vaut mieux que tous les chiffons de papier du monde.

— Je ne le nie pas, monsieur; mais je désire que cette condition soit écrite.

L'armateur ajouta quelques mots au reçu, et le rendit au jeune homme, qui salua et sortit.

Le commis dit en riant :

— Il n'a pas confiance, mais vous l'avez refait malgré tout. Si j'avais voulu cependant... mais je désirais seulement vous faire peur; pourquoi ne m'aidiez-vous pas à lui acheter son panama, à ce jeune gaspilleur? Et maintenant, cher monsieur Gavilan, quand part le navire?

— Vous demanderez cela au capitaine, murmura l'armateur qui serrait l'argent sans faire attention à son passager.

— Bon! murmura ce dernier en ouvrant la porte pour partir, si le navire ramène un seul Brésilien, je veux ne plus m'appeler Arthur-Hippolyte-Léonce Vulgar.

— Allons, allons, dit l'armateur, vous avez le temps de faire vos affaires à Bordeaux, nous ne serons pas prêts avant le 4; mais gardez pour vous cette nouvelle; on me reprocherait ma préférence, et personne ne se presserait pour s'inscrire ici.

— J'en étais sûr! s'écria le commis d'un air satisfait. On n'en conte pas aux vieux renards comme moi; quant aux autres, les tromper est de bonne guerre; et puis l'hôtelier fait ses affaires pendant que le passager se morfond ici. Je vous remercie, monsieur Gavilan; et il ajouta à demi-voix : — Il est très-fort, ce petit homme.

L'armateur, de son côté, reprit son travail en murmurant : — Ce commis fera fortune au Brésil; il faut le ménager; et s'il veut, je l'intéresserai dans ma maison de Maranhao, car c'est un rusé compère.

Les trafiquants rapaces dont le but unique est l'ar-

gent, se font gloire de tromper, et apprécient tout homme selon son ardeur à leur propre vice. Ils ont, sympathie pour celui qui sait ruser comme eux, dédain, pour quiconque ne fait pas de son intelligence un pressoir à écus. Libre à eux. Ceux qui marchent dans la vie, dédaignant leurs calculs vils, ne s'importent pas plus de leurs sympathies que de leurs dédains !

Après avoir fait le compte des passagers inscrits, M. Gavilan trouva que le nombre de lits possédés par *la Caroline* était déjà dépassé de près d'un quart; de nouveaux voyageurs pouvaient se présenter encore : où les loger? Mais avant tout, l'armateur devait à ses intérêts de ne refuser personne, dût-il placer à fond de cale les derniers venus. Il se leva pour aller à bord, après avoir recommandé à ses commis de ne traiter définitivement avec personne pendant son absence, mais de garder habilement, jusqu'à son retour, quiconque se présenterait pour prendre passage à bord.

En quelques minutes M. Gavilan fut arrivé. Le navire, un des plus grands du port de Bordeaux, était mouillé le long du quai. On communiquait de la terre au bâtiment par une longue planche, garnie d'une corde à hauteur du genou, qui servait de parapet aux étrangers inexpérimentés. Au moment où M. Gavilan arrivait, quatre matelots, courbés sur une barrique d'huile, achevaient de la rouler à bord. Deux d'entre eux se rangèrent pour laisser passer l'armateur; mais il resta sur le quai en disant : — Faites, faites, garçons; le travail avant tout.

— Dis donc, Malcontent, murmura à voix basse un des matelots, le patron a l'air de s'être levé avec du soleil; si tu lui contais notre demande?

Le matelot interpellé tourna sa tête fine, hâlée, risqua sur l'armateur un regard hâtif et se remit au travail en disant à demi-voix : — Dépêchons, les enfants : en double, la brise est bonne; je vas faire venter des écus.

En une seconde la barrique arriva sur le bord, et l'armateur passa.

— Où est le capitaine? dit-il en s'adressant à Malcontent, qui était *maître* à bord du navire.

— Le capitaine déjeune à terre avec le second.

— Envoie-le chercher, garçon, et dis-lui de venir de suite.

Un mousse sauta sur la planche et courut à terre. M. Gavilan descendit sur le pont : le maître l'y suivit, retira son bonnet rouge, ôta de sa bouche sa chique éternelle, la jeta dans le fond de son bonnet et s'avança vers l'armateur.

— Monsieur Gavilan, dit-il avec cet air embarrassé et câlin que le matelot sait prendre à l'occasion, sauf votre respect, si vous avez du temps de reste, je voudrais bien vous parler.

— Parle, garçon, parle.

— C'est pour vous faire observer que le navire est chargé et que nous avons eu tout de même une rude besogne. La cale est pleine. Les passagers aussi ont des bagages à plein, et ils ne sont pas généreux comme vous, monsieur Gavilan.

— Eh bien, quand tout sera prêt, le capitaine vous fera donner à chacun un quart de vin en supplément pour aujourd'hui.

— Ce n'est pas précisément du vin, sauf votre respect, mon commandant, que je viens demander, mais un peu plus de paye pour la campagne que nous allons faire. Il y

a du mal à bord, et des maladies sur la côte du Brésil. Une petite pièce de cent sous de plus par mois ne vous ferait pas grand'chose, monsieur Gavilan, et nous donnerait juste la paye des matelots de *la Ville-de-Rio*, qui va partir pour Pernambuco. C'est un mauvais rafiau, comparé à votre navire, monsieur Gavilan, et les matelots de cette barque ne doivent pas être mieux payés que les vôtres.

— Bien, bien, dit l'armateur, au retour nous verrons cela.

— C'est que, voyez-vous, notre maître, le capitaine de *la Ville-de-Rio* n'a pas encore engagé tout son monde, et, dame!...

— Au retour, je te l'ai dit : les affaires ne vont pas, et on trouve autant de matelots qu'on en veut pour cinq piastres au mois, comme vous les avez.

— Comme cela, monsieur Gavilan, c'est votre dernier mot?

Le capitaine arrivait sur le quai, l'armateur lui fit signe et l'appela, sans répondre au maître.

Ce dernier retourna vers les matelots qui l'attendaient autour de l'écoutille.

— Comme d'habitude, murmura Malcontent — en arrivant vers eux, — on trouverait plutôt du beurre dans les fayols de la cambuse, qu'un centime à rogner sur ce vieux sac d'écus. Mais j'ai mon idée.

Et se penchant vers le matelot qui l'avait engagé à parler, il lui dit quelques mots à l'oreille; puis tous deux descendirent dans la cale.

Cependant le capitaine était arrivé à bord. C'était un vieux marin, aux cheveux blancs, qui tombaient par mèches inégales de son feutre noir rond, sans forme, et

bossué comme le plat à barbe de don Quichotte; à la figure rubiconde, percée de deux petits yeux vifs surmontés d'épais sourcils noirs, à la barbe rude, blanchâtre et longue de huit jours sans rasoir; sa tête sans col, tournait à l'aise dans une cravate jadis noire, roulée en corde au-dessus de ses épaules; et sa large carrure, ses bras vigoureux aux mains hâlées et rudes se démenaient sans gêne dans un vieil habit noir, qui comptait presque autant d'années que son possesseur; de gilet, point; sa chemise, ouverte à la poitrine, descendait, mal tirée, dans un pantalon, qui avait dû être bleu du temps où les pantoufles qu'il couvrait à demi étaient encore rouges. — Mais le goudron, le soleil, l'eau de la mer avaient passé sur les fraîches couleurs de l'homme comme des vêtements, et les fraîches couleurs avaient disparu sous les années et l'insouciance.

— Ma foi, monsieur Gavilan, dit le capitaine en sautant à bord, si vous m'aviez prévenu j'aurais fait une brasse de toilette; mais j'achève aujourd'hui mon chargement : je n'ai pas eu le temps de penser à autre chose.

— Des cérémonies entre nous, mon brave Sharp! dit l'armateur, — nous avons mieux à faire que cela tous deux. — Mais il faut que vous me tiriez d'un mauvais pas où je me suis mis par trop de bonté.

— Hum! hum! fit le capitaine, comme si la bonté de M. Gavilan l'eût pris à la gorge.

— Oui, mon cher Sharp; imaginez que, pour condescendre à des recommandations qui m'ont été adressées, j'ai pris quelques passagers en trop, et je viens vous demander où nous les mettrons.

— N'est-ce que cela? dit le capitaine.

— Pas autre chose; mais c'est qu'il y en a quarante-

six à la chambre, et nous n'avons que trente-quatre lits de cabine.

— Hum! hum! fit le capitaine, comme cela vous avez eu cette semaine douze complaisances, — c'est beaucoup; cela vous mènera tout droit en paradis, monsieur Gavilan; mais comme je veux y aller avec vous, je vais vous donner un moyen. — Nous ferons un rouf sur le pont: les passagers qui ne seront pas logés autour du carré y trouveront place et seront aussi bien; — cela gênera les matelots, mais vous leur donnerez une piastre de plus par mois et ils seront contents.

— Et les émigrants, où les mettrons-nous?

— Ah! reprit le capitaine, j'espère que vous n'allez pas encombrer le navire avec cette race; au dernier voyage, ceux que j'avais n'ont fait que se plaindre pendant toute la traversée. Pour le gain que cela donne, à votre place je n'en prendrais pas.

— Mon cher capitaine, vous ne savez pas ce qu'ils produisent, les émigrants! Cela vaut mieux que les passagers; cela ne dépense rien à bord; on les loge où on peut. On leur prête la planche du navire, rien de plus. Ils mangent à leurs frais, et on gagne encore sur les vivres qu'on leur achète.

— Oui, oui, reprit le capitaine; on m'a dit que vous aviez fait de la maison de votre père un bazar où, pour leur passage et leurs vivres de bord, les émigrants engagent leurs pauvres nippes. A vos souhaits, monsieur Gavilan; je n'ai rien à dire. Je ferai commencer le rouf aujourd'hui même, afin de mettre à la voile dans trois jours.

— Vous parlez d'or, mon cher capitaine; faites comme vous l'entendrez, seulement ménagez mes écus, car ils sont durs à gagner; les passagers ne veulent plus payer

que six cents francs. Le métier d'armateur se gâte chaque jour.

Le capitaine reconduisit le vieillard et l'aida à monter à la coupée, puis rentra dans sa cabine.

Le maître et le vieux matelot, qu'on désignait sous le nom de père Goudron, étaient le long du bord; tous deux semblaient occupés à goudronner les haubans à côté de la planche qui unissait le navire à la terre.

En passant près d'eux, l'armateur dit au maître :

— Je penserai à ta demande, garçon. Je viens d'en causer avec le capitaine.

— Dame! monsieur Gavilan, dit le matelot, vous êtes le maître.

L'armateur s'avança sur la planche; mais à peine y fut-il engagé d'un pas, qu'elle oscilla, comme si une de ses extrémités avait reposé sur une base incertaine. Par un mouvement naturel il se cramponna à la corde, parapet de ce pont mouvant qui vacillait sous ses pieds; mais la corde lui vint à la main, dénouée d'un bout, et l'armateur, perdant l'équilibre, tomba à l'eau par le travers en criant: Au secours!

— Ah, Dieu! M. Gavilan qui se noie, cria Malcontent. Capitaine, M. Gavilan est à l'eau.

Les sept ou huit hommes d'équipage qui se trouvaient à bord en ce moment sautèrent sur le bastingage du navire; le capitaine prit une gaffe et se mit à l'échelle, anxieux, fouillant l'eau du regard pour accrocher l'armateur aussitôt qu'il reparaîtrait à la surface.

Mais l'armateur ne reparaissait pas. Quand un homme est sous l'eau, les secondes sont des années. L'inquiétude et l'effroi prenaient le capitaine et les matelots. Malcontent et Goudron échangèrent un regard rapide, puis tous deux,

sans dire un mot, sautèrent dans l'eau qui passait silencieuse, jaune et presque dormante, à dix pieds au-dessous d'eux.

Quelques rares passants, attirés par le cri de M. Gavilan, le bruit de sa chute et de celle des deux matelots, regardaient la rivière avec cet empressement stupide de l'homme qui regrette un malheur, mais qui jouit d'un incident tombé dans sa promenade oisive. Le capitaine et les matelots attendaient toujours, cherchant du regard, tantôt le long du bord, tantôt entre les navires mouillés à côté d'eux.

Enfin, un des oisifs du quai poussa un cri en montrant du doigt l'arrière du navire, et tous les autres reprirent en chœur :

— Les voilà ! ils le tiennent ! tandis que les passants, de plus en plus amassés, se précipitaient en criant : — Un noyé ! un noyé !

Il était à demi noyé en effet, ce bon M. Gavilan. Malcontent et Goudron le remorquaient chacun d'un côté, et, sans les quelques tressaillements de ses bras, on eût dit un cadavre. Les deux matelots s'accrochèrent à l'une des embarcations de *la Caroline*, qui étaient amarrées à l'arrière du navire. Malcontent sauta dedans, pendant que l'autre continuait à soutenir l'armateur au-dessus de l'eau; puis, tous deux réunis, l'y enlevèrent et l'étendirent dans le bateau. Pendant ce temps, le capitaine et quelques matelots étaient descendus dans l'embarcation. Tous ensemble dressèrent le noyé au long du bord, contre les parois du navire; un des hommes restés sur le bâtiment se pencha jusqu'à lui par l'ouverture de l'échelle, et, saisissant le collet de son habit, hissa l'armateur sur le pont de *la Caroline*.

Avant même qu'on eût procédé à la première des céré-

monies populaires usitées en cas de noyade, et qui consiste à mettre le patient la tête en bas, les pieds en haut, afin de le tuer tout à fait, M. Gavilan reprit ses sens. Il jeta d'abord autour de lui un regard effaré, puis se remit presque aussitôt. Un matelot courut chez lui chercher des effets de rechange, et un quart d'heure après l'armateur reprenait le chemin de son domicile, sans s'expliquer très-bien comment la corde lui avait manqué.

Vainement Malcontent et Goudron, témoins de l'événement, répétaient à l'envi que l'armateur, ayant fait un faux pas, avait manqué la corde et était tombé par-dessus, emporté par son propre poids, M. Gavilan croyait se rappeler que la planche avait oscillé sous ses pas, et que la corde lui était venue aux mains comme démarrée. Mais la planche était encore là fixe à sa place, et la corde bien tendue, solide, roide à danser dessus. Évidemment son imagination, troublée par le bain qu'il avait pris, rêvait tout cela. Il partit, promettant à l'équipage la piastre vainement demandée avant sa chute, remercia Malcontent et Goudron, et les engagea à venir prendre chez lui la récompense qu'ils méritaient.

Et les deux hommes échangèrent un nouveau regard rapide et silencieux.

Et le capitaine, qui avait écouté sans mot dire les récits de l'armateur et des deux marins, se pencha sur Malcontent et lui dit :

— Tu iras ce soir chez M. Gavilan, mon bon garçon, et tu payeras une soirée complète à l'équipage. Mais n'y reviens pas, car, foi de Sharp, la première fois que M. Gavilan tombe à l'eau ici, je te mets aux fers.

Le maître ne répondit rien ; il s'en fut aider aux matelots, qui achevaient d'arrimer dans la cale les barils et les

caisses restés sur le pont; le capitaine monta sur la dunette et recommença sa promenade éternelle de surveillance, tout en mâchant et fumant un cigare, son dixième depuis le matin.

Bientôt le charpentier du bord, aidé d'ouvriers envoyés par l'armateur, commença le rouf. Une heure avant la nuit, le maître avertit le capitaine que tout était arrimé à bord. M. Sharp éteignit son cigare, le replaça dans le coin de sa bouche et descendit dans la cale inspecter toute chose. La revue terminée, il envoya Malcontent et Goudron chez M. Gavilan; les autres matelots restèrent à espérer leur retour, impatients de profiter tous ensemble de la soirée annoncée.

Mais les deux ambassadeurs revinrent bientôt avec des figures *vent debout* qui firent secouer la tête au mousse lui-même, enfant de quinze ans, protégé par le maître et très-aimé des matelots. Ils allèrent droit à la chambre de M. Sharp.

— Capitaine, dit Malcontent, orateur du bord par naissance et par grade, voici ce qu'on nous a donné pour nous tous, — et le matelot montrait une pauvre vieille pièce de cinq francs, unique et solitaire. Quant à la haute paye d'une piastre par mois, l'armateur l'ajourne au retour, s'il est content; comme si, depuis le temps que nous naviguons avec vous, capitaine, nous n'avions pas toujours été de bons matelots, — je m'en flatte.

M. Sharp chassa une bouffée de tabac épaisse et longue comme une fumée de locomotive, haussa les épaules, regarda un instant les deux hommes sans répondre, puis, mettant la main dans le tiroir d'un secrétaire de bord devant lequel il était assis, prit cinquante francs et les donna à Malcontent, en disant :

— Voici pour l'équipage. Mangez et buvez tant qu'il y en aura. Allez-y tous, même Poil de-Carotte, — c'était le nom du mousse. — Ce soir, liberté de manœuvre ; le second et moi restons à bord. Demain, comme vous ne serez bons à rien, vous vous reposerez, — et après-demain, branle-bas général de propreté à bord. Quant à la paye, je m'en charge. Allons, dérapez et débrouillez-vous!

— Merci, capitaine! crièrent ensemble les quinze matelots.

Le mousse sauta d'un bond comme un chat sur le bastingage, et de là sur le quai sans toucher la planche. Une minute après, tout l'équipage était à terre, le chapeau sur l'arrière de la tête, le nez au vent, les mains ballantes, marchant à pleines voiles vers l'enseigne du *Matelot à jeun*.

On n'a jamais pu savoir exactement tout ce qu'ils firent pendant cette soirée mémorable. Malcontent et le mousse revinrent de concert au milieu de la nuit, et le jour les trouva dormant tous deux, l'un sur le pont, l'autre sur la dunette. La nuit et leur mémoire étaient si sombres, qu'en dépit de maintes recherches, ils n'avaient pu réussir à trouver le poste de devant, où dormait l'équipage. Deux autres, au contraire, s'y réveillèrent au petit jour, et chacun d'eux dans son propre hamac ; personne ici-bas, et les deux dormeurs moins que personne, n'a pu comprendre comment et pourquoi ils y étaient revenus. Un cinquième rentra reconduit par sa femme. Quant aux autres, vers neuf heures, le lendemain, les gendarmes en ramenèrent quatre qui, depuis le matin, louvoyaient par les rues en courant des bordées trop bruyantes, et à midi, le capitaine envoya son second chercher à la geôle les six derniers, qui devaient infailliblement s'y trouver,

et s'y trouvaient en effet. La police les y avait abrités provisoirement sous le futile prétexte, comme ils le disaient, d'avoir donné de l'air par des vitres cassées à une maison dont les habitantes ne voulaient pas les recevoir. Le second paya les vitres, déclara les matelots appartenir à *la Caroline*, navire en partance, et ramena ses hommes silencieux, mornes, tout préoccupés des libations de la nuit.

Vers la fin du jour, chacun d'eux était remis, contait à son gré son histoire, et glosait des gendarmes, ce trouble-fête indulgent du matelot. Et, à les croire, chaque homme avait mis en fuite des centaines de shakos qui les poursuivaient à cheval jusque dans le premier étage des cabarets où les batailles s'étaient données; car c'est l'idée fixe du matelot d'avoir triomphé du gendarme et battu la patrouille nocturne: Et cependant tous à l'envi, gendarmes et patrouille, ferment des yeux paternels sur la gaieté bruyante de ces pauvres errants des mers, qui, pour une heure de joie, ont des mois entiers de dur labeur.

Le soir même, *la Caroline* mouilla au milieu du fleuve, afin d'empêcher les matelots de retourner désormais à terre, et le lendemain, dès l'aube, commença la toilette du navire. Trois journées y furent employées, ainsi qu'à l'achèvement du rouf. La dunette, le pont, l'avant, les mâts, le carré, les cabines des passagers, tout fut gratté, lavé, frotté, brossé; les cuivres brillèrent d'un nouvel éclat; les fers furent peints, les haubans et les câbles goudronnés du haut en bas; les murailles du navire et les embarcations réparées, repeintes, vernies à neuf. Pieds nus sur le pont, la gratte, le faubert ou le pinceau à la main, les matelots se multipliaient sous l'œil du capitaine ou du second, qui veillaient sans relâche.

Quelques passagers vinrent pendant ces jours reconnaître leurs cabines et s'informer du moment où il leur faudrait embarquer. Dédaignant les précautions mercantiles de l'armateur, capitaine et matelots répondaient : « Le 4 dans la journée ou le 5 au soir à Pauillac. » Et les passagers apportaient tour à tour leurs malles, leurs matelas, leurs meubles de bord. Puis chacun d'eux, le cœur serré à la vue de ce navire en désarroi qui allait l'emporter loin de la patrie, retournait à l'hôtel dormir ces nuits sans sommeil qui précèdent le jour du départ.

M. Gavilan, pendant ce temps, recruta trois nouveaux passagers et deux émigrants, qu'il rançonna aux plus hauts prix ; mais, redoutant les réclamations des matelots, il ne reparut plus à bord. En ne venant que le dernier jour, au moment des apprêts du départ et quand le navire serait encombré de passagers, il espérait l'oubli de sa promesse.

Quand tout fut presque terminé, le capitaine alla porter ses adieux par la ville. Il était en grands habits de gala, chapeau, habit, gilet, pantalon noirs et splendidement neufs ; à la fois triste et joyeux comme un enfant qui part pour son dernier collége, car c'était sa dernière campagne ; après ce voyage, le brave marin devait se reposer enfin de sa longue et dure carrière. Il ne revint que le lendemain au matin, laissant à son second la garde du navire et le soin d'oublier les ennuis du bord avec des chopes de bière et des pipes sans fin ; car nul mieux que le digne M. Useless ne savait faire d'une pipe blanche une pipe noire, et trouver sans mot dire le fond d'un broc de bière.

Le 4 mai, *la Caroline* avait achevé sa toilette des grands jours. Elle s'étalait au milieu du fleuve avec ses peintures fraîches, ses mâts effilés, ses fins agrès. La sirène dorée

de sa proue luisait au soleil levant, coquette et parée comme une veuve qui reprend ses robes de bal. Ses embarcations dansaient au flot contre le bord; ses voiles dormaient au long des mâts, reployées comme des ailes d'oiseaux; ses matelots se promenaient sur le pont, tous en habits de fête, avec le chapeau de paille au ruban noir imprimé, la chemise bleue au large col, la vareuse ouverte. Afin de fêter sa dernière traversée, le capitaine avait résolu de donner à bord un déjeuner d'adieux, auquel il avait prié l'armateur d'assister, ainsi que plusieurs notables et un conseiller municipal de Bordeaux. Vers onze heures, les canots de *la Caroline* allèrent à terre chercher les invités. Les passagers déjà arrivés furent priés, ainsi que les parents et amis qui les escortaient. La plupart acceptèrent, heureux de trouver une distraction à la monotonie des adieux prolongés; un ou deux seulement, perdus dans une tristesse réelle, s'excusèrent, préférant la solitude du pont aux bruyants éclats d'un repas d'adieux.

La table était splendidement servie : le maître *cook* de *la Caroline* s'était surpassé lui-même. Le déjeuner fut digne de Lucullus; des flots de champagne circulaient : la gaieté régnait : le capitaine portait la santé de M. le conseiller municipal; M. le conseiller buvait à la santé de l'armateur; Léonce-Arthur-Hippolyte Vulgar portait des toasts et buvait à la santé de tous; et tous, invités et passagers, se gaudissaient ensemble et rêvaient à la splendide prébende que ce splendide festin promettait pour la traversée. Comme si l'affiche était le spectacle! comme si les heures se suivaient en se ressemblant! comme si les soleils d'été ne dérivaient pas jour par jour aux froides nuits d'hiver!

Et plus que personne M. Gavilan triomphait dans son avarice, car les heures fuyaient et sa promesse de haute paye s'en allait par l'oubli du long festin.

Hélas! hélas! le ver est dans le fruit superbe.

Au dessert, Malcontent, suivi de ses matelots, parut, un bouquet de fleurs à la main. L'ombre de Banquo suivant les huit rois apparut moins sinistre à Macbeth. Il venait, le digne matalot, s'associer à la gaieté générale et féliciter l'armateur. Tous les convives, y compris M. Arthur, firent silence un moment, et le maître présenta son bouquet à M. Gavilan, en disant :

— Notre commandant, nous venons vous offrir ce bouquet pour vous remercier de la piastre de surplus.

Le capitaine souriait dans sa cravate; quelques passagers savaient l'histoire de l'écu de cinq francs, et l'histoire redite à voix basse circulait de bouche en bouche; on questionnait Malcontent, et M. Arthur s'épuisait à demander à l'armateur le récit d'une générosité si belle ; mais l'armateur, piétinant sur ces charbons ardents, ne répondait pas. Enfin, le capitaine, qui voulait faire donner à ses matelots la piastre promise, raconta aux convives la chute de M. Gavilan et ses promesses à l'équipage. M. le conseiller applaudit, et le négociant, forcé dans son retranchement, redoutant la suite de l'histoire, se leva en disant d'un air digne :

— Maître, je vous l'ai dit, à compter de ce jour, chaque homme recevra une piastre de plus par mois. Il voulait continuer et faire un *speech* d'occasion, mais sa générosité forcée le suffoquait. Il se rassit et vida d'un seul trait son verre de champagne. — Le désespoir altère.

Les matelots poussèrent trois hourras formidables en son honneur. Le conseiller et les convives le félicitèrent, et la vanité consolant l'avarice, l'armateur reprit ses sourires; son regard portait encore un nuage, mais il se redressait déjà d'un air gonflé d'orgueil : comme un cheval, quittant le râtelier, jette encore un regard de côté sur l'avoine qui reste, puis, redressant la tête, oubliant tout, hennit de joie devant sa bride aux rosettes rouges, et mâche à pleine bouche son mors argenté. Mais la roche Tarpéienne dort sous le Capitole; c'est folie de piaffer par des routes inconnues. Sur un signe du capitaine, Malcontent prit cet air à la fois débonnaire et narquois qui va si bien aux vieux matelots :

— Mon commandant, dit-il, l'équipage vous souhaite une foule de prospérités et de beaux navires, et vous remercie, oh! mais de bon cœur, et pour sa paye et pour les cinquante francs de pourboire que le capitaine nous a remis de votre part, et je vous promets, mon commandant, que nous avons bien bu à votre santé.

L'armateur n'écoutait plus Malcontent.

— Cinquante francs! — Il se tourna vers le capitaine. — Cinquante francs, monsieur? cinquante francs de ma part?

— Oh! mon Dieu, monsieur Gavilan, si cela vous gêne, reprit le capitaine, je les donnerai pour vous... Mais les matelots vous avaient tiré de l'eau, et...

— Il valait mieux me laisser, monsieur, je me serais sauvé tout seul. Cinquante francs! La ville ne donne que quinze francs pour un noyé! Et se tournant vers Malcontent, il ajouta : — Mais je t'avais déjà donné cent sous pour cela! Il faut les rendre alors.

L'éclat de rire, longtemps contenu, se fit bruyant, gé-

néral, homérique. M. le conseiller lui-même riait comme un simple mortel, et, le champagne aidant, chacun l'imitait. M. Gavilan buvait à plein verre pour prendre contenance, roulait sous ses lunettes ses yeux effarés, et le vin et la honte lui montant à la face, il devenait pourpre, il devenait blême, tout en se versant rasade sur rasade.

Bientôt, cependant, chacun eut peur ou pitié : il était homme à se venger, le petit M. Gavilan. M. le conseiller se leva ; on le suivit ; les uns montèrent sur la dunette, et se prirent à deviser des embellissements de Bordeaux ; les autres allumèrent des cigares en compagnie du capitaine, et chaque causeur trouvant un patient, les histoires intimes succédèrent à la gaieté générale.

Enfin, les horloges de la ville sonnèrent deux heures ; le capitaine donna l'ordre d'appareiller. Les hommes se mirent au cabestan pour lever l'ancre. Il y eut embrassade générale : passagers et parents, capitaine et armateur, conseiller et capitaine, chacun se dit à bientôt et au revoir ! paroles humaines ! Ceux qui ne partaient pas descendirent dans les canots et s'en furent, agitant les bras, les chapeaux et les mouchoirs. L'ancre fut dérapée, et le navire, entraîné par le courant, descendit lentement la rivière. Bordeaux et ses quais s'effacèrent peu à peu ; les champs de vignes succédèrent aux maisons. Les navires qui couvraient les eaux du fleuve devinrent plus rares. La brise arriva du travers ; le capitaine fit établir les voiles, et le bâtiment, glissant incliné sur les eaux de la Gironde, s'éloigna rapidement. La forêt de mâts qui encombre la rivière aux approches de la ville se confondit dans l'éloignement ; un léger détour du fleuve la cacha bientôt ; les hauts édifices et les maisons de Bordeaux, que chacun suivait d'un dernier regard, disparurent derrière les arbres

des rives. Alors chacun se sentant parti, quelques-uns pour toujours, tous pour longtemps, chacun fit silence et la tristesse descendit sur le navire comme ces nuages sombres qui montent sur l'horizon, cachant le soleil, couvrant la terre de leur ombre soudaine et profonde.

II

Les passagers. — Les joies de la mer.

Adieu, adieu! my native shore
. . . .
Farewell awhile to him and thee,
My native Land — Good Night!

BYRON.

Le navire descendait la rivière : chaque maison qui se perdait dans le lointain faisait germer parmi les passagers des souvenirs du passé; regrets, adieux suprêmes que le cœur jette à la patrie qui disparaît. Les uns, penchés sur le bastingage, contemplaient à tous yeux ce riant tableau des bords de la Gironde, comme en partant on suit du regard et du cœur le toit de sa mère; les autres regardaient sans voir, vivant ailleurs : dans leur passé mort ou dans l'avenir incertain! car, pauvres que nous sommes, l'homme n'a sur cette terre que le présent rapide; il passe ici-bas les pieds baignant dans les heures disparues, le front perdu dans les rêves trompeurs d'un destin qu'il ignore.

Le navire emportait, silencieux, passagers et matelots, et les coteaux, les villas, les villages fuyaient sur les rives; et le fleuve s'élargissant toujours, le vent pressait la

course du navire. Bientôt des lumières, luisant à peine dans le jour qui mourait, apparurent sur les deux rivages, isolées, incertaines encore. Blaye, la ville et son fort, resplendirent dans l'ombre. — Blaye ! — Puis les fanaux du bord furent allumés à leur tour ; la nuit tomba, sans étoiles, prenant tout dans son linceul immense, les eaux et les rives ; et le bruit monotone de la marée montante, le sifflement du vent dans les voiles, troublèrent seuls le recueillement de la nuit.

Le repas du soir fut triste. Le capitaine était resté sur le pont pour surveiller la manœuvre. La marche d'un navire est toujours dangereuse en rivière, où la multiplicité des embarcations fait craindre les abordages. Le second, plus habitué aux émigrants qu'aux passagers, servait tout à contre-sens. M. Arthur distribuait ses sourires et ses bons mots à une passagère en falbalas qu'il avait prise à sa droite.

C'était une ex-marchande de modes, ex-moitié de jolie femme, ex-quart de vertu, qui s'en allait chercher fortune à l'étranger. Elle avait longtemps habité Paris, luxueusement ; mais un jour, se trouvant fatiguée de sa vie bruyante, parce que la vie bruyante était fatiguée d'elle, elle s'en était retournée vers sa province. Puis, la vie de province et ses placides exigences n'avaient pas plu à la dame. Elle y consumait vainement les débris de sourires et de bijoux qui lui restaient de ses beaux jours disparus ; et voyant son automne s'en aller en hiver, voyant les adorateurs disparaître et les créanciers s'en venir, fatiguée d'isolement comme d'efforts perdus, elle allait essayer sur un autre hémisphère ses attraits sur le retour. En souvenir d'un opulent Brésilien qu'elle avait connu jadis, elle les rêvait tous, riches comme des nababs de l'Inde, et partait

confiante, prête à devenir, au gré du sort, la Phryné, la modiste, ou l'actrice favorite de Rio-Janeiro, l'Eldorado de ses songes.

Elle était parée plus qu'une châsse de village. Ses faux cheveux, ses faux bijoux, ses rubans et sa soie voyante rayonnaient sur son visage, fatigué d'années et de peintures, comme un cadre étincelant sur un portrait d'un autre siècle. Les amabilités de son voisin et chevalier servant allaient droit à son âme; elle souriait d'un air modeste, minaudait en cherchant des regards, et murmurait d'une voix grasseyante des phrases estropiées de vaudeville antique. M. Arthur Vulgar et dame Fœdora-Sémiramis *Milliner* firent seuls, au milieu du silence général, les honneurs et les délices du repas.

Chacun se retira de bonne heure. Les uns furent rêver solitaires sur le pont, les autres chercher dans un sommeil rebelle l'oubli de leurs regrets et de leurs souvenirs. Vers le milieu de la nuit, le navire jeta l'ancre devant Pauillac. Dès le matin, tous les passagers descendirent à terre, fatigués de ce premier moment de bord, long comme des heures de pluie d'hiver. Chacun avait hâte de retrouver le rivage, de fouler encore une fois le sol de la patrie; presque tous restèrent à Pauillac jusqu'au moment du départ, allant sans but, sans rien faire : par l'église sans prier, par les rues sans voir, par les promenades sans se promener; errants comme doivent errer les âmes en peine qui reviennent sur la terre, mortes à la terre. Ainsi des amis qui vont se séparer pour toujours, restent ensemble sans rien dire, mais la main dans la main, ne pouvant pas se quitter.

Les passagers qui devaient s'embarquer à Pauillac arrivèrent tour à tour. Enfin, vers le milieu du jour, le capi-

taine ayant terminé les dernières affaires qui le retenaient encore, les canots ramenèrent les promeneurs. Le second fit l'appel général : nul ne manquait. Le navire partit. La marée était bonne. Le vent fraîchissait d'instant en instant; Royan et la mer parurent bientôt. Tant que le jour permit de voir, chacun suivit des yeux la terre; la tour de Cordouan apparut jusqu'au soir, rougeâtre sur les dunes jaunes et nues de la côte : pyramide d'Égypte sur les sables du désert. Puis son phare brilla seul dans la nuit sombre, dernier feu, dernier regard du rivage. Le pilote alors descendit dans son bateau, le vent prit sa voile blanche et l'emporta dansant à la vague. La lanterne pâle de son mât scintilla quelque temps sur les flots, puis disparut dans la sombre étendue, et avec elle se perdit le dernier penser de retour, lien suprême qui retenait encore le navire à la France.

Le lendemain, au réveil, rien, plus rien! des flots partout! La mer troublée du golfe de Gascogne battait à courte lame les flancs du navire. Un bâtiment passait près de *la Caroline.* Les pavillons furent hissés, tricolores tous deux. C'était un bordelais revenant du Pérou. Les capitaines se reconnurent; ils échangèrent au porte-voix des saluts, qui se perdirent dans le bruit des flots. Au vent, toutes voiles dehors, quinze à vingt bâtiments courant en sens divers, rentrant ou sortant, sillonnaient la mer, poussés par la même brise et les mêmes espoirs. A leurs formes on devinait leur origine. Il y en avait de toutes nations, anglais, français, hollandais, danois... ruche d'abeilles que cette Europe, dont les mouches sans nombre vont d'un pôle à l'autre, cherchant de l'or, toujours de l'or, pour leur soif insatiable!

C'est une triste chose que les premiers jours d'une tra-

versée. Le capitaine et les matelots, encore imbus des joies de la terre, vivent dans leurs souvenirs. Les passagers, huit sur dix, sont, à degrés inégaux, abattus sous le mal de mer, cette souffrance étrange et capricieuse. Ceux que l'habitude ou le hasard de leur organisation exempte de souffrir, sont affadis eux-mêmes par la vue des tortures de ceux qui les entourent, comme le seraient des hommes valides enfermés dans un hôpital. En outre, toutes ces individualités venues de points divers, courant à des buts différents, s'ignorant entre elles, et cependant condamnées à vivre durant des semaines, des mois entiers, pressées les unes dans les autres, se regardent, s'attendent, s'essayent incertaines et sans se livrer. Ce n'est que lorsque le temps, l'habitude et les communs repas ont dissipé le premier brouillard, que le bien-être général se fait; et alors naissent et grandissent parfois, entre le ciel et l'eau, quelques-unes de ces affections profondes qui ne s'en vont qu'avec la vie. Ainsi, quand on met en cage des oiseaux divers, ils se fuient, s'observent d'abord, puis se rapprochent jour à jour, et souvent quelques-uns se prennent entre eux d'amour, à ce point que, le départ de l'un brisant l'autre, les deux amants de volière languissent et meurent de vivre séparés. N'en déplaise à l'orgueil humain, il en est des oiseaux comme des passagers d'un navire.

Ceux de *la Caroline* n'échappèrent à aucune de ces fatalités communes à toutes les traversées. Presque tous furent malades. Et pendant la première semaine, on apercevait tous les jours quelque figure nouvelle qui surgissait un instant, pâle, défaite, attristée, pour s'enfoncer à nouveau dans ce tombeau double et mouvant, que chacun des deux ensevelis nomme sa chambre. Puis, peu à peu,

chaque mourant ressuscitait, se risquait dans le salon commun, et à mesure qu'il reprenait force et courage, hasardait sur le pont ses pas débiles. Mais la mer fut longtemps houleuse ; quelques-uns n'apparurent qu'au bout de dix jours.

D'autres, au contraire, faisaient contre l'Océan bon cœur, et, en dépit de leurs souffrances, se promenaient, s'agitaient et venaient à chaque repas tenter leur estomac, comme des convalescents qui s'essayent. Natures vivaces et résistantes qui triomphaient vite du mal de mer.

Quelques rares élus vivaient tranquilles comme les matelots mêmes. De ce nombre était un des personnages que nous connaissons déjà, Henri de Montfort, et un autre passager plus jeune que lui, plus petit, mais qui lui ressemblait de tournure. Il avait la barbe et les cheveux blonds, les yeux bleus, le nez droit, la bouche fermement dessinée : une tête d'ancien Franc, fière et belliqueuse. On les voyait se promener sur la dunette, soit ensemble, soit en compagnie du capitaine. Tous trois plaignaient et allégeaient de leur mieux les misères de deux passagères qui, comme eux, se tenaient constamment sur le pont : c'étaient les deux femmes que nous avons rencontrées chez l'armateur. La jeune fille n'était pas atteinte, mais elle souffrait à voir les tortures de sa mère qui se débattait, brisée, sous des souffrances indicibles. Veuve depuis longs jours déjà, mais courageuse et forte, la noble femme luttait contre le mal physique, comme elle luttait contre la douleur depuis des années. Dès le matin, elle montait sur la dunette, vêtue de grand deuil, frêle, digne, pâlie aux peines de son veuvage et de sa souffrance : elle s'asseyait épuisée d'être montée, promenait sur son front blanc se

mains plus blanches encore, et reprenant force à force de vouloir, elle relevait ses grands yeux noirs, qui révélaient l'énergie de son âme; puis sa bouche aux lèvres pâles, crispées sous la douleur, souriait aux soins de sa fille, enfant de seize ans, blonde et rose, qui tantôt essuyait le front de sa mère, tantôt arrangeait autour d'elle ses coussins d'appui.

La sympathie, cette fée douce qui va d'un cœur à l'autre, unissant les amis qui s'ignorent, avait passé entre madame Cerny et les deux jeunes gens; ils vivaient presque toujours réunis près d'elle. Parfois ils aidaient les deux femmes à marcher sur ce pont mouvant où ils chancelaient comme elles : et, moins triste, la malade raillait sa souffrance, et ses guides souriaient à la voir sourire.

Puis, née de la sympathie à l'ombre de l'habitude, l'amitié était venue, et avec le confiant abandon que les jeunes hommes ont toujours, surtout sous un regard de femme, tous deux s'étaient fait connaître peu à peu. Leur histoire était courte. L'un, le plus âgé, s'appelait Henri de Montfort.

Il appartenait à une famille originaire de Bretagne. Il avait trente ans. Orphelin dès l'enfance, tombé aux mains d'un tuteur indifférent, il avait été mis au collége; après quoi il avait fait son droit comme tant d'autres, c'est-à-dire qu'il s'était promené de la Chaussée-d'Antin à la place de l'École, en gaspillant le plus qu'il pouvait de sa fortune, de son temps et de ses sens. Chemin faisant, sans savoir ni pourquoi, ni comment, un amour sérieux lui était venu. Une amitié d'enfance qui dormait en lui insignifiante et méconnue, avait germé tout à coup et poussé en amour, comme une séve au printemps. Jeune, ardent, débordant d'affection,

il avait aimé avec tout l'affolement d'un premier amour. La jeune fille qu'il aimait avait partagé sa flamme, comme on dit dans les opéras-comiques. Elle le lui disait, du moins. Mais un soir le père avait apporté à sa fille un mari avec beaucoup d'écus. Alors, sachant compter, pensant que l'amour n'est qu'une chimère, trouvant qu'une robe à vingt volants sied mieux qu'une jupe unie, elle s'était vendue avec accompagnement de notaire et de prêtre.

Pour oublier, il s'était jeté tête baissée dans la vie turbulente : roulant son âme et son corps de passion en passion : se ruant du tapis vert au souper nocturne, de la fête privée à la fête publique; portant son cœur inassouvi tantôt à la femme du monde et tantôt à la courtisane; effleurant tout sans pouvoir s'arrêter : l'orgie, le plaisir et l'amour.

Cette bohême reprise après coup, bientôt l'avait fatigué comme un mauvais roman qu'on relit par ennui. Son âme s'y brisait, son cœur ne guérissait pas. Puis le hasard, ce railleur obstiné, lui faisait rencontrer partout celle qu'il aimait et méprisait à la fois. Trop fier pour devenir son amant, trop dégoûté pour continuer cette existence insipide, il résolut d'échapper brusquement à une vie qui le menait à la ruine, de déception en déception.

Que faire? 1830, tombé sur les siens, rendait les fonctions publiques pénibles à sa foi. Il avait tout métier en ennui, tout commerce en dédain. Il n'avait jamais su ni voulu calculer ce que peuvent produire des courbettes bien placées, ou des enseignes ou des prospectus menteurs. Il ne savait ni rançonner les pauvres, ni exploiter les riches, ni mentir à personne. Il se prit à voyager par l'Europe, revenant vers Paris à courts intervalles.

Puis peu à peu, oubliant, mais triste encore, trouvant plaisir à cette vie de voyages, il rêva l'Amérique : — et il partait pour longtemps, allant devant lui.

Le plus jeune n'avait que vingt-quatre ans; la fièvre politique qui fermentait alors l'avait emporté dans un de ses accès, et, rêvant république, il avait pris part aux sanglants combats de Paris. Blessé, vaincu, proscrit, rejeté par sa famille, amie dévouée du pouvoir vainqueur, il fuyait sous un nom d'emprunt. A Bordeaux, il avait reconnu M. de Montfort, avec lequel il s'était jadis rencontré dans le monde; grâce à lui, il avait obtenu un passe-port, et il partait au hasard, fuyant sa patrie, sans autres ressources que sa jeunesse et quelques louis qui lui restaient. Dans son enthousiasme, échauffé par ses derniers combats, il racontait le cloître Saint-Merri et ces batailles furieuses, derniers tressaillements d'une révolution. Alors des luttes ardentes surgissaient entre le jeune républicain et le capitaine, partisan déclaré de la royauté nouvelle. Madame Cerny intervenait : veuve d'un lieutenant-colonel tombé dans son devoir sous la balle d'un enfant émeutier, mais victorieux, elle avait la voix haute pour les condamner tous deux et demander leur silence. D'un mot, d'un regard, sa fille apaisait la fougue du jeune homme; Montfort raillait le capitaine; la paix se faisait sincère, mais peu durable, et ainsi passaient les heures de bord pour quelques-uns des habitants de *la Caroline*.

A part deux missionnaires, qui montaient aussi sur la dunette et se mêlaient parfois à ces conversations intimes, les autres passagers s'unissaient rarement à ce groupe. Les hommes de Dieu lisaient à demi-voix leurs livres de prières, causaient ensemble de leurs saints projets, ou s'informaient auprès du capitaine des mœurs du Brésil.

Le devoir et la foi les remplissaient tout entiers, et ils passaient au milieu de tous, graves, modestes et doux, étrangers aux choses de ce monde, le cœur tourné vers le Dieu qu'ils allaient enseigner.

Quant aux autres passagers, *la Caroline* en emportait de toute espèce. Il y avait un frère en deuil de son frère, qui, assis à la table du carré, griffonnait sans cesse des comptes de succession et calculait d'un air joyeusement funèbre l'héritage qu'il allait recueillir à Pernambuco; et un oisif d'ambassade qui retournait à Rio, guindé, gourmé dans sa nullité satisfaite, empalé dans son faux-col, parlant par sentences et plaçant à contre-sens des vers de Molière, qu'il écorchait et ne comprenait pas; et trois jeunes Brésiliens, l'espoir de leur ville, qui revenaient tout fiers de savoir se vêtir à la façon de messieurs les clercs de leur coiffeur, et qui, pour acquérir si nobles manières, avaient répandu à pleines mains l'argent de leurs familles pendant cinq années, si bien qu'ils s'en retournaient vides d'écus et de science, estropiant à la fois le français et la langue de leur patrie. Ils passaient leur vie de bord à jouer aux cartes dans le carré, ou faisaient cercle autour de dame Fœdora-Sémiramis. Les chatoyantes manières et les brillants atours de la passagère les avaient séduits; et, gourmés dans leurs plus voyantes cravates, gloussant des compliments fades, ils tournaient autour d'elle comme des turkeys d'Asie qui font la roue.

Pendant les premiers jours, la belle Parisienne, ainsi que l'appelaient ces messieurs, n'avait paru qu'à peine; elle craignait de céder en public à des souffrances, fatales à son visage; le hâle de la mer effrayait son teint, le mouvement du bateau dérangeait sa marche. Mais peu à peu,

reprenant haleine, elle s'était installée dans le carré, les mains armées d'une tapisserie à fleurs de soie voyantes, et là, tenant cour plénière, elle distribuait ses sourires et stimulait les fadeurs souffrantes de M. Vulgar. Mais le beau M. Vulgar était *à la cape*, comme disait le capitaine ; vainement il buvait grog sur grog ; à tous instants il lui fallait rentrer dans sa cabine pour cacher ses spasmes et ses pâleurs montantes. Et alors il eût tout donné, tout, jusqu'à son béret basque, et sa veste de velours à boutons têtes de chien, pour se retrouver encore à quelque hôtel du *Lion d'or*, régissant la table d'hôte. Il se plaignait à fendre l'âme, oubliait ses projets séducteurs et restait sourd aux bienveillants appels de sa dame suzeraine. La mer est sans pitié ; elle se plaît à déranger les triomphateurs, et ni les chaînes de Xerxès irrité, ni les soupirs des passagers conquérants ne calment les bonds de sa vague insensible et mouvante.

Le reste des passagers se composait de personnages vulgaires : aventuriers en quête d'or, qui partaient pour trouver sans travail, à l'étranger, une existence qui leur manquait dans la mère patrie ; à peine y avait-il parmi eux un commerçant sérieux. Les uns s'en allaient enseigner, envers et contre tous, leur langue qu'ils défiguraient, ou de la musique incomprise, ou de la peinture échevelée, ou de l'allopathie non ratifiée par la Faculté ; les autres partaient pour échanger des bijoux faux, du fer peint en acier, des étoffes passées de mode, contre les piastres ou le café du Brésil :

Mille chemins, un seul but.

Et tous, hommes et femmes, à jeun d'argent et de res-

sources, allaient tenter sous d'autres cieux une *occasion* : celle d'Europe étant devenue, dit le poëte,

> Si boiteuse et si chauve à force de courir,
> Qu'on ne peut à la nuque un instant la saisir.

Les premières semaines de la traversée s'écoulèrent monotones et favorables. Presque constamment le ciel fut d'un bleu d'azur, la brise fraîche et propice ; la mer soulevée par le vent courait en vagues blanchissantes, semblables à ces nuages entassés par flocons, qui bordent les horizons bleus aux matins des beaux soleils. Penché sous ses voiles gonflées, le navire tanguait à chaque lame ; sous sa proue le flot bleuâtre se frangeait de nuages d'argent, et l'écume déferlait bruyante au long de ses bords ; *la Caroline* courait rapide, ainsi que les alcyons qui suivaient son sillage, planant légers, sur les vagues ondulantes. Les traversées sont comme les nations : heureuses celles qui n'ont pas d'histoire !

De loin en loin, quand un navire passait signalé par les vigies, les oisifs du moment montaient sur la dunette ou passaient leur tête par-dessus le bastingage, regardant à tous yeux sans rien voir. Quelque matelot de quart sur le pont guidait leur recherche inhabile ; puis tous redescendaient, heureux d'avoir aperçu dans l'horizon une voile blanche perdue au lointain, comme une mouette sur les flots. Mais quand le bâtiment signalé courait dans les eaux du navire à distinguer sa coque ; quand des souffleurs passaient lançant par intervalles leurs trombes d'eau soudaines ; quand un requin escortait silencieusement le vaisseau, sans se mouvoir aux crochets bardés de lard que lui jetaient les matelots ; quand des marsouins arrivaient plongeant et roulant par les vagues écumantes, comme

des enfants qui jouent; quand la dorade aux reflets de cuivre tournait sans se prendre autour du chiffon perfide qui traînait à l'arrière, alors il y avait fête générale à bord. Les missionnaires quittaient le bréviaire, les causeurs s'arrêtaient, les joueurs laissaient leurs cartes, les rêveurs désertaient leurs rêves, les pauvres émigrants quittaient l'avant, puis, tous confondus, s'en venaient contempler l'événement. Et dans toutes les bouches on entendait alors, ou sur les habitants des flots, ou sur le navire qui passait, et des questions, et des récits étranges, et des commentaires plus longs encore que ceux dont les traducteurs modernes ornent les classiques. Passe-temps monotones, jouets d'enfants oisifs! Mais à regarder du haut d'une autre vie, qui donc ne joue pas ici-bas : l'enfant avec ses hochets, le passager des mers avec ses joies, le passager de cette terre avec ses vanités?

III

Les calmes, le devoir, le requin.

Si vous n'avez jamais senti la frénésie
De voir la main qu'on veut par d'autres mains choisie,
. . . .
Vous n'avez point aimé, vous n'avez point souffert.

VICTOR HUGO.

Trois semaines s'étaient écoulées; le navire avait déjà parcouru les trois quarts de sa route; encore quelques jours, et Maranhao devait apparaître. Mais, par trois degrés de latitude nord environ, les calmes survinrent : un

matin, le vent cessa. La chaleur, tempérée jusqu'alors par les brises de l'Océan, devint accablante. Le navire ne marcha plus qu'à peine. Les voiles encore agitées sous des souffles passagers, secouées par les vagues, battirent à bruits lourds au long des vergues; puis bientôt les pennons des mâts retombèrent immobiles; l'Océan s'unit; les voiles pendirent inertes, flasques comme des membres cassés. Calme plat. Partout une mer d'huile, une glace s'étendait, reflétant les rayons d'un soleil dévorant. Les débris qui tombaient du bord s'enfonçaient lentement sous les flots, ou flottaient immobiles au long du navire; pas une voile, pas un nuage à l'horizon. Le ciel, la mer, le bâtiment, tout était de plomb. Sans le soleil qui marquait les heures inflexibles, on eût pu croire qu'une léthargie avait pris le monde. Un ennui morose pesait sur tous et sur chacun, lourd comme une chape de damné dans l'enfer de Dante.

Vainement, à l'instigation du capitaine, les matelots essayaient tour à tour toutes les farces de bord, afin de rompre cette monotonie maladive; vainement Malcontent, toujours en quête de revenus, réussit à faire monter successivement dans les hunes quatre ou cinq passagers novices, que les matelots attachèrent et qui durent payer rançon pour leur délivrance : toutes ces joies retombaient sans écho : *la Caroline* s'ennuyait; le spleen, la tristesse, la colère saisissaient chacun tour à tour. Le capitaine se plaignait de tout et gourmandait les matelots sans motif; nos passagers de la dunette disputaient comme dans un club politique; les émigrants se battaient à tout propos. Le jeu seul réussissait à vivre. Cette passion, la plus forte des passions humaines, galvanise ses adeptes jusqu'à la mort. Mais les joueurs eux-mêmes se querellaient et ve-

naient par intervalles, comme les autres, consumer leurs yeux à chercher des nuages et à consulter les flammes des mâts, fixes comme des mortes.

Vingt jours, vingt éternités passèrent ainsi. La chaleur était pesante et morne. Pendant le jour, sur le pont, le soleil était de feu; sous le pont, dans le carré, on ne respirait pas. La nuit, les chambres étaient comme des gouffres embrasés. Montfort n'habitait plus sa cabine et dormait sur la dunette, tandis que son ami Paul *Desdichado*, comme il se faisait appeler, restait des heures entières enseveli dans la solitude de sa chambre. Les deux jeunes gens continuaient à s'isoler autant que possible des autres passagers; mais, depuis quelques jours, leurs conversations semblaient moins longues, moins intimes. On eût dit que l'ennui était tombé sur leur amitié. Paul surtout se tenait à l'écart pendant des heures entières, sombre, silencieux, et quand il revenait se joindre à ses amis, c'était à peine s'il prenait part aux conversations générales; des réflexions amères lui échappaient comme montées malgré lui de son cœur à ses lèvres. Des gaietés âcres, mordantes, corrosives, le prenaient par intervalles, plus tristes encore que son silence. Son visage pâlissait, ses yeux, rougis par les veilles, tantôt se fermaient à demi, comme épuisés, tantôt brillaient d'une flamme sinistre. Vainement ses amis s'informaient de son mal; le capitaine étalait des principes politiques inouïs de restriction; il restait sourd à ces attaques ou niait sa souffrance. La fille de madame Cerny elle-même, qui avait sur le jeune homme un empire si absolu, que devant elle il n'osait qu'à peine aborder ses théories politiques, Henriette, était impuissante à distraire cette douleur sourde. Il ne regardait plus la jeune fille, et répondait à peine aux

douces railleries qu'elle lui adressait sur ses noires pensées.

Un soir, ou plutôt une nuit, la plupart des hôtes de *la Caroline* s'étaient retirés dans leurs cabines, et le petit cercle du capitaine, comme on le nommait à bord, était seul resté dehors. La nuit était splendide : des milliers d'étoiles brillaient, et la lune inondait le navire de sa pâle clarté. On pouvait lire comme en plein jour. La fraîcheur de l'Océan montait peu à peu dans l'atmosphère, et de fois à autres on eût dit qu'un souffle de brise s'élevait par les airs, faible comme une haleine d'enfant endormi.

Montfort, assis sur la dunette, appuyé contre le mât d'artimon, contait une vieille légende mauresque, qu'il avait apprise à Séville, et qui peut-être, disait-il, était un peu *le Dernier Abencerrage*, ce rêve enchanté par Chateaubriand. Les deux passagères, à demi couchées sur leurs matelas de bord, écoutaient silencieuses, et le capitaine, étendu sur les cages à poules, fumait sommeillant à moitié. Paul était assis près de lui, sombre comme d'ordinaire.

La légende retraçait les malheurs de Boabdil, et le conteur peignait le roi déchu tourmenté par ses souvenirs, se cachant un jour sous des habits de chrétien maudit et revenant errer autour de Grenade; regardant comme un mendiant par-dessus les murs, et voyant son cheval favori battu par un muletier de Castille; puis mordu par ses chiens, méconnu par celle qu'il aimait, mourant de faim et de douleur sur le seuil de l'Alhambra de ses pères. Sa voix, tour à tour mélancolique et passionnée comme son récit, remuait le cœur de la jeune fille, qui l'écoutait toute penchée, et plongeait ses regards émus dans les regards du jeune homme.

Quand Montfort eut fini, Paul dit d'une voix stridente :

— Ce roi Boabdil n'a jamais su que pleurer comme une femme ; je le trouve lâche à soulever le cœur.

Et, se levant brusquement, il descendit dans sa cabine.

La jeune fille se tourna vers Montfort en disant :

— Il n'est plus aimable, votre ami ; qu'a-t-il donc ?

— Si vous ne le savez pas, mademoiselle, comment voulez-vous que je le sache ? répondit Montfort en souriant et d'une voix légèrement ironique.

— Suis-je donc fée, monsieur, pour lire dans les âmes ?

Puis elle ajouta à demi-voix et comme mentalement :

— Ah ! si j'étais fée...

Et son regard rencontrant celui de Montfort fixé sur le sien, elle se leva confuse, se tourna vers sa mère pour cacher la rougeur qui lui montait au visage, et dit :

— Mère, descendons-nous ? il est bien tard.

Montfort s'était levé ; le capitaine était endormi tout à fait. Madame Cerny suivit sa fille sans mot dire ; le jeune homme s'approcha pour conduire les deux femmes jusqu'à l'escalier qui descendait sur le pont du navire. A ce moment, la jeune mère se retourna vers lui brusquement, et lui dit à voix basse :

— Monsieur de Montfort veut-il m'attendre ici ? C'est un rendez-vous, ajouta-t-elle en souriant.

Et, en effet, une demi-heure après, elle reparaissait sur la dunette. Avec cet abandon tout-puissant que chaque femme, jeune ou vieille, sait prendre quand elle veut obtenir, madame Cerny saisit le bras du jeune homme et lui dit :

— La nuit est splendide. Voulez-vous faire quelques pas sur le pont ? Je vous dérangerai peu, car vous ne dormez pas durant les nuits. De ma cabine, je vous entends vous promener sans cesse au-dessus de ma tête ;

vous troublez mon sommeil, je veux troubler vos veilles.

Et en disant ces mots, sa voix se faisait douce comme une caresse, et elle s'appuyait davantage au bras du jeune homme.

— Vous savez, madame, combien je suis toujours heureux d'être près de vous, et...

— Oh ! ne faites aucune phrase, dit-elle ; je sais mes tempes bleuies. Vous n'êtes pas à un rendez-vous d'amour. Mais je suis mère, Montfort ; je vous crois loyal *caballero*, comme vous dites. Voulez-vous m'écouter et me répondre? Aimez-vous ma fille ?

— Madame, j'ai pour mademoiselle votre fille une affection réelle, mais...

— En d'autres termes, vous ne l'aimez pas ; je le savais, mais j'avais besoin de vous l'entendre dire. Eh bien, ma fille vous aime, ou plutôt va vous aimer. Vous le devinez, car vous devinez tout ; et sans savoir pourquoi, sans but : par ennui, par une coquetterie d'homme, comme nous avons nos coquetteries de femme, vous laissez voir à mon enfant tout ce que vous pouvez de votre cœur.

— Je puis vous assurer, madame, qu'aucune pensée mauvaise n'a pénétré mon âme.

— Je n'ai pas dit que vous vouliez séduire ma fille, monsieur de Montfort, puisque je vous ai dit : Je vous crois un loyal gentilhomme. Non. Mais vous vous faites aimer. Et tenez, votre ami Paul a tout vu, comme vous, comme moi, et c'est la jalousie qui depuis quelques jours le rend si sombre.

— Mais, madame, reprit Montfort de plus en plus embarrassé, vous me supposez, sur la misanthropie de mon ami, comme sur mademoiselle votre fille, une influence mystérieuse que je n'ai pas.

— Soyez donc ce que vous êtes, Montfort : loyal et bon. Ne vous retranchez pas dans des modesties perfides. Vous avez aimé, vous avez souffert, vous avez pris l'expérience des choses du cœur : vous savez, en un mot. Paul et ma fille sont des enfants qui ne savent pas. Vous êtes jeune et riche, Montfort. Je suis une pauvre femme qui n'ai que ma fille et qui suis seule pour veiller sur elle. Mon mari est mort pour nos croyances communes. En son nom comme au mien, je suis venue ce soir, sans hésiter, sans réfléchir même, vous prier et vous demander secours.

Montfort s'arrêta, prit les mains de madame Cerny, les porta à ses lèvres avec une affection pleine de respect, et lui dit :

— Je ferai tout, tout ce que vous voudrez, madame ; vous pouvez tout demander, comme si Dieu m'avait fait votre frère. Je vous donne ma parole d'honneur.

La pauvre mère sourit, laissa longtemps ses mains aux mains qui les retenaient, et ne les retira qu'en disant :

— La mère et la sœur vous remercient, Montfort. J'ai foi en vous, et je vais dormir heureuse.

Puis elle descendit auprès de sa fille.

Le jeune homme s'étendit sur le pont, et réfléchit longuement. Ces quelques paroles l'avaient profondément ému, il résolut de faire tout ce qui était en lui pour détourner sur Paul les pensées de la jeune fille. Comme le lui avait dit madame Cerny, il s'était aperçu de la préoccupation qu'il jetait dans l'esprit de cette enfant, et sans regarder dans l'avenir, il s'était complu dans cette pensée ; il s'abandonnait sans but à la satisfaction vaniteuse, mais douce, que toute créature humaine éprouve à se faire aimer. Frappé tout jeune dans ses plus chères croyances, fatigué de souffrir, il s'endormait à l'ombre de cette affec-

tion naissante, et son cœur dérivait à ce rêve, comme un malade las de veilles dérive au sommeil, oubliant peu à peu, mais souffrant encore.

Dès le lendemain, il commença d'éviter devant la jeune fille tous ces sujets d'entretien où l'âme se répand; où, cherchant les pensées d'un autre être, interrogeant les vibrations de son cœur, on s'efforce d'entraîner ses sympathies. Il évita de plonger par instants, comme il le faisait naguère, son regard doux et profond jusqu'au fond du cœur de cette enfant ingénue, qui palpitait sous le charme enivrant de se croire aimée. Il emprunta des livres au capitaine, apprit à faire le point et à commander la manœuvre; il descendit par intervalles jouer dans le carré avec les traitants vulgaires qui se contestaient des centimes et se disputaient durant une heure pour un coup douteux, lui qui jadis avait joué sur une carte la moitié de sa fortune! Il se fit peu à peu le rival de M. Vulgar, et se prit à déverser sur la marchande des soins et des éloges, si bien, que le malheureux commis faisait toilettes sur toilettes pour éclipser par ses attraits ce rival à la langue dorée. La modiste écoutait, incertaine encore, mais s'enivrant déjà de son tardif triomphe; peu importait à Montfort. Pendant ce temps la jeune fille oubliait jour à jour des rêves qui avaient failli troubler son cœur. Comme l'avait vu sa mère avec cette prescience, si grande parfois dans les cœurs de femme, qu'elle semble une seconde vue, l'enfant allait aimer; mais elle n'aimait pas encore. L'ennui du bord, la monotonie de la mer lui avaient fait prendre garde aux idées romanesques et généreuses que Montfort répandait dans ses causeries intimes avec une sorte de complaisance. La tête du jeune homme, mélancolique et rêveuse, avait occupé ses pensers de jeune fille;

sa coquetterie d'enfant avait désiré subjuguer cet homme, qui lui semblait grand parce qu'il avait souffert, et savait railler les passions dont il souffrait. L'oisiveté forcée de la mer, le désir de plaire, ce besoin d'affection qui monte aux cœurs de vingt ans, et les habiles causeries de Montfort faisaient germer dans son jeune cœur un amour naissant. Elle dédaignait Paul, qu'elle aimait cependant d'une affection véritable, et dont, en fille d'Ève qu'elle était, elle avait laissé croître l'amour à loisir.

La nouvelle conduite du jeune homme lui parut d'abord étrange : avec cette habileté féminine — qu'elles ont toutes, même celles qui sont encore ignorantes comme des anges, — elle railla ses ardeurs pour le jeu, ses compliments fades à la passagère en falbala, comme lui-même l'appelait. Mais il se défendit avec une politesse si enjouée, prétextant de la longueur des jours et de sa passion mal éteinte pour les cartes, qu'elle crut s'être trompée, et bientôt son cœur commença d'oublier les parfums enivrants d'amour qu'il semait naguère sur sa route. Paul, rassuré jour à jour, presque constamment seul sur la dunette avec les deux passagères, oubliait ses jalousies sombres. Madame Cerny, qui avait compris toute la valeur de ce jeune homme aux passions fougueuses, mais au cœur loyal, l'accueillait comme un fils aimé, et rêvait pour sa fille un avenir assuré sinon brillant. — Veuve, oubliée, tout entière au souvenir d'un mari qu'elle avait adoré, elle n'avait plus d'autre rêve ici-bas, que celui de voir son Henriette heureuse en ce monde. Dieu pourrait alors rappeler la mère. Mais elle avait hâte et son cœur saignait par intervalles, en pensant à sa santé fragile, à ses espoirs plus fragiles encore.

A quelques jours de la scène que nous venons de ra-

conter, un accident de mer faillit briser tout à coup son espoir et sa vie.

Les calmes duraient depuis plus de quinze jours, et le capitaine, pour retremper le moral affaibli de ses passagers, leur avait proposé de prendre des bains de mer. La chaleur était extrême, l'ennui profond, et sa proposition avait été accueillie avec enthousiasme. Sur l'un des côtés du navire il avait fait suspendre à deux vergues étendues au niveau de l'Océan une grande voile dont le milieu traînait enfoncé sous l'eau par un boulet en fer. Cette immense baignoire de toile, dont les bords se relevaient de tous côtés maintenus par les vergues, s'étendait le long du vaisseau sur un espace de quinze à vingt pas environ; chaque jour, matin et soir, les passagers descendaient pendant quelques heures s'ébattre dans l'Océan sans craindre les dangers de la pleine mer. Déjà presque tout le monde à bord, équipage et passagers, avait profité à plusieurs reprises du Frascati de *la Caroline*, ainsi qu'on nommait la voile, et chaque jour on attendait à bord l'heure du bain, comme on attend l'heure du médecin dans la chambre d'un malade.

Un soir où la chaleur avait été plus forte encore que de coutume, presque tous les passagers se baignaient. Les dames, à une extrémité, en robes ordinaires ou en costumes de bains de mer; les passagers, à l'autre bout ou dans le centre, selon leur audace, car par le milieu la voile entrait dans l'eau jusqu'à six ou sept pieds de profondeur. Paul enseignait tour à tour à la femme de l'un des passagers et à la fille de madame Cerny les mouvements nécessaires pour nager, comme fait un maître nageur aux bains de mer. Madame Cerny, un peu souffrante, regardait sa fille du haut de la dunette, et raillait

ses essais craintifs. Le capitaine et Montfort attendaient le départ des premiers baigneurs pour les imiter à leur tour; le jeune homme, habillé pour le bain, était assis sur le bastingage, causant avec Malcontent et jouant avec une hachette de bord, qui servait à ce dernier pour ajuster une pièce au bordage.

Le milieu de la voile, trop enfoncé dans l'eau par la pression des baigneurs qui s'ajoutait outre mesure au poids du boulet, laissait du côté de la mer une large ouverture sans rebord, et le capitaine venait de dire à Malcontent :

— Demain, tu reculeras les deux vergues, afin de laisser moins de mou à la voile. Les passagers peuvent tomber à la mer par cette ouverture, et les requins nous rendre visite.

L'heure du dîner approchait, et quelques passagers avaient déjà quitté l'eau.

Tout à coup, la voix du maître retentit :

— Un requin à bâbord!

Saisi d'effroi, chacun se rua vers l'échelle. Le monstre nageant presque à fleur d'eau, escorté de ses poissons pilotes, entrait par l'ouverture béante, fatal comme le destin. Mademoiselle Cerny était à quelques pieds de lui : au cri du marin, Paul s'élança vers la jeune fille; mais déjà la tête ronde et plate du tigre des mers s'agitait choisissant sa proie.

Rapide comme la pensée, Montfort, la hache en main, bondit du haut du bastingage à la tête du monstre; maintenu presque à fleur d'eau par la voile qui le gênait, le requin agita sa nageoire fourchue pour se retourner et saisir cette proie nouvelle; mais il n'eut pas le temps d'achever le mouvement commencé, Montfort saisissant d'une main, pour se soutenir, le bord de la voile, de l'au-

tre leva sa hache, et d'un seul coup, l'enfonça tout entière dans la tête du monstre. Le requin fouetta l'eau qu'il fit jaillir jusque sur la dunette, recula, puis disparut sous les flots, entraînant avec lui le fer meurtrier. Son sang teignit la mer. Le jeune homme se pencha sur le bord de la voile pour le regarder encore, mais il avait déjà disparu dans les profondeurs de l'Océan, laissant aux eaux bleues une traînée sanglante, qui serpentait sous les flots.

Cependant quelques passagers montaient précipitamment l'échelle de salut ; le reste se pressait au bas, s'écrasant les uns les autres pour monter, tous blêmes d'effroi.

Le bond de Montfort, son coup de hache, la fuite du requin, avaient été si rapides ; chacun était si occupé de lui-même, qu'excepté le capitaine, madame Cerny et Malcontent, qui avaient tout regardé du haut de la dunette, personne n'avait vu la fuite du monstre, et ne croyait encore à sa disparition. Les bords de la voile l'avaient d'ailleurs caché à la plupart des baigneurs.

— Est-il parti ? demanda Paul qui soutenait Henriette à demi évanouie.

— Oui, dit Montfort, et pour toujours.

Mais les passagers n'écoutaient même pas, ils continuaient à monter. Montfort aida Paul à faire franchir l'échelle à Henriette, et resta seul dans la voile. Au bout d'une minute, il remonta. Comme il arrivait sur le pont, le capitaine vint à lui et lui dit : — Mon cher ami, permettez-moi de vous remercier au nom de tout le navire.

— Il n'y a vraiment pas motif, reprit ce dernier ; le monstre s'enfuyait quand je suis tombé à l'eau. C'est mademoiselle Cerny qui doit remercier Paul, car c'est lui qui l'a soustraite aux dents du requin.

Le capitaine s'écria : — Pensez-vous donc, jeune

homme, que mes vieux yeux ne sachent plus rien voir?

Mais Montfort, traversant les passagers, rentra dans sa cabine pour changer de vêtements. La plupart des baigneurs l'imitèrent. Le capitaine appela Malcontent, et lui redisant la réponse du jeune homme, lui demanda si, lui aussi, n'avait pas vu le coup de hache. Pour toute réponse, le maître lui montra le sang qui tachait encore les bords de la voile au niveau de l'eau; puis il ajouta à demi-voix :

— Mais s'il a peur que mademoiselle ne le sache, c'est son affaire et pas la nôtre, capitaine.

Le vieux marin ne dit rien et remonta sur la dunette. Cependant les passagers s'étaient vêtus à la hâte pour revenir plus vite causer de l'événement qui les avait mis en déroute. M. Arthur Vulgar, qui le premier était remonté à l'échelle, et n'avait pas même vu le requin, estimait sa longueur à quarante pieds au moins, et prétendait que ses yeux brillaient comme des escarboucles!

Bientôt, la cloche du dîner sonna, — chacun descendit; les passagers qui n'étaient pas encore sortis de leur cabine apparurent tour à tour. Pendant tout le repas, il ne fut question que du requin.

M. Arthur demanda à Montfort pourquoi il s'était jeté à l'eau si brusquement. —Votre chute, dit-il, m'a fait encore plus peur que tout, et je vous ai pris pour le requin.

Le jeune homme sourit avec un indicible dédain et se borna à répondre :

— J'ai eu presque aussi peur que vous, monsieur; seulement notre effroi s'est traduit de différentes manières, il m'a fait tomber à l'eau et vous a fait fuir.

Un ou deux passagers affirmaient avoir vu le bras du

baigneur s'abattre sur le monstre, et prétendaient même que le sang avait jailli.

Mais le jeune et blond diplomate qui occupait le centre de la table, et dont les rares paroles faisaient oracle, dit d'un ton sentencieux :

— Je vous demande pardon, la chute de monsieur a en effet effrayé le monstre, qui s'est sauvé; rien de plus. Le seul homme qui se soit montré plein de courage en cette circonstance est M. Desdichado, qui, bravement, a saisi mademoiselle Cerny et l'a entraînée vers l'échelle. J'étais parfaitement de sang-froid; j'ai tout vu.

Dans sa terreur, il avait failli se noyer au fond de la toile pour se sauver plus vite.

Le sang monta au visage de Montfort; ses sourcils se joignirent, contractés sur son front; il redressa la tête, et il allait adresser au fat malencontreux un sanglant démenti; mais, au moment même, madame Cerny sortait de sa cabine, suivie de sa fille encore pâle d'effroi. Son front redevint calme, il regarda la pauvre mère en souriant, et dit avec un léger tremblement dans la voix, reste de sa colère éteinte :

— Oui, madame, cela est vrai, sans mon ami Paul votre fille était morte.

Madame Cerny regarda le jeune homme sans rien dire. Un sourire erra sur ses lèvres pâles; puis, regagnant sa place à table, entre le capitaine et Paul, elle exprima à ce dernier, en quelques paroles, la reconnaissance qu'elle éprouvait. La jeune fille se joignit à sa mère en rougissant. Le futur ambassadeur acquiesça de la tête, et chacun se prit à féliciter Paul. Mais celui-ci accueillit ces hommages sans rien dire; il ne cessait de regarder Montfort, qui détournait la tête, et se montrait empressé, plus

encore que de coutume, autour de dame Sémiramis, dont il s'était fait le voisin. La belle Parisienne déclara que ce souvenir seul lui faisait venir la *chair de poule*, et demanda qu'on n'en ouvrît plus la bouche de toute la soirée. Montfort joignit sa voix à la sienne. Le jeune diplomate, qui craignait vaguement de voir démentir le mensonge qu'il se soupçonnait d'avoir fait, déclara que c'était assez de paroles pour un requin qui s'était enfui comme un lâche. Quelques causeurs obstinés continuèrent à célébrer à voix basse la grandeur du monstre et leur propre courage dans cette épreuve. Mais M. Arthur ressaisit le sceptre de la conversation, et, déclarant que dès demain il se baignerait comme d'habitude, il se prit à raconter des histoires de commis voyageurs en péril, puisées dans *la Vie et les aventures de Mandrin*.

Le dîner fini, chacun retourna à ses occupations favorites: les uns, au jeu; les autres, au cigare; nos amis, à leurs entretiens. Montfort rentra un instant dans sa cabine pour laisser la conversation s'engager avant de remonter sur le pont. Mais Paul le suivit, et prenant les deux mains de son ami :

— Henri, lui dit-il, Henri, j'ai deviné ce que je n'ai pas vu. C'est vous qui nous avez sauvés. Pourquoi vous taisez-vous? Je vais tout raconter à madame Cerny et à sa fille.

— Enfant que vous êtes! dit Montfort, ne voyez-vous donc pas que cette enfant vous aime, que sa mère vous aime, et qu'il est tout simple d'épouser son sauveur? Et véritablement, sans vous, j'arrivais trop tard.

— Oh! reprit le jeune homme, je comprends tout maintenant. Tout! Montfort, vous avez tout deviné! Oh! mais j'étais fou alors, et je doutais de vous! Et puis, je l'aime tant, que ma tête se perd.

— Eh bien, soyez sage aujourd'hui, et, sur votre âme, taisez-vous.

— Non, dit-il, je ne me tairai pas. Et il ouvrit la porte de la cabine; mais Montfort l'arrêta, lui expliqua si noblement qu'il n'aimait pas Henriette et n'en était pas aimé, que révéler ce qui s'était passé, c'était initier tout le monde à leurs secrets intimes, le forcer tôt ou tard à chercher querelle à ce fat menteur, et rendre mademoiselle Cerny la fable du navire; il fit tant et si bien, que le jeune homme consentit à garder le secret jusqu'à l'arrivée.

Les deux jeunes gens remontèrent sur le pont, auprès de madame Cerny et de sa fille. La veuve tendit une main à chacun d'eux. Henriette pria Montfort de lui expliquer enfin pourquoi il s'était jeté à l'eau, si ce n'était pas pour frapper le requin, mais il répondit en riant :

— Monsieur l'ambassadeur ne l'a-t-il pas deviné? j'ai fait de la prose sans le savoir. Puis il parla d'autre chose. Madame Cerny vint à son aide, et la conversation prenant un autre cours, la jeune fille oublia ses questions, se tourna vers Paul, qui la regardait inquiet de sa pâleur, et lui tendit la main en disant :

— Mon sauveur, je vous remercie, et je remercie Dieu d'avoir été sauvée par vous.

Le jeune homme rougit de bonheur tout en regardant son ami, et cette soirée s'écoula pour lui délicieuse et rapide, comme le premier aveu d'un premier amour. Tandis que sa fille causait avec Paul, madame Cerny, prenant le bras de Montfort, le conduisit au bout de la dunette, et là, s'appuyant tout entière sur son bras, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, mais sans faire un geste, en regardant la mer, elle lui dit :

— Montfort, je vous remercie pour mon enfant, car vous avez été son sauveur; pour la mère, car vous êtes pour elle plus qu'un frère par la nature; vous êtes le frère de mon choix et de mon cœur.

Puis, afin de ne pas exciter la défiance de sa fille, elle passa la main sur ses yeux pleins de larmes, se retourna souriante et continua de se promener sur le pont, d'un air indifférent.

La soirée s'écoula sans autres incidents. Montfort s'endormit sur la dunette, heureux du plus grand bonheur de ce monde : du devoir accompli!

Le lendemain au matin, malgré la nuit, qui avait réchauffé les courages, personne n'osa se baigner. Le diplomate prétexta la migraine, M. Arthur se leva trop tard. Paul, Montfort, le capitaine et deux ou trois passagers aguerris à la mer se baignèrent seuls, et il est probable que le bain du soir n'aurait pas eu plus de succès, mais le vent se chargea le jour même d'excuser désormais les trembleurs. Vers le milieu du jour, quelques nuages apparurent; un souffle de brise rida la mer; les vergues furent retirées, et *la Caroline*, toutes voiles dehors, glissa sur les flots, lente, incertaine encore, comme un malade qui se lève.

Deux mois après on lisait dans les journaux de Maranhao :

« M. le vicomte de Cinnamon, attaché à la légation de France, vient d'arriver d'Europe. Aussitôt son entrée dans nos murs, le président l'a envoyé féliciter, et il n'est plus question ici que de la belle conduite de ce jeune diplomate, qui, seul et au péril de ses jours, a sauvé les passagers d'un requin monstrueux. »

Et un peu plus tard, sur un autre hémisphère, les parents de M. Vulgar, son patron et ses concitoyens se passaient de main en main, comme un diamant nouveau, une longue et belliqueuse épître de leur courageux ami; et chacun se pâmait d'effroi, puis d'orgueil, au récit de la bravoure victorieuse de son sublime Hippolyte.

Les jugements d'ici-bas s'égarent parfois; il faut savoir en souffrir et ne s'en étonner pas, puisque l'éloge ou le mépris sont choses humaines. Mais la conscience satisfaite, juge suprême, console les âmes froissées, car l'arrêt sans appel n'est pas de ce monde.

IV

L'équateur, la jangada, la terre.

> Il tourne ses regards aux bords qu'il a quittés,
> Et regrette trop tard les loisirs du rivage.
> Ah! qu'il voudrait alors, au toit de ses aïeux,
> Près des objets chéris présents à sa mémoire,
> Coulant des jours obscurs sans péril et sans gloire,
> N'avoir jamais laissé son pays ni ses dieux!
>
> LAMARTINE.

Un vent chaud, faible, humide, soufflant tantôt d'un bord, tantôt de l'autre, remplaça pour *la Caroline* le calme absolu qui avait si longtemps enchaîné ses voiles. Le navire fit quelques milles en demi-route; mais bientôt de gros nuages noirâtres envahirent l'horizon, et des pluies tombant par ondées versèrent sur le vaisseau toutes les cataractes du ciel; chaque grain durait une heure ou deux

et s'éloignait. Alors les passagers remontaient sur le pont, rappelés par un rayon de soleil ; mais aussitôt paraissait au vent quelque nuage grisâtre qui venait, traçant au-dessous de lui, dans le ciel et sur la mer, une traînée blanche comme une fumée, et bientôt la pluie inondait le navire par larges gouttes pressées et chaudes.

La Caroline était dans le *Poteau noir* ou *Pot-au-noir*, car les matelots qui ont baptisé cette partie de l'Océan, ne peuvent pas s'entendre sur l'orthographe du nom.

— *Pot-au-noir*, disait le capitaine, parce que ce ciel ressemble au pot au noir d'un peintre ; cloaque sombre dans lequel viennent converger les vents généraux de l'Atlantique, apportant des nuages de tous les points de l'Océan et les roulant par spirales infinies dans ce vaste entonnoir.

— *Poteau noir*, disait le second, parce que c'est le poteau fatal du carrefour, d'où les navires ne peuvent sortir, retenus par des charmes invisibles.

Et, à l'appui de son dire, il citait l'histoire d'un navire hollandais, Juif errant de la mer, qui avait dormi autour de ce poteau funeste, pendant si longtemps, qu'une génération avait vécu et disparu à son bord ; pendant si longtemps, que le mousse, parti d'Amsterdam enfant imberbe, avait été trouvé vieillard à la barbe blanchie, seul vivant encore.

Depuis deux semaines entières, les pluies et la discussion se renouvelaient incessantes. Et pendant ce temps *la Caroline* n'avait pas fait dix lieues en bonne route ; nul ne pouvait prévoir la fin de ces calmes à pluies diluviennes. L'inquiétude prenait le capitaine ; l'humidité qui régnait avait pourri plusieurs tonneaux de biscuit ; les vivres de bord, que la parcimonie de l'armateur avait ménagés, avançaient rapidement ; les provisions des émigrants

étaient épuisées, et vingt bouches nouvelles retombaient à la charge du navire. Les passagers maugréaient, réduits au lard salé; et déjà le capitaine avait annoncé la mise à la ration, lorsque le vent fraîchit tout à coup, apporté par un nuage, et le navire reprit sa marche. La joie reparut au front de chacun. Le mal de mer, que ramenaient les flots déchaînés, en tempéra les excès chez quelques-uns; mais à l'Océan le calme est le pire de tous les maux, et la tempête fut la bienvenue. Elle dura peu d'ailleurs, ne brisa rien à bord, et rendit à *la Caroline* le vent qui l'avait quittée depuis si longtemps. Bientôt le capitaine annonça le passage de l'équateur pour le lendemain.

Malcontent, le maître, attendait ce moment, comme, enfant au collége, on attend son dimanche. Il avait combiné tout un appareil de poulies, de costumes et de plaisanteries ondoyantes, à faire mourir les matelots de joie et les passagers de souffrances.

Le soir même, vers cinq heures, on entendit un bruit ressemblant, à ne pas s'y méprendre, aux grondements répétés de la foudre. Trois matelots et trois caisses en bois, installés dans la grande hune, imitaient de leur mieux, les unes sous les autres, ce bruyant passe-temps de Jupiter.

Lorsque la foudre eut plus que suffisamment grondé au gré des auditeurs, la grêle, figurée par une pluie de haricots secs, tomba sur le pont, distribuée rudement par des matelots montés sur les vergues.

Enfin la grêle cessa à son tour, et une voix sonore, partant de la grande hune, héla le navire :

— Ho! du navire?

— Ho! répondit le capitaine.

— Le nom du bâtiment?

— *La Caroline.*

— D'où venez-vous?

— De France.

— Où allez-vous?

— Au Brésil. Et vous?

Aussitôt, comme réponse, on vit descendre par l'étai du grand mât un postillon avec fouet, bottes, chapeau de cuir, culotte blanche, veste courte. Puis au bas de l'étai qui vient aboutir au mât de misaine, surgirent tout à coup, comme par enchantement, un gros ours blanc, tenu en laisse par un meunier à la figure et aux vêtements enfarinés, au chef coiffé d'un immense bonnet de coton.

Le postillon arriva : aussitôt, entre lui, le meunier et l'ours, commença toute une série de saluts, de cérémonies et d'embrassades à outrance. Mais l'ours serra trop fort le postillon, qui se fâcha contre le meunier. Une discussion parut s'élever entre les trois amis, pacifique d'abord, comme entre des plaideurs qui se contiennent, puis bientôt, fortement assaisonnée d'injures, de gestes et de coups retentissants, saupoudrée sans cesse par la farine du meunier dont les poches semblaient intarissables.

Enfin, le postillon réussit à faire entendre raison à ses deux interlocuteurs, car il enfourcha paisiblement l'ours, c'est-à-dire un gigantesque matelot qui marchait à deux pattes, et démenait les deux autres avec des gestes de prédicateur.

Ainsi monté, il se rendit à l'arrière, escorté du meunier qui distribuait sur sa route de la farine et des bons mots très-pimentés. Le capitaine était sur la dunette, entouré des passagers attirés par cette scène. Arrivée devant lui, la burlesque ambassade s'arrêta respectueusement; l'ours retomba à quatre pattes, le meunier interrompit sa farine, le postillon descendit de sa monture, salua le capitaine et

lui remit une lettre écrite, dit-il, par le dieu Neptune en personne.

Le capitaine prit la lettre, elle portait en substance: que le dieu ayant appris la prochaine arrivée de *la Caroline* dans son royaume, annonçait au capitaine que, par égard pour lui, M. Sharp, vieil ami du dieu, il le recevrait bien, et viendrait le lendemain avec toute sa cour lui rendre visite. Et en vrai dieu, qu'il était, Neptune apparemment professait un mépris souverain pour nos lois humaines, car les formes du langage et de l'orthographe étaient violées à chaque mot, de la plus outrageante façon.

M. Sharp se souciait médiocrement des politesses de la divinité marine, aussi répondit-il au postillon :

— Tu diras à ton dieu que je le dispense de sa visite. Il y a des dames à bord; elles auraient peur d'un vieux laid comme lui : qu'il se borne à vous visiter vous autres.

— Mais, capitaine, hasarda Malcontent, — ou le postillon, — si les passagers consentent...

— Ceux qui consentiront iront sur l'avant avec toi. Là, faites ce que vous voudrez ; mais si vous jetez une goutte d'eau aux autres, foi de Sharp, je vous retranche tous de vin jusqu'à Maranhao.

Les matelots connaissaient leur capitaine. Quand il avait dit non, Neptune en personne ne l'aurait pas fait changer d'avis. Le trio des ambassadeurs s'en retourna l'oreille basse.

Mais M. Sharp leur fit donner un quart de vin, comme indemnité pour leur joie trompée, et la gaieté régna sur le pont jusqu'à l'heure du coucher.

Dès le lendemain matin cependant, Malcontent, tenace comme un Breton qu'il était, vint de nouveau supplier le capitaine. Mais M. Sharp fut inflexible, et le maître gas-

pillait en vain sa plus câline éloquence, lorsque M. Arthur parut sur la dunette. Il avait ouï dire qu'on passait la ligne le jour même, et venait prier le capitaine de la lui montrer.

Le vieux marin se tourna vers Montfort et son ami, qui riaient à demi, et leur dit en anglais :

— S'il ne mériterait pas le baptême !

Le maître comprit. Il se tourna vers le commis avec un air de respect parfait et lui dit :

— Si monsieur le comte veut...

Par une raillerie que le passager prenait pour des égards, Malcontent ne parlait jamais à M. Arthur sans lui donner ce titre...

— Si monsieur le comte veut, l'équipage possède une lorgnette à cet effet, je la lui prêterai. Et puis, si monsieur le comte daigne diriger une cérémonie qui se fait en l'honneur de la ligne, les matelots seront heureux d'être présidés par un passager comme monsieur le comte.

Et, en parlant, il gardait respectueusement la main à son bonnet, comme un soldat qui salue son officier.

Le commis hésitait. Il avait entendu vaguement parler du baptême et des supplices des passagers. Mais il voulait voir la ligne. D'ailleurs, ne présiderait-il pas la cérémonie? Qu'avait-il à craindre? Une seule chose l'arrêtait encore. Peut-être serait-il obligé à débourser, et M. Arthur n'aimait pas à débourser. Mais le maître connaissait son avarice, car le commis n'avait rien donné aux matelots pour l'arrimage de ses malles, ce que Malcontent ne lui avait pas pardonné. Il devina ce qui se passait dans l'esprit du vaniteux passager, et reprit d'une voix plus respectueuse encore que la première fois :

— Si monsieur le comte nous fait l'honneur d'agréer

notre supplique, selon les usages du code maritime, ce seront les autres passagers qui payeront le vin et la dépense; monsieur le comte sera exempté de toute contribution, vu l'honneur qu'il nous fera.

M. Arthur accepta. — S'il y a besoin d'une reine... ajouta-t-il, en pensant à dame Fœdora, qu'il désirait associer à ses dignités. Mais le capitaine se hâta de l'interrompre, en disant au maître :

— C'est assez, prépare ta cérémonie et laisse les autres passagers en repos.

— Oh! du moment où nous avons un président, tout ira bien, reprit Malcontent.

Il alla retrouver les matelots, et M. Arthur descendit au carré, gourmé dans une attitude pleine de réticences orgueilleuses. Il initia seulement dame Fœdora à sa bonne fortune; la belle Parisienne répondit par un sourire. Mais elle jouait, et n'écouta même pas ce que son admirateur lui disait à voix basse.

Le maître, vêtu en Neptune, vint bientôt chercher M. Arthur. Les matelots le suivaient déguisés en tritons et en néréides, avec des perruques en étoupe, des cornes, du noir de fumée et de la couleur sur la figure et les vêtements. La cérémonie devait se passer sur le toit du rouf, de façon à ce que tout le navire pût assister au spectacle.

Là, un fauteuil élevé était préparé au pied d'une sorte de dais ou de potence, sur le sommet de laquelle était un baquet de bord plein d'eau, et d'où pendait un morceau de toile à voile peint en bleu, qui figurait la voûte du ciel. M. Arthur ne vit que le trône, sans soupçonner cette nouvelle épée de Damoclès. Il s'assit. Aussitôt deux matelots amarrèrent aux bras et aux pieds du fauteuil, par-dessus le patient, deux fortes barres de bois pour l'empêcher de

se relever. Mais le commis n'avait encore goûté qu'aux joies de l'espérance, et ne songeait pas à se soustraire aux honneurs qui l'attendaient. Il se renversa sur le dos de sa chaise avec un air digne afin d'écouter Neptune, qui venait à lui la tête ceinte d'un diadème de raisins des tropiques [1], tenant son trident d'une main, et de l'autre caressant sa barbe d'étoupe.

— Je suis le dieu Neptune ; voyageur, que veux-tu ?

M. Arthur ôta son béret rouge à gland tricolore, et répondit d'une voix de circonstance :

— Monsieur le dieu, je veux voir la ligne. Sur l'ordre de Neptune, le mousse, qui trébuchait dans les jupons goudronnés d'une jeune néréide, apporta une vieille lorgnette du bord, engluée de poix-résine, qu'il présenta au voyageur.

— Thétis, ma fille, dit le dieu, soutenez la lorgnette.

L'enfant prit la longue-vue, la tenant inclinée vers l'horizon, et d'une main il la soutint à la hauteur des yeux du passager, tandis que de l'autre il étendait et maintenait par le travers du verre un fil blanc, collé d'un bout à son index, et de l'autre à son pouce.

M. Arthur regarda, et se tournant vers les autres passagers, d'un air satisfait et capable, il s'écria : — Je la vois, je la vois parfaitement !

Le capitaine et quelques passagers sourirent en murmurant à demi-voix des épithètes qui n'étaient pas en l'honneur du crédule voyant. Mais parmi les spectateurs, tous trop éloignés pour avoir vu la manœuvre du mousse, plus d'un se promit de voir à son tour, et beaucoup en-

[1] On nomme ainsi une plante marine qui ressemble à des raisins jaunes et se rencontre en mer, surtout entre les tropiques.

vièrent à leur collègue l'honneur d'avoir vu le premier cette ligne vantée.

Aux grands succès, les grands revers. Tandis que le commis rendait la lorgnette au mousse, qui le regardait sérieux comme un page de théâtre, le dieu Neptune se tourna vers les spectateurs.

— Mesdames et messieurs, dit-il, le vénérable père Sharp (et il porta la main à son diadème), en nous faisant sa demande de passage à travers nos États, nous a présenté vos passe-ports. Nos ministres les ont examinés, vous êtes tous en règle : mais les papiers de monsieur ne mentionnent pas son baptême; nul ne doit entrer dans mon royaume sans baptême, et il se retourna vers M. Arthur.

Ce dernier ne riait plus. Il ne savait pas encore ce que voulait le dieu; mais ses deux petits yeux railleurs qui luisaient comme des charbons sous leurs sourcils d'étoupe, lui promettaient malheur; il essaya de se lever, et se trouva soudé à sa chaise. Force lui fut de rester en repos.

Neptune fit un pas vers lui, et s'appuyant à deux mains sur son trident, dit d'une voix sépulcrale :

— Passager, vous sentez-vous pur comme l'eau de la mer, pur comme l'étoile polaire, pur comme un faubert neuf, digne du baptême?

Le jour se fit dans la cervelle épaisse du beau commis, et il reprit d'une voix brève : — Déliez-moi, Malcontent, je vous donnerai une piastre.

— Après? murmura le matelot à voix basse, et levant la tête vers le ciel, il s'écria :

— Mon frère la Pluie, le passager demande le baptême, et mes ministres sont prêts.

A l'instant, comme par enchantement, le baquet amarré

au sommet du dais versa méthodiquement tout son contenu sur la tête de M. Arthur. Il fit un soubresaut formidable pour s'échapper, mais la chaise et les liens tenaient bon. Quand tout fut versé, aux éclats de rire des passagers, Neptune reprit son air grave, et dit au patient, qui le regardait abruti et secouant l'eau dont il était couvert :

— Mes ministres vont te faire jurer les lois de mon royaume et te marquer de la poussière sacrée.

Et aussitôt les matelots défilèrent un à un devant le supplicié en murmurant une des phrases consacrées de la grande litanie du baptême.

— Jures-tu de ne jamais épouser la fiancée d'un matelot ?

— Jures-tu ? etc.

Et après chaque question, chaque demandeur, armé d'un sac en papier rempli de suie pulvérisée, s'arrêtait comme pour écouter le serment et lançait le contenu de son nouvel encensoir au visage du patient ; si bien qu'à la fin de la cérémonie, sa figure et ses vêtements n'avaient plus couleur humaine. Le malheureux écumait et trépignait, ivre de fureur, d'eau et de poussière. Mais la chaise de torture était solide, et de nouvelles cérémonies allaient avoir lieu en son honneur, lorsque le capitaine, sur les instances de madame Cerny, ordonna au maître de le délivrer. Les barres transversales qui le retenaient furent enlevées, et l'infortuné voulut se lever. Horreur ! la chaise se levait avec lui. Un des matelots l'avait détachée de l'échafaudage qui la fixait sur le rouf, et le siége et le dossier enduits de goudron adhéraient à sa personne, comme un conteur ennuyeux dont on ne peut se délivrer. Enfin, tant bien que mal, il se sépara de cette dernière ennemie en lui laissant des lambeaux de vêtements, affiches déchi-

rées de son occupation présidentielle, et descendit du rouf sous les saluts railleurs des matelots.

Au pied de l'échelle se tenait le mousse toujours vêtu en jeune néréide :

Cet âge est sans pitié.

Il s'avança d'un air gracieux vers le noyé, et lui barra le passage en disant :

— Mon beau passager, vous êtes baptisé; je vous demande en mariage.

Mais il n'eut que le temps de s'effacer contre un mât pour esquiver le châtiment que M. Arthur destinait à cette suprême injure.

L'enfant rejoignit en riant les matelots, qui préludaient déjà par un intermède bachique aux mascarades sans fin de ce grand carnaval des mers. Le passager fut obligé de traverser les émigrants qui, pressés sur sa route, riaient à perdre haleine; il allait en tous sens, se heurtant à eux, sans retrouver son chemin, ébloui de poussière et de fureur; et les émigrants riaient plus fort, et le malheureux étouffait de rage, regrettant trop tard et la terre, et la France, et ces hôtels dont il était l'orgueil. Deux heures après, il reparut au dîner du bord, bruyant, radieux, gonflé de lui-même comme si le baptême n'avait point passé sur son front.

Les individualités vaniteuses, qui font métier de rechercher l'éclat et les bruyants triomphes, moissonnent bien souvent plus de honte que de gloire, plus d'affronts que d'honneurs. Mais les déconvenues glissent sur elles sans les abattre, et la honte n'a pas prise sur leurs âmes vulgaires, phalènes stupides, qui volent à tous les feux,

éblouies de lumières, avides de clartés, brûlant leurs ailes affolées, retombant mutilées, mais remontant toujours vers ces feux trompeurs qui les attirent !

La Caroline cependant poursuivait sa course, et le capitaine espérait voir la terre le lendemain. Les passagers le pressaient de plus en plus de leurs questions oisives sur le jour de l'arrivée, la distance, etc. Mais, habitué depuis longs jours aux impatiences curieuses de ses hôtes, le vieux marin avait des phrases toutes faites qui répondaient à toutes les questions, et qu'il distribuait sans s'importer des demandes. Il ne communiquait ses espoirs qu'à ses passagers de prédilection.

Quand le soleil du lendemain se leva pour *la Caroline*, on découvrit au lointain, par l'avant du navire, une large bande jaunâtre qui tranchait sur les flots bleus de l'Océan et embrassait tout un côté de l'horizon. Le capitaine descendit dans sa cabine, consulta ses cartes, ses calculs, et passa sur l'avant pour mieux examiner l'Océan. Bientôt il fit jeter le plomb de sonde et monter un matelot en vigie. Il était visiblement inquiet, et regardait sans cesse par sa longue-vue cet horizon jaune dont *la Caroline* se rapprochait toujours. Vainement il recherchait dans sa pensée ce que pouvait être cette lueur immense. Un reflet sous le soleil? mais le ciel était sans nuages, ce n'était pas un reflet du ciel. Un ras de marée? mais les ras de marée, si fréquents dans ces parages, n'ont cette couleur jaune que dans les eaux de l'Amazone.

Soudain, il se tourna vers son second et lui dit :

— C'est l'Amazone, il n'y a qu'elle qui puisse tracer sur l'Océan ce vaste sillage.

— C'est impossible, reprit le second; nous devons être à deux degrés sud de la bouche du grand fleuve. Mon

point nous place par le travers de Maranhao, près d'arriver.

— Et le mien aussi; mais, grâce aux nuages, nous n'avons pas d'observations depuis plusieurs jours; l'estime et la montre se trompent. Ceci ne peut être que l'Amazone. D'ailleurs, nous allons le voir de suite : quand nous serons dans ces eaux blanches, l'eau sera douce.

Une heure s'écoula ainsi, et *la Caroline* était entrée depuis quelques minutes dans la zone de mer qui occupait si fort le capitaine. Des deux côtés du navire, un flot terreux, jaune, avait remplacé le flot limpide et vert de l'Atlantique. Le capitaine fit tirer un seau d'eau le long du bord, et apporter un verre. Il goûta : l'eau avait le même goût que l'eau de mer ordinaire, mais contenait un limon jaune, qui, en quelques minutes, déposa au fond du verre une couche terreuse.

Une heure après, il recommença cette expérience : l'eau était plus épaisse encore, et lui sembla moins salée, moins âpre que l'eau de mer ordinaire. Le second et Malcontent, consultés, partagèrent cet avis. Enfin, au bout de trois à quatre heures, une troisième expérience donna de l'eau saumâtre seulement, et qu'à la rigueur on aurait pu boire. Il n'y avait plus de doutes à conserver, le navire était dans les eaux de l'Amazone, c'est-à-dire hors de sa route, au nord, emporté sur Cayenne ou la Martinique par les courants du grand fleuve.

Le capitaine n'attendit pas plus longtemps : il fit porter au sud en côtoyant autant que possible les bords des flots bleus qu'on apercevait encore, de manière à ne pas s'écarter de la côte, et cependant à ne pas s'en rapprocher trop, dans la crainte des bas-fonds, des courants et de la prororoca.

Il avait déjà navigué dans ces parages, et savait que les flots de l'Amazone, pendant ses grandes crues, arrivent comme une avalanche, entrent dans l'Océan jusqu'à vingt ou trente lieues, puis inclinent et dérivent peu à peu vers le nord-ouest, pour suivre les courants de l'Atlantique en prolongeant la côte d'Amérique jusqu'aux Antilles. Ainsi, — pour employer une comparaison sensible aux yeux, afin d'être compris, — ainsi, par les jours de grande pluie, on peut voir, du haut des ponts, les eaux fangeuses des ruisseaux de Paris entrer dans la Seine, refouler ses flots, puis suivre son courant général, tout en gardant longtemps encore sur ses bords une homogénéité rapide, boueuse et noirâtre. Telles arrivent les eaux jaunes de l'Amazone dans les flots bleus de l'Atlantique.

Les voiles avaient été orientées pour courir dans cette direction, et le timonier, surveillé par le capitaine, gouvernait de façon à ne pas s'écarter de la ligne bleuâtre qu'il avait à sa gauche, lorsque le matelot de vigie cria : « Une voile sous le vent ! » Le capitaine fit porter dessus, et moins d'un quart d'heure après, une jangada de la côte arriva dans les eaux de *la Caroline*. Elle courait au plus près, bondissant à chaque lame et penchée sous sa grande voile latine; elle arriva bientôt par le travers. Les passagers se pressaient sur le pont pour voir l'étrange radeau, première apparition d'un monde nouveau. Trois hommes étaient debout sur la jangada. Tous trois avaient le même costume, c'est-à-dire un pantalon rougeâtre, qui commençait au nombril et s'arrêtait au milieu du mollet; leurs têtes et leurs corps bronzés étaient nus sous le soleil. Leurs pieds baignaient dans l'eau de la mer qui passait à chaque vague sur les arbres ronds et lisses du radeau. L'un était un mulâtre presque nègre,

Son crâne monstrueux et crépu, sa barbe aux poils rares, noirs, crépus également, ses yeux ronds à prunelle noire sur un blanc jaunâtre veiné de sang, son nez épaté, sa bouche à lèvres épaisses, son col court, ses larges épaules, tout un corps athlétique, lui donnaient un air de bestialité brutale, répugnant et hideux. Les deux autres étaient des Indiens, comme l'indiquaient assez leurs figures larges, rouge d'acajou clair, leurs cheveux lisses, leur œil chinois petit, noir et perçant.

Un quatrième habitant de la jangada portant de plus que les autres une chemisette blanche et un chapeau de paille, sortit de la cabine en feuilles qui s'élevait au milieu du radeau. Il paraissait être le chef, sinon le maître des trois autres. C'était un blanc rougi au soleil, mais jeune encore, blond roux, avec des yeux gris vifs, et une barbe entière. Quand son bateau fut près de *la Caroline*, à se faire entendre, il monta sur une planche placée devant sa cabine, à trois pieds au-dessus du niveau du radeau, et demanda en portugais si on ne voulait pas lui vendre du vin.

Le capitaine lui dit d'attacher sa barque au navire et de monter à bord.

Un des matelots jeta une amarre; le mulâtre la prit, accosta la jangada, et l'homme à la chemise, saisissant les deux tire-vieille qui pendaient à l'échelle, sauta sur la lisse, et de là sur le pont.

A ce moment, la fille de madame Cerny se pencha à la mer du haut de la dunette pour voir de plus près le radeau, et son regard se croisa avec celui du mulâtre. Elle se sentit comme blessée, mordue par cet œil fauve, et se rejeta en arrière en murmurant : — Oh! le vilain homme! il m'a fait peur.

Et pâlissante elle se rejeta en arrière brusquement, perdue d'effroi. Paul et sa mère furent obligés de la soutenir, car elle défaillait. Il y a parfois des pressentiments si étranges qu'ils sont comme une seconde vue, et que les hommes même les plus sceptiques s'abandonnent à y croire. Cependant, il en est des pressentiments comme des rêves, comme des prophéties, comme de tous les calculs vains que l'homme, être aveugle et plein d'orgueil, fait sur un avenir qu'il ignore. Si les événements que ses désirs ou ses terreurs prévoient, se réalisent apportés par le hasard, le charlatan monte au rang d'augure, le voyant se change en inspiré, le rêveur devient esprit sublime, et l'inutile Cassandre est saluée fille des rois, prophétesse et sacrée. C'est le succès qui fait les prophètes, comme il fait bien souvent les grands hommes d'ici-bas.

Madame Cerny et Paul rassurèrent la jeune fille, et l'image du mulâtre s'effaça bientôt de ses yeux, chassée par ces pensées d'arrivée que la venue du radeau faisait germer dans son esprit comme dans celui de tous les habitants de *la Caroline*. Elle se prit même à regarder de nouveau les habitants étranges de cette barque plus étrange encore, et peu à peu, ses yeux s'accoutumant à l'allure sauvage de ces hommes, elle regarda sans pâlir leurs têtes brunies et farouches. Le mulâtre, cependant, ramenait sans cesse sur elle son regard fauve, et une idée fixe semblait s'être emparée de cette tête inintelligente. Ainsi, quand un vautour vient planant sur les plaines, en quête de proies, si quelque agneau bondissant lui apparaît tout à coup, il tourne la tête, et des convoitises s'allument dans ses prunelles rondes et brillantes.

En sautant sur le pont, le blanc de la jangada jeta de tous côtés un regard inquisiteur, salua les passagers qui

l'entouraient, et tendit la main au capitaine en disant, à la façon brésilienne :

— Viva. Bonjour. Comment est votre seigneurie? — Bien, reprit le capitaine. — Mais le vieux marin était embarrassé. Son vocabulaire portugais n'était pas étendu; à peine savait-il quelques phrases; moins ignorant du moins que la plupart des Français, qui sont et restent les plus ignorants de tous les hommes quant aux langues vivantes. Il pria l'un des Brésiliens présents d'adresser pour lui quelques questions à son visiteur; et tous trois descendirent dans sa cabine, au grand désappointement des passagers, qui durent borner leur curiosité à la contemplation de la jangada. Mais bientôt, à leur demande, l'un des deux Brésiliens restés sur le pont interpella les habitants du radeau :

— D'où êtes-vous?

— Du Para! répondit le mulâtre.

— Sommes-nous loin de la terre?

— Oui, à plus de quinze lieues.

— Que faisiez-vous en mer?

— Nous allions à Bailique par le large, quand le patron vous a aperçu et est venu vers vous pour acheter du vin.

— Et vous, vous allez à la *Cayenne*?

— Non, au Para.

— Qu'êtes-vous et qu'avez-vous là, sous le toit de votre jangada?

— Du poisson salé et de la farine de manioc. Nous sommes pêcheurs.

Un dialogue d'une nature semblable avait lieu dans la cabine du capitaine. Le vieux marin ne s'était pas trompé, il était dans les eaux de l'Amazone par le travers de la grande bouche.

Le capitaine demanda à l'étranger s'il connaissait ces parages, et s'il voulait pour un bon prix le guider jusqu'en vue de Salinas, à l'entrée de la bouche sud de l'Amazone, où se tiennent les pilotes chargés de conduire les navires au Para.

— Je suis moi-même pilote de Salinas, répondit l'inconnu, et je vous conduirai jusqu'au Para si vous voulez; mais combien me donnerez-vous?

Le capitaine promit quarante piastres, et le marché fut conclu par l'organe du passager brésilien, qui traduisait pour les deux interlocuteurs.

Le nouveau pilote assura que si le vent continuait à souffler du nord-est, comme il soufflait en ce moment, le navire serait en pleine rivière avant deux jours. Puis il déjeuna avec les passagers, qui lui faisaient grand accueil, heureux de se savoir près du port, et de voir enfin un habitant de cette terre après laquelle ils couraient depuis tant de jours. Le capitaine fit apporter du vin extra. M. Arthur but à la santé de l'inconnu en lui débitant en français une tirade de questions et de compliments, dont ce dernier ne comprit pas un mot, et la gaieté générale qui précède les arrivées s'empara des convives.

Le pilote cependant s'informait avec une curiosité persistante de la nature du chargement du navire, et du nombre d'hommes qui étaient à bord. Les Brésiliens satisfirent tant bien que mal à ses questions; bientôt il demanda la permission de renvoyer son canot et ses hommes à l'île de Bailique pour vendre son poisson salé, et descendit à son bord afin de donner quelques ordres et de prendre des vêtements; là il emmena sous son toit le mulâtre que nous avons vu, et causa longuement avec lui à voix basse, dans un dialecte à la fois indien, portugais

et créole français, sorte de patois usité par les Indiens et les métis qui errent sur les confins de la Guyane française et du Brésil. Il remonta à bord de *la Caroline;* le capitaine donna aux trois hommes une bouteille d'eau-de-vie et du lard salé; le mulâtre hissa la voile rougeâtre de la jangada, largua l'amarre qui la retenait, et le frêle esquif partit en bondissant sur les cimes des vagues, léger sur l'eau comme un oiseau plongeur; un quart d'heure après il avait disparu dans l'horizon qui miroitait sous le soleil en feu de l'équateur.

Malcontent le suivit longtemps des yeux, puis secoua la tête en disant :

— Tout cela n'est pas clair : Bailique est au nord, et le radeau court sud-ouest... Ce mulâtre et son patron le pilote ont des figures vent de bout... Je vas communiquer mon impression à l'ancien.

Et s'approchant du capitaine, il lui dit :

— Capitaine, est-ce que Bailique a changé de place; la jangada court sud-ouest. Il a une tête qui ne me revient pas, votre pilote.

— Ah! ah! reprit M. Sharp, tu es toujours le même : tu te prends d'amitié ou de haine sans savoir pourquoi. C'est quelque brave pêcheur qui fait un peu de contrebande entre Cayenne et le Para.

Le maître s'en retourna en murmurant :

— Je vous aurai toujours averti, capitaine.

Le vieux marin réfléchit une seconde; puis allant chercher le Brésilien qui lui avait servi d'interprète, il le pria de demander au pilote pourquoi son bateau allait du côté opposé à l'île de Bailique.

La question fut faite. Elle troubla visiblement l'étranger; mais il se remit presque aussitôt et répondit que ses

gens, ne sachant pas, comme lui, se servir de la boussole, n'osaient point aller à Bailique par le large. — Ils ont pris peur, ajouta-t-il, et retournent en vue des îles de Bragança, pour de là traverser la bouche du fleuve en droite ligne, et gagner Bailique en prolongeant Curua et Marineiro.

Le capitaine, auquel le passager traduisit cette réponse, regarda le pilote d'un air soupçonneux, puis descendit dans sa cabine vérifier sur la carte la possibilité de ces assertions. Tout était parfaitement naturel, et déjà il avait repris confiance dans l'inconnu, lorsque Montfort arriva vers lui en disant :

— Capitaine, je vous avertis que votre pilote n'est pas Brésilien. Je viens de causer avec lui en espagnol, et j'ai reconnu l'Américain. Je lui ai demandé s'il n'était pas né aux États-Unis. Il a répondu que non en rougissant. Mais il est Anglo-Américain, j'en suis certain ; et son cigare qu'il mâche en fumant, la roue du gouvernail qu'il sculpte avec son canif, sont là pour attester le Yankee... Et puis, il m'a fait d'étranges questions sur la richesse de la cargaison, le nombre des matelots et passagers. Enfin cet homme a une figure fatale qui respire le crime... Croyez-moi, défiez-vous !

— Malcontent m'en a dit autant que vous, répondit le capitaine. Il paraît que votre sympathie pour le maître, va jusqu'à partager ses antipathies. Je vous remercie, toutefois, mon cher Montfort ; je veillerai.

Puis, en disant ces mots, il serra cordialement la main de son passager et remonta avec lui sur le pont.

Au bout de quelques minutes, il fit jeter le plomb de sonde, qui marqua cinq brasses.

— Oh ! oh ! dit-il, nous approchons beaucoup de la terre !

Il prit son Brésilien à part et le pria de demander au pilote pourquoi il approchait si près de la côte.

Ce dernier répondit avec une aisance parfaite :

— Nous sommes en ce moment par le travers de Mexiana. Je vais prendre le canal qui sépare cette île des Frescas, afin d'être à la nuit dans le grand chenal de Marajo, et demain nous doublerons la pointe de Magoari pour entrer en rivière. Ce n'est pas l'entrée ordinaire; mais le navire étant hors route et ne pouvant reprendre la pleine mer, qu'en perdant deux ou trois jours, c'est le chemin le plus court.

Cette réponse était juste de tous points : le capitaine inclina la tête en signe d'approbation. Le navire cependant poursuivait sa route, et le vent fraîchissant d'instant en instant, le pilote annonça à ses compatriotes brésiliens que Mexiana serait en vue avant la fin du jour : en effet, vers quatre heures environ, un matelot cria terre par bâbord, et presque aussitôt terre par tribord. Tous les passagers se précipitèrent à l'avant pour mieux voir, et bientôt deux lignes de verdure apparurent aux yeux de tous. Par le mirage, elles semblaient danser au-dessus des flots et se perdre dans l'horizon resplendissant, comme de grands oiseaux volant à fleur d'eau. Mais bientôt les arbres se détachèrent et prirent pied : puis grandirent, pressés comme des blés dans nos plaines : puis enfin *la Caroline* entra dans leur ombre, qui se projetait lointaine sur les flots de la mer : et le splendide spectacle d'une terre équatoriale se déroula sous les yeux éblouis des Européens.

A gauche, Frescas et ses îlets s'élevaient sur les flots comme des montagnes de verdure; leurs hautes cimes apparaissaient dorées aux derniers rayons du soleil, tandis que leurs bases ensevelies dans une obscurité nais-

sante s'étendaient à l'infini, formant corps avec les ombres mêmes qu'elles répandaient sur les flots. A droite, on découvrait la plage jaune de Mexiana qui fuyait vers le nord-est, baignée dans la mer et se perdant à l'horizon. Mais à l'entrée du canal vers lequel arrivait *la Caroline*, la plage cessait, et la grande île déroulait jusque sur l'Océan sa forêt vierge et sombre.

Le navire, porté par le vent et la marée montante, courait rangeant le rivage, et chacun mesurait du regard ces grands arbres séculaires, aux troncs droits, tantôt chargés de verdure, de fleurs et de lianes pendantes, tantôt nus, morts, dénudés par les vents. Tout à coup la forêt cessa; une échappée de soleil se fit éblouissante, et une prairie dont l'œil ne trouvait pas la fin s'ouvrit devant le navire, comme une oasis dans le désert : bientôt des arbres étendirent à nouveau leur grand rideau monotone. Puis la savane reprit, et un troupeau de bœufs roux, épars sur la plage, apparut subitement.

Quelques animaux se baignaient dans les flots de la mer; les uns nageaient en soufflant le long du rivage, les autres, à moitié dans l'eau, levaient la tête et regardaient étonnés l'apparition qui troublait leur solitude. Mais la grande masse du troupeau était à terre, paissant à pas lents dans la prairie, ou couchée par les hautes herbes. Aussi loin qu'on pouvait voir, on voyait se dresser leurs têtes mouvantes s'étendant sur la plaine, comme un océan de vagues vivantes. D'hommes et de guides nulle part; rien que la savane peuplée d'animaux prenant dans la nuit tombante des formes étranges, colossales.

Et chacun regardait, silencieux, ce grand panorama de la nature équatoriale; dans le lointain, l'Océan luisant par lames d'or aux obliques rayons du soleil couchant;

mais, près de terre, se couvrant déjà d'ombres grandissantes, çà et là des îles de verdure, tantôt sombres, tantôt éclairées par d'obliques clartés; une forêt profonde et solitaire; des plaines sans fin peuplées de taureaux sauvages! et cette nature grandiose, décuplée sous les ombres de la nuit, apparut aux imaginations fatiguées de la mer, comme une terre fantastique peuplée d'êtres plus fantastiques encore.

Mais bientôt le soleil ne laissa plus sur l'horizon qu'une lueur pâlissante, qui se perdit comme un reflet de lointain incendie. Des étoiles solitaires apparurent dans les cieux. La nuit prit la terre et l'Océan; les vivantes images qui saisissaient les yeux des passagers s'effacèrent dans l'ombre : la rêverie envahit les cœurs; chacun se reploya sur lui-même, pensif, en songeant à cette nature déserte, immense, silencieuse, qui s'ouvrait devant lui comme un abîme inconnu. L'avenir s'assombrit, le passé remonta. Un instant les misères humaines qui emportaient tous ces hommes loin de la terre natale, leur troublèrent le cœur comme des cendres tombant dans une eau dormante; puis peu à peu ces misères descendirent englouties, éteintes dans un passé disparu, et l'image de cette France, quittée pour toujours peut-être, se redora dans le lointain : souvenir enchanteur et perdu!

V

Le fleuve des Amazones. — Le carbet indien. Le serpent à sonnettes. — L'amour.

> To be, or not to he, that is the question : —
> . . . . To die; — to sleep; —
> To sleep! perchance to dream: — . . . .
>
> SHAKSPEARE.

Avant de suivre *la Caroline* et ses passagers dans leur nouveau voyage, il est nécessaire, pour l'intelligence des récits qui vont suivre, d'expliquer, par une courte digression, l'hydrographie de l'Amazone et la partie de continent qu'elle arrose. Aussi bien, nous poursuivons ainsi en même temps notre but principal, qui est de faire connaître l'Amérique du Sud, cette terre promise, encore déserte, mal connue, qui dort en attendant son heure.

L'Amazone est le géant des fleuves. Elle a 1,200 lieues (4,800 kilomètres) de cours, de sa source à sa bouche. Sur sa route elle reçoit deux cents rivières, dont trente qui lui vomissent plus d'eau que n'en vomit la Seine à l'Océan, onze fortes comme le Rhin, et six aussi grandes que l'Amazone elle-même. Elle sillonne, par ses propres flots ou par ceux de ses tributaires, 25 degrés en latitude sur 30 degrés en longitude, c'est-à-dire un périmètre de six-cents lieues sur sept cents lieues! C'est le plus grand système hydrographique du globe terrestre; c'est le réseau le plus vaste, le plus complet, le plus facile de

routes naturelles, qui existe et ait existé jamais dans le monde connu.

Prenant sa source à cinquante lieues de Lima, presque en vue du Pacifique, elle traverse en sinuant l'Amérique du Sud dans sa grande largeur, et va se jeter à l'Atlantique, sous l'équateur, à quelques lieues de notre colonie de Cayenne. Sur sa route, par elle-même ou par ses affluents, elle arrose en partie le Pérou, la Bolivie, le Brésil, l'Équateur, la Nouvelle-Grenade, le Venezuela, les Guyanes anglaise, hollandaise et française; cinq républiques, un empire, et trois colonies européennes.

L'Amazone se déverse à la mer par deux grandes bouches que l'île de Marajo ou Johannès, qui a cent quatre-vingts lieues de tour, sépare l'une de l'autre.

La plus grande de ces deux bouches, la seule et véritable entrée du fleuve, la clef de toute l'Amérique du Sud, est la bouche nord ou de Macapa, qui jadis et pendant longs jours a appartenu à la France. C'est sur cette bouche, à cinquante lieues en rivière, sur la rive gauche du fleuve, qu'est située Macapa, la forteresse brésilienne choisie et commencée par les Français.

La seconde bouche, la plus large sans interruption d'îles, mais de beaucoup la moins importante, est la bouche sud ou du Para, qui a toujours appartenu au Portugal ou au Brésil, sa colonie émancipée. C'est sur sa rive droite, à trente lieues en rivière, qu'est située la ville de Belem ou Para, capitale de la province de ce nom, le seul port brésilien ouvert sur l'Amazone au commerce étranger.

La bouche nord, celle qui est voisine de notre Guyane, vomit à la mer un volume d'eau si considérable, qu'à l'inverse de ce qui se passe pour tous les fleuves tributaires de l'Atlantique, les marées de l'Océan n'entrent pas dans

son lit. C'est le fleuve, en quelque sorte, qui refoule la mer : en ce sens que, par le travers de la bouche de Macapa jusqu'à plusieurs lieues au large, en plein Océan, l'eau reste douce, tandis que dans toutes les rivières qui se jettent à l'Atlantique, parfois jusque très-loin dans leur cours intérieur, l'eau est salée ou tout au moins saumâtre. Les marées de l'océan Atlantique sont moins fortes, il est vrai, sur les rivages de l'Amérique que sur ceux de l'Europe; la mer ne marne que de huit à douze pieds sur la côte nord du Brésil et des Guyanes. Mais cependant ces marées y sont si puissantes encore, que le mouvement de recul, le contre-courant qu'elles impriment aux eaux de l'Amazone, court dans le grand fleuve jusqu'à Gurupa, à quatre-vingts lieues en rivière; et que le temps d'arrêt, c'est-à-dire l'élévation des eaux qui s'amassent refoulées par la marée montante, se ressent à chaque marée jusqu'au-dessus d'Obidos, à cent quatre-vingt-dix lieues dans le fleuve. On peut comprendre, d'après ces données, l'importance de l'Amazone et la masse d'eau qu'elle apporte à l'Atlantique.

La bouche sud, la bouche portugaise, par laquelle on entre au Para, jette à la mer un volume d'eau beaucoup moindre, et rentre dans la condition ordinaire de tous les fleuves. Les marées de l'Océan y remontent régulièrement et complétement comme dans les autres rivières, envahissant son lit, refoulant les eaux douces et les remplaçant par de l'eau salée, puis saumâtre, jusqu'à quinze lieues environ dans l'intérieur. A raison de cette dissemblance et par suite d'intérêts locaux, quelques auteurs ne reconnaissent même pas la bouche du Para comme une des bouches de l'Amazone. Mais cela est une erreur matérielle dont il est facile de se convaincre quand on regarde

attentivement le système hydrographique de ces contrées.

Les deux bouches de l'Amazone sont, comme toutes les entrées de rivières, encombrées par des alluvions de différentes natures : parcelles terrestres arrachées par le grand fleuve au continent américain. Ces alluvions sont de terre ou de sable, cachées ou non cachées, fixes ou mouvantes.

Les bancs de terre pure ou de sable mélangé de vase, et découvrant à basse mer, sont devenus ou deviennent, sans exception, des îles plus ou moins recouvertes de végétation. Elles sont très-nombreuses et forment à la bouche de l'Amazone un immense delta demi-noyé, dont la fertilité est inouïe. Marajo est une de ces îles, et probablement la première formée de toutes, comme semble l'indiquer la configuration de son sol.

Les bancs de sable pur ou qui sont sans cesse recouverts par les flots de la mer sont en général arides et sans aucune végétation; quelques-uns cependant, selon leur profondeur sous les eaux et leur composition, sont chargés de plantes et de hautes herbes. Parmi ces bancs, les uns sont perpétuellement recouverts par les eaux de la rivière; les autres découvrent à mer basse, laissant voir au milieu des flots jaunes et luisants de la mer amazonienne, de vastes plages grises ou jaunes, sombres ou éclatantes, selon le soleil, au-dessus desquelles viennent voltiger et s'abattre des oiseaux de toute espèce.

Les bancs mouvants qui se forment et disparaissent, apportés par une crue, remportés par une autre, sont rares à la bouche même du fleuve. Les bancs fixes, c'est-à-dire existant depuis longues années, se modifient par le temps, comme toutes les choses de ce monde, croissant ou décroissant, s'élevant ou s'abaissant, se déplaçant en

partie selon les courants qui les viennent heurter, mais gardant un aspect, une situation, une élévation générales qui les font reconnaître.

Dans les pays civilisés, des phares, des balisages, des signes quelconques indiquent au navigateur les écueils qu'il doit éviter ou la route qu'il faut suivre. Ainsi, aux États-Unis, par exemple, on trouve des phares si multiples, si habilement placés, qu'il y a des rivières dans lesquelles on pourrait à la rigueur se passer de pilote; mais il n'en est pas ainsi dans l'Amazone. Par incurie, impuissance, ou plutôt par défiance soupçonneuse des étrangers, aucun travail humain n'enseigne aux navires l'entrée ni la navigation du grand fleuve. Pour toute cette bouche immense de rivière, ce delta gigantesque qui a quatre-vingts lieues d'ouverture et des centaines d'îles, on compte un phare, — un seul, — celui de Salinas; encore est-il situé sur la côte de l'Océan, hors la rivière; de telle sorte qu'en venant d'Europe, pour reconnaître ce phare il faut dépasser l'entrée du fleuve.

Mais la navigation de l'Amazone et de ses affluents, de leurs sources à la bouche, est le moindre souci des nations éparses sur leurs rives. Aucune d'elles ne semble s'inquiéter en fait de cette voie toujours ouverte, la plus magnifique machine civilisatrice qui ait été donnée à l'homme par la Providence [1]. Pas plus au Brésil qu'aux républiques espagnoles, on ne trouve dans le bassin de l'Amazone ni un phare, ni un port, ni un quai, ni un mouillage : pas même un anneau pour accrocher son bateau. Partout,

[1] Le Brésil et le Pérou font en ce moment quelques efforts pour la navigation du grand fleuve, et une ligne de vapeurs brésilio-péruviens, partant de Bélem, parcourt la rivière depuis la bouche jusqu'aux bas rameaux de la Cordilière péruvienne.

partout, la nature est là, telle que Dieu l'a créée; l'homme n'a rien planté; rien, pas même une perche pour le guider à travers l'œuvre de Dieu, et approprier à ses besoins ce monde splendide. Il s'est construit des maisons pour s'abriter, pour dormir à l'abri du soleil; rien de plus. Et si, par une catastrophe, notre race blanche venait à disparaître du bassin de l'Amazone, cette occupation deux fois séculaire ne laisserait pas plus de traces que n'en laisse aujourd'hui la race indienne. Les jésuites qui, seuls, commençaient à bâtir une civilisation réelle, ont du moins laissé des églises et des couvents, dont les ruines éparses attestent leur passage à travers ce désert. Mais en fait de travaux pratiques, construits par les nations qui vivent sur les bords du fleuve depuis plus de deux cents ans, nous n'en connaissons qu'un seul : un fossé d'un quart de lieue, sans berges, sans maçonnerie, qui joint deux rivières l'une à l'autre auprès du Para : que les Portugais qui l'ont construit ont décoré du nom de canal d'Igarapé-Mirim, et qui maintenant va se comblant, sans entretien, sous les alluvions du fleuve, se fermant jour à jour par la végétation de l'équateur.

L'exemple des Américains du Nord qui, tout d'abord, aussitôt qu'ils arrivent dans un pays, et quel que soit leur petit nombre, construisent un hôtel, une église, un chemin, n'a pas profité aux Américains du Sud. Et c'est surtout dans ces efforts pratiques de l'homme aux prises avec la nature vierge, que paraissent les dissemblances du génie des deux races.

Le Saxon du Nord, à peine tombé sur un sol, s'en empare et le façonne à ses besoins : bâtissant, défrichant, creusant ou nivelant sa route, élargissant son canal, s'installant largement lui et sa lignée, selon ce qu'il veut faire.

Et l'année n'est point écoulée, déjà la scierie marche, la mine est ouverte, la céréale pousse, la forge est allumée; puis des planches, du blé, du fer, descendent jusqu'au marché voisin, par le fleuve ou par un railway fait à la hâte.

L'homme du Sud émigre en commerçant colporteur et nomade, traînant avec lui quelques pauvres marchandises d'Europe qu'il revend à prix excessifs; ou s'il se fixe et choisit une résidence, il campe sur un étroit espace, défriche à la hâte ce qu'il lui faut de terre pour vivre, et vit là : calme, insoucieux, pêchant ou chassant, prenant la vie indienne sans s'inquiéter de la forêt qui l'envahit, de son ruisseau qui se ferme : toujours prêt à repartir, à changer de *sitio*, à porter ailleurs son humeur et son canot voyageurs.

Quels sont les motifs de cette dissemblance profonde? différence de race, ou de climat, ou de gouvernement, ou de richesses naturelles, ou de besoins? Toutes ces causes y contribuent sans doute. Dans quelles proportions? nous ne savons, et d'ailleurs ce n'est ni notre tâche ni notre goût de critiquer les uns pour vanter les autres; nous constatons, rien de plus. Le génie humain est comme la nature, varié, et c'est cette variété même qui fait le charme du voyage. Si on trouvait partout des gens prétentieux, guindés, cravatés, étriqués dans leurs vêtements noirs, vivant fiévreusement de bourse ou de chiffres alignés, à quoi servirait de quitter Paris et l'Europe? Et d'ailleurs, qui donc ici-bas pourrait dire, qu'il fait meilleur à vivre la vie anxieuse, avide du pionnier de Nord-Amérique, que le sommeil insouciant, calme, paresseux de l'Américain du Sud?

Mais sans dénigrer les douces quiétudes des uns, sans

encenser les allures fiévreuses des autres, on peut, du moins, chercher à prévoir l'avenir, en étudiant le présent.

C'est le sort commun du monde que tôt ou tard la civilisation prend le désert, que le belliqueux absorbe le timide, que l'aventureux avide envahit le tranquille insoucieux. De l'Italie à l'Hindoustan, d'Attila à Gengis-Kan, c'est l'histoire éternelle de l'humanité; c'est le sort de l'Amérique du Sud d'être envahie tôt ou tard par l'Américain du Nord.

Déjà le bassin de l'Amazone, et les splendeurs de sa terre, de son fleuve, de son climat, de sa végétation sans égale, ont tenté les convoitises de la race saxonne. Déjà ses émigrants descendent par groupes isolés sur cette terre promise. Les premiers efforts d'émigrations puissantes, ou d'occupation par force, n'ont pas réussi, mais d'autres réussiront tôt ou tard. Seules, des nationalités modernes peuvent conjurer cet avenir, arrêter les États-Unis et leur inondation croissante; car la race indigène qui peuplait l'Amérique du Sud est une race fatalement condamnée, qui s'en va mourante au souffle de la race blanche. C'est une triste nécessité de l'émigration, mais c'est une nécessité fatale. Partout où le blanc met un pied colonisateur et victorieux, la race indienne recule, s'efface et meurt. A la Louisiane, au Canada, aux Antilles, à Cayenne, aux Marquises, à Tahiti, sous la France; au Niagara, au Missisipi, aux Rocheuses, sous l'Amérique du Nord ou l'Angleterre; au Pérou, au Mexique, aux Antilles aussi, sous l'Espagne; au Brésil, sous le Portugal; à la Guyane, sous la Hollande; partout l'Indien disparaît. Quant aux nègres et aux mulâtres, en Amérique, ils sont impossibles à former une nationalité.

Seule, la race blanche peut donc s'arrêter elle-même,

en opposant une digue à celle de ses nations dont elle redoute la puissance envahissante. Si l'Europe ne veut pas que l'Américain du Nord s'étale tôt ou tard sur les deux Amériques, deux barrières seules peuvent l'arrêter selon nous. La réunion des nationalités qui possèdent les diverses parties de l'Amérique du Sud, — ou des émigrations venues d'Europe, fortifiant nos colonies européennes, se ravivant jour à jour au souffle de la mère patrie, et s'élevant comme des digues entre les faiblesses de l'Amérique du Sud et les ardeurs de l'Américain du Nord.

Mais la réunion des nationalités espagnole et portugaise qui peuplent l'Amérique du Sud, est difficile, sinon impossible. Déjà divisées de nations, de mœurs, d'intérêts, elles ne réussissent même pas à garder le repos intérieur. Des révolutions, des guerres vaines, absorbent la vitalité des unes; la vanité, passion fatale des faibles, éblouit les autres; et tous, divisés d'efforts, de moyens, de but, tendent tour à tour les mains vers leur puissant voisin. Un jour ou l'autre, ils le laisseront poser un pied fatal sur la terre conquise par leurs belliqueux ancêtres.

Ainsi, pour ne parler que du bassin de l'Amazone, une division éternelle, irréconciliable, règne entre les divers détenteurs de ce splendide réseau politique et commercial. Tous, plus ou moins, sont en querelles ouvertes ou latentes avec leurs proches voisins quant à leurs limites; tous, plus ou moins, sont en discussion quant à la navigation de la rivière.

Les uns, les cinq républiques, disent au Brésil : « Nous sommes assis sur le fleuve ou sur ses affluents, ce sont nos eaux qui le forment; nous avons le droit de suivre nos eaux jusqu'à la mer. L'Amazone est la seule route de l'Amérique intérieure : par nos provinces intérieures nous

avons droit à cette route. Nul ne peut prescrire contre nos droits ni les confisquer à son profit. » Et ils ont raison.

Le Brésil dit : « Je possède la bouche, c'est-à-dire les clefs, et vous ne passerez pas, ou vous ne passerez qu'en payant les cinquante pour cent de mes tarifs commerciaux. » Puis, divisant pour régner, il traite avec les uns, discute avec les autres, se fâche avec ceux-ci, fait silence amical avec ceux-là.

Et tous ceux qui sur ce monde font le *papier* d'hommes sérieux, comme disent les Espagnols : les hommes d'État, les publicistes, les diplomates élaborent lourdement des notes, griffonnent des mémoires et bâclent des arrangements, des protocoles, des traités, sans terminer à rien, sans avançer d'un pas la grande question ; et après les diplomates, sans plus de résultat, les coups de canon interviendront à leur tour ; et la querelle ira ainsi s'avivant d'année en année, jusqu'au jour où l'annexion nord-américaine passera, marée montante, sur les droits et les nationalités des uns comme des autres : étalant du pôle Nord au cap Horn, du Pacifique à l'Atlantique, son flot fédéral et républicain.

Quant aux émigrations que pourrait envoyer l'Europe, émigrations qui seules, selon nous, peuvent arrêter les Américains, ou du moins retarder leur heure, la vieille Europe s'importe bien de cela, vraiment ! N'a-t-elle pas ses guerres, ses mouvements, ses intérêts quotidiens ? De temps à autre, à rares intervalles, elle élève sa grande voix pour arrêter ou suspendre une tentative, un envahissement ; elle galvanise quelque cadavre impuissant d'empire ou de république mulâtres, sur une île éloignée ; puis elle fait silence et regarde ailleurs, occupée d'intérêts plus pressants pour elle.

Ces questions, ces convoitises, cet avenir transatlantiques sont encore au-dessous de son horizon politique. Le Texas, le Mexique, la Californie, la Havane, Nicaragua, ces aubes qui montent, éclairant déjà les deux Amériques, ont pu détourner un instant les regards de l'Europe ; mais elle ne verra et ne sera convaincue qu'au jour où le soleil américain, tout à fait monté, fera tant de lumière, qu'à son tour il éclipsera notre vieil astre pâlissant.

Aussi bien, peut-être l'Europe a-t-elle raison de ne pas vouloir s'importer de ces choses. A quoi bon s'importer ? à quoi bon lutter si cela est le sort ? *L'αναγκη, le fatum, l'allah.* N'est-ce pas le sort des villes, des peuples, des civilisations, de se déplacer ? N'est-ce pas la marche de l'humanité d'aller de l'orient vers l'occident ? Ce ne sont pas quelques traités, quelques vains efforts, quelques grêles bâtons jetés dans les roues du char humain, qui entraveront sa marche et l'empêcheront de suivre ses destinées !

Quoi qu'il en soit de l'avenir, cette chose insondable que chacun veut sonder, que la vieille Europe ait tort comme eut tort le vieux Priam de ne pas conjurer la Grèce qui s'agitait, et de n'écouter pas l'inutile Cassandre : ou qu'elle ait raison comme Montaigne de ne pas mettre dès la Saint-Jean sa robe d'hiver, sous prétexte qu'il fera froid vers la Noël prochaine, il n'importe aux héros de cette histoire. Nul d'eux et de nous peut-être ne vivra des années assez longues pour voir ces choses d'une autre époque ; et si nous passions toutes nos heures sur cette terre à faire le lit de nos neveux, qui donc nous ferait le nôtre, et qu'auraient-ils à faire quand viendrait aussi leur temps ? Et même, n'est-ce pas bien assez de préparer la vie du jour sans penser encore à l'hiver prochain ? N'en déplaise au bon poëte, quoi qu'elle ait perdu

d'heures chaudes à ses chants ou ses danses, la cigale, comme la fourmi, trouve toujours sa pâture d'hiver : un peu plus, un peu moins, puis la mort fatale et certaine au rebord de ce fossé traversé, qu'on nomme la vie !

Sans nous importer d'un avenir que nos faiblesses humaines ne peuvent ni conjurer ni connaître, jouissons donc de nos jours, jouissons des heures présentes, sans regarder plus loin. Certes, c'est ainsi que pensaient la plupart des passagers et l'équipage de *la Caroline*, car nul d'eux ne se préoccupait du sort futur de l'Amérique du Sud, au moment où ils aperçurent enfin ce nouveau monde, terre promise à leurs rêves.

Nous ferons comme eux, et laissant de côté ces hautes questions qui dorment, nous retournerons à l'histoire de *la Caroline* et de ses passagers.

Le navire vogua pendant quelque temps à travers les îles et les bancs de sable qui bordent la côte orientale de Marajo. Vers le milieu de la nuit, la marée devenant contraire et emportant le bâtiment à contre-route, le pilote conseilla de jeter l'ancre. Les reflets rougeâtres du soleil levant trouvèrent *la Caroline*, toutes voiles serrées, doucement bercée par le flot, et mouillée à quelques brasses d'une île. Tout dormait à bord. A terre, on voyait un carbet d'Indien sans murs, avec son toit de feuilles jaunies, ses frêles baliveaux aux écorces tombées par place, ses hamacs suspendus. Devant la cabane, le sol était battu comme une aire de grange, sur un espace de trente pas environ, tandis que partout ailleurs la forêt s'élevait, pressant de toutes parts le carbet solitaire. La mer léchait à lames endormies le sable vaseux du rivage, et chaque vague venait agiter lentement des embarcations de fleuve à demi échouées sur la plage. Deux Indiens et une In-

dienne accroupis dans la plus grande de ces barques, dont le fond apparaissait rempli de poissons, séparaient par lots les produits de leur pêche, pour les sécher au feu ou en extraire la vésicule, qui fait le *grude* ou colle de poisson. Bientôt l'Indienne se leva, hissa sur une des planches transversales du bateau sa hotte chargée de poissons, et descendit dans l'eau, qui lui montait au genou; puis, ramenant sur son front une longue corde en écorce plate qui pendait à son panier, elle partit, courbée sous le fardeau, les mains appuyées à ses genoux, assurant chaque pas pour ne pas glisser dans la terre vaseuse du rivage. Arrivée sur le terrain sec et battu de son carbet, elle s'arrêta et fit glisser de son front la corde du panier, qui tomba lourdement à terre, répandant un flot de poissons aux écailles luisantes; puis, sans se retourner, elle entra dans la forêt.

Les deux hommes, pendant ce temps, s'apprêtaient à fumer; l'un coupait par morceaux réguliers son tawari, ce papier-écorce, fin comme une batiste, qui, sur toute l'Amazone, sert de papier à cigarette; l'autre, armé d'un couteau américain, coupait, à une carotte longue de quatre pieds, de fines rondelles de tabac, qu'il écrasait et défaisait ensuite dans sa main pour les disjoindre et les mettre dans l'état où se trouve le tabac à fumer chez les marchands européens.

La femme reparut bientôt, portant une charge de bois mort, et fit du feu devant le carbet.

Les habitants de *la Caroline* s'éveillaient cependant peu à peu. Le capitaine, Montfort, Paul et quelques passagers apparurent sur la dunette. La marée devait retenir le vaisseau pendant trois ou quatre heures encore; le capitaine leur proposa d'aller à terre pour se promener; ils acceptè-

rent : un des canots du bord fut mis à l'eau, et les voyageurs y prirent place avec trois matelots pour les conduire.

Les deux Indiens fumaient gravement, assis sur le pont de la vigilinga, les jambes pendantes à la mer, regardant le canot qui venait à eux.

— *Viva!* dirent les passagers en passant près de leur bateau.

— *Viva!* reprirent les deux hommes sans se déranger.

Le canot toucha la plage ; les matelots enfoncèrent une de leurs rames dans la vase du rivage pour y amarrer le canot : chacun mit pied à terre et se dirigea vers le carbet.

L'Indienne attisait son feu, et disposait au-dessus, à trois pieds en l'air, des branches vertes arrangées en claire-voie, sur lesquelles elle étendait ses poissons pour les fumer. La venue des passagers de *la Caroline* ne lui fit même pas tourner la tête. L'un des Brésiliens l'interpella.

— *Viva senhora!* dit-il. Voulez-vous nous permettre d'entrer dans votre maison?

— La maison n'est pas à moi. Le seigneur est sur le bateau; mais entrez, si cela vous plaît.

Comme elle achevait ces mots, trois enfants, dont le plus âgé pouvait avoir douze ans, et le plus jeune quatre, sortirent de la cabane complètement nus, et accoururent près de leur mère en frottant leurs yeux étonnés du soleil et des hôtes barbus qu'il amenait. L'Indienne leur dit d'aller chercher du bois. Ils partirent et disparurent presque aussitôt.

Les passagers entrèrent au carbet; cinq hamacs en coton grossier y rayonnaient, attachés d'un bout à un poteau commun, placé dans le centre de la case, et de l'autre, aux baliveaux qui soutenaient le toit. Chacun se prit à examiner cette habitation nouvelle pour lui.

Deux tisons jetés à terre sur des cendres entassées, accusant un feu construit de la veille et récemment dérangé, répandaient sous le toit une fumée qui, tout d'abord, saisissait les yeux. Mais les passagers se remirent peu à peu et purent distinguer des filets et des engins de pêche qui pendaient du toit et s'entassaient à terre avec des pagaies de rameur de toutes dimensions; puis des mâts, des voiles, des cordages appuyés contre un des baliveaux; quelques vêtements d'homme et de femme étendus pêle-mêle sur une corde : et, au pied du poteau qui servait de support aux hamacs, deux caisses en bois, ouvertes, laissant voir d'autres effets plus précieux, un peu de linge et un miroir cassé.

Du poisson séché exhalait dans un coin du carbet son odeur nauséabonde pour les odorats européens. De la colle de poisson divisée par masses blanches, irrégulières, sèches et légèrement vitreuses, était rangée sur des feuilles. Une hotte ronde, intérieurement entourée de feuilles vertes comme les paniers qui servent en France aux vendeurs de cerises, laissait voir sa farine de manioc jaune et grenelée. Près du feu, on voyait une marmite et un pot de terre plein de sel et de piments rouges, une poêle et trois ou quatre assiettes en faïence anglaise dormaient à terre, ébréchées, à demi remplies de poissons et de farine de manioc, reste oublié du souper de la veille. Une grande calebasse ronde pouvant contenir huit à dix litres d'eau était appuyée contre un tronc d'arbre à moitié brûlé, qui s'élevait à quelques pieds de terre sur le bord du carbet; une dame-jeanne vide et des couis gisaient renversés à terre à côté de la calebasse. C'était tout.

Las d'admirer, l'un des Brésiliens voulut s'asseoir, et entr'ouvrit un des hamacs; mais un cri d'enfant s'échappa,

et deux jeunes Indiens, dont l'un dormait encore, apparurent à ses yeux, enfoncés tous deux, les pieds à contresens, dans les plis du tissu. Une jeune Indienne entra tout à coup, regarda l'enfant pleurant, puis agita le hamac à mouvements doux et réguliers. Presque aussitôt cette musique incomprise et terrible, que tous, nous avons murmurée plus ou moins, s'apaisa : les cris bercés s'affaiblirent par saccades entrecoupées et cessèrent entièrement.

— Ces enfants sont vos frères? demanda l'un des Brésiliens qui faisait aux passagers les honneurs de sa patrie.

— Non, dit-elle ; la mère est là, faisant le feu ; je suis la sœur de la mère.

— Quel âge avez-vous?

— Qui sait? répondit-elle.

— Comment! vous ignorez votre âge? reprit Montfort.

L'Indienne le regarda d'un air étonné et ne répondit pas.

— Le seigneur vous demande si vous ignorez votre âge? dit le jeune Brésilien.

— Mon âge? soixante ans, ou trente ans, je ne sais pas; mais il y a déjà bien des jours qu'Antonio le père est venu vivre ici.

Elle avait quinze ans à peine, assura le Brésilien, et paraissait en avoir vingt aux yeux des Européens. Mais Indiens et nègres ignorent toujours leur âge, et bien peu parmi eux se rendent compte du temps et de sa durée.

On voulut l'interroger encore; mais quelques passagers riaient et regardaient, étonnés, cette belle fille demi-nue qui ne savait pas son âge. Une rougeur de dépit monta jusqu'à son front et se peignit sur ses traits fins et réguliers, pleins d'une douceur infinie. Elle baissa les yeux et secoua ses longs cheveux lisses qui, dénoués sur ses

épaules nues, vinrent couvrir son visage et sa poitrine; puis, se retournant sans répondre, elle rentra dans la forêt et disparut.

Quelques-uns des passagers, — peut-être afin de revoir la belle Indienne, — *quien sabe*, — voulurent se promener, et s'engagèrent dans les sentiers qui aboutissaient au carbet de différents côtés; mais ils revinrent presque aussitôt. Ils avaient trouvé la terre détrempée, encombrée de racines, qui gênaient leur marche habituée aux chemins de France, et chacun, rêvant une route frayée, venait chercher une autre route que la sienne. Mais tous les sentiers étaient semblables, et le dernier visiteur revenu communiquait aux autres ses efforts malheureux, lorsqu'une voix d'enfant pleurante s'éleva du côté du rivage : Montfort, Paul et quelques passagers revinrent dans cette direction.

Les deux Indiennes étaient autour d'un enfant de cinq ans qui criait en leur montrant son bras. Tout à coup la plus âgée des deux femmes, celle qui faisait boucaner le poisson, la mère, se tourna vers l'un des pêcheurs de la vigilinga en criant :

— Pedro! le fils Juan est mordu.

Les Européens arrivèrent près du petit blessé, dont le bras enflait déjà, et se colorait de bleu à l'endroit de la blessure. La mère regardait son fils, et de grandes larmes s'amassaient silencieusement dans ses yeux. Enfin, elle prit l'enfant qui pleurait toujours, et le berçant dans ses bras en l'embrassant au front, elle le porta vers l'Indien, qui arrivait sur la plage.

Le pêcheur du bateau examina la blessure qui se trahissait par deux gouttelettes de sang, et dit en regardant sa femme :

— C'est un cascavel. Le père lui-même ne sait pas de remède, le Mura seul sait guérir; le Mura est au Tapajoz. Femme, le fils va mourir!

Son compagnon du bateau arrivait à son tour. L'Indienne lui présenta son fils; il regarda la blessure une seconde et dit :

— C'est un cascavel.

Puis tous deux restèrent debout, sans dire une parole, sans faire un geste qui trahît la douleur. La mère s'était assise à terre, et pleurait par grosses larmes, silencieuses, ruisselantes, tout en regardant son enfant, qui criait et se tordait dans ses bras.

— Vous croyez qu'il en mourra? dit Montfort, qui contemplait, terrifié, le calme de ces hommes, cette douleur maternelle et cette mort.

— Oui, dit le plus jeune des Indiens, avant une heure.

— Pardieu! reprit le jeune homme, il ne sera pas dit que j'aurai laissé mourir une créature humaine, sans avoir essayé de la sauver.

— Paul, dit-il, donnez-moi l'un des tisons de la cabane, et s'approchant de la mère, il lui dit :

— Je vais essayer de sauver votre enfant; mais je vais le faire souffrir.

— Faites, dit la mère avec un regard incrédule; et tout en parlant, elle prit le bras de l'enfant et le fit voir à Montfort. Le bras gonflait et bleuissait à vue d'œil; on pouvait suivre les progrès du poison qui montait vers l'épaule et gonflait déjà le haut du bras.

Les deux hommes écoutaient et regardaient l'étranger sans mot dire. Les passagers babillaient comme des oiseaux, proposaient vingt remèdes impraticables ou stupides, et pressaient le Brésilien pour les dire à la mère

qui regardait tour à tour les bavards et Montfort. Le jeune Brésilien parla du docteur qui se trouvait à bord : les passagers applaudirent, et l'un d'eux partit avec un matelot pour aller chercher l'Hippocrate. Montfort regarda le navire mouillé à deux cents pas de là.

— Il ne sera plus temps, dit-il à demi-voix, et déchirant son mouchoir en deux pour en faire une bande, il se mit à genoux devant l'enfant, banda son bras au-dessus du coude, tira de la poche de sa veste un petit poignard malais à lame courte et tranchante, qui ne le quittait jamais, et fit à chaque piqûre une incision cruciale, de façon à ce que la blessure formât le centre de la croix ; après quoi il pressa de chaque côté les deux plaies pour faire sortir le poison. Cela fait, il parut hésiter, regarda pendant une seconde cette mère qui pleurait, cet enfant qui se débattait sous la douleur, et comme si des effrois de mort étaient montés malgré lui de son cœur à ses lèvres, il murmura :

To die ; — to sleep ; — perchance to dream.

Puis, soudain, comme réveillé par ces pensées, il reprit le bras du petit mourant, appliqua ses lèvres à l'une des blessures, et suça la plaie longuement, en s'interrompant par intervalles pour rejeter sa salive.

Vainement les passagers voulurent l'empêcher. Paul le conjurait de suspendre en disant : — Montfort, je vous supplie, au moins laissez-moi vous aider ; tandis que le jeune Brésilien haussait les épaules et le tirait par sa veste en disant : — Pour un Indien !

Sans rien écouter, sans répondre, il appliqua ses lèvres à la seconde blessure. Quand il jugea que le poison était

exprimé autant que possible, il redressa la tête pour respirer et regarda la mère. La pauvre Indienne releva ses yeux pleins de larmes, qui, pendant tout ce temps, n'avaient pas quitté son enfant, et son regard, croisant celui de Montfort, alla vers lui, doux et voilé, comme une muette bénédiction. L'œil du jeune homme resplendit. Il prit des mains de Paul un des tisons enflammés, activa le feu et l'appliqua profondément sur la plaie. L'enfant se tordit et hurla sous la douleur; mais la mère, désormais forte d'espoir et d'amour maternel, comprima ses mouvements; et le jeune homme, prenant le second tison que lui présentait le Brésilien, brûla la seconde piqûre comme la première.

Le docteur, comme il se faisait appeler, arriva en ce moment. C'était un malheureux qui avait étudié jadis dans la boutique d'un apothicaire de province, et qui, ne pouvant réussir en France à devenir pharmacien, allait exercer la médecine au Brésil.

Chacun lui fit place. Il regarda le blessé d'un air doctoral, et dit :

— Ce n'était pas la peine de brûler ainsi ce petit moricaud; un peu d'ammoniaque aurait suffi. En France, on ne fait pas autrement pour les piqûres de vipères.

Mais le jeune Brésilien, blessé dans son juste respect pour les serpents de sa patrie, lui dit avec vivacité :

— Monsieur Bleeder, vous parlez de ce que vous ne savez pas. La morsure du cascavel ordinaire tue en moins d'un jour, celle du cascavel noir en moins d'une heure, et on ne connaît pas de remède. Je doute même que le dévouement de M. de Montfort ait du succès sur cet enfant.

M. Bleeder murmura quelques mots de dénégation; mais, avant tout, il voulait ménager l'étranger, sur l'ap-

pui duquel il échafaudait sa future clientèle. Il se tut, fit boire à l'enfant quelques gouttes d'ammoniaque dans de l'eau, et recommanda de laisser le bras bandé pendant plusieurs jours. La mère continuait à bercer son fils sur ses genoux ; ses yeux erraient sans cesse du malade à Montfort, et chaque fois qu'ils se fixaient sur le jeune homme, son regard profond, indien, prenait une expression de douceur et de gratitude infinies. Bientôt elle se leva, rentra dans le carbet, et disparut derrière les hamacs.

Le plus jeune des deux Indiens resta quelques minutes en silence, s'approcha de Montfort et lui dit en portugais :

— Et moi aussi, je suis fils d'un Français ; ma mère était Indienne : j'ai oublié notre langue. Je me nomme Pedro ; je te remercie, et ce que tu voudras, je le ferai.

— Merci, mon ami.

— Et maintenant, reprit Pedro, je vais au serpent. Viens-tu, seigneur Français ?

Montfort le suivit, ainsi que les passagers, auxquels le Brésilien expliqua que l'Indien allait tuer le serpent, qui devait être près du carbet. Le médecin hésita ; mais son futur protecteur marchait déjà ; il fallait ensemencer l'avenir ; l'espoir du lucre raffermit son courage ; il suivit aussi. Au moment où ils partaient, le plus âgé des deux Indiens, celui qui, pendant ce temps, n'avait pas dit une parole ni fait un geste, s'approcha de Montfort.

— Comment te nommes-tu ? lui dit-il.

— Henri, — reprit le jeune homme en souriant du flegme impassible de son interlocuteur. — Pourquoi veux-tu savoir mon nom ?

— *Esta bom !* — C'est bien, — reprit l'Indien ; puis il retourna à sa vigilinga.

— Étrange nature! murmura Montfort; il a l'air insensible à tout, et cependant ses yeux ont pris une indicible expression en me demandant mon nom.

Mais déjà Pedro entrait sous bois, guidé par l'aîné de ses enfants, qui disait avoir entendu le serpent. Montfort les rejoignit.

L'Indien s'était armé d'un sabre d'abatis tranchant comme un rasoir, et en avait donné deux semblables à Paul et au médecin, qui le suivaient. A peine sous bois, l'enfant dit à son père : — C'est là. Pedro mit une main sur sa bouche pour recommander le silence ; chacun s'arrêta immobile, retenant son haleine.

Ils restèrent ainsi près d'une minute, écoutant sans rien entendre ; mais tout à coup l'Indien et son fils se regardèrent, et le premier, se tournant vers les passagers, dit :

— J'entends le serpent : il est là du côté de cette place éclairée par le soleil.

Et il s'avança dans la direction qu'il indiquait. Tout le monde le suivit, écoutant toujours, mais vainement, prenant chaque racine pour un reptile, regardant sous chaque pied, tremblant à tous pas. Enfin, Paul crut entendre un bruit incertain comme celui que ferait un homme en prononçant un *z* à l'infini, rapidement et à voix basse.

L'Indien s'arrêta bientôt, montra du doigt, au milieu de la clairière, une tache qui s'élevait noirâtre sur le sol chargé de feuilles mortes, et dit :

— C'est une mère; elle a ses petits. Je vais chercher mon fusil. Ne remuez pas, car elle s'élancerait sur vous.

Les passagers regardèrent sans oser avancer, et leurs yeux distinguèrent peu à peu une sorte de réseau jaunâtre, roulé, tacheté de plaques noires, immobile, luisant

au soleil ; puis le bruit leur parut plus fort, et il leur sembla voir au centre de la tache une queue noirâtre et aplatie qui s'agitait.

L'Indien revint presque aussitôt, fit huit ou dix pas en avant des autres passagers, épaula son long fusil à pierre, ajusta longtemps et fit feu.

Le vent emporta rapidement la fumée, et le reptile apparut se tordant sur lui-même en tous sens au milieu de la clairière. Tout le monde se rapprocha.

— Prenez garde, dit l'Indien en portugais, le serpent n'est pas mort.

En effet, en voyant tous ces hommes apparaître, le reptile releva sa tête plate, noire, luisante, ouvrit en sifflant sa gueule pâle armée de crochets aigus, et, se roulant par spirales rapides, arriva vers le docteur, qui était le plus avancé de tous. Puis, par un effort soudain, ramenant ses longs anneaux, il se dressa presque entier sur l'extrémité de son corps, dardant sa tête, prêt à s'élancer sur l'agresseur.

Frappé d'effroi devant ce reptile hideux qui portait la mort, le jeune homme resta comme soudé sur le sol.

— Fuis ! fuis ! criait l'Indien, qui rechargeait son fusil à l'abri d'un arbre.

Mais vainement; le malheureux n'entendait pas; la terreur le fascinait, et, l'œil effaré, fixe, la tête perdue, il regardait le monstre.

Paul était à quelques pas de lui. N'écoutant que son courage, il s'élança dans le milieu de la clairière, entre le reptile et sa victime. Le serpent s'affaissa légèrement pour se ramasser contre ce nouvel ennemi. Mais le sabre de Paul arriva sur lui comme un éclair. La tête retomba sur le sol, détachée, ne tenant plus au tronc que par un lam-

beau de chair; le sang sortit à flots, et le corps, s'affaissant sur lui-même, se roula dans des convulsions rapides, entraînant la tête qui suivait ses mouvements, comme un débris de char brisé suit un cheval emporté; le tronc du reptile se débattit ainsi quelques secondes, ensanglantant la terre autour de lui, se heurtant aux racines et aux branches mortes, agitant sa queue, qui bruissait sans cesse. Enfin une convulsion dernière le fit dresser une dernière fois, soulevant de terre sa tête pendante; la queue frémissante serpenta sur le sol, puis tout resta là, masse inerte et sans vie.

Les passagers n'osaient pas encore avancer, mais l'Indien leur donna l'exemple. M. Bleeder, revenu de sa terreur, s'approcha avec tout le monde. A côté du serpent, une pelote de cordes enlacées dans un inextricable réseau, vivante, ronde, grosse comme un petit œuf d'autruche, se contournait sur la terre. C'étaient les jeunes serpents à sonnettes, l'espoir du reptile mort. L'Indien coupa à plusieurs reprises et en tous sens cette boule compacte, dont les anneaux saignants, tranchés par parcelles, tombèrent en se tordant sur le sol. Puis, soulevant le serpent par la queue, il le traîna sur la plage située devant sa maison.

— Il est mort, dit-il en passant devant son carbet.

— Le fils dort, répondit la mère.

L'Indien acheva de détacher la tête du reptile, la jeta dans l'Océan, et s'asseyant à terre, il se prit à retirer la peau du tronc. Mais M. Bleeder lui demanda les sonnettes du monstre, comme il nommait les écailles bruyantes de la queue. L'Indien les lui remit sans mot dire. Chacun des passagers les examina tour à tour en disant son mot ou son histoire. Paul, Montfort et le docteur allèrent visiter l'enfant, qui dormait enfoncé dans le hamac et silen-

cieusement bercé par la jeune Indienne. La mère prit son fils et le montra à Montfort. Le bras était encore violet et enflé jusqu'à la ligature au-dessus du coude; mais l'action du poison était arrêtée; le blessé était sauvé.

L'Indienne remit son enfant dans le hamac et suivit ses visiteurs, qui sortirent du carbet pour rejoindre leurs compagnons. Presque tous étaient fatigués de leurs émotions, et surtout pressés de les faire partager à leurs amis du navire; le soleil dardait déjà sur l'horizon des rayons obliques et brûlants; tout le monde remonta dans le canot.

Au moment où Montfort quittait le rivage pour embarquer, il se sentit retenu par sa veste et se retourna. C'était l'Indienne qui lui tendait un petit pagarah ou panier en jonc sans couvercle, où se trouvaient quatre œufs, toute sa fortune.

— C'est la mère qui te le donne, dit-elle. Puis elle s'en retourna dans son carbet.

— Pauvre femme! dit Montfort, et il emporta le panier avec lui.

L'Indien cependant continuait d'écorcher le serpent, et le pêcheur, assis dans la vigilinga, les jambes pendantes à la mer, impassible, silencieux, immobile comme auparavant, regardait s'éloigner le canot qui retournait à bord.

En mettant le pied sur la dunette, les voyageurs trouvèrent presque tous les passagers, qui les attendaient, curieux de nouvelles. L'alarme avait été répandue à bord par le messager qui était venu chercher le docteur; toutes les longues-vues du navire étaient depuis une heure mises en réquisition; mais chacun, et le capitaine tout le premier, s'épuisait en vains regards et en vaines conjectures, sans pouvoir rien démêler aux événements de la terre. M. Bleeder se fit l'orateur du voyage et raconta tout ce qui

s'était passé. Paul alla rassurer Henriette et madame Cerny, et conta le dévouement de Montfort; mais ce dernier l'interrompit en disant :

— Ce que j'ai fait est peu de chose : il n'y a nul danger lorsque la bouche et l'estomac sont sans blessure, et j'ai la bouche saine, ajouta-t-il en montrant ses dents blanches ; mais vous ne dites pas, mon cher Paul, que sans vous notre docteur était mort. Et il raconta le courageux coup de sabre du jeune homme.

Quelques passagers s'étaient approchés de lui pendant son récit, et entre autres le blond diplomate, toujours paré, pomponné comme pour le bal.

Quand Montfort eut fini, M. le vicomte de *Cinnamon*, c'était son nom, dit :

— Mais c'est une Iliade, une Odyssée que ce petit voyage; et, d'honneur, je le raconterai dans mon rapport au ministre. Ces messieurs se sont tous conduits comme des héros.

Montfort se retourna, et, sans mot dire, regarda de la tête aux pieds le blond jeune homme, qui rougit sous ce regard dédaigneux, et dit à demi-voix :

— Monsieur de Montfort, vous m'avertirez quand vous aurez fini l'inspection de ma personne.

— Certainement, reprit ce dernier d'une voix sarcastique; mais j'ai fini, monsieur Cinnamon, et je vous avertis qu'à la pensée des dangers que vous auriez pu courir votre cravate s'est troublée, et que vous feriez bien d'aller refaire votre nœud qui s'est mis de travers.

Le jeune monsieur à favoris blonds, toucha d'un geste involontaire le nœud de sa cravate, et, pivotant sur les talons de ses petits souliers, s'en fut porter ailleurs son esprit et sa figure fades.

— Montfort, dit madame Cerny, je vous en prie, laissez en paix ce monsieur ; vos yeux, en lui parlant, portaient un dédain si injurieux, que tout autre que lui vous eût demandé raison, rien que pour vos regards.

— Je n'aime pas les fats inutiles, reprit Montfort ; mais je déteste les fats insolents.

Paul ajouta entre ses dents : — Et avant la fin de cette traversée, moi je me charge de lui donner une leçon de politesse.

Mais Henriette, qui avait deviné plutôt qu'entendu les paroles du jeune homme, le toucha légèrement de la main et dit :

— Et moi, je vous le défends!

— Et de quel droit, mademoiselle? fit Paul en souriant.

— Du droit, du droit, monsieur... Mais elle n'acheva pas et se tourna, rougissante, vers sa mère :

— Maman, fit-elle, défends-lui donc de provoquer le petit M. Cinnamon.

— Mais, ma fille, reprit madame Cerny, je puis bien prier monsieur, comme je prie Montfort, de laisser en paix ce fat ridicule, mais je n'ai pas le droit de défendre !

— Voulez-vous me le défendre du droit d'une mère, madame? je jure de vous obéir en tout.

— Allez, allez, reprit-elle en souriant, vous êtes un prometteur ; mais obéissez d'abord, et à terre nous verrons si ma fille veut que je sois votre mère.

La jeune fille rougit jusqu'au milieu de ses cheveux, tandis que Paul prenait la main de madame Cerny et la portait à ses lèvres en disant :

— Oh ! merci ! madame, merci !

Puis, fou de joie, d'amour, d'espoir, il courut s'enfer-

mer dans sa cabine, tandis que Montfort, tirant un cigare de son étui, disait en riant :

— Et moi, je vais demander la main de dame Fœdora-Sémiramis Milliner, afin qu'il y ait deux noces en arrivant à terre.

Sans répondre, madame Cerny essaya de sourire : le sourire mourut sur sa lèvre ; une pâleur légère passa sur son visage ; mais, se remettant aussitôt, elle dit à Montfort d'une voix légèrement tremblante, qu'elle essayait d'assurer et de rendre riante :

— Et moi, votre sœur, je vous conduirai à l'église.

— Comme vous me dites cela ! dit le jeune homme. On dirait que je suis sérieusement condamné à ce débris enrubanné.

— Aussi, dit-elle en souriant, vous ne me prévenez pas ; on ne voit pas marier son frère sans être ému. Et, prenant la main de sa fille, elle alla s'asseoir avec elle à sa place ordinaire, sous la tente.

Montfort reprit sa promenade accoutumée sur la dunette, mais sa marche rapide, son cigare qu'il mâchait en fumant, les bouffées de tabac épaisses et pressées qui sortaient de ses lèvres révélaient l'agitation de ses pensées.

Mystères sacrés du cœur, qui sondera jamais vos abîmes infinis ? D'où naît l'affection ? comment vient-elle et comment s'enfuit-elle ? Pourquoi tantôt l'amitié devient-elle amour, l'amour devient-il amitié ? Pourquoi ? pourquoi ? Triste nature ! triste vie ! Aimer fatalement sans pouvoir s'en défendre, et ne pas même savoir pourquoi l'on aime ! ne pas même savoir, quand on sent son cœur se prendre et s'affoler, pourquoi ce cœur se prend et s'affole ainsi !

VI

Le cabanage. — Les métis vaqueiros de Marajo. Le major. — Le mulâtre docteur.

Si Dieu nous a tirés tous de la même fange,
Certe il a dû pétrir dans une argile étrange
Et sécher aux rayons d'un soleil irrité
Cet être quel qu'il soit, ou l'aigle ou l'hirondelle,
Qui ne saurait plier ni son cou ni son aile,
Et qui n'a pour tout bien qu'un mot : la liberté !

A. DE MUSSET.

Nous laisserons un instant *la Caroline* et ses passagers, pour les habitants des îles et de la terre ferme améri-ricaine.

L'Amérique du Sud est, nous le croyons, le continent le plus riche et le plus fécond du globe. C'est une terre grandiose, nouvelle, déserte, inachevée peut-être, mais dont le jour viendra ; et, pour employer les expressions de M. de Humboldt, « c'est là que le commerce et la civilisation du monde doivent se concentrer un jour. »

Là, tous les êtres animés naissent ou peuvent s'acclimater et vivre ; là, tout se trouve, depuis le diamant jusqu'au fer ; tout pousse sans labeur, depuis le blé jusqu'à la banane ; tout circule sans peine par des milliers de fleuves comme par des artères et des veines. Là, les trois grandes familles humaines, le blanc, l'indien, le nègre, se rencontrent et se fondent déjà, modifiant notre race blanche, mais s'absorbant en elle. Richesses enfouies,

éléments féconds qui dorment ou se façonnent en silence, attendant leur temps! Mais l'amalgame primitif se fait jour à jour, prêt à coaguler toutes les races humaines : et tôt ou tard, au souffle de Dieu, de tous les points du globe, les hommes descendront par millions vers cette terre promise!

Le jeune empire américain, comme il se désigne, le Brésil, occupe à lui seul une moitié de ce splendide désert. Il s'étend du nord au sud sur 30 degrés, et de l'est à l'ouest sur 36 : 900 lieues de long sur 1,100 lieues de large! Si la Providence, qui lui a donné toutes les richesses naturelles d'ici-bas, lui avait donné des hommes, et à ces hommes l'industrieuse activité de la race saxonne, ce ne serait déjà plus le Brésil, mais bien la vieille Europe, qui serait tributaire du nouveau continent. Mais il en est peut-être de la civilisation comme il en est de la culture : quand le sol est trop riche, ou plutôt quand le laboureur avide a voulu forcer la terre pour récolter plus et jouir plus vite, la terre ne pousse que de l'herbe. Ce n'est qu'après des semailles nouvelles, faites par de nouveaux semeurs, que le champ calmé donne des fruits!

La plus vaste province du Brésil, à l'époque qui nous occupe, était le Para; du nord au sud, elle comptait 320 lieues, et de l'est à l'ouest près de 700 lieues dans sa plus grande largeur [1]. En dépit des estimations infidèles des auteurs portugais ou autres, cette immense étendue de territoire ne contenait pas 200,000 habitants, tous compris, blancs, nègres, indiens et métis de toutes

[1] Le Para est aujourd'hui divisé en deux provinces distinctes : le Para et l'Amazone.

couleurs. Aujourd'hui même ce chiffre n'est pas dépassé. C'était, et c'est encore un vaste désert. Mais alors ce désert était agité par une révolution qui, pendant plusieurs années, troubla les rares habitants de ces solitudes immenses.

Le Brésil, las de végéter colonie pressurée d'une nation déclinante, avait modifié ses lois. Ses planteurs, enfiévrés par le vent de liberté qui leur était venu d'Europe, enhardis par les circonstances, favorisés par la situation de la dynastie de Lisbonne, avaient suivi l'exemple de leurs voisins de l'Amérique du Nord. Mais les moyens et le but de l'émancipation des deux nations avaient différé selon le génie des deux races.

A la première atteinte portée à ses droits méconnus, le Saxon du Nord, sérieux amant de ses libertés, s'était dressé; et toute la colonie, se levant comme un seul homme, ses chartes d'une main, l'épée de l'autre, avait fait tête à la mère patrie, conquis l'arme au poing son indépendance nationale, et, lasse du joug, fondé sur un monde nouveau une république nouvelle.

Épuisé d'impôts et de compression, le colon portugais, désireux de changement, avide de payer moins, avait accepté du sort un nouveau maître! et, devenant nation par accident, s'était donné une constitution libérale, mais portant encore les langes et les lisières de son enfance.

La maison de Bragance s'était divisée. Dom Pedro avait pris la colonie américaine, et par lui le Brésil était devenu empire constitutionnel. Toutefois, si faible qu'il fût d'abord, ce changement ne s'était pas fait sans secousses. Pernambuco et quelques villes avaient levé leurs têtes inquiètes. Des luttes étaient survenues. Puis,

comme la grande voix des masses, cette voix tôt ou tard écoutée, avait parlé, les luttes s'étaient apaisées presque partout, le calme était revenu, et le changement s'opérait, lentement progressif.

Mais bientôt le Para reprit la lutte. C'était la plus arriérée des provinces du nouvel empire et la plus éloignée de la capitale, ce cerveau des idées et des changements politiques. Quelques têtes exaltées que la passion emportait, quelques âmes inquiètes qui rêvaient l'inconnu, quelques regretteurs du passé, préparèrent le mouvement. Puis, ils appelèrent à eux toutes les ambitions inassouvies, tous les émigrants sans profession, tous les talents méconnus ou croyant l'être, toutes les affections ou les haines personnelles, tous les paresseux vulgaires avides de lucre sans travail; et tous ces tourmentés de nos passions humaines avaient fait tous ensemble une révolution.

Deux mobiles principaux guidaient surtout ces hommes ou leur servaient de bannière : les uns appelaient le retour d'un passé disparu; les autres se promettaient pour le jeune empire une constitution qui n'allait pas à sa taille, se levant, disaient-ils, pour la république et sa fougueuse expansion; mais bientôt tout s'étant confondu, chacun pressa le mouvement au gré de ses impatiences, de son courage ou de ses besoins; puis tous soulevèrent la tempête sans s'inquiéter s'ils périraient avec elle; guidés par la haine plus encore que par l'espoir, voulant renverser d'abord, pour édifier plus tard le fantôme de leurs désirs inassouvis.

Et la révolution était venue, et les riches avaient fui vers Cayenne, et les pauvres se débattaient dans les commotions et la misère, attendant pour reparaître ou s'apai-

ser, le bras fort d'un gouvernement régulier, ou la lassitude, cette mère du repos.

Ainsi, quand par la main du fondeur des métaux divers sont jetés dans le creuset en feu, les uns coulent de suite, les autres lentement, selon leur nature ou leur place dans le foyer commun; mais bientôt, tous, entraînés dans la masse en fusion, ne forment plus qu'une lave uniforme et liquide, prête à devenir, au souffle du hasard, l'airain des batailles ou la cloche pacifique, aux accents de religion.

Le Para était donc en pleine guerre civile, mais une guerre civile selon les mœurs de l'Amérique du Sud. Ce n'était pas une révolution à la façon de celles qui se font en Europe, — non.

Les blancs et les mulâtres seuls y avaient pris part ou en souffraient directement. Les nègres étaient restés esclaves comme avant; car, vainqueur ou vaincu, chacun avait soin de garder ses esclaves, tout en combattant les uns et les autres au nom de la liberté.

Quant aux Indiens sauvages, ils formaient, comme toujours, un monde à part. Fatigués de se voir appeler, déranger, troubler par l'un ou l'autre des deux partis: indifférents à ces luttes qui n'importaient ni à leurs passions ni à leur vie, ils se retiraient de plus en plus au désert, abandonnant les rives de l'Amazone et le voisinage de Bélem, foyers de la guerre civile. Ils regardaient d'un même œil insouciant et dédaigneux le nègre qui restait esclave malgré l'orage, et ces blancs qui s'égorgeaient entre eux pour des mots sonores; car les Indiens professent une philosophie incomprise des Européens, mais qui a sa grandeur sauvage. L'Indien, c'est l'homme libre par excellence; c'est lui qui vraiment a le culte de la liberté;

c'est lui qui sait la garder jusqu'à mourir; c'est lui qui, seul, selon le poëte :

> Est l'aigle ou l'hirondelle
> Qui ne saurait plier ni son cou ni son aile,
> Et qui n'a pour tout bien qu'un mot : la liberté.

L'Européen, dans son orgueil, dit : « Race stupide et condamnée qui disparaît devant moi! » Oui, c'est une race qui disparaît, comme disparaîtra la nôtre; c'est une race qui meurt se retirant de nous, préférant le désert à la civilisation, la mort à la servitude. Mais c'est la seule race humaine qui comprenne vraiment la liberté !

Comme les Indiens étaient en grande majorité, le désert se faisait autour de Bélem, capitale de la province. Les blancs guerroyaient seuls, entraînant dans leurs luttes les métis des trois races, qui gravitaient autour d'eux : des *mamalucos*, produits des blancs et des Indiens; des mulâtres ou des *cafuzes* ou *cafres*, produits des blancs et des nègres; des *curibocas*, produits des nègres et des Indiens; hommes serviles et féroces pour la plupart, n'ayant que les défauts des races diverses dont ils sortaient; éléments bâtards, qui, vivant dans un pays d'esclavage, n'étaient ni libres, ni esclaves, ni civilisés, ni sauvages, toujours au service du plus fort ou du plus offrant; sans pitié pour les vaincus, sans respect pour les vainqueurs.

La grande masse des révolutionnaires ou *cabanos* se composait de ces hommes. Les blancs qui les guidaient redoutaient leurs soldats farouches, mais s'en servaient cependant. A l'heure du combat, quiconque se présente une arme à la main est le bienvenu dans les rangs, et nul ne s'informe de sa race. Ce n'est qu'après la lutte que les inégalités du sort reparaissent pour le partage.

Au moment où *la Caroline* arrivait aux rivages du Brésil, la révolution était dans toute sa force, et durait depuis longtemps déjà. La ville du Para ou Bélem avait été prise par les révoltés; ils y avaient installé tant bien que mal un gouvernement débonnaire par étonnement ou par impuissance, et la province allait se gouvernant d'elle-même : c'est-à-dire que ceux qui avaient la force de vivre respectés se faisaient respecter; que ceux qui pouvaient piller, pillaient; et qu'excepté dans Bélem, de petits despotes, sorte de bandits locaux, s'élevaient partout, comme en Europe pendant les faiblesses guerroyantes du moyen âge. Les uns vivaient armés dans leurs sitios ou habitations : les autres entretenaient de vivres et de tafia des espèces de bandes, qui rançonnaient les voyageurs et pillaient les sitios trop faibles pour se défendre.

Marajo ou Joannès, la grande île, par sa position à la bouche de l'Amazone et sa proximité de la capitale, était un centre de déprédations. Les vaqueiros qui l'habitaient, élevant dans leurs savanes des troupeaux immenses de chevaux et de bêtes à cornes, étaient pour la plupart des métis de toutes races; hommes durs à la fatigue, féroces, vivant comme les bestiaux qu'ils gardent, prêts à tout, hormis au bien ou à un travail régulier.

L'un de ces hommes, d'origine indienne, mais presque blanc, plus adroit, plus riche que les autres, possédant déjà au moment de la révolution plusieurs milliers de têtes de bétail, et par suite l'un des plus importants habitants de l'île, avait acquis sur les vaqueiros de Marajo une influence presque absolue. Il ne s'était jamais prononcé directement ni pour ni contre le mouvement, se réservant de passer utilement au parti vainqueur. Comme il pouvait affamer Bélem en empêchant les vaqueiros d'y porter du

bétail, et disposait d'un grand nombre de serviteurs libres qui pillaient à son ombre, les révolutionnaires le ménageaient avec soin et les partisans de l'ordre le flattaient pour garder son appui. Mais vivant et pillant entre deux eaux, le rusé major, comme on l'appelait, continuait à troubler l'eau pour la garder trouble, et rançonnait les deux partis à son profit. En peu de temps, il avait fait si bien, qu'au moment où commence cette histoire il avait décuplé ses batteries et acheté ou pris deux ou trois fazendas de bétail sur la côte de Marajo. Il vivait tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, et de là, planant sur toute la contrée, il lançait tour à tour sur les voyageurs, sur les habitants et sur les fazendas rivales, ses vaqueiros à gages. Désavouant, mais cachant les vainqueurs comme les vaincus, à chaque succès il prenait part léonine et profitait de tout, à l'abri de sa popularité croissante : sorte de condor gorgé, mais non repu, qui, toujours en quête de proies, laissait les vautours vulgaires attaquer et tuer, et ne descendait de son rocher qu'au moment du festin.

La population de Salinas surtout, par sa situation en face de Marajo, redoutait le major ou lui obéissait; quelques-uns de ses pilotes étaient même à ses ordres. Tantôt il faisait de ces hommes des contrebandiers qui transportaient et vendaient pour lui, au Para, le produit de ses rapines. Tantôt il se servait d'eux pour faire échouer sur les bancs de Marajo les navires imprudents qui venaient à Bélem, et là ses vaqueiros pillaient pour son compte la proie naufragée. Mais il bornait ses pirateries aux navires portugais ou brésiliens, et, ne voulant se brouiller ni avec la France sa voisine, ni avec l'Angleterre aux croiseurs impitoyables, il respectait les pavillons de ces deux nations.

Le pilote inconnu que *la Caroline* avait pris à son bord

était un des pilotes du major. Comme l'avait dit Montfort, c'était un Nord-Américain, émigrant, avide de boisson et de paresse, qui préférait vivre aux dépens d'un maître, sauf à faire tout métier pour ce maître : le bien ou le mal. Il allait de Vacca, l'une des fazendas de son patron, à Salinas sa résidence, essayant en mer une jangada de Pernambuco, propre à la piraterie comme à la contrebande, lorsqu'il avait aperçu *la Caroline*. C'était une belle proie, mais trop forte et trop grande pour ce milan vulgaire. Toutefois il était venu regarder par habitude et afin d'essayer le hasard. Il était monté à bord; en voyant le navire hors de sa route, chargé de vins et de marchandises, la soif lui était venue. Mais le pavillon français, qu'il savait respecté par le major, lui donnait des scrupules, et, avant de conduire à sa perte sur les bancs de Mexiana ou de Magoari le navire qu'il pilotait, il avait envoyé le mulâtre prendre les instructions de son chef, et, au besoin, réunir des chiens et des corbeaux pour la lutte et le festin. Il devait attendre des ordres aux îles Camelioes, situées contre Marajo, devant le carbet du pêcheur Antonio. C'est là qu'au dernier chapitre nous avons laissé *la Caroline*, où, sous prétexte de la marée et des courants, John l'avait retenue pendant une nuit entière, attendant le message de Vacca. Si le major consentait au pillage, rien ne lui était facile comme de faire échouer le navire sur les bancs de Magoari, à la pointe sud de Marajo; une fois là, c'était aux vaqueiros à massacrer les matelots, puis piller la cargaison; et John buvait déjà par la pensée des flots de vin de France. Si le major, au contraire, respectait le pavillon français, le pilote conduirait rapidement *la Caroline* jusqu'au Para, en gagnant honnêtement ses quarante piastres de pilotage.

Quant au mulâtre envoyé par John sur la jangada, c'était le boucher favori du major, l'homme qu'il chargeait d'exécuter ses vengeances ou de commettre des meurtres solitaires. Bandit sans scrupules, noir de forfaits, capable de tout, stupide d'ailleurs, doué d'une force herculéenne, dévoué à son maître comme le bouledogue, parce que le maître donne des os à ronger ; il allait à Salinas avec John, accomplir une de ses œuvres favorites de meurtre et d'incendie, lorsque le pilote avait aperçu *la Caroline*. Depuis longtemps cette nature bestiale était en proie à une idée fixe ; humilié d'être mulâtre cafuze, c'est-à-dire ayant deux sangs de nègre contre un sang de blanc, il voulait du moins avoir des enfants aussi blancs que les mulâtres ordinaires. Mais il ne trouvait pas de blanche qui consentît à vivre avec lui. Sur le pont du navire, il avait aperçu des femmes, et la beauté d'Henriette, son teint de lis, rendant à ce misérable ses idées paternelles, il avait jeté sur la jeune fille cet œil fixe, qui l'avait si fort effrayée.

Les Indiens de la jangada étaient deux pauvres mamalucos retenus de force par le major, pour ramer sur ses barques autour de Marajo.

Le mulâtre était donc retourné à Vacca, où se trouvait le major, pressé par ses convoitises personnelles et par les ordres de John, qui devait par tous moyens rester un jour entier à Camelioes. Il avait fait diligence, et le soir même de la rencontre, il arrivait à Vacca, situé à dix lieues de l'endroit où John et le navire attendaient. Mais le major venait de partir pour une fazenda nouvelle qu'il avait moitié achetée, moitié confisquée du côté de Chavès, c'est-à-dire à une autre extrémité de Marajo.

Jonathan, c'était le nom du mulâtre, laissa la jangada à Vacca, prit un cheval pour suivre la plage de l'île, qui

sert de grande route à ses habitants et partit pour rejoindre son maître. Le cheval qu'il montait pliait sous sa haute taille ; mais le bandit impatient le pressait des talons et de la pointe de son couteau, galopant à toute course sur le sable du rivage. Quant au major, il chevauchait par le même chemin en compagnie d'un de ses hôtes, blanc-mulâtre de troisième sang, qui depuis quelques jours était venu du Para, pour entraîner le fazender au parti du gouvernement.

Les deux amis suivaient la plage au pas de route, tandis qu'une dizaine de vaqueiros, armés de mauvais fusils à pierre, les escortaient à distance, montés sur des petites vaches du pays, qui avaient peine à suivre les chevaux du major. À l'aide de leurs éperons en fer, ou à la pointe de leurs longs couteaux, ils stimulaient la marche lente de leurs montures, et rattrapaient les chefs par des trots prolongés capables de démolir des centaures; mais, habitués à ces courses depuis l'enfance, les vaqueiros n'y pensaient pas.

La nuit, quoique sans lune, était claire et parsemée d'étoiles; sous les pieds des cavaliers, une plage de sable blanc, crevassée par intervalles, déroulait ses longs rubans, bordés d'un côté par la mer, unie comme une glace, et, de l'autre, par un rideau monotone d'arbres clair-semés qui laissaient voir par intervalles la savane sans fin de la grande île. Le major et son hôte discutaient à voix basse les conditions d'un marché que l'un avait l'intention de ne pas exécuter et l'autre de ne pas tenir, tandis que les vaqueiros abrégeaient les ennuis de leur course monotone par des histoires et des propos grossiers.

Les pas du cheval de Jonathan, qui résonnaient dans la nuit, troublèrent les voyageurs, et l'un des vaqueiros, ap-

pelé par son maître, partit à la découverte; il revint presque aussitôt escortant le mulâtre, qui, saluant son patron jusqu'à terre, déclara avoir à lui parler seul. Le major, en ce moment même, cherchait les moyens de se vendre plus cher en séduisant son acheteur; afin de témoigner sa confiance à son hôte et lui inspirer plus de respect pour sa personne, il résolut de l'initier à la vengeance de Salinas, dont son farouche émissaire venait probablement lui rendre compte.

Aussi, sans répondre aux saluts de Jonathan, lui dit-il :

— Quoi de neuf, Mal-Blanchi?... Tu peux parler tout haut, je n'ai pas de secrets pour mon compadre. Parle.

— Patron, John attend vos ordres à Camelioes; il est à bord d'un navire comme pilote, prêt à s'échouer sur Magoari.

— Que me font les pilotages de John? n'as-tu que cela à me raconter? reprit le major.

Trompé dans son attente, il voulait rompre le discours du mulâtre pour ne pas initier le docteur à ses pirateries; mais il était trop tard, et Jonathan était trop stupide pour comprendre ses gestes et sa voix impatiente. Le docteur, d'ailleurs, était tout oreilles et voulait savoir; aussi reprit-il :

— Conte toujours, Jonathan, conte! voyons... Et vous, compadre, laissez-le dire. Vous défiez-vous de moi? Si le navire appartient à ces chiens d'étrangers, je suis tout prêt à vous aider de mon mieux.

Jonathan reprit :

— John m'a dit de vous dire que le navire était richement chargé, mais que c'était un français, et qu'il n'osait pas l'échouer sans vous avertir. Moi, je vous dirai qu'il y a des belles blanches à bord, et qu'il y en a une bien

blanche que je veux pour femme; cela me fera plaisir, patron.

— Ah! ah! reprit le major en riant, toujours ta même idée, mon pauvre Jonathan. Mais un vaisseau voyageant sous la foi des traités... Et il ajouta plus bas : Un français! cela ne se peut, quand toutes les richesses de Paris seraient à bord. Pars, et dis à John de laisser ce navire en repos.

Le docteur n'était pas de cet avis. Comme beaucoup de ses compatriotes, il détestait les étrangers, et, se drapant sans cesse dans un patriotisme étroit et stupide, il ne laissait jamais échapper une occasion d'en parler mal ou de leur nuire. C'était d'ailleurs une nature mauvaise, avide, sensuelle, cruelle par instinct et par jalousie : ardente au mal comme d'autres le sont au bien, et pour nuire ne connaissant d'obstacles que sa lâcheté ou son intérêt : la position du major, forcé de ménager la France sa voisine, lui importait peu. Il reprit donc :

— Quoi, compadre, vous avez une occasion de dépouiller un de ces étrangers qui viennent ici voler notre or et s'en retournent ensuite dans leur Europe engraissés de notre travail, et vous laissez échapper cette occasion à cause de traités faits par le Portugal! comme si le Brésil était obligé à les suivre, ne les ayant pas faits! Compadre, compadre, vous êtes un riche et puissant fazender, mais vous n'êtes ni patriote, ni docteur.

— Et vous, docteur, vous n'êtes pas de Marajo : vous ne savez pas que si ces damnés Cayennais apprennent quelque chose, je verrai arriver ici un vaisseau chargé d'uniformes sombres, qui descendront à terre et brûleront mes fazendas. Ah! sans cela...

— Oh! reprit le docteur, si ce n'est que cela, il y a

moyen de tout arranger. Que John perde le navire et sauve les passagers, nous les ferons reconduire à Cayenne; vos vaqueiros pilleront la cargaison; vous aurez honneur et profit, et nous aurons repris à ces Français maudits l'argent qu'ils nous venaient voler.

— Docteur, docteur, vous raisonnez comme personne. Je ferai de mon fils un docteur comme vous; mais je connais les Français, ce sont des diables incarnés; le capitaine n'abandonnera pas son navire tant qu'une planche tiendra contre une autre; il y aura combat, tout cela fera grand bruit, et c'est moi qui payerai pour tous. Va, Jonathan, va : retourne, et dis à John que, sur sa tête, il ne touche pas à une seule voile du vaisseau.

Le jeune Brésilien insista :

— L'affaire disparaîtra oubliée, au milieu de la révolution générale, disait-il; vous y gagnerez de bon vin, de belles étoffes, peut-être une femme à votre convenance, et vos hommes s'aguerriront à combattre les Français.

Le major souriait, et des chaleurs de convoitise lui montaient au cœur. Mais il était lâche plus encore qu'avide; il résista.

— Va, dit-il à Jonathan qui attendait impassible, je ne veux pas.

Le mulâtre ne partit point.

— Le major est libre, dit-il, mais Jonathan aussi. Adieu, patron! je vais servir le vieux Ladrao; c'est un maître plus hardi, qui ne refuse jamais les grandes affaires.

Le vieux Ladrao était un autre bandit de haute volée, également installé sur Marajo, mais du côté de Brevès, c'est-à-dire à l'ouest de l'île, d'où il rançonnait les voyageurs de la rivière.

Le major avait besoin de Jonathan; Ladrao était, de toute la province, l'homme dont il avait le plus de peur. Il réfléchit une seconde pour n'avoir pas l'air de céder à la menace de son sicaire; puis, se tournant vers le jeune docteur :

— Vous tenez donc bien, lui dit-il, à voir piller ce pauvre navire?

— Peuh! reprit ce dernier, tout étranger est un ennemi.

— Et toi, ajouta le major en regardant Jonathan, tu veux donc absolument ta blanche?

— Je la veux, dit le bandit.

— Eh bien, reprit le major, faites à vous deux ce qu'il vous plaira; prenez mes hommes, prenez mes barques, arrangez-vous; moi, je vais à Chavès pendant ce temps; mais si les Français me poursuivent un jour, foi d'Abuïre (c'était son nom), je vous livre tous les deux. Adieu, docteur!

Le jeune Brésilien hésita une seconde; la peur lui montait aussi. Mais il réfléchit qu'il serait reparti depuis longtemps lorsque la justice, cette lente boiteuse, tomberait sur Marajo.

— C'est dit, reprit-il : je vais moi-même au navire; je trouverai moyen de parler à votre pilote, et je verrai si la cargaison et ses passagers valent la peine de nous risquer,

— Il y a aussi une belle senhora toute couverte d'or et de bijoux, dit Jonathan. Dépêchons, docteur, cela pourrait nous échapper. John est rusé, mais on peut le forcer à partir.

Le docteur et le major sourirent; le fazender poursuivit sa route vers Chavès, suivi de son état-major de bandits montés à bœuf, tandis que son compadre retournait vers Vacca en compagnie de Jonathan.

A peine arrivé, il fit grande toilette, ce qui est le prélude obligé de tout Brésilien : prit la plus grande montarie du major, quatre nègres esclaves, cinq Indiens tapuyas, et partit à toute vitesse vers les Camelioes. Le mulâtre le quitta pour aller à d'autres fazendas recruter des vaqueiros ; et il fut convenu, entre le docteur et lui, que pendant la nuit suivante tous deux se trouveraient, avec leur monde, dans un bouquet de forêt situé à la pointe ouest de Marajo.

VII

Les ruses du pilote. — Le docteur et sa montarie. Indiens et nègres. — *La Caroline* reprend sa marche.

> Hâte-toi de jouir, maudit, et sans relâche
> Marche et que le remords soit ton seul compagnon !
> Marche et qu'en te voyant, on dise : C'est ce lâche.
>
> VICTOR HUGO.

Tandis qu'une nuée de bandits, ameutés par des passions diverses, s'amassait ainsi sur Marajo afin de capturer *la Caroline*, le navire était paisiblement à l'ancre devant les Camelioes, attendant l'heure favorable pour continuer sa route vers le Para.

Vers neuf heures environ, la marée commençant à monter, le capitaine réveilla le pilote qui dormait ou feignait de dormir. John s'éveilla comme d'un profond sommeil, regardant de toute part avec un air étonné. M. Sharp le rappela à lui-même en lui montrant la marée ; il regarda longuement la mer, le ciel, puis appela l'un

des Brésiliens qui servaient d'interprètes entre le capitaine et lui :

— Senhor, dit-il, voulez-vous dire au capitaine qu'il est plus prudent d'attendre encore trois ou quatre heures? La marée sera demi-pleine alors ; il y aura six pieds d'eau de plus sur les bas-fonds de Magoari, et le navire pourra les doubler sans danger.

Le Brésilien traduisit la réponse.

— Ah ! reprit le vieux marin, encore des retards. Puisque l'autre marée était mauvaise, celle-ci doit être bonne. Il dort, ce pilote ! Je suis persuadé que ce matin déjà nous pouvions partir avant le jour. Le vent avait fraîchi : avec un peu de toile, nous aurions refoulé le courant et fait de la route. Obligez-moi, monsieur Cabelleireiro, de dire au pilote que *la Caroline*, malgré son fort tonnage, ne cale que douze pieds d'eau ; d'ailleurs, mieux vaut prendre un peu plus au large de Magoari et profiter de cette brise.

Le Brésilien répéta ces observations.

— A la volonté du capitaine, reprit le pilote ; c'est par excès de prudence que je parle ainsi. S'il n'y avait que moi, je partirais, mais les bancs de Magoari sont mauvais et s'étendent fort loin ; trop de prudence ne nuit jamais. J'ai dit ma pensée au capitaine ; il veut partir, partons !

Quand un pilote dit cela, on ne part jamais. Il n'y a pas de capitaine au monde qui, dans des parages inconnus, veuille assumer sur lui la responsabilité d'un accident prévu par l'homme chargé de le guider. M. Sharp écouta la réponse, haussa les épaules, mais fit dire à John d'attendre le temps nécessaire, seulement de songer au vent qui soufflait et d'en profiter aussitôt que possible. Puis, allumant un cigare, il se promena sur la dunette d'un

air bourru et mécontent, qui fit fuir à l'avant l'un après l'autre tous les matelots de quart.

Le pilote, après s'être fait répéter les paroles du capitaine, dit au Brésilien : — Je suis aussi pressé d'arriver qu'un autre, mais c'est mon devoir de mener le navire sain et sauf au Para ; et, prenant le plomb de sonde, il se mit à sonder lui-même à l'avant du navire. Le sondage, qui ne donna que cinq brasses, calma le capitaine.

Quant à John, il reprit sa place et son sommeil près de la grande écoutille. Au bout de deux heures environ, il se leva de lui-même, et se promena sur le pont pendant une demi-heure, regardant tour à tour la mer et le ciel; puis, comme si le vent qui soufflait de plus fort en plus fort eût pressé sa décision, il descendit à la cabine du capitaine et lui fit comprendre qu'il pouvait appareiller.

— Ah ! dit M. Sharp en français, il était temps, car j'allais te remuer un peu. La moitié de la marée est perdue, et dans ce chien de pays, ils ne vont tous qu'avec les marées.

Il donna l'ordre du départ.

Les matelots se mirent au cabestan pour lever l'ancre, et l'éternelle chanson retentit sur le pont :

C'est le capitaine du *Mexico*,
Ali, ali, alo,
Qui donne à boire à ses matelots,
Ali, ali, alo,
A grands coups de barre d'anspect dans le dos,
Ali, ali, alo,
Il mange la viande, leur donne les os.

A la prédilection que les matelots ont pour cette romance inédite, il paraît que nulle autre cadence ne

favorise aussi complétement leurs efforts au cabestan.

Quoi qu'il en soit, le pilote, qui, pendant ce temps, se promenait sur l'arrière, ramassa le plomb de sonde et le jeta à l'eau, comme afin de consulter une dernière fois la hauteur de la marée avant de partir. Le canot du bord qui avait servi pour aller à terre était amarré à l'endroit même où John sondait la mer; tout en retirant le plomb hors de l'eau, le pilote largua l'amarre du canot : la corde, entraînée par le bateau même qu'elle retenait, tourna autour de la balustrade, glissa le long du bord, et partit avec le canot qui s'éloigna, silencieusement emporté par le courant.

John alla vers le Brésilien, l'amena au capitaine, et dit :

— Tout va bien, nous allons avoir doublé Magoari avant la nuit : après-demain matin nous verrons le fort du Para.

M. Sharp acquiesça de la tête, et une conversation s'engagea tout amicale entre les trois hommes, sur les nécessités de la prudence dans ces parages pleins de bas-fonds.

— Mieux vaut perdre une heure ou deux que d'échouer une seule fois, disait le pilote avec une parfaite bonhomie, et ses deux auditeurs, partageant son avis, le félicitaient de sa prudence.

Les matelots cependant avaient déjà mis l'une des ancres au bossoir, et le second, qui commandait la manœuvre, avait donné l'ordre de lever la seconde, lorsque le capitaine dit, en mettant une main sur ses yeux pour les protéger du soleil :

— Qu'est-ce que cela? Un canot qui part en dérive! On dirait du grand canot du navire. Il jeta les yeux à l'endroit d'où le pilote l'avait largué. Rien...

— Monsieur Useless, cria le capitaine, tiens bon partout : le grand canot est en dérive. Allons, maître, leste, quatre hommes dans le youyou, et qu'on aille chercher le canot. — Quel est le calfat qui l'avait amarré?

Aucun des matelots ne répondit. Le youyou fut mis à la mer et partit. Le capitaine cependant se promenait sur le pont avec impatience : — Encore une heure de perdue, disait-il ; ils n'en finiront pas de rattraper ce rafiau. En effet, le courant, très-fort en cet endroit, drossait le canot au large et l'emportait à vue d'œil, tandis que le youyou filait sur les flots, enlevé par les vigoureux coups de rames des matelots. Mais, tout à coup, les regards de chacun prirent une autre direction, attirés par un grand bateau chargé de monde, qui, rapide comme un cheval de course, doublait la pointe d'une des îles Camelioes, à deux cents pas de là.

Presque tous les passagers, qui étaient venus sur le pont afin de voir l'appareillage, se précipitèrent pour regarder ; cela valait le coup d'œil, en effet. Une barque, presque à fleur d'eau, longue, ayant à peu près la forme des gondoles vénitiennes, mais moins effilée, avançait à toute vitesse. D'un seul mouvement, neuf rameurs, nus, noirs ou cuivrés, plongeaient à la mer leurs larges pagaies en se penchant tous à intervalles égaux et rapides ; le flot écumait à la proue, qui entrait dans l'eau à chaque coup des pagaies, et des deux côtés du canot les mouvements allaient pressés, baissant, montant, comme des pieds de chevaux qui viennent. A l'arrière du bateau, une cabine haute de cinq pieds environ, peinte en vert clair, avec une bande blanche circulaire, tranchait sur le reste du canot, qui était noir, brillant et verni. Sur le toit de cette maison flottante un homme, vêtu de blanc et de noir, avec un

chapeau de soie noir, était à demi couché sur le ventre, reposant sur une grande natte en feuille qui débordait du toit de la cabine; il dirigeait le gouvernail de la barque avec ses pieds, tout en fumant un cigare. Un long fouet, comme celui des postillons de diligence, reposait devant lui, laissant traîner dans l'eau sa lanière de cuir.

En une minute l'embarcation fut auprès du navire. Le docteur, car c'était lui, se leva debout sur sa cabine; les rameurs se levèrent, et l'un d'eux, armé d'une longue gaffe, arrêta l'essor du canot contre le bordage de *la Caroline*.

Le jeune et blanc mulâtre ôta son chapeau avec assez de grâce, et dit en français :

— Bonjour, messieurs.

Le capitaine répondit par un bonjour semblable, et le jeune Brésilien reprit, toujours en français, avec un ton prétentieux et un accent très-prononcé :

— Votre seigneurie permet-elle à un docteur brésilien de lui payer une visite?

— Volontiers, reprit le capitaine; et descendant de la dunette, il ouvrit lui-même la portière. Du haut de sa cabine, le jeune homme sauta légèrement sur le pont, serra la main du capitaine avec une aisance parfaite, et fit aux passagers le plus aimable des saluts. C'était un homme de trente à quarante ans, ayant la peau presque blanche, des yeux noirs, de petites moustaches et de petits favoris noirs; vêtu comme un Parisien qui va dîner hors Paris : — chemise, gilet et pantalon blancs, habit noir. — Puis, comme le goût du pays reparaît toujours, il portait avec cela une cravate de soie rouge à fleurs bleues, des boutons en diamant à sa chemise, une chaîne de montre ridiculement énorme, chargée de grosses breloques en or ou

dorées, et des bottes vernies à tiges rouges; ses cheveux, luisants de pommade, se bouclaient aux deux côtés de son front, comme si le coiffeur venait d'y passer. M. Vulgar le regardait avec des yeux ronds d'admiration, et les trois Brésiliens, se pavanant dans l'élégance vernissée de leur compatriote, l'accablaient de questions et d'amitiés, tout en prenant les airs orgueilleux d'un maquignon qui montre un joli cheval.

Le youyou cependant ne revenait pas; le capitaine laissa son visiteur aux politesses de ses passagers, et prit sa longue-vue pour voir ses hommes qui n'avançaient qu'à peine. Le courant et le grand canot qu'ils remorquaient paralysant leurs efforts, ils restaient presque stationnaires.

— Ils n'arriveront jamais! dit le capitaine.

Le jeune Brésilien entendit, se détourna, prit la longue-vue des mains de M. Sharp, examina le youyou et dit :

— Je vais envoyer mes esclaves et ma montarie à leur secours. Vos blancs ne sont pas capables de revenir seuls; le courant qui les drosse est plus fort qu'eux.

Le vieux marin fronça les sourcils, humilié par l'impuissance de ses matelots; mais le temps pressait, il accepta cette offre.

— Domingo, dit le Brésilien en portugais, va remorquer ces hommes.

Le nègre qui avait accosté et maintenait la montarie le long de *la Caroline*, à l'aide de sa gaffe, leva le croc et monta sur la cabine pour prendre le gouvernail : l'esquif vira de bord, les huit pagaies plongèrent dans l'eau d'un seul coup, et la montarie, emportée par le courant, rejoignit bientôt le youyou.

Le Brésilien, pendant ce temps, recevait les remerci-

ments du capitaine, et répondait aux questions empressées des passagers. M. Vulgar ne tarissait pas; il débordait d'admiration amicale pour ce monsieur si bien vêtu, et le conviait à rester sur *la Caroline* pour venir avec eux jusqu'au Para.

Montfort restait à l'écart, causant avec ses amis ordinaires, auprès desquels il avait repris peu à peu ses habitudes, depuis l'amour déclaré et permis de Paul; tous deux avaient déjà échangé quelques réflexions demi-bienveillantes sur la tenue d'apparat du jeune docteur. Madame Cerny et sa fille souriaient de leurs propos. Mais les rires de Paul et de la jeune fille étaient tout empreints de joie et de gaieté partagées; les railleries de Montfort, au contraire, tombaient de ses lèvres, amères, sarcastiques, et les sourires de madame Cerny ressemblaient à des souffrances. Ces deux âmes troublées luttaient vainement contre leurs muettes pensées.

Le youyou arriva enfin : on put distinguer les figures des matelots qui, brisés d'efforts, étaient assis dans le canot et ne ramaient plus. La montarie avançait rapidement, refoulant le courant. Quand elle fut à quelques brasses du navire, les Indiens cessèrent de ramer, les nègres continuèrent seuls, jusqu'à ce que le canot fût au long du bord. La sueur inondait le front et le dos des nègres, tandis que les Indiens avaient l'air aussi reposé que s'ils sortaient du hamac.

— Paresseux, dit le jeune Brésilien aux cinq Indiens, vous n'avez pas ramé; je vous mettrai tous aux ceps en revenant à Vacca.

Les coupables interpellés parurent n'avoir pas entendu; ils restèrent assis, leurs pagaies à la main. Mais bientôt le plus âgé d'entre eux se leva, regarda les autres, et sou-

dain tous les cinq sautèrent dans l'eau comme un seul homme, et ne reparurent qu'au bout d'une minute entière, nageant comme des marsouins vers la plage de Marajo.

Le jeune Brésilien frappa du pied avec fureur, et se tournant vers sa montarie :

— Arré ! cria-t-il. Domingo, prends mon fusil et tue.

Le nègre obéit, descendit dans la cabine, y prit un fusil à deux coups, l'arma et ajusta le plus rapproché des fuyards.

Les passagers de *la Caroline* poussèrent un cri d'effroi qui arrêta le nègre ; l'esclave regarda son maître.

— Tire donc, dit ce dernier.

Le nègre tira ; la balle frappa l'eau près de l'Indien, qui plongea ainsi que tous les autres.

— Tire, tire encore, hurla le docteur pourpre de colère.

Mais Paul, qui ne se contenait plus, arracha des mains d'un matelot un faubert avec lequel ce dernier nettoyait la dunette, et le lança de toute sa force à la tête de l'esclave.

La longue masse de cordes arriva sur le canon du fusil, s'y enroula d'un bout, et de l'autre fouetta le visage du nègre : l'arme tomba dans l'eau.

— Bruto ! cria le mulâtre.

Paul cependant quitta l'extrémité de la dunette où il était, et s'avançant vers le jeune docteur, l'œil étincelant, la menace à la bouche :

— Si vous n'êtes pas satisfait, lui dit-il, je me nomme Paul ***, et je suis à vos ordres.

Le jeune docteur le regarda d'un air étonné, puis le sourire se fit sur ses lèvres, et il dit au jeune homme :

— Vous êtes vifs vous autres Français ; mais vous ne savez pas ce que c'est que les Indiens : on ne les dompte que par la force. D'ailleurs, je ne voulais pas les faire

tuer, et j'avais dit à Domingo de les effrayer seulement.

Paul s'en retourna au bout de la dunette sans rien dire; Montfort, qui l'avait suivi, craignant que dans son indignation il ne se portât à quelque violence, murmura entre ses dents :

— Féroce, lâche et menteur.

Le docteur entendit; il regarda le jeune homme; un éclair de haine et de rage impuissante brilla dans son regard, mais s'éteignit aussitôt; et se tournant vers son nègre, qui regardait l'eau, effrayé d'une perte dont il redoutait les conséquences :

— Plonge, lui dit-il, et ne reviens pas sans mon fusil.

Le nègre attacha une corde à l'un des bancs, la prit pour ne pas être entraîné au courant et plongea.

Quant aux Indiens, presque tous les passagers les suivirent du regard avec l'intérêt qui s'attache toujours à l'opprimé. Les cinq hommes gagnèrent rapidement la terre; leurs corps rougeâtres se dressèrent un à un sur la plage pendant quelques secondes, puis disparurent bientôt derrière les arbres qui bordaient le rivage.

Le nègre cependant revint à la surface de l'eau; il n'avait pas le fusil. Il se reposa un instant et plongea de nouveau, mais sans plus de succès. Il recommença ainsi à cinq reprises. Enfin, las d'efforts inutiles, il remonta dans le canot, et dit à l'un des rameurs de le remplacer.

Le jeune mulâtre qui ne le quittait pas du regard, le vit; et tirant de sa poche deux ou trois gros sous brésiliens, les lança de toute sa force à la tête du nègre.

L'un des sous atteignit l'esclave au front, et quelques gouttes de sang coulèrent jusque sur ses sourcils. Il poussa un cri de douleur étouffé; mais, courbé sous la crainte, il se leva et se jeta à l'eau pour plonger encore. Sur un

signe du maître, les autres nègres se jetèrent également, au risque d'être emportés en pleine mer.

La colère, l'étonnement, le mépris, se lisaient sur les visages de tous les passagers. Les trois Brésiliens surtout avaient l'air honteux et désolé. Tous trois, quelque peu qu'ils eussent travaillé en Europe, y avaient puisé des idées humaines et libérales; ils rougissaient de cette férocité froide et lâche. Paul était blanc de fureur mal contenue : Montfort contemplait le jeune mulâtre d'un air à la fois méprisant et indigné. A la fin il se leva, regarda autour de lui, aperçut Malcontent, et lui dit deux mots à l'oreille. Le maître descendit dans le carré et reparut presque aussitôt, tenant à la main une bourse qu'il remit au passager.

Les nègres cependant plongeaient toujours alternativement.

Montfort s'avança vers le docteur et lui dit d'une voix haute, lente, dédaigneuse :

— Combien vaut votre fusil ?

— C'est une arme de luxe ; je l'ai payée cinquante mille reis.

— Et cela fait en monnaie française ?

— Cent cinquante francs, reprit un des Brésiliens.

— Voici l'argent, et il remit cent cinquante francs au maître, qui les donna au mulâtre ; cessez de faire plonger ces hommes.

Le jeune docteur regarda l'or : la vanité et l'avarice luttèrent un instant sur son visage; mais les louis s'étalaient jaunes et scintillants dans la main rude du matelot ; l'or triompha, il le prit, se tourna vers ses nègres et dit :

— C'est assez, ne plongez plus.

Madame Cerny se pencha vers Monfort et dit à demi-voix :

— Vous n'avez pas encore débarqué, et vous vous êtes fait tous deux un ennemi mortel. Montfort, mon ami, vos froides colères vous tueront.

— Ce monsieur me dégoûte, reprit le jeune homme ; nous ne partirons donc pas ? Et il alla trouver le capitaine.

Le Brésilien, cependant, avait compté l'or et s'était informé auprès de ses compatriotes de la valeur des pièces. Bientôt il dit au nègre qu'il avait blessé :

— Va à terre avec la montarie ; s'il y a des Indiens dans cette case, prends-les, et reviens de suite.

Puis se retournant vers les passagers qui restaient silencieux, ne sachant plus que dire, il alla vers madame Milliner. La marchande trônait, selon sa coutume, toujours couverte de bijoux ; il se prit à lui faire des compliments sur sa parure et sa beauté, sans paraître remarquer la froideur croissante de ses compatriotes.

Bientôt l'embarcation revint ramenant les deux Indiens que nous connaissons.

L'un d'eux, en arrivant près du bord, dit au jeune Brésilien :

— Patron, nous ne pouvons pas aller à Vacca ; j'ai un enfant malade, et demain il nous faut pêcher pour manger.

— Peu m'importe ! j'ai besoin de toi, reprit celui-ci, et il se dirigea vers le capitaine pour prendre congé. Ce dernier le reçut froidement, et le laissa descendre sans le reconduire.

Au moment où le docteur arrivait à l'échelle du bord pour passer sur le toit de sa montarie, il se retourna de

l'air d'un homme qui oublie quelque chose, et remonta comme pour parler à ses compatriotes.

— Vous allez au Para, leur dit-il; voulez-vous me rendre un service?

— Volontiers, docteur, reprit l'un d'eux.

Mais au même moment, feignant d'apercevoir pour la première fois le pilote qui se tenait debout près du gouvernail, il reprit :

— Non, je vous remercie, je vous dérangerais. Voici le pilote, qui doit être de Salinas et y revenir, il fera ma commission et me rendra réponse. Puis il alla vers John, qui pendant toute cette scène n'avait pas dit une seule parole.

Avant de lui parler, il se retourna vers le capitaine en disant :

— Vous permettez, capitaine? je n'ai qu'un mot à dire.

— Faites, reprit ce dernier.

Alors se baissant à l'oreille de John, il lui dit en portugais :

— Je viens de la part du major. Fais échouer cette nuit le navire sur la pointe de Magoari; sauve-toi à la nage, et tu nous trouveras derrière les arbres qui bordent le rivage. Je te promets, en plus de ce que te donnera le major, une des pièces que je viens de recevoir.

— *Esta bom senhor* ! C'est bon, seigneur, dit le pilote. Le jeune Brésilien salua, jeta les yeux tout autour de lui, et, rencontrant le regard de Montfort qui le fixait d'une façon soupçonneuse, un indicible sourire de haine satisfaite se dessina sur ses lèvres épaisses et rougeâtres; puis il quitta la dunette, et descendit dans sa montarie. Deux minutes après il avait doublé la pointe des Camelioes, et disparaissait aux yeux des hôtes de *la Caroline*.

Tout le monde garda le silence pendant ce temps. Seul, le maître dit entre ses dents :

— Foi de Malcontent, voilà un fier gueux ! Mais qu'a-t-il pu dire au pilote? Je suis sûr que ces deux oiseaux de malheur se connaissent.

Il appela le mousse :

— Je mets le pilote sous ta garde, dit-il, ouvre l'œil sur lui, et tu viendras me dire ce soir tout ce qu'il aura fait.

Puis il s'assit, coupa un morceau colossal de carotte à chiquer, roula le tout dans ses doigts, l'introduisit dans sa bouche, et descendit pour aider au cabestan.

Quant au mousse, pendant une seconde il regarda le pilote d'un œil soupçonneux; puis, bientôt relevant sa tête éveillée, il partit sur l'avant, jouer aux dominos avec l'enfant d'un émigrant, dont il avait fait son Parménion souffre-caprices. Mais de minute en minute, tout en trichant de son mieux son jeune partenaire, l'enfant relevait la tête et ne perdait pas un des mouvements de l'ennemi du maître.

Cependant, sur l'ordre du capitaine, l'ancre qui était à pic au moment où les matelots étaient partis à la recherche du canot, fut promptement dérapée, et le navire, emporté par le courant, glissa sur les flots en suivant le rivage de l'île. Chacun pendant quelque temps parla selon son cœur des événements dont il venait d'être témoin; les Brésiliens cherchèrent à excuser leur compatriote. M. le vicomte de Cinnamon débita des sottises sentencieuses sur l'esclavage et les fatalités de l'obéissance humaine : M. Vulgar fit l'éloge des breloques du jeune docteur, et peu à peu tout le monde, oubliant l'aventure, se prit à suivre des yeux la côte de Marajo, qui passait

devant le navire, rapide et variée comme un immense panorama.

VIII

Le pilote. — L'ouragan. — L'échouage.

> Oh ! mon fils, c'est l'amour, c'est l'amour insensé
> Qui t'a, jusqu'à ce point, cruellement blessé.
> Ah ! mon malheureux fils, oui, faibles que nous sommes,
> C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
>
> A. Chénier.

La Caroline poursuivait sa route en côtoyant Marajo. Déjà les Camelioes s'étaient effacèes confondues avec les rivages de la grande île. Le dernier des îlets de Frescas avait disparu ; excepté à bâbord, la pleine mer étendait partout son horizon sans fin. Le soleil de l'équateur, dardant ses rayons de feu, avait fait fuir presque tous les passagers. Il ne restait plus sur la dunette que le matelot du gouvernail, le capitaine et Montfort. Le pilote faisait la sieste, au pied du mât à côté de la grande écoutille. C'était sa place favorite. Le chargement de *la Caroline* consistait surtout en vins, et les senteurs vineuses qui montaient de la cale par cette ouverture béante, faisaient rêver à John des boissons éternelles ; dès le premier jour, il avait choisi cet endroit pour dormir ou s'étendre en savourant ses parfums bien-aimés : ainsi on voit par les rues de pauvres gourmands avides s'en venir aux devantures des restaurants : et là, courbés, plongeant leurs regards dans les cuisines fu-

mantes, aspirant par bouffées les chaudes odeurs de la victuaille en fusion, délecter leurs narines et faire rêver leurs estomacs inassouvis.

Le capitaine se promenait, tandis que Montfort, perdu dans ses rêveries inquiètes, ne sentant pas la chaleur, suivait d'un œil sans regard les sinuosités du rivage. M. Sharp vint près de lui, et le frappant à l'épaule :

— Êtes-vous donc amoureux, lui dit-il, que vous êtes tout pensif? Vous ne voyez même pas cette uba d'Indien qui glisse au long du rivage et nous bat main sur main. Ces passagers voyagent comme des malles, ils ne regardent rien!

Montfort tressaillit et leva la tête tout frissonnant, comme on fait, quand un médecin brutal, auscultant votre douleur, frappe le mal de sa main exercée, mais rude. Il regarda le capitaine, afin de saisir sa pensée. Le vieux marin n'était venu à lui que pour distraire ses propres ennuis, et c'était par hasard qu'il avait mis le doigt sur la plaie saignante du jeune homme. Le secret d'Henri n'était encore qu'à lui. Il chercha des yeux la uba; un seul Indien, assis à l'arrière, conduisait le frêle tronc d'arbres; courbé comme un jockey en course, il enfonçait dans la mer à coups pressés sa longue pagaie indienne; et le canot avançait rapide, tout son avant hors des flots, filant au-dessus des eaux comme un oiseau rasant les ondes, l'arrière à fleur d'eau par le poids du rameur. Tout à coup, la uba se détacha du rivage et arriva droit, ainsi qu'une flèche, par le travers de *la Caroline*. Deux vigoureux coups de pagaie la mirent bord à bord. Montfort reconnut Pedro, le père de l'enfant qu'il avait sauvé.

— Vous avez quitté le Brésilien? lui dit-il en espagnol.

— *Si, senhor*, répondit l'Indien. Le père et moi ne vou-

lions pas aller à Vacca. Derrière Camelioes nous avons sauté à l'eau et regagné le carbet à la nage. La femme m'a reproché de ne pas vous avoir averti que John était un pilote du major. J'ai pris la uba et je suis venu. Adieu, senhor.

— Que voulez-vous dire?

Mais la voix de Montfort se perdit sans réponse. D'un coup de pagaie, Pedro avait fait virer la uba et s'en retournait.

Le jeune homme l'appela vainement ; il n'entendit pas ou ne voulut pas entendre.

L'Indien parle rarement sans intérêt personnel ; si l'affection, ce qui est rare, le décide à donner un avis, il le donne toujours indirectement, d'un seul mot ; si on l'interroge pour savoir mieux, il s'enferme dans un silence absolu ; et, système ou timidité, jamais il ne consent à s'expliquer d'une façon précise.

Le capitaine demanda à son passager ce que lui voulait cet homme. Montfort le lui dit.

— Que veut dire cet imbécile? reprit M. Sharp ; j'ai entendu le Brésilien dire tout à l'heure que le major était un riche fazender de Marajo ; mais pourquoi aurait-il des pilotes à lui?

— Soit ; mais pourquoi cet homme vient-il tout exprès me dire ces trois mots?

— Ah! dit le capitaine, je ne comprends rien à rien dans ce chien de pays, où le soleil brûle comme du feu, rien! ni aux hommes ni aux marées. Mais je surveille le pilote ; d'ici au Para, je ne quitte plus la dunette. Et en disant ces mots, il se leva, demanda la mèche au maître et recommença sur le pont sa promenade éternelle.

Le maître arriva bientôt, ralluma le cigare du capitaine, s'en alla passer près de Montfort, et lui dit :

— Monsieur de Montfort, est-ce un mal de vous demander ce que vous a dit l'Indien?

— Tu vois donc tout, toi? dit Montfort. Il m'a dit que le pilote appartenait au major, rien de plus. Sais-tu ce qu'il a voulu dire?

— Non, dit le maître, mais je le saurai.

Il descendit, et Montfort se leva pour aller faire la sieste dans sa cabine; mais le sommeil est rebelle aux âmes agitées qui l'implorent : il n'y a que ceux qui ne pensent pas qui dorment à leur gré. Le sommeil ne vint point.

Le navire, cependant, continuait sa marche. Le pilote, qui n'avait plus besoin de l'arrêter, avait fait mettre toutes voiles dehors, et *la Caroline* marchait contre la marée. Le soleil déclinait, et ses derniers rayons éclairaient la pointe de Magoari; quelques hauts bancs de sable apparaissaient par intervalles, jaunes et brillants, au-dessus de la mer qui se brisait sur eux en vagues blanchissantes.

John calcula la distance qui le séparait des bancs où il voulait faire échouer *la Caroline;* puis s'approchant avec un air indifférent du matelot qui tenait le gouvernail, il tira de la poche de sa chemise une corne de bœuf fermée par une rondelle de cuir: l'ouvrit, y prit une carotte de tabac, en coupa un large morceau : et remit tout dans sa corne où il saisit très-habilement un autre morceau coupé à l'avance; puis il introduisit la chique dans sa bouche et commença de mâcher à pleines dents, comme s'il avait savouré de l'ambroisie. Au bout de cinq minutes il jeta sa chique à la mer. Le matelot du gouvernail suivit d'un air de regret le tabac qui tombait.

— Peut-on gaspiller ainsi le bien du bon Dieu ! dit-il.

Le pilote rouvrit sa corne et prit une autre chique.

— Mais c'est un milord russe que ce pilote ! fit le matelot en regardant d'un œil curieux cet homme dont la corne était un débit entier de tabac, et se penchant vers lui, il dit :

— Piloto, et moi?

Le pilote ouvrit sa corne, et coupa au matelot un large morceau, que celui-ci absorba tout entier.

John se leva et descendit sur le pont en disant entre ses dents :

— Il en a assez. Dans une petite heure le *manacan* fera son effet; mon homme sera gris plus que vingt Indiens tapuyas ; les dents lui claqueront comme dans la fièvre: il ne comprendra plus rien, et alors, d'un seul coup de barre je lui ferai jeter le navire et sa cargaison sur la pointe de Marajo. En attendant, je vais voir à goûter au vin du Français; cela me donnera de la force pour nager quand le navire va s'échouer.

La nuit, qui, sous l'équateur, se fait rapide, descendait, prenant tout dans son ombre, et le pilote pensait n'être surveillé par personne ; d'ailleurs, il projetait ce bonheur depuis le moment où il avait mis le pied sur le navire. Traversant les passagers, qui finissaient de dîner, il arriva près de l'ouverture au fond de laquelle dormait son seul amour; il s'assit au bord, les jambes pendantes, y laissa tomber son chapeau pour avoir un prétexte en cas de surprise, et descendit. A peine entré et disparu sous le pont qui le recouvrait, il tâta avec sa main le ventre d'une barrique et y enfonça tout entier le poinçon de son couteau; puis, vidant à ses pieds sa corne-tabatière, il la présenta au tonneau et la remplit jusqu'au bord.

C'était de la mauvaise piquette falsifiée que l'armateur envoyait au Brésil, n'ayant pu la vendre en France ; mais

elle parut délicieuse à l'ivrogne, car à peine eut-il absorbé ce premier verre qu'il recommença la manœuvre. Cela fini, il s'arrêta.

Déjà le vin surexcitait son cerveau, affaibli par ses libations quotidiennes. Quand un homme est arrivé à un certain degré d'ivrognerie, il faut une barrique pour l'abattre, mais quelques gouttes suffisent pour l'étonner.

— John, John, dit-il en se parlant à lui-même, il ne faut pas te griser aujourd'hui, mon garçon ; tu as de la besogne... Allons, encore un dernier, et nous remonterons.

Il remplit sa corne jusqu'au bord, but d'un seul trait, souffla une seconde en faisant claquer sa langue sur son palais, et chercha à tâtons un morceau de bois pour fermer l'ouverture qu'il avait faite ; mais il n'en trouva pas. Le vin qu'il entendait couler tombait comme un regret sur son cœur altéré.

— Allons, dit-il, elle en veut encore ; mais c'est le dernier.

Et il se versa une quatrième corne.

De dernier en dernier, il but coup sur coup tant qu'il eut force pour boire ; si bien qu'au bout de dix minutes il roulait entre les tonneaux et s'endormait la tête en bas, les pieds en l'air, au milieu de ces barriques, objets de ses convoitises, de son crime et de son châtiment prochain.

Pendant que John se réduisait ainsi à l'impuissance d'exécuter ses desseins, un événement naturel fréquent dans les parages de l'Amazone se chargea de les accomplir mieux encore que la plus perfide habileté humaine.

Tous les grands projets que l'homme enfante ici-bas sont détruits ou réussis bien souvent par le hasard seul, sans que nos efforts débiles aient droit à s'imputer le succès ou le revers. Nos vains espoirs mortels sont comme

les grains de sable du désert : fanés sur le sol, ils y dorment dans l'impuissance du néant; soudain un simoun imprévu se lève au lointain, et les espoirs et les sables, soulevés en tourbillons, s'accumulent ou se dispersent, selon le vent du hasard qui les porte.

Pendant que le pilote donnait au matelot le tabac destiné à l'affoler, le mousse était venu se promener sur la dunette pour exercer sa surveillance; la générosité du pilote lui avait semblé si belle, qu'il était allé la conter au maître. — Retourne, lui avait dit celui-ci, et ne le perds pas de vue, ou je te... — L'enfant retourna à son poste, mais il ne trouva plus personne; il chercha quelque temps, puis alla dire au maître que le pilote était perdu.

La nuit était venue; Malcontent, inquiet, monta sur la dunette afin de demander à l'homme de la barre s'il avait vu le Brésilien; mais le matelot, appuyé sur une des poignées de sa roue, les yeux déjà perdus, le regarda sans lui répondre et se prit à remuer les dents.

— Que fais-tu là? dit le maître, en le secouant rudement.

Pour toute réponse, l'homme s'assit à terre; ses dents claquèrent encore plus fort, et il dit :

— Comme il pleut, comme il pleut! La pluie me frappe sur la tête et me fait mal.

Il n'y avait pas un nuage au ciel. Le maître regarda le matelot et prit la barre en disant :

— Ah! ah! il y a du nouveau.

Puis il appela le capitaine, qui causait avec ses passagers à l'autre extrémité de la dunette.

Malcontent lui montra du doigt le timonier qui tremblait toujours et tenait sa tête à deux mains.

— Il est gris, dit le capitaine; le vin et le soleil!

— Je crois plutôt que c'est quelque diablerie brésilienne. — Savez-vous où est le pilote, capitaine?

— Non, qu'on le cherche!

Mais le pilote ne se retrouva pas. L'inquiétude prit le capitaine. Point de pilote, et à quelques encâblures du navire, la mer déferlait sur les bancs redoutés de Magoari.

Il voulut faire parler le trembleur, mais le trembleur ne l'entendit même pas, et recommença ses doléances sur la pluie qui lui battait la tête.

A ce moment, un matelot allant fermer l'écoutille pour la nuit, entendit dans la cale un ronflement sonore; il descendit pour éveiller le dormeur et trouva le pilote; mais John était tellement ivre, qu'il fallut deux hommes pour le tirer de là, et qu'il fut impossible d'obtenir de lui une seule parole.

Le capitaine appela son second. M. Useless n'avait qu'un talent, celui d'aimer le tabac et la bière, mais il avait beaucoup navigué et pouvait ouvrir un avis.

Les deux marins se prirent à discuter ensemble l'opportunité de jeter l'ancre ou de continuer la route par le large.

Cependant le vent avait cessé. Quelques brises de terre couraient encore par souffles incertains, débiles comme des haleines de mourants. Le navire, toutes voiles dehors, n'avançait plus qu'à peine. La chaleur était accablante. Vers l'ouest, derrière Marajo, masquées par des arbres, des lueurs, comme d'éclairs lointains, s'entr'ouvraient, incessantes et silencieuses. Passagers et matelots, tous suffoqués par la chaleur, appelaient la brise, sans l'espérer, car sous l'équateur, on appelle le froid comme à Paris le soleil. L'homme aime avant tout ce qu'il n'a pas!

Tout à coup, sans précurseur, un de ces grains terri-

bles, comme il en passe à la bouche de l'Amazone et sur le fleuve même, s'abattit sur le navire.

Le capitaine, qui était descendu dans sa cabine pour délibérer avec son second, sauta sur la dunette. On n'apercevait pas encore le nuage, caché qu'il était par les arbres de Marajo; mais déjà le vent soufflait furieux, et à la clarté des étoiles on voyait la mer qui frémissait comme si la pluie eût fouetté ses vagues. *La Caroline* se coucha sous la rafale.

— La barre dessous! File l'écoute de brigantine et de grand'voile! Largue les drisses des perroquets! Coupez, coupez! hurla le capitaine. Et lui-même, donnant l'exemple, se précipita sur une manœuvre. Les voiles, brusquement détachées, battirent bruyantes au long des mâts. La mâture entière trembla sous leurs secousses. Déchirés du premier coup, les perroquets s'envolèrent par loques. La grande voile, enlevée comme un mouchoir, se plia sur elle-même, s'étendit en fouettant l'air à bruit de canons lointains; puis, arrachée par le vent, traversa la nuit comme un éclair et disparut.

— Bon, dit le vieux Goudron, qui venait de dégager son écoute, le Gavilan peut acheter de la toile.

Le navire se redressa. L'ouragan continuait, plus furieux encore; mais il chassait au large, c'est-à-dire loin des bancs et de la côte; le maître, les yeux sur la voilure, laissait porter, et *la Caroline* courait vers la pleine mer, vent arrière, à toute vitesse.

Le capitaine donna un coup d'œil au gouvernail; il y vit Malcontent, et, tranquille de ce côté, s'occupa des voiles.

— Hale bas le grand foc! à dégréer les perroquets! En haut le monde!

Les hommes obéirent. Les vergues des perroquets furent envoyées sur le pont ; les ralingues de la grand'voile, qui gardaient encore quelques débris de toile, furent ramassées.

Cependant, le vent faisait furie, mais toujours à sec et sans nuages. A la clarté de la nuit équatoriale, on découvrait les bancs de Magoari, qui semblaient fuir dans le lointain. Le navire courait, emporté au large, hors du danger.

Mais brusquement, comme un coup de fouet de revers, le vent sauta de l'ouest au sud, puis du sud à l'est.

Le navire masqua en grand.

— Amène les huniers ! Cargue la misaine ! Mouillez des deux bords ! Filez de la chaîne jusqu'au bout ! A serrer les voiles ! Au plus tôt paré !

Une grappe de matelots passa dans les haubans, le mousse en tête, et s'étala sur les vergues.

— Patinez-vous, dit Malcontent entre ses dents, le mât de misaine va faire des allumettes !

Les deux ancres descendirent à l'eau presque ensemble, et le bruit des chaînes s'éleva un instant, à travers la tempête.

— Les ancres tiennent-elles, monsieur ?

— Non, capitaine, nous chassons, dit le second.

La Caroline courait, emportée par la rafale, entraînant ses deux ancres.

— En bas tout le monde ! hurla le capitaine, — en bas !...

Les hommes s'affalèrent au long des galhaubans jusque sur le pont.

Bientôt, à tribord, à bâbord, partout, à quelques bras-

ses, on vit l'eau qui battait blanche et écumante. On entendit le bruit d'un frôlement sec et rapide, mais le navire continua sa dérive; les arbres de Marajo apparurent dans l'ombre en montagnes noires, et commencèrent à défiler au long du bord; soudain un choc terrible, unique, arrêta le bâtiment; ses mâts oscillèrent ainsi que des arbres secoués; chacun sentit le sol lui trembler sous les pieds; tout s'inclina brutalement sur le côté, puis tout resta là, tombé, mort.

La Caroline était échouée presque sur le banc que John avait choisi pour son forfait nocturne; soulevée par la tempête et portée par le courant, elle avait passé sans l'effleurer qu'à peine, par-dessus le premier banc de sable, traversé du même effort un petit bras de mer qui régnait au milieu des bancs, et poursuivant sa course folle, s'était arrêtée enfin sur une dune où le flot l'avait brutalement lancée.

Au choc que reçut le navire, en s'échouant, tous les passagers sortirent du carré, troublés et mouvants, comme des fourmis dont on fouille la demeure. Dès la première atteinte du grain qui était tombé sur *la Caroline*, le capitaine avait prié ses hôtes, tous, même ses amis, de lui laisser le pont libre, et tous étaient rentrés attendre dans l'effroi la fin de la tempête. L'échouage les fit apparaître. Les émigrants s'étaient réunis à eux, et parmi ces quatre-vingts personnes d'âges et de sexes divers, les uns criaient et questionnaient : c'était le grand nombre; d'autres pleuraient ou priaient à voix troublées; trois ou quatre au plus attendaient dans le silence. Le capitaine descendit et entra dans le carré. Tout le monde l'y suivit.

— Messieurs, le navire est échoué, dit-il, mais la

terre est à cent pas, il n'y a de dangers que pour le navire et la cargaison; je réponds du salut de tous.

Les sanglots cessèrent : les questions reprirent, multiples, égoïstes, stupides.

— Comment cela s'est-il fait? Aurons-nous nos malles? Comment sortirons-nous?

A la fin, M. Sharp réclama le silence pour répondre à tous à la fois :

— Vous ne vous sentez pas morts, n'est-ce pas? ni moi non plus. Le navire est à terre. Eh bien, dormez et attendez le jour.

Puis il remonta sur la dunette. L'orage recommença dans la mouvante fourmilière. Chacun plaça son mot, son regret ou sa question. Un Brésilien, dont la science géographique confondait l'Afrique avec son propre continent, dit d'un air doctoral : — Le capitaine aurait dû prévoir cela : il y a des grains terribles sur toute notre côte, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'aux Antilles. Le diplomate s'apitoya sur le malheur qui aurait pu arriver pour son pays s'il avait péri avec ses dépêches. Madame Milliner demanda si ses malles ne couraient pas risque d'être mouillées! Mais enfin, las de pleurs et de regrets, voyant la nuit s'avancer, chacun fut chercher dans le sommeil l'oubli d'un malheur accompli.

L'ouragan, cependant, croissait au lieu de diminuer; le vent bruissait dans les cordages; la mer déferlait furieuse aux flancs du navire. Elle semblait vouloir reprendre sa proie. On apercevait dans l'ombre les arbres de Marajo qui courbaient sous la tempête, inclinés comme des blés dans les plaines; les éclairs luisaient plus brillants; le tonnerre grondait par bruits lointains qui se rapprochaient d'instant en instant. Enfin, la nuée parut,

noire : monta, couvrit tout : plus d'étoiles : la nuit d'un gouffre coupée par des éclairs pâles, sillonnés de feux en flèches brisées, qui lançaient la foudre. Puis les éclairs se firent perpétuels, éclairant tout : et avec eux le tonnerre gronda sans trêve, à roulements tantôt sourds, tantôt éclatants, sonores, résonnants par fracas.

Enfin la pluie arriva en larges gouttes chaudes, frappant comme des grêlons, fouettant inclinées sous le vent qui les chassait ; mais presque aussitôt le vent cessa, les gouttes tombèrent droit, si serrées, qu'elles se confondaient en une nappe immense. Pendant un quart d'heure l'orage inonda le pont de *la Caroline;* puis presque subitement tout cessa, la voûte étoilée reparut, la mer abattue par la pluie ne garda plus qu'un vague frémissement : la terre fit silence, et des souffles de brise frais et parfumés vinrent remplacer la tempête.

Aussitôt après l'échouage du navire, Montfort avait suivi le capitaine et était remonté sur la dunette pour voir l'orage. Il était resté là malgré la pluie, regardant la mer et le ciel, comme fasciné, sans plus penser à rien. Le grand désordre des éléments lui faisait oublier le désordre de son cœur : l'homme est si peu de chose devant les fureurs grandioses de la nature ! D'ailleurs Montfort aimait l'orage ; même en France, où les ouragans sont comme civilisés, il éprouvait pendant les tempêtes une sorte de joie qu'il ne pouvait pas définir : quand il voyait luire les éclairs avec des bruits de foudre, quand le vent battant la mer ou la campagne emportait par l'air des feuilles ou des écumes, quand la mouette marine passait luttant sous la rafale ; alors il sentait comme des frémissements de plaisir sillonner son corps ; il respirait à pleins poumons, à pleine vie, et des bonheurs étranges

lui montaient au cerveau. C'était, selon ses amis, un excentrique; un fou selon ses ennemis; une âme troublée, aurait dit sa sœur.

Donc, tant qu'il y eut des éclairs au ciel, il resta là, s'abritant sous la brigantine qui pendait au long du mât. Au moment où l'orage finissait, il lui sembla entendre dans la nuit un galop lointain de chevaux, qui dura quelques minutes en se rapprochant toujours, puis finit subitement. Il écouta longtemps, mais le bruit avait cessé : la mer qui clapotait au long du navire troublait seule le silence de la nuit. Il pensa s'être trompé, et, mouillé, saisi par le froid, il descendait dans sa cabine, lorsqu'à la clarté naissante de la lune, il aperçut madame Cerny qui montait sur la dunette.

Impuissante au sommeil, elle avait entendu comme lui et venait pour écouter mieux, lui dit-elle. Montfort, troublé, la salua sans parler, descendit quelques marches, puis, emporté par le tumulte de ses pensées, il remonta brusquement et arriva près d'elle.

La pauvre femme, agitée plus que lui, s'était assise sur un banc et le regardait descendre. Elle sentit son cœur battre à se briser en le voyant revenir, mais elle attendit.

Il s'assit, et tous deux restèrent là silencieux. Les hommes sont si faibles, surtout les plus forts, devant la femme qu'ils aiment ou vont aimer. Et puis Montfort ne sentait pas bien encore ce qu'il avait dans l'âme. Il souffrait avant tout. Le jour où elle l'avait appelé son frère, son âme malade s'était émue; bientôt, comme René, il s'était demandé s'il n'aimait pas sa sœur? Et depuis la veille il se débattait avec lui-même, perdu dans ses affections naissantes.

Quant à elle, pauvre femme, brisée à force de tristesse, mais aimant sa tristesse même, et pouvant dire déjà comme l'Espagnole :

N'as-tu rien dans le cœur de m'avoir pris le mien?

elle luttait effrayée d'elle-même.

Ce fut elle qui rompit le silence :

— Pourquoi ne redescendez-vous pas, monsieur de Montfort? vous êtes mouillé.

— Je n'ai pas froid, répondit-il. Puis il ajouta : — Ainsi, vous me chassez ?

— Vous savez bien, Montfort, que je ne veux pas chasser le sauveur de mon enfant.

— Ah! lui dit-il brusquememt, pardonnez-moi.

Puis, sans savoir ce qu'il disait lui-même, il ajouta :

— Je souffre, et je souffre par vous, Clémence!

Elle frissonna comme une sensitive en entendant son nom, et resta sans répondre.

Le silence recommença entre eux.

— Vous allez prendre froid vous-même, dit-il enfin.

Son cœur désertait déjà l'aveu commencé, et il n'osait plus marcher dans cette amitié fiévreuse.

La faiblesse du jeune homme rendit à madame Cerny sa force chancelante, et sa coquetterie de femme lui revenant avec sa force, elle reprit d'une voix demi-railleuse :

— Vous souffrez, mon ami; le temps ne guérit donc pas, que l'image de celle qui vous a fait fuir trouble vos pensées, même à travers vos dangers de voyageur?

— Comme les femmes se souviennent mieux que nous! dit Montfort.

— C'est vrai, dit-elle. Et cependant vous l'aimez toujours.

—Non, je ne veux plus aimer, reprit-il amèrement, et se courbant, il cacha sa tête dans ses mains.

Le poison des souvenirs le torturait; mais la glace était brisée; et madame Cerny allait lui rejeter encore son passé, cendre éteinte, lorsque le capitaine parut sur la dunette. Ils se reculèrent l'un de l'autre.

Mais le vieux marin ne les voyait pas. Il était pâle et défait. Ses cheveux blancs tombaient en désordre, mouillés par la pluie comme ses vêtements. Il se pencha en dehors et regarda autour du navire qui gisait enfoncé dans la terre, presque appuyé contre une dune de sable. Une larme silencieuse tomba le long de ses joues.

La vue de cette douleur, une des plus sacrées qu'il y ait au monde, celle du marin perdant le dépôt confié, perdant son vaisseau, fit taire les angoisses des deux passagers. Madame Cerny se leva, et prenant le bras du capitaine :

— Nous faudra-t-il donc quitter le navire, capitaine? lui dit-elle de sa voix douce comme une plainte. *La Caroline* est-elle perdue sans ressource?

Le vieux marin tressaillit; mais se remettant presque aussitôt :

— Qui sait? dit-il, j'espère encore. Le navire est neuf; les grandes marées viennent dans trois jours. En tout cas, vous ne perdrez rien, madame.

— Oh! dit-elle, mes pauvres bagages m'importent bien peu. Et vous, Montfort?

— Moi? reprit le jeune homme, si je ne comprenais votre douleur, mon brave ami, je serais homme à me réjouir d'en avoir fini avec cette traversée, et dès demain je me mettrais en chasse sur Marajo. La chasse est la seule joie de ce monde qui ne laisse pas de souffrance.

— Moi qui ne puis pas chasser, reprit madame Cerny, je vais dormir, si je peux, et demain, mon cher monsieur Sharp, nous vous aiderons tous, et nous ne partirons d'ici qu'avec vous.

Le vieux marin secoua la tête, prit la main qu'elle lui tendait, la regarda descendre jusqu'en bas de la dunette, et se tournant vers Montfort, lui dit :

— J'ai vu bien des passagères, mais c'est la plus belle nature que j'aie rencontrée. Si elle avait deux ou trois ans de moins, elle ferait votre affaire, Montfort. C'est une noble femme.

Puis il appela un matelot et lui dit de sonder du côté de la mer.

Montfort descendit dans sa cabine, brisé, saignant sous la brusque réflexion du capitaine.

Que ceux qui n'ont jamais aimé, qui ont passé sur cette terre sans tourments mais sans joie, sans brûlures mais sans soleil ; lampes inallumées qui n'ont jamais reçu ni rendu la lumière ! que ceux-là raillent s'ils le veulent les muets tressaillements d'un amour combattu ! libre à eux. Mais, mieux vaut souffrir de trop aimer que souffrir de n'aimer rien. La plus grande douleur c'est le néant. Le poëte a dit :

Doutez, si vous voulez, de l'être qui vous aime,
D'une femme ou d'un chien... mais non de l'amour même ;
L'amour est tout... l'amour est la vie au soleil.

Que ceux qui ont aimé se souviennent ! Cette histoire est pour eux.

IX

Le tamanoir. — Les bandits. — La course.

Le cheval, qui ne sent ni le mors ni la selle,
Toujours fuit, et toujours son sang ruisselle.
Sa chair tombe en lambeaux.
Hélas ! voici déjà qu'aux cavales ardentes,
Qui le suivaient dressant leurs crinières pendantes,
Succèdent les corbeaux.

VICTOR HUGO.

Les premières lueurs du jour trouvèrent le navire complétement à sec sur un îlet de sable vaseux, situé au milieu des bancs de Magoari. Tout autour de lui, on ne voyait que des îlets semblables, ou une plage de sable, si bien qu'au premier abord on aurait pu se demander si le navire avait eu des ailes pour tomber ainsi au milieu de la terre ferme. A droite, Marajo, la grande île, se terminait par un bouquet de forêt sombre, au pied de laquelle on apercevait le toit tombant d'un carbet abandonné. Devant le navire, tant qu'on pouvait voir, une plaine de sable jaune, dont l'extrémité se dorait déjà sous le soleil naissant, s'étendait, coupée par places de grandes flaques d'eau immobiles.

Des troncs et des branches d'arbres entassés en amas capricieux, selon les courants, brisaient la monotonie de cette terre. La plupart, à demi ensevelis dans le sol, étaient déjà couverts d'une couche de limon jaune; quelques-uns, apportés récemment par les flots, étaient noirs et luisants sous leurs écorces mouillées. Tout près du navire, l'un

d'eux charrié de la nuit, portait encore sa chevelure de feuilles vertes, qui traînait souillée sur la terre. Çà et là, par les bancs, on voyait de loin en loin d'autres débris avec des feuilles vertes aussi, épaves vivantes apportées par l'ouragan de la nuit. On eût dit un immense cimetière d'arbres et de végétations tombés de toutes les époques, parmi lesquels le navire était venu prendre tombe. A gauche, à longues brasses, on voyait la mer dont les vagues monotones battaient les bancs à temps réglés. Un de ses bras, rapide, profond, mais étroit, passait entre *la Caroline* et Marajo, battant l'arrière du navire et une partie de tribord, tandis qu'à bâbord et par l'avant, il n'y avait que du sable et des flaques d'eau. Le navire ayant échoué à mer pleine, avait traversé ces bancs pour venir s'abattre sur leur dernier îlet, au bord d'une eau profonde.

Le capitaine était seul sur la dunette; sa figure portait les traces de sa nuit d'insomnie et de souffrances morales. Sur son ordre, un des matelots appela Malcontent. Le maître fumait tristement à demi couché sur le beaupré, en dehors du navire. Il vint au premier appel ; puis, tous deux, le capitaine et lui, descendirent à terre pour visiter le bâtiment. La quille était enfoncée dans le sol, où elle avait creusé un large sillon ; mais le navire ne paraissait pas avoir souffert extérieurement. Tout un banc de coquillages, fruit des calmes de sa route, hérissait encore son bordage de cuivre, qui s'étalait verdâtre aux rayons du soleil naissant. Au risque de tomber à la mer, les deux marins montèrent sur la petite dune de sable à laquelle le navire était appuyé par tribord. Partout où leur œil put voir, c'était même chose. L'arrière du bâtiment qui arrivait jusqu'au-dessus de la mer profonde et avait dû heurter la dune, semblait également dans son état ordinaire.

Le capitaine remonta à bord, descendit dans la cale, examina de tous côtés, suivi de son fidèle matelot ; il trouva quelques planches disjointes, des barriques défoncées, un désordre assez grand dans les malles des passagers, mais rien de grave. Il monta dans la grande hune et examina la mâture. L'un des mâts était fendu presque de bout en bout, mais cela était réparable, au moins pour quelques jours de mer, et sauf des avaries sans importance, *la Caroline*, à première inspection, n'avait souffert qu'à peine. Quant à la tirer de là, c'était autre chose ; mais comme l'avait dit M. Sharp à madame Cerny, les grandes marées devaient venir dans trois jours ; en allégeant le navire, on pourrait peut-être le remettre à flot et arriver sain et sauf au Para.

Les passagers parurent peu à peu sur le pont, réveillés par leurs curiosités craintives ; le capitaine rassura les premiers venus qui rassurèrent les autres plus encore par le spectacle de leur confiance que par les espoirs racontés du capitaine. Le calme revint peu à peu parmi tous ces hommes. Le soleil se levait resplendissant : les brises du matin soufflaient fraîches, et le bonheur de se sentir sur la terre ferme leur fit oublier le danger passé et les craintes futures.

Quelques-uns descendirent sur la plage en attendant la marée ; bientôt l'un des Brésiliens proposa d'aller se promener sur Marajo, et d'y chercher une habitation ou tout au moins des bœufs pour la nourriture générale pendant ces trois journées d'attente. Le capitaine y consentit ; le bruit de la promenade projetée se répandit sur le navire, et chacun voulut en être. Le grand canot fut descendu à terre, traîné jusqu'au bras de mer qui passait à l'avant, et la plupart des passagers descendirent.

Les femmes elles-mêmes et les enfants voulurent être de la partie. Madame Cerny, sa fille, la marchande, et deux ou trois autres, prirent place dans le canot avec Montfort, Paul, M. de Cinnamon et les Brésiliens. Le canot devait revenir chercher les retardataires aussitôt qu'il aurait déposé son premier envoi sur la plage de Marajo : cent pas à peine séparaient le navire de l'île.

Le bras de mer fut franchi en quelques minutes, et les passagers débarquèrent sur une plage de sable unie et blanche qui s'étendait jusqu'à la forêt. La plupart se pressèrent vers le carbet abandonné, tandis que le canot retournait prendre de nouveaux promeneurs.

Quelques-uns voulurent se hasarder sous la forêt, mais le sol était détrempé, et force leur fut de se promener sur le rivage ; Paul, Montfort et l'un des jeunes Brésiliens avaient emporté des fusils de chasse et quelques provisions pour ne pas être forcés de revenir à bord avant la nuit et chasser toute la journée en cherchant un troupeau. Après avoir conduit les dames jusqu'au carbet, où elles étaient du moins sur une terre sèche à l'abri du soleil, les trois jeunes hommes côtoyèrent quelque temps la forêt par le rivage, afin d'arriver à une savane qu'ils avaient aperçue du haut du navire, et qu'ils présumaient plus giboyeuse que la plage et hantée par des bestiaux.

Ils y arrivèrent en quelques minutes, suivis d'un des matelots et du domestique du capitaine, pour porter leurs provisions et le gibier. La savane s'étendait devant eux à perte de vue, comme plantée d'arbres rabougris très-espacés les uns des autres, mais qui, cependant, multipliés par l'espace, fermaient l'horizon. Il n'y avait de forêt que sur la partie de l'île située en face du navire, et une lisière de bois peu profonde, qui garnissait le rivage tout le long de la mer.

Marajo la grande île a cent quatre-vingts lieues de tour; afin de ne pas s'égarer, et en cas de danger sur une terre qu'ils ne connaissaient pas, les chasseurs convinrent de ne pas se perdre de vue, puis ils se mirent en chasse.

Ils y étaient depuis une heure environ, et déjà tous trois avaient tiré ou tué bon nombre de bécassines et de sarcelles de prairie, lorsque Paul aperçut au lointain, à travers la savane, des chevaux qui passaient emportés à toute course; sur l'un d'eux il lui sembla distinguer une robe de femme pareille à celle que portait Henriette.

Mais les chevaux passaient comme un éclair; les arbres que la distance et l'espace rapprochaient l'un de l'autre lui masquaient la vue; il sourit de son effroi; et, se disant que les yeux de son cœur avaient seuls vu l'apparition fantastique, il continua de chasser.

Bientôt cependant, troublé par son amour et ses inquiétudes, il résolut de retourner auprès des dames, qui étaient restées sur le rivage, sauf à revenir plus tard; et, dans ce but, il se reploya sur ses compagnons pour les avertir. Le Brésilien, déjà fatigué de cette chasse difficile à travers les hautes herbes, revint avec lui, et tous deux envoyèrent les matelots avertir Montfort, qui avait préféré être seul. Henri aimait passionnément la chasse; il se sentait le cœur allégé en marchant à travers la prairie, emporté par le désir de tuer. Il remit son gibier aux porteurs, et les chargea de dire à ses amis qu'il continuerait à chasser encore pendant quelques heures. Seulement, dans la crainte de se perdre, il résolut de ne pas quitter l'étroite lisière de forêt qui côtoyait le rivage de Marajo. Les bécasses et les bécassines abondaient dans l'île; le soleil, la

poudre, et surtout ce bonheur féroce que tout chasseur éprouve en tuant, grisaient peu à peu le jeune homme. Déjà il avait abattu, depuis le départ de Paul, huit ou dix bécasses qu'il avait déposées au pied d'un arbre pour ne pas se charger, lorsqu'il aperçut, au bord de la lisière du bois qu'il suivait, un animal noirâtre ressemblant de loin à un grand chien de Terre-Neuve. Le chasseur coula précipitamment deux balles par-dessus ses charges de plomb, et, marchant d'arbre en arbre, il arriva ainsi à quinze pas de l'animal.

Le *Tamandua bandeira* ou fourmilier tamanoir, car c'en était un, balayait le sol de la prairie avec sa longue queue à longs crins plats et gris, et fouillait une petite butte de terre de son museau pointu qu'il relevait par intervalles, comme un chien qui évente. Les fourmis abondaient, et le tamanoir était en plein repas. Montfort l'ajusta et fit feu de son premier coup. La charge, balle et plomb, porta en plein corps, mais l'animal ne bougea pas; il tourna la tête lentement, dérangea quelque peu ses pattes de devant aux longs ongles blanchâtres; rien de plus. Le fourmilier est plus dur à tuer qu'un sanglier. Le chasseur, étonné, se rapprocha et fit feu de son second coup, à six pas. Cette fois, l'animal roula sur le sol, mais silencieusement. Montfort s'approcha; le blessé était à terre sur le dos, remuant sa queue, étendant à mouvements lents ses longues pattes osseuses, maigres, noires, qu'il agitait comme des bras de télégraphe. Son museau effilé était souillé de terre et de fourmis écrasées. Ses grands ongles, longs de quatre à cinq pouces, demi-crochus, se reployaient comme des doigts qui veulent étreindre. L'Européen regarda quelques secondes cette bête massive aux poils rudes et gris, qui se débattait dans une silencieuse

agonie; puis, ému de pitié, il voulut l'achever, et, dans ce but, profitant d'un moment où l'animal présentait le côté du crâne, il lui porta un vigoureux coup de crosse. Le tamanoir tourna la tête comme s'il n'avait rien reçu; le chasseur redoubla, mais en vain : alors, voulant étouffer sa victime pour en finir, Montfort appuya la crosse de son fusil sur le cou du mourant et pressa de toute sa vigueur. Le fourmilier releva ses longues pattes de devant, étreignit le fusil et le ramena contre sa poitrine avec tant de force, que le jeune homme fut obligé de se baisser pour ne pas lâcher son arme. Il essaya de la lui arracher, tirant en tous sens, l'animal ne lâcha pas; le fusil semblait rivé entre ses pattes. Quand le tamanoir a saisi quelque chose, être animé ou non, il faut couper ses membres pour les disjoindre. Le tigre lui-même périt dans cette étreinte.

Enfin, las d'efforts, craignant de briser son fusil, le jeune homme tira son poignard malais et se baissa pour tuer le fourmilier. La lame aiguë pénétra dans la gorge, un flot de sang jaillit jusque sur le chasseur : l'animal remua sa longue queue : ses pattes de derrière s'étendirent, sa tête se pencha lentement en arrière : puis une écume sanglante souilla les bords de sa gueule, et tout fut fini. Montfort voulut alors retirer son fusil; impossible. Il s'y prit de toutes manières, essayant tout, force, patience, adresse; faisant levier, mettant un genou sur sa victime, et à deux mains cherchant à disjoindre ses pattes; tout fut inutile. La crosse de son fusil était comme dans un étau sans vis. Montfort ne pouvait pas traîner l'animal jusqu'au navire; c'était à peine si, dans ses efforts pour reprendre son fusil, il pouvait déranger le corps de quelques pieds. Il essaya de couper les pattes avec son poignard, mais la lame glissait sans mordre sur ces os durs comme du

fer; une journée entière n'aurait pas suffi à ce travail.

Enfin, à bout de ressources, à la fois maugréant et riant de sa mésaventure, il se décidait à retourner à bord chercher l'aide du maître serrurier de *la Caroline*, lorsqu'il se sentit subitement pris par une corde qui l'étranglait. Il porta ses mains à son cou pour se dégager, mais il n'en eut pas le temps. Déjà il était à terre et se sentait étouffer; il perdit connaissance entièrement. Une sensation de froid le ranima : il jeta les yeux autour de lui, et aperçut le jeune mulâtre de la montarie qui prenait de l'eau dans un coui et la lui jetait à la figure, par gouttes. Il voulut se lever : ses bras et ses jambes étaient attachés, et il se vit appuyé contre l'arbre même au pied duquel gisait le tamanoir. Debout autour de lui, quinze ou vingt bandits à demi nus, les uns noirs, les autres presque rouges, armés la plupart de longs couteaux de boucher et d'un fusil à pierre passé en bandoulière, le regardaient en silence. Celui qui l'avait pris au laço ou plutôt au nœud coulant tenait encore la lanière de cuir qui lui avait servi.

Montfort se crut d'abord le jouet d'un cauchemar affreux. Mais la voix du mulâtre lui fit comprendre sa situation.

— Enfin, vous revenez donc à vous, mon beau monsieur. Ce n'est pas sans peine, voici deux tasses pleines que je vous jette au visage. Ah! ah! Carneiro sait mettre les cravates.

Montfort garda le silence.

— Vous êtes plus prudent qu'à bord, il paraît, monsieur l'homme aux louis d'or. Mais cela vous coûtera plus cher cette fois. Voyons! quoique féroce et lâche comme vous dites, je ne veux pas vous faire souffrir : finissons vite. Vous êtes mon prisonnier ou celui du major, ce

qui est tout un. Vous devez être riche; combien voulez-vous donner pour être reconduit sain et sauf au Para?

Montfort ne répondit pas : encore troublé par l'étranglement qu'il avait subi, il se reployait sur lui-même pour réfléchir.

— Êtes-vous devenu muet, beau coq qui chantiez si haut hier? Dépêchez! car cela est sérieux, je vous jure. Combien voulez-vous donner pour être reconduit au Para?

— Rien, dit enfin Montfort. Je suis Français, illégalement prisonnier, je ne donnerai rien.

— Véritablement! dit le mulâtre. Ah! je vous préviens que vos amis de *la Caroline* sont probablement prisonniers comme vous à l'heure qu'il est; qu'ils ne peuvent vous être d'aucun secours, pas plus que le navire qui sera tout à l'heure la proie des hommes que vous voyez là. Je vous préviens, en outre, que je n'ai pas le temps de marchander avec vous, et que si vous ne voulez pas vous racheter, je vais simplement vous casser la tête d'un coup de pistolet.

Et il montra à Montfort deux pistolets à pierres à demi cachés dans les plis de sa ceinture.

— Ce n'est pas au prisonnier à faire un prix, dit Montfort.

— Ah! ah! vous vous radoucissez, monsieur; vous l'avez dit, je suis féroce. Mais il n'y a rien de tel que de s'entendre. Eh bien, vous me ferez sur votre banquier au Brésil une traite de deux contos de reis. Cela fait six mille francs de votre monnaie, et, de plus, vous signerez pour mon ami le major et pour moi une déclaration portant que nous vous avons délivré des mains des pirates et très-bien traité.

— Vraiment! dit Montfort, que l'espoir et le courage reprenaient peu à peu à mesure qu'il voyait une possibilité coûteuse, mais simple, de se tirer d'affaire. — Vraiment!

— Oui; oh! le major tient absolument à cette formalité.

— Et vous croyez que je signerai cela pour des forbans de votre espèce? Non, mille fois non. Faites de moi ce qui vous plaira. A partir de ce moment, je ne répondrai même plus.

— Oh! nous avons des moyens pour faire parler les muets; et, s'approchant de l'un des vaqueiros, il lui dit en portugais :

— Tu vas pendre le prisonnier par les poignets jusqu'à ce qu'il demande grâce.

— Lâche!

— Ah! tu entends le portugais!

— Oui! reprit Montfort à bout de fureur, oui! lâche mulâtre, fils d'esclave! oui, j'entends, et si l'un de tes sicaires me touche...

Mais la raison lui revenant, il n'acheva pas. Au mot de mulâtre, le docteur avait pâli, et, se tournant vers les vaqueiros, il leur dit d'une voix brève :

— Cet étranger ne veut pas donner d'argent, et cependant il en a; Carneiro, attache-lui le laço : suspends-le par les poignets! de suite!

Puis, se tournant vers Montfort : — Tu vas voir, lui dit-il entre ses dents, ce que le mulâtre fait des blancs.

Le vaqueiro regarda l'Européen et se prépara à l'attacher; mais une idée bizarre lui passant par le cerveau, il s'arrêta, et, se tournant vers le jeune Brésilien :

— Patron, dit-il, vous voulez forcer cet homme à payer rançon? Voulez-vous me le prêter?

— Qu'en veux-tu faire? dit le mulâtre.

— Oh! un jeu de la prairie. Nous allons lui faire dresser un cheval. Et il se prit à rire.

Le jeu devait être atroce, car tous les autres bandits poussèrent des hurlements de joie et applaudirent à l'idée de leur camarade.

Ce dernier laissa passer les premiers élans du bonheur général, puis il reprit :

— Nous avons là, sous bois, avec nos chevaux, ce cheval que nous avons pris au laço en venant. Vous l'avez vu, patron! C'est la bête la plus indomptée de Marajo. Nous attacherons le prisonnier dessus, et nous lui ferons faire une course. Voulez-vous nous le prêter pour cela, patron?

— Oui! oui! dirent tous les bandits, nous ne pouvons pas piller le navire avant la nuit; nous avons encore toute la journée à attendre... Une course! une course!

La haine satisfaite éclaira le visage du jeune docteur : il se tourna vers le prisonnier :

— Tu entends, ils vont te faire faire une course à cheval, et c'est le mulâtre, fils d'esclave, qui te tiendra l'étrier.

Montfort ne répondit pas. Presque aussitôt, celui que le docteur avait appelé Carneiro, et qui était un curiboca, grand et athlétique, prit le jeune homme, le chargea sur son épaule comme un ballot, et suivit la lisière de la forêt. Tous les autres le précédaient, le jeune Brésilien en tête.

Aussitôt en route, Montfort dit en espagnol au vaqueiro qui le portait :

— Je te donnerai cent mille reis, si tu veux me détacher les bras.

— Je ne te comprends pas, dit l'homme qui avait bien

entendu son captif parler de cent mille reis, mais sans s'expliquer pourquoi.

Montfort répéta sa promesse. Le vaqueiro réfléchit quelques secondes. A la fin, il dit au prisonnier, tout en marchant :

— Où est ton argent?

— A bord, dit Montfort.

— Eh bien, reprit l'homme, s'il est à bord, je n'ai pas besoin de toi pour le prendre, puisque cette nuit nous prendrons le navire. Ces étrangers sont brutes!

Après avoir fait cent pas environ, toute la troupe pénétra sous bois par une sorte d'entrée naturelle, et se trouva tout à coup dans une vaste clairière sans arbres, fermée de tous côtés par la forêt. Là, à l'ombre d'acacias à larges gousses, quinze à vingt chevaux étaient attachés par des longes en cuir.

Le porteur de Montfort se baissa, les vaqueiros firent glisser le prisonnier jusqu'à terre et l'accotèrent contre un des arbres auquel le cheval sauvage était attaché. La victime put contempler à loisir le prochain instrument de son supplice. C'était un cheval bai, aux muscles saillants et nerveux, à la crinière longue et en désordre. Vaincu, mais non dompté, l'animal avait les yeux en feu, les narines rouges et fumantes; sa queue balayait ses flancs à battements furieux; son corps, couvert d'écume mal séchée, tremblait, frémissant de frayeur farouche. Il était attaché des quatre jambes et de la tête par des courroies, qui se tendaient par intervalles sous ses bonds comprimés.

Sur un signe du Brésilien, deux vaqueiros apportèrent Montfort et l'étendirent sur le dos de l'animal, la tête pendante contre son cou, les jambes et les pieds traînant

sur la croupe; puis immédiatement ils commencèrent à l'attacher dans cette position à l'aide d'une grande courroie, qu'ils roulèrent comme une sangle redoublée autour du prisonnier et du cheval. L'animal hennissait de fureur et se soulevait sous ses liens; mais chacun de ses élans s'éteignait impuissant dans les lanières qui le retenaient.

Quand les métis bourreaux eurent achevé leur besogne, à travers des éclats de rire et des railleries sur les joies prochaines de leur victime, un nègre s'approcha de lui. Montfort reconnut l'esclave de la veille, celui-là même que le docteur avait frappé. Le nègre se courba sur le cheval, tout près de la tête du prisonnier, toucha la courroie qui attachait ses mains, et fit semblant de la resserrer. Puis au moment même Montfort sentit une pression contre sa cuisse, et entendit l'esclave lui dire entre ses dents, sans presque ouvrir la bouche :

— Le Français a son poignard! ses bras sont mal attachés. Je ferai fuir le cheval. Que le Français attende et se venge!

Le Brésilien cependant s'irritait de ce retard.

— Finiras-tu bientôt? dit-il à son nègre. — Carneiro, va donc aider à ce maladroit, qu'il finisse!

Le bandit interpellé s'approcha, et Montfort sentit se resserrer de nouveau la courroie de ses mains, que l'esclave avait déjà relâchée. Le métis regarda le nègre avec défiance, mais ce dernier dit tranquillement :

— C'est cette lanière même que je resserrais quand tu es venu.

Puis, serrant la courroie comme elle l'était d'abord, il fit, concurremment avec le vaqueiro, l'inspection des autres liens. Quelques-uns des métis, pendant ce temps, montèrent à cheval et se dispersèrent dans la clairière.

C'était une petite savane entourée de bois, couverte d'herbes rares et brûlées par le soleil, sans un seul arbre, large de cinq cent pas environ, sur un quart de lieue en profondeur; sorte de champ de course naturel enserré par une forêt. Les vaqueiros allèrent occuper les côtés intérieurs de la clairière, pour jouir du spectacle et stimuler, au besoin, la course du cheval sauvage.

Quand le métis et le nègre eurent fini l'inspection des liens du prisonnier, le mulâtre s'approcha de lui, et, le sourire à la bouche, les yeux brillants de rage satisfaite, il dit en se baissant sur sa victime :

— Le fils d'esclave sait se venger... Qu'en penses-tu, blanc, fils de blanc, étranger maudit?

Montfort ne répondit pas, — à quoi bon? — Le docteur reprit :

— Tu vas courir une heure : une heure entière attaché au cheval, et sous le fouet de mes vachers, — et chaque jour je te ferai courir ainsi jusqu'à ce que tu aies signé pour l'argent et pour la lettre... Va, blanc, tu es l'esclave du mulâtre!

Puis, sautant sur son cheval, dont un nègre tenait la bride, il s'en alla prendre place à quelques pas de là, à l'entrée de la clairière, pour fermer l'unique issue de cet hippodrome improvisé ; partout ailleurs, la forêt, c'est-à-dire un réseau d'arbres pressés les uns contre les autres et enlacés par des lianes, formait une muraille infranchissable où le cheval ne pouvait pas s'engager.

Le nègre tenta encore de s'approcher du prisonnier; mais son maître l'appela : — Viens ici, lui dit-il. Toi et Guinéa vous allez rester tous deux à côté de moi pour prendre le cheval au laço s'il veut fuir par ici.

Le nègre obéit.

Sur l'ordre du mulâtre, trois vaqueiros et Carneiro commencèrent à détacher l'animal, qui s'agitait, furieux de ses liens et de sa monture. Ils délièrent d'abord les courroies du col. Le cheval, libre de la tête, voulut mordre son fardeau : Montfort sentit à son front l'haleine humide et chaude; mais les dents se heurtèrent sans rien étreindre: la bouche n'atteignit pas jusqu'au prisonnier. Les métis prirent ensuite leurs longs couteaux de boucher, toujours pendus à leurs pantalons, et chacun d'eux trancha d'un seul coup les quatre courroies qui retenaient l'animal.

Le cheval se sentant libre bondit sur lui-même des quatre pieds, resta une demi-seconde immobile, les naseaux fumants; puis, lançant dans le vide une ruade furieuse qui secoua douloureusement le supplicié, il partit comme une flèche vers l'extrémité de la prairie. Les vaqueiros, armés de laços, sautèrent sur leurs chevaux, et se dirigèrent vers le centre de la clairière pour suivre l'animal, l'obliger à courir sans cesse, et arrêter sa course au gré du mulâtre.

Le cheval, lancé de toute sa vitesse, arriva bientôt au bord le plus éloigné de la savane; il trouva la forêt et vit un homme qui arrivait sur lui; il se cabra, fit volte-face et courut dans une autre direction; mais, là encore, il rencontra un nouveau vaqueiro et une nouvelle muraille de branches serrées. A trois ou quatre reprises il essaya ainsi de franchir ce cercle incessant de forêt et d'ennemis, prenant toujours pour but de sa course effarée le point le plus extrême de son champ de liberté. Enfin, las d'efforts inutiles, l'intelligent animal revint vers le milieu de la clairière, et là, grattant la terre de ses sabots impatients, tantôt ruant, tantôt se dressant droit sur ses pieds de der-

rière, il essaya de rejeter son vivant fardeau. Chaque bond de l'animal décuplait la souffrance de Montfort; son corps gonflé se tordait en vain sous les liens qui l'étreignaient; les muscles de son cou lui semblaient se tendre à rompre; sa tête, secouée et pendante, lui pesait comme du plomb.

Quelques vaqueiros arrivèrent bientôt sur le cheval pour l'exciter à la course. L'animal, redoutant le laço terrible qui naguère l'avait fait prisonnier, baissa la tête entre ses jambes, reprit son élan furieux, et se dirigea en droite ligne vers l'unique issue de la savane. Au moment où il partait ainsi à fond de course, le docteur s'avança pour l'effrayer et lui faire prendre une autre direction; mais il fut subitement entraîné lui-même par un élan impétueux de sa monture, qui l'emporta pendant quelques secondes sans qu'il pût l'arrêter, ni s'expliquer ce mouvement soudain.

Un des nègres avait piqué silencieusement le cheval de son maître, pour rendre libre l'ouverture de la savane. Puis au moment où l'étalon sauvage arrivait sur eux, les deux esclaves s'effacèrent comme effrayés à son aspect, et dégagèrent l'entrée. Le cheval, trouvant enfin une issue, s'élança la tête basse, rapide comme une flèche, et disparut dans la prairie.

Le Brésilien, qui avait dompté sa monture, se mit à sa poursuite, suivi de tous les vaqueiros. Vainement : le noble animal, aiguillonné par la peur et courant en ligne droite, distança promptement ses ennemis.

Bientôt le bruit de son galop rapide troubla seul la savane : mais Montfort ne pouvait pas se rendre compte de sa situation nouvelle. Depuis plusieurs minutes déjà il ne vivait plus en quelque sorte. Il sentait par toute la tête une douleur lourde, intense ; il entendait battre ses tem-

pes ; les oreilles lui bourdonnaient comme si elles étaient remplies de sang ; le soleil qui dardait sur lui ses rayons dévorants l'éblonissait ; vainement il fermait les yeux, il voyait autour de lui la terre tourner, et sentait sa raison s'abîmer dans le vertige et la douleur. Les objets réels qui l'entouraient se confondaient dans son cerveau avec ses pensées ; les images de ceux qu'il aimait se pressaient devant ses yeux sans regard, et toute une cohorte de figures demi-effacées passait devant lui s'absorbant l'une dans l'autre, mêlées et confondues, prenant des formes transparentes, étranges, fantastiques : le cauchemar d'un demi-sommeil !

Il lui sembla courir ainsi longtemps, lorsque tout à coup une sensation de fraîcheur le rappela à lui-même. Il sentit l'eau baigner son front et remplir sa bouche desséchée ; puis il se crut étouffé par l'eau même, et l'instinct de la conservation prenant le dessus, il releva sa tête endolorie ; alors il se trouva respirer à l'aise, et s'efforça de se maintenir ainsi, la tête élevée. Bientôt il lui sembla que ses liens se distendaient ; il parvint à appuyer sa tête sur le cou de son cheval, et ses idées revenant peu à peu, il se vit au milieu des eaux.

Il s'y trouvait en effet ; l'animal, poursuivant son galop furieux, avait traversé rapidement plusieurs lieues de savanes et était arrivé sur les bords légèrement escarpés du Cambu, un des grands fleuves de Marajo. Lancé à toute course, il s'était jeté dans la rivière, emportant toujours son cavalier fatal. Le fleuve était large, mais peu profond, et le cheval le traversait en droite ligne pour gagner l'autre rive, nageant par intervalles, trouvant pied le plus souvent. Chaque fois que la profondeur des eaux l'obligeait à nager de nouveau, il plongeait, et son fardeau

vivant plongeant avec lui, Montfort sentait l'eau passer sur son visage.

Au bout de cinq minutes, qui parurent un siècle au captif, le cheval prit terre. Hors de l'eau, le prisonnier le sentit se secouer et faire sur le rivage deux ou trois bonds incertains pour rejeter le fardeau qui l'irritait, puis tout à coup s'arrêter, aspirer l'air à pleins poumons, et reprendre sa course effarée à travers la prairie.

Mais le bain qu'il venait de prendre avait rafraîchi le cerveau de Montfort, et rendu de la souplesse à son corps endolori. Il se sentit vivre, et peu à peu le souvenir lui revenant, tous les événements dont il avait été la victime passèrent devant ses yeux, se déroulant rapides comme un écran qu'on laisse tomber. Il vit le tamanoir, le mulâtre et ses vaqueiros; il entendit à nouveau leurs insultes grossières; il se sentit attacher une seconde fois sur le cheval sauvage. Un instant son esprit hésita, se croyant le jouet d'un rêve affreux; mais le galop du cheval qui le secouait toujours, ses membres qu'il voulut remuer et sentit comprimés de toutes parts, le pénétrèrent de réalités.

Son premier regard vivant fut pour ses ennemis. La force lui revenait, et avec la force, les pensées de vengeance. Il regarda de tous côtés. Rien que la savane immense et solitaire, sans arbres désormais, sans forêt autour de lui. Il écouta; le galop de son cheval étouffé sous les herbes séchées raisonnait seul à temps égaux. Il se souvint du nègre qui lui avait parlé de poignard et de mains détachées, mais il se rappela aussitôt le métis qui avait resserré ses liens. Il essaya cependant, et il lui sembla que ses poignets tournaient sous les courroies qui l'enlaçaient. L'eau avait assoupli le cuir et desserré tous ses liens. Il tendit ses muscles et les sentit retenus encore,

mais se pouvant mouvoir. Alors, avec une force décuplée par l'espoir, il agita ses épaules et vit peu à peu ses liens glisser au long de ses bras. Il put s'étendre presque entièrement sur le cou de son cheval et se redresser à demi. Toutes ses pensées lui revinrent, claires, nettes, précises.

Il comprit sa situation et s'efforça de détacher ses mains. Mais des douleurs aiguës, cuisantes, qui redoublaient à chaque effort, lui déchiraient les poignets; il dompta la douleur, et tendit de nouveau les muscles de ses bras; ses mains sortirent enfin libres d'entraves. Mais longtemps attachés, ses bras pendaient inertes. Un désespoir profond s'empara de lui, il crut ses poignets cassés; bientôt le sang qui circulait librement lui rendit l'espoir en lui faisant sentir sa force. Il appuya ses deux mains aux hanches de son cheval et se redressa tout entier.

Alors il regarda la prairie, se comprit libre, et jeta un rugissement de joie. Le cheval, cependant, étonné des agitations de son fardeau, courait plus fort; le cri de Montfort le fit bondir sur lui-même. Sans tenir compte des mouvements de sa monture, le cavalier resta ainsi quelque temps haletant, mais dressé, se tenant d'une main à la crinière, et reprenant haleine.

. La prairie à travers laquelle il était emporté était baignée par intervalles de flaques d'eau pleines de hautes herbes. Il attendit que son cheval fût engagé à travers l'une d'elles; puis, au moment où l'animal ralentit sa course, modéré par l'eau et les herbes, il prit son poignard et coupa les liens à portée de son bras. Mais la lame tranchante atteignit légèrement le cheval, qui se dressa, hennissant de douleur et d'effroi; Montfort, détaché, tomba; ses jambes, toujours enlacées l'une à l'autre, et encore empêtrées dans les quelques liens qui l'attachaient à sa

monture, le retinrent à la croupe de l'animal; pendant une seconde sa tête et ses épaules traînèrent dans les herbes.

Un brusque mouvement du cheval le détacha tout à fait; il se sentit à terre, dans la vase, brisé, rompu, mais libre. Il se souleva sur les bras, et se coucha dans l'eau pour se recueillir un peu. Puis il détacha ses jambes et voulut se lever afin de sortir du marais; mais ses jambes, engourdies et douloureuses, ployèrent sous lui; il retomba. Ses mains, en touchant le sol, heurtèrent son poignard, qui lui avait échappé en tombant de cheval. Il le saisit, comme dans la douleur on saisit la main d'un ami fidèle, s'essaya de nouveau à marcher, trébucha quelque peu et finit par gagner la terre ferme. Là il s'assit, et revit par la pensée Clémence, Paul, le navire, la vengeance: alors un bonheur immense s'empara de son âme. Car nos joies humaines sont en raison de nos souffrances, et dans ce triste monde, Dieu du moins nous a fait ce bonheur, que nos malheurs passent et que nos doux souvenirs vivent seuls au-dessus de nos misères effacées. Débris naufragés, *rari nantes*, perdus comme des atomes sur l'immensité des sombres vagues, mais que l'œil cependant suit du regard et de la pensée, exclusifs, seuls surnageant et seuls regardés.

X

Le cafuze Jonathan. — Le double enlèvement. Antonio l'Indien.

> Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère? En avez-vous eu une, vous? Savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme?... Non, on ne sait pas encore que c'est une femme, un ange, qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à aimer, qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours, à qui vous dites ma mère et qui vous dit mon enfant d'une manière si douce, que ces deux mots-là réjouissent Dieu.
>
> VICTOR HUGO.

Pendant que ces événements se passaient pour Montfort et l'emportaient ainsi loin du navire, les autres passagers du bâtiment échoué étaient, à différents degrés, exposés à des dangers et des douleurs non moins grands.

Ainsi que nous l'avons vu dans un des chapitres précédents, le docteur et le cafuze Jonathan s'étaient donné rendez-vous pour la nuit même à la pointe de Marajo, en face le banc de Magoari.

Le docteur, après avoir quitté *la Caroline*, était revenu à Vacca, altéré de haine et de vengeance; il avait ramassé

à la hâte tout ce qu'il avait trouvé d'esclaves ou de clients du major; puis, comme le trajet de Vacca à Magoari est presque aussi court et plus agréable par eau que par terre, et qu'il pouvait avoir besoin de bateaux dans son expédition, il avait pris deux montaries et s'était embarqué. Mais la tempête qui avait jeté le navire sur les bancs avait soufflé contre lui également; un de ses bateaux avait échoué et l'autre n'était rentré qu'à grand'peine à Vacca. Ardent à son œuvre de pillage, le docteur, à peine de retour, prit des chevaux dans le campo palissadé du major et se mit en route, suivi des vaqueiros. Mais la nuit était avancée, et malgré sa diligence, il n'arriva autour de Magoari que longtemps après l'aube. Ne sachant pas si Jonathan se trouvait à son poste pour le seconder, incertain de l'échouage même du navire, il campa avec ses chevaux dans la savane fermée que nous avons vue au chapitre précédent, et envoya deux ou trois de ses sicaires en éclaireurs; c'était l'un d'eux qui, attiré par les coups de feu de Montfort, avait suivi le chasseur, l'avait pris au laço et appelé toute la bande dont nous avons vu les ébats féroces.

Jonathan, au contraire, avait été exact au rendez-vous, et la nuit même, malgré l'orage, il arrivait à son poste, suivi de cinq bandits comme lui; c'était le galop de leurs chevaux que Montfort et madame Cerny avaient entendu pendant la nuit. En dépit de ses efforts, le cafuze n'avait pas réussi à rassembler plus de monde : non que les vaqueiros de Marajo eussent pris des scrupules pour piller un navire, mais parce qu'ils n'avaient pas confiance en Jonathan et n'osaient point attaquer le pavillon français sans le major lui-même.

Les prudents bandits, se sentant en petit nombre, avaient soigneusement caché leurs montures dans le bois

qui formait la pointe de Magoari, et s'en étaient venus à pied jusqu'au rivage en se glissant à travers la forêt. Là, ils avaient découvert le navire échoué; mais, trop faibles pour attaquer, ils avaient attendu l'arrivée du docteur.

Toute la nuit s'était passée pour eux dans cette attente. Au matin, les vaqueiros ne voyant venir ni leurs alliés, ni John, s'étaient décidés à aller à Vacca savoir les causes de ce retard. Déjà même ils avaient quitté leur poste d'observation sur le rivage devant le navire et s'étaient réunis en dehors du bois du côté de la savane: leurs chevaux étaient sellés et ils n'attendaient plus pour partir que le retour de Jonathan, qui était allé une dernière fois espionner ce qui se faisait à bord du navire naufragé.

Le cafuze ne quittait qu'à regret cette plage où se trouvait sa future, comme il désignait Henriette. Se sentant près de la blanche, plein de désirs et ne sachant pas, comme le renard de la fable, consoler ses convoitises avec son esprit, il attendait, espérant toujours, — l'espérance est une prometteuse, qui, sans choisir, allaite et vivifie toutes nos passions humaines, — les bonnes comme les mauvaises.

C'était d'ailleurs un bon parti que Jonathan; il avait sa mère et un esclave pour le servir, une case à lui, et dans cette case un plein sac de monnaies de toutes nations; trente têtes de bétail et dix chevaux, marqués à son chiffre, foulaient l'herbe de son campo.

Les beautés capresses ou mamalucas de Marajo le regardaient d'un œil favorable. Confiant dans son argent, — car l'argent allume l'amour en Amérique comme en Europe, — satisfait de sa personne, fier de sa force, plus fier encore de la crainte qu'il inspirait, le mulâtre comptait sur l'agrément de la jeune fille. Les blanches du Para le refusaient, mais celles d'Europe pouvaient avoir plus

de goût. On croit si vite à ce qu'on désire! Amolli par l'amour et les riants espoirs d'une postérité presque blanche, l'esprit de Jonathan penchait peu à peu à la conciliation; il avait passé la nuit à ruminer ses avantages et roulait mille projets dans sa tête. Héler le navire, aller à bord et vendre au capitaine le secret du complot moyennant livraison de sa future, certes, cela valait mieux que la violence et l'attente à la nuit suivante! L'issue de toute bataille est douteuse; et le succès même pouvait lui faire germer des rivaux! Quelques heures encore de ses vaniteuses pensées, quelques instants peut-être, et madame Cerny et sa fille allaient entendre l'exposé des avantages et la solennelle demande de Jonathan lui-même!

Mais au moment où le bandit, perdu dans un océan de projets contraires, oubliait ses compagnons et contemplait le navire échoué, les passagers descendirent pour débarquer, ainsi que nous l'avons raconté précédemment. Jonathan vit d'un œil dilaté de joie arriver Henriette, sa mère, la marchande. Il se cacha avec soin dans les lianes touffues qui bordaient la forêt et regarda. Il vit les chasseurs, seuls armés de fusils, laisser bientôt les autres passagers et se diriger vers la prairie. Délivré de cette crainte, Jonathan alla rejoindre ses compagnons pour combiner avec eux les moyens de capturer la jeune fille. A la vue de sa proie désarmée, facile à saisir, le naturel du bandit reprenait le dessus. Que de projets vertueux, conçus dans l'impuissance du désir, retombent mort-nés au premier rayon de succès et de réalité!

A sa vue, les vaqueiros se confondirent en invectives sur la longue attente qu'il leur avait fait subir. Mais, sans s'émouvoir, Jonathan mit un doigt sur sa bouche pour leur recommander le silence, et prenant sa monture, il la

fit rentrer sous bois. Ses acolytes l'imitèrent. En se retrouvant dans la forêt, l'un des chevaux, impatient de sa longue attente, leva la tête et commença de hennir. Mais les deux mains du bandit prirent sa bouche comme dans un étau, et le cri commencé s'éteignit dans un vagissement comprimé. Aussitôt, et silencieusement, les quatre hommes soulevèrent les peaux de bœuf qui leur servaient de selles, et prenant chacun une courroie de cuir fine et mince qui s'y trouvait enroulée, attachèrent à liens juxtaposés les bouches de leurs montures. Tranquille de ce côté, Jonathan leur expliqua rapidement que plusieurs passagers étaient débarqués ; que parmi eux il y avait des femmes, dont une qu'il voulait pour lui, et une autre couverte de bijoux pour laquelle le major donnerait certainement huit ou dix têtes de bétail.

— Et les autres passagers ? reprit l'un des bandits, vieux vaqueiro soupçonneux et rusé.

— Ils sont sans armes, dit le mulâtre; les trois seuls hommes qui ont des fusils sont partis d'un autre côté.

— S'il y a des fusils, l'Écorcheur (c'était le nom que les vaqueiros donnaient à Jonathan), s'il y a des fusils, je n'en suis pas. Les armes de ces démons d'Européens portent loin et une balle va vite.

Une courte mais vive discussion s'éleva entre le cafuze et ses complices, sur l'opportunité de cette tentative, et les bandits subalternes refusaient leur coopération, lorsqu'un coup de fusil, premier feu de la chasse des passagers, retentit dans la savane; les métis regardèrent et virent les trois chasseurs qui se dispersaient sur la prairie, en prenant une direction opposée au navire.

— Tu as raison, murmura le vieux vaqueiro, j'irai!

Les autres acquiescèrent de la tête. Puis, après avoir at-

taché leurs chevaux afin de les empêcher de s'écarter dans la savane et de les retrouver pour la fuite, tous six, armés de laços, s'enfoncèrent sous la forêt, guidés par Jonathan. Le bois n'avait qu'une centaine de mètres en profondeur. Tantôt se baissant entre les lianes, tantôt s'ouvrant un chemin à l'aide de leurs longs couteaux tranchants, ils arrivèrent rapidement du côté de la forêt qui regardait la mer. Là, le mulâtre les arrêta pour désigner les deux femmes qu'il s'agissait d'enlever.

Les passagers, au nombre de soixante environ, étaient dispersés autour du carbet abandonné. Les uns cherchaient sur le rivage des coquilles de mer charriées jusque-là par les grandes marées, les autres regardaient d'un œil curieux cette nature équatoriale dont ils foulaient le sol pour la première fois. Les femmes étaient dans la cabane.

Jonathan fit signe à ses compagnons, et tous ensemble, sans quitter le bois qui les protégeait aux regards, se glissèrent du côté du carbet. Silencieux et les pieds nus, passant comme des ombres, ensevelis dans les ténèbres de la forêt, les bandits arrivèrent bientôt. Madame Cerny, sa fille, dame Milliner, une émigrante et quelques-uns des passagers examinaient curieusement les murs de feuille de la cabane déserte.

Tout à coup, dans l'ombre du bois dont les premiers arbres touchaient au carbet, la jeune fille aperçut le corps rougeâtre du métis, qui attendait, immobile, l'instant de fondre sur sa proie. Encore éblouie des rayons du soleil qu'elle venait de subir pour traverser la plage, elle ne comprenait pas ce qu'elle voyait; son œil et sa pensée hésitaient indécis. Mais tout à coup cette forme incertaine se détacha de l'arbre par un bond de tigre et la saisit à la taille.

Frappée de terreur, elle voulut repousser le bandit et crier. La voix expira dans son gosier, et ses bras, impuissants à se détacher de l'étreinte qui l'enlaçait, heurtèrent vainement la poitrine du métis. Elle se sentit enlever de terre, et seulement alors elle reconnut le mulâtre à ses cheveux crépus.

Si muet et si soudain qu'eût été le bond de Jonathan, madame Cerny l'entendit et se précipita au secours de sa fille, en criant : « Henriette ! Henriette ! » Mais le bandit la repoussa rudement ; elle tomba meurtrie sur le seuil du carbet.

Pendant ce temps les autres vaqueiros se jetèrent sur madame Milliner, qui, folle d'effroi, s'étreignait à l'émigrante en criant au secours ; deux des bandits l'arrachèrent brutalement des bras auxquels elle se retenait, tandis que les trois autres faisaient face à l'émigrante et aux passagers. Puis l'un d'eux, celui-là même qui avait si peur des coups de fusil, l'enleva à deux bras malgré ses cris et sa défense, et s'enfonça dans la forêt.

Jonathan fuyait déjà tenant d'un bras Henriette évanouie, et de l'autre protégeant contre les lianes la figure et le corps de la jeune fille. Agiles comme des panthères, habitués à ces courses sous bois, les vaqueiros avaient déjà rejoint leurs chevaux avant que les passagers accourus aux cris des victimes eussent fait vingt pas dans la forêt.

Tous hésitaient d'ailleurs à pénétrer dans ce dédale obscur peuplé de brigands farouches. La plupart, au premier cri d'alarme, s'étaient reployés vers le canot en criant ; seuls, madame Cerny, l'émigrante et l'un des missionnaires réussirent à traverser le bois sur les traces des bandits ; mais déjà les six hommes étaient en selle et partaient

avec leurs victimes. En arrivant sur la lisière de la savane, madame Cerny les aperçut fuyant à toute bride, chargés de leurs précieux fardeaux : en deux minutes ils eurent disparu à tous les regards. Jamais plus hardi forfait ne fut accompli plus imprévu, plus subit, plus impuni.

La pauvre mère voulut courir dans la direction où elle voyait s'éloigner les bandits, qui emportaient les deux femmes; mais ses regards se troublèrent, et au bout de quelques secondes, ses yeux erraient sans se reconnaître sur cet horizon uniforme d'arbres rabougris et clair-semés; elle ne distinguait même plus la partie de la savane par où sa fille avait disparu. Alors, désolée, elle s'affaissa sur elle-même, sans pleurer, sans crier, muette de douleur. Le prêtre et l'émigrante qui l'avaient suivie, et qui déjà, comme elle, ne pouvaient plus rien reconnaître dans ce lointain monotone et borné, s'approchèrent d'elle pour l'arracher du moins à cette morne prostration. Mais, se relevant tout à coup comme par un ressort, elle jeta un cri perçant, unique, aigu, et tomba droite, ainsi qu'une morte, aux bras de ses consolateurs.

Les autres passagers cependant arrivaient peu à peu, l'un après l'autre, selon leur lâcheté. Chacun s'empressa autour de la malheureuse mère; M. Vulgar et le prêtre la transportèrent à grand'peine, et toujours évanouie, jusqu'au bord de la mer; mais vainement ils inondèrent d'eau son front et son visage; la commotion avait été trop forte, elle resta ainsi près d'un quart d'heure, et ce ne fut qu'à bord, où le canot la transporta, que sa vieille servante parvint à lui faire recouvrer ses sens — et sa douleur!

Elle ouvrit enfin des yeux égarés; puis, se rappelant tout, elle prit les mains du capitaine:

— Mon bon monsieur Sharp, lui dit-elle, est-ce que vous ne m'aiderez pas?

— Si, madame, oh! certainement si! reprit-il, et je vous jure, foi de marin, que tout ce que le vieux Sharp pourra faire, il le fera. Je vais aviser avec mon second et le maître. Restez avec ces messieurs, dit-il, en montrant les deux prêtres ; ils savent consoler.

Pendant une heure, les missionnaires furent pour elle ce qu'ils sont au désert! ces apôtres sublimes d'un monde incrédule, qui, à travers les mers, la faim et le martyre, vont chercher des âmes pour leur foi! Mais il est des douleurs qui ne se consolent pas en ce monde, et la mère du Christ elle-même ne répondit que par des larmes aux paroles divines des disciples de son fils.

Tous les passagers, cependant, étaient retournés à bord, inquiets plus encore qu'attristés. Ils se communiquaient les uns aux autres leurs terreurs effarées et apprenaient à ceux qui n'étaient pas descendus à terre le double enlèvement qui venait d'avoir lieu, cherchant des auditeurs jusqu'au fond de leurs cabines, arrêtant jusqu'au mousse pour lui conter l'aventure. Car l'homme est ainsi fait, qu'il aime à redire les tristes événements : il n'a pas hâte d'annoncer les nouvelles heureuses : mais vienne un malheur! il le colporte à tire-d'aile. On dirait qu'il jouit à faire des douleurs pour les regarder — comme au théâtre.

Paul, cependant, fatigué, inquiet, et surtout amoureux, était revenu sur la plage suivi du Brésilien. Il la trouva déserte. L'un des matelots quile suivaient héla le navire, et le canot du bord se détacha pour venir prendre les chasseurs. L'homme qui amenait l'embarcation leur raconta brièvement le rapt des deux passagères. Le jeune Brésilien fit des *ah Deos* et des hélas, plus qu'un malin-

greux d'église; Paul écouta le matelot les yeux fixes sans dire un mot; mais, en arrivant près du bord, il sauta comme un fou sur le pont et de là dans le carré. Son arrivée fut une commotion nouvelle pour madame Cerny, mais déjà la noble femme avait repris courage. Pâle et les yeux brillants, elle se leva.

— Paul, lui dit-elle sans s'inquiéter des oreilles qui l'écoutaient, vous savez tout, n'est-ce pas? Si vous êtes toujours mon fils, voyez le capitaine et agissez.

Le Brésilien entrait à son tour; en le voyant arriver seul, Clémence lui dit :

— Montfort n'est-il pas avec vous?

— Non, madame, reprit ce dernier; il est resté à chasser. Puis il débita ses condoléances de rigueur sur le malheur arrivé à mademoiselle Cerny.

Paul alla retrouver le capitaine, qui discutait avec le maître et son second les moyens de délivrance à tenter pour les deux passagères. M. Sharp était d'avis d'envoyer au Para le grand canot avec quatre matelots et le pilote, pour demander justice aux autorités locales et secours au consignataire du navire. M. Useless n'avait point d'avis. Malcontent voulait prendre tous ceux qui voudraient venir, descendre dans la prairie, aller jusqu'à la première fazenda, la brûler et *chavirer* l'île entière, comme il disait. Paul était de l'avis du maître; mais il aimait assez pour dompter sa colère; il réfléchit une seconde, et se rangea au projet du capitaine.

Malcontent sortit afin de faire préparer toutes choses pour cette course. Tandis qu'il donnait les ordres nécessaires, la femme de l'émigrant, qui avait assisté à l'enlèvement, lui dit :

— Savez-vous, maître, qui a enlevé mademoiselle Cerny?

C'est le nègre aux gros yeux qui était dans le radeau, cela vient de me revenir à la pensée, tout à l'heure.

Ce fut une lueur pour Malcontent.

— Ah! dit-il, ce gueux de pilote! Je vais le faire parler. Mais prévenons d'abord le capitaine; et il rentra dans la cabine.

M. Sharp donna l'ordre d'amener le pilote; mais John fut introuvable.

— C'est donc la profession sociale de ce faichien de manquer toujours, disait le maître irrité, tout en fouillant, suivi de ses matelots, le pont, le rouf, les cabines, la cale, le navire entier.

Cependant, au moment du débarquement des passagers, tout le monde avait vu le pilote étendu mort-ivre à côté de la grande écoutille. Il devait être à bord du navire. Enfin, à force de chercher, on trouva son chapeau de paille dans l'office du carré, sur la planche du sabord d'arrière. Un matelot se pencha par le sabord, et vit le pilote gisant étendu au pied du gouvernail. La mer, qui commençait à monter et venait jusqu'au pied du navire, baignait déjà le corps.

Deux matelots descendirent et le rapportèrent sur le pont. Il ne donnait aucun signe de vie. Sa tête était meurtrie, couverte de sang et de vase; il avait la cuisse fracturée en deux endroits. M. Bleeder le saigna; il revint peu à peu à la vie, mais il était hors d'état de parler, et ne comprenait pas ce qui se passait autour de lui. Le capitaine le fit coucher à l'avant, dans le cadre d'un matelot.

Nul ne put comprendre l'événement arrivé à John, et ce fut seulement au bout de quelques jours, quand il raconta lui-même son malheur, que tout fut expliqué. Le bruit qu'avaient fait les passagers pour débarquer avait réveillé le dormeur. Il s'était levé sans que personne fît

attention à lui, et voyant le navire échoué à l'endroit même où il se proposait de le faire naufrager, il s'était cru l'auteur de l'échouage. — L'esprit encore troublé par les libations de la soirée, il avait été chercher ses vêtements pour se jeter à l'eau et s'enfuir. En entrant au carré à cet effet, il aperçut dans l'office une bouteille de vin débouchée sur une planche. La chambre était déserte; John voulut consoler son départ; mais, au moment même de cette dernière visite à son seul amour, le maître d'hôtel revint. Troublé, désireux de fuir, la tête avinée, comptant tomber dans la mer au bas du navire, il se jeta sans regarder par le sabord ouvert. C'était au pied même de ce sabord que les matelots venaient de le ramasser.

John couché, Malcontent, sur l'ordre du capitaine, s'occupa de nouveau du grand canot, tout en grommelant entre ses dents :

— Ils ont beau dire, le vieux et le jeune, mieux vaudrait chavirer toute cette île maudite. Il y a deux jours d'ici au Para, et nous n'avons même plus ce gueux de pilote pour nous conduire.

Mais, en pensant au pilote, une idée soudaine surgit au cerveau du maître, qui rentra précipitamment dans la cabine de M. Sharp, et lui dit :

— Capitaine, l'Indien de Camelioes a dit que le pilote était au major; Camelioes est à quelques heures d'ici, pas plus. Si on allait jusque-là, et de là chez le major lui-même? Moi, je me charge de l'*amurer*, le major, et je l'amène ici pieds et poings liés, lui et toute sa cassine.

M. Sharp et Paul se regardèrent. Il y avait du bon dans l'idée du maître. M. Vulgar lui-même, qui était venu donner son avis, abandonna son projet pour celui de Mal-

content, et cependant le projet de M. Vulgar était splendide! la tête farcie à contre-sens de lectures indiennes du Nord-Amérique, il voulait qu'on suivît la trace des chevaux à travers la prairie, les fleuves, les marais, Marajo tout entière.

En quelques minutes le canot fut prêt pour cette course, et Paul, le maître, quatre matelots et un émigrant y prirent place, bien armés, prêts à tout; le capitaine leur recommanda de n'employer la force qu'à la dernière extrémité, et de ramener l'Indien à bord avant d'aller à la fazenda du major. Malcontent écouta religieusement et partit, tout en se promettant à lui-même de faire exactement le contraire. La voile fut hissée, et l'embarcation, filant sur l'eau, perdit bientôt de vue le navire échoué.

Le maître l'avait dit, quatre heures après, le canot abordait devant le sitio de l'Indien. Les pêcheurs étaient assis sur le rivage à la façon des Turcs, et rapiéçaient leurs filets : ils ne se dérangèrent pas.

— Ah! dit le maître en arrivant près d'eux, je ne sais pas quatre mots de portugais. C'est égal, abordons franchement. Et frappant brusquement sur l'épaule de l'Indien, qui leva la tête sans dire un mot, il lui dit en français :

— Dis donc, pauvre vieux, veux-tu nous mener chez le major?

L'Indien le regarda, sourit, et reprit son travail. Paul, qui savait quelques phrases d'espagnol, essaya de se faire comprendre. Mais vainement il répétait sans cesse les mots de conduire, major, argent, etc. Il n'y a, dit-on, surdité si profonde, que celle de la volonté. Aucun des deux hommes ne comprit.

Paul murmura à demi-voix : — Ah! si seulement Henri était là! Mais qui sait s'il n'est pas aussi prisonnier, mon Henri!

Au nom d'Henri, le plus âgé des Indiens releva la tête en disant :

— Prisioneiro Henri?

— Si, senhor, dit Malcontent à tout hasard.

— Esta bom, reprit l'Indien. Je vais.

Les deux hommes se levèrent, conduisirent leurs visiteurs jusqu'au carbet, firent asseoir Paul et le maître, laissant debout, sans les regarder, l'émigrant et les matelots.

— Assahi! dit le vieil Indien, et la jeune fille que nous avons vue dans l'un des chapitres précédents parut, portant un grand vase plein d'assahi, qu'elle posa devant Paul avec un coui[1].

Les deux Indiens, cependant, s'assirent dans les autres hamacs, en face l'un de l'autre; un des enfants apporta à chacun d'eux une pipe tout allumée, puis un grand coui d'assahi, et les deux hommes se mirent à causer gravement, lentement, à voix basse, sans se préoccuper en aucune façon de leurs hôtes.

Cela dura ainsi près d'un quart d'heure.

Enfin, ils se levèrent. Le plus âgé se tourna vers l'une des Indiennes qui, en regardant les étrangers, berçait triomphante le jeune enfant que Montfort avait sauvé.

— Nous partons, dit-il.

— Pour toujours?

— Oui.

[1] Pour l'intelligence des mots et des termes employés dans ce récit, voir le prologue, c'est-à-dire, *Huit jours sous l'Équateur*.

Les deux femmes se mirent à détacher les hamacs. Les hommes, pendant ce temps, appelèrent les matelots et l'émigrant, leur mirent sur les bras les engins de pêche, les voiles, les mâts, etc., puis, leur montrant la vigilinga que nous connaissons, leur firent signe d'y porter leur fardeau.

— Faites tout ce qu'ils voudront, dit le maître à ses matelots.

Les Indiens firent signe à Paul et au maître d'enlever les hamacs; eux-mêmes prirent leurs fusils et leurs caisses : puis tous ensemble se dirigèrent vers la vigilinga. Là ils jetèrent leurs charges sous le toit de feuilles, qui s'élevait à l'arrière du bateau. Les deux Indiennes et les enfants, suivis d'un mauvais petit chien qui ne cessait de japper, arrivèrent presque aussitôt, portant dans des hottes le grude et le poisson salé, les pots, les assiettes, et un panier de farine. Chacun d'eux posa son fardeau dans la vigilinga et y entra lui-même. L'un des hommes prit le chien, qui ne pouvait pas monter, et le mit sur le toit du bateau, tandis que le plus âgé des Indiens examinait le canot des Européens.

— Esta melhor, il est meilleur, dit-il enfin à son compagnon.

Alors ils prirent par le bras les quatre matelots et l'émigrant, et les firent monter dans la vigilinga ; puis, faisant signe à Paul et au maître d'entrer dans le canot, ils y montèrent eux-mêmes. L'un d'eux hissa et borda la voile, tandis que l'autre prenait le gouvernail; l'embarcation s'éloigna rapidement du rivage.

— Eh bien, et mes matelots? et l'autre canot? dit Malcontent en interpellant en français l'Indien du gouvernail.

— Esta bom, c'est bon! fit ce dernier avec un geste passablement dédaigneux pour le maître.

— Oh, oh! je ne pars pas sans mes matelots; et puis ce vieux ne comprend rien de rien, il nous dirige du côté du navire; le major doit demeurer de l'autre côté de Camelioes, c'est par là qu'est repartie la montarie du docteur. Je vais prendre la barre et aller chercher mes hommes.

Paul modéra l'impatience de Malcontent.

— Laissons-les faire, dit-il; d'ailleurs voici leur bateau qui démarre. Quant à aller à la case du major, attendons, maître! le capitaine a peut-être raison.

Malcontent se calma.

Le canot courait presque vent arrière. En quelques minutes il doubla l'une des pointes de l'île à la toucher. Paul perdit de vue la vigilinga. Tout à coup, comme l'embarcation passait devant un endroit où les arbres qui bordaient la plage étaient plus serrés que de coutume et formaient un bois, l'Indien du gouvernail, le vieil Antonio, appela son compagnon et lui dit d'amener la voile; puis, d'un coup de barre il fit entrer le canot dans une petite anse naturelle qui s'engageait jusque sous le bois. Les branches frappèrent le visage des Européens; mais sans s'occuper d'eux, le vieil Indien sauta sur le rivage, regarda dans le bois et imita le cri d'une mouette blessée; puis il s'assit à terre.

Quelques minutes après, un Indien complétement nu, armé d'un sabre d'abatis, arriva au canot, comme s'il surgissait du sol, et un dialogue rapide s'établit entre le nouveau venu et celui qui l'avait appelé.

Il sembla aux Européens que cet homme racontait au vieil Antonio une série d'événements, car la colère et la

joie brillèrent tour à tour dans ses yeux expressifs. Quand son interlocuteur eut fini de parler, il se recueillit quelques secondes, et parut donner ses ordres, qui furent écoutés avec respect. Aussitôt après, l'Indien du bois rentra dans la forêt; Antonio remonta dans le canot. Sa figure avait une expression de triomphe et de joie inaccoutumée. L'embarcation reprit sa course et Paul entendit bientôt le galop de plusieurs chevaux; mais le son passa sur la mer porté par une brise, et disparut aussitôt dans le bruit des flots.

— Cavallos! dit Paul à l'Indien, et il prépara son fusil, ainsi que le maître.

— Amigos! fit le vieil Antonio. Puis il ajouta en portugais: — Henri libre, — et il se prit à rire silencieusement.

Paul et le maître ne comprirent pas et craignirent que les deux hommes ayant appris que Montfort n'était pas prisonnier, ne voulussent plus les accompagner. Mais il n'en était rien.

En quelques paroles le vieil Indien initia probablement son compagnon aux motifs de la satisfaction qui brillait dans ses yeux, car Pedro se mit à rire silencieusement.

— Si tous ces moricauds ne se ressemblaient pas, dit le maître à Paul, je jurerais que l'Indien que nous venons de voir apparaître comme un calfat sortant par l'écoutille, est un des fuyards de la montarie du Brésilien.

Le canot cependant avait repris le large, et dans le lointain on voyait la vigilinga qui arrivait lentement. Les deux Indiens, habitués à la navigation de cette côte, tantôt rasaient la terre pour entrer dans un courant, tantôt, au contraire, s'éloignaient du rivage. Par moments, l'embarcation penchait sur l'eau à chavirer. Profitant de tout,

le vieil Antonio, selon le vent qui soufflait par brises inégales, bordait ou choquait l'écoute pour presser encore la course du canot. Tous deux consultaient la mer, le vent, l'horizon, et leurs yeux noirs, perçants, pleins de vie et d'intelligence, semblaient briller d'un désir indicible d'arriver.

Avant la fin du jour les quatre hommes étaient à bord de *la Caroline*. Paul expliqua rapidement au capitaine et à madame Cerny ce qui s'était passé, tandis que le maître faisait interroger les Indiens par l'un des Brésiliens.

Mais ni l'un ni l'autre ne voulurent répondre.

— Alors, pourquoi êtes-vous venus ici? leur dit le jeune Brésilien avec impatience.

— Ce n'est pas pour des Portugais comme toi, dit enfin l'Indien; c'est pour l'étranger blanc, qui a guéri Juan, le fils. L'étranger était prisonnier! je suis venu.

— Qui t'a dit que Montfort fût prisonnier?

— Que t'importe? tu n'es pas son ami; tu ne le cherches pas.

— Tu ne veux pas conduire ces étrangers à la fazenda du major?

— Que t'importe? conduis-les, toi! C'est un homme de ta terre, méchant comme toi, qui a fait le mal.

— Brute, dit le jeune Brésilien.

Mais l'Indien reprit d'une voix calme:

— Antonio n'est pas brute; il aime le blanc Henri; il ne s'importe pas des autres. Cette nuit, le blanc reviendra. Le vieil Antonio ira avec lui si le blanc le veut. Portugais, dis cela à tous, car Antonio ne répondra plus.

Et les deux hommes allèrent s'asseoir à l'extrémité de la dunette où ils se mirent à fumer sans s'occuper de personne.

Le capitaine, Paul et quelques passagers se consultèrent sur la marche à suivre. Le jour touchait à son déclin, les Indiens ne voulaient rien faire avant le retour de Montfort, et le capitaine connaissait l'obstination de leur race. On résolut d'attendre patiemment l'arrivée du jeune homme.

Bientôt la vigilinga parut, amenant les matelots et la famille des deux Indiens. Ces derniers descendirent dans leur bateau. Les Brésiliens voulaient les retenir à bord, mais le capitaine s'y opposa.

— A quoi bon ? dit-il. Ils sont venus librement, et nous n'obtiendrons rien d'eux par la violence.

A peine dans leur canot, les deux hommes s'en furent à l'arrière et s'étendirent sur les planches, tandis que les femmes allumaient du feu sur une grande écaille de tortue pleine de terre, et préparaient tout pour le souper.

Cependant le bruit de l'emprisonnement de Montfort, colporté par le Brésilien interprète, se répandit sur le navire et arriva rapidement jusqu'à madame Cerny. La malheureuse femme, en voyant Paul revenir sans sa fille, forcée d'ajourner ses espoirs et de rester face à face avec ses transes maternelles, s'était retirée dans sa chambre pour pleurer sans être troublée. Mais le bruit des voix des passagers pénétrait dans sa cabine par les claires-voies, et le nom de Montfort, répété dans le carré à plusieurs reprises, arriva jusqu'à ses oreilles. Elle écouta.

M. Vulgar racontait d'une voix effarée les réponses de l'Indien, son silence obstiné, et la captivité de Montfort.

— Lui aussi ! murmura-t-elle. Enlevés ensemble. Oh ! je veux savoir ! et, dans l'emportement de ses douleurs, elle monta sur la dunette et pria Paul de la conduire jusque dans le bateau des Indiens.

— A quoi bon ! lui dit-il : ils ne vous comprendront pas ; vous allez souffrir, et voilà tout.

— Paul, je le désire. Il me semble que je saurai faire parler ces hommes. Je suis mère et vous n'êtes... que mon fils, lui dit-elle en lui prenant le bras.

Madame Cerny parlait l'italien comme une Florentine, et, depuis son arrivée à bord, elle étudiait chaque jour le portugais. Elle descendit dans le grand canot, et de là monta sur la vigilinga, en priant Paul de la laisser seule.

Les deux Indiens se soulevèrent devant cette blanche aux yeux fatigués de larmes, vêtue de deuil, pâle, digne.

Les Indiennes laissèrent le feu de l'avant et vinrent près d'elle. Il y a ici-bas, entre toutes les mères, une communion d'amour maternel qui les unit pour le salut de leurs enfants !

— Amigos, dit la veuve aux deux hommes, je suis mère ; dites-moi où est ma fille.

Les Indiens ne répondirent pas. Cependant le plus jeune, Pedro, était visiblement ému.

— Amigos, reprit-elle de cette voix douce et caressante qui, chaque fois qu'elle parlait, faisait tressaillir Montfort jusqu'au fond du cœur, — amigos ! pourquoi ne voulez-vous pas dire à la mère où est sa fille ?

— Tu es femme d'Henri ? dit enfin le vieil Indien.

— Non, répondit-elle en rougissant à travers sa douleur.

— Je ne sais rien, reprit Antonio.

— Pai, dit l'Indienne en portugais : esta formosa a branca. — Père, la blanche est belle : elle est amie du blanc. Elle ne trahira pas.

Pendant une demi-minute, l'Indien regarda madame Cerny jusqu'au fond des yeux ; enfin il lui dit :

— Femme, que veux-tu d'Antonio ? Parle avec des paroles brèves, je te comprendrai.

— La mère demande sa fille.

— Mes hommes ont vu passer dans la prairie deux femmes à cheval, emmenées par des vaqueiros. Elles allaient vers Vacca : par là, fit-il en montrant le nord. Je ne sais rien de plus.

— Et lui, Montfort ?

— Qui est Montfort ? Est-ce Henri ?

— Oui, Henri ! dit-elle si bas que l'Indien seul put l'entendre.

— Henri est par là, fit Antonio en indiquant le couchant.

— Ils ne sont donc pas captifs ensemble ? murmura-t-elle. Et pour une seconde, la mère s'effaçant devant la femme, un éclair, une lueur de joie douloureuse passa dans le regard de Clémence.

— Non, reprit l'Indien. C'est le fils de nègre qui l'a pris. Ils l'ont attaché sur un cheval pour le faire souffrir. Mes hommes courent dans la prairie. Tu le reverras bientôt.

— Pourras-tu sauver ma fille ?

— Si le blanc veut, nous irons. Le major a peur des guerriers de ta nation. Mais ne dis rien sur ton canot. Il y a des Portugais, les hommes qui ont pris ta fille sont Portugais aussi : nation mauvaise, qui fait souffrir les Indiens. Pour le blanc, ferme la bouche.

Puis il s'étendit à nouveau dans son bateau.

L'Indienne conduisit madame Cerny à l'avant de la vigilinga, où son fils dormait bercé dans un hamac en filet. Elle prit l'enfant et le montra à la blanche.

— Il est sauvé, dit-elle ; ta fille aussi sera sauvée. An-

tonio le père est puissant. Il t'aime, parce que tu aimes le blanc. Va, minha senhora, dors d'un heureux sommeil.

— Oh! je vous remercie, dit Clémence; vous êtes bonne comme un ange.

Puis des larmes sans sanglots vinrent mouiller ses yeux. Elle prit l'enfant et l'embrassa au front en regardant la mère, après quoi elle appela Paul, qui l'attendait sur le banc de sable, et l'Indienne l'aida pour descendre près de lui.

Avant de remonter à bord, Paul lui dit :

— Avez-vous réussi, mère?

— Oui, lui dit-elle; et quand elle eut raconté au jeune homme tout ce que lui avaient dit les Indiens, elle ajouta:
— Les paroles de cette pauvre Indienne sont bien peu de chose, mais elles m'ont rendu confiance.

Tous deux remontèrent sur le pont. Paul, sur l'invitation de madame Cerny, entra dans la cabine de M. Sharp pour lui répéter sans témoins les paroles d'Antonio. Mais le jeune homme avait gardé toutes ses craintes; le sort de son ami ajoutait encore à ses douleurs. Le capitaine voulut lui faire reprendre confiance.

— Je ne puis, dit-il; j'ai de tristes pressentiments. Comme les femmes sont heureuses! Quatre mots d'un pauvre Indien ont suffi pour rendre l'espoir à la mère d'Henriette!

— C'est vrai, reprit le vieux marin; mais Dieu a bien fait de les faire ainsi; car elles aiment tant, quand elles aiment, qu'elles mourraient sous des douleurs sans espoir. Croyez-moi, mon cher enfant, faites comme elle : espérez.

XI

Les prisonnières et les vaqueiros. — L'ajoupa et l'amour du cafuze Jonathan. — Les serviteurs du major Abutre.

Un regard offensé, vous le savez, madame,
Change deux yeux d'azur en deux éclairs de flamme.

A. DE MUSSET.

Tandis que des défenseurs nouveaux couraient le désert pour Montfort, suscités par la main ignorante d'un pauvre enfant sauvé, les deux passagères enlevées par les bandits marchaient à leur destinée à travers des émotions et des chemins divers.

Jonathan, ainsi que nous l'avons vu, n'avait voulu laisser à personne le soin d'emporter la blanche qu'il convoitait. Il était monté à cheval sans quitter la jeune fille, la soutenant d'un seul bras, comme une enfant porte sa poupée ; puis, d'un coup de couteau, tranchant la courroie qui retenait sa monture, il était parti à travers la prairie, suivi des bandits gardiens de madame Milliner.

Henriette était toujours évanouie ; la marchande poussait des cris perçants, mais infructueux.

Sans s'occuper d'autre chose que de fuir avec leurs proies, les vaqueiros, pressant leurs chevaux de la bride et des talons, s'étaient rapidement mis hors de portée des autres passagers de *la Caroline*. Alors seulement, ralentissant leur course à travers la savane, ils avaient enlevé

les courroies qui attachaient les bouches de leurs montures et réglé leur fuite.

La marchande, comprenant enfin la fatigante inutilité de ses cris, avait cessé de crier et se bornait à cribler d'invectives son ravisseur impassible. Le vieux vaqueiro n'écoutait même pas; quand les frêles efforts que sa victime faisait pour échapper lui devenaient importuns, il la serrait légèrement contre lui-même, pour lui montrer qu'il l'étoufferait s'il lui plaisait, comme fait un jeune chat jouant avec une proie vivante; mais il cessait presque aussitôt la pression de son bras tout-puissant. Madame Milliner essaya des prières; tout ce qu'elle savait de phrases touchantes, elle les débita, grossies de larmes, au bandit silencieux. Soit que les sanglots suppliants de la passagère aient eu plus d'empire sur le vieux vaqueiro, soit plutôt qu'il voulût adoucir la douleur d'une femme destinée à son maître, il fit de son mieux pour la rassurer, et lui répéta à plusieurs reprises :

— Senhora branca, nous ne voulons pas vous faire de mal. Nous allons chez le major.

Bientôt, quoique sans comprendre les paroles du bandit, la marchande se rassura et prit son sort en patience. Elle s'installa du moins mal qu'elle put au bras de son ravisseur, afin d'être moins secouée par le trot du cheval. Et, — ceci n'est qu'une supposition, — il nous paraît probable que son imagination, splendidement ornée de romans et d'aventures merveilleuses, finit par rêver au bout de l'enlèvement un prince brésilien et des palais, car la figure de dame Sémiramis se rasséréna peu à peu; son regard s'arrêta, calmé, sur son sauvage cavalier, et on put voir comme des épanouissements d'espérance passer sur son visage rajeuni.

Quant à mademoiselle Cerny, son évanouissement prolongé inquiétait Jonathan; il y avait plusieurs minutes que les bandits poursuivaient leur course, et la jeune fille ne donnait pas signe de vie. Il chercha du regard à travers la savane un endroit où l'herbe plus verte lui annonçait un marais, et appelant l'un des vaqueiros qui le suivaient, il dirigea son cheval de ce côté. Là il fit arrêter son compagnon et lui confia son précieux dépôt en le chargeant d'étendre la jeune fille à terre. Lui-même descendit de cheval, prit de l'eau dans ses larges mains et aspergea doucement le visage de la blanche. Henriette revint presque aussitôt à elle-même, et voyant l'affreuse figure du mulâtre agenouillé au-dessus d'elle, elle referma les yeux en poussant un cri plaintif. Jonathan recommença son aspersion, en murmurant les plus douces paroles qu'il put trouver, et chaque fois que le regard effrayé de la jeune fille rencontrait le sien, il souriait de son meilleur sourire, en montrant ses dents blanches, qui s'étalaient brillantes de l'une à l'autre de ses deux oreilles.

Henriette, revenue peu à peu à sa situation, se prit à pleurer par sanglots en demandant sa mère. Vainement Jonathan prenait les poses les plus respectueuses et jurait de ses tendresses indicibles, l'enfant continuait de pleurer sans rien entendre. Enfin, après l'avoir suppliée longtemps en vain, Jonathan fit signe à l'autre vaqueiro, et tous deux prenant rapidement la jeune fille, la replacèrent sur le cheval du mulâtre; puis, pendant que son compagnon la maintenait assise sur la selle, il remonta lui-même et repartit. Sentant l'inutilité d'une lutte, et craignant d'irriter les bandits, Henriette ne fit pas d'efforts pour résister. Bientôt à bout de douleur et d'effroi, elle se calma et réfléchit. Elle comprit à la voix de Jonathan et aux précau-

tions qu'il prenait autour d'elle, qu'il n'en voulait pas à ses jours; puis sentant sa force féminine sur cette nature hideuse, mais inclinée devant elle, elle attendit l'avenir avec moins d'effroi, confiante dans les efforts certains de ses amis de *la Caroline*.

Quant à Jonathan, il multipliait ses soins; évitant les flaques d'eau qui pouvaient souiller la robe traînante de sa prisonnière; l'aidant par intervalles à ramener sur son visage le capuchon qu'elle portait au moment de l'enlèvement, et qu'il lui avait soigneusement conservé; choisissant la route de son cheval et le forçant à garder le pas relevé, pour éviter les secousses du trot; il avait pour elle autant d'égards qu'en dut avoir au temps jadis Bois-Guilbert enlevant Rebecca. Au bout d'une demi-heure de route environ, croyant s'apercevoir que l'allure sauvage de son compagnon de route, cafuze comme lui, effrayait la blanche, il lui donna l'ordre de marcher derrière lui. Puis, comme il voulait déposer la jeune fille dans sa case, à l'abri des poursuites des passagers et des tentatives possibles du major lui-même, il enjoignit bientôt à cet homme de rejoindre les vaqueiros qui conduisaient l'autre passagère, et de leur dire qu'il irait les retrouver à Vacca, où ces derniers menaient madame Milliner. Le vaqueiro, désireux de partager la récompense qu'il attendait du major pour son expédition fructueuse, pressa la course de son cheval, et rejoignit bientôt les bandits qui emmenaient la marchande.

Jonathan poursuivit sa route seul avec Henriette, et se dirigea vers son ajoupa, situé à quelques lieues de la fazenda du major, dans l'intérieur de l'île.

Après trois heures de course environ, il arriva enfin sur l'un des affluents du Cambu, cette même rivière où nous

avons vu Montfort emporté par son cheval. Pendant quelque temps il côtoya le fleuve qui coulait à travers la savane, tantôt bordé de roseaux, tantôt caché sous des mimosas et des bananiers abandonnés. Des chevaux demi-sauvages qui appartenaient au major erraient librement autour de la rivière, paissant l'herbe épaisse de ses rives. De loin en loin, on voyait sur les deux bords du fleuve, couchés ou marchant dans les roseaux, des troupeaux de bêtes à cornes, petites, rouges, qui regardaient passer le mulâtre sans s'inquiéter. Enfin, Jonathan dirigea son cheval vers un bosquet d'arbres plus touffu que les autres, et qui s'étendait sur la savane, entouré de toutes parts d'un marais plein de grandes herbes. Aux bords du marais, le cafuze donna un coup de sifflet aigu et prolongé; puis, lançant son cheval dans l'eau, il arriva rapidement sur la terre haute, au pied des arbres. Bientôt la jeune fille vit arriver une barque plate, large, couverte d'un toit de feuilles encore vertes, et conduite par un jeune nègre.

Le canot toucha la terre, et l'esclave vint recevoir la jeune fille des mains de Jonathan. Puis ce dernier descendit de cheval, prit dans la montarie deux ou trois bananes et les apporta à mademoiselle Cerny, qui s'était assise, brisée de sa douleur et de sa longue course sous le soleil. Elle les prit et, dans la soif qui la dévorait, porta l'une d'elles à ses lèvres. Mais elle la rejeta presque aussitôt, dégoûtée par l'amertume de l'écorce que, dans son ignorance, elle n'avait point enlevée. Le mulâtre sourit, et retirant lui-même la peau d'une banane, il lui présenta un morceau dépouillé. La chair pâteuse et sucrée du fruit tropical calma la soif de la jeune fille et lui rendit un peu de force.

Le nègre, pendant ce temps, avait retiré la selle et la

bride du cheval de son maître, et porté le tout dans la montarie. L'animal rentra dans l'eau, se prit à boire à longs traits, puis disparut dans les hautes herbes. Le mulâtre, toujours respectueux, fit monter sa prisonnière dans le canot en lui faisant signe de s'asseoir sur des feuilles de palmier amoncelées sous le toit; puis lui-même se mit au gouvernail, tandis que son nègre, prenant la pagaie, poussa le bateau vers le milieu du fleuve, où l'eau coulait libre d'herbes et de roseaux.

Presque aussitôt l'ajoupa de Jonathan apparut de l'autre côté de la rivière, à moitié enseveli dans un bois de bananiers, aux larges feuilles soyeuses et vertes. La montarie s'arrêta au pied d'une petite plage soigneusement découverte d'herbes; le mulâtre aida la jeune fille à descendre, et la conduisit jusqu'à sa case.

C'était une maison de nègre, haute de dix à douze pieds environ, en feuilles jaunies, ressemblant au toit de chaume d'une chaumière de Beauce; située sur un petit monticule au milieu de la savane, elle était protégée, d'un côté, par des bananiers, de l'autre, par un bois d'acacias naturels; on apercevait sur les derrières un grand champ de manioc étendant ses tiges grêles, et quelques ananas, à moitié mûrs, qui sortaient du sol, sous leurs feuilles vertes. Des troncs d'arbres encore debout, brûlés à trois pieds de terre, s'élevaient sur le devant de l'ajoupa, chargés de brides et de selles de cheval en peaux de bœuf; quelques peaux entières, étendues sur le sol par des piquets fichés en terre, séchaient au soleil. Une palissade faite d'arbres coupés et juxtaposés entourait le bois de bananiers et un assez grand espace de terre défrichée. On voyait courir dans cet enclos quelques poules maigres, petites, aux plumes comme frisées, qui picoraient tristement la terre nue, ou dormaient

à l'ombre des arbres. Çà et là, autour de la cabane, des écailles de tortues et des ossements de bestiaux gisaient à terre, débris de festins oubliés, blanchis par le temps.

Le mulâtre fit signe à la jeune fille d'entrer dans sa cabane dont la porte était ouverte; elle entra. Un hamac en coton régnait d'un bout à l'autre de la chambre; il n'y avait pas d'autres meubles. Deux ou trois fusils à pierre et des couteaux de vaqueiro pendaient aux murs de feuilles de l'ajoupa. Une caisse peinte en vert, soigneusement fermée au cadenas, était à terre au pied du hamac. Par une porte en paille entr'ouverte, on voyait dans une pièce voisine, à terre et pêle-mêle, des plats et des pots de faïence, placés sans ordre autour d'un feu mal éteint; cette partie de la cabane, au contraire de la première, était sans murs, reposant sur des baliveaux auxquels trois ou quatre hamacs étaient accrochés.

Jonathan montra silencieusement à la jeune fille le hamac en coton. Elle s'assit.

— La case est à la blanche, dit le mulâtre. La maison de Jonathan n'est pas belle, mais bientôt nous partirons pour le Para, et la blanche aura une belle case et de belles jupes en soie, et des gros colliers à grains d'or, car Jonathan a de l'argent.

Et le cafuze, prenant dans un des murs de la cabane une clef qui y était cachée, ouvrit le coffre, et sortit un grand sac en cuir; puis, tout en dardant sur la blanche un regard plein d'orgueil, il fit ruisseler devant ses pieds, à bruits métalliques, un flot de pièces de toutes nations. Jupiter, inondant Danaé, versait sa pluie d'or à bruits moins tentateurs. La jeune fille resta silencieuse. Alors le mulâtre prit au milieu des pièces un papier blanc, soigneusement plié; il en tira deux ou trois colliers de grains

d'or ronds façonnés au Portugal, et les jeta dans le hamac à côté d'Henriette.

— C'est le présent d'amour de Jonathan, lui dit-il, et il s'avança vers elle, comme pour se faire remercier du gage de son affection. Mais mademoiselle Cerny se leva, dédaigneuse, et fit un pas vers l'entrée de la cabane.

— N'aie pas peur, n'aie pas peur, petite blanche, reprit le mulâtre; Jonathan ne veut pas t'offenser. Puis il ajouta entre ses dents : — Ces blanches sont fières. Et il resserra son or et ses colliers en grommelant à demi-voix les désappointements de son cœur.

Après quoi il lui fit signe de s'asseoir de nouveau dans le hamac. Elle revint. Presque aussitôt le nègre apporta devant elle une espèce d'escabeau en bois, sur lequel était un grand plat fêlé, contenant un poulet étique froid et à demi brûlé, entouré de morceaux de viande grillés.

— Pourquoi la femme ne vient-elle point servir la blanche? Ne m'a-t-elle pas entendu revenir? dit Jonathan à son nègre.

— La mère du senhor est sous les bananiers.

— Dis-lui de venir.

Une négresse entre deux âges, aux cheveux crépus, aux yeux brillants, noirs comme l'ébène, n'ayant pour tout vêtement qu'une jupe de coton rougeâtre qui commençait à la ceinture et finissait au-dessous du genou, entra presque aussitôt.

— Pourquoi n'es-tu pas vêtue pour recevoir la blanche? lui dit le cafuze, et pourquoi ne viens-tu pas la servir? La blanche de Jonathan est maîtresse dans la case de Jonathan. Habille-toi et reviens, je le veux.

La négresse répondit simplement :

— J'y vais, et sortit.

Le nègre, pendant ce temps, apporta de la farine de manioc sur un plat, une fourchette en fer à manche d'os et un couteau.

— Mange, minha branca, dit Jonathan en prenant un doux sourire; et coupant le poulet en deux parties, il en mit une moitié devant elle, et s'assit à terre à ses pieds.

Henriette, terrifiée d'abord, reprenait courage peu à peu ; et se disant qu'elle se tuerait plutôt que d'appartenir à ce monstre, dont elle devinait l'amour, elle résolut cependant de lui échapper par son amour même. Si jeune qu'elle soit, toute femme devine vite les secrets d'un cœur plein d'elle, et puise dans son pouvoir même des ressources infinies. Décidée à la lutte, et prenant son courage dans la passion de Jonathan, elle lui fit signe de s'éloigner d'elle pour la laisser manger. Le mulâtre prit la moitié du poulet qu'il avait coupé, remplit de farine une assiette, et fut s'asseoir à terre en face d'elle, mais à distance. La jeune fille mangea quelques bribes du poulet.

La négresse revint bientôt en robe blanche et décolletée, avec de grosses boucles d'oreilles d'or ou de cuivre doré, un collier et des bracelets de grains d'or, les bras et les pieds nus.

Elle se plaça debout auprès d'Henriette, et la regarda de cet air gourmé que prend la gouvernante d'un vieux garçon en voyant arriver chez son maître une femme quelle qu'elle soit, et surtout une femme jeune et belle.

Rassurée par la présence de la négresse, et voulant essayer de se faire entendre, Henriette se tourna vers elle et lui dit en italien :

— De l'eau, s'il vous plaît.

La négresse fit signe qu'elle ne comprenait pas.

— N'entends-tu pas que la blanche veut de l'eau? dit le mulâtre. Va chercher de l'eau, et sers le flacon de vin et le gobelet d'argent pour la femme de Jonathan.

La négresse ouvrit la caisse verte, y prit le gobelet et le flacon, le mit sur l'escabeau, et demanda de l'eau au nègre, qui apporta bientôt une calebasse pleine et un coui; puis elle versa à boire à la jeune fille; mais en lui tendant le coui, elle fit tomber à dessein une partie de son contenu sur les genoux d'Henriette, qui se leva vivement pour secouer l'eau.

Jonathan se dressa de terre l'œil farouche, et venant vers sa mère, il la frappa au visage d'un revers de main, en disant :

— Je te battrai à te tuer, si tu ne la sers pas comme elle voudra. Souviens-toi! tu vas lui donner tes colliers et tes bracelets d'or; c'est la blanche et non toi qui doit les porter, car tu es la servante.

La négresse, sans mot dire, détacha ses bracelets, et les tendit à la jeune fille. Celle-ci les refusa en disant :

— Gardez-les, madame, je n'en veux pas. Elle ne savait pas encore la nature des liens qui unissaient le mulâtre à cette femme, mais elle devinait l'humiliation de la servante offensée et ne voulait pas se faire une ennemie. La négresse remit ses bracelets; Jonathan lui dit durement :

— Serre-les dans le coffre; si la blanche n'en veut pas aujourd'hui, elle en voudra demain.

La négresse obéit, puis elle enleva tout ce qui avait servi au repas, et sortit de la chambre. Le mulâtre se leva et se rapprocha d'Henriette. Mais la jeune fille quitta le hamac comme la première fois, et prenant un geste impérieux, lui dit en italien :

— Je veux dormir, laisse-moi seule.

— C'est vrai, dit-il sans comprendre; Jonathan est souillé de la poussière de la savane, Jonathan va s'habiller.

Il ferma soigneusement les deux portes de la chambre, prit le coffre vert et sortit. La pièce n'était plus éclairée que par de faibles rayons de lumière, qui passaient à travers les feuilles mal jointes des murs et du toit de l'ajoupa, mais on y voyait assez pour distinguer toute chose.

Henriette s'étendit un peu dans le hamac, puis se sentant épuisée de fatigue, et craignant de s'endormir, elle promena ses yeux autour d'elle pour chasser le sommeil ; apercevant un des grands couteaux de vaqueiro qui pendait dans sa gaîne de cuir, accroché à l'une des parois de la cabane, elle se leva, le prit et le mit à côté d'elle dans le hamac. Le courage de la jeune fille grandissait d'instant en instant. Les situations font naître la force chez les uns, la faiblesse chez les autres ; et l'enfant timide qui n'avait jamais quitté sa mère, qui naguère encore tremblait d'effroi devant un chien passant près d'elle, puisait dans son isolement le courage de lutter au besoin contre ce géant monstrueux.

A demi étendue dans le hamac, elle rêvait aux moyens d'échapper au mulâtre ou de faire avertir ses amis, lorsque la porte s'ouvrit à nouveau, et Jonathan entra.

Il portait un habit, un gilet de satin et un pantalon noirs splendidement neufs, une chemise blanche brodée, une cravate blanche à grands bouts pendants et brodés. Un flot de pommade odorante coulait de ses cheveux jusque sur son front. Ses grands pieds sans bas, plus larges encore que ceux de M. Vulgar, se tourmentaient de douleur dans des souliers vernis à larges rosettes. Il avait, sous ces vêtements somptueux, un air vainqueur à

rendre jaloux tous les garçons de noces des barrières, de Belleville à Bercy. En toute autre occasion, la jeune et moqueuse enfant du vieux faubourg eût accueilli sa venue par un immense éclat de rire; mais il n'y avait point à rire, vraiment.

Le mulâtre ferma la porte avec soin, et s'approcha du hamac en disant :

— Maintenant, belle blanche, je suis digne de toi, — laisse-moi te parler d'amour, et il s'assit sur l'escabeau.

Elle comprit ses paroles à ses yeux plus encore qu'à sa voix, et se dressa hautaine.

— Va-t'en! lui dit-elle.

— Pourquoi? fit le mulâtre, dont la figure prit un étonnement; maintenant, ne suis-je pas vêtu comme un blanc et digne de toi, blanche? Écoute-moi.

Et en disant ces mots il se rapprocha de la jeune fille à la toucher.

Mais elle fit un bond de gazelle effarée et passa de l'autre côté du hamac; puis, plongeant le bras dans les plis du tissu, elle saisit le couteau qu'elle y avait mis, et se tournant vers le cafuze, en lui montrant son arme, elle lui dit :

— Si tu approches, je te tue... Va-t'en !...

Il la regarda quelques secondes, étonné de son peu de succès, puis lui dit d'une voix qui s'assourdissait peu à peu sous le dépit et la colère :

— Alors tu refuses l'amour de Jonathan !... Tu veux tuer Jonathan qui t'a donné des colliers, sa case, et sa mère pour esclave !

— Va-t'en !... va-t'en ! lui dit-elle brièvement : puis sentant la terreur la gagner, frissonnant sous ce regard fauve qui s'injectait de sang, elle recula jusqu'au mur de

la cabane en présentant toujours au bandit la pointe de son arme.

Il la regarda et parut hésiter à se jeter sur elle, mais l'arme était là, brillante, et la jeune fille, grandie sous l'effroi, semblait prête à s'en servir. Jonathan était féroce, mais lâche.

— Ah ! dit-il à la fin, branca d'o demonio, Jonathan se conduit avec toi comme un parfait blanc, — et tu fais mépris de son amour ! — Jonathan va te traiter comme une esclave rebelle, et tu seras la femme de Jonathan.

Il ferma la porte et sortit. La jeune fille essaya d'ouvrir l'entrée qui donnait dans la partie ouverte de la case, afin d'implorer l'appui de la négresse, mais la porte était fermée extérieurement. Presque aussitôt le mulâtre rentra, il avait ôté son habit et ses souliers pour avoir les mouvements libres et tenait à la main l'infernal laço.

En le voyant entrer, Henriette, folle d'effroi, s'accula de nouveau contre le mur de la cabane, en lui présentant toujours l'arme qui l'avait effrayé ; sans s'occuper d'elle, le cafuze rassembla soigneusement les lanières de son laço, tout en répétant sans cesse :

— Espera, espera, branca d'o demonio. Attends, attends, blanche du démon.

Mais, au même moment, l'une des portes de la chambre s'ouvrit, et la négresse, encore parée de sa robe blanche, parut sur le seuil de la cabane.

— Hors d'ici, femme ! dit le mulâtre d'une voix farouche.

La jeune fille se précipita vers cette lueur de salut ; mais la négresse la repoussa si durement qu'elle serait tombée, sans les cordes du hamac auxquelles elle réussit à se retenir.

La mégère, sans regarder Henriette, s'avança bravement en face de son fils, et lui dit :

— Pendant que Jonathan perd ici son temps et se fait dédaigner par la blanche, les vaqueiros pillent le navire, et Jonathan n'aura rien, ni bétail, ni pièces d'or, ni colliers de France.

Le mulâtre, sans quitter son laço, regarda sa mère.

La négresse reprit d'une voix vibrante :

— Le fils est-il devenu insensé, qu'il laisse perdre tout cela pour une blanche son esclave? Qu'il aille au navire échoué ; sa mère, pendant ce temps, donnera le parica à la jeune fille, et quand Jonathan reviendra cette nuit les mains chargées d'or et de butin, il trouvera la blanche pleine d'amour pour lui. Le parica vaut mieux que le laço !

Le cafuze laissa tomber ses lanières tout en disant, avec cette mobilité de passion qu'ont les gens de couleur :

— La femme a raison, le parica vaut mieux, et ce docteur rapace, et Carneirô, et les autres, ne laisseraient rien à Jonathan. J'y vais. Femme, parle à la jeune fille, dispose-la pour ton fils, fais-lui boire le philtre d'amour, et je te rendrai tes colliers d'or. Le vaisseau français doit en avoir à plein, pour donner à la blanche.

Puis, sortant rapidement, il donna l'ordre au nègre de prendre un cheval, quitta les restes de ses vêtements de fiancé, et se dirigea vers le campo pour presser la saisie du cheval. Dans un grand champ palissadé, de cent mètres carrés environ, et situé derrière les maniocs, quatre ou cinq chevaux couraient effarés, poursuivis par le nègre, qui ne tarda pas à prendre au laço le cheval de tête, et l'amena tout frémissant au mulâtre. En une minute, l'animal fut sellé et bridé. Jonathan rentra prendre son cou-

teau qu'il avait laissé dans la cabane ; il regarda Henriette pendant une seconde. La jeune fille, à sa vue, se leva du hamac; mais il repartit en disant :

— Je serai ici avant le jour. La mère a raison.

Il sauta en selle, et, pressant le cheval sous ses talons nerveux, disparut bientôt à travers la savane, courant vers Vacca, la fazenda du major.

Le bruit du galop de son cheval s'était effacé depuis longtemps déjà, et la jeune fille écoutait toujours, doutant encore du brusque départ du mulâtre. La porte cependant était ouverte. Enfin, elle se leva et sortit ; mais la négresse arriva vers elle.

— Blanche, lui dit-elle, tu dédaignes le fils de la négresse, et tu veux fuir. Sauve-toi si tu veux. Je ne me donnerai pas la peine de t'enfermer. Où pourrais-tu aller? Reste ici et attends. Jonathan est un des riches de l'île après le major. Il vaut bien tes blancs.

Henriette ne comprit qu'imparfaitement les paroles de la vieille femme et ne répondit pas. Elle voulut faire quelques pas et gagner l'ombre des bananiers ; mais elle sentit ses jambes manquer sous elle, et fut obligée de s'appuyer sur un des troncs d'arbres brûlés qui environnaient l'ajoupa. Le soleil et l'épuisement lui donnaient le vertige. Alors chancelante, les yeux perdus, brisée de fatigues et d'émotions, la jeune fille rentra dans la cabane et se prit à pleurer. Va, pleure, pauvre enfant ! les larmes sont les rosées des souffrances. Heureux ceux qui peuvent pleurer !

La négresse, cependant, allait et venait dans la case, comme si l'étrangère n'avait pas été là. Au bout d'une heure environ, elle arriva près de la jeune fille, qui s'était assoupie sous ses douleurs, et lui présenta une tasse en disant :

— La blanche veut-elle du café avec du sucre? Elle puisera du courage dans cette boisson.

Henriette prit la coupe et but. La négresse la regarda boire en silence, reprit la tasse, et retourna dans le taudis voisin de la pièce où reposait sa victime; et si l'enfant, distraite par ses pensées, avait pu écouter, elle aurait entendu la mère de Jonathan murmurer :

— Dors, blanche maudite, dors! j'ai broyé de mes mains le parica, et j'en ai mis double dose; et cette nuit tu te réveilleras affolée d'amour, sans reconnaître personne; et le fils reviendra, et quand par toi lui sera né cet enfant blanc l'objet de ses rêves, la vieille Thérésa sait d'autres breuvages qui te feront sortir d'ici, mais morte! La mère de Jonathan n'a pas besoin de la blanche pour élever le fils de son fils!

Elle parla longtemps à voix sourde et grommelante; car c'est le propre des vieilles négresses, de conter ainsi tout ce qui les occupe, en de longs monologues qu'elles murmurent en travaillant; on dirait qu'elles ont besoin des échos de leur voix pour suivre les pensées qui germent dans leur esprit endormi.

Bientôt la jeune fille sentit le sommeil lui venir, sans qu'elle pensât même à s'en défendre, et son âme, partant joyeuse pour le pays des songes, s'en alla retrouver Paul, sa mère et tous ceux qu'elle aimait. Le parica bienfaisant et perfide agissait déjà sur cette frêle nature, palpitante de jeunesse et d'amour virginal.

Jonathan, cependant, courait vers Vacca de toute l'haleine de sa monture; il voulait partager le prix de la blanche que menaient ses compagnons, et l'espoir du lucre irritant ses impatiences, il broyait son cheval sous lui, et le cheval dévorait la savane. Henriette était déjà

bien loin de ses pensées ; le cafuze, et surtout le nègre, sont ainsi faits qu'ils suivent rarement plus d'une passion à la fois ; mais quand cette passion les saisit, ils oublient tout, et poursuivent son accomplissement sans s'inquiéter des moyens. Le but pour eux, rien que le but ! Il y a du taureau ou du bélier dans cette nature aux gros yeux ronds, au crâne épais, qui ne se bat qu'à coups de tête, qui ne pousse à la fois qu'une idée, et qui la suit fixe, unique, absolue, jusqu'au hasard d'une idée nouvelle : comme une planche garde en elle un clou cassé faisant rouille, inarrachable sans un clou nouveau pour chasser l'ancien.

L'idée du lucre avait chassé l'idée d'amour, et le bandit marchait si vite qu'il arriva à Vacca longtemps avant la nuit. Le major n'était pas revenu ; madame Milliner et ses ravisseurs n'étaient pas encore arrivés à la fazènda. Jonathan respira.

La marchande, cependant, ne tarda pas à paraître. Elle fit une entrée triomphale. On vit s'arrêter devant la fazenda une grande montarie à voiles, et l'un des vaqueiros porta respectueusement la dame dans la varanda même du major. La passagère ne paraissait pas avoir souffert de la route, et le calme de ses traits annonçait plus d'espoir que de crainte, plus d'orgueil satisfait que de pudeur offensée. En effet, subjugués par ses grands airs de châtelaine de comptoir, éblouis par son luxe de marchande de modes, les vaqueiros, sauf l'enlèvement, l'avaient traitée en souveraine. Ainsi que nous l'avons vu au commencement de ce chapitre, les bandits avaient tout d'abord fui dans la savane avec leur proie ; mais après une heure de course, pleinement rassurés sur le succès de leur fuite, séparés de Jonathan, ils avaient pris le bord de la mer et

s'étaient arrêtés au sitio de l'un d'eux, situé en face de l'île de Maçadas. Là, ils avaient offert des fruits et de la farine à leur prisonnière, l'avaient fait embarquer dans une montarie à voiles, et, laissant leurs chevaux à la garde de la savane, ils étaient montés avec elle dans le bateau.

La marchande arrivait donc à Vacca, la chevelure et les vêtements quelque peu dérangés par la course, mais reposée, attifée comme à l'instant de son enlèvement. En arrivant dans la varanda du major, les vaqueiros la firent asseoir dans un hamac; la dame, avisant sur une table un morceau de miroir oublié par une mulâtresse, le prit et répara le désordre de ses cheveux et de ses collerettes; puis elle demanda fièrement à parler au maître de la fazenda, à ce major vers lequel on la conduisait par force.

Un vieux nègre de Cayenne, sachant parler le créole français, arriva bientôt près d'elle, amené par un des vaqueiros, et prit respectueusement ses ordres, en lui disant que le major n'était pas encore revenu, mais qu'au nom de son maître, il plaçait la case à la disposition de sa seigneurie. La galanterie du major et son amour pour les Françaises étaient choses connues : de plus, l'esclave ne pouvait trop vénérer une blanche aussi bien vêtue. Il offrit de lui faire préparer à manger. Elle accepta.

Comme cela se pratiquait et se pratique encore sur Marajo, le major avait tout un peuple de serviteurs et d'esclaves à sa fazenda de Vacca. A peine l'arrivée de la passagère fut-elle connue dans toutes les parties de l'habitation, que des mulâtresses et des négresses, suivies d'un monde de négrillons de toutes teintes, s'empressèrent autour d'elle. Deux esclaves traînèrent devant elle une lourde table, qu'ils chargèrent de tout ce qu'on put trouver dans

la maison du major. Chacun apporta quelque chose à boire ou à manger : des viandes, des confitures, des fruits, du tafia, de l'assahi, etc. Hommes et femmes, tous s'empressaient pour servir cette belle blanche aux airs superbes, couverte de soie, de bijoux et de boucles d'oreilles. Accroupies à terre comme des Orientaux prenant le café, toutes les femmes de la fazenda étaient là, regardant la dame avec des yeux ronds d'admiration, épiant ses moindres gestes, buvant ses paroles, s'extasiant sur cette princesse errante qui avait la main si couverte de bagues, qui ne mangeait pas avec ses doigts et souriait avec tant de grâce. Sa toilette était bien quelque peu fanée par le voyage et sa figure par les automnes : la main blanche était osseuse et vulgaire : les gestes prétentieux; les sourires creusaient des rides : la chaîne d'or était du cuivre; mais les gens de couleur n'y regardent pas de si près, et là-bas tout ce qui reluit est de l'or. L'habit fait l'homme : avec du galon, de la dorure et de la morgue, on mène en laisse un peuple entier d'admirateurs, et s'il poussait à l'idée d'un tambour-major de traverser certaines villes d'Amérique en grande tenue de parade, l'homme à la canne aurait plus de succès qu'Alexandre le Grand faisant entrée solennelle à Babylone.

La marchande était affamée, mais elle se remettait peu à peu ; la grasse chère qu'elle faisait lui rendait ses forces. Les admirations qui se lisaient dans les yeux de la négraille empressée autour d'elle lui montaient à la tête comme des fumées d'encens. Elle oubliait ses terreurs, ses fatigues, sa course en s'enivrant peu à peu de contentements et de légitimes espoirs. Son visage rayonnait de scintilles de vanité, de fulgurations d'orgueil, et par intervalles elle laissait tomber sur ses admirateurs un re-

gard tout chargé de protection débonnaire et de félicité triomphale : un de ces regards comme on en voit tomber du haut de ces locati d'exposition publique, qui promènent au bois les subventionnées de l'amour.

Jonathan vint joindre ses admirations à celles de ses camarades; et en voyant la dame, il regrettait de n'avoir point choisi de préférence cette belle blanche aux allures de princesse, qui certes eût écouté sans s'irriter le respectueux amour du riche cafuze. Mais la dame était sous la protection du major, et si hardi qu'il fût, Jonathan n'osait pas la soustraire à son maître. La passagère était désormais à l'abri des convoitises, ou tout au moins des atteintes de tous les chacals vulgaires qui lui faisaient cortége.

Le mulâtre, las d'admirer vainement et d'espérer le major, reporta sa pensée sur le navire échoué. Il avait appris en arrivant le départ du docteur pour Magoari. La crainte d'arriver trop tard s'empara de lui soudainement. Il communiqua ses frayeurs aux autres vaqueiros, qui attendaient comme lui l'arrivée du fazender; et tous ensemble, altérés de pillage, prirent des chevaux dans le campo et partirent en hâte, entraînant encore avec eux quatre autres serviteurs ou esclaves du major. Ainsi on voit souvent, sous le ciel du Sud-Amérique, une nuée de corbeaux-urubus attendant, perchés sur la cime d'un arbre, l'instant où le chasseur va dépecer la proie qu'il rapporte; mais tout à coup l'un d'eux, le plus haut placé, aperçoit au lointain une proie nouvelle, ou plus rouge ou plus prête : il part, las d'attendre, oubliant le gibier qu'il guettait; aussitôt toute la meute ailée s'envole et suit à grand bruit d'ailes, se pressant éperdue vers le but nouveau qui luit à ses appétits impatients.

XII

La prairie. — Le retour. — Clémence.

Ouvre les yeux, dirais-je, oh, ma seule lumière !
Laisse-moi, laisse-moi lire dans ta paupière
Ma vie et ton amour :
Ton regard languissant est plus cher à mon âme
Que le premier rayon de la céleste flamme
Aux yeux privés du jour.

A. DE LAMARTINE.

Au moment où des passions diverses entraînaient dans un tourbillon rapide les habitants de Marajo et les passagers de *la Caroline*, Montfort, ainsi que nous l'avons vu, gisait sur la prairie, meurtri, mais libre. — En reprenant ses souvenirs de la journée, les paroles du docteur mulâtre lui revinrent à la mémoire.

« Le navire, avait dit le misérable, sera cette nuit même la proie de mes gens, et déjà ses passagers sont ou vont être prisonniers. »

Clémence, Paul, Henriette aux mains de ces bandits !

Il se leva et chercha sa route. Le capitaine lui avait montré, le matin même, le point de l'île où le navire était échoué ; il regarda le soleil qui déclinait, et se plaçant pour l'avoir à sa gauche, il marcha vers le sud-est, certain de ne se tromper qu'à peine. Il sentait ses reins comme brisés, ses jambes endolories, sa tête brûlante, mais il marchait cependant, domptant la douleur, soutenu par le désir de retrouver ses amis et de les secourir.

Il se rappelait l'instant où les vaqueiros l'avaient attaché; c'était vers dix heures du matin environ, et le déclin du soleil au moment présent indiquait deux heures après midi. Le cheval n'avait pas dû marcher en droite ligne vers un des points cardinaux du désert; c'étaient trois ou quatre heures de course, dix, quinze lieues peut-être? mais Montfort avait confiance en sa force, et sentant grandir ses craintes, il hâtait sa marche. Cependant la savane monotone et solitaire lui semblait sans fin, il marchait ainsi depuis plus d'une heure et n'apercevait pas encore le fleuve qu'il avait dû traverser; sentant sa fatigue, il craignait de tomber avant d'arriver. Depuis longtemps il avait devant lui une sorte de colline, îlet d'arbres et de verdure qui dominait presque toute la prairie; il précipita sa course et gravit la hauteur pour regarder sa route.

A mesure qu'il montait, ses yeux découvraient l'horizon sans bornes qui s'ouvrait devant lui, si vaste et si désert qu'il lui parut impossible à franchir. Il vit le fleuve suivant un large chemin de verdure à travers les herbes séchées et grisâtres de la savane, déroulant dans la prairie ses longs replis jaunes et tortueux qui miroitaient sous le soleil. On eût dit un long serpent roulant dans l'herbe par anneaux infinis, son corps ondulant aux écailles luisantes. Il vit à sa gauche et devant lui, dans le lointain, comme un champ mal planté d'arbres mal venus, qui couvraient l'espace à perte de vue : c'était par là qu'il avait dû venir! C'était par là qu'était Clémence! Puis il se retourna, et partout ailleurs il découvrit une plaine d'herbes fanées, grisâtres, brûlées par le soleil, mouchetées de plaques de verdure, comme des naufragés sur cet océan gris. De loin en loin, à larges espaces, une touffe de bois élevée, rare, unique et grêle dans la vaste

étendue, s'élevait sombre et fermant un point de l'horizon : son âme attristée les prit pour des ifs solitaires, marquant des tombeaux sur un champ de sépulture. Le soleil, brillant encore dans toute sa force, baignait sous sa lumière éclatante cette nature silencieuse et morne. Quelques oiseaux, des vautours noirs glissaient silencieusement dans les airs, montant vers le ciel par spirales infinies ! Rien de plus ! De maisons, d'êtres humains, de traces de l'homme, nulle part ! Il sentit ses espoirs brisés, son cœur triste comme une tombe.

Ah ! c'est que le désert aussi a ses heures sombres. Et celui qui s'y voit tombé, qui se voit là, sans guide, sans appui, sans personne, perdu dans l'immensité, seul sous la main de Dieu, celui-là se sent alors si misérable, que les désespoirs lui montent au cœur par bouffées, et qu'il faut avoir l'âme forte pour marcher encore et suivre sa route. Ceux-là qui railleront peut-être en lisant ces lignes, il faudrait les y voir ! il faudrait les voir, accablés sous un soleil de feu, plongeant à tous yeux dans le désert sans fin ; écoutant sans rien entendre, rien que son propre bruit qui retombe sans échos ; rien, rien qu'un linceul immense à plis sans issue !

Durant une minute, une minute entière, la désespérance le prit. Mais Clémence était là, captive peut-être, enchaînée, balbutiant son nom, insultée par le bourreau même qui l'avait saisi lui-même. L'amour et la vengeance firent monter à ses tempes un vertige de sang ; le courage lui revint. Il descendit la colline en bondissant ; puis le sang-froid de la fureur prenant sa nature énergique, il régla ses pas et reprit sa marche à travers le prairie.

Cependant son pas lourd dévorait en vain la plaine ; il lui semblait n'avancer qu'à peine et marcher sous lui. Le

soleil déclinait. L'impatience le brûlait, et par intervalles il fouillait du regard l'horizon de la savane en disant comme Richard :

A horse, a horse, my kingdom for a horse.

« Un cheval, un cheval! mon royaume pour un cheval! »

Et il se prenait à regretter sa monture indomptée. « Si je l'avais gardée, se disait-il, au lieu de me détacher sans penser à rien! »

Car l'homme fut ainsi créé, que nulle joie pour lui n'est parfaite, et que tôt ou tard son bonheur même, quel qu'il soit, fait germer dans son âme ou des regrets ou des tristesses. Impuissance d'assouvissement, débilité de nature, aspiration d'un monde meilleur? qui sait?

Enfin le fleuve apparut avec ses rives chargées de végétation. Mais les hautes herbes cachaient le cours de la rivière, et Montfort ne voulait pas se mettre à la nage, sans savoir et comme à l'aventure. Cependant, voyant les roseaux se prolonger toujours, il cherchait un endroit moins touffu pour entrer dans le marais et regarder, lorsqu'il entendit une voix qui criait en portugais :

— Senhor Henri, espère! Je vais à toi!

Il regarda dans les herbes sans rien découvrir, mit la main à son poignard et attendit.

Presque aussitôt l'avant d'une pirogue indienne, passant à travers les tiges des roseaux, arriva en face de lui, conduite par un Indien.

Il faut avoir passé par la solitude perdue de la savane pour savoir la joie que fait au cœur la vue d'un homme et sa voix libératrice.

— Entre dans la uba, dit l'Indien. Antonio le chef m'a envoyé vers toi.

Sans comprendre parfaitement ces paroles, Montfort comprit un ami, fit quelques pas à travers le marais et monta dans la pirogue.

— Si le senhor veut, dit l'Indien, là est la nourriture : et il montra au jeune homme, au fond du canot, un amas de feuilles qui recouvrait à demi du poisson salé et des bananes.

Mais, dominé par l'idée d'arriver, Montfort lui dit en espagnol :

— Sais-tu où est Magoari, et veux-tu m'y conduire?

— Si, senhor.

— Alors, partons; je mangerai en route.

— Le senhor tient le temps : il n'est pas bon d'arriver avant la nuit pleine.

— Viens-tu donc du navire? Sais-tu si d'autres comme moi ont été pris?

— Si, senhor, deux femmes.

— Quelles? quelles? Sais-tu?

— Une qui est vieille et porte de l'or : une qui est jeune.

Montfort ne chercha pas quelles pouvaient être les deux prisonnières; mais, appliquant tour à tour ces désignations à Clémence, il la comprit libre et respira. Alors seulement la curiosité lui vint.

— Qui t'envoie? dit-il à l'Indien.

— Antonio, le chef. Six comme moi te cherchent à cette heure. Je t'ai trouvé, je vais avertir les autres. Toi, mange.

— Partons, partons de suite, dit Montfort; et il ajouta à demi-voix : — Je veux la voir et me sentir près d'elle.

L'agitation du jeune homme fit sourire l'Indien, qui reprit :

— N'aie pas crainte. Antonio veille. Tes ennemis ne sont qu'Urubus et fils d'Urubus : mange et dors en paix.

— Qu'est-ce que les Urubus? dit Montfort.

L'Indien le regarda d'un œil étonné; puis, crachant à terre avec mépris :

— Les Urubus sont les nègres. Vois-tu pas qu'ils sont noirs comme les corbeaux et qu'ils ont leur odeur?

Il fit silence une seconde; puis ses yeux devinrent brillants, ses sourcils se rejoignirent, et il ajouta :

— Les corbeaux puants ont insulté les Mundurucus. Un Urubu noir a tiré sur eux. Un faux blanc, fils d'Urubu, fils d'esclave, a fait ramer le chef. Les Mundurucus s'appellent par la prairie. Blanc, ami d'Antonio, affile ton couteau! le sang des corbeaux rougira la savane.

Et l'Indien, les narines ouvertes, l'œil dilaté par la colère, semblait plonger dans l'horizon pour chercher des ennemis. Mais il reprit presque instantanément sa froide apparence, et, faisant signe à Montfort de rester dans le canot, il sauta sur le rivage, s'avança de quelques pas, puis s'assit à terre au bord des herbes séchées.

Là, tirant du sac en filet qu'il portait à son dos un morceau de roseau creux, il le déboucha, y prit une pierre à fusil et un petit morceau de fer, posa sur la terre son roseau-briquet plein de vieux chiffons à demi brûlés, et battit le briquet au-dessus. Le feu prit d'un seul coup. Alors il secoua son bambou au-dessus des herbes séchées qui partout formaient sur le sol, comme un lit de copeaux grisâtre, et, s'inclinant sur les parcelles enflammées, il souffla à pleins poumons. Le feu brilla, puis une flamme claire, subite, rapide, monta vers le ciel d'un seul jet et

s'étendit grandissante, embrasant tout autour d'elle. En une minute, l'incendie avait pris vingt pieds de savane et courait sur les herbes sèches en répandant des flots de fumée.

L'Indien revint vers la uba et dit à Montfort :

— Blanc, tu peux dormir; le Munduracu ramera. D'autres vont venir : le feu parle.

Et en disant ces mots, il poussa le canot à travers les roseaux, laissant l'incendie courir en pétillant sur la prairie.

L'embarcation se dirigeait vers le milieu de la rivière; mais avant d'arriver aux grandes eaux qui coulaient librement et sans herbes, l'Indien prit sur la gauche un chemin frayé dans les roseaux.

— Pourquoi ne vas-tu pas dans le milieu du fleuve? dit Montfort, nous irions plus vite.

— Les Urubus ont des yeux sur la rivière, reprit l'Indien.

Et il continua sa route à travers les roseaux en plongeant sa pagaie dans l'eau pleine d'herbes foulées. De loin en loin quelques canards, des sarcelles, des aigrettes s'envolaient à leur approche ou glissaient silencieusement sous les roseaux. Montfort voulut adresser de nouvelles questions à son guide, mais ce dernier lui dit :

— Prends patience. Les voix s'entendent loin sur les eaux.

Ils marchèrent ainsi pendant une demi-heure en silence. Après quoi l'Indien ramena de nouveau son canot vers la rive. Avant d'arriver, il descendit dans le marais, et, se baissant au milieu des roseaux, regarda la prairie de tous côtés. Cette inspection rapide le rassura, car il se leva, descendit à terre et mit une seconde fois le feu aux herbes

sèches. Les flammes s'étendirent rapidement comme la première fois, et vomirent bientôt des tourbillons de fumée. Alors seulement il revint à la uba et lui fit reprendre sa marche silencieuse à travers les herbes.

Au bout d'une autre demi-heure, il recommença le même manége. Mais à peine fut-il au rivage, qu'au lieu de se relever comme il avait fait les autres fois et de mettre le feu, il plaça son oreille à terre et recula dans le marais en rampant sur le ventre.

Montfort comprit un danger et regarda la savane; mais les joncs l'entouraient de tous côtés, et il ne pouvait voir qu'en face de lui, sur un horizon borné.

L'Indien glissait comme un serpent; sa tête dressée sortait seule des herbes, auxquelles il se cramponnait tour à tour de chaque main, afin d'avancer. Il arriva bientôt contre la uba. Là, se sentant à couvert, il se redressa et regarda la traînée de son corps sur les herbes du marais. Sa trace l'effraya, car il reprit son chemin et redressa les roseaux depuis la rive jusqu'au canot, en revenant à reculons. Puis, entrant dans la uba, il dit à voix basse à Montfort : — Cavallos, des chevaux !

— Ami ou ennemi ? reprit le jeune homme.

— Nous verrons. — J'ai mon sabre. Les Urubus sont lâches. As-tu une arme?

Montfort montra son poignard. On entendit bientôt des galops distincts, et quelques minutes après, une cinquantaine de chevaux sauvages, qui couraient comme emportés par une terreur folle, passèrent sur la rive sans cavaliers.

— C'est le tigre, dit l'Indien : ne t'importe pas. Partons.

Presque aussitôt, un tigre noir parut au-dessus des herbes sèches; il allait par bonds; sa peau lustrée brilla

au soleil; il passa comme un éclair et disparut, suivant toujours ses proies vivantes.

L'Indien retourna à terre, mit le feu et revint vers le canot.

— Maintenant, dit-il, les Mundurucus savent; ils vont au navire.

— Et sur le navire, savent-ils? dit Montfort.

— Si le vieux est là, oui. Les blancs ne savent pas parler dans la prairie.

Le silence se rétablit entre les deux voyageurs, et la uba reprit sa marche. Ils allaient ainsi depuis plus d'une heure, et le soleil allait disparaître sous l'horizon, lorsque le guide fit signe qu'il entendait quelque chose et se rapprocha du rivage, tout en restant dans les joncs.

Un bruit de chevaux, mais moins fort que le premier, se fit entendre, et Montfort aperçut presque aussitôt deux vaqueiros qui, penchés sur le cou de leurs montures, couraient à toute bride en suivant le fleuve.

— Regarde, dit l'Indien à voix basse, les corbeaux vont au navire.

Et il dirigea de nouveau le canot vers le milieu de la rivière; mais un nouveau bruit traversa l'air. Il attendit et regarda. Un mulâtre à cheval passa comme un éclair, cherchant sans doute à rejoindre ses compagnons.

— Marchons vite, dit l'Indien, il va passer au gué.

Montfort prit une pagaie qui se trouvait au fond de la uba, et imitant les mouvements de son guide, l'aida de son mieux. Le canot glissa plus rapide, et se trouva bientôt dans le chemin tracé par les bestiaux. L'Indien, se retournant alors silencieusement, fit voir à l'Européen les deux premiers mulâtres qui achevaient de traverser le fleuve, et dont les chevaux avaient déjà pris terre sur l'autre rive.

Les bandits ne perdirent pas de temps : à peine sortis de l'eau, ils repartirent et disparurent presque aussitôt derrière les roseaux, dans la direction de la mer.

Un sourire infernal de joie brilla dans le regard de l'Indien. Il pagaya vivement pendant une minute, puis se leva tout à coup :

— Donne-moi ton poignard, dit-il.

— Que veux-tu faire? reprit Montfort en le lui tendant.

— Regarde.

Et, sautant de la uba, le Munducuru se jeta dans le fleuve, plongea, et ne reparut que sur l'autre rive. La rivière, assez large en cet endroit, n'offrait qu'un étroit espace d'eau sans herbe, et Montfort, caché par les roseaux, pouvait entendre et voir, sans être vu.

Son guide arriva bientôt à la partie d'herbes foulées qui bordait le rivage sur lequel avaient disparu les deux vaqueiros. Là, il se dressa tout à coup, et presque aussitôt Montfort entendit une voix s'élever. C'était le mulâtre en retard qui, forcé de faire un long chemin dans le marais avant de traverser le fleuve, arrivait seulement au bord des flots sans herbes, et demandait à l'Indien si les eaux étaient profondes au milieu du fleuve.

— Si, reprit l'Indien.

— Alors, fils d'Arara, dit le mulâtre, traverse à la nage et viens guider mon cheval.

— Suis-je ton esclave?

— Tu ne veux pas! Tout à l'heure je te battrai comme un esclave. Je suis blanc, et tu n'es qu'un sauvage sans baptême.

— Tu n'es pas blanc, dit l'Indien; tes cheveux ne sont pas lisses...

L'injure était sanglante, car le mulâtre cria d'une voix irritée :

— Arré ! je vais à toi.

Un bruit de cheval bondissant dans l'eau arriva jusqu'à Montfort, qui presque aussitôt vit cheval et cavalier traverser le fleuve et prendre terre en face de l'Indien.

Ce dernier cependant n'avait pas quitté sa place ; son corps rougeâtre et nu se dessinait immobile sur le fond vert des roseaux. Il était dans l'eau jusqu'au-dessus des chevilles, et tenait sa main droite derrière son dos afin de cacher son poignard.

A peine sur la rive, le mulâtre poussa son cheval vers lui, et, tirant son long couteau de vaqueiro, le brandit en l'air en criant :

— Le fils d'esclave va te marquer, arara sauvage !

Montfort frémit pour son guide ; mais, rapide comme la pensée, l'Indien s'effaça, saisit au poignet le bras qui s'abattait sur lui, et s'élançant à son ennemi, lui plongea le poignard dans la gorge. Puis, laissant son arme dans la plaie, il saisit le mulâtre aux cheveux et l'arracha de cheval. Les bras et les jambes du blessé battirent l'air, sa main laissa tomber le couteau, et son corps, entraîné par son ennemi, glissa sur la croupe du cheval et tomba sur la terre.

— Ne le tue pas ! ne le tue pas ! cria Montfort à son guide.

Mais, sans répondre, l'Indien, en deux ou trois bonds, comme un tigre, traîna le corps à travers les herbes jusqu'à la rivière ; là, il se baissa, arracha son poignard de la gorge du mourant, puis, poussant du pied sa victime pour la faire prendre au courant, il la regarda dériver au

flot. La tête s'enfonça presque aussitôt, puis le corps. Une large tache de sang monta sur les eaux et disparut en s'étendant. Le fleuve reprit sa calme surface, et, continuant de couler, ensevelit le cadavre dans son mouvant linceul.

L'Indien revint à la rive, ramassa froidement le couteau du mulâtre, et prit son cheval, qui paissait dans les roseaux, comme si la mort n'avait point passé sur son maître. L'animal se laissa faire; l'homme le fit entrer dans les hautes herbes en face du canot; là il attacha la bride à une poignée de joncs qu'il réunit par un nœud; puis, plongeant dans le fleuve, il ne sortit de l'eau qu'au bord de la uba, tenant d'une main le poignard et le couteau. Il jeta ses armes au fond du canot, et, se dressant à deux bras sur une des parois de la uba, il y entra d'un seul bond.

— Les Mundurucus ont le premier sang, dit-il en regardant Montfort; tes amis seront sauvés.

Le jeune homme, cependant, sentait la sueur couler de son front. Il avait vu des combats, des duels d'Europe, il s'était battu lui-même; mais cette lutte sans pitié, où le vainqueur achève le vaincu, sans même avoir souci du cadavre; le sang-froid de cet homme, cette mort soudaine, inachevée peut-être, toute cette scène l'avait glacé d'horreur. Sa nature et ses habitudes européennes n'étaient pas encore façonnées aux drames du désert, et l'Indien lui fit horreur. Il réfléchit cependant, et à mesure que le calme revint dans son esprit, cette juste haine pour de lâches tyrans, cette audace chevaleresque, ce courage calme, lui apparurent sous un jour meilleur et plus juste.

Mais la nuit descendait rapide; déjà Montfort ne distinguait plus qu'à peine les deux rives du fleuve, qui se confondaient l'une dans l'autre. L'Indien s'était assis

dans la uba et regardait attentivement le couteau ravi à sa victime.

— Ne partons-nous pas? lui dit enfin le jeune homme.

— Attends encore. Nous quittons le fleuve ici. Il ne faut pas courir la savane avant la nuit noire.

Ils attendirent ainsi pendant quelques minutes. Montfort regardait son guide et cherchait à lire sur son visage, qui restait impassible, comme si rien ne s'était passé, et des flots de pensées diverses agitaient l'esprit du jeune homme. Mais il vit tout à coup l'Indien lever la tête, écouter, puis imiter à s'y méprendre le cri plaintif et monotone d'une mouette marine. Un cri semblable lui répondit de l'autre rive, et Montfort aperçut bientôt aux dernières lueurs du crépuscule une forme humaine qui surgissait dans les roseaux près du cheval que l'Indien avait attaché. Puis la forme plongea et n'apparut à nouveau qu'au bord du canot.

— D'où viens-tu? dit le guide de Montfort en s'adressant au nouveau venu.

— De la savane aux arbres. La prairie est sûre. Les ennemis sont autour du navire. Il y a des chevaux à ta case.

— Les Mundurucus ont le sang d'un ennemi. J'ai tué un Urubu.

— C'est bon. Un corbeau de moins court sur la prairie. Partons.

Et, en achevant ces mots, il plongea de nouveau et disparut dans la rivière.

D'un seul coup de pagaie puissant et prolongé, le guide de Montfort fit traverser le fleuve à la uba. A peine au bord des roseaux de l'autre rive, il descendit dans le ma-

rais et fit signe à l'Européen de le suivre. Puis, faisant entrer le canot jusqu'au milieu des herbes du rivage, il l'y cacha soigneusement et rentra dans le fleuve, marchant dans l'eau, afin de ne point laisser de trace. Montfort le suivait pas à pas. Quand tous deux furent arrivés au chemin frayé sur lequel le mulâtre avait trouvé la mort, ils se dirigèrent vers la savane.

Là ils trouvèrent l'autre Indien, tenant par la bride le cheval du vaqueiro.

— Que le blanc monte, dit-il.

Mais au moment où ce dernier se préparait à sauter en selle, son guide lui mit la main sur l'épaule :

— Quitte ton vêtement blanc, dit-il; les Urubus ont des yeux.

Montfort obéit.

Mais en voyant la peau blanche de l'Européen, l'Indien qui tenait le cheval reprit :

— Le blanc est trop blanc; il faut teindre le vêtement.

Et prenant la chemise du jeune homme, —son vêtement de chasse, — il alla au fleuve et la rapporta couverte de boue, littéralement teinte en couleur sombre.

Le costume était de rigueur; Montfort le mit en souriant et refoula ses répulsions sans les exprimer à ses guides. Il monta à cheval, et les trois hommes côtoyèrent encore quelque temps la rivière. Bientôt on entendit au lointain un cri lent et prolongé.

— Le coro est à la case, dit l'un des Indiens. Et de suite il répondit par un cri semblable.

Puis tous deux se mirent au pas de course, en longeant toujours le fleuve. Montfort, pour les suivre, fut obligé de faire prendre le trot à son cheval.

Bientôt il aperçut un carbet d'Indien, sans murs; un toit seulement, sous lequel étaient une femme et trois enfants. La femme pilait du riz dans un tronc d'arbre creusé; elle ne quitta pas son travail à l'arrivée des voyageurs. Ses enfants jouaient autour du feu, dont ils dérangeaient les tisons pour se jeter l'un à l'autre des poignées de cendres brûlantes.

— Tu es venu? dit l'Indienne.

— Je suis venu. Le coro est ici?

— Il y est.

Et les deux Indiens, faisant signe à Montfort de l'attendre, entrèrent sous le carbet. L'un d'eux reparut quelques minutes après avec un coui plein de tafia, qu'il tendit au jeune homme.

L'Européen y trempa ses lèvres; mais la liqueur infernale lui brûla la bouche et la gorge comme de l'eau-de-vie poivrée de cabaret, et il rendit le coui à son guide.

L'Indien le regarda ébahi :

— Le senhor ne sait pas boire, dit-il; l'eau ardente est très-bonne.

Et d'un seul trait il avala le contenu du coui, c'est-à-dire cinq à six petits verres à liqueur.

Puis, faisant claquer sa langue à son palais comme un expert gourmet dégustateur en fonctions, il alla remplir à nouveau son coui.

Deux Indiens arrivèrent bientôt avec trois chevaux. Le maître du carbet tendit le coui à l'un des hommes, qui but scrupuleusement la moitié du tafia, et tendit le reste à son compagnon : ce dernier but à son tour et lança le coui sur des feuilles amoncelées dans un coin du carbet.

Après quoi, l'un d'eux tira un morceau de tabac du sac

en filet qui pendait à son dos. Il en coupa ce qu'il fallait à tous trois et le partagea. Chacun d'eux roula sa part dans une cigarette en tawari sans se presser, avec un soin religieux. L'un des enfants présenta silencieusement et tour à tour à chaque fumeur un tison enflammé, et tous, sautant à cheval, partirent avec Montfort au grand trot de leurs chevaux.

Pendant près de deux heures, ils coururent ainsi par la savane sans échanger une parole, sans hésiter, sans s'arrêter, comme l'aigle ou l'hirondelle. Enfin, le plus âgé des trois, celui qui avait servi de guide à Montfort, s'arrêta brusquement.

— Les feux des Urubus! dit-il à voix basse. Les corbeaux veillent encore; laissons les chevaux.

A force de regarder, Montfort finit par découvrir au lointain quelques lueurs qui brillaient en face de lui dans la prairie.

Tous ensemble descendirent. L'un des Indiens prit le cheval de Montfort et le piqua à la croupe avec la pointe de son sabre. L'animal bondit sous la douleur et partit au galop dans la direction des feux qu'on voyait à l'horizon.

— Les corbeaux vont chercher, en le voyant courir à vide, dit l'Indien, et il se prit à rire ainsi que ses compagnons.

Ils ôtèrent ensuite les brides des trois autres chevaux et les roulèrent soigneusement au cou de chaque animal. Les chevaux s'éloignèrent doucement sur la prairie. De selle, aucun des Indiens n'en avait. Les enfants du désert dédaignent tout ce qui peut gêner leur sauvage allure.

Sans perdre de temps, les quatre hommes continuèrent leur marche dans la savane, à pied, toujours en silence. Mais, sur l'observation de l'Indien qui avait servi de guide

à Montfort, ses deux compagnons se divisèrent : l'un marcha à quinze pas en avant, et l'autre en arrière à même distance. Ils allaient dans la direction des feux. Quand ils s'en furent rapprochés à trois ou quatre cents mètres environ, l'Indien de tête prit sur la gauche en décrivant un cercle autour des feux des vaqueiros. Des bruits de voix confuses arrivaient par intervalles jusqu'à Montfort ; mais il ne pouvait distinguer aucune forme humaine, et bientôt même la lumière disparut entièrement pour ses guides et pour lui :

— Ils sont dans le campo, dit le guide au jeune homme. Nous allons tourner.

Bientôt la lisière de forêt qui bordait le rivage de Marajo parut en face des voyageurs, et l'Indien fit signe au blanc de le suivre sous bois. Ils entrèrent; une atmosphère humide et chaude remplaça l'air vif de la savane, et l'obscurité se fit si profonde, que Montfort ne voyait même pas l'Indien qui le précédait, quoique marchant près de lui, pas sur pas. A peine sous bois, l'homme qui était derrière l'Européen passa devant lui et toucha son compagnon à l'épaule.

Tous trois s'arrêtèrent. L'un des Indiens imita le cri susurrant d'une cigale qu'on saisit par les ailes; le guide de tête se replia sur eux aussitôt. Une conversation rapide et brève, faite à voix si basse que Montfort entendait à peine, s'engagea en langue indienne entre les trois enfants du désert. Au bout d'une minute environ, le plus âgé, le guide *Coati*, comme le nommaient ses compagnons, dit à l'oreille de Montfort :

— Quitte tes souliers, prépare ton poignard : nous marchons à ta vengeance.

Et, se baissant aux pieds de Montfort, il l'aida rapide-

ment à quitter ses souliers et ses demi-guêtres de chasse, qu'il accrocha tous ensemble à un arbre.

La marche lente et silencieuse des quatre hommes recommença. Les voix des vaqueiros arrivaient à leurs oreilles par intervalles, puis constantes et de plus en plus distinctes. Après avoir marché ainsi pendant quelque temps, ils se trouvèrent si près des bandits, que, sans rien voir encore, Montfort distinguait parfois les paroles. Il y avait querelle, car les jurons et les injures se croisaient.

Le feux commençaient à jeter des lueurs rouges à travers la forêt. Montfort et les Indiens avançaient toujours, tantôt marchant de côté, tantôt se baissant, se traînant à genoux pour passer sous les lianes. De fois à autres une épine, une branche, inaperçues, frappaient le corps du jeune homme; mais, suivant ses guides pas à pas et sentant le cœur lui battre sous des pensées d'inquiétude haineuse, il avançait sans s'arrêter plus que les Indiens. Quand les passions envahissent le cœur, on ne sent plus son corps; la matière s'efface, et l'âme vit séparée en quelque sorte, sans s'inquiéter de rien.

Enfin les Indiens s'arrêtèrent. Montfort, les pieds et le corps endoloris aux racines, aux bois, à la boue ligneuse de la forêt, écoutait. Il reconnut la voix du bandit Carneiro, celui-là même qui l'avait pris au laço, puis d'autres, et enfin la voix du docteur.

Il aperçut clairs et distincts les feux, puis les bandits, qui entouraient les feux du côté de la savane au-dessus du vent pour éviter la fumée. Il reconnut la prairie fermée où les vaqueiros l'avaient attaché; il embrassa d'un seul regard tous ses ennemis. Il vit Carneiro, le mulâtre, les nègres, toute la bande. C'étaient bien eux, seulement il y avait avec eux une nuée de nouveaux venus. Il

sentit la colère le prendre : l'idée de bondir jusqu'au docteur lui passa comme un éclair. Sa main tourmenta son poignard; mais la prudence le retint. L'un de ses guides, appuyant une main sur son épaule, lui fit comprendre d'avoir à se baisser ou s'asseoir. Il se baissa dans la boue, sur lui-même, comme il se trouvait; et, pour mieux voir, passant sa tête en dehors, à travers les feuilles, il écouta et regarda.

Une discussion violente venait évidemment d'avoir lieu entre les bandits, car le chef gourmandait un de ses hommes, et le silence se faisait lentement, comme à regret, comme sous la voix d'un président de club en démence : les conversations séparées, à demi étouffées, régnaient encore çà et là, dernières émotions de la foule grondante; vagues d'une mer après l'orage. La voix du jeune docteur s'élevait stridente au-dessus du tumulte.

— Tu n'es qu'une brute, disait-il; ce n'est pas plus la faute de mes nègres que la mienne, si le Français s'est échappé. Et pour preuve, ils ont couru si longtemps à pied pour le rattraper, qu'ils étaient ruisselants de sueur. C'est la faute du cheval vicieux que tu as mal dressé pour le major. Tais-toi et ne cherche pas querelle plus longtemps à Domingo.

Mais le métis curiboca, presque nègre, auquel parlait le docteur, reprit avec véhémence :

— Si ce nègre étranger, né en Afrique, avait jeté le laço quand le cheval s'est sauvé, le prisonnier serait encore là, et nous aurions sa rançon.

— On le retrouvera. Tu nous fatigues, Mucurra, avec ton histoire; il y a deux heures que tu disputes là-dessus; tais-toi, ou trouve autre chose à nous conter.

Mais les vaqueiros n'étaient pas de cet avis, car il y eut

une sorte de grognement parmi eux, et le curiboca dit :

— Non, on ne le retrouvera pas; nous avons couru toute la savane aux arbres, et vous nous avez forcés à revenir ici, sans vouloir traverser le Cambu pour regarder dans la savane découverte. C'est votre faute si nous perdons la rançon.

— Mais, brute stupide, reprit le docteur, puisque le cheval, tu le sais bien, venait de la savane aux arbres, il doit s'être sauvé par là. C'était par là qu'on devait chercher : à quoi bon traverser le Cambu. Nos chevaux étaient fatigués, il fallait revenir. On le trouvera demain, te dis-je : s'il est mort, on prendra ses os, et on les portera au consul de sa nation, qui payera une bonne récompense.

Le curiboca secoua la tête d'un air de doute; son avidité trompée n'espérait plus qu'à peine. Mais le nègre Domingo, fier de l'appui de son maître, se leva, et s'avançant devant tous les autres, dit :

— Maître, laissez-moi répondre.

Le mulâtre lui fit signe de la tête qu'il pouvait parler à son tour.

— Tu dis que c'est ma faute, Mucurra. — Moi je dis que c'est la vôtre, parce que vous avez trop poussé le cheval. Eh bien, écoute! nous allons nous battre, et le vaincu cédera à l'autre sa part du butin de cette nuit; veux-tu?

— C'est dit, reprit le docteur, qui voyait ainsi un moyen de clore une discussion dangereuse pour son autorité précaire; battez-vous.

L'idée d'une lutte et d'un spectacle quelconque prit tous ces hommes, qui s'écrièrent d'une seule voix :

— Oui, oui, bats-toi, Mucurra, et tu auras le butin du nègre.

— Je n'ai pas besoin de me battre avec cet esclave, dit le curiboca. Si je le tue, il ne pourra pas avoir de part.

Mais le docteur reprit : — Va, va, ne t'inquiète pas, on vous arrêtera avant cela. Tu as peur, Mucurra!

— Non, reprit le métis irrité, qu'il vienne, je l'attends, lui et tous les esclaves comme lui. Mais vous payerez pour lui si je le tue.

— Oui, reprit le docteur; mais, parts égales! si le nègre te tue, j'aurai ta part pour l'esclave.

— C'est entendu, reprit Carneiro. Moi et tous les autres nous répondons pour lui. Et les vaqueiros, confiants dans le curiboca qu'ils savaient expert à ces luttes, s'écrièrent d'une seule voix : — C'est dit! c'est dit!

Les bandits agrandirent le cercle; deux ou trois d'entre eux retirèrent des lanières de viande, qui rôtissaient encore étendues sur les extrémités non enflammées des branches du foyer, puis ils jetèrent dans le feu les restes séchés de ces tisons pour attiser la flamme et mieux voir le combat.

Deux ou trois vaqueiros arrivèrent à cheval sur ces entrefaites; les premiers venus ne se dérangèrent même pas. Les arrivants regardèrent par-dessus les épaules de leurs compagnons, se firent expliquer rapidement ce dont il s'agissait, et restèrent à cheval pour mieux voir.

Montfort, oubliant peu à peu ses propres passions devant ce spectacle étrange, restait assis à côté de ses Indiens, qui se tenaient accroupis à terre, immobiles, sous les feuilles qui les cachaient. Il vit leurs yeux noirs, perçants, fixés sur les combattants, et comprit qu'il fallait faire comme eux, attendre et regarder. Il rentra un peu sa tête, qu'il sentit trop éclairée par les flammes des foyers, et attendit.

Les lutteurs cependant avaient rajusté leurs pantalons; le curiboca jeta son chapeau à terre et tendit les muscles de ses bras; le nègre passa les mains dans ses cheveux laineux, et remua légèrement sa tête massive, comme pour l'assurer sur son col. Les deux ennemis s'écartèrent en silence, les bras pendants le long de leurs corps : à demi courbés, comme deux bêtes fauves qui vont s'élancer. Puis tout à coup, se baissant entièrement, le corps plié, la tête en avant, tous deux se ruèrent simultanément l'un sur l'autre, ainsi que des béliers qui se cherchent.

Leurs têtes se heurtèrent, et Montfort entendit un bruit sourd et mat; mais les deux crânes, glissant l'un contre l'autre, frappèrent d'aplomb les épaules et le cou des deux hommes; aucun d'eux ne faiblit, ni se redressa; ils continuèrent à se pousser têtes contre épaules; leurs bras s'étendirent pour s'étreindre dans une lutte; tous deux avaient eu la même pensée : leurs bras se rencontrèrent et se saisirent. Ils restèrent ainsi près d'une minute. Mais, ne pouvant s'étreindre utilement, ils se quittèrent, et chacun d'eux se recula de son ennemi pour prendre du champ et s'élancer de nouveau.

Le second choc fut formidable. La tête du nègre, inclinée plus directe que celle du curiboca, arriva comme un boulet sur le front de son ennemi. Le métis chancela sur ses jarrets, mais il se redressa presque aussitôt et recula de quelques pas. Le nègre releva un instant la tête pour regarder son adversaire, puis, se lançant de nouveau, il voulut lui porter un second coup; le métis se jeta sur le côté, et évita le choc. Emporté par son élan, le nègre courut quelques pas sans pouvoir s'arrêter.

Étourdi par le coup qu'il avait reçu, Mucurra s'arrêta

pour essuyer son front et ses narines qui ruisselaient de sang. Quelques-uns de ses compagnons, inquiets de son sort en le voyant chanceler et ne pas profiter du faux mouvement du nègre, lui crièrent à demi-voix :

— Le couteau! le couteau! Saigne-le! Mucurra, saigne-le!

Le métis entendit, et se retourna en portant la main à son long couteau qui pendait accroché à la ceinture de son pantalon. Le docteur, qui connaissait trop bien les mœurs de ses terribles satellites pour s'opposer au couteau, regarda son nègre avec l'inquiétude d'un maître qui voit tomber son meilleur cheval.

Mais l'esclave avait entendu aussi. Sans donner à son ennemi, presque aveuglé, le temps de tirer son couteau tout entier, il revint sur lui la tête basse, et, d'un seul coup porté en pleine poitrine, l'envoya tomber sur le dos à sept ou huit pas de là.

Deux ou trois vaqueiros s'empressèrent autour de leur compagnon; mais sa bouche et sa figure étaient souillées de sang, et il ne donnait signe de vie que par les mouvements convulsifs de ses jambes.

— Il est presque mort, dit l'un d'eux. Et il tira son couteau pour tuer le nègre.

Carneiro et quelques autres s'y opposèrent, ainsi que le docteur.

— C'est la faute de Mucurra! crièrent-ils. Il a calomnié Domingo, Domingo l'a tué. C'est un esclave, mais il s'est bien battu. Laissez-le, laissez-le.

Quant au nègre, aussitôt après le coup de tête victorieux qu'il avait porté, sûr de son triomphe, il regarda un instant son ennemi renversé, puis revint silencieusement se

mettre à côté de son maître. L'une de ses oreilles, déchirée dans le combat, gouttelait le sang sur son épaule, mais il ne paraissait pas s'en apercevoir, et ses gros yeux ronds et blancs, ensanglantés par la lutte, se fixaient sur le docteur avec une expression bestiale de triomphe.

Les vaqueiros soulevèrent le moribond et l'accotèrent à un arbre, pendant que l'un d'eux allait chercher une outre en peau de bœuf et revenait inonder d'eau la tête et le front de son compagnon. Le malheureux était presque mort; il glissa contre l'arbre et retomba sur le sol. L'un des vaqueiros le redressa de nouveau et lui mit à la bouche une gourde pleine d'eau-de-vie; mais à la lueur des flammes on voyait le sang teindre les lèvres du blessé, et sa pâleur cadavéreuse croissait d'instant en instant.

Pendant quelques minutes, les vaqueiros restèrent autour de lui.

Mais Carneiro se leva bientôt en disant : — Il est déjà mort. Il faut le porter dans le canot. Trois compagnons du bandit soulevèrent le cadavre, le mirent en travers sur la selle du cheval de l'un des vaqueiros récemment arrivés, et le conduisirent vers l'entrée naturelle de la savane.

Montfort cependant s'était tourné vers ses Indiens, et, voyant leurs yeux toujours fixés sur les bandits, il toucha l'un d'eux pour le distraire et le ramener à ses pensées. Il était si près des vaqueiros restés autour des feux, qu'il n'osait pas parler. L'Indien touché se pencha sur lui, et lui dit de cette voix qui n'est qu'un souffle :

— Espera! attends! Quand ils dormiront.

Quelques bandits arrivèrent encore; le docteur reconnut sans doute un vaqueiro que son rang plaçait au-dessus des autres, ou un serviteur direct du major, car il alla

vers lui, ainsi que tous les métis restés sur la savane. C'était Jonathan et ses complices qui arrivaient de Vacca.

Montfort profita de l'éloignement momentané de ses ennemis pour redemander à son guide ce qu'il voulait attendre.

— Les Urubus vont s'endormir, dit l'Indien ; — les feux vont s'éteindre. Tu iras au docteur. — N'as-tu pas ton poignard?

— Je n'assassine pas, dit Montfort. Si c'est pour cela que nous attendons, partons.

— L'ami d'Antonio est-il une femme, pour avoir peur du sang? — Mais c'est ton idée. Partons.

A la clarté du feu, Montfort le vit se lever et dire quelques mots à ses compagnons, qui se dressèrent à leur tour en regardant le blanc d'un air dédaigneux.

Ce coup d'œil méprisant irrita le jeune homme, qui mordit ses lèvres pour ne pas répondre. Mais le souvenir de Clémence l'envahit bientôt tout entier, et la pensée de la revoir absorbant peu à peu son orgueil froissé, il suivit ses guides en silence.

Ils sortirent presque aussitôt du bois et arrivèrent en vue de l'Océan. La mer était pleine et baignait toute la plage ; ses vagues arrivaient jusqu'aux racines des arbres de la forêt. Les quatre hommes marchèrent les pieds dans l'eau, côtoyant le bois pendant dix minutes. Mais l'un des Indiens arrêta Montfort et lui montra, vers une pointe du rivage, à trente pas devant eux, les vaqueiros occupés à coucher le corps au fond d'une grande montarie.

— Attendons ! dit-il.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Les quatre hom-

mes étaient rentrés sous bois. Bientôt ils entendirent un des bandits qui dit à haute voix :

— Il va falloir payer une part à ce docteur.

— Oui, reprit l'autre. Mais si je peux lui tuer son nègre, le frère Mucurra ne dormira pas sans vengeance.

— A ta place, j'aimerais mieux tuer le docteur, on ne lui payerait rien.

La voix des bandits se perdit dans l'éloignement, et Montfort et ses guides reprirent leur route. Arrivés à l'endroit même où se trouvait la montarie des métis, à la pointe de la forêt, ils aperçurent dans l'ombre une lumière qui brillait au-dessus des vagues. C'était le navire.

Le cœur de Montfort se serra, et l'inquiétude le prit, plus forte que jamais. — Y est-elle? se disait-il. S'occupe-t-elle seulement si j'existe encore?

Mais il n'eut pas le temps de se livrer à ses craintes : son guide s'approcha de lui, et dit :

— Blanc ! il est temps encore ! Les Urubus gorgés de viande vont dormir. — Ils n'attaqueront qu'une heure avant l'heure du soleil; c'est la coutume. Nous tenons le temps. Veux-tu tuer ton ennemi ?

— Non, non, dit Montfort. Au navire ! Et il ajouta, comme si l'Indien avait pu le comprendre : Je veux voir Clémence.

— Qu'est-ce que cela, Clémence ?

— C'est... c'est ma sœur. Partons ! partons !

— Ces blancs sont insensés. Pour une femme !... Mais Antonio le chef a dit : Faites ce qu'il voudra. Tu le veux; allons ! Je vais le premier, tu suivras.

L'Indien se courba pour ne pas être vu en s'éloignant du bois, et disparut dans l'eau presque aussitôt. Montfort,

léger de vêtements, l'imita, mais sans plonger, et, sûr désormais de gagner facilement le navire, il nagea de tous ses efforts dans la direction de *la Caroline.*

Le vaisseau avait l'air endormi; sauf la lumière qui sortait du carré et le bruit des pas d'un matelot qui se promenait sur le gaillard d'avant, on eût dit que tout le monde l'avait quitté. L'Indien arriva bientôt au bord de la vigilinga qui se balançait au flot, mouillée dans les eaux profondes.

Montfort parvint au navire; là, apercevant le sommet de la dune de sable qui soutenait *la Caroline*, il se dirigea vers elle. Bientôt un de ses genoux toucha le fond; il prit pied. Une sangle plate, qui à la mer servait d'amarre au grand canot, pendait du haut de la dunette jusque sur le sable. Il la saisit, s'y pendit un moment pour essayer sa résistance. La bande était forte et tenait bien. Alors, s'aidant des pieds et des mains, il grimpa à bord.

Le matelot qui se promenait à l'avant entendit le bruit que fit le jeune homme en montant, et arriva vers lui au moment où il enjambait la balustrade de la dunette.

— Qui va là? dit l'homme de garde.

— Montfort, reprit ce dernier.

Et sans tarder plus, voyant la dunette solitaire, il descendit pour entrer dans la chambre commune. Le matelot s'en fut à la cabine du capitaine pour le prévenir du retour de son passager.

Henri, pendant ce temps, descendit et arriva au carré; ses pieds nus allaient silencieux sur le pont du navire. La lampe de la chambre commune était allumée, et sa lumière éclatante aveuglant le jeune homme, qui sortait de l'obscurité de la nuit, l'empêcha tout d'abord de rien voir.

Madame Cerny cependant, le front dans ses mains, veillait assise contre la table du carré, sous la lampe. En entendant un bruit de pas assourdis, elle tourna la tête et vit Montfort. Les cheveux ruisselants du jeune homme, sa pâleur, sa chemise ouverte, déchirée, encore souillée de fange par places et collée à sa poitrine, lui donnaient un aspect sinistre.

En le voyant entrer ainsi sans la voir et silencieux, l'idée qu'il était blessé, mourant peut-être, s'empara de la malheureuse femme, et sans réfléchir, égarée, dans un élan de passion fiévreuse, elle se leva droite, et d'un seul pas se jeta dans ses bras en criant :

— Henri ! Henri !... C'est lui ! mon Dieu !...

Il la reconnut, enlaça d'un bras sa taille souple comme une liane, et, de l'autre main attirant sa tête à lui, il embrassa ses cheveux longuement, sans plus songer à rien qu'à son cœur retrouvé.

Mais ce long baiser rendit madame Cerny à elle-même. Elle s'échappa de ses bras, frémissante, et reculant jusqu'au banc qu'elle venait de quitter, elle y tomba plutôt qu'elle ne s'assit, en lui disant :

— Montfort, et ma fille !... où est ma fille ?

Puis, cachant son visage à deux mains, elle se prit à pleurer par sanglots. Vainement Henri se jeta à ses genoux en la suppliant de se calmer. La douleur la suffoquait : et il l'entendait dire par mots entrecoupés de sanglots :

— Mauvaise mère !... J'ai pensé à lui avant ma fille !... Ma fille !...

Puis, pleurant plus fort, elle pressait sa figure sous ses mains crispées. Cependant sa vieille servante, attirée par le cri qu'elle avait jeté, accourut près d'elle ; plusieurs des

passagers, réveillés au bruit, sortirent un à un des cabines leurs têtes endormies et curieuses. Montfort alors la saisit dans ses bras, l'enleva du banc sans qu'elle fît résistance, et la porta dans sa chambre aux soins de sa fidèle Marguerite. Puis il s'en vint sur le seuil, et là, s'appuyant contre la cabine, il se prit à la regarder en silence. Elle le vit enfin, et comprit tant d'amour dans ce regard muet qui ne la quittait pas, que ses sanglots s'apaisèrent, et qu'à travers ses larmes elle lui dit d'une voix encore secouée par la douleur :

— Henri, vous devez être brisé! Reposez-vous un peu pour moi, si ce n'est pour vous.

— Oh non! reprit-il, je suis heureux!

Et la voyant calmée désormais, il rentra dans le carré, sentant son cœur déborder de bonheur, fermant ses yeux, cachant sa tête pour penser plus et la voir mieux : vivant dix ans en une minute, sans entendre, sans parler, sans voir : fou!

Les joies du cœur enivrent, et bénie soit leur ivresse, car seules elles font vivre. Heureux ceux qui ont aimé! et, quoi qu'ils souffrent, plus heureux ceux qui aiment!

XIII

Le conseil. — Les apprêts. — Le massacre.

> Le noir serpent sorti de sa caverne impure
> A donc vu rompre enfin, sous ta main ferme et sûre,
> Le venimeux tissu de ses jours abhorrés.
>
> A. CHÉNIER.

Le capitaine arriva bientôt et rompit brusquement l'extase de Montfort. Prévenu par son matelot, le vieux marin s'était habillé à la hâte et cherchait son passager. Il l'aimait : ces deux natures sérieuses et loyales s'étaient comprises, recherchées, puis aimées. M. Sharp entra dans le carré, et voyant Montfort debout contre une des parois du navire, la tête penchée comme s'il souffrait, il lui mit vivement les deux mains sur les épaules en disant :

— Mon cher enfant, vous voilà donc enfin! êtes-vous blessé?

Montfort frissonna, regarda sans voir, et repoussa le vieux marin. Cette étreinte lui prenait Clémence. Mais, revenant à lui presque aussitôt :

— Oh! mon vieil ami, lui dit-il, je ne vous reconnaissais pas.

Les passagers cependant s'empressaient pour questionner le jeune homme. Les uns sortaient à demi vêtus, en quête de nouvelles; les autres le poursuivaient de demandes à travers leurs cabines. Mais le capitaine l'em-

mena dans sa chambre pour le soustraire à leurs curiosités empressées, et lui raconta ce qui s'était passé pendant son absence. Paul les rejoignit bientôt à demi habillé. Il prit la main de Montfort en lui disant :

— Vous savez tout, Henri?

— Non, reprit le jeune homme, pas encore; mais ayez confiance, ami, nous avons des alliés.

M. Sharp acheva son récit; et depuis quelques minutes il écoutait à son tour les paroles de Montfort, qui lui racontait brièvement ses souffrances, sa fuite, son retour, lorsque le maître frappa contre la cabine du capitaine. Il était suivi d'Antonio. L'Indien entra, toujours calme et comme endormi en apparence.

— Tu es revenu? dit-il à Montfort.

— Oui, mon brave ami, reprit ce dernier, et je te remercie; tes hommes et toi, vous avez été ma Providence; je ne l'oublierai jamais.

— C'est bon. — Vieux, dit-il en se tournant vers le marin, fais veiller un de tes hommes à la porte, afin que le conseil des guerriers ne soit pas troublé; si les Portugais peuvent entendre, viens sur mon canot.

Montfort répéta les paroles de l'Indien, et le capitaine, pour satisfaire à cette défiance et se délivrer des visites des passagers, chargea le maître d'empêcher tout le monde d'entrer.

— C'est bon, dit l'Indien, qui devina les ordres donnés. Maintenant, écoute : Tu as envoyé vers moi ce jeune blanc (et il montra Paul) pour me prier de sauver Henri. Henri est sauvé. Antonio a payé sa dette.

Là il se tut, regarda calmement ses trois auditeurs, et attendit que Montfort eût répété ses paroles.

Après quoi il reprit :

— Je pourrais te laisser te battre seul avec les Urubus qui courent la prairie, plus nombreux que des sauterelles, pour piller ton navire. Mais les Mundurucus sont une nation puissante; les pères de mon père et mon père furent toujours amis des blancs. Veux-tu faire alliance?

Il fit une nouvelle pause et laissa parler Montfort.

M. Sharp offrit la main à l'Indien en lui disant en portugais :

— Amis, toujours.

— C'est bon, reprit l'Indien. Écoute, tu es plus vieux, donc plus sage. C'est à toi à guider les guerriers. Mais les blancs ne savent pas la guerre de notre terre. Si tu veux, je vais parler et te dire ce qui convient. Si les paroles d'Antonio sont folles, tu décideras autre chose.

Puis il attendit la traduction de Montfort et la réponse du capitaine.

— Parle, dit ce dernier.

— C'est bon. Mes guerriers cherchaient le blanc dans la prairie; ils sont revenus. J'enverrai plusieurs hommes dans le bois pour préparer l'embuscade. Le reste des miens et les tiens partiront avec moi.

Montfort répéta ces paroles au capitaine, qui dit au jeune homme :

— Dans l'intérêt de madame Cerny, comme dans celui de *la Caroline*, ne vaudrait-il pas mieux tenter une démarche de conciliation, envoyer chez le major, et attendre?

— Les choses me paraissent bien avancées, dit Montfort, et d'ailleurs, d'après ce que j'ai appris par mon guide, les Indiens sont en guerre avec le major, et veulent brûler les fazendas. Cependant, je vais le dire au chef.

Il traduisit à l'Indien les paroles du capitaine.

— Le jeune blanc a-t-il défiance d'Antonio, qu'il discute les paroles du vieux avant de les redire à Antonio? — Sa tête est bien jeune. — Qu'il attende pour parler que les vieux aient fini. — Il n'est plus temps d'aller chez le major; les chiens, lâchés, sont sur une piste, lui même ne pourrait les retenir. — Les vautours ont senti le cadavre de ton navire. — Ils volent vers lui. — Il faut tuer les vautours.

Montfort répéta ces paroles.

— Demandez-lui, dit M. Sharp, où sont les passagères, combien d'ennemis nous avons autour de nous et ce qu'il lui faut d'hommes.

Le jeune homme adressa ces questions à l'Indien.

— L'une est à Vacca. — L'autre, je ne sais. — Mais Jonathan l'écorcheur le sait. — Nous prendrons Jonathan. — Tu as plus d'ennemis devant ton navire que dix fois et deux fois tous les doigts de mes mains. — Ne t'inquiète pas. — Un seul aigle qui se retourne fait fuir tous les corbeaux. — Donne-moi la moitié de tes hommes; l'autre moitié gardera ton navire. — Les Mucurras puantes peuvent venir à toi par terre. — Je combats pour toi, tu donneras des armes. — C'est juste.

Montfort expliqua les paroles et la demande de l'Indien.

— Combien veut-il d'armes, dit M. Sharp, et quand veut-il partir?

L'Indien écouta Montfort, réfléchit, et leva trois fois l'une de ses mains en étendant ses cinq doigts, puis il ajouta :

— Je te rendrai celles qui ne serviront pas. — Nous irons aussitôt que la lune paraîtra, avant qu'elle soit levée.

L'impatience se lut sur le visage de Paul en entendant le nouveau délai fixé par Antonio.

— Pourquoi ne descendons-nous pas de suite? dit-il. Qui sait si nous arriverons à temps pour sauver les femmes?

L'Indien reprit, sans même attendre la traduction de Montfort : — Les yeux du blanc sont-ils les yeux du murucututu, pour distinguer dans la nuit l'ami de l'ennemi? — Antonio attend, parce qu'Antonio tient le temps. — Il a des yeux qui veillent pour lui à terre. — Que l'esprit du jeune blanc pâle reste calme.

— Allons, dit le capitaine à Montfort, ce sauvage prévoit toute chose, il n'y a plus qu'à nous en remettre à lui. Et il se leva pour appeler son second et donner des armes à l'Indien.

Mais celui-ci continua de rester assis.

— N'attends-tu pas l'avis des jeunes hommes? dit-il. Ils peuvent parler à leur tour, Antonio les écoute.

— C'est inutile, reprit Montfort; nous vous suivrons partout, et nos avis sont les vôtres.

— C'est bon. Aussitôt il se leva et suivit le capitaine.

La Caroline avait à son bord plusieurs caisses de fusils, de haches, de sabres, et quelques demi-piques d'abordage que M. Sharp comptait vendre à Maranhao. L'Indien refusa les fusils, et fit signe au second de faire porter dans son canot des haches et des demi-piques. Puis il retourna sur sa vigilinga.

Deux heures à peine restaient à passer avant le lever de la lune; le capitaine fit venir le maître et son équipage sur l'avant. En quelques mots, il leur expliqua ce qui se passait, et termina en disant :

— Quels sont ceux de vous qui veulent aller à terre? Que ceux-là sortent des rangs.

Les quinze matelots s'ébranlèrent comme un seul homme.

— Mais vous ne pouvez pas y aller tous, garçons.

— Alors, tirons au sort, dit le maître. Moi, j'y vais de droit. Maintenant, que tribord joue pile ou face avec bâbord.

— Faites comme vous voudrez, dit M. Sharp.

Le mousse tira un domino de sa poche; le côté marqué fut pour les bâbordais, le noir pour les tribordais. — Tribord gagna.

— Hourra pour les tribordais! crièrent les vainqueurs d'une seule voix, et chacun d'eux courut se préparer et choisir ses armes.

— Ces gueux de dominos-là sont faux, dit le mousse qui était de bâbord. Et il jeta le dé dans la mer.

Trois des émigrants demandèrent au capitaine à partir avec les matelots. M. Sharp leur promit haute paye jusqu'au Para, et Montfort s'engagea à leur doubler ce qu'ils recevraient.

Presque tous les passagers étaient rentrés dans leurs cabines pendant le colloque du capitaine et de l'Indien. M. Sharp les fit réveiller, et descendit lui-même pour les prier de se réunir. Il y en eut la moitié qu'il fallut réveiller, ou du moins faire prévenir à deux ou trois reprises. Enfin, quand le maître annonça au capitaine qu'ils étaient tous réunis dans le carré, le vieux marin s'y rendit, s'assit au haut bout de la table, comme s'il s'agissait de dîner, et les fit asseoir tous. Puis il exposa la situation du navire, la réunion des bandits derrière le bois, les offres que fai-

sait l'Indien de profiter de leur sommeil pour les surprendre et les mettre en déroute : — C'est le seul moyen, dit M. Sharp en terminant, de reprendre les deux dames qui ont été enlevées, de sauver le navire, sa cargaison et vous-mêmes, messieurs.

Pas un, parmi tous ces hommes, non, pas un ne bougea ; — si : un des missionnaires.

— Je vous suivrai à terre, mon enfant, dit-il à Paul; je ne puis me battre, mais je puis aider. J'irai.

Le capitaine interpella plusieurs passagers nominativement; mais celui-ci devait rester à bord pour les blessés qui lui seraient ramenés; celui-là ne pouvait pas s'aller battre contre ses compatriotes; un autre avait à garder ses dépêches; un quatrième était père de famille.

Montfort se leva dédaigneux, et s'adressant au vieux marin :

— Capitaine, lui dit-il, laissez donc tous ces messieurs; ils ne valent pas la peine qu'on les demande à deux reprises.

A ces mots, M. de Cinnamon se leva et dit à Montfort :

— Les souffrances que vous venez de subir me font excuser vos paroles; sans quoi, je me verrais forcé de vous demander une explication, monsieur.

— Parbleu! monsieur, vous avez tort de m'excuser, car je vais vous la donner : des hommes qui refusent de se battre pour le salut commun ne valent pas qu'on les prie; et j'ajouterai pour vous, que vos refus me font douter des qualités et des titres que vous prenez.

— Monsieur, dans la carrière que je parcours, nous n'avons pas l'habitude de nous laisser insulter.

— Quand on est fat, monsieur, c'est une habitude à prendre ; au surplus, vous savez mon nom : c'est le mien et celui de mon père.

Montfort soupçonnait vaguement que le jeune monsieur portait un nom d'addition ; et en effet, le père du présent vicomte était un honnête marchand de denrées coloniales, vivant encore, mais retiré, fort riche, se complaisant en la personne de monsieur son fils. Avec quelques sacs d'écus dônnés à un personnage de second ordre, mais puissant, le négociant avait obtenu la nomination de son Benjamin. Sa carrière faisant, le Benjamin avait tout d'abord songé à dépouiller le nom du *papa :* pour ce faire, il avait demandé conseil à l'un de ses collègues ; le collègue railleur l'avait affublé du titre de vicomte et du nom de Cinnamon, par reconnaissance pour les denrées du père ! Le nom sonnait à l'oreille. Nul n'est forcé de savoir l'anglais : l'épicier fils se vernit vicomte de Cinnamon. Cela coûte si peu de fabrication, et cela reluit si bien ! Le *papa* lui-même avait applaudi.

Les dernières paroles de Montfort tombaient juste : le blond réclamant se tut. Montfort sortit.

Paul le suivit presque aussitôt, le mépris dans les yeux ; mais quand il fut à la porte du carré, il se retourna, et revenant emporté par sa colère :

— Il n'y a pas de Français parmi vous, leur dit-il ; vous êtes tous des lâches !

Ce mot réveilla M. Vulgar.

— Non ! cria le commis en se levant brusquement, quand je devrais mourir vingt fois, j'irai avec vous ! Mon père était soldat, et son fils n'est pas un lâche.

Paul s'avança vers lui la main tendue :

— Je vous demande pardon, dit-il.

— Oh ! reprit M. Vulgar, pourquoi ai-je attendu si longtemps ! Vous avez bien fait. Et il alla s'habiller.

Le commis était vaniteux et rapace, mais il y avait du sang à son cœur. Son père, vieux soldat de la république et de l'empire, avait défendu le sol sacré et fait le tour de l'Europe avec nos gloires. Comme le disait M. Vulgar, le fils de cet homme ne pouvait être un lâche.

Un des Brésiliens, le plus jeune, parut hésiter une seconde ; il regarda ses compagnons, qui restaient silencieux, puis se levant tout à coup :

— Les Brésiliens aiment les Français, dit-il, et leurs ennemis sont les leurs. Ces hommes ne sont pas nos compatriotes ; ce sont des bandits. Je vais avec vous. Et il se dirigea sur le pont pour choisir des armes.

Quant à tous les autres, et ils étaient là plus de vingt, les uns s'offensèrent à demi-voix des paroles de Paul ; il y en eut même qui parlèrent de lui demander raison ; mais peu à peu chacun regagna prudemment sa cabine, craignant d'être pris par force, et s'en remettant aux autres du soin de son salut. Autruches stupides, se croyant sauvées parce qu'elles cachent leurs têtes : ramassis de charlatans vulgaires, sans profession, sans but, sans énergie, fuyant le sol natal pour vivre à rien faire ; aventuriers de toutes nations, dédaigneux du travail manuel, et cependant incapables d'autres choses ; inutiles, ineptes, et malgré tout, prétendant toujours régénérer les pays où le hasard les jette. L'émigrant sérieux qui, sérieusement, va planter sa tente sous un ciel plus doux, sur une terre plus riche, diffère de ces hommes, comme l'ouvrier laborieux diffère du bohémien de carrefour. L'un s'en va chassé par le malheur, pour travailler ; l'autre, poussé par sa paresse

impuissante, part en quête de dupes et d'oisivetés fructueuses.

Les Indiens, cependant, se préparaient pour le combat; du navire on pouvait voir le chef debout sur l'avant de son canot, tandis que ses filles le couvraient de la peinture de guerre. On l'entendait, ainsi que Pedro et les Indiens qui devaient le suivre, psalmodiant en langue indienne, d'une voix tantôt lente, tantôt précipitée, quelques strophes improvisées. Chacune d'elles était encadrée dans le nom de sa tribu et celui de ses ennemis.

Il la chantait une fois seul, puis ses hommes la répétaient ensuite tous ensemble [1].

Au moment où la lune s'annonça par une lueur presque insensible, il apparut comme une ombre sur le pont de *la Caroline*. Pour tout costume, il portait au sommet de la tête une sorte de casque hérissé de plumes rouges et jaunes, duquel pendaient sur ses épaules, comme des queues,

[1] Trois de ces strophes, dont l'Indien se rappela plus tard et qu'il traduisit en portugais à Montfort, ont été rendues en français par ce dernier. Les voici. On sait qu'en toute autre langue que la nôtre l'*u* se prononce *ou*.

Toujours, toujours, toujours Mundurucus
Sont amis des blancs pâles.
Sous leurs serres fatales
Tombent les Urubus toujours, toujours, toujours.

Debout, debout, debout, Mundurucus!
Les blancs ont leur tonnerre.
Dans les sentiers de guerre
Suivons les Urubus! Debout, debout, debout!

A mort, à mort, à mort! Mundurucus,
Les blancs sont à vos fêtes.
Teignez vos casse-têtes
Au sang des Urubus! A mort, à mort, à mort!

sept ou huit plumes bleues ornées de pointes noires. Il était tout nu d'ailleurs. Son visage, son cou et ses épaules, couverts d'une peinture noir bleuâtre[1], faisaient ressortir, dessinées en rouge, des coquilles qui semblaient tomber en colliers jusque sur sa poitrine; de ces colliers partaient des barres transversales et alternantes de peinture noire, puis de couleur naturelle, qui descendaient ainsi à travers tout son corps jusqu'à ses pieds. Ses bras, qui seuls n'étaient pas peints, portaient, l'un une pique d'abordage, et l'autre deux baguettes entourées de plumes d'arara rouges, insignes de sa dignité.

Paul, Montfort, le Brésilien, M. Vulgar, les trois émigrants et les matelots étaient prêts, armés de pistolets et de sabres ou de poignards. Le capitaine engagea le missionnaire à rester à bord; le courageux apôtre résistait et voulait accompagner les défenseurs du navire.

Mais madame Cerny, qui était venue reconduire ses amis jusqu'à l'échelle, se tourna vers le prêtre en disant:

— Restez, mon père, restez avec nous; vous prierez pour eux.

Il resta.

Paul et Montfort abrégèrent leurs adieux en descendant rapidement l'échelle, suivis de l'Indien et de tous les autres. Le canot attendait, attaché à la vigilinga d'Antonio.

Au moment où Montfort entrait dans l'embarcation, le vieux chef le retint, et l'emmenant à l'écart:

— Écoute, lui dit-il: ton cœur est bon, — mais tu es faible comme une femme; — la blanche t'aime et tu aimes la blanche. — Reste, — les hommes se battront seuls.

[1] Cette teinture, employée surtout par les Mundurucus et les Parintintins, se fait avec le fruit du genipapeiro.

— Que veux-tu dire? reprit Montfort.

— Tu ne sais pas prendre le sang d'un ennemi, — tu as laissé ta vengeance pour une femme. — Reste, — je dirai que c'est moi qui l'ai dit. — La fille d'Antonio a prié son père de faire cela pour la blanche et pour toi.

Montfort sentit la rougeur monter à son front; mais il se rappela les paroles de son guide et sourit. Cependant il ne put s'empêcher de dire au chef, en mettant la main sur la poignée de son couteau de chasse :

— Tu verras tout à l'heure si le blanc sait se battre. — Et il monta dans la barque, suivi de l'Indien, qui lança dans la vigilinga ses baguettes de commandement et s'embarqua sans ajouter une parole.

A peine dans le canot, il imita à voix faible le cri du coro; un cri semblable lui répondit du rivage : aussitôt il montra au maître, qui tenait le gouvernail, l'endroit où devait aborder l'embarcation. Chacun avait pris place, les matelots saisirent les rames. Le capitaine avait eu soin de les faire entourer de toile pour éviter le bruit. L'esquif quitta silencieusement le banc de sable, côtoya la rive pendant quelques minutes, puis aborda en face la pointe de forêt d'où Montfort avait aperçu le navire.

Un Indien, qui n'était pas peint en noir comme les autres, se leva de la plage où il était couché et arriva près du canot. Antonio descendit le premier, échangea quelques paroles avec l'Indien, qui s'en alla vers le bois et disparut presque aussitôt. Puis, sur un signe du chef, tout le monde descendit en silence, et gagna rapidement le bord de la forêt.

La marée avait déjà baissé, laissant à découvert une partie des bancs de Magoari; on apercevait le navire qui dessinait dans la nuit son squelette noir, et tout autour de

lui, à fleur des flots, les bancs de sable apparaissaient par taches sombres. A droite, à gauche des débarqués, une plage déjà grande régnait entre la forêt et la mer : au ciel, par tout l'horizon on voyait courir des nuages légers, laissant passer sous leurs brumes grises des étoiles entrevues. Le coro, dont l'Indien avait imité le cri, jetait par intervalles au vent de la nuit son cri sonore, aigu, comme un cri d'appel, et l'Océan clapotait à bruits monotones sur les sables du rivage.

Montfort jeta un dernier regard, triste comme un adieu, sur le navire où vivait Clémence, cherchant encore la lumière de sa chambre. Mais l'ombre couvrait le vaisseau; sans plus regarder, il rejoignit ses compagnons, tout entier désormais à des pensées de vengeance inassouvie.

A peine à l'ombre de la forêt, le vieux chef envoya l'un de ses Indiens larguer les amarres de la montarie où les vaqueiros avaient déposé le corps de leur camarade, puis il dit à Montfort de faire tirer le canot jusque sur le rivage.

La montarie, prise par le flot et chassée par le vent, dériva bientôt au long de la plage, du côté du grand canal de Marajo, tandis que le canot de *la Caroline* était traîné par les quatre matelots et le maître jusqu'à la pointe de forêt où ils se trouvaient.

Le chef choisit deux matelots, ceux qui lui parurent les plus jeunes, et les envoya du côté de la mer avec deux Indiens et Pedro, le mari de l'Indienne. Il expliqua à ce dernier ce qu'il avait à faire. Les hommes partirent; puis lui-même, suivi de tous les autres, traversa rapidement l'espace de bois clair-semé qui, dans cet endroit, séparait la mer de la prairie. C'était, on s'en souvient, par là que les vaqueiros avaient apporté le corps de leur camarade,

et par là aussi que Montfort et ses amis étaient entrés la veille au matin pour chasser dans la savane. Ils suivirent dans la prairie, pendant quelque temps, la lisière intérieure de ce bois, afin de gagner l'entrée du campo fermé dans lequel devaient dormir les vaqueiros, et arrivèrent bientôt.

La nuit était profonde encore, et on ne distinguait sur la savane que trois ou quatre feux rougeâtres à demi éteints, éclairant à peine autour d'eux. Le vieux chef fit entrer sous bois tous ses hommes, et leur dit de n'avancer dans le campo qu'au moment où ils le verraient faire lui-même; puis, voyant tous les métis endormis, il envoya l'un des Indiens attiser les feux de l'ennemi.

La crainte, l'espoir avaient pris tous les combattants; chacun se tapit en silence sous les arbres, attentif, fixant les feux autour desquels dormaient ces hommes qu'il venait réveiller pour la mort.

L'un des feux s'agita bientôt, puis un autre, puis un troisième, et, à cette lueur croissante, la silhouette de l'Indien apparut comme l'ange des ténèbres agitant les torches du réveil. Enfin les feux s'enflammèrent tout à fait, et à leurs flammes grandissantes les Européens aperçurent une vingtaine de vaqueiros étendus à terre autour des feux. Des chevaux se dessinaient au lointain par formes indécises. Les Européens n'étaient pas à vingt pas de leurs ennemis. L'un des vaqueiros, réveillé par les flammes qui l'éclairaient, aperçut l'Indien se reployant déjà vers ses compagnons; il se leva pour mieux voir; au même instant, le vieux chef poussa un cri furieux et bondit en avant suivi de ses hommes : tous les blancs s'élancèrent derrière lui; mais les Indiens étaient sur l'ennemi avant que les Européens fussent à moitié route, embarrassés

dans les herbes de la savane et ne sachant pas aller par bonds comme les panthères.

Ils virent les vaqueiros se lever précipitamment et s'enfuir en tous sens, sans songer à résister. Les Indiens poussaient des cris féroces, et, à la lueur des feux, on voyait déjà deux ou trois bandits qui se débattaient à terre, renversés et mourants. Montfort et Paul arrivèrent presque aussitôt, cherchant Jonathan et le docteur. A sa haute taille ils reconnurent le cafuze, suivi de cinq ou six vaqueiros et fuyant vers le centre de la savane où se trouvaient les chevaux.

Montfort et lui s'élancèrent de toute leur course sur les traces des bandits; mais, habitués à la prairie, courant pieds nus, les fugitifs gagnaient du terrain, et déjà le cafuze s'effaçait peu à peu à leurs yeux, se rapprochant des chevaux qu'on apercevait courant effarés vers l'extrémité du campo : tout à coup les Européens virent le vaqueiro et ses compagnons se retourner vers eux, les tourner par la droite, et se précipiter vers l'issue de la savane du côté des feux. Puis trois formes humaines, noires, allant par bonds au-dessus des herbes, apparurent derrière les métis en poussant par intervalles un cri guttural. Deux matelots les suivaient de près. C'étaient les hommes que le chef avait envoyés par le bord de la mer avec Pedro, pour saisir Jonathan à tout prix. Paul et Montfort reprirent avec eux la chasse aux bandits; mais presque aussitôt la scène changea.

Les vaqueiros poursuivis revenaient vers les feux, qu'il leur fallait franchir, pour s'échapper par l'entrée de la savane; le vieux chef, deux ou trois de ses Indiens et presque tous les blancs se trouvaient autour de ces feux, occupés à dépêcher les métis qui n'avaient pas eu le temps

de s'enfuir. Pris entre deux dangers, les vaquciros s'arrêtèrent, et choisissant l'ennemi le moins nombreux, ils firent volte-face, leurs longs couteaux à la main.

Paul, Montfort et les matelots s'arrêtèrent pour recevoir le choc des métis; mais Jonathan n'arriva pas jusqu'à eux : la pique de Pedro, lancée comme une flèche, rencontra la poitrine du cafuze; le fer disparut tout entier, et le bandit tomba sur les genoux en poussant un cri de douleur. L'Indien fut sur lui en même temps; il acheva de le renverser, puis, lui mettant un pied sur le corps, il arracha sa pique, et lui portant la pointe au visage, il lui cria :

— Où est la blanche?

— Grâce! grâce! dit le cafuze.

— Où est la blanche? reprit la voix haletante de Pedro.

— A ma case, dit le blessé, qui d'une main cherchait à repousser le fer que l'Indien lui présentait, et de l'autre comprimait le sang de sa poitrine.

— C'est bon!... Maintenant, meurs! dit Pedro. Et levant sa pique, il l'enfonça d'un seul coup dans la gorge du blessé; puis, la retirant brusquement, il laissa le mulâtre se débattre à terre et chercha de nouveaux ennemis.

Paul, Montfort et les matelots luttaient cependant contre le gros des fugitifs; frappé légèrement à l'épaule dès le premier choc des bandits, Paul avait fendu d'un coup de sabre la tête d'un vaqueiro, et débarrassé d'ennemis, il cherchait Jonathan, lorsqu'il aperçut Pedro, Montfort et les deux matelots qui se battaient contre cinq ou six métis; il courut vers eux, mais le vieux chef et tous les blancs arrivèrent aussitôt que lui, et les derniers bandits qui résistaient encore tombèrent sans pardon sous leurs haches ou leurs piques formidables.

A la lueur des feux, on voyait quelques blessés se traîner encore vers le bois pour se cacher : mais aussitôt la hache ou la pique d'un Indien venait l'arrêter, et les hurlements des vainqueurs se mêlant aux cris des victimes, l'aspect de ce carnage fit frissonner les deux jeunes hommes. Montfort remit au fourreau sa lame sanglante en disant :

— C'est une boucherie, ce n'est pas un combat. Mais vous êtes blessé, Paul !

— Oh ! ce n'est rien, dit ce dernier. Et en effet, le coup de couteau qu'il avait reçu n'avait fait qu'effleurer son épaule. — Où est Jonathan ?

— Il doit être près d'ici ; je l'ai vu venir à moi, puis tomber sous Pedro ; mais les autres bandits sont arrivés, et je l'ai perdu de vue.

Ils firent quelques pas et trouvèrent le mulâtre se roulant dans les herbes. Mais en voyant les deux blancs arriver vers lui, Jonathan eut assez de force pour se soulever de terre et leur dire :

— La blanche est à ma case. Là j'ai de l'or. Qu'elle le prenne. Je ne veux pas que la négresse, que ma mère ait ma dépouille. C'est elle qui a causé ma mort ; elle a fait un charme contre moi pour me faire mourir. C'est elle qui a empoisonné la blanche avec le parica.

Et, satisfait de sa vengeance suprême contre sa mère, l'auteur involontaire de sa mort, il se laissa tomber à nouveau sur le sol.

L'inquiétude prit Paul et Montfort. Ignorants du parica, ils croyaient la jeune fille empoisonnée. Ils cherchèrent Pedro et le vieux chef. Presque tous les blancs, fatigués de meurtres, étaient revenus ou revenaient autour des feux ; les Indiens poussaient du pied les cadavres de

leurs ennemis afin d'achever ceux qui vivaient encore. Montfort redit au vieux chef les paroles de Jonathan. L'Indien revint au mulâtre, mais ce dernier ne pouvait plus comprendre. Incliné sur lui, Antonio chercha vainement à recueillir ses paroles. Tout entier à ses pensées de vengeance, le cafuze ne parlait que de sa mère, et dans le délire de sa colère agonisante, on l'entendait proférer des menaces et des imprécations féroces. Il fut impossible de tirer de lui une seule explication.

Le Mundurucu appela Pedro.

— Coro n'est pas revenu? lui dit-il.

— Non, père, il suit toujours.

— C'est bon. — Prends deux chevaux dans le campo, tu guideras le jeune blanc à la case de Jonathan. — Reviens en canot par le Cambu, — le fleuve sera veillé jusqu'à la mer.

Les noms de Cambu et de Jonathan arrivèrent aux oreilles du cafuze mourant, qui se releva d'un dernier effort, et regardant Pedro de ses gros yeux fixes :

— Prends tout l'argent, — les colliers, — les bracelets, — tout, et jette tout, — tout dans le fleuve; — la femme maudite a fait mourir Jonathan : qu'elle n'ait rien de Jonathan.

Puis, s'affaissant sur le dos, il agita un instant ses jambes, se roidit dans une convulsion suprême qui le souleva de terre sur ses bras tendus; sa tête se pencha, renversée; son regard se fit trouble, vitreux, et tout retomba sur le sol, masse inerte.

— C'est bon, dit Pedro, il est mort; sa volonté sera faite. Et il partit dans la savane chercher des chevaux.

Le vieux chef, cependant, se tourna vers Montfort.

— Écoute, lui dit-il, le fils et le blanc pâle iront chercher la jeune fille; toi, rappelle tes blancs et partons; presse-toi, le temps vole comme un aigle au vent. — De tout son souffle, l'Urubu blanc, ton ennemi, court au navire avec ses corbeaux.

Et en achevant ces paroles, il poussa en langue indienne un cri de rappel qui dut retentir de tous les côtés de la savane, car presque aussitôt les Indiens arrivèrent autour de lui.

Les blancs, de leur côté, s'étaient promptement ralliés, et les défenseurs de *la Caroline*, quittant tous ensemble le champ du massacre, se hâtèrent vers le canot.

Montfort, chemin faisant, répétait à Paul les paroles du chef, et bientôt ce dernier vit arriver Pedro avec deux chevaux. Il remit l'un d'eux au jeune homme, qui sauta en selle et serra la main de Montfort en signe d'adieu.

Mais tout à coup, tandis qu'Antonio donnait une dernière instruction à son fils, un cri lointain, clair et distinct, traversa l'air. Les Indiens levèrent leurs têtes, et le vieux chef fit signe à Pedro d'attendre.

Un second cri, plus rapproché, retentit sur la savane, cri d'appel, aigu, perçant; le même cri qu'avait poussé le chef pour rappeler ses hommes.

Antonio dit à Montfort : — Entre sous bois avec tous les blancs, et il fit signe à ses Indiens de suivre. Puis, se tournant vers Pedro :

— Attache les chevaux, — les corbeaux reviennent.

Paul comprit, descendit de cheval, regarda un instant l'animal qu'il regrettait de quitter, puis rejoignit ses compagnons.

Le vieil Antonio était déjà revenu près d'eux; il s'a-

vança de quelques pas sur la plage pour écouter et voir. Bientôt un cri rapide, bref, retentit à quelques pas, et un Indien, épuisé de course, arriva haletant auprès de son chef.

— Les métis reviennent — par le rivage, courant à pied, — cria le messager en parlant à paroles coupées; — ils savent la mort de Jonathan et viennent féroces, — rapides, — comme des frelons.

— Antonio tient le temps, dit le chef d'une voix calme; — les Mundurucus vont faire des cadavres; — les vautours ailés dormiront ce soir le ventre gonflé de la chair de leurs frères les Urubus.

Et appelant deux de ses hommes, il leur montra le carbet abandonné que nous avons déjà vu, et leur dit de marcher devant lui jusque-là, en suivant le bord du bois. — Les Indiens partirent en silence.

Le chef les laissa le devancer de quelques pas; puis, se tournant vers Montfort, il lui dit :

— Les Urubus reviennent par le rivage; — que tous suivent; — nous allons attendre au carbet désert. Les Mundurucus et les blancs, leurs alliés, vont prendre la vengeance.

Mais Montfort, inquiet pour le navire et Clémence, dit au chef :

— Si nous avions le temps de gagner le vaisseau, il y a des fusils, et de là nous serions à couvert pour décimer les bandits.

Le Munduruco se redressa; puis, étendant le bras avec un geste de commandement indicible :

— Blanc, lui dit-il, quels sont les chefs dans ta tribu? les vieillards aux cheveux blancs, ou les enfants dans les

entrailles des mères? Si les hommes pâles ont peur de leurs ennemis, les Mundurucus marcheront seuls dans les sentiers de guerre. Un chef est un chef.

En achevant ces mots, il s'avança, précédant ses Indiens.

Tout homme jeune et surtout les nobles natures ploient comme des roseaux, devant la vieillesse virile qui commande avec la double autorité de l'âge et du savoir. Antonio avait cinquante à soixante ans environ, Montfort trente. Antonio savait la guerre de la prairie, Montfort arrivait au désert; il courba devant la volonté de l'Indien, et se penchant vers le maître, il lui dit à voix basse de le suivre avec tout le monde.

XIV

Le combat.

En guerre les guerriers. Mahomet! Mahomet!
Les chiens mordent les pieds du lion qui dormait.
Ils relèvent leur tête infâme.

V. Hugo.

Avant de raconter la lutte décisive qui ne tarda pas à s'engager en face du navire, il est nécessaire d'expliquer en quelques mots la situation des vaqueiros et comment ils avaient été amenés à une division de forces si fatale à Jonathan.

Ainsi qu'il a été expliqué par les chapitres précédents, Montfort avait échappé à ses bourreaux, sauvé par la reconnaissance des nègres, qui comptaient profiter de la

nuit et du pillage pour délivrer le captif. Le jeune docteur ne s'était pas aperçu des combinaisons réitérées de ses esclaves ; il avait regardé le bond de son cheval et la fuite du supplicié comme les œuvres du hasard, et regrettant tout d'abord sa part perdue dans la rançon, il s'était élancé à sa poursuite.

Mais peu à peu, à mesure qu'il avait compris la mort presque certaine de son ennemi, suite fatale de la délivrance du cheval sauvage, sa haine satisfaite avait étouffé son avidité trompée. Il avait une crainte instinctive de son prisonnier, et les insultes sanglantes qu'il avait reçues de lui, à bord comme à terre, l'avaient mortellement ulcéré. Il eût tué Montfort sur l'heure s'il eût osé. La crainte de ses propres bandits l'avait retenu plus encore que sa rapacité. Mais le hasard tuait son ennemi ; superstitieux comme tous les gens de sa caste, il acceptait le hasard et ne voulait pas sauver, malgré le destin, son captif redouté.

Il savait l'Européen riche, et les vaqueiros capables de tout ; le blanc pouvait séduire les métis et leur acheter le docteur lui-même, étranger presque autant que Montfort aux habitants de Marajo. L'histoire de la grande île était pleine de ces revirements subits. Il ne se fiait pas au major ; si l'affaire du navire tournait à mal, il savait son cher compadre capable de l'envoyer à Cayenne les poings liés, comme pirate.

La mort fatale du prisonnier satisfaisait donc sa haine et le délivrait d'une crainte, d'un danger et d'un témoin. Cela valait bien les piastres hypothétiques qu'il perdait.

C'était donc à dessein que le docteur n'avait pas voulu mener la poursuite de Montfort au delà des rives du Cambu, prétendant, avec raison en thèse générale, que le cheval

ne devait pas s'être dirigé vers une savane différente de ses pâturages ordinaires, et que le lendemain les vaqueiros le retrouveraient en revenant à la fazenda du major. Il était d'ailleurs fatigué de cette poursuite à fond de train, et, par lassitude autant que par calcul, au bout de trois ou quatre heures de recherches vaines, il avait, moitié par l'exemple, moitié par la persuasion, décidé ses bandits à revenir au campo, se reposer tranquillement avant l'heure du pillage.

Mais ses hommes, nous l'avons vu, n'étaient satisfaits qu'à demi : le prisonnier était riche; l'histoire du fusil avait circulé, colportée par les nègres. Sa mort les privait d'une rançon qui, dans l'imagination des bandits, prenait, par sa perte même, des proportions colossales. Démêlant la haine craintive du jeune docteur, ils lui reprochaient, sans raison, d'avoir laissé fuir le prisonnier; avec raison, de ne pas l'avoir poursuivi. Le combat dans lequel Mucurra avait trouvé la mort, loin de calmer les bandits, avait irrité leurs défiances ombrageuses. Après la chute de leur camarade et l'arrivée de Jonathan, ils s'étaient réunis par groupes et causaient à voix basse au lieu de dormir, en attendant l'heure de l'attaque.

Ces symptômes de rébellion avaient effrayé la perspicacité du docteur qui, afin de distraire ses soldats redoutés, leur avait proposé des plans compliqués pour la saisie du navire. Mais la coutume invariable des bandits étant de n'attaquer jamais avant l'heure qui précède le lever du soleil, il avait une demi-nuit tout entière à passer ainsi, et, d'un moment à l'autre, ses sicaires indisciplinés pouvaient se lever contre lui. Il résolut de les distraire à tout prix, et prétextant des marées qui allaient grandir et soulever le navire, vantant l'habileté maritime des Européens,

il décida ses hommes à commencer l'attaque plus tôt que de coutume.

Alors, afin de profiter de la marée basse, pendant laquelle on pouvait aborder de plain-pied le bâtiment échoué, il avait emmené le gros des bandits à l'extrémité du bois situé devant le bâtiment. Là, à une lieue du navire environ, se trouvait un gué facile et connu des vaqueiros, qui permettait de traverser sans danger le bras de mer séparant Marajo des bancs de Magoari. L'eau, dans cet endroit, était peu profonde, et large à peine de quelques brasses, tandis que devant le vaisseau il y avait encore, à basse mer, une cinquantaine de mètres à franchir. Jonathan, avec ses vaqueiros, devait, à un signal convenu, s'embarquer sur la montarie et arriver par mer devant le vaisseau, au moment même où le docteur y arriverait par terre, à travers les bancs sur lesquels *la Caroline* était échouée. Une fois au pied du navire, la surprise effarée des assiégés, l'audace et le nombre des bandits, faisaient du bâtiment français une proie assurée et certaine.

Quant à se garder, placer des sentinelles, envoyer des éclaireurs, les vaqueiros, ignorants du secours d'Antonio, supposant les étrangers perdus d'effroi derrière les murailles du navire, n'avaient pas même pensé à une attaque possible de la part de cette proie débile, tombée, saisie d'avance. Aux premiers rayons de la lune, les trois quarts des bandits, au nombre de cent ou cent vingt, étaient donc partis à pied pour le gué de Magoari, traversant en demi-silence une partie de la savane aux arbres, afin de ne point passer devant le navire. N'ayant qu'une heure de route à faire, ils avaient laissé leurs chevaux dans le campo où dormait Jonathan, pour les y retrouver après le pillage.

Antonio, ainsi que nous l'avons vu, avait débarqué quelques minutes seulement après leur départ. Averti par ses Indiens de tout ce qui se passait chez l'ennemi, il avait de suite combiné le plan d'attaque que nous avons vu réussir si complétement. Cette première lutte terminée, il comptait revenir au navire, y attendre les bandits, les laisser arriver près du bord, et là, les massacrer tous jusqu'au dernier.

Toutefois, fidèle à ses habitudes de prudence indienne, il avait chargé l'un de ses hommes de suivre l'ennemi, soit en se mêlant à lui, soit en marchant sous bois. L'Indien était un Mamaluco, fils de blanc et de Mundurucu ; il connaissait quelques-uns des vaqueiros et s'était hardiment joint à eux. Il ne s'était pas tatoué comme les autres, afin de surveiller sans danger; sa présence n'avait rien d'étrange au milieu des bandits, parmi lesquels se trouvaient d'autres Mamalucos, c'est-à-dire des fils comme lui de blanc et d'Indien. Restant à l'arrière-garde pour mieux découvrir toute chose, il vit bientôt l'un des métis hésiter, puis retourner en arrière. L'éloignement d'un homme ne l'inquiétant pas pour le chef et ses alliés, il continua de marcher avec ses ennemis, comptant rester au milieu d'eux jusqu'au pied même du navire.

Mais tout à coup, au moment où les bandits, arrivés sur le bord de la mer, prolongeaient le rivage en cherchant le gué pour passer sur les bancs, l'Indien vit revenir le métis resté en arrière, si perdu de course et de terreur qu'il ne pouvait pas articuler une parole.

Les vaqueiros, effrayés de son effroi, firent cercle autour de lui, et bientôt le métis leur raconta le massacre dont il avait été témoin.

C'était le frère de Mucurra; redoutant la sauvage bru-

talité de ses camarades pour le corps de son frère déposé dans la montarie, il était revenu sur ses pas afin de veiller le cadavre. Il s'était dirigé tout d'abord vers le campo fermé pour y réclamer l'aide d'un de ses compagnons en vue de ses soins pieux; mais, en arrivant près de là, il avait entendu les cris des vaqueiros poursuivis par les Indiens, il avait vu bondir des démons noirs et des blancs à travers les feux de la savane, et, perdu de frayeur, il était revenu vers le gros de ses camarades.

Les habitudes guerrières des Mundurucus, hôtes étrangers de Marajo, leur hostilité de fraîche date, étaient inconnues des vaqueiros; ils crurent voir seulement une tentative désespérée des blancs, et tous ensemble revinrent sur leurs pas précipitamment afin de secourir Jonathan, et surtout de profiter du combat pour piller le navire et faire des prisonniers. Dans ce double but, ils revenaient par le bord de la mer, courant pressés sur le sable du rivage, altérés de vengeance et de rapine.

C'était pour prévenir à temps ses amis que l'Indien, faisant diligence, avait devancé l'ennemi de près de dix minutes, et donné ainsi le temps au vieux chef de recevoir les vaqueiros.

Antonio comprenait le danger; mais le salut des blancs, comme le sien, lui importaient peu. La lutte, du haut du navire, était plus avantageuse; mais les métis la tenteraient-ils en voyant les cadavres de leurs compagnons? Entre le péril et sa vengeance inachevée, le chef n'hésitait pas, et, sous l'empire de ces idées, il avait fièrement repoussé la réflexion de Montfort. Comme Coati l'avait dit à ce dernier, c'était sur l'un des Mundurucus, rameur de la montarie, que le nègre du docteur avait tiré; en outre, et surtout, le jeune mulâtre l'avait fait ramer, lui, le

vieux chef respecté par le major lui-même! Les Indiens Munducurus sont la plus fière nation de l'Amérique du Sud : fidèles aux blancs à travers des persécutions, des manques de foi, des perfidies indicibles, mais ennemis acharnés et dédaigneux de toute variété des nègres. Encore aujourd'hui ce sont eux qui presque seuls, dans le bassin du bas Amazone, se chargent de poursuivre les nègres marrons et de détruire leurs asiles ou *mucambos*. Le cœur du chef était altéré de vengeance, et c'était sa querelle bien plus encore que celle des blancs qu'il vidait en poursuivant le métis.

Depuis longs jours déjà sa fierté indienne était irritée contre ce ramassis de mulâtres insolents parmi lesquels le hasard de sa vie l'avait fait venir, puis rester. Mais, apathie indienne, habitude prise, il souffrait en silence, ainsi que les quelques Indiens de sa nation qui étaient venus s'établir avec lui sur Marajo. L'insolence et la cruauté du présomptueux mulâtre avaient irrité tout à coup sa haine silencieuse. La capture de Montfort, son blanc aimé, avait mis le feu à sa colère, et, sur l'avis hasardé du maître, il s'était décidé à combattre pour les blancs. L'homme qu'il avait trouvé dans le bois, en allant au navire avec Paul et le maître, était un des échappés de la montárie du docteur, chargé par lui de surveiller les mouvements des vaqueiros, dont il savait les intentions hostiles au navire des blancs. De son canot, il avait aperçu son feu, était venu, et lui avait ordonné de prévenir quatre autres Indiens, Mundurucus comme lui, qui habitaient aux environs du chef, pour chercher le blanc et se réunir tous ensemble contre l'ennemi commun; l'occasion d'alliés blancs et puissants dont il connaissait la nation respectée servait sa cause, et, désormais

engagé dans la lutte, il voulait mener sa vengeance jusqu'au bout.

L'Indien supporte la persécution longtemps, longtemps : souvent même il l'oublie ; mais quand sa patience lassée fait place à la fureur, quand sa vengeance a commencé surtout, il la poursuit jusqu'à la mort, frappant ses ennemis par tous moyens, sans pitié ni pardon, sans hésiter, sans reculer jamais. — Tant que le lion du désert s'enfuit par les sables, traqué, poursuivi, mais non blessé, il fuit, dit-on, sans se retourner, à demi craintif, à demi dédaigneux ; mais si la balle imprudente d'un chasseur fait saigner sa chair sans le tuer, s'il sent la douleur, le roi du Sahara se retourne alors, fier, furieux, féroce, et malheur au premier qui le suit ! il tue ; puis sa rage grandit, il court au danger sans regarder, son sang se grise au sang de l'ennemi, et la mort seule peut arrêter sa rage inassouvie. — L'Indien, c'est le lion du désert.

Le sang des métis avait allumé les fureurs d'Antonio, et, après avoir donné ses ordres à Montfort, suivi de ses Indiens, il s'avança rapidement vers le lieu d'embuscade choisi par lui, sans s'inquiéter si ses alliés venaient ou non.

Il y fût allé seul, plutôt que de différer sa vengeance ; mais, sur les ordres de Montfort et du maître, tous les Européens suivirent en silence les pas du chef mundurucu.

La petite armée de *la Caroline* arriva bientôt au carbet abandonné ; là, Antonio fit entrer tous ses hommes dans la forêt, et les disposa de façon à ce qu'ils pussent s'élancer tous en même temps, sans se gêner les uns les autres. Puis il attendit.

De l'endroit où ils étaient cachés, les Européens découvraient une partie de Marajo et des bancs de Magoari. La lune en plein levée, large et pâle, baignait de clartés le

sable blanc de la plage; ses rayons traçaient sur les flots un long sillage mouvant et argenté. A quelque vingt mètres, on voyait le vaisseau qui semblait dormir, séparé du rivage par un bras de mer étroit, et tout entouré d'une plage de sable immense. Quelques lumières scintillantes brillaient à ses flancs noirs, et, au-dessus d'elles, les mâts de *la Caroline* dessinaient dans le ciel leurs silhouettes légères, fines comme des flèches lancées. Les nuages avaient disparu, et des millions d'étoiles brillaient sur un ciel pur, noyées dans la lumière du flambeau des nuits; un vent de terre faible et doux soufflait, agitant à peine les feuilles et les fleurs des arbres, et la brise, imprégnée des parfums de la forêt, passait par souffles embaumés; la nature entière semblait endormie dans un demi-sommeil léger et caressant. Nuit d'amour, nuit d'équateur, silencieuse, brillante et parfumée.

La nature resta souriante et belle, mais le calme ne dura pas longtemps. Bientôt les blancs entendirent une rumeur de pas lourds et de voix étouffées, qui grossit d'instant en instant; puis, presque aussitôt, une nuée d'hommes à demi nus, noirs, jaunes, rougeâtres, passa sans ordre, entassée comme un essaim qui vole; ils allaient s'excitant à demi-voix par paroles haletantes, courant à la façon des nègres et des Indiens, les pieds posant et se relevant à plat. Quelques-uns portaient des chapeaux de paille ou des bonnets d'écorce rouge. La plupart étaient nu-tête, et la lune, qui donnait en plein sur eux, éclairait sans reflets leurs crânes noirs et laineux. Presque tous étaient nus jusqu'à la ceinture, n'ayant pour tout vêtement qu'un pantalon rougeâtre, auquel pendait, accroché par derrière, un long couteau pointu, comme en ont les bouchers, serré jusqu'à la poignée dans une gaîne de cuir

jaune. Beaucoup portaient à l'épaule, en travers, un sac en filet contenant un briquet et du tabac. Quelques-uns avaient au dos leurs longs fusils rouillés, qui suivaient les oscillations de leurs porteurs.

L'une des ailes de la bande bariolée passa près du carbet à le toucher, et une odeur nauséabonde s'éleva de cette fournaise humaine en mouvement; mais au moment où le gros de la troupe arriva devant lui, le chef poussa dans l'air son cri de guerre rauque et formidable, et d'un bond de panthère, bondissant par-dessus les plus rapprochés, tomba, météore vivant, au plein milieu des bandits. Les sept Indiens arrivèrent devant le front de l'ennemi, allant comme lui par bonds, la hache ou la pique en main, brisant cette foule compacte et mouvante. Le choc fut terrible, car les vaqueiros se dispersèrent du coup, comme des balles de paille sous le van du vanneur.

Les matelots et les blancs, le maître en avant, se lancèrent à leur tour au milieu de cette bande, ramassant les fuyards et les repoussant vers la mer. Mais là, les vaqueiros, acculés à l'eau, se retournèrent. Le chat, poursuivi de trop près, s'arrête et fait tête.

Les deux partis restèrent ainsi pendant quelques minutes confondus, luttant sans ordre, et on entendait les cris des Indiens, les hurlements des vaqueiros, les clameurs des matelots, mêlés aux bruits sourds des coups qui tombaient sur des victimes; puis deux ou trois bruits d'armes à feu retentirent, tirés à canons appuyés.

Les vaqueiros se reconnaissaient; comprenant leur mort fatale et certaine au bout de cette lutte furieuse, voyant leur nombre, sentant leur force, ils faisaient tête à l'orage et combattaient enfin. On voyait onduler et se resserrer en avançant le flot de leurs têtes noires. La peur et la

poudre leur faisaient du courage ; il avancèrent, agresseurs à leur tour, entourant les Indiens affolés de carnage, et refoulant les blancs, qui reculèrent comme une vague se retirant du rivage. Montfort, Paul et le Brésilien, dégoûtés par le massacre du camp, ne s'étaient avancés qu'incertains sur cette masse d'hommes qui fuyaient en troupeau. Ce fut leur tour de donner. Ils se jetèrent au-devant du flot remontant des bandits.

— Ah ! cria Montfort, enfin !

Et, tirant les deux coups de son pistolet au milieu de la foule, il jeta son arme et se rua sur cette masse hurlante. Paul et le Brésilien firent comme lui. Deux ou trois vaqueiros tombèrent ; les métis reculèrent un peu devant ces nouveaux ennemis ; le croissant creusa, mais pour s'agrandir, et deux cercles vivants de couteaux entourèrent les blancs et les Indiens.

Vainement les matelots, les émigrants et M. Vulgar, qui faisait merveille, plongeaient à coups furieux leurs piques d'abordage au milieu des bandits ; les bandits reculaient à chaque coup ; quelques piques revenaient sanglantes, mais le flot vivant remontait toujours, incessant, acharné, profitant de tout pour darder ses lames acérées et tranchantes.

Les Indiens luttaient, séparés des blancs, entourés d'un large cercle d'ennemis. Les vaqueiros n'osaient pas s'approcher près de ces démons dont chaque bond portait la mort ; mais ils les environnaient à distance ; on voyait les corps noirs et bariolés des Mundurucus s'élever par instants au-dessus de la foule ; la hache ou la pique étincelante sillonnait l'air ; un métis tombait, la masse alors s'ouvrait, puis revenait presque aussitôt réunie, serrée, hurlante : et l'Indien retournait au chef.

Montfort cherchait à les joindre. La colère et le démon du sang, lui aussi, l'avaient pris tout entier. Il était pâle; les dents serrées, les cheveux en désordre, son couteau de chasse à la main, il traçait autour de lui des cercles d'acier luisants et rapides, et la lame sanglante passait sans choisir. Mais les vaqueiros se pressaient autour de leur captif reconnu; le jeune homme se trouva séparé des blancs; l'un des métis réussit à lui porter un coup de couteau qui l'atteignit légèrement à la cuisse; il ne le sentit même pas: ses assaillants s'irritaient de plus en plus. Ils le regardaient comme l'auteur de la lutte et se pressaient pour l'entourer, excités par Carneiro. Déjà, à la voix du bandit, quelques-uns des métis, qui combattaient les blancs, se retournaient pour frapper le jeune homme par derrière. Ivre de lutte, Montfort ne regardait rien; il allait devant lui, s'avançant comme un plongeur.

Le vieux chef vit le danger:

— Je vais à toi, mon blanc! cria le Mundurucu.

Et, suivi de cinq Indiens, seuls restés debout de leur lutte inégale, il arriva à Montfort. Le cercle des ennemis s'élargit à nouveau, et, en quelques bonds, les Indiens achevèrent les métis qui les séparaient du reste des blancs.

Paul, de son côté, réuni aux matelots et aux émigrants par les hasards du combat, combattait sans reculer d'un pas, ainsi que le Brésilien. Il avait quatre ou cinq blessures; mais il ne sentait rien et, poussant par intervalles un cri de fureur, il se battait à coups de sabre.

Tous les défenseurs du navire étaient réunis, mais entourés de toutes parts d'un cercle d'ennemis hurlants et pressés.

La lutte ne pouvait pas durer longtemps ainsi, et les blancs le sentaient. Déjà cinq des leurs étaient tombés,

morts ou mourants ; presque tous les autres étaient blessés; les Indiens étaient épuisés et couverts de blessures: l'heure fatale où les Européens et leurs alliés allaient succomber sous le cercle vivant de leurs ennemis se rapprochait d'instant en instant.

Les vaqueiros le sentaient mieux encore que les blancs; avançant, reculant, ils les entouraient sans relâche ; quand la trouée furieuse de l'un des combattants arrivait vers eux, le cercle s'entr'ouvrait; un des leurs tombait parfois, mais en même temps quelques coups de couteau portés à bout de bras arrivaient à leur ennemi, et il lui fallait reculer pour ne pas être entouré. Les vaqueiros avaient le temps et le nombre; ils attendaient leur heure, et déjà, aux rayons de la lune, on voyait plusieurs d'entre eux quittant leurs sacs pour y chercher des munitions et abréger la lutte à coups de fusil.

Mais subitement le maître, inspiré, se dressa de toute sa hauteur au milieu du groupe de ses amis, et, d'une voix qui domina le tumulte comme un porte-voix sur les flots, il cria à pleins poumons :

— A moi, bâbordais !

Le navire entendit; depuis le commencement du combat, les passagers et les matelots qui restaient, regardaient sans rien distinguer, debout dans les haubans et sur la dunette. Le cri du maître arriva complet, sonore. L'appel fut électrique, et le second, donnant l'exemple, les huit hommes se jetèrent sur les caisses d'armes : puis tous, le poignard aux dents, la pique en main, sautant tour à tour sur la dunette, tous, le mousse en tête, bondirent à la mer.

Sur six émigrants qui restaient valides, cinq firent comme les matelots; un seul regardait les autres fouiller les armes en criant tout frémissant :

— Oh ! ne pas savoir nager !

— Viens, dit Goudron qui choisissait méthodiquement la plus longue pique, je te soutiendrai bien jusqu'à la rive, et les deux hommes sautèrent à l'eau comme les autres.

Quant au capitaine il criait :

— Allez, garçons, allez !

Mais point n'est besoin d'exciter des matelots, quand il faut secourir. C'est une noble race qui sait lutter avec les flots comme avec l'ennemi, sans marchander jamais, sans compter jamais ni son sang ni ses peines. Quant aux passagers, aucun.

Cinquante pas de mer séparaient le navire de la plage.

Les matelots franchirent rapidement cette distance, et mirent pied à terre presque en face des combattants. Les premiers arrivés n'attendirent même pas les autres; ils se jetèrent, comme ils venaient, sur les vaqueiros effarés. Les bandits firent bravement face aux trois ou quatre premiers; mais les assiégés, reconnaissant la voix des matelots, se ruèrent en tous sens d'un effort furieux qui rompit le cercle des ennemis : et, frappés de tous côtés, ignorant le nombre des nouveaux assaillants, effarés en voyant le flot troublé par tous ces hommes qui nageaient rapides et se dressaient, sur la plage, plus rapides encore, les métis cherchèrent à se réunir en une seule masse.

Mais le désordre était parmi eux. Ils hésitèrent un instant pour savoir où fuir. La voix de Carneiro s'éleva, criant :

— Aux chevaux ! aux chevaux !

Tout ce qui restait de la bande prit sa course sur le rivage, en se dirigeant du côté du campo.

Les nouveaux assaillants et ceux qui pouvaient courir encore parmi les défenseurs du navire se précipitèrent à leur suite, entraînés par Antonio et Montfort, que le démon du combat avait pris tout entiers; la poursuite commença, farouche, impitoyable. La fureur des Indiens avait passé dans l'âme des blancs, et chaque vaqueiro qui se laissait rejoindre tombait pour ne plus se relever.

Ils allèrent ainsi, courant toujours, jusqu'à la lisière du bois; là, moitié crainte, moitié fatigue, quelques-uns s'arrêtèrent. Mais les Indiens qui restaient et presque tous les matelots franchirent la lisière ; quant à Montfort, il suivait Carneiro sans s'occuper des autres bandits; la vue du curiboca qui fuyait en tournant la tête par intervalle, irritait ses vengeances réveillées, et il ne le quittait pas des yeux.

Tout à coup, le métis effaré aperçut l'un des chevaux que Paul avait laissé près du bois; il s'élança dessus, coupa la bride d'un coup de couteau, et se penchant sur le cou du cheval, il le mordit à l'oreille pour le faire partir. L'animal blessé se dressa droit sur ses pieds de derrière, hennissant de douleur, puis, retombant d'aplomb, fit un bond sur lui-même et partit au galop par la savane. Montfort vit sa proie lui échapper; mais le second cheval était là, prêt comme l'autre. Il sauta dessus, coupa la bride comme avait fait son ennemi, et s'élança à sa poursuite.

Le cheval qu'il montait, meilleur que celui de Carneiro, rejoignit presque aussitôt le bandit; mais au moment où Montfort arrivait, le sabre haut pour frapper, le curiboca, tirant brusquement les brides disjointes de sa monture, réussit à la retenir, et porta au jeune homme, emporté par son cheval, un coup de couteau furieux. La pointe acérée atteignit Montfort au bras qui portait le sabre; ses doigts

s'ouvrirent malgré lui, et l'arme tomba de sa main; le curiboca pressa son cheval pour rejoindre son ennemi désarmé; mais déjà le blessé avait pris son poignard, et au moment où Carneiro arrivait, se penchant en avant pour frapper plus tôt, Montfort se jeta de côté, évita le coup de couteau qui frappa le vide entre les deux chevaux; puis, jetant son bras blessé autour de la tête de son ennemi, de la main gauche il lui plongea son poignard dans la poitrine. Le bandit mordit le bras qui le retenait, et ses dents rencontrant la blessure même qu'il avait faite, le jeune homme sentit une douleur aiguë, lancinante, qui lui monta jusqu'au cœur et faillit le faire tomber; mais sans lâcher prise, déjà il avait retiré son poignard pour frapper encore, lorsqu'il sentit les dents du bandit se desserrer et tout son corps s'affaisser.

Il le quitta à son tour, et le cadavre, n'étant plus retenu, tomba sur le cou du cheval, vacilla une seconde, puis glissa sur la terre. Le coup avait porté en plein cœur, et le bandit était mort.

Son cheval continua de courir. Montfort arrêta le sien, et le fit retourner vers la mer. Mais cette lutte solitaire, cette mort avaient rendu le jeune homme à lui-même; sa fureur tomba subitement, et pendant une seconde il se fit horreur; ce sang qu'il sentait chaud encore à son poing le faisait tressaillir; il essuya sa main et son poignard au cou de son cheval, qui revenait lentement, et seulement alors il sentit ses blessures. Son corps et surtout ses jambes le brûlaient, comme hachés de tous côtés; il sentait à son bras des battements douloureux qui lui répondaient dans les tempes; il vacilla sur son cheval et crut qu'il allait mourir. Il restait debout, cependant, sans se rendre compte, mais il sentait sa tête se perdre peu à peu, et il

serait tombé si Paul et quelques matelots qui avaient couru après lui en le voyant partir seul n'étaient venus à sa rencontre et ne l'avaient descendu de cheval.

Une fois à terre, il s'évanouit et ne se réveilla qu'à bord. Il ouvrit les yeux sans rien se rappeler. Madame Cerny veillait à son chevet, seule, et le regardait attentive, inquiète; alors seulement il se souvint et sentit ses douleurs; mais, étendant vers elle son bras sans blessure :

— Clémence, lui dit-il, je dois vous faire horreur, et cependant je vous aime!

— Taisez-vous! taisez-vous! dit-elle, le médecin l'ordonne, et, de Paris, celles que vous aimez peuvent vous entendre.

— Oh! vous êtes sans pitié!

— Non, reprit-elle si bas qu'il l'entendit à peine, non, car moi aussi j'ai oublié, et vous le savez bien, Henri.

Mais en achevant ces mots, elle se troubla, quitta la main du jeune homme, et se leva en murmurant :

— Je deviens folle, mais pas assez pour faire son malheur. Non, jamais!

Et prenant au bord du lit une tasse pleine d'un cordial apporté par M. Bleeder :

— Buvez! lui dit-elle, buvez! c'est votre sœur, Henri, votre sœur aimée qui vous supplie.

Le jeune homme, affaibli de sang perdu, les yeux et le cœur troublés, ne comprit que son amour, prit la tasse en regardant Clémence, puis retomba sur son lit, vaincu par la douleur, mais palpitant sous la joie de son bonheur entrevu.

XV

Les suites du combat. — Les infortunes médicales de M. Bleeder. — Antonio et l'ucuuba. — Les funérailles.

Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Puis il nous les retire.

V. Hugo.

Le combat, ou plutôt la poursuite, avait cessé sur presque tous les points. M. Useless rallia les blancs, pour ne pas les laisser s'engager isolément à la poursuite d'un ennemi dont on ignorait le nombre, et revint avec eux vers le champ de bataille. De là, afin de rassurer le capitaine, il cria à deux reprises : — Victoire! victoire ! et s'occupa de chercher les blessés ou les morts de son parti, au milieu des cadavres étendus sur le rivage. Le maître, Paul et quelques hommes ramenant Montfort évanoui, le rejoignirent bientôt, et trois des matelots valides allèrent chercher le canot échoué sur la plage, afin de conduire les blessés à bord du navire.

Quant au vieux chef et à quatre Indiens qui restaient seuls vivants, ils étaient épuisés de sang perdu ou de fatigues et de vengeances assouvies. Et cependant, marchant à intervalles inégaux, selon leurs forces, ils continuaient leur poursuite acharnée sans quitter la trace des vaqueiros, qui s'effaçaient peu à peu devant eux.

Le chef arriva le premier à l'entrée du campo fermé

dans lequel disparaissaient les derniers de ses ennemis. Là, il s'arrêta et poussa son cri de ralliement ; ses hommes arrivèrent aussitôt. Il leur communiqua rapidement ses ordres, et les Indiens s'assirent avec lui à l'entrée de la savane. Trop épuisés pour continuer utilement leur poursuite, et sachant que les vaqueiros seraient forcés de passer par l'entrée du campo, ils attendaient la sortie de l'ennemi pour se ruer sur lui une dernière fois. Mais le prudent effroi des bandits trompa cette vengeance dernière.

Les trente ou quarante métis qui étaient parvenus à gagner la savane fermée dans laquelle ils avaient laissé leurs montures, sautèrent rapidement sur les premiers chevaux qu'ils réussirent à prendre. Puis, au lieu de revenir par l'entrée du campo où ils pouvaient retrouver l'ennemi, ils résolurent de se tracer un chemin dans la forêt. Ils n'avaient qu'une trentaine de pas à faire pour traverser la lisière de bois qui séparait le campo fermé de la grande savane; trois ou quatre d'entre eux mirent pied à terre, et, à l'aide de leurs longs couteaux, ouvrirent à travers les lianes un étroit passage où les chevaux purent s'engager un à un. En moins de dix minutes, ils gagnèrent ainsi la prairie, où chacun d'eux, remontant à cheval tour à tour, se sauva de toute la vitesse de sa monture dans la direction de Vacca.

Le bruit de leurs fuites successives arriva jusqu'aux Indiens, qui comprirent la ruse de l'ennemi. Trois d'entre eux se levèrent pour suivre encore et se diriger de ce côté, mais le vieux chef les arrêta.

— C'est inutile, dit Antonio. Ce qui reste d'Urubus a pris son vol. Quels sont ceux des guerriers qui peuvent courir encore toute la nuit?

Les trois Indiens qui venaient de se lever s'avancèrent; un seul, Pedro, resta assis.

— C'est bon, dit le chef. Que le plus agile choisisse un cheval dans le campo, — qu'il aille à Vacca, — que le feu dévore la fazenda. Les Mundurucus vont retourner à la terre de leur tribu. — Que les Urubus de la grande île se souviennent toujours des Mundurucus.

L'un des Indiens fit quelques pas dans le campo, mais le chef l'arrêta :

— Mon fils est bien jeune, dit Antonio en regardant l'Indien. — Le chef va lui tracer sa route. — Que le Mundurucu lave à la mer sa peinture de guerre et suive par le rivage. — Qu'il se hâte, il sera rendu avant le jour. — Il mettra le feu aux toits, à plusieurs places, selon le vent. — Antonio ne quittera pas l'île avant son retour.

Le jeune Indien partit; le chef se tourna vers les deux autres, qui s'étaient assis de nouveau :

— Les blancs ont combattu pour les Mundurucus, dit-il, les Mundurucus doivent aider les blancs. — Que deux guerriers choisissent des chevaux pour aller chercher la blanche. — Si mon fils peut, dit l'Indien en regardant Pedro qui restait à terre sans se lever, c'est meilleur. — Mon fils sait les poisons de la prairie, et la mère de Jonathan est méchante.

— Je vais, dit l'Indien. — Que Coati prenne les chevaux. — Je ne puis marcher.

— C'est bon, dit le chef. — Que mon fils attende ici. — J'enverrai les blancs vers lui.

Et, suivi du seul Indien qui lui restait, il s'achemina vers la plage, tandis que Coati partait dans le campo pour chercher des chevaux.

Il trouva tous les blancs réunis sur le rivage, où ils avaient déjà rapporté Montfort. Les Européens avaient beaucoup souffert dans le combat : sur seize qui avaient quitté le navire au premier appel, cinq étaient morts, et tous les autres, excepté le maître, étaient plus ou moins blessés. Ceux qui étaient venus au secours de leurs compagnons étaient plus valides. Seuls, M. Useless et deux émigrants avaient quelques coupures sans danger.

— Les blancs ont-ils regardé parmi les cadavres? dit le chef en arrivant.

— Oui, répondit le Brésilien, qui était assis à terre tout pantelant d'un coup de couteau reçu en plein corps.

— Le blanc est un bon blanc, dit le chef en portugais. Qu'il prenne son mal en patience.

Le jeune homme sourit en tendant la main à l'Indien qui reprit :

— C'est bon. Quand les Portugais ne seront plus les conseils des jeunes blancs leurs fils, les Indiens aimeront les jeunes blancs. — Les fils de ta nation valent mieux que les pères.

Et en achevant ces mots, il se dirigea vers Montfort. Ce dernier était soutenu par le maître et deux matelots qui cherchaient à le faire revenir à lui en lavant ses tempes à l'eau de mer. Le jeune homme donnait quelques signes de vie; mais, épuisé de fatigue et de sang perdu, il ne reconnaissait personne. Le vieux chef examina rapidement ses blessures. Aucune ne lui parut grave, apparemment, car il dit au maître :

— C'est bien. — N'aie pas peur pour lui. — L'ucuuba guérira ses plaies.

Et, se tournant vers la mer, il appela sa fille.

Approche la vigilinga, lui dit-il. Les cadavres des Mundurucus et des blancs leurs amis ne dormiront pas sur la terre de leurs ennemis.

Après quoi, revenant au jeune Brésilien :

— Le blanc peut-il parler à ses amis?

— Parle, dit le jeune homme, je traduirai tes paroles.

— Demande au blanc pâle, et il désigna Paul, s'il veut aller chercher la blanche. — Qu'il parte avec un des blancs. — Deux de mes hommes les attendent à l'entrée du campo.

Le Brésilien répéta ces paroles. Paul, quittant Montfort, demanda à l'un des matelots de l'accompagner, et se dirigea vers l'endroit que le chef lui indiquait de la main.

Mais le jeune homme avait reçu plusieurs blessures, et le sang de l'une d'elles, en s'épanchant, teignait abondamment sa chemise. — Le chef s'approcha de lui en disant :

— Attends : la vigilinga arrive avec le sassafras.

Le canot de l'Indien et celui du bord arrivaient en effet le long de la plage. Le chef entra dans l'eau et revint bientôt avec un frasque portugais; il regarda la blessure de Paul :

— Ce n'est rien, dit-il. Et déchirant la manche du jeune homme, il l'imbiba fortement d'une liqueur jaune à odeur de térébenthine et lava son bras.

Le sang s'arrêta presque aussitôt; le maître, sans rien dire, prit le frasque et voulut laver également les blessures de Montfort; mais le vieux chef l'arrêta, et se tournant vers le Brésilien :

— L'ucuuba vaut mieux pour les blessures. Le sassa-

fras ne sait qu'arrêter le sang. Tout se fera à bord. Attends.

Le Brésilien répéta ces paroles au maître.

Paul partit, suivi du matelot, et disparut bientôt à travers les arbres du rivage, dans la direction du campo fermé.

Les deux Indiennes cependant étaient descendues à la plage.

— Pedro! dit la plus âgée des deux femmes en regardant le chef.

— Le mari de ma fille va chercher la blanche avec le blanc, dit l'Indien. Sois fière! Il a tué tant d'ennemis que son corps est épuisé; avant le midi du soleil qui va naître, tu le reverras. Prépare la vigilinga pour recevoir les cadavres des guerriers.

Les matelots firent asseoir ou transportèrent les blessés à bord du canot, et après avoir traversé rapidement le bras de mer qui les séparait du navire, les portèrent jusque sur le pont de *la Caroline*. Les passagers blessés, c'est-à-dire Montfort, M. Vulgar et l'un des Brésiliens, furent portés dans leurs cabines, les matelots et les émigrants à l'avant. Le capitaine accompagna ces derniers, laissant ses passagers aux soins des missionnaires et de madame Cerny.

M. Bleeder avait ôté sa veste et se donnait une importance criarde à faire mourir tout le monde. Mais en arrivant sur le pont, le maître, s'adressant au capitaine, lui dit vivement :

— Capitaine, le chef indien a des baumes à bord de son canot, et il vient de guérir M. Paul comme avec la main; je crois qu'il vaut mieux l'attendre que d'écouter notre prétendu médecin.

— Tu as raison, dit le capitaine. Et se tournant vers le remuant docteur, qui s'empressait autour du premier blessé arrivé à bord, M. Sharp lui dit durement :

— M. Bleeder, portez votre science aux passagers et aux émigrants, s'ils en veulent; mais ne touchez pas à mes hommes.

— Capitaine, vous êtes responsable des malheurs qui peuvent survenir; au nom de la science et de l'humanité je proteste.

— Protestez, mais dérapez : et taisez-vous, ou j'envoie votre scientifique personne s'exercer par-dessus le bord. Je n'aime ni les poltrons ni les charlatans.

L'affairé monsieur ne se fit pas répéter l'injonction et courut à l'arrière porter aux passagers sa personne et ses soins empressés.

Il alla tout d'abord à la cabine du jeune Brésilien qui était assis sur son lit, entouré de ses deux compatriotes. Mais le jeune homme, que le combat semblait avoir transformé, tant il avait pris de gravité calme, lui dit :

— Monsieur Bleeder, si vous ne connaissez pas mieux les blessures que vous ne connaissez les serpents de mon pays, vous ferez bien d'étudier avant de pratiquer. Si vous le permettez, j'attendrai l'arrivée de l'Indien.

Le médicomane tourna vers le malade un regard chargé de prières et de désirs médicaux ; mais l'obstiné blessé restant muet à ses espoirs, le docteur rentra dans le carré pour y chercher des patients plus crédules.

Là, il prit l'air affairé d'un médecin en vogue, et entra brusquement dans la chambre de Montfort.

— Je n'ai qu'une minute à donner au blessé ; tout le monde me réclame à la fois, dit-il en s'adressant à l'un

des missionnaires et à madame Cerny; puis il s'avança vers le lit du jeune homme.

Mais la garde-malade se leva, et se plaçant contre le blessé :

— Alors, monsieur, lui dit-elle, ne perdez pas un temps précieux : mon père sait un peu de médecine; nous suffirons. Veuillez seulement me faire donner un cordial quelconque.

Le médecin *malgré tout* rentra au bout de quelques minutes, armé d'un flacon qu'il avait gravement orné d'une étiquette avec le mot sacramentel : — *potion selon la formule,* — et le donna plus gravement encore à madame Cerny.

— C'est du rhum et de l'eau, dit la veuve en ouvrant le flacon et respirant l'odeur.

— Oui, madame, mais tout à l'heure je vous composerai moi-même un élixir souverain et je reviendrai.

— Je vous remercie pour M. de Montfort; cela suffira. Ne vous arrêtez pas plus longtemps ici, vos blessés vous réclament.

— Quoi! pas un, pas un seul! dit le docteur en sortant; mais la cabine de M. Vulgar était ouverte. M. Bleeder s'y précipita. Le commis se laissa docilement ausculter, palper, souffrir, sous les mains inhabiles du charlatan, qui finit par assurer une guérison certaine, sous la condition que le blessé suivrait ses prescriptions à la lettre.

Cependant, effrayé de l'état de son patient, il rentra dans la cabine de Montfort, et s'adressant au missionnaire :

— Monsieur, lui dit-il, ne viendrez-vous pas m'aider à panser M. Vulgar, qui est gravement blessé?

— Volontiers, répondit le modeste apôtre; et il entra

dans la cabine du commis, qu'il pansa presque seul et parfaitement, en dépit du babillage, des prescriptions et des mouvements inutiles de l'ignorant empirique.

Le missionnaire rentra bientôt dans la cabine de Montfort, dont la prostration continue de forces l'inquiétait; mais il vit le jeune homme parlant à voix basse à sa garde-malade, une main dans ses mains, et les yeux sur ses yeux. Le prêtre, charitable, comprit le dictame tout-puissant de leur solitude à deux et s'éloigna.

La charité véritable sait veiller ou s'abstenir, sans s'imposer, sans paraître, sans se produire à contre-temps : car elle ne s'importe ni des gratitudes ni des honneurs, qu'elle peut récolter pour ses peines. Elle n'a qu'un but : alléger la souffrance humaine.

Tandis que M. Bleeder colportait ainsi vainement ses talents méconnus, l'Indien, aidé de l'un des siens et de deux matelots, transportait tour à tour les cadavres des Mundurucus et des blancs à bord de sa vigilinga, laissant à la marée le soin d'emporter les corps des métis. Les deux Indiennes avaient rangé toutes choses au fond du canot, et préparé sous les toits du bateau un large espace tapissé de feuilles vertes, sur lequel on déposa les corps.

Le capitaine voulait faire porter les blancs à bord du navire, mais l'un des missionnaires lui dit :

— Laissons-les là : les blessés ne les verront pas; les cérémonies funèbres s'accompliront aussi bien à bord de la vigilinga, et nous ne troublerons pas ceux qui souffrent.

M. Sharp y consentit, et l'un des prêtres descendit prier dans la barque indienne, qui fut convertie en chambre mortuaire.

Quand tout fut prêt à bord de son canot, Antonio monta

sur le pont, toujours suivi de son Indien, et s'approchant du capitaine :

— Tafia ! lui dit-il de sòn air calme et grave.

Le capitaine hésita une seconde à lui donner de l'eau-de-vie. Le chef était couvert de blessures légères auxquelles il ne paraissait donner aucune attention, tandis que l'Indien qui le suivait se traînait à peine, se reposant à tous instants, d'épuisement et de souffrances.

— N'as-tu pas de tafia à bord ? dit l'Indien de la même voix calme.

— Si! reprit le capitaine en réfléchissant que mieux valait laisser ces hommes faire à leur gré.

Sur son ordre, un matelot apporta une dame-jeanne et un verre à boire ordinaire. M. Sharp le remplit d'eau-de-vie et le tendit à l'Indien.

Le vieux chef le prit, but d'un seul trait, remplit le verre une seconde fois et l'offrit à son compagnon, qui l'imita. Antonio alors, montrant au capitaine les deux matelots qui venaient de l'aider à transporter les cadavres :

— Pour chercher le remède et la sépulture, lui dit-il en portugais, prête-moi tes deux hommes.

M. Sharp comprit à demi, et, se tournant vers les matelots :

— Je ne sais pas bien ce qu'il veut, dit le capitaine à ses hommes; mais suivez-le, et faites tout ce qu'il vous ordonnera, comme si je vous l'ordonnais moi-même. C'est un brave que cet Indien.

— Cela suffit, capitaine, dirent les matelots.

Le chef descendit gravement du bord, comme il était monté, prit dans sa vigilinga quatre haches et un coui pouvant contenir environ deux litres; puis, entrant dans

le canot du navire, il fit signe aux matelots d'aller au rivage. Le canot partit.

M. Sharp cependant faisait préparer à bord toutes ces choses funèbres, vêtements et demeure suprême, que la mort réclame : et le jour naissant trouva les matelots de *la Caroline* silencieusement occupés à leur œuvre douloureuse.

Une heure à peine après le lever du soleil, Antonio revint; ses hommes pliaient chacun sous de larges morceaux d'écorce de tawari et de castanheiro. Le chef tenait aux mains son coui rempli d'une liqueur rosée, qu'il portait avec un soin religieux.

Il fit signe aux matelots de laisser à bord leurs écorces; puis, appelant sa fille, il monta avec elle sur le pont du navire, se dirigea vers la chambre du capitaine, et dit :

— Voilà le remède; où est Henri?

M. Sharp conduisit l'Indien à la cabine de Montfort. Le blessé dormait. Antonio hésita une seconde; mais le remède lui parut préférable au sommeil, car il toucha légèrement le jeune homme à l'épaule. Montfort se réveilla.

— Où est la blanche qui t'aime?

— Elle dort, dit le blessé; et il se prit à sourire de joie aux paroles de l'Indien. — Elle dort, laisse-la dormir; elle a veillé longtemps.

— C'est bon, reprit Antonio, ma fille attendra.

Mais au même instant madame Cerny apparut sur le seuil de la cabine. Sœur vigilante, elle avait entendu les voix, et venait à son malade. Une femme qui aime et qui soigne celui qu'elle aime, veille sans repos : son œil est divin, ses muscles sont d'acier, ses mains sont de femme; toujours présente, voyant tout, devinant tout, c'est l'ange gardien de son amour.

L'Indien se tourna vers elle et dit :

— La fille va te montrer à laver les blessures avec l'ucuuba. Tu montreras aux autres, — il y en a pour tous dans le coui. — Henri, mon fils, dis cela au vieux pour qu'il le dise.

Et, sans attendre davantage, il partit.

Madame Cerny et le capitaine restèrent à regarder l'Indienne, qui prit le bras du jeune homme, lava la plaie avec le liquide rosé que contenait le coui, l'aspergea lentement et goutte à goutte pendant quelques minutes, puis enveloppa le bras d'un linge fortement imbibé du baume bienfaisant. Quand elle eut terminé, elle se tourna vers Clémence.

— Minha branca, lui dit-elle, fais pour ses autres blessures, — il aimera mieux de ta main que de la mienne.

Et, souriante, elle mit le coui sur les genoux de Clémence; puis, sans se retourner, sans rien ajouter, quitta le navire et remonta sur son canot.

— Qu'a-t-elle dit, fit le capitaine, que vous restez là tous deux, comme deux statues à vous regarder?

— Elle a dit, elle a dit... reprit Montfort : « La blanche mettra le baume, et le blanc sera guéri. » N'est-ce pas cela qu'elle a dit, madame?

Madame Cerny sourit sans répondre. M. Sharp, satisfait, prit la moitié de l'ucuuba contenu dans le coui, appela le maître, et partit avec lui près de ses matelots.

L'Indien cependant était retourné dans la vigilinga; là il s'assit, ainsi que son compagnon. Puis tous deux, aidés de la jeune Indienne sa seconde fille, dédoublèrent les écorces de tawari, si vite, qu'en moins d'une demi-heure ils eurent fait assez d'écorces, blanches et fines comme

de légers papiers, pour envelopper tous les cadavres.

— Le genipapo est-il prêt pour peindre les guerriers morts? dit le chef en se tournant vers la jeune fille.

— Il est prêt, dit-elle.

Antonio se leva alors et regarda le prêtre qui priait à l'arrière du bateau, assis près des cadavres des blancs. Il l'examina longtemps en silence; puis, tout à coup, apercevant un des Brésiliens qui se promenait sur le navire, il le pria de descendre près de lui.

— Ce padre n'est pas Portugais, dit l'Indien en montrant le missionnaire au jeune homme.

— Non; c'est un missionnaire qui vient pour catéchiser les Indiens du Brésil.

— C'est bon. Ceux-là sont de bons padres. Tu vas lui parler pour les cadavres qui sont là.

Antonio s'avança sur la vigilinga, et, touchant le prêtre du doigt, il lui montra le Brésilien interprète et dit :

— Antonio a été baptisé, — mais les padres de cette terre sont méchants; — ils volent les Indiens, — ils les battent, — ils prennent leurs filles et s'en vont, sans s'importer d'elles; — alors Antonio et beaucoup d'autres les ont quittés, et les Mundurucus ne savent plus rien du Dieu des blancs. — Toi, tu pries, comme priaient les robes noires de l'autre temps, — tu vas vêtu comme eux, — tu es calme comme eux; — veux-tu faire pour les Mundurucus comme pour les blancs? — Deux des cadavres sont baptisés comme moi, — un seul ne l'est pas; — fais pour lui aussi. — Si tu ne veux pas, je ferai pour les trois comme faisaient mes pères avant l'arrivée des robes noires; — mais j'aime mieux toi et ton Dieu.

Le Brésilien répéta fidèlement les paroles de l'Indien,

et se crut forcé d'excuser l'ignorance de son sauvage compatriote.

— Il est à plaindre, dit le missionnaire, et non à blâmer ; dites-lui que je ferai, ainsi qu'il désire.

— Quoi ! dit le Brésilien, vous allez prier également pour les chrétiens et pour l'idolâtre?

— Encore plus pour lui que pour les autres, puisqu'il en a besoin plus qu'eux. — Je ferai pour ses Indiens comme pour les nôtres. — Ajoutez-lui, je vous prie, que c'est mon devoir, selon le Dieu des blancs.

Habitué aux intolérances ignorantes de ses padres, le Brésilien fit un geste d'étonnement et répéta les paroles du missionnaire.

— C'est bon, dit l'Indien. — Dis-lui qu'avant six lunes les Mundurucus lui donneront, pour le payer, plein le canot de castanhas et de grude.

Le prêtre sourit en écoutant la traduction de ces paroles, et reprit :

— Expliquez-lui que je ne veux rien, — que c'est mon devoir, et que je ne suis pas marchand.

Le Brésilien expliqua les paroles du prêtre.

— C'est une vraie robe noire, dit l'Indien ; — Antonio le dira dans sa nation, et les Mundurucus lui viendront.

Puis, sans attendre la réponse, il retourna près des cadavres et commença à les peindre au genipapo, aidé de son Indien ; les deux femmes, pendant ce temps, poussaient des gémissements inarticulés et lugubres, qu'elles coupaient par intervalles avec les noms des morts et des épithètes accumulées en leur honneur.

Le missionnaire fit comprendre à Antonio que ces peintures et ces cris n'étaient pas agréables au Dieu des blancs.

— C'est bon, dit le chef : il cessa de peindre les corps et fit taire les deux femmes ; puis, montrant au prêtre le tawari et l'écorce de castanheiro, il lui demanda s'il pouvait envelopper les cadavres.

Le missionnaire fit un signe d'assentiment.

Alors les quatre Indiens, hommes et femmes, entourèrent leurs morts de bandelettes de tawari, qu'ils arrosaient sans cesse d'une essence odorante. Par-dessus ce premier linceul végétal, ils superposèrent, comme une bière, des écorces épaisses de castanheiro, qu'ils attachèrent avec des fibres d'écorce, et, en quelques heures, les trois cadavres furent prêts pour leur demeure dernière.

Les blancs, cependant, avaient achevé aussi leurs tristes préparatifs, et longtemps avant le milieu du jour, tout se trouva prêt pour la cérémonie funèbre.

Il n'en est pas sous l'équateur comme en Europe. Là, tout se presse et s'efface vite, la vie comme la mort. Tout croît en hâte, mais tout meurt, tout retourne à la terre en hâte aussi, comme pressé de s'absorber pour renaître. L'arbre planté de l'année donne de l'ombre à son planteur avant la fin de l'année ; mais l'arbre tombé pourrit et croule en poussière en deux ans à peine. Les jeunes filles sont femmes à douze ans ; mais à trente ans les femmes sont vieilles et flétries ; les enfants marchent à six mois, mais un vieillard de quatre-vingts hivers est un centenaire attardé ; et le corps animé qui meurt au matin, avant la fin du jour est mûr pour le sépulcre ou dévoré par les fourmis et les vautours. C'est là, là surtout, plus que nulle part en ce monde, que se fait réelle et tangible cette loi éternelle de la nature humaine : que la décrépitude est en raison de la croissance.

Tout étant donc préparé pour la cérémonie funèbre, le

capitaine donna le signal, et les matelots valides descendirent, ainsi que les passagers qui voulurent suivre. La vigilinga, guidée par les Indiens et portant les missionnaires et les corps, quitta lentement le bord du bâtiment. Les trois canots du navire et la uba de l'Indien suivaient, portant le cortége. Antonio fit aborder la vigilinga au pied d'une dune élevée, qui s'élevait au-dessus des flots, à quelques cents mètres du navire. Avant de descendre les corps, le missionnaire pria l'un des Brésiliens de demander à Antonio pourquoi il n'allait pas au rivage, plutôt que sur cet îlot de sable, perdu dans la mer.

— Ici, les Mucurras ne viennent pas déterrer les cadavres : les pieds des ennemis ne fouleront pas les tombes des nôtres. — Ici tout est solitaire pour la sépulture, répondit l'Indien.

Les matelots creusèrent les tombeaux ; les prêtres dirent les chants des morts ; chaque assistant vint à son tour jeter dans la fosse ouverte sa prière, son regret et sa pelletée de terre : tristes et dernières offrandes que font ceux qui restent, à ceux qui s'en vont ! Le maître et quelques matelots essuyèrent en silence, du revers de leur main rude, une larme à demi tombée ; un missionnaire planta sur la dune une croix de bois noirci. Quelques vautours noirs, trompés dans leur attente, s'élevèrent dans les cieux par lentes spirales. Tout fut fini. Les canots repartirent ; d'autres idées prirent tous ces hommes. Le soir ils dînèrent comme de coutume, plus seuls, moins bruyants : rien de plus : et dans la nature indifférente rien ne regretta, rien ne gémit, rien ne s'arrêta même une seconde. Le soleil inonda comme avant sous ses rayons en feu le sable funéraire : la mer continua de baigner à bruits monotones le pied de la dune funèbre. La nature indifférente ne se

trouble pas aux choses de l'homme; cela est si peu sur cette terre qu'une créature humaine qui s'efface !

XVI

Madame Milliner et la fazenda du major Abutre. — Le major. — La vengeance des Mundurucus.

Le fléau triomphant vole au gré de mes vœux :
Il va tout envahir dans sa course agrandie,
Et l'aquilon joyeux tourmente l'incendie
Comme une tempête de feux.
VICTOR HUGO.

Nous avons laissé dame Fœdora-Semiramis Milliner heureuse, gourmée, faisant la roue sous les admirations des esclaves du major. Elle finit cependant par se lasser des fumées de cet inutile encens, et pria le nègre qui la servait de lui montrer l'habitation du major. L'esclave n'osa rien refuser, et la marchande, précédée d'un nègre portant une torche de résine, parcourut la fazenda.

La maison n'avait point d'étage supérieur, se composant en tout, d'un rez-de-chaussée construit sans ordre, sur la terre battue de la grande île.

La dame visita tout : la varanda, cette galerie extérieure ouverte, où pendent les hamacs de jour, et qui est le salon quotidien des maisons de campagne brésiliennes : le cabinet du major avec sa table boiteuse, son encrier sans encre, ses plumes aux becs disparus, ses livres rares et poudreux, mauvais romans de mauvais auteurs ; elle entra dans la chambre du fazender et la trouva garnie, pour tous meubles, d'un hamac sale en coton grossier, d'une cuvette solitaire et fêlée, sans savon ni toilette; puis des deux caisses vertes infaillibles, contenant les vêtements

noirs de gala, la chemisette brodée, les diamants de chemise et les grosses chaînes et les grosses bagues voyantes. Et tout cela reposait sur la terre humide et nue, sans nattes, sans carreaux, sans parquet.

La marchande fit une moue dédaigneuse; mais elle voulait tout voir dans la chambre de son opulent ravisseur : se courbant pour passer sous les chemises et les nippes, qui séchaient en désordre à des cordes en travers, elle alla reconnaître tour à tour et le portrait du major, modèle de genre, et l'image coloriée du Juif errant, et les amours encadrés de Mathilde, accrochés côte à côte aux boues mal crépies des murailles.

De ce taudis seigneurial, la Parisienne entra dans la pièce voisine, la chambre aux mulâtresses; c'est-à-dire un sérail borgne, un réceptacle confus de hamacs, de vêtements suspendus, de femmes de toutes races, d'enfants de tous âges, de toutes couleurs, et soi-disant d'un seul père : tout cela entassé dans une chambre sans air et sans soleil. De là, traversant deux ou trois pièces ouvertes à tous les vents et remplies de cuirs desséchés, elle vit, sous un toit sans murs, au pied d'un four en terre et sur le sol, tout un amas de poteries ébréchées, de faïences jaunies et couturées, de vaisselles bossuées encore à demi pleines du dernier repas; puis des paniers de farine et un feu sans âtre fumant au milieu du tout. C'était à la fois la cuisine, l'office et le garde-manger. Elle regarda dans la cour : deux ou trois orangers grêles répandaient leurs fruits et leurs fleurs odorantes sur des ossements de bestiaux et des écailles de tortues, tandis que sur la palissade en pieux inégaux qui entourait la cour, des quartiers de viande étaient étendus.

Quelque peu dégoûtée, rêvant à sa boutique en fleurs,

la dame rentra dans la maison cherchant enfin une chambre, un nid où se poser; mais elle avait bien vu la maison entière, toute la demeure du maître; alors elle sortit et regarda autour de la fazenda. Vingt-cinq ou trente cabanes en feuilles, à la façon de ces huttes qu'on fait au bord des marais pour tirer les canards, s'élevaient à la file, s'étendant sans ordre vers la savane : c'étaient les ajoupas des esclaves. A côté d'eux, trois vastes hangars couverts en feuilles abritaient des hamacs tendus, puis des selles et des brides entassées pêle-mêle. C'étaient les demeures, le caravansérail des vaqueiros du major.

Derrière le toit, un vaste campo entouré de pieux palissades laissait voir trente ou quarante chevaux qui couraient librement, toujours prêts pour le maître ou ses gens; et au pied du campo, des bateaux de toute forme et de toute dimension dansaient au flot mouvant de l'Océan, quoique abrités dans une petite crique naturelle formée par la bouche d'un ruisseau venant de la prairie.

Et puis plus rien, rien que la savane avec ses arbres mal venus, sa lisière de forêt et sa plage blanche, bornés sans fin par la mer jaune et solitaire des bouches de l'Amazone.

— Est-ce là tout? dit la marchande à son cicerone. Est-ce là toute la demeure du major que vous dites si riche ?

— Si senhora, fit le nègre en se redressant avec orgueil. — C'est Vacca, la plus riche fazenda de toute la grande île; la demeure habituelle du riche major, du maître qui a soixante contos de revenu (180,000 livres de rente), plus de cent esclaves, et vingt mille têtes de bétail. N'est-ce pas, senhora, que Vacca est une belle fazenda? Le major en a d'autres, mais nulle n'est aussi

belle, sauf sa maison du Para, qui est toute peinte et magnifique.

La marchande ne répondit rien, mais les beautés de la fazenda tombant de toute leur laideur sur ses rêves entrevus, écrasèrent dans son cœur ses espoirs naissants. — Cependant, se dit-elle, la maison de ville est peut-être belle, et rappelant le nègre, elle lui adressa questions sur questions, concernant la maison du Para et les richesses du major.

L'arrivée d'une mulâtresse qui vint à elle tout effarée, interrompit brusquement le cours de ses investigations.

— Voilà le maître, dit-elle; on entend déjà son cheval. Et toute la foule des esclaves, des femmes et des enfants disparut comme par enchantement, laissant la dame ébahie, seule au milieu de la varanda.

C'était le maître qui arrivait, en effet, revenant en trouble-fête à sa fazenda, une nuit plus tôt qu'il n'était attendu. Depuis que le major avait quitté son compadre le jeune docteur, l'idée de ce pillage autorisé par lui, sur un navire français, n'était pas sortie de son cerveau. Il supputait, dans son esprit alarmé, les conséquences que pouvait entraîner cette atteinte au pavillon d'un voisin, et regrettait son imprudent acquiescement. Il arriva ainsi, ruminant ses craintes, dans une fazenda des environs de Chavès; là, le hasard voulut qu'un Brésilien revenant de la Guyane fît devant lui un éloge immodéré des bâtiments de guerre français, qu'il venait de voir à Cayenne.

— Il suffirait d'un seul de ces navires, disait le voyageur enthousiaste, — et il disait vrai, — d'un seul, pour mettre en déroute tout le Para, et le bruit court que les bâtiments français, d'accord avec le gouvernement de

Rio-Janeiro, vont entrer en rivière pour réduire Belem et les révoltés.

La peur prit le major : renonçant à pousser jusqu'à Chavès, il demanda un nouveau cheval et revint en hâte vers Vacca, afin d'être plus près de Magoari et de conjurer, autant que possible, les conséquences de sa faiblesse imprudente. Le navire, dans sa pensée, avait été pillé dès la nuit précédente, et il n'était plus temps de rien empêcher. Mais il voulait du moins détourner de lui les suites de l'orage.

— Peu m'importe, disait-il; avant tout, mon salut! Je saisis le docteur avec cinq ou six vaqueiros, et je les envoie sous bonne garde à la Guyane. Que ferais-je si les Français débarquaient?

Et le major pressait le trot de son cheval, tout en maudissant sa faiblesse envers Jonathan et le docteur. A quelques lieues de sa fazenda, il rencontra l'un de ses esclaves qui venait lui annoncer l'arrivée de la blanche à Vacca. Le nègre raconta longuement à son maître les hautaines allures de la dame, et sa pompeuse toilette, et son indignation bruyante.

Ce premier attentat commis en son nom, les paroles du nègre, jointes aux préoccupations de son esprit, troublèrent le major outre mesure; aussi résolut-il d'apaiser sa captive à tout prix en rejetant le crime sur le docteur, et ainsi, de se servir d'elle comme témoin de sa neutralité bienveillante.

Il arriva à Vacca vers neuf heures du soir environ, et descendit de cheval au pied même de sa fazenda. Puis, laissant l'animal errer librement autour de l'habitation, il entra :

— Où est la blanche? dit le major en s'adressant à deux

mulâtresses qui s'empressaient à sa venue; on vient de me dire que Jonathan et ses hommes l'avaient conduite ici.

— Elle est là, dit l'une des femmes en montrant madame Milliner, qui se balançait à demi couchée dans un hamac, à l'extrémité de la fazenda.

— C'est bon, dit le fazender; allez!

Le major était un petit homme court, trapu, haut en couleur; la barbe rasée, les cheveux longs et gris : avec de gros grands yeux verts assez doux; les mains soignées, mais massives, velues et ornées d'ongles incommensurables. Car c'est le grand ton du pays de prouver par la longueur de ses ongles, une habitude constante de ne faire jamais œuvre de ses doigts. Il portait un chapeau de paille, une veste grisâtre, une chemise ouverte à la poitrine et sans cravate, un pantalon gris, des souliers dévernis et un stick de cheval; il ressemblait à s'y méprendre, éducation, allure et costume, à certains de ces gros marchands de bestiaux qu'on rencontre par les foires normandes; maquignons toujours négociant, toujours trompant tour à tour acheteur et vendeur, mais toujours joyeux vivants, pleins d'affabilités rondes et joviales.

Le riche fazender, le major, le petit roi de Marajo, quitta son chapeau de paille et s'avança vers la dame. Il parlait quelques mots de français, appris à Cayenne, et lui dit avec la joyeuse aisance qu'il prenait envers chacun:

— Bonjour, senhora. Je suis charmé de vous voir dans ma case.

Mais la marchande, prenant son plus grand air, et sans même se soulever de son hamac, lui dit :

— De quel droit, monsieur, vous êtes-vous permis de faire enlever par surprise une femme comme moi?

Le major, troublé par la hauteur dédaigneuse de la blanche, murmura quelques phrases portugaises.

Mais, sans l'écouter, dame Milliner reprit en se soulevant à demi et agitant sa main chargée de bagues :

— Si, ce soir même, vous ne me faites pas reconduire à bord du vaisseau, j'adresserai directement mes plaintes au roi de France, et nous verrons si les navires de guerre savent venger les injures des Françaises.

La marchande, sans s'en douter, frappait *en plein bois* du major. Aussi le fazender tordait son chapeau dans ses doigts, comme un collégien devant son proviseur, et balbutiait en portugais des excuses sans fin, tout en dévorant du regard la divine blanche qui l'accueillait ainsi.

L'aspect du lion soumis et admirateur apaisa quelque peu la dame, qui reprit d'une voix moins sévère :

— Pouvez-vous me dire enfin, monsieur, pourquoi vous m'avez fait conduire ici par force? Parlez en français; je n'entends ni votre langue ni vos excuses.

Le major s'embarrassa dans des phrases inachevées, au bout desquelles le respect revenait toujours, mêlé à des protestations sans pareilles.

La belle irritée sembla se calmer sous ces excuses, mais elle dit de nouveau :

— Je veux, monsieur, retourner à bord ce soir même.

Le fazender, reprenant peu à peu force et courage, expliqua à la dame l'inutilité de son retour sur un navire échoué, qui ne pouvait plus gagner le Para; il s'offrit à aller chercher lui-même à bord tout ce qu'elle possédait, pour la conduire dès le lendemain à Belem. Il exprima son indignation contre la témérité du docteur, seul auteur de cette conduite inouïe, jurant de son ignorance et promettant de punir les coupables, dont il subisssait malgré

lui le voisinage. Il peignit son admiration si vive pour les attraits de sa visiteuse, et sut enfin, avec tant d'à-propos, parler de ses vingt mille têtes de bétail et de sa maison de ville et de ses maisons des champs, que la dame s'apaisa par degrés, comme une mer qui se calme, et finit par dire :

— Je veux bien rester ce soir, parce que je n'aime pas à voyager de nuit; mais demain, dès l'aube, vous me reconduirez vous-même au navire.

Le major ne se sentait pas d'aise : il mangeait des yeux la Française parisienne, si belle, si bien vêtue, si noble en manières, que, s'il eût plu à la dame de s'annoncer parente du roi de France, l'amoureux admirateur eût cru la dame sur parole!

Il commanda pour souper une chère de Lucullus : c'est-à-dire qu'il fit tuer sur l'heure deux bœufs, afin d'avoir à choisir. Il enjoignit aux mulâtresses d'étaler sur la table tout ce qu'il possédait de flacons, de faïences et de vaisselles, et fit commencer devant lui le nettoyage immédiat de sa vigilinga. Puis, oubliant tout, dans le ravissement de son âme, et le navire et ses craintes, et le pillage qu'il pouvait empêcher encore, il retourna prodiguer à nouveau ses admirations amoureuses à sa fière blanche.

Le souper arriva; la dame y fit honneur. Le major, qui avait sorti trois carafons de vin, toute sa cave, et qui goûtait à tous, ainsi que la marchande, redoubla d'amabilités et de flammes discrètes; la table et lui firent si bien, qu'à la fin du repas la marchande laissait son admirateur embrasser sa main à tous instants, et souriait sans répondre à ses projets matrimoniaux : et le porto aidant à son imagination chevauchante, elle oublia son enlèvement, la tristesse de la fazenda, les longs printemps de son soupirant,

pour ne songer plus qu'à sa toute-puissance sur la fortune de cet épouseur : et l'épouseur vit en espérance sa flamme couronnée, sa personne ornée d'une compagne à grandes manières !

Mais il n'est heures si douces qui ne finissent; le discret châtelain de Vacca se retira dans ce qu'il appelait sa chambre, abandonnant la varanda à sa visiteuse; et de vagues rêveries d'amour ou de vanité conduisirent peu à peu jusqu'au sommeil les imaginations des deux fiancés.

Tandis que le major et la dame oubliaient ainsi les heures, le jeune Mundurucu envoyé par le chef se pressait vers la fazenda, tout fier de sa mission. L'enfant du désert avait bien choisi son cheval; l'animal courait sur le sable de la plage, comme s'il eût deviné les sauvages impatiences de son cavalier. L'Indien était en route depuis une heure à peine, lorsqu'il entendit des bruits de chevaux qui devaient marcher devant lui. Il comprit qu'il avait rejoint déjà les derniers fugitifs du campo. Mais, confiant dans la nuit, et surtout dans son audace dédaigneuse, le jeune homme continua sa route. Il se mêla bientôt aux derniers vaqueiros : les fugitifs ne s'inquiétèrent de sa course rapide que pour presser davantage les pas de leurs montures, prenant l'Indien pour un des leurs, échappé comme eux du champ de bataille.

Il traversa ainsi la majeure partie des métis; mais en arrivant aux premiers rangs des fuyards, qui marchaient pressés sur la plage, l'Indien fut obligé de retenir son cheval et d'aller un instant côte à côte avec ses ennemis. Un des métis approcha subitement son visage du sien :

— Tu ressembles à l'un des sauvages qui habitent autour du Munduruc, dit le cavalier.

— J'habitais auprès du chef, reprit l'Indien, qui porta

silencieusement la main à son poignard pour frapper son ennemi avant d'être saisi.

— Le Munducuru nous a trahis cette nuit; n'es-tu pas des siens?

— Si j'en étais, fuirais-je avec toi?

— C'est vrai, dit l'homme, et il cessa de regarder son voisin de hasard.

L'Indien continua quelque temps à marcher près de lui, puis, à la première sinuosité de la lisière de bois qui resserrait la plage, il pressa le pas de son cheval, et perdit bientôt de vue son crédule ennemi.

Quand il se sentit hors de portée, il descendit, et, prenant son cheval par la bride, il courut à pied pendant une demi-heure environ pour laisser reposer l'animal; puis il repartit de nouveau. Déjà il approchait de Vacca, et des bœufs endormis disséminés sur le rivage annonçaient le voisinage de la fazenda, lorsqu'à l'un des coudes de la plage il aperçut, aux rayons de la lune, un nouveau groupe de cavaliers qui marchaient devant lui. Sans s'inquiéter d'eux plus que des premiers, l'Indien poursuivit sa route, et reconnut bientôt le docteur et ses nègres.

C'était lui, en effet, qui fuyait aussi le champ de bataille. Quand le frère de Mucurra était venu, près du gué de Magoari, arrêter les métis pour les ramener au secours de Jonathan, le prudent docteur avait laissé marcher devant lui le gros de ses hommes, suivant à distance, et se disant qu'il serait toujours temps d'arriver au moment de la victoire.

C'est une théorie si commune à tous les temps et tous les pays, que l'empressement après le combat! Cela est si fructueux de dessiner du courage après la lettre! de moissonner les semailles des autres! de flatter le victorieux, qu'on

insultait la veille! Cela se pratique et réussit si bien d'un bout du monde à l'autre, en Amérique comme en Europe!

Mais en arrivant près du navire, derrière ses vaqueiros, le docteur avait vu bondir tout à coup les Mundurucus, puis les blancs, et son effroi grossissant le nombre des ennemis, il n'avait pas même attendu l'issue de la lutte pour se sauver dans le bois avec ses nègres. Poursuivi par la peur, il avait traversé la lisière de forêt et gagné la savane; mais les clameurs des combattants passaient par intervalles au-dessus du bois, troublant le silence de la prairie : il envoya ses nègres chercher des chevaux dans le campo. Les esclaves revinrent bientôt, effarés, racontant les cadavres qu'ils avaient aperçus aux lueurs mourantes des feux. Le docteur, éperdu, n'attendit pas davantage, et partit pour Vacca afin de s'embarquer en hâte et de retourner au Para; ce n'était plus que là, au milieu de ses amis et de sa ville, qu'il se croyait désormais à l'abri des Français. Et à ces fins il se pressait vers la fazenda, précédant d'un quart d'heure à peine ses soldats fugitifs.

En entendant derrière lui le cheval de l'Indien, il se retourna tout inquiet :

— Tu viens de Magoari? dit-il.

— Si, senhor.

— Et tu te sauves, comme un lâche!

— Les blancs sont nombreux; j'ai fait comme le seigneur, dit l'Indien; je retourne à la fazenda du major.

— Attends-moi! je veux arriver le premier.

L'habitation n'était plus qu'à quelques cents mètres de là, et le jour ne paraissait pas encore. Le sauvage attendit; il chemina côte à côte avec le docteur, répondant avec calme à ses questions, sur le nombre des blancs et leur victoire certaine.

— Mon cheval était meilleur; je suis le premier des fugitifs, ajouta le jeune homme; les autres suivent.

Le docteur hâta sa marche, et la fazenda parut bientôt aux yeux des cavaliers.

Sans plus s'inquiéter de l'Indien, le mulâtre ordonna à ses nègres de ranger sa montarie à la plage, toute prête à partir; puis, apprenant le retour du major par un esclave de veille qui s'avança vers les cavaliers, il changea d'idée, traversa la varanda et s'en fut droit à la chambre du fazender.

Une lampe de nuit, c'est-à-dire un coui rempli d'huile d'andiroba, sur le rebord duquel brûlait le bout d'une tresse de coton tortillée en mèche, éclarait la pièce à lueurs fumeuses, pâles et fétides.

Le dormeur, enseveli dans son hamac, s'agitait dans un demi-sommeil, avant-coureur du réveil, car le jour allait poindre, et, selon les habitudes équatoriales, le major se levait avec le jour. Le bruit des pas du docteur l'éveilla tout à fait, et il reconnut son hôte.

Mais sans donner au fazender le temps de le questionner, le docteur s'avança :

— Venez de suite, dit-il, j'ai besoin de vous parler sans témoins, et les murs entendent!

Une fois dehors, le jeune mulâtre, sûr d'échapper désormais, conta rapidement à son complice l'insuccès de la nuit :

— Tout est perdu, lui dit-il. Vous êtes compromis comme moi; votre pilote était à bord, et les blancs m'ont vu. Les vainqueurs ont dû faire des prisonniers, et vos vaqueiros parleront. Passez franchement au parti du gouvernement qui doit triompher au Para tôt ou tard. Votre soumission entraînant celle de toute la province, vous se-

rez comblé d'honneurs, et quand les Français se plaindront, nous serons si haut placés que nul ne songera à nous poursuivre. Les clameurs du capitaine et des passagers s'éteindront d'elles-mêmes ou ne seront pas écoutées. C'est le seul moyen qui nous reste.

Mais le major n'était pas de cet avis. La défaite de Magoari, jointe aux bonnes dispositions de sa visiteuse, l'encourageait encore plus à livrer le docteur et à rejeter sur lui toute l'affaire du navire. Une discussion s'engagea bientôt entre les deux hommes, et tout en injuriant le jeune mulâtre, le fazender cherchait les moyens de s'emparer de sa personne, lorsqu'une apparition soudaine vint déranger subitement ses projets et faciliter la fuite du docteur : c'était l'Indien.

Aussitôt arrivé près de la fazenda, le sauvage avait attaché son cheval aux derniers arbres du rivage, tout près de l'habitation. Puis, consultant le ciel où l'aube ne paraissait pas encore, il entra sous les bananiers, bondit au haut d'un tronc, et cassant rapidement un régime de bananes qui pendaient à demi mûres, il les porta à son cheval. Il avait éprouvé la vitesse de sa monture et ménageait sa fuite. Le cheval s'empressa sur sa copieuse prébende.

L'Indien essaya dans sa gaîne le poignard qu'il avait reçu d'Antonio, seule arme qu'il eût gardée pour son œuvre de ténèbres, et se dirigea rapidement, par les derrières de l'habitation, vers les hangars où les vaqueiros dormaient d'ordinaire. — Un feu mal éteint fumait dans la cour intérieure de la fazenda. Le sauvage fit rapidement le tour de la palissade ; puis, choisissant un endroit obscur enseveli dans l'ombre du toit de l'habitation, il sauta d'un seul bond par-dessus les pieux et retomba dans la cour, léger comme une gazelle.

Il s'arrêta une seconde, écoutant et regardant : tout dormait. Il s'approcha du feu, y choisit le tison le plus allumé, puis, retournant par où il était venu, il alla rapidement aux bananiers, cassa une feuille, et la déchira en trois parcelles. Ensuite, brisant les charbons en feu, il en réunit quelques débris les uns après les autres sur chacune des parcelles de sa feuille, saisit ses trois brandons d'incendie, et les jeta successivement sur le toit de feuilles de la fazenda et sur le premier ajoupa des nègres.

Après quoi, sans attendre, il courut à son cheval, le détacha, se mit en selle et attendit, laissant l'animal continuer son repas à travers son mors. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi; l'aurore commençait à dorer de reflets incertains le lointain de l'Océan, et des bruits vagues, précurseurs du réveil, sortaient des cases à nègres. Enfin, le feu parut sur le toit de la fazenda, puis sur l'ajoupa, mais rouge encore, et s'étalant sans flammes.

Alors, ramassant la bride de son cheval, le Mundurucu s'avança vers le major et le docteur; les deux hommes se querellaient en marchant sur le sable du rivage, devant la varanda. La discussion était si vive, qu'ils n'entendirent pas l'Indien; mais celui-ci s'approcha d'eux jusqu'à cinq ou six pas.

Le major le vit enfin.

— Qui va là? Viens-tu aussi de Magoari, toi?

L'Indien s'arrêta.

— Oui, dit-il. Et sans rien ajouter, il regarda les feux des toits, qui commençaient à s'élever par flammes grandissantes.

Le major et le docteur se rapprochèrent de lui.

— Quelles nouvelles? dit le major.

Mais le docteur, qui avait reconnu son compagnon de route, dit au fazender :

— Il ne sait rien de plus que moi : il est arrivé en même temps que moi ici.

— Si, dit l'Indien d'une voix éclatante et sonore ; je sais. Je viens pour t'avertir : les cadavres des tiens dorment sur la prairie ; ta fazenda brûle. Mais les Urubus sont des corbeaux sans yeux. — Regarde, Urubu, regarde ; — c'est la vengeance des Mundurucus.

Et montrant du doigt les flammes qui déjà montaient, effaçant à la fois les pâles clartés de la lune et l'aube blanchissante, il tourna rapidement la tête de son cheval, se courba sur son cou et partit comme une flèche à travers la plage.

Le docteur, aux derniers mots de l'Indien, regarda l'habitation et vit le feu ; saisissant rapidement un de ses pistolets, il l'arma et le tira au hasard dans la direction du fugitif ; mais la balle se perdit inutile.

Quant au major, il resta pendant une minute comme anéanti, regardant tour à tour vers l'Indien disparu, puis vers les flammes ; enfin il se précipita de toute la vitesse de ses courtes jambes vers l'entrée de la fazenda en criant : *Au feu ! au feu !* Puis, entrant rapidement dans sa chambre, il traîna dehors, jusque sur la plage, les deux caisses vertes où gisaient son or et ses diamants.

Les flammes, chassées par le vent du large, montaient au-dessus des toits, éclairant à reflets rouges les hangars, le campo des chevaux et la savane. Aux lueurs vacillantes de l'incendie, on voyait les nègres, les négresses, les mulâtresses qui sortaient demi-nues, traînant avec elles un peuple entier d'enfants endormis. Et vainement les esclaves, excités par le maître, tournaient autour du feu

pour arracher du toit les pailles enflammées, le feu grandissait toujours, prenant la fazenda tout entière dans son cercle dévorant.

Tout à coup le major se souvint de sa blanche visiteuse, et se précipita vers la varanda. Il était temps encore. La dame dormait d'un lourd sommeil. Elle ne s'éveilla qu'aux secousses réitérées de son adorateur et se dressa mécontente, troublée dans son repos; mais l'éclat de l'incendie pénétrant son esprit endormi, elle se jeta, folle de crainte, aux bras de son sauveur et se laissa porter par lui jusque sur la plage.

Quant au docteur, profitant du tumulte et de la terreur distraite de son hôte, il descendit à sa montarie, et faisant hisser sa voile, il partit rapidement dans la direction du Para.

— Brûle! brûle! disait-il en contemplant l'incendie qui se reflétait sur la mer. Brûle! peu m'importe; mais je prendrai ma vengeance aussi, moi! Le blanc s'est échappé du cheval; j'ai vu sa tête pâle au milieu du combat. Nous verrons au Para, dans ma ville, s'il m'échappera toujours, et si ces chiens d'étrangers pourront impunément tuer nos hommes et brûler nos fazendas.

Et, blême d'effroi, de fureurs trompées, il s'étendit dans la chambre de sa montarie pour méditer en silence des embûches plus sûres contre les Européens, objets de sa rage impuissante.

Les flammes cependant achevaient de consumer la fazenda du major. Tout fut brûlé, l'habitation, les hangars, les ajoupas, les hamacs, les pelleteries, les nippes, tout. Le fazender, éploré, tournant sans cesse autour des flammes, restait sourd aux condoléances de ses mulâtresses et même de sa visiteuse. Il demeura ainsi éperdu, sans

se décider à rien, jusque vers dix heures, tantôt disputant au feu des débris enflammés, tantôt donnant ordre à ses gens de ne toucher à rien et d'attendre la fin de l'incendie.

Cependant il fallait prendre un parti; les vaqueiros, débris du combat, étaient revenus de Magoari, et, dans leur effroi, ils assuraient qu'une armée tout entière de blancs et d'Indiens, sortis du navire, arrivait sur Vacca. Le départ précipité de son ami le docteur ajoutait encore à l'effroi du major. Il se décida brusquement à partir pour le Para, emmenant sa visiteuse comme témoin de son innocence, et prêt à tout faire pour conjurer l'orage.

Il envoya presque tout son monde à sa fazenda la plus voisine, laissant seulement à Vacca deux ou trois esclaves pour retirer ce qu'ils pourraient des débris fumants de la maison. Puis, choisissant la plus rapide de ses vigilingas, il y fit embarquer ses caisses vertes, la blanche avec deux mulâtresses pour la servir, huit esclaves pour rameurs ou matelots, selon le vent et : prit la mer.

Quant à madame Milliner, elle se tapit de son mieux au fond la chambre du canot, tout effarée des événements de la nuit, mais plus effarée encore de sa toilette en désordre. Les mulâtresses s'efforçaient vainement autour d'elle, impuissantes à réparer le désastre, car dans la précipitation de son salut elle avait laissé près de son hamac une partie de ses cheveux et de ses atours, et jusqu'au Para le mal était sans remède.

Elle ne pouvait plus même espérer les ressources du navire : le major, qui avait toutes raisons pour ne pas s'aventurer sur un bord ennemi et voulait éviter d'y reconduire la dame, lui avait affirmé le départ du bâtiment pour le Para. La marchande passa dans des transes, des ennuis et des

chagrins inénarrables les deux jours de ce triste voyage. Vainement le fazender essayait de la faire venir sur le pont pour respirer : tant que le soleil éclairait l'horizon, elle restait ensevelie dans sa chambre sous des draps et des mouchoirs, débris sauvés de la fazènda, sans vouloir sortir. Elle ne consentait à paraître qu'à la nuit : c'est-à-dire quand le crépuscule lui permettait de dissimuler sous ses ombres discrètes les irréparables outrages du temps, dévoilés par l'incendie. Ce ne fut qu'au matin du troisième jour, quand la vigilinga eut touché à Belem, que les mulâtresses, étant descendues à terre, lui trouvèrent enfin par la ville, tout ce qui lui manquait, et revinrent la délivrer de sa prison obscure et détestée, mais volontaire.

XVII

Henriette et le parica. — La mère de Jonathan. Désséchouage de la Caroline.

> Et dans ce corps divin plonger toute son âme,
> Respirer mollement son doux parfum de femme,
> Effleurer de la main ses longs cheveux dorés,
> Environner d'amour ses genoux adorés.
>
> BARTHÉLEMY.

Nous avons laissé mademoiselle Cerny endormie sous la fatigue et le parica dans la cabane de Jonathan, et Paul partant à sa recherche avec trois hommes.

Le jeune homme blessé, faible, mais fort d'amour, re-

joignit bientôt Pedro et son Indien, qui l'attendaient à cheval à l'entrée de la savane. Deux chevaux étaient préparés pour les blancs; les quatre hommes partirent, marchant aussi vite que le permettaient leurs blessures et leur épuisement; par intervalles, les souffrances de Pedro, ravivées au mouvement du cheval, obligeaient ses compagnons à l'attendre pendant quelques minutes. Puis, quand à force de volonté les forces matérielles lui revenaient, ils se remettaient en route tous ensemble, veillant du regard leur guide silencieux et résolu, mais chancelant sous la douleur. Paul et l'autre Indien étaient un peu moins faibles; quant au matelot, récemment arrivé du bord et n'ayant pris qu'une légère part au combat, il était seul valide et n'épargnait aucun soin autour des blessés.

Enfin, après trois heures de route, les bords du Cambu apparurent comme une tache sombre aux yeux des voyageurs. Pedro dit à l'Indien :

— Laisse-nous là, le blanc pâle et moi. Va à ta case, prends le plus grand de tes canots et amène-le devant nous.

L'Indien et le matelot partirent.

Les deux blessés descendirent de cheval, et tous deux, se plongeant dans les eaux qui coulaient froides entre les roseaux, retrouvèrent un peu de leurs forces épuisées.

Enfin un cri d'oiseau, faible comme un souffle, passa sur le fleuve. Pedro y répondit, et presque aussitôt une montarie, ramée par le matelot et deux Indiennes, vint prendre les blessés.

— J'ai apporté le guarana, dit l'une des Indiennes, et du doigt elle montra à Pedro une masse rougeâtre oblongue qui était au fond du canot. L'Indien prit un coui et le remplit au fleuve : puis, après avoir pendant quelques

minutes râpé le pain de guarana au-dessus du coui, il tendit le breuvage à Paul en lui disant :

— Bois : le guarana calme, et donne des forces.

Le jeune homme épuisa consciencieusement l'insipide boisson jusqu'à la dernière goutte, et rendit le coui à son guide, qui répéta le même manége et but comme avait fait Paul. Confiance ou réalité, il sembla à l'Européen que ses forces lui revenaient. Cependant, imitant l'exemple de l'Indien, il s'étendit comme lui dans le fond du canot, et s'assoupit bientôt sous la fatigue et le mouvement régulier de l'embarcation.

Une pression silencieuse et continue le réveilla.

— C'est ici, dit Pedro à voix basse. Puis, montrant le fleuve pour se faire comprendre, il ajouta :

— Peux-tu marcher dans les eaux ?

— Oui, dit le jeune homme, auquel le guarana et ce court sommeil avaient rendu toute son énergie.

— Alors, va. Tu suivras Coati.

L'Indien descendit silencieusement dans les herbes et se dirigea vers le rivage, suivi de Paul. Le matelot voulut partir avec eux, mais Pedro le retint :

— Assez de deux pour voir, dit-il.

L'Indien n'attaque jamais au hasard, et sa prudence défiante ne l'abandonne nulle part.

L'ajoupa de Jonathan apparut bientôt. La lune éclairait à pleine clarté la plage unie qui régnait devant la demeure du cafuze, et tout semblait dormir. Sans sortir des herbes, les deux hommes arrivèrent jusqu'au bois de bananiers qui masquait l'ajoupa ; mais là le pied chaussé de l'Européen frappa l'écaille d'une tortue, et une voix de femme sortit de la case en disant :

— Qui va là ?

L'Indien saisit le bras de Paul et attendit, retenant son souffle. Puis faisant signe au blanc de rester en place, il s'enfonça sous les bananiers, pas à pas, silencieux, glissant comme une ombre.

Trois à quatre minutes s'écoulèrent ainsi ; enfin, le sauvage apparut de nouveau, faisant signe à Paul ; puis, brusquement, d'un bond, il s'élança sur la porte de la cabane, la jeta en dedans, et Paul, arrivant derrière lui, vit, à la clarté de la lune, Henriette étendue dans le hamac. Les pâles rayons de l'astre nocturne donnaient sur le visage de la jeune fille ; le jeune homme la crut morte. Il se pencha sur elle frémissant ; mais il entendit la respiration calme et régulière de l'enfant endormie ; l'effroi fit place au bonheur, et, sans plus penser qu'à son amour, il resta là près d'elle, silencieux et contemplant.

L'Indien, sans s'occuper de la blanche, se rua sur la seconde porte du carbet, l'enfonça comme la première, et saisissant la négresse qui se levait alarmée et grondante, il lui mit une main sur la bouche en disant ;

— Si tu parles, je te tue.

Puis, prenant avec calme une lanière de cuir roulée autour de son bras gauche, il en coupa un morceau et attacha les pieds et les mains de sa prisonnière.

La négresse effrayée se laissa faire sans jeter un cri. Tout fut terminé en une minute.

De là, il se dirigea vers un second hamac, à l'autre extrémité du carbet. L'esclave de Jonathan y était étendu, dormant à bruits sonores. L'Indien écarta lentement les plis du hamac ; puis, quand il eut regardé la position des bras que le nègre tenait étendus le long de son corps, il déroula le reste de sa lanière, fit un nœud coulant qu'il passa autour du hamac, et d'un coup sec enlaça le dor-

meur. L'esclave se débattit une minute et cria; mais la voix du sauvage s'éleva dure et menaçante :

— Urubu, tais-toi.

Le nègre se tut, et Coati acheva tranquillement son œuvre, enlaçant son ennemi comme une momie, puis retourna près de Paul.

— Tout est prêt, dit-il, le chef peut venir.

Et s'avançant sur le devant de la cabane, il appela Pedro. — Le canot arriva presque aussitôt, et l'Indien, soutenu par le matelot, entra sous l'ajoupa. — Il regarda la jeune fille longuement, et demanda à son compagnon où était la négresse.

Coati alla prendre la vieille, et la traîna jusqu'aux pieds de Pedro, assis sur le seuil de la cabane.

— Femme, lui dit l'Indien, ton fils est prisonnier comme toi ; nous allons t'emmener. — Qu'as-tu donné à la blanche pour la faire dormir ? Parle sans mentir. Si tu dis la vérité, je te laisserai la liberté ; si tu cherches à tromper, tu mourras. Parle.

— Elle a pris le parica.

— C'est bon. Coati, porte la vieille au canot.

L'Indien prit la négresse, la porta dans la montarie, et revint presque aussitôt. Alors seulement, on entendit la mère de Jonathan donner un libre cours à sa fureur, et vomir un torrent d'imprécations et d'injures contre ses agresseurs.

Le matelot impatienté se leva pour aller la faire taire, mais Pedro l'arrêta, et touchant son oreille pour se faire comprendre, il dit à demi-voix :

— Laisse-la parler. J'écoute.

L'Indien connaissait les négresses : il savait que leurs pensées intimes s'échappent surtout pendant la colère et

dans les monologues sans fin qu'elles murmurent alors. Au bout de quelques minutes, il se tourna vers Paul en disant :

— C'est le parica. Nous allons partir.

Et se tournant vers Coati, il lui dit en indien :

— Prends un canot, attache-le au nôtre par une longue amarre. Prépare tout pour la jeune fille et le blanc. Détache le nègre : il ramera et sera l'esclave du vieux chef.

L'Indien fit signe au matelot de le suivre, et rentra au bout de quelques minutes en disant :

— Tout est prêt.

— C'est bon, dit Pedro ; cherche le coffre de Jonathan et ouvre-le.

Coati l'apporta presque aussitôt, fit sauter la serrure avec la pointe de son sabre, et les richesses du cafuze apparurent.

C'est bon, reprit Pedro, porte-le dans la montarie. Puis se tournant vers Paul.

— Si tu as la force, prends la blanche et partons.

Le jeune homme passa doucement ses bras autour de la jeune fille, toujours endormie et demi-souriante ; puis, d'un effort rapide, il la porta jusqu'à la montarie.

Mais Pedro lui dit :

— Va avec elle dans le canot du mulâtre. Vous serez seuls.

L'Européen devina le geste plutôt que les paroles de l'Indien ; et soulevant Henriette à nouveau, il la porta dans le second canot, qui était rempli de feuilles, et s'assit près d'elle.

Pedro, Coati et le matelot montèrent dans l'autre canot, où les deux femmes, le nègre et la négresse étaient déjà, et presque aussitôt cinq pagaies entrant dans l'eau

en même temps emportèrent au milieu du fleuve et la montarie et l'embarcation qu'elle remorquait.

Pedro, se tournant alors vers la mère de Jonathan, qui grommelait toujours, lui dit d'une voix lente :

— Femme, tais-toi pour entendre mes paroles. Ton fils est mort. Il m'a dit en mourant : Jette au fleuve l'or et les colliers, pour que la mère n'ait rien. Je vais tout jeter au fleuve.

— Si le fils est mort, reprit la négresse, l'or est à moi, voleur ! fils de voleur !

Mais Pedro dit à son compagnon :

— Ferme-lui les yeux avec ta main, pour qu'elle ne regarde pas où je vais jeter le coffre.

Coati exécuta l'ordre en dépit des mouvements de tête de la mégère, qui cherchait à mordre la main de l'Indien. Pedro attendit ainsi quelques minutes, puis il commença à faire glisser le coffre jusque sur le bord du canot.

Le matelot le vit, et croyant que le sauvage avait oublié ce que contenait la précieuse caisse, il s'écria :

— C'est le coffre à l'or. Prends garde, tu vas le jeter à l'eau.

Mais la lourde caisse, arrivée sur le rebord de l'embarcation, tomba dans le fleuve emportée par son poids, avant même que l'Européen eût achevé sa phrase.

— Sont-ils stupides, ces moricauds ! dit le blanc, il y avait de quoi faire une noce à brûler toutes les cassines de Bordeaux.

Au bout d'une minute environ, Pedro se tourna vers l'Indien :

— Quitte la vieille Urubu, lui dit-il ; et quand le canot sera près des herbes, tu la pousseras dans l'eau.

Puis, s'adressant à la négresse :

— J'ai tué l'Urubu ton fils, lui dit-il, et j'ai fait la volonté du mort. Les Mundurucus ne sont pas des corbeaux comme ta race, pour becqueter les cadavres.

La vieille femme se souleva, ivre de fureur maternelle et d'avarice trompée.

— Ah! c'est toi qui as tué le fils, maudit! Jonathan le fils avait donné les colliers à la blanche; mais il était le fils. Je te tuerai, maudit! je te tuerai, toi et toute ta nation, et leurs enfants, et les enfants de leurs enfants. Theresa sait des charmes pour faire mourir.

Et, hurlante, furieuse, l'écume à la bouche, les veines gonflées, les yeux rouges, vomissant des imprécations sauvages, elle bavait tant de fureur haineuse qu'elle fit peur aux deux hommes.

— Hâte-toi, dit Pedro à l'Indien. Puis, d'un coup de barre, il mit le canot contre les herbes.

Aussitôt Coati passa une main dans les cheveux crépus de la négresse, et de l'autre, saisissant son sabre d'abatis, il trancha ses liens; puis, la levant toute droite, il la jeta dans les roseaux.

Le fleuve, en cet endroit, avait à peine deux ou trois pieds de profondeur; elle tomba sur les genoux, et aussitôt, se retournant furieuse, elle revint vers le bateau. Mais Coati avait prévu son retour, et déjà il avait d'un coup de pagaie poussé la montarie vers le milieu du fleuve. La négresse, trompée dans sa rage impuissante, réussit cependant à saisir d'une main le câble qui traînait le bateau de Paul et de la jeune fille; mais soudain, apercevant au fond du canot la blanche, cause innocente de son malheur, elle se rua sur l'embarcation de Paul; et là, se cramponnant au bordage comme une harpie, elle secoua la barque à bonds furieux pour la faire chavirer.

Son effort fut si brusque, qu'une vague entra dans l'embarcation. Paul inquiet se leva, hésitant cependant à la frapper ; mais l'élan de la montarie entraînant le canot, la furie emportée fut obligée de suivre aussi : une vague passa sur sa tête, et le jeune homme, détachant aisément ses mains crispées, put la voir se débattre un instant dans les eaux, puis regagner les roseaux.

Les deux bateaux continuèrent leur marche ; mais les brusques mouvements de la négresse avaient fait jaillir l'eau jusque sur le visage de mademoiselle Cerny. Elle se réveilla, et se dressant à demi sur les feuilles qui la portaient, jeta de tous côtés ses yeux sans regard. Paul s'était de nouveau assis près d'elle : la jeune fille, les sens toujours perdus dans les effluves du parica, l'aperçut sans le reconnaître ; soudain, se jetant brusquement à son cou, folle, elle appuya ses lèvres aux lèvres de son fiancé, en murmurant :

— Oh ! Paul !... Paul, comme je vous aime !

Le jeune homme, frémissant à ce contact, s'inclina : saisit à deux mains ce corps adoré pour l'appuyer à lui, et toute une seconde il s'enivra dans cette folle étreinte ; mais tout à coup, comme par un réveil, l'effroi lui vint : il pâlit sous cette caresse étrange, sous cette voix plus étrange encore, et repoussant la jeune fille, il la regarda d'un œil si effaré, que ce regard arriva jusqu'au cœur de l'enfant à travers son ivresse.

— Comme tu me regardes ! dit-elle de cette même voix affolée. Tu me repousses ; tu ne m'aimes plus déjà ! Moi je t'aime... je t'aime...

Et se prenant à fondre en larmes, elle se laissa retomber dans le fond du canot, secouée par la douleur.

— Ah ! dit Paul en se penchant sur elle pour la calmer, c'est affreux !

Mais les pleurs de la jeune fille cessèrent presque aussitôt ; le sourire se fit sur ses lèvres ; elle se leva de nouveau, puis inclinant sa tête sur l'épaule du jeune homme, elle ferma les yeux et se rendormit.

Paul resta ainsi quelques minutes, égaré à son tour, tremblant, perdu d'amour, contemplant en silence cette tête d'ange, qui dormait dans ses longs cheveux dénoués ; mais bientôt, doucement, à mouvements contenus, il entoura d'un bras sa fiancée respectée, et de l'autre, soutenant sa tête, il replaça l'enfant sur sa couche verte et virginale.

Puis l'effroi le reprit. Ce réveil, cet amour, ce sommeil ravivaient ses terreurs calmées ; il se leva, et appelant Pedro, il lui cria en espagnol :

— La blanche dort toujours !

— N'aie pas peur, dit l'Indien ; le parica est bon ; elle se réveillera forte et sans souvenir.

Le jeune homme comprit ; ses craintes s'effacèrent, et il s'assit de nouveau près d'Henriette endormie ; elle le devina près d'elle encore, et l'une de ses mains se souleva comme pour chercher une étreinte aimante. Le jeune homme saisit sa main dans les siennes ; puis, immobile, ainsi qu'une mère tenant son enfant endormi, il resta près d'elle, heureux.

Ah ! va, reste ainsi longtemps, reste ainsi toujours. Ton présent vaut mieux que ton avenir. La plus grande félicité de ce monde, c'est l'amour entrevu ; les rêves de l'espérance sont plus doux que les réalités ; le désir vaut mieux que le bonheur ! Un jour, quand tu vieilliras, tes espoirs trop assouvis seront comme des flambeaux éteints dans les flots. Vainement, fatigué de vivre dans cette nuit noire qui suit les passions satisfaites, avide de

lumière nouvelle, le cœur plonge à tous les feux pour rallumer sa flamme ; des clartés crépitantes et pâles brillent par éclairs passagers ; mais le flambeau ne reprend pas. L'âme n'a plus que des cendres vaines qui s'allument et s'éteignent sans chaleur et sans clarté.

Les canots suivirent tout le reste de la nuit le cours du Cambu. Dans la matinée, Paul reconnut sur la rive l'endroit où il s'était embarqué, et le fit remarquer aux Indiens ; mais ses guides lui firent signe que leur route devait se faire tout entière par le fleuve.

Le vieux chef, en effet, pour éviter aux hommes les fatigues du cheval, leur avait dit de suivre la rivière jusqu'à la mer. Le trajet était plus long, mais sans secousses. Le Cambu se jetait à l'Océan à trois lieues environ du navire ; et Antonio avait formé le projet d'aller par mer chercher la blanche pour la ramener au vaisseau.

Aussi, lorsque les funérailles des défenseurs de *la Caroline* furent terminées, le vieux chef revint au navire et chargea l'un des Brésiliens de demander au capitaine deux matelots, pour aller avec lui au-devant de Paul. Puis, montant lui-même sur le bâtiment, il entra dans la chambre de Montfort : le jeune homme causait à demi-voix avec les missionnaires et madame Cerny.

— Demande à la blanche, dit le chef en entrant, si la mère veut venir trouver sa fille. Le canot d'Antonio va chercher la jeune blanche.

Montfort expliqua à madame Cerny les paroles de l'Indien : elle partit aussitôt avec le missionnaire et l'un des Brésiliens, qui l'accompagna pour servir d'interprète. En deux heures la vigilinga arriva à la bouche du fleuve. Là, l'Indien jeta l'ancre et attendit. Bientôt la jeune mère vit

arriver les canots et put distinguer, sur l'un d'eux, Paul, et sa fille encore endormie.

Mais les effets du parica s'effaçant peu à peu par le temps, le sommeil de la jeune fille était devenu moins profond. Elle se réveilla tout à fait au moment où les matelots la transportèrent à bord de la vigilinga. Pendant quelques secondes, elle regarda, étonnée, incertaine encore, le canot à bord duquel elle se trouvait, puis sa mère, Paul et les matelots. Mais tout à coup, le réveil se faisant complet et réel, elle se souvint du passé comme d'un mauvais rêve, et, se jetant dans les bras de sa mère :

— Oh ! mère, lui dit-elle, si tu savais quels songes étranges je viens de faire ! Pourquoi ne sommes-nous plus à bord du navire ? Tu pleures, mère ; qu'y a-t-il donc ?

— Enfant, ne te trouble point, reprit madame Cerny à travers ses larmes, je pleure de joie. Tu n'as pas rêvé ; et, sans Paul, qui sait où tu serais maintenant ?

Mais la jeune fille n'avait que des souvenirs si confus et si vagues de ce qui s'était passé, que sa mère fut obligée de lui redire son enlèvement. Henriette alors se rappela le mulâtre ; et peu à peu, la mémoire se faisant dans son esprit, elle put raconter à sa mère sa course à travers la prairie, et sa lutte avec le cafuze. Mais à partir de ce moment, elle n'avait gardé souvenir de rien, si ce n'est, dit-elle, que j'ai rêvé...

Et levant les yeux sur Paul, elle le regarda en rougissant.

Sa mère vint à son secours : d'autres pensées emportèrent ses souvenirs confus ; et dans leur joie de se retrouver ensemble, les passagers d'Antonio arrivèrent à *la Caroline* sans s'être aperçus ni du temps ni du voyage.

Déjà la marée commençait à baisser, quand les voyageurs

montèrent à bord : Montfort, le capitaine et quelques matelots revirent avec une joie d'enfant la passagère retrouvée ; puis, comme en ce monde, bonheur ou malheur, tout, va bien souvent, *par veines*, disent les joueurs, le vieux marin annonça aux nouveaux venus que, pendant leur absence, la marée avait presque soulevé *la Caroline.*

— Si j'avais eu la précaution de faire mouiller nos ancres pour cette marée, dit le capitaine, j'aurais peut-être réussi à me démarrer ; mais il y a encore un flot avant la grande mer de la pleine lune, et je ne comptais essayer que ce soir. Quoi qu'il en soit, dès à présent, je suis presque sûr de sortir d'ici à la nuit, et, avec Antonio pour pilote, nous serons au Para dans deux jours, s'il plaît à Dieu.

— C'est trop de bonheur, capitaine, dit la veuve. Les félicités accumulées m'effrayent : les soleils trop chauds annoncent les orages. Je suis heureuse, mais j'ai peur.

M. Sharp fit un imperceptible mouvement d'épaules, et alluma un cigare en disant :

— Si ce n'est pas se créer des chagrins à plaisir que d'avoir peur de son bonheur ! — Et moi, si ma belle Parisienne était retrouvée, je serais plus heureux qu'un dieu du vieil Olympe. Je l'ai demandée à Antonio, et Antonio m'a répondu par son perpétuel « Espera : Attends ! » J'attends ; mais jusqu'à la marée.

Et, en achevant ces mots, le vieux marin, laissant ses passagers, alla combiner avec le maître et son second tous les préparatifs nécessaires au déséchouage prochain qu'il espérait.

Chacun cependant venait tour à tour féliciter la veuve et questionner la jeune fille ; et tous, s'apitoyant sur le sort de madame Milliner, on parla un instant de prier An-

tonio d'envoyer à sa découverte. Mais le projet et la dame s'en allèrent bientôt, oubliés dans l'allégresse générale du prochain départ : et déjà personne ne songeait plus à la marchande, lorsqu'on vit arriver sur la plage un Indien qui se jeta à la mer et aborda la vigilinga du chef. L'un des Brésiliens descendit en quête de nouvelles, et revint bientôt, gazette vivante, satisfaire les curiosités du navire.

L'homme qui venait d'arriver était le Mundurucu envoyé par le chef pour incendier la fazenda du major. Comme nous le savons, il avait mis le feu à Vacca; puis, en revenant par le rivage, il avait rencontré un vaqueiro blessé qui revenait du combat; c'était un des hommes qui avaient enlevé la blanche, et il avait raconté à l'Indien que la passagère du navire avait été conduite par lui à la fazenda du major; qu'elle n'avait nul danger à courir, parce que le fazender aimait passionnément les blanches, et surtout les Françaises; qu'elle avait été très-bien traitée par ses ravisseurs et par les esclaves du major, qui la servaient à l'envi, comme une reine.

Ces nouvelles achevèrent de porter l'allégresse parmi les passagers.

Il ne fut plus question, pendant toute la journée, que des espoirs du capitaine et de projets après l'arrivée au Para. Enfin, le moment si désiré approcha, la marée remplit peu à peu. M. Sharp, cette fois, avait fait mouiller à quelques brasses du navire deux ancres à jet, pour se haler dessus à la marée haute, et faire ainsi glisser le navire dans les eaux profondes qui prolongeaient l'arrière. Quand la mer fut tout à fait pleine, les hommes se mirent au cabestan, et presque aussitôt les passagers sentirent le vaisseau se mouvoir lentement; un frôlement sourd se fit entendre pendant quelques secondes; puis le navire,

qui depuis l'échouage était incliné sur le côté, se redressa subitement; un léger roulis le prit dans son oscillation régulière et lente, le courant l'entraîna au bout des câbles de ses ancres, et *la Caroline*, ressuscitée, vivante, se berça de nouveau sur les flots de l'Océan.

Le maître, donnant l'exemple, jeta en l'air son bonnet rouge et poussa un hourra formidable qui fut répété par tout le monde, passagers et matelots. Le capitaine pleurait de joie; le mousse sautait des haubans sur la dunette et de la dunette sur le pont, sans reposer, bondissant comme une balle élastique; les passagers jasaient comme des oiseaux qui s'éveillent; et chacun, rêvant d'avenir, les uns virent leur amour partagé et complet, les autres leur bourse rédondante; ceux-ci marchaient à l'autel : ceux-là, presque tous, hélas! roulaient sur de l'or!

Passions humaines! joies! tristesses! qu'il faut peu de chose pour vous faire oublier tour à tour les unes par les autres! Tous ces hommes, qui tremblaient le matin, déséspérés et perdus, se retrouvaient le soir, heureux, confiants, ivres d'espérances. Et cependant, combien parmi eux devaient souffrir des mois et des années avant de toucher, même du bout de leurs doigts, un seul de leurs rêves! combien devaient toujours aspirer, toujours effleurer, toujours voir leur but sans jamais l'atteindre! combien enfin devaient, comme Moïse, mourir avant la terre promise!

Mais l'existence humaine n'est, dit-on, qu'une épreuve. Bienheureux, peut-être, ceux qui prennent ici-bas part entière de douleurs! Aussi bien, tout ne peut pas finir ainsi. Non! Cette vie, pleine de joies pour les uns, de misères pour les autres, de dégoûts pour ceux-ci, de souf-

frances pour ceux-là : de vide pour tous : cette vie humaine enfin n'est pas le dernier mot de notre être. L'âme doit trouver ailleurs, sur

> The undiscover'd country, from whose bourn
> No traveller returns...

une vie plus vraie, plus juste, plus large : une vie pleine, enfin, d'autre chose que d'aspirations inassouvies ou de réalités pâles et sans lendemain.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

